

République Algérienne Démocratique et Populaire
Ministère de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche Scientifique
Université de Batna -1-
Faculté de langue et littérature arabe et des arts
Département langue et culture Amazighes



Thèse de doctorat
Spécialité : Histoire de la société Amazighe
Filière : Langue et civilisation
Présentée et soutenue publiquement par :
MESSOUAF Youcef

**Coutumes et traditions de la Kabylie et Oued Mzab,
une étude anthropologique comparative.**

Directeur de thèse : BEN ZEROUAL Djemaa

Les membres du jury:

N°	Nom et prénom	Grade	Université	Nature
1	BOUGUERRA Kamel	Professeur	Batna -1-	Président
2	BEN ZEROUAL Djemaa	Professeur	Batna -1-	Rapporteur
3	BAYOU Salah	Maître de conférences –A-	Batna -1-	Examineur
4	NACER Baelhadj	Professeur	Ghardaïa	Examineur
5	DERNOUNI Salim	Professeur	Biskra	Examineur

2024 / 2025

Remerciements

Au terme de ce long parcours, je tiens à remercier particulièrement :

Je tiens tout d'abord à témoigner ma gratitude à ma directrice de thèse, Mme Djemaa Ben Zeroual pour avoir accepté de diriger ce travail depuis octobre 2018, et pour ses recommandations stratégiques et remarques pertinentes, ses interprétations lumineuses et son appui tout au long de la réalisation du sujet de recherche. Ainsi que pour la confiance qu'il m'a témoignée et pour son attention permanente, ses encouragements. Je le remercie pour ses conseils avisés et sa grande patience.

Je tiens à également à exprimer ma profonde reconnaissance et gratitude et mes sincères remerciements au défunt ex chef du département de langue et culture Amazighes de l'université Batna -1- Djamel Nehhali. Tout au long de ce travail, il manifeste son soutien quotidien et permanent à notre égard. Sa confiance et sa rigueur scientifique, et sa générosité m'ont permis de progresser et de finir cette thèse qui doit beaucoup à son expérience et sa diplomatie. Je tiens aussi à exprimer ma profonde gratitude et reconnaissance au chef du département actuel Bayou Salah et aussi à Zerkak Djamel qui ont été toujours avec nous. Ils répondent avec enthousiasme à nos demandes dans des épreuves difficiles.

Mes vifs remerciements s'adressent à toute l'équipe (CFD) du département de langue et culture Amazighes de l'université Batna -1-. Les membres de cette favorable équipe, ont toujours été présents pour répondre à mes questions relatives à mes recherches. Un grand merci à tous mes collègues doctorants du département de langue et culture Amazighes de l'université de Batna -1-.

Un grand merci aux enseignants du département de langue et culture Amazighes. Quelques lignes ne suffisent pas pour résumer ce que les enseignants ont fait pour moi tout au long de ces années. Un vif remerciement s'adresse aux amis enseignants

(Massinissa Merzouk, ainsi que Lamri Wahid), avec un enthousiasme et une énergie rare, ils étaient vraiment une source d'inspiration inimaginable depuis le commencement de ce travail de recherche. Leur grande patience et leur aide, et leur connaissance profonde m'ont été indispensables à bien des moments. À chaque fois on les sollicite pour nous aider, ils affirment leur présence favorablement. Nos nombreuses discussions ont toujours été animées, enrichissantes et dynamiques. **Wahid**, depuis notre rencontre la première fois, il demeure le même, impossible d'oublier ses efforts, sa pensée était une source d'inspiration. Il nous a évoqués pour exprimer sa solidarité dans les moments les plus difficiles de notre vie, Wahid demeure un homme intègre et d'une grande valeur. Je tiens à adresser mes salutations chaleureuses à mes amis proches et lointains, en particulier : Belkacem N'ait Youcef (un homme d'une honnêteté exceptionnelle), Ameziane Mohand, Yacine Bahloul, Guerouaz Hamza, Ayoub Gaci, Akli Rabia, Boulekbache Jugurta, Sahnoun Hakim, Cacnaq (Rachid Kadi).

Impossible d'écrire un témoignage de reconnaissance en quelques lignes à un frère, à un ami, tout simplement, cette personne mérite toute une histoire. Mais, on doit saisir cette opportunité pour adresser un message d'amour et d'amitié qui est pleine de saveur à mon frère et ami Yuva Merzouk qui était avec moi dans les moments les plus difficiles de ma vie. Sa présence était agréable, il demeure un homme intègre et d'une bonne conduite.

Mon frère et mon ami Wahhab Guiddir, on a partagé ensemble des moments inoubliables durant notre connaissance. Cette amitié demeura stable et intouchable. Je tiens à présenter mes remerciements, tu étais avec nous (moi et famille) durant les moments les plus difficiles, tes efforts pour alléger la peine à famille était un geste d'une grande ampleur. Merci cher frère, cher ami.

À tous mes collègues enseignants de Tamazight à Batna, très spécialement (Belhadj Abdelkarim, Abdedou Karim, Kaabache Bachir, Bilal Kalla, Ben Fifi Attef,

Youcef Ider, Karim Rezki) pour leur disponibilité. Mais surtout pour leur amitié... J'espère que nos relations continueront à s'enrichir professionnellement et humainement.

Merci pour tout le dévouement et la grande disponibilité qui, quoique loin géographiquement, surtout à Ghardaïa, je m'adresse mes vifs remerciements aux responsables de la bibliothèque d'Ami Saïd et Abi Isaac Atfeyech, ils étaient présents durant mes séjours d'enquêtes dans cette ville. J'exprime sa reconnaissance à mes amis Kabyles dans cette ville qui m'ont permis de réaliser des travaux considérables grâce à leur disponibilité et enthousiasme.

Je remercie également les autres membres du jury de me faire l'honneur d'accepter de juger ce travail et d'apporter leur expertise sur cette thèse. Enfin, je voudrais exprimer une pensée émue à ceux qui ont toujours été là, y compris dans les moments plus difficiles. En conclus, que tous ceux qui de près ou de loin m'ont prêté main forte soient assurés de mon amitié et ma reconnaissance (Seg wul).

Dédicaces

Il me tient à cœur de dédier ce travail :

À ma famille :

À ma mère : l'être le plus chère dans ma vie. Elle était prête à sacrifier sa vie pour nous tous et sans hésitations. Elle demeure toujours avec moi, elle décline le repos, la fatigue, elle traverse des chagrins, des périples juste pour voir son fils. Yemma, tu mérites toutes les fleurs dans ce monde, tu mérites une vie digne et calme. J'espère que tu seras parmi nous encore. On a besoin de toi, de tes conseils, tes remarques. Le pilier de la maison, de la maison, je t'aime maman.

À mon père : l'homme qui cache ses émotions, mais, à l'intérieur il demeure un homme qui aime ses enfants, cherche à savoir leur souci et leur problème. Agawa était avec moi toujours, il me soutient encore, il demeure un homme d'une grande valeur et il incarne la morale Kabyle. Un autre pilier de la famille et de la maison. Je t'aime papa.

À mes chers frères : Karim, Akli, Mouloud, Mohand, Belaid), qui étaient très proche de moi depuis le début de mon cursus scolaire jusqu'à la réalisation de ce travail, et pour leurs encouragements, leur patience dans mes moments solitaires et dans mes difficultés. Ils m'ont donné la confiance et le courage nécessaires ainsi qu'un soutien infaillible. Cette thèse n'aurait pas abouti sans l'appui et le soutien moral et matériel.

À mes chers oncles paternels et maternels et leurs familles (mes cousins, et mes cousines). Un grand merci aux habitants de mon village natal Tikilsa qui étaient avec nous toujours. Et aussi aux habitants sincères de ma localité Chorfa.

Une pensée particulière à mes grands-parents, surtout à mon grand-père Lounas qui nous a quittés novembre 2023 sans le voir pour la dernière fois à cause de la tyrannie aveugle qui nous a frappées.

À tous les militants de la cause Amazighe en général, et en particulier aux martyrs et aux victimes de la barbarie de l'idéologie intégriste (les imposteurs de l'espoir), à tous les combattants pour la liberté et la démocratie et la reconnaissance de la culture Kabyle et Amazighe.

Introduction générale	18
La première partie: Méthodologie du travail et données théoriques sur la Kabylie et le Mزاب	34
Premier chapitre: Cadre méthodologique de la recherche	35
Introduction	36
I. Présentation le sujet de la recherche	36
II. Les motivations pour le choix du thème.....	38
II. 1. Les motivations objectives.....	38
II. 2. Les motivations subjectives	39
III. L'objectif de la recherche	40
IV. La problématique	42
V. Les hypothèses	59
VI. Les mots clés	61
VI. 1. La tradition	61
VI. 2. La baraka (bénédiction)	62
VI. 3. La sainteté	63
VI. 4. La ziara (visite)	64
VI. 5. L'Organisation sociale	65
VI. 6. Changement social	67
VII. Les études antérieures	68
VIII. Approches et méthodes de la recherche	76
VIII. 1. Approche Comparative	77
VIII. 2. Approche Anthropologique	78

VIII. 3. Approche Ethnographique	79
VIII. 4. Méthode Qualitative	80
VIII. 5. L'observation directe et l'observation participante	81
VIII. 6. L'interview	83
VIII.6.1. L'interview centrée.....	83
VIII. 6. 2. L'interview en profondeur.....	83
VIII. 6. 3. L'interview directive.....	84
VIII. 7. La documentation.....	85
IX. L'analyse des données qualitatives.....	85
X. Les étapes de l'enquête	87
X. 1. Pré-enquête	87
X. 2. Enquête du terrain	88
XI. Les obstacles rencontrés pendant la recherche	89
Conclusion	89
Deuxième chapitre : Monographie de la Kabylie	90
Introduction du chapitre	91
I. Cadre géographique de la Kabylie.....	91
II. L'histoire de la Kabylie.....	96
II. 1. Révolte de Firmus et son frère Gildon	101
II. 2. Période Vandale et Byzantine	106
II. 3. Période Islamique	106
II. 4. À partir de la fondation des États Amazigh	109
II. 5. L'arrivée du Chiisme et la fondation de la dynastie Fatimide	110

II. 6. États Ziride et Hammadide.....	112
II. 7. État des Almohades.....	116
II. 8. La Kabylie dans les écrits moyen-âge	118
II 9. La Kabylie et les trois États issus de l’empire des Almohades.....	121
II. 10. Période Turque	124
II. 11. Les royaumes de Koukou et At Abbas en Kabylie	126
II.12. La Kabylie à partir de XVIe siècle.....	131
II. 13. Période Française.....	135
II. 14. La guerre de 1871 et la guerre de l’indépendance	138
III. Organisation sociale	139
IV. L’économie de la Kabylie	144
Conclusion	148
Troisième chapitre : Monographie du Mzab	149
Introduction	150
I. Le cadre géographique et naturel de la région	150
I. 1. Le Mzab après l’indépendance	153
I. 2. La composante humaine	156
II. Le passé préhistorique de la région	157
III.L’histoire de la doctrine et l’implantation dans la vallée du Mzab.....	160
III.1. La fondation de l’État Rustumide	172
III.2. La chute de l’État Rustumide et la fuite vers le sud	177
IV. Le départ vers le sud et la réanimation de l’Ibadisme	178
V. Les Mozabites et l’autorité Ottomane	186

VI. Les Mozabites durant la période coloniale	187
VII. Le Mzab après l'indépendance et l'intégration nationale	192
VIII. Les Villes	192
VIII.1 : Le ksar d'Al Atteuf (Tajnin)	195
VIII.2 : Le ksar de Bou-Noura (At Bunur)	197
VIII.3 : Le Ksar de Ghardaïa (Tayerdayt)	199
VIII.4 : Le ksar de Mélika (At Mlikect)	201
VIII.5: Le ksar Beni-Yezguen (At Yejgen)	203
VIII.6 : Le ksar de Guerrara (Igraren)	205
VIII.7 : Le ksar de Berriane (At Berqan)	207
VIII.8 : Les villes mortes des Mozabites	214
IX. L'organisation religieuse et sociale de la société Mozabite	211
IX. 1. Le conseil d'Azzaba : les origines et l'évolution	211
IX.2. L'organisation sociale	220
X. La vie économique et commerciale	223
Conclusion	226
Deuxième partie : Données sur la religion populaire en Afrique du Nord	227
- Quatrième chapitre : la situation religieuse et la naissance du culte des saints Africains du Nord	228
Introduction	229
I. Introduction au sujet	229
II. L'ancrage de la religion en Afrique du Nord	233
III. La présence des mouvements religieux en Afrique du Nord.....	236

III. 1. Pour l'Ibadisme	238
III. 2. Pour le Sufrisme	240
III. 3. Pour les Idrissides	241
III. 4. Pour les Aghlabides	242
III. 5. Pour les Fatimides	242
III. 6. Les Fatimides et les Idrissides	243
III. 7. Pour les Almoravides du Sahara	245
III. 8. Pour les Almohades de l'Atlas	247
III. 9. La États en Afrique du Nord et la vulgarisation du message religieux.....	248
IV. La naissance de Soufisme au Maghreb et en Andalousie	249
IV.1. Le contexte des Almoravides et les Almohades	252
IV. 2. Les Karamat, une preuve de la sainteté	255
IV. 3. Le développement du soufisme	256
IV. 4. Le soufisme à partir de XIIIe siècle	259
V. La naissance des confréries religieuses, un autre visage de Soufisme	260
VI. L'émergence du courant Maraboutique et Chérifien	268
VI. 1. Le germinal du courant Chérifien	270
VI. 2. Le germinal des Almoravides du Sahara	271
VI. 3. La renaissance du Chérifisme à l'époque des Mérinides	273
VI. 4. L'alliance entre le Chérifisme et le Maraboutisme.....	275
VI. 5. Le culte des saints en Afrique du Nord	279
VII. Le mouvement Maraboutique en Kabylie	280
VII.1. La formation des entités Maraboutiques en Kabylie	281

VIII. La résidence des saints.....	285
VIII.1. Zaouia en Kabylie, une structure multifonctionnelle	287
Conclusion	291
Chapitre cinquième : Données générales sur la Ziara.....	292
Introduction	293
I. Données sur la religion des Amazigh	293
II. La Ziara : un pèlerinage commun	296
III. Les courants religieux et la formation d'une croyance populaire	299
IV. La Ziara en Kabylie, un rite fondamentalement Amazigh.....	301
V. Ziara à Chorfa « le tombeau du saint Sidi Amer Chérif »	306
V.1. Le saint Sidi Amer Chérif	306
VI. La Ziara dans le Mzab.....	310
VI. 1. La formation de la civilisation Mozabite	311
VI. 2. L'organisation sociale du Mzab	312
VI. 3. Les traditions Mozabites	313
VI. 4. La tradition de la Ziara	314
VI. 5. Aïd Ziara	317
VI. 5. 1. Ziara à Tajnint (Al-Atteuf)	322
VI. 5. 2. Ziara à At Bunur (Bou-Noura)	323
VI. 5. 3. Ziara à At Berqan (Berriane)	327
VI. 5. 4. Ziara à Iqraren (Guerrara)	330
VI. 5. 5. Ziara à At Mlikect (Melika)	332
VI. 5. 6. Ziara à At Yezguen (Beni-Yezguen)	335

VI. 5. 7. Ziara à Ghardaïa	337
VI. 6. Des explications sur la Ziara	339
VII. La Ziara à Ouargla par les Ibadites de la ville	342
Conclusion	347
Troisième partie : La Ziara en Kabylie et le Mzab, une religiosité populaire ...	348
Sixième chapitre : La Ziara à Chorfa	349
Introduction	350
I. Cadre géographique et naturel de la commune de Chorfa	350
I. 1. Étymologie du mot (Chorfa)	350
I. 2. Cadre géographique de la commune	352
I. 3. Cadre historique de la région	353
I. 4. Cadre naturel de la commune	355
I. 5. Le mausolée de Sidi Amer Chérif	357
II. Les origines de la vénération	361
II. 1. Les lieux de vénération : une pratique ancestrale	362
II. 2. La transformation des objets de vénération.....	364
II. 3. La figure et la force des saints	365
III. L’histoire du saint Sidi Amer Chérif	368
III. 1. Un rappel historique sur les origines du terme Marabout et Chérif	368
III. 2. Le Soufisme, Maraboutisme, Chérifisme	370
III. 3. Le Maraboutisme en Kabylie	374
III. 4. L’histoire du saint Sidi Amer Chérif	378
III. 4. 1. la provenance du saint	380

III. 4. 2. l'histoire	388
III. 4. 2. 1. La première version « le saint est d'origine Idrisside »	388
III. 4. 2. 2. La deuxième version « le saint : le juge »	389
III. 5. Critique	394
IV. Les Karamat (prodiges) du saint Sidi Amer Chérif	398
IV.1. La légende de Targa n Ugellid	401
IV. 2. La malédiction du saint	403
IV. 3. La retourne du saint	404
IV.4. Le descendant du saint.....	406
Conclusion	409
Septième chapitre : La Ziara à Ghardaïa	410
Introduction	411
I. Cadre géographique et naturel du ksar de Ghardaïa	411
I. 1. Les origines du mot « Ghardaïa »	415
I. 2. Informations naturelles	416
I. 3. L'intérieur du ksar de Ghardaïa	417
I. 4. Les cimetières de Ghardaïa	418
I. 5. La palmeraie à Ghardaïa	420
I. 6. L'organisation sociale de ksar de Ghardaïa	422
• Conseil d'Aeyan	422
• Conseil d'Azzaba de Ghardaïa	423
I. 7 : Période Française	424
II. Ziara à Ghardaïa, un attachement aux traditions.....	424

II. 1. L'attachement à la terre	425
II. 2. Les festivités dans le ksar de Ghardaïa	427
II. 3. Un aperçu sur les places visitées	429
II. 4. La tradition de la Ziara dans les écrits français.....	430
II. 5. L'acte de la Ziara.....	432
II. 6 : La Ziara et le Maeruf.....	434
 III. Présentation des lieux visités	 435
III. 1. Tombeau de cheikh Ba-Aïssa-Ou-Alouan	435
III. 2. Cimetière d'Ami Saïd	437
III. 3. Charnier d'Abdelali	441
III. 4. Cimetière Imehras	441
III. 5. Charnier Okba	442
III. 6. Le charnier d'Iwlawalen (Ioualaoualen)	443
III. 7. La place de Taoulaoualt (Tawlawalt)	444
III. 8. Mausolée de Cheikh Youcef Ben Yennum	445
III. 9. Cimetière de Cheikh Mohammed Ben Yahia (Baba Oul-Djemma)	445
III. 10. Cheikh Ba-Youb Amimoun ou (Axemmas n Uylan)	449
III. 11. Mausolée de Cheikh Ou-Salah Ou-Saïd	450
III. 12. Mausolée d'Adjoudjen : (les invités)	451
III. 13. Stèle de Baḥ-Mani	453
III. 14. Aḥbas n Tayziwt	454
III. 15. Makam Mrawet Ballouḥ	455

III. 16. Cimetière de Cheikh Baba Saad Abi Sedra	456
III. 17 : Le tombeau de Cheikh Ba-Mohammed Ou-Mansour (serviteur de sa mère, Axdim n yemma-s)	458
III. 18. Le tombeau de Cheikh Baba-Tameur (Tamer)	459
III. 19. La stèle de djebel Tideft -Tideft	460
III. 20. Mausolée de Cheikh Ba-Mohammed Ou-Bou-Cheikh	460
III. 21. Cimetière et tombeau de Cheikh Ba-Mohammed Abi Sahaba	461
III. 22. Maqâm de Cheikh Belhadj Daoud	463
III. 23. La stèle d'Al Naceur	464
III. 24. Stèle d'Al Ou-Aïssa	465
III. 25. La stèle d'Adjayen	465
IV. Des ajouts sur la Ziara	466
Conclusion	468
Quatrième partie : La Ziara une pratique ancestrale à l'épreuve du changement.....	469
Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa	470
Introduction du chapitre	471
I. Le Mزاب (ksar de Ghardaïa)	471
I. 1. Les origines de la Ziara	471
I. 2. Un ancrage ancien	473
I. 3. Le sacré Baba Wel-Djemma	479
I. 4. L'histoire d'Aïd Ziara et la symbolisation du printemps	482

II. L'organisation de l'Aïd de la Ziara	487
II. 1. Le programme de la Ziara de 1980 à Ghardaïa	495
II. 2. L'organisation de la Ziara en 1986 à Ghardaïa	495
II. 3. La fête de la Ziara en 2015	496
II. 4. La Ziara selon le cheikh Hamou Ben Ba-Hmed Baba Ou-Moussa	497
II. 5. La Ziara selon la nécessité du temps	509
III. Les visites occasionnelles et quotidiennes	509
IV. Les rites de la Ziara	512
IV. 1. L'intercession et la supplication	512
IV. 2. Offrande	514
V. Ziara à Chorfa	515
V. 1. Les types de la Ziara	519
V. 1. 1. Ziara annuelle	520
V. 1. 2. Ziara hebdomadaire	520
V. 1. 3. Les visites occasionnelles	521
VI. Les rituels de la Ziara	523
VI. 1. Allumer les bougies	523
VI. 2. Baiser les tombeaux, les clôtures d'un mausolée	524
VI. 3. L'intercession et la supplication	526
VI. 4. L'Offrande	528
VI. 5. Les chants religieux	530
VI. 6. Rende visite à l'arbre (Aceggaf)	531
Conclusion	533

Neuvième chapitre	535
Introduction	536
I. Les particularités de la Ziara à Chorfa et Ghardaïa	536
I. 1 : La Ziara une tradition ancestrale	536
I. 2 : En Kabylie et le Mzab	539
II. Les vertus des saints	546
III. Les Karamat, et le pouvoir invisible	547
IV. Les contes, mythes, les récits et les légendes populaires	553
V. Les saints, des figures emblématiques éternelles	557
VI. L'analyse des symboles	559
VII. Le fond commun	567
VII. 1. Visite des tombeaux.....	568
VII. 2. Karamat.....	569
VII. 3. Croyances populaires	571
VII. 4. Les Mausolées	572
VII. 5. Les Sanctuaires populaires	573
VII. 6. Le sacré	574
VII. 7. Les rituels	575
VIII. La divergence	577
IX. La Ziara entre le maintien et le changement	580
Conclusion	597
Conclusion générale	598
Références Bibliographiques	608

Annexes	623

INTRODUCTION GENERALE

INTRODUCTION GENERALE

Introduction

Les Amazigh établissaient en Afrique du Nord depuis des siècles, ils vivent sous forme des tribus indépendantes (dans la montagne, littoral, Sahara). La culture locale avait réussi à se maintenir grâce à la géographie et aussi à l'indépendance des structures politiques. Les Amazigh croient que dans ce monde il existe des esprits mauvais et bons, prenant des formes différentes et vivants dans certains endroits lisibles (grottes, arbres, pierres, animaux, fontaines...). Selon eux, les morts ne disparaissent pas complètement du monde des vivants et ils reviennent avec une autre façon, comme gardiens de la communauté. Cette croyance fait du monde des vivants et celui des morts, deux mondes indissociables l'un de l'autre ; c'est de cette croyance que dériveraient les rites magico-religieux et agraires pratiqués par les berbères en Afrique du Nord.

Comme religion, ils professaient généralement l'idolâtrie et le culte du feu. Cette pratique ancestrale était liée à la terre. Certes, avec l'introduction des religions étrangères en Afrique du Nord comme le judaïsme et le christianisme. Des tribus locales qui étaient entièrement chrétienne et juive (HODY, 1962, p. 27). Cette cohabitation entre les religions chez les tribus est un fait historique réel. Avec le monothéisme, il y a aussi le paganisme, et l'animisme. Donc il y avait des tribus indigènes avaient conservé l'ancienne religion et non pas adoptées les religions monothéistes.

Pour comprendre bien la religion des Amazigh on doit tout d'abord parler de la vie agricole de cette population. C'est très normal sur le plan anthropologique de trouver les rites, et les pratiques qui étaient en relation tendue avec l'agriculture. Qui était durant des siècles la colonne vertébrale de l'économie en Afrique du Nord. Il y a beaucoup des rites destinés pour avoir la pluie, et l'eau, avant et pendant et la fin de la saison agricole. Ils pensaient que cette nature avait un pouvoir miraculeux qui était capable de rendre les services à la population. Ils voyaient que le rituel est une manière d'offrir à une force surnaturelle dont l'objectif principal c'est la pluie, l'eau.

Les Amazigh pensaient que cette nature est habitée par plusieurs forces capables. Donc ils vont penser à créer à partir de la nature des objets sacrés (le soleil, le feu, la lune, les étoiles, l'eau, le vent... L'existence des âmes bénies selon leur pensée résident dans des lieux bien connus comme : la pierre, la grotte, l'arbre d'olivier, l'arbre géant, l'eau, source, sommet d'une montagne, les animaux, le bélier, le taureau. La sacralisation de toutes les forces est faite par un ensemble des rites, comme la Ziara, sacrifices, offrandes.

INTRODUCTION GENERALE

Selon le chercheur René Basset¹, il disait que les Amazigh adoraient et sacralisaient beaucoup de divinité (BASSET R. , 1910). Il ressort de son analyse que : A côté des montagnes, des rochers, des grottes et des rivières, ils adoraient aussi les astres, et en première ligne, le soleil (BASSET R. , 1910). Ces Libyens célébraient le soleil couchant qui était figuré par Hammon (*Amen*) : on le représentait avec des cornes de bélier dans lesquelles résidait sa principale force, comme celle du soleil dans ses rayons². Chez les Libyens aussi, la brebis se nommait amen et qu'elle était vénérée comme une divinité (BASSET R. , 1910).

Les chercheurs occidentaux qui ont travaillé en Afrique du Nord sur les coutumes et les traditions, surtout la tradition de la Ziara qui inclue dans la sacralisation des saints. Leur explication sur le phénomène est liée selon eux à une ancienne coutume locale, qui entre dans la sacralisation des objets de nature, connus à travers les visites, et les différentes pratiques rituelles. Selon eux, les anciens Amazigh pensent que tous les lieux possèdent une force, qu'ils doivent l'obtenir par la réalisation de certains rites.

En Afrique du Nord, les traditions et les coutumes de chaque groupe exercent une morale sur tout le groupe (CARETTE, 1848, p. 40). Elles expriment d'une manière directe et exclusive l'attachement aux diverses valeurs de la communauté. La célébration des fêtes populaires rentre dans le but de conserver la mémoire collective des habitants. Le fond commun entre les groupes Amazigh se retrouve dans la croyance des actes, même s'il y a aura une différence d'appliquer. L'islam maghrébin a développé une littérature édifiante qui va servir à l'éducation des croyants³. À la méditation des dévots, des saints, et répondait à un idéal de pureté morale et de communion de cœur avec Dieu (CARETTE, 1852, p. 56).

L'absence du contact entre les groupes Amazigh engendre une différence d'organiser et célébrer les fêtes religieuses ou saisonnières. À cause des conditions géographiques et historiques qui l'isolent. Pour cela, un système de croyance se produit à l'intérieur de chaque

¹ Quelle que soit l'opinion sur l'origine complexe des populations qui sous le nom général de Berbères ont occupé et occupent encore tout le nord de l'Afrique septentrionale, de la Méditerranée au Soudan et de l'Atlantique à l'Égypte, elles forment une unité linguistique et c'est en se plaçant à ce point de vue qu'on peut essayer de reconstituer leur religion dans le passé (BASSET R. , 1910).

² La divinisation du soleil est loin d'être propre seulement aux premiers Berbères. Pratiquement et réellement tous les anciens peuples pour lesquels on détient de données, en Afrique au Moyen et en Extrême-Orient, ont construit des monuments sacrés en direction du soleil. Comme Râ égyptien, au Mithra indien, du Shamash babylonien.

³ L'islam Maghrébin est une expression des chercheurs occidentaux et mêmes autochtones pour se distinguer entre l'islam de l'orient. Selon l'islam officiel n'est pas introduit en Afrique du Nord. Les berbères avaient conservé leur religion ancienne. Par la suite une immersion avec l'islam qui donnera par la suite cette religion populaire.

INTRODUCTION GENERALE

de groupe Amazigh⁴. Une culture enrichie par des valeurs anciennes et qui confirment l'attachement aux racines. En Afrique du Nord, la culture religieuse marque sa présence, comme un élément de base. Ça regarde la manière de fêter les cérémonies religieuses en Kabylie (DEVAUX, 1859, p. 70). Il y a des occasions qui ont été ancrées par la religion, et y en a aussi des fêtes qui est été déjà présente. C'est le cas aussi de la société Mozabite d'une dimension religieuse⁵ (l'Ibadisme) (COYNE, 1879, p. 30).

Sur le plan social et organisationnel, les deux aspects sont gérés par la coutume, des lois inspirés de la tradition et même du droit musulman. L'organisation sociopolitique des tribus Amazighes, chaque tribu, chaque entité nommé un chef, qui serait le responsable. À lui qui revenait le dernier mot, une assemblée qui se diversifiait, aura le lieu pour discuter sur les affaires de la communauté. Un qanun qui était la constitution suprême de chaque groupe. C'est le caractère commun de toutes les entités Amazighes de l'Afrique du Nord (BOULIFA, 1925).

La culture des Amazigh à travers l'histoire, s'est constituée de l'ensemble des croyances, pensées, attitudes et pratiques culturelles quotidiennes (chants, danses, fêtes, sports, cérémonies, jeux, ...) communes à travers toute l'Afrique du Nord. Ces croyances, attitudes et pratiques sont déterminées par ce qu'on appelle les valeurs de la société. Elle portait des valeurs, c'est, d'une manière absolue, raisonner le monde et les attitudes de l'homme Amazigh (HODY, 1962).

L'Afrique du Nord a connu des mouvements de colonisations tels que les romains, les vandales, les byzantins, les arabes et les turcs et les français. Automatiquement tous les groupes Amazigh s'étaient influencés par ce mouvement destructif. Malgré qu'il y eût des échanges entre la population locale et les étrangers. Cette dynamique touche automatiquement tous les domaines de la vie quotidienne (EUGENE, 1858). La Kabylie un bloc Amazighophone situé au nord de l'Algérie, avait vécu pendant une longue période la colonisation. Mais rien n'empêche que cette population ne possède pas sa propre organisation sociale, politique et économique. La tradition des anciens existe dans cette région. Des pratiques ancestrales des

⁴ Chaque société Amazighe possède son propre système qui la distingue par rapport aux autres groupes. Quel que soit sur le plan économique, sur le plan social (l'organisation socioculturelle), ou sur le plan religieux. Tous les groupes Amazigh avaient la pratique de culte des saints, cette tradition est généralement exercée durant des siècles, d'une génération à l'autre.

⁵ Cette société Amazighe n'est pas née durant la période Islamique. Mais sa trace remonte aux temps les anciens. Nous verrons par détails les origines de cette société, et les différentes tentatives pour la discréditer par des moyens idéologiques afin d'effacer complètement ce groupe et son histoire.

INTRODUCTION GENERALE

anciens sont préservées en Kabylie par cette population (EUGENE, Dumas & Paul, Faber, 1847).

La Kabylie est une société qui regroupe à la fois, la paix et l'attachement des habitants aux différentes traditions et aux valeurs ancestrales (FANNY, 1985, p. 68). La force morale exerce son autorité, et l'assemblée villageoise jouera le rôle d'un gardien des traditions⁶. Qui punira sévèrement toute personne qui sortira de ce système ou portera atteinte à l'ordre établi par la coutume (GENEVOIS, 1965, p. 47).

Le culte des saints en Kabylie est une tradition ancienne. N'était pas introduite par les musulmans, l'action la plus répandue en Kabylie pour obtenir la baraka et la bénédiction c'est de visiter un lieu sacré (GENEVOIS, 1968, p. 40). Une Ziara (visite pieuse) quotidienne et même occasionnelle dont le but d'avoir la protection morale d'une force invisible. Cette croyance ancienne trouvera une place parmi la population, mais avec d'autres représentations (GROUZET, 1973).

Il y a une relation très compliquée entre la visite des lieux sacrés et aussi l'organisation des fêtes saisonnières en Kabylie. Les fêtes célébrées sont liées automatiquement à la terre, donc à la vie agricole. Cette pratique ancestrale pour les Kabyles représente la paix et un bienfait pour toute la population (HANOTEAU, Adolphe & LETOURNEUX, Aristide, 1872, p. 100). Les différents rites agricoles enregistrés en Kabylie sont des actes qui tournent autour de la fertilité et à la fécondité de la terre comme source de vie. Il y a aussi des fêtes religieuses, des commémorations annuelles et quotidiennes aux saints. Mais l'organisation des fêtes religieuses et saisonnières est faite devant un lieu sacré, généralement un tombeau d'un saint parfois légendaire ou réel (HADIBI, 2002).

Le deuxième groupe Amazigh qui sera un objet d'une étude approfondie, c'est le Mزاب. Cette entité Amazighe au milieu du Sahara, vit dans un climat difficile et même ardu. Un lieu marqué par l'insuffisance de la pluie durant toute l'année. Une longue bataille de résistance est menée face aux conditions naturelles farouches qui font de la population un ensemble des gens emprisonnés dans le Sahara (HUGUET, 1903, p. 586). Cet entourage est reconnu parfois

⁶ L'organisation politique de la Kabylie, se résumera la force morale exercée sur les habitants. Cette capacité de domination reflète la nature du respect qui était la base solide des Kabyles en matière d'éthique et de la déontologie. Les lois coutumières sont là de réaffirmer juridiquement la croyance de la Kabylie aux valeurs universelles telles que la liberté et la terre. Cette organisation segmentaire divisée, chaque clan il a son propre représentant au sein de l'assemblée villageoise (GENEVOIS, 1962).

INTRODUCTION GENERALE

par l'absence d'une vie et aussi par le manque des moyens⁷. Ce groupe Amazigh avait réussi à préserver sa culture et son identité malgré la dureté de la vie et les conditions historiques et géographiques qui sont défavorables à la vie (MASQUERAY, 1886, p. 140).

Le pays du Mزاب est un plateau rocailleux dont l'altitude varie entre 300 et 800 mètres. Ce relief se présente sous la forme d'une vaste étendue pierreuse et de roches brunes et noirâtres (ARMAGNAC, 1934). Les escarpements rocheux et les oasis déterminent le paysage dans lequel sont localisées les villes de la pentapole du Mزاب et autour duquel gravitent d'autres oasis. À l'origine, le Mزاب était un ensemble de 5 cités de 20 Km (MASQUERAY, 1886). Les cinq villes ou « ksour » et au singulier ksar (petites villes fortifiées) sont : Ghardaïa, Béni-Isguen, El-Atteuf, Mélika, Bou-Noura⁸. Mais deux autres villes isolées existent : Berriane et Guerrara. Sont connues sous le nom de la pentapole⁹.

Selon les traces archéologiques trouvées par des chercheurs étrangers notamment Français dans la vallée du Mزاب. Ils affirment tous qu'il y a une vie qui remonte à une époque plus ancienne dans cette région. Des découvertes scientifiques témoignent justement la présence d'une population Amazighe qui habitait déjà le lieu. Plus exactement des traces rupestres, récemment découvrir à Béni-Isguen. Donc nous pouvons dire qu'il y a une ancienne vie, un peuple qui habite jusqu'aujourd'hui dans la région. Donc la culture locale n'est pas introduite dans la région par les réfugiés Ibadites, mais elle était ancrée bien avant (HUGUET, 1903).

La vallée du Mزاب est peuplée par les Mozabites, une population Arabe, juive et nègre¹⁰. Le Mزاب c'est une minorité ethnique et religieuse au sein de l'Algérie qui se distingue des sunnites de rite malékite majoritaires en Algérie. Une doctrine Kharidjite dans un pays où le

⁷ Le génie du Mزاب, ou bien le miracle mozabite. Après la destruction et l'affaiblissement de la doctrine Ibadite à cause de la chute de Tihert en 909 (AILLET, 2016). Les restants avaient travaillé sans relâche pour protéger cette religion. Après des longs séjours à Sedrata et Ouargla, la logique imposa sa force, le déclin mena cette catégorie au pays de Chebka. À partir de XI siècle, le génie Mozabite commença à édifier ses cités et son histoire (AILLET, 2011).

⁸ La région du Mزاب se situe en Algérie, au sein de la wilaya (départements) de Ghardaïa. Ghardaïa la ville correspond également au nom de la capitale de la wilaya et du Mزاب. Cette capitale se situe à environ 600 km au sud d'Alger. La Wilaya de Ghardaïa est au centre de la partie Nord du Sahara. Elle est issue après le découpage administratif du territoire de 1984. Le découpage de 2022, la naissance de la wilaya de Menia a limité la surface de la wilaya de Ghardaïa.

⁹ C'est une obligation de dire que le pays du Mزاب possède des anciens ksour qui remontent au VII siècle et au IX siècle. L'élément Amazigh existe dans cette région. La doctrine Ibadite vient d'introduire à la région qui connaîtra une renaissance.

¹⁰ Ce mélange de la population s'est caractérisé suite aux mouvements d'immigration vers la vallée du Mزاب par les Arabes et les Juifs. Concernant la population nègre, ce sont des esclaves originaires du sud qui sont ramenés vers le pays de Chebka par des commerçants Mozabites. Le commerce des esclaves est une activité très répandue à l'époque où les routes Sahariennes sont gérées par les Mozabites (AUCAPITAINE, 1867).

INTRODUCTION GENERALE

Malikisme c'est le rite officiel de l'État et de la majorité de la population¹¹. En s'installant dans cette région pratiquement dure, aride. La population Mozabite voulait pouvoir exprimer librement leur morale religieuse, philosophique et sociale et toutes les dimensions de leur culture. C'est la doctrine Ibadite qui le repère de la formation cette communauté Mozabite. Les derniers sont donc des berbère-Ibadites, ils sont de fervents pratiquants, fervents défenseurs de leur doctrine.

Historiquement, les Ibadites sont des descendants des Kharidjites, cette secte musulmane qui était à côté du Calife Ali lors de la bataille de Siffin contre les troupes de Damas Muawiya (DELCAMBRE, 2013). Par la suite, ils préféraient de quitter le camp d'Ali qui accepta l'arbitrage avec l'insurgé de Damas¹². Mais eux, ils refusaient catégoriquement le recours à cette option, puisque le coran était très clair, il trancha bien dans cette question. Les Kharidjites se sont ensuite fractionnés en plusieurs groupes. Les Ibadites représentant le plus secte modérée et rationnelle d'entre eux. Pendant des décennies, certains groupes Kharidjites avaient bousculé l'Orient musulman à cause de leur intégrisme (les Azraqites, Nadjdites) (ARMAGNAC, 1934). L'histoire retiendra que cette secte avait tué le quatrième Calife Ali et échoua d'éliminer Muawiya et Amr Ibn As. À cause de cette extrême violence, les Ibadites actuels refusent qu'on les identifie avec leurs « ancêtres » Kharidjites (BENCHEIKH-BOULANOUAR, 2012).

Le plus important c'est comment cette secte a réussi d'introduire en Afrique du Nord et forma un État fort dans l'ouest Algérien. Les Ibadites commençaient de diffuser leurs idées dans les marchés et les grandes villes. Des missionnaires qui se déplaçaient en Afrique du Nord, demandaient les leçons de cette secte à El Basra (PREVOST V. , 2011). Ils revenaient à la terre natale, pour sensibiliser les gens à l'adaptation de cette doctrine, la population Berbère était fortement adhérente. La doctrine Ibadite est fondamentalement présente en Afrique du Nord parmi la population. Des tribus de la région de Tripoli adaptaient librement les idées de cette nouvelle doctrine (PREVOST V. , 2012).

Le premier Imam de cette communauté était Abu El Khattab originaire de Yémen. Il avait réussi à rassembler tous les Ibadites de l'Afrique sous son égide pour avoir une chance de

¹¹¹¹ Les Mozabites refusent cette appellation qui a été donné par les autres (Kharidjite). Ils disent que la doctrine des Mozabites c'est l'Ibadisme, la secte la plus juste parmi les Kharidjites.

¹² Après la mort du calife Othman, les amis de prophète à leur Aicha ont élu Ali pour être le quatrième Calife. Mais le gouverneur de Damas Muawiya n'a pas accepté la sélection d'Ali, il préfère avant tout de poursuivre les tueurs de l'ancien calife Othman. Ce désaccord entre les deux personnes se terminera d'un éclatement d'un conflit entre les partisans d'Ali et Muawiya.

combattre les ennemis (PREVOST V. , 2012). Finalement, un jour il trouva la mort¹³, les restants vivants avaient suivi le deuxième Imam Abderrahmane Ibn Rostoum qui fonda le premier royaume Ibadite en Afrique du Nord au sein des tribus Berbères de Tihert et les environs (PREVOST V. , 2011). En 909, cet État vient d'être détruit par les troupes Fatimides, qui obligèrent les restants Ibadites de quitter leur foyer vers une destination inconnue (SOLEILLET, 1877). Après des années de séjours à Ouargla et Sedrata (PREVOST V. , 2008), finalement ils avaient trouvé refuge dans la vallée de Chebka¹⁴, qui serait un foyer de leur prochaine civilisation¹⁵.

Les Mozabites s'inspirent leurs existences à partir de la doctrine Ibadite, qui est le fondement major de toute la société Mozabite. C'est un point de repère qui est bien défini, une base essentielle de la culture locale. Un héritage ancien, la religion et la doctrine Ibadite vont motiver les gens et accélérer l'édification d'une culture riche. La région était le berceau, et même aussi la population, donc le génie mozabite édifia une culture et civilisation à partir de l'installation de l'Ibadisme dans la région. Les Ibadites conservaient leurs doctrines loin des dangers extérieures. Ils pratiquaient le commerce avec la population du Nord du tell et le Sud du Sahara, ainsi que la région de Touat¹⁶. Un réseau commercial qui se développa dans la région avec l'aide des Mozabites. Des caravanes arrivées de Sahara pour vendre toute la marchandise dans la vallée du Mzab, les cités du Mzab étaient un foyer commercial par excellence.

Toute la société Amazighe est connue de sa structure sociale, le Mzab comme les autres groupes Amazigh avait sa propre organisation socio-politique. Mais elle est particulière, il existe une autorité religieuse¹⁷ et sociale¹⁸. Le conseil d'Azzaba, qui est l'autorité morale,

¹³ Le pouvoir central de Bagdad avait senti le vrai danger menaçait son autorité en Afrique du Nord. Il préféra d'envoyer une expédition militaire contre les Ibadites qui gouvernaient Tripoli et la ville Kairouan. Abu El Khattab meurt en 761/144 lors du combat. Cet Imam était le père spirituel de tous les Ibadites de l'Afrique du Nord (AILLET, 2011)

¹⁴ Les différentes sources ont affirmé que les Ibadites réfugiés à Sedrata, avaient resté 40 ans. Puis un conflit qui s'opposa la population locale et les fuyards, le seul moyen c'est d'avoir un autre refuge. Finalement le choix est tombé sur la vallée du Mzab (NIL ROBIN, 1884)

¹⁵ Le pays de Chebka était une région où les moyens de vivre sont quasiment absents. Mais le défi qui était lancé par la population locale et le vœu de conserver et édifier une civilisation prendra en charge la protection de l'Ibadisme et l'identité de ce groupe (AILLET, Cyrille & GILOTTE, Sophie, 2012).

¹⁶ Les Mozabites entraînaient le commerce avec les gens du Nord. Ils fondaient des noyaux Ibadites dans les différentes villes du pays. Un statut indépendant politiquement, aucun pouvoir n'impliqua dans leurs affaires.

¹⁷ Le conseil d'Azzaba, cette structure religieuse qui prend la responsabilité de gérer le volet religieux de cette société. Ce conseil se compose de douze membres, des conditions sévères ont été établies pour siéger dans ce conseil (ARMAGNAC, 1934).

¹⁸ Le conseil d'Ayan, une autorité laïque, un conseil qui se compose des représentants des familles. Dans chaque cité ou ksar Mozabite, on trouve ce conseil qui gère les affaires sociales et quotidiennes de la communauté du Mzab, en collaboration avec le conseil d'Azzaba (AUCAPITAINE, 1867)

INTRODUCTION GENERALE

exerce une influence sur l'ensemble de la communauté Mozabite. Elle travaille avec le comité d'Aeyan, un comité laïc, qui représente tous les clans ou bien les familles des Mozabites. Deux comités qui travaillent quotidiennement pour conserver l'ordre coutumier de la communauté. Dans le Mzab, il y a aussi d'autres comités qui s'affilés directement au conseil d'Azzaba (AUCAPITAINE, 1867, p. 190). Le comité d'Irouan¹⁹, Timsiridin²⁰, Imsourdan²¹. D'autres comités qui ont attaché au conseil d'Aeyan comme Imekras, Oumana. Un partage du pouvoir entre l'autorité laïque et religieuse (AMAT, 1888).

Le Mzab, comme les autres groupes, avait une culture spécifique, qui remonte à une époque plus ancienne avant la fondation de la première dynastie Ibadite en Afrique du Nord (GOUVION, 1926). Ce groupe s'inspire ses lois des anciennes coutumes Amazighes, les législations de ce groupe n'est pas complètement religieux (FEKHAR, 2006). Mais il y a comme même une touche de la culture, évidemment le groupe est berbère-Ibadite, ce système de cohabitation a donné la naissance à une culture Mozabite très riche (FELIU, 1905).

Les Mozabites comme tous les groupes Amazigh en Afrique du Nord avaient leur propre fête. Parfois il y a des fêtes communes avec les groupes entités Amazighes de la région (GOICHON A.-M. , 1927). La dimension islamique de cet entourage il est réel, donc, il y a des fêtes religieuses comme : d'Aïd Kabîr, Seghir, Achoura, Mouloud (DELHEURE, 1986). La célébration de toutes les fêtes du Mzab sous l'égide du conseil d'Azzaba. Cette autorité qui mettait l'ordre ce qui concerne toutes les fêtes dans la vallée du Mzab (GOICHON A.-M. , 1927). Il y a aussi d'autres fêtes célébrées comme Yennar²² le nouvel An Amazigh On trouve aussi la tradition de la Ziara, une visite rendue aux différents lieux sacrés le jour de l'organisation des cérémonies.

La Ziara aux divers lieux de la vallée du Mzab, s'effectue quotidiennement et annuellement par les habitants de toutes les villes Mozabites (ARMAGNAC, 1934). Il s'agit d'une visite pieuse organisée individuellement ou collectivement par les femmes et les hommes pour rendre visite aux endroits sacrés qui existent autour des villes (AMAT, 1888). On peut comprendre qu'il y a des visites quotidiennes et occasionnelles aux places vénérées de toutes

¹⁹ Un comité attaché au conseil d'Azzaba spécialisé dans l'éducation religieuse.

²⁰ Comité des femmes (les laveuses). Une autre structure gérée par le conseil d'Azzaba, elle représente les femmes Mozabites.

²¹ Un autre comité attaché au conseil d'Azzaba, il spécialisé dans la protection et assure la sécurité à l'intérieur ou à l'extérieur des cités Mozabites.

²² Certains dialectes Amazigh prononcent Yennar à la place de Yannayer. Le chaoui et le Mzab et Taznatit de Timimoun utilisent Yannar, le Kabyle Yennayer.

INTRODUCTION GENERALE

les cités de la vallée (tombeaux des cheikhs, charniers, stèles) (MASQUERAY, 1886). Ce sont des lieux qui ont des histoires, des légendes qui affirment du caractère sacré et la sainteté des places visitées. À une certaine époque toutes les villes de la vallée organisent la fête de la Ziara (GOICHON A.-M. , 1931), généralement le début du mois de mars. Mais aujourd'hui, après les événements tragiques (2013-2015), la célébration de cette tradition est limitée. Pas tous les ksour de la vallée qui organisent cette fête, il y a quelques cités comme Ghardaïa, Guerrara qui continuent à célébrer cette cérémonie sous l'égide du conseil d'Azzaba (COYNE, 1879).

La Ziara, avant l'application de cette tradition. Il y a Tinubawin, une série des soirées religieuses, les étudiants qui récitent le Coran, et la présence des membres d'Azzaba. Une occasion de rendre un vibrant hommage aux anciens, aux morts. Cette culture existe déjà, chez les Amazigh, c'est commémorer les morts, obtenir d'eux la bénédiction. Cette Tinubawin qui se déroule durant les saisons de l'année. Cette tradition Tinubawin, qui précède la Ziara, a été citée par Émile Masqueray :

« Le Mezâb a gardé la Fête des Morts. Ses tombeaux élevés au-dessus du sol, bâtis et alignés comme des monuments mégalithiques, sont encore couverts de bouteilles d'argile qui reçoivent parfois des libations funéraires en dépit de l'islamisme. Les saints, protecteurs de leurs fidèles, occupent au milieu du cimetière une place élevée. C'est là que le peuple se réunit à certains jours avec ses clercs. Des négresses apportent sur leurs têtes des plateaux de bois chargés de farine et de viande. Les clercs assis en cercle psalmodient. Le repas qui suit les chants, pris en silence, est un véritable banquet funèbre. » (MASQUERAY, 1886, p. 37).

Une visite pieuse²³ aux lieux sacrés, aux personnes honorées, qui ont dédié leurs vies pour le savoir et la stabilité de la population. Cette tradition est une occasion de renforcer la solidarité au sein d'un groupe social, le partage du bien et la nourriture pendant la fête. Visiter les lieux sacrés, c'est d'assurer la protection d'une force invisible qui surveille le ksar et la communauté. Cette pensée existe déjà chez les Amazigh, qui organisent des journées pour visiter les lieux sacrés (comme les grottes, les rochers, les arbres) (BASSET R. , 1910). Cette pensée qui se développe après l'arrivée de la religion (BASSET H. , 1920).

Cette tradition de Ziara²⁴ sera un objet d'une étude approfondie pour connaître ses origines, ses significations, ses représentations symboliques en Kabylie et le Mzab. Le culte

²³ La Ziara en tant que pratique initiatique et donc comme élément d'une tradition de spiritualité.

²⁴ Un secret ancien, la culture de Ziara était à l'époque de nos anciens une action pour obtenir la force morale pour résister contre le mal. Cette force présente dans des lieux sacrés. Ce raisonnement spirituel qui se développe pour devenir comme le passé une tradition de visiter les lieux et les espaces sacrés.

INTRODUCTION GENERALE

d'un saint d'une manière générale correspond à des rituels privés et collectifs (BASSET R. , 1910). En Afrique du Nord, c'est le mot Ziara qui est désigné couramment le pèlerinage individuel ou en petit groupe. Le culte des saints, dont la Ziara est le rite central le plus marquant²⁵.

La visite aux lieux sacrés, les tombeaux des Cheikhs ou des saints c'est une pratique sociale et religieuse d'un ancrage parmi la population jusqu'aujourd'hui. Son incarnation dans la société réside naturellement à travers les rites qui sont organisés dans le but d'obtenir la baraka comme la guérison des maladies, et demander le bien et de la richesse auprès du personnage (BENYOUB, 1890). Les personnes qui détiennent cette baraka sont des personnages pieux, qui ont des épreuves et d'une bonne réputation (Karamat). Qui sont capables de changer l'ordinaire vers une autre chose inimaginable²⁶.

La Kabylie et le Mzab sont deux blocs importants situés en Algérie. Une population issue de la même race, ils partagent des valeurs et des coutumes²⁷. Il y a un fond commun, et des ressemblances sur divers points, l'existence d'une organisation sociale dans les deux blocs qui gèrent toutes les affaires de la communauté (BOURDIEU, 1958). L'élaboration des lois par les mêmes structures et qui répondent aux exigences de chaque époque. La tradition de la Ziara comme acte observable en Kabylie et au Mzab. Cette culture est présente, n'est pas disparue, on trouve juste une différence de modalités et d'organisation de l'acte.

Ce qui concerne la visite des lieux sacrés en Kabylie, la Ziara est effectuée par les villageois aux différents endroits sacrés. Le tombeau de cette personne (saint) en Kabylie, généralement est un Marabout, une personne respectueuse, qui sacrifia sa vie pour la survie de sa communauté (GENEVOIS, 1966). Selon les villageois, cette personne détient un pouvoir très fort et surnaturel, sa visite assure la continuité et la protection de l'espace géographique (AMRI, 2006). En Kabylie la visite n'est pas destinée à un personnage réel, il pouvait être légendaire, inexistant, mais la mémoire réserva une place importante à lui. Le Mzab comme la Kabylie, le lieu sacré est un tombeau d'un saint ou un Cheikh, un mausolée, un endroit

²⁵ Il n'existe pas une zone ou un groupe en Afrique du Nord qui n'exerce pas cette coutume. C'est la tradition la plus marquante, qui a résisté aux mutations qui ont touché toute la région. La Ziara aux lieux sacrés en Kabylie et le Mzab est une tradition millénaire. N'est pas un produit d'une époque récente mais bien lointaine.

²⁶ Chaque place, ou chaque endroit, il y a des histoires qui se répètent à chaque fois pour démontrer l'importance et le point de lieu visité. Un personnage n'est pas comme les autres, ou une place n'est pas comme les autres. Un enseignement de la tradition est assuré pendant l'organisation de cette tradition ancienne.

²⁷ Entre la Kabylie et le Mzab un bouclier géographique et humain et des conditions qui les séparent. La principale base de pensée ancienne n'a pas vraiment changé.

INTRODUCTION GENERALE

symbolique qui avait une histoire²⁸. Toutes les places visitées disposent une force morale et symbolique. C'est une obligation de les visiter pour garder et renforcer entre les vivants et les morts, et aussi le tissu historique ne se déchirera pas²⁹.

Les visites des tombes et le culte des saints en Afrique du Nord recouvrent trois réalités proches et qui sont valable pour tous les groupes locaux³⁰. Premièrement, chez les Mozabites, il s'agit des visites rendues aux tombeaux, dans les cimetières, ce que les sources Ibadites appellent « visites des tombeaux des musulmans (Cheikh)... Deuxièmement, des visites sont rendues aux mausolées qui ornent les tombes punitives des saints. Dans les cimetières, ou les lieux présumés de leurs prodiges, hors des cimetières³¹. Aux tombes comme aux saints, la visite peut être rendue de façon individuelle ou collective, informelle. Ou organisée autour de lieux spécifiques et répondant à un calendrier particulier. Enfin, ces visites aux saints ont trait à toute la question de la sainteté et des prodiges (Karamat), cristallisée autour de l'hagiographie³².

L'association et l'implication des saints dans l'esprit de leurs fidèles avec de nombreux contes populaires. Qui traitent de leurs saints et de leurs actes surnaturels, et de leurs capacités supérieures. Ainsi que de la façon dont ils sont apparus au sein de la communauté locale à travers les chemins et les qualités qui les datent (SALHI, 2008,). La Ziara (visite à une personne supérieure, surtout aux lieux saints), signifie, dans le connu, offrande. Puisqu'elle est entrée dans les mœurs des sociétés Amazighes de ne pas visiter les tombeaux des saints sans faire des offrandes.

C'est une pratique générale de la population en Afrique du Nord. En vue que la visite des saints a été un objet des études lancées par les anthropologues étrangers (GELLNER, 2003) notamment Français et Anglais. Pour savoir et expliquer les raisons réelles qui poussent la population à visiter les lieux sacrés et de connaître aussi la symbolique des lieux et des places.

²⁸ En Kabylie, c'est la tombe d'un Marabout, un cimetière, au Mzab, c'était le même fait, des tombeaux de leurs cheikhs Ibadites, des charniers, des stèles. Une occasion et une opportunité de renforcer la solidarité et de la fraternité. Une force morale dominante qui oblige aux habitants de pratiquer annuellement ou quotidiennement cette tradition. Les grandes festivités sont organisées en Kabylie par l'assemblée villageoise. Le Mzab, c'est le conseil d'Iëzzaben, le fond commun c'est l'autorité dans le ksar et dans le village.

²⁹ Au Mzab, des tombeaux visités sont des Cheikhs Ibadites éminents. Mais il y a d'autres endroits ou lieux qui disposent la baraka, il y a des emplacements sacrés, qui ne sont pas des tombeaux des personnages.

³⁰ Dans les régions berbères où les saints sont nombreux, l'hagiographie doit être tenue en grand honneur. Ça se voit dans les recueils, de vastes dimensions qui sont consacrées à célébrer les saints d'une telle région

³¹ Chez les Amazigh, bien qu'il y ait beaucoup des saints, on ne connaît pas leur vie. Les traits édifiants sont pas vraiment fréquents, on trouve seulement la puissance qu'ils ont accompli après leur mort. La conception de la sainteté chez les Amazigh, c'est une puissance d'un maître.

³² On pourra les demander des grâces diverses, ils répondent au premier appel, quelle que soit la distance où ils se trouvent. Le Dieu a accordé à ses saints la baraka bien sûr à celui qui l'avait méritée, par leur vertu. Dans certain cas la baraka est héréditaire. Ce qu'on remarque aussi, que les saints exercent une autorité même après leur mort.

INTRODUCTION GENERALE

Ce domaine de recherche doit toucher des aspects historiques, culturels, sociaux, politiques, aspects de pensées religieuses à la fois. La recherche sur le sujet doit trouver des relations entre les éléments culturels et religieux et sociologiques (RINN, 1884). Et comment a été faite la propagande pour ce culte à travers les régions rurales en particulier.

L'approche anthropologique la plus ancienne, qui fut appliquée de façon systématique aux phénomènes religieux, mettait l'accent sur les notions d'origine et de survivances³³. Cette approche évolutionniste domine les études anthropologiques en général et celle de la religion à la fin du XIXe siècle et au début du XXe. Le droit, la morale, l'organisation politique de la société, la guerre, etc., tout cela est religieux. L'islam envahit la vie publique et privée : « Le musulman strict est astreint à des obligations multiples : non seulement les prières rituelles se renouvellent tout le long de la journée, mais ses paroles, ses gestes, ses pas sont soumis à une multitude de règles... (DOUTTE, 1909).

La question est de savoir ce qui reste des anciens cultes, des pratiques et croyances religieuses antérieures à l'islam. La préoccupation centrale, d'un point de vue évolutionniste, concerne les survivances païennes dans les pays musulmans. Cette approche oriente la démarche de Doutté et influence son choix des phénomènes religieux à étudier (DOUTTE, 1909). Elle privilégie les rites et croyances antiques et permet de montrer comment certains de leurs aspects sont islamisés³⁴ et comment d'autres, survivances, débris, vestiges, etc., échappent toujours à la vague d'islamisation.

La même approche se retrouve chez d'autres chercheurs contemporains. Dans ses travaux sur l'origine de la religion des Amazigh. René Basset considère les cultes de montagne, de rocher, de grottes, d'astres, des rois, etc (BASSET R. , 1910). Il voit, par exemple, dans les fêtes saisonnières les traces d'un culte naturiste³⁵. Ces fêtes « semblent d'autant plus anciennes qu'elles sont pratiquées sans l'intervention de ministres spéciaux, qu'elles ne sont point

³³ Aujourd'hui, comme hier, le trait dominant des idées religieuses des indigènes de l'Afrique du Nord est la croyance générale, que le monde est peuplé d'esprits bons. Qui peuvent prendre des formes variées, se loger de façon plus au moins temporaire dans des pierres, des arbres, des animaux, des êtres humains (...). C'est une croyance assez commune à l'humanité primitive et que la science des religions appelle aujourd'hui l'animisme.

³⁴ L'élément Amazigh après sa conversion à l'islam et la propagation du soufisme, donc la dignité soufie les a écoutés pour ne pas contredire et contredire les enseignements religieux, sans prêter attention aux influences culturelles religieuses.

³⁵ On peut penser, avec vraisemblance, que les berbères ont hérité ce concept religieux de leurs lointains ancêtres païens. Cette vieille croyance aux démons, aux puissances mystérieuses et innombrables, expliquerait assez la mention que font quelques auteurs anciens, à propos de divers groupes Amazigh, de cultes de montagnes et de pierres, de sources et de rivières, d'arbres et d'animaux comme le taureau, le bélier, le serpent, etc. »

INTRODUCTION GENERALE

célébrées dans les mosquées, mais près des tombeaux des marabouts populaires, qu'elles s'adressent à des formes invisibles et non à des personnalités sacrées (BASSET R. , 1910).

Ce phénomène fait partie d'un système social qui englobe un ensemble des traditions et des coutumes. Un fait inspiré de cette culture ancienne, cette influence de la culture et l'identité sur l'homme le pousse à ne plus réfléchir pour connaître le sens et le motif de la tradition. Ça donne comme résultat un ensemble des pratiques collectives et individuelles qui a des origines qui remontent à un passé lointain. C'est le recours aux rites, aux traditions afin de les servir pour passer les problèmes rencontrés quotidiennement.

En Afrique du Nord depuis l'apparition de la religion musulmane. Il y a un ensemble des phénomènes et des rites anciens qui ont une influence sur la nature et la mentalité de l'homme et dans son entourage rural. Il y a des rites qui vont rester dans les esprits de toute la population tribale, à cause de leurs célébrations annuelles et quotidiennes. Donc c'est création d'un système des croyances (la cohabitation entre la religion musulmane et les anciennes croyances), qui est basé sur la morale et l'abstrait. Automatiquement l'ensemble des croyances populaires ancrées à cause de la célébration des rites vont changer à chaque fois les esprits de l'homme³⁶.

Le monde Amazigh n'était pas loin de l'influence des diverses pensées religieuses³⁷. Les mouvements religieux Soufismes, Maraboutisme, Chérifisme ont touché toutes les régions sans exception. Mais, pas le cas dans le Mzab, qui est une société Ibadite. Oui, il y a une tradition religieuse, on doit poser cette question : est-ce que cette société est influencée de l'ensemble des mouvements religieux qui sont apparus en Afrique du Nord ? L'Ibadisme Amazigh est-il une production de cette révolution religieuse qui a touchée toute l'Afrique du Nord à cause de l'arrivée des mouvements ou la naissance du dynamisme religieux ?

Une tradition héréditaire, cette sacralisation des personnages légendaires (des cheikhs, des saints) était une identité des sociétés Amazighes en Afrique du Nord³⁸. À partir de XII^e siècle le tour revient aux personnalités Soufistes³⁹ qui font part d'un objet de sacralisation par

³⁶ Cette longue présence de l'islam en Afrique du Nord a beaucoup influencé la culture et la pensée des autres Nord-Africains, comme ces derniers ont influencé la vie sociale, culturelle et même religieuse musulmans.

³⁷ En raison de la vénération généralisée des êtres humains, en particulier des ancêtres parmi les habitants de l'Afrique du Nord. De son enracinement en eux, et cela s'est poursuivi, mais après son adaptation aux nouvelles conditions de la société.

³⁸ La pénétration de cette idée à travers toutes les régions de l'Afrique du Nord accéléra la naissance de cette sacralisation. Leurs tombeaux sont largement visités par des groupes humains.

³⁹ Le soufisme est ancré en Afrique du Nord depuis le XII^e siècle, juste après la naissance de l'empire des Almohades. Ce mouvement spirituel et philosophique touchera toute la région. Tous les cheikhs ont été un objet

INTRODUCTION GENERALE

les habitants. Cette sacralisation de la personne va continuer après sa mort. L'ancrage d'une idée, un rapprochement auprès des saints pieux, visiter leurs tombeaux, koubbas pour avoir la bénédiction et la baraka du saint. C'est une règle générale, un phénomène qui a touché l'Afrique du Nord juste après l'apparition de soufisme dans la région. Une réanimation d'un ancien rite, une ancienne tradition. L'attachement aux morts (tombeaux des saints) par la construction des grands tombeaux, sacraliser leurs édifices, élaborer des légendes et des contes (El ADANANI, 2008). Des histoires sur eux, pratiquer un certain nombre des rituels devant l'endroit sacré (baiser le tombeau, passer la nuit devant lui, allumer les bougies, demander l'aide du saint pour trouver une solution aux problèmes)⁴⁰.

La naissance de la sacralisation est liée automatiquement à l'influence de soufisme en Afrique du Nord qui insiste toujours la population à ne pas oublier la visite des tombeaux et des Ouali (CHIH, 2004). Des saints qui sont selon eux les amis de Dieu. Cette catégorie des saints a une preuve de la sainteté par la monopolisation des karamat⁴¹. Chaque Ouali diffuse une preuve vivante de son pouvoir, il devient une personnalité sacrée par la population (RINN, 1884). L'objectif c'est d'aboutir à un intérêt qui est la bénédiction d'un saint, qui détient entre ses mains la richesse et l'amour. L'essentiel est que les vertus et les qualités du personnage et son pouvoir surnaturel se manifestent par des charismes ou miracles (Karamat, prodiges)⁴² abondants (DOUTTE, 1900, p. 46).

Les saints en général selon la philosophie populaire sont des intermédiaires permettant d'entrer dans cette vie terrestre (DEVAUX, 1846, p. 36). Dans un rapport direct avec Dieu et d'être l'objet de sa grâce (CHIH, 2004). La tombe, gardienne des vestiges terrestres du saint et de son souvenir, devient ainsi un passage du monde contingent vers le monde spirituel de la proximité divine (DEPOND, Octave & COPPOLANI, Xavier, 1897). Tout comme les diverses techniques initiatiques. La visite des vestiges du saint met l'âme en contact avec une réalité spirituelle et illuminative (CHIH, 2004).

de vénération et de sacralisation. Chaque personnage avait son propre pouvoir surnaturel et magique. Sa bénédiction ne cessera pas, le moment opportun de l'avoir c'est de rendre visite à la tombe ou au mausolée.

⁴⁰ Quand il est mort, on vient prier sur son tombeau, de préférence à des dates fixes ou quotidiennement. On fait encore demande à son intervention dans les choses importantes. Le courant de Soufisme aide à répandre le culte des saints, où va se complaire jusqu'à nos jours le vieux tréfonds idolâtrique de l'âme Amazigh.

⁴¹ Les vertus sont la mention des vertus et des mérites, qui sont les descriptions du cheikh et le rapport des dignités à lui des merveilles des actes et des coutumes paranormales, qui est un groupe d'écrits soufis bien connus.

⁴² En dehors du noyau des adeptes au sens étroit du mot, tout un peuple d'admirateurs et de sympathisants gravite autour du saint. Il entretient avec lui des rapports déferents, plus ou moins espacés. On recourt à lui en cas d'une maladie grave, dans l'adversité, sous la menace d'un malheur, à l'occasion d'un différend. On le consulte sur toute affaire grave ; on l'invoque de près ou de loin.

INTRODUCTION GENERALE

Tous les es saints en Afrique du Nord sont des porteurs de baraka, ils changèrent pour être des guides religieux craints et respectés par des populations frustrées désireuses de recueillir de ces hommes (BURESI, Pascal & GHOUIRGATE, Mehdi, 2013). Les porteurs de « sainteté », une parcelle de la bienfaisante influence qui chasse et qui détruit les forces du mal. Le saint et ses Karamat n'avaient pas cessé d'occuper une place de plus en plus centrale dans la représentation collective de toute la culture locale⁴³.

Donc, globalement le culte des saints en Afrique du Nord se manifeste à travers les visites qui leur sont rendues (Ziarat) accompagnées de dons ou de promesses de dons (argents, nourritures, vêtements). C'est lors de la fête anniversaire du saint (Mawsim, Mawlid) que cette baraka est la plus abondante (CHIH, 2004). « Le pèlerinage est le lieu-moment où s'affirment les fonctions du saint : en effet les musulmans pensent que la baraka du saint s'étend sur le temps et le lieu de son Mawlid. Il faut s'imprégner le plus de ce fluide magique pour prospérer le reste de l'année. Cette baraka imprègne les personnes, les lieux, mais aussi les choses, les animaux, les végétaux (CHIH, 2004).

L'intérêt de cette recherche c'est l'étude générale sur cette tradition de la Ziara en Kabylie et le Mزاب. Connaître en détails les origines de ce rite, sans oublier de signaler le caractère agricole des deux sociétés. Une intimité permanente entre les conditions climatiques et la visite des lieux sacrés durant les festes agricoles. Ainsi que les éléments qui maintiennent l'existence de ce phénomène à travers les deux régions. Tout simplement l'imagination populaire était toujours liée aux différents lieux sacrés qui sont un objet de visite quotidienne et occasionnelle de la part de la population des deux régions. Les rites et croyances étudiés y sont souvent attribués à des collectivités dans leur ensemble (une confrérie, zaouïa, d'un Cheikh).

Donc, dans ce travail académique, nous voulons travailler sur la tradition de la Ziara qui est une culture d'un ancrage ancien parmi la population. La Kabylie et le Mزاب, deux groupes Amazigh situés en Algérie. Nous ferons une description détaillée sur les deux sociétés et les origines de ce rite culturel et social. Nous parlons aussi l'historique des mouvements religieux qui ont influencé l'Afrique du Nord à partir de la naissance des Almohades. Comme point de départ pour arriver à comprendre la propagation de cette tradition qui a pris un autre visage.

⁴³ La Ziara aux lieux sacrés est une tradition qui a connue des répétitions en cours de l'histoire. Elle devient une obligation, d'un ancrage culturel et social. Jusqu'aujourd'hui les habitants rendent des visites aux tombeaux des cheikhs savants et pieux, des saints pour obtenir la bénédiction. Cette pratique qui existe depuis longtemps, connue depuis l'apparition de la religion des modifications importantes.

INTRODUCTION GENERALE

Ensuite, nous exposerons le déroulement de cette pratique et le rôle de l'organisation sociale de chaque groupe de conserver et de protéger les liens entre les membres de la société. Par l'encouragement et le maintien de cette pratique.

Nous allons rencontrer des difficultés dans la réalisation de cette étude, liées au sujet de recherche lui-même, comme il constitue le thème un tabou. Le premier étant la difficulté de faire des observations à plusieurs reprises dans les sanctuaires, les mausolées, d'autant plus que l'élément féminin a afflué vers le sanctuaire en abondance. Contacter différentes catégories qui visitent le sanctuaire, notamment en raison de la sensibilité du sujet (AKTOUF, 1987). La recherche a eu lieu pendant une période sensible, et cette circonstance a obligé ceux qui venaient au sanctuaire à faire face. Le sujet de la recherche est sensible, certains d'entre eux ont refusé de traiter avec nous. Certains d'entre eux ont interagi avec le sujet en intérêt et ridicule. Certains d'entre eux ont montré de l'intérêt pour le sujet et ont traité avec nous en tout réalisme (AKTOUF, 1987). Cependant nous avons fait un gros effort pour surmonter les difficultés rencontrées lors de l'étude de terrain. Nous avons noté tous problèmes et difficultés dans une brochure spéciale et nous les avons étudiés. Afin d'essayer à nouveau de nous rapprocher des arrivées au sanctuaire avec souplesse et discrétion.

En guise de conclusion : dans cette introduction, on a essayé de présenter dans des passages l'histoire de cette culture Amazighe ancienne. Une histoire millénaire, qui avait fréquenté beaucoup de chemins, de digues, des civilisations et des cultures. Les traditions en Kabylie et le Mزاب font des deux cultures un espace homogène et sacré. En ajoutant, pour des raisons différentes, peut être contradictoires, réformistes religieux et nationalistes modernistes ont préconisé et encouragé la disparition des pratiques religieuses communautaires populaires. Nous détaillerons plus sur le sujet de notre recherche dans les chapitres suivants, ou nous avons présenté les deux cultures, les deux groupes Mزاب et Kabyle. Une présentation historique et sociologique. Après, c'est le passage approfondir pour donner des informations générales sur la tradition de Ziara.

Première partie : Méthodologie du travail et données théoriques sur la Kabylie et le Mزاب

Première partie

- **Premier Chapitre : Cadre méthodologique de la recherche**
- **Deuxième Chapitre : Monographie de la Kabylie**
- **Troisième Chapitre : Monographie du Mزاب**

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

Premier chapitre

**Premier chapitre : Cadre méthodologique de
la recherche**

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

Introduction

Ce chapitre est réservé à la méthode que nous avons utilisée pendant notre travail de recherche. Une présentation approfondie sur les techniques de recherche qui ont été largement usé pour obtenir les informations nécessaires. Qui ont une relation directe ou indirecte avec notre thèse académique. Nous tenterons d'y donner une idée générale sur le sujet d'étude. Puisque celui-ci entre dans un cadre anthropologique, et nous illustrons les raisons objectives et subjectives qui nous ont poussés à choisir le thème.

On soulignera fondamentalement notre problématique du sujet, que nous avons formulé, à partir des données récoltées sur le terrain et par la recherche documentaire, pour enrichir ce travail de recherche. L'appui du sujet avec quelques hypothèses liées à la question abordée, puisqu'on définit les concepts clés. Grosso modo ce chapitre comprend une période de l'étude exploratoire mettant en évidence les périodes les plus importantes. Les phases de l'étude exploratoire et leur objet, suivies de la présentation des étapes de l'étude de terrain. Avec l'identification des principaux points dans le domaine appliqué. Tout en identifiant et en expliquant les outils et techniques d'étude utilisées dans cette étude. Nous terminerons ce chapitre de citer les obstacles et les digues qui nous empêchent réellement de s'avancer.

I. Présentation le sujet de la recherche

Ce travail entre dans le domaine de l'anthropologie sociale, une comparaison du terrain sur la tradition de la Ziara en Kabylie et le Mزاب. Qui sont respectivement deux blocs Berbérophones situés en Algérie. Et qui appartiennent à une même famille, à une même culture ancienne, qui se caractérise avec l'absence d'un contact permanent entre les deux¹. L'anthropologie sociale désigne une certaine branche de l'anthropologie. Qui est l'étude de l'homme sous différents aspects. Son étude porte sur les sociétés et les cultures humaines (AKTOUF, 1987). Cette branche nous fournira des informations sur les origines des groupes ethniques et le travail humain sur la culture locale d'un bloc, d'un entourage².

¹ Cette absence d'un contact permanent entre les deux cultures, sa cause revient essentiellement aux conditions politiques et géographiques et historiques, depuis l'apparition des divers pouvoirs politiques en Afrique du Nord, surtout l'implication des Amazigh à la faveur des causes politiques. À partir de XI^e siècle, chaque groupe essaye de s'éloigner de danger qui l'entoure.

² L'anthropologie aidera le chercheur à exploiter toutes les pistes nécessaires pour arriver à obtenir des objectifs, la disponibilité de documentation est nécessaire pour tout un travail anthropologique.

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

L'anthropologie sociale est l'analyse du comportement social. Généralement sous ses formes institutionnalisées telles que la famille, les systèmes de parenté. L'organisation politique, les modes de procédure légale, les cultes religieux, etc., et les relations existantes entre ces diverses institutions. Selon l'anthropologie Française, Claude Lévi-Strauss « l'anthropologie sociale est née de la découverte que tous les aspects de la vie sociale-économique, technique, politique, juridique, esthétique, religieux- constituent un ensemble significatif, et qu'il est impossible de comprendre l'un de ces aspects sans le replacer au milieu des autres... ». « Elle a donc pour but de dégager les propriétés générales de la vie sociale, et elle constituerait alors « une science sociale générale », dont toutes les autres (ethnologie, sociologie, linguistique, etc.) ne seraient que des parties. »

En fait les deux sociétés qui font partie de notre sujet, sont des sociétés d'un caractère traditionnel. Qui ont subi depuis longtemps des mutations et des changements au sein de leur institution et mode de vie. Le tissu social, organisationnel ont été largement touchés, premièrement à cause de la colonisation Française. Cet élément essaye à chaque fois de pénétrer à l'intérieur afin de les contrôler. La Kabylie et le Mزاب possèdent une structure sociale, un système de parenté, une culture religieuse. À savoir les croyances, les rites, les cérémonies, et les festivités religieuses. Sans oublier la structure économique telle que le travail de la production, et le mode de consommation.

L'objectif principal de l'étude c'est déchiffrer les informations et le sens de la tradition de la Ziara qui existe en Kabylie et le Mزاب. Une tradition commune, d'une pratique de modalité différente, et aussi d'une croyance commune. À partir de cette ligne, on peut poser une question : est-ce que la Ziara est une continuité des anciennes pratiques Amazighes ? Qui consistent à visiter les lieux sacrés avant de s'aligner à la pensée islamique à partir de VII^e siècle³. On essayera dans cette étude d'éclaircir l'histoire de chaque groupe, et aussi, les institutions de base qui gèrent la communauté. Les relations qui existent entre elles à l'intérieur et à l'extérieur pour arriver à expliquer l'ancrage religieux. Le fond commun entre les deux

³ Là, on parle d'une évolution des anciennes pratiques, qui sont réapparues à nouveau, suite à l'introduction de l'élément musulman en Afrique du Nord. Les objets sacrés sont existés. Avec ce nouveau modèle la religion populaire revient en force pour trouver une place parmi la population.

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

cultures qui sont éloignées géographiquement et même culturellement. L'absence d'un contact pousse à la création des cultures spécifiques et parfois unique⁴.

II. Les motivations pour le choix du thème

Il y a plusieurs raisons qui ont poussé le chercheur de choisir ce thème, dont les raisons sont à la fois objectives et subjectives. Sont des causes qui viennent pour déterminer définitivement le travail de recherche. Et leurs influences sur le chercheur ne se limitent pas au travail, mais au choix de distinction pour réaliser ce thème de recherche.

II. 1 : Les motivations objectives

Parmi les raisons, on peut citer, la base de notre recherche est sur deux sociétés, l'une que nous appartient, l'autre, est loin de nous. Mais elle est très connue de son système de gouvernance qui s'inspire à la fois de la tradition et de la religion. Plus exactement la doctrine Ibadite et du droit coutumier Amazigh. L'intérêt scientifique dans l'étude c'est de connaître en détail les aspects d'un acte organisé par la population en Kabylie et le Mzab. À l'occasion d'une fête saisonnière ou de festivités, le rite de la Ziara qui entre dans l'objectif de notre recherche. Un bagage de significations, car, on doit poser cette question, pourquoi cette action (Ziara⁵) existe chez eux ? On sait qu'elle a traversé un chemin plein de changement pour arriver à l'état actuel.

Le sujet se situe entre l'anthropologie sociale et l'anthropologie religieuse. Qui rassemble la caractéristique culturelle de la continuité sociale et la fonction de la culture et l'héritage populaire religieux. Parmi le phénomène religieux médiatisé en vertu de la pratique sacrée et la croyance. Que lui et le point d'intersection est l'islam et la religiosité populaire. On essaye d'appliquer à partir d'un point d'application scientifique de la méthodologie. Et de l'anthropologie moderne d'entrée des mécanismes anthropologiques et socioreligieux classique sur cette recherche (DE SARDAN, 1985).

⁴ C'est le cas de toutes les sociétés Amazighes en Afrique du Nord. Cet isolement de leur culture les a poussés à créer une autre culture à partir des mêmes bases.

⁵ Littéralement c'est une action, une visite à un lieu sacré par les habitants d'un village, d'une communauté, à la fois l'organisation est liée à une tradition ou à un quotidien connu historiquement. L'objectif de cette visite c'est d'avoir les bénédictions des lieux qui sont des témoins sur la capacité morale et un pouvoir fort et symbolique à la fois.

PREMIER CHAPITRE : CARDRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

Notre étude s'est basée sur la Kabylie (Village Chorfa), qui est un territoire très vaste, très riche de sa culture ancienne, et de ses traditions millénaires. Cette société, que le colonisateur Français a mobilisé beaucoup de moyens pour la conquérir. Sur le plan militaire et même sur le plan académique, le nombre des travaux sur elle. Notre terrain, la région natale, les bases de la recherche s'effectueront dans un village en Kabylie (Chorfa), qui possède un lieu sacré (mausolée de Sidi Amer Chérif). Un lieu très vénéré par les gens, qui ont resté fidèles à la pratique ancestrale.

Le deuxième terrain c'est le Mzab (Ksar de Ghardaïa), qui, d'après les événements, cache un secret ancien, une société qui a pleine d'information. Mais aujourd'hui l'accès à l'information est accessible, vu l'ouverture de la société, le développement des moyens d'informations, les médias. Cette étude est une occasion de démontrer aux lecteurs l'histoire de ce groupe. Puisque le sujet virevolte autour de Ziara. Une tradition qui a été généralisé et très remarquée en Afrique du Nord. Ce sujet (commun) de Ziara n'a pas été étudié profondément par les chercheurs afin de savoir les mécanismes de sacralisation des lieux en Kabylie et le Mzab. Nous essayerons de découvrir les notions de base de cette tradition dans chaque groupe. À travers l'enquête du terrain et la recherche documentaire.

II.2 : Les motivations subjectives

Comme je suis un citoyen, issu et agrandi depuis l'enfance de la culture Kabyle, qui nous a été transmise oralement. Je voudrais souligner les points essentiels qui font de notre culture un moyen éducatif pour les futures générations⁶. Cette thèse, fournira aux lecteurs les aspects de cette société traditionnelle. Un citoyen qui participe annuellement aux différentes cérémonies dans le village. Donc, ça va nous pousser réellement de travailler convenablement pour expliquer logiquement la signification de chaque geste. Entre la mémoire orale qui a une signification propre d'elle et le chercheur avec sa méthode scientifique basée sur le travail analytique des gestes, et les significations symboliques de toutes les actions et les différents rituels (AKTOUF, 1987).

⁶ La Kabylie est un carrefour de civilisations qui ont enrichi sa culture. Cela se reflète clairement dans son paysage linguistique, qui comprend une langue locale issue de la grande famille Amazigh, la plus ancienne, qui remonte même avant l'arabe, ainsi que des langues étrangères qui ont pénétré notre société.

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

L'explication des rites, et des gestes par l'observation et les différentes techniques. Les attitudes qui ont vraiment un sens, car, les habitants possèdent une explication sur cette signification qui est ancienne et héréditaire. C'est elle qui circule dans le village, de l'autre côté, l'analyse des faits pour démontrer les aspects larges des actions et même parfois leurs secrets.

Le Mzab, un terrain vierge, cette comparaison entre les deux cultures fera de ce bloc un espace de rencontre entre les chercheurs pour effectuer d'autres travaux sur cette société. Un lieu qui cache assez des histoires, et des vérités. Ce terrain reste toujours en état d'ambiguïté, car, il n'existe pas beaucoup de recherche sur le domaine des traditions⁷. Surtout le travail consiste à s'unifier entre les deux cultures pour avoir des informations détaillées et plus pertinentes sur l'acte de Ziara (Visite). Qui est un élément commun, et d'autres échos sur le mode de vie, l'organisation sociale et religieuse. Même pour connaître l'influence remarquable et le changement qui touche les structures et les attitudes des gens envers leurs cultures.

III. L'objectif de la recherche

Pour que l'étude soit enrichissante scientifiquement et cognitivement. Ses principaux objectifs doivent être atteints la valeur scientifique avec de nouveaux ajouts scientifiques et intégration. Entre le côté théorique et pratique du travail. Il est appliqué pour établir et atteindre des résultats de recherche afin d'atteindre ses objectifs prédéterminés.

La recherche scientifique est un processus dynamique, et une démarche rationnelle qui permet profondément d'examiner, d'analyser les phénomènes sociaux (DE SARDAN, 1985). Ainsi les différents rites, et les cérémonies, tous, rentrent dans l'organisation religieuse d'un groupe social. Cette recherche donne l'occasion aussi de rassembler et de collecter l'essentiel. La base d'une culture à travers des explications scientifiques qui ont certainement une signification (AKTOUF, 1987). Ce travail de recherche conduira à l'acquisition des nouvelles connaissances. Par la recherche documentaire et l'enquête du terrain, élaborer un cadre de connaissances à travers les deux méthodes.

⁷ Les recherches effectuées par les Français constituent un point de départ pour le chercheur. Mais il est obligé de vérifier et de lire prudemment toutes les informations et les explications fournies par les Français. Une lecture intelligente de tous les travaux réalisés par eux est un point important vers la réalisation du travail.

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

Les fonctions de la recherche sont de décrire, d'expliquer, de comprendre, de contrôler, de prévoir des faits, des phénomènes et des conduites. Il y a trois niveaux de la recherche ; la description qui consiste à déterminer les caractéristiques des phénomènes. Les actes d'un groupe et constituer un cadre d'association entre eux. La classification consiste à catégoriser, regrouper, mettre en ordre pour permettre des comparaisons ou des rapprochements (DE SARDAN, 1985). Les faits observés, étudiés, sont ainsi organisés et structurés. L'explication consiste à clarifier les relations entre des phénomènes et à déterminer pourquoi, ou dans quelles conditions telles manifestations ou tels événements se produisent. Le travail du terrain avait sa méthode, sa technique efficace pour l'élaboration d'un travail, sous la base de la théorie et la pratique.

L'importance de ce travail réside également dans la fertilité des enjeux théoriques et pratiques. Les hypothèses qui renvoient implicitement ou précisément à des nombreuses problématiques liées à ce sujet de la Ziara. La recherche empirique de terrain vers ces théories et hypothèses, dont le champ réel est souvent le monde sacré. Le sacré existe dans le principe comme donnée réelle entre diverses pratiques et détectives.

Donc notre travail de recherche c'est d'éprouver le sens de l'acte de Ziara. À travers, premièrement la lecture et la recherche documentaire, et aussi construire un cadre théorique. Après les analyses du terrain en Kabylie et le Mزاب des différents points de recherche sur le sujet ciblé par l'étude. Dans le but de connaître un phénomène qui a une grande réputation entre les habitants. C'est de le présenter sous une forme explicable et scientifique. Le groupe avait une explication parfois hors logique, mais l'analyse nous donnera la chance d'examiner tous les faits et les dires existent au sein d'un groupe. Et aussi démontrer le fond commun (l'objectif de la recherche) qui existe dans les croyances entre la culture Kabyle et Mozabite. Les deux ont un parcours millénaire plein des événements, et elles font partie de la culture Amazighe.

La formation des données sur les deux cultures tracera pour le chercheur un cadre de réflexion. Pour examiner attentivement les informations récoltées sur le terrain qui permettront vers un bon avancement du travail. On doit éviter les rapports de familiarité avec les agents qui fait une pression de décrire les choses négative sur les attitudes au sein d'un groupe. La tension entre le statut de chercheur et le citoyen, dans ce cas il faut écrire avec un style ou une technique diplomatique et efficace.

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

L'intérêt du travail, et sa base fondamentale c'est la comparaison entre la même coutume (Ziara), très visibles en Kabylie et le Mزاب. À côté de cette distance géographique, le fond commun. Il existe dans l'acte (Ziara), un phénomène largement utilisé pour expliquer les croyances collectives. Ce concept réellement touche le fond de la pensée qui est religieuse et sociale puisqu'elle englobe le sacré, la sainteté, la croyance.

IV. La problématique

L'Afrique du Nord a subi sur tous les plans une reformulation de l'existence de son peuple, la colonisation était un mouvement en dynamique à travers toutes les périodes. Les Amazigh ont préféré comme principe de vivre, l'éloignement de tous les dangers qui peuvent menacer leurs stabilités et leurs existences et leurs cultures (BRUNSCHVIG, 1947). Depuis la nuit du temps, le peuple Amazigh était une entité qui vit dans un espace très étendu, d'un territoire ancien proche de l'Égypte jusqu'aux îles de Canaris, une culture vaste pour un lieu large⁸.

Les premiers récits qui remontaient à une époque ancienne, même avant J.C affirment que ce peuple possède un ensemble indéfini des éléments culturels (BRUNSCHVIG, 1940). Notamment l'historien Hérodote qui avait donné une description générale sur le mode de vie des Amazigh, il fournit quelques noms des tribus locales qui occupaient la région pendant son passage (BRUNSCHVIG, 1947, p. 30). Dans les temps les plus reculés, les Amazigh se distinguaient par la vénération des morts de leurs ancêtres. Selon l'historien grec Hérodote la population d'Afrique du Nord visitaient les tombes de leurs ancêtres pour les consulter sur diverses questions. Ils attendaient une réponse dans leurs rêves. C'est ainsi que la vénération des morts était dans la pensée religieuse locale est principe fondamental. Ceci, selon la croyance en la vie des esprits et leur influence sur la vie des gens et l'organisation de la société (MERCIER, 1888).

Sur le plan politique, en Afrique du Nord, chaque tribu avait sa propre mode de gestion, ses propres lois, qui déterminaient les espaces de vivre. L'ensemble de la communauté préféra

⁸ C'est très difficile pour les Amazigh de vivre loin des événements tragiques. L'absence d'un cadre Étatique était un malheur pour la population locale qui préféra de vivre dans un cadre tribal indépendamment des autres. Ça facilite la colonisation ou la société Amazighe sera victime jusqu'aujourd'hui.

PREMIER CHAPITRE : CARDRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

de vivre en contact avec les autres, mais en gardant toujours l'esprit de l'indépendance⁹. Mais chacun exerça son autorité juste dans son groupe, la liberté ne se discute pas. Les déplacements des éléments culturels avaient besoin tout d'abord d'un espace d'apprentissage et une période pour qu'ils soient disponibles et accessibles (BOULIFA, 1925).

L'ordre politique commun, sous sa forme tribale loin des dominations permettra à la population d'exercer librement avec un statut particulier ses attitudes libres. La circulation et l'échanges dans un espace libre accorda à la stabilité, et aidera à la préservation de toutes les traditions. Une coutume (cultes des saints) qui est un objet de vénération et qui restera comme élément fondamental de la personnalité de tout un groupe social. Pour savoir plus d'informations sur les cultures et les traditions des Amazigh, on doit classer avant des moyens bien déterminés pour tracer le sens et l'analyse de chaque fait.

Ce peuple, qui partagea avec les phéniciens, des échanges sur tous les plans (commercial, matrimonial, culturel). En raison de voir la période de X^e siècles de leurs installations sur le sol Africain. La fondation de Carthage en 814 avant J.C avait donné aux tribus de la région, la chance de se rencontrer, autour d'un territoire connu de son organisation économique et social¹⁰. Le travail du commerce était le métier principal de ce peuple, des centres destinés aux différentes opérations et d'change avec les peuples de la région (MERCIER, 1888).

Ce rapprochement durera très longtemps, la société Amazighe vivait et cohabitait avec les phéniciens. Le mode de vie des gens de l'époque avait connu un changement. Le style de l'habillement, la nourriture, le culte des dieux. Le Dieu Baal une divinité très respectée par les Amazighs, était une occasion d'enrichir la pensée religieuse de la population locale (MERCIER, 1888). On doit souligner qu'il y a des traditions locales issues de ce contact avec ce peuple de la mer.

⁹ Le refus total d'une autorité centrale ou un pouvoir qui limite la liberté de la tribu. Il explique que les Amazigh n'ont jamais pensé à édifier un État unitaire et fort ou des empires comme les autres peuples qui édifient des États capables même d'occuper d'autres territoires.

¹⁰ L'influence des phéniciens ne se limite pas dans le commerce, mais elle déplace vers d'autres champs de la vie traditionnelle des populations locales. Du jour à l'autre, selon les découvertes archéologiques, une culture issue du mélange entre les deux peuples. Il y avait une production suite à contact, ce contrat toucha à la fois la vie sociale, la vie commerciale, la vie religieuse.

PREMIER CHAPITRE : CARDRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

Pendant l'occupation Romaine par exemple, le peuple Amazigh résista militairement et culturellement à cette force, qui voulait ancrer ses racines sur le sol Africain. Le moteur dynamique qui communiqua les idées et les cultures c'est la religion. Les Romains, à travers les différentes villes construites et reconstruites (Saldea¹¹, Timgad¹², Theveste¹³, Bone¹⁴, Tiklat¹⁵, Auzia¹⁶, propagent le christianisme parmi la population Amazighe, un nouveau mode vie venait d'apparaître dans la région (MERCIER, 1891).

L'influence romaine en Afrique du Nord est une réalité absolue, une puissance qui avait réussi de s'imposer militairement et d'éloigner le danger des tribus locales vers le sud (MERCIER, 1888). Les Amazigh avaient adopté sans complexe des traditions romaines (langue et coutumes romaines)¹⁷. En particulier celles de la religion, le christianisme devient une religion d'État, mais quelques tribus Amazighes étaient chrétiennes. Des différents rites, des cérémonies qui étaient organisées par la population, notamment les adeptes de cette communauté, il y a des diverses tribus et entités qui professaient le christianisme en Tunisie, en Lybie, en Algérie (PREVOST, 2012). Sur un autre volet, des historiens ont mentionné qu'il y a un nombre considérable des églises, et mêmes des synagogues pendant la présence musulmane en Afrique du Nord (ROBERT, 1891). La profession des religions de Dieu en Afrique du Nord n'avait pas cessé. Le témoignage du géographe El Bikri, qui parla sur les tribus Amazighes chrétiennes en Afrique du Nord pendant le XI^e siècle (SERVIER, 1990).

En contrepartie, Une partie population resta attaché à ses traditions, à sa culture, même si tous les envahisseurs avaient laissé leurs traces. La culture des étrangers était propagée sur l'ensemble du territoire, des attitudes culturelles qui existent à l'intérieur des tribus locales. Il y avait certainement des moyens ou des systèmes mettaient en place, pour que la culture reste loin des menaces. Parmi les solutions, il y a un lieu stable, un abri pour pratiquer les différents rites, les cérémonies, un entourage pour la bonne circulation des traditions. Le peuple Amazigh,

¹¹ La ville de Bejaia actuellement

¹² Tamudagi, Batna

¹³ La ville de Tébessa actuellement

¹⁴ La ville d'Annaba actuellement

¹⁵ Une petite ville à côté de la rive gauche de la rivière de Soummam.

¹⁶ Les villes qu'on a citées, ne sont pas des villes construites par les Romains, mais ce sont des cités édifiées par les Amazigh. Les romains ont juste ajouté quelques réformes pour qu'elles soient des villes entièrement romaine et non africaine.

¹⁷ Tout simplement l'influence romaine en Afrique du Nord n'est pas un fait ou une donnée simple. Plus de 4 siècles de domination depuis la Maroc jusqu'à l'Égypte. Tout un territoire était entre leurs mains. Sauf les espaces isolés qui leurs échappent.

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

avec le témoignage des écrivains arabes et musulmans était un foyer de rencontre des cultures. Le culte religieux, le mode de pensée païen, le culte des grottes, les sacrifices, les offrandes se sont pratiqués liés à la religion des Amazigh. Des diverses attitudes, des pratiques vivantes, mais, il y avait des changements concernant le mode d'application.

Après le VII^e siècle la région connaîtra un autre destin, une autre catastrophe. Cette fois-ci avec l'invasion des troupes arabo-musulmanes de l'Afrique du Nord. Malgré la résistance menée par les chefs locaux Kahina (Dihya) et Aksel (Kusayla), mais l'envahisseur était plus fort et bien organisé (MERCIER, 1888, p. 89). Après 70 ans de conquête militaire¹⁸, les troupes étrangères avaient édifié la ville de Kairouan qui sera la première ville arabe en Afrique du Nord construite par Euqba Ibn Nafee en 55h (MERCIER, 1875, p. 58).

Pendant la période islamique, l'implication totale des Amazigh dans les guerres était un fait quotidien. L'ancrage de la culture islamique orientale, l'immersion de la pensée ancienne Amazighe dans cette nouvelle culture. Elle donnera la naissance à un Islam Nord-Africain fondamentalement Amazigh, qui s'inspira de la pensée animiste (païenne) de nos anciens. La tradition marcha toujours et se cohabita avec d'autres éléments¹⁹.

« Mais c'est surtout dans l'Afrique septentrionale que les exemples abondent ; en étudiant, sur place, les vestiges dont le sol est encore parsemé, en se reportant aux mœurs et coutumes des peuples autochtones, lesquelles se devinent à travers les lois de l'Islam, on peut suivre cette marche admirable par laquelle les Musulmans sont parvenus à islamiser les croyances populaires des Berbères, et, qui plus est, à les partager et à les soutenir (DEPOND, Octave & COPPOLANI, Xavier, 1897, p. 102)

Les croyances populaires faisaient partie du patrimoine culturel des peuples, parmi lesquels la croyance aux saints, Ouali et leurs miracles. Comme nous trouvons ce phénomène répandu dans les sociétés islamiques turques et perses. Selon la capacité de certaines personnes de créer du phénomène surnaturel (GOLDZIER, 1880). Ce qui leur avait fait gagner une position particulière dans les sociétés Maghrébines. C'est la plus croire en ce phénomène, et

¹⁸ Cette période a été marquée par un grand nombre de batailles, des avancées islamiques et des retraites ou reculs. Elle a été marquée par Kocila et par la reine Dihya (appelée Kahina par les historiographes arabes).

¹⁹ C'est une émancipation entre la religion musulmane et la religion populaire des berbères. Les derniers veulent être indépendants, ils ne veulent être attachés à l'orient. Ils vont créer une religion populaire à partir des anciennes croyances locales. On ne doit pas oublier que l'Afrique du Nord était un carrefour de toutes les civilisations anciennes. Ce n'est pas facile d'effacer toute la sociologie qui existe.

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

c'est ce que l'on distinguait de la multiplicité des sanctuaires en Afrique du Nord. Cette Ziara c'est l'incarnation de cette culture populaire. C'est un attachement à la vie spéciale pour les saints. Les visites et les pèlerinages n'étaient point pour seul but l'expulsion du mal et l'obtention du bien (HALIMA, 1997). Le phénomène de la visite des sanctuaires est une coutume culturelle implantée et profondément enracinée à travers toute l'Afrique du Nord. La mémoire populaire à titre d'exemple a connu l'émergence des sanctuaires après les conquêtes islamiques.

Un système spécial avec des critères culturels, sociaux et politiques et même économiques, une nature religieuse, éducative et spirituelle qui repose sur un programme qui gère ses affaires. L'éducation, alors qu'elle ouvre ses portes et les dépense en tant qu'étudiants du savoir²⁰. Les pratiques religieuses des Soufis doivent nécessairement et infailliblement produire dans l'esprit et l'imagination. Tout Soufi qui veut vraiment entrer dans l'esprit de son ordre doit tendre de toutes ses forces à l'extase, comme le religieux doit tendre à la sainteté que prescrit sa règle.

Le culte des saints en Afrique du Nord se reproduira depuis l'apparition de Soufisme vers la fin de XI^e et le début de XII^e siècle. La naissance d'un nombre considérable des hommes pieux, vénérés avait tracé le chemin vers la généralisation de ce phénomène à travers tout le territoire. Même en Orient, cette catégorie avait bien marqué sa présence. Ce fait social prenait de l'ampleur, dans un espace tribal et même dans des espaces citadins. Sans oublier de mentionner les anciennes pratiques de la population, avant l'arrivée de l'Islam. Le Soufisme donc c'était l'incarnation d'une culture ancestrale apparaîtra à nouveau à partir de XI^e siècle grâce aux hommes vénérés (DOUTTE, 1914).

Le mouvement soufi a commencé à apparaître dans la région au début de XI^e siècle individuellement. L'apparition des principales figures du soufisme, tels qu'Ibn al-Nahawi, Sidi Boumediene et d'autres hommes éminents du mouvement (ALOUANI, 2008). Ce mouvement

²⁰ Il ne fait aucun doute que les ordres soufis ont attiré au début de leur formation le plus grand nombre de groupes islamiques en raison du rôle qu'ils ont joué de façon continue entre les générations successives. Ce sont eux qui ont rassemblé tout le tissu social, en remplissant diverses fonctions éducatives, sociales, religieuses, éducatives, économiques et politiques. » Il convient de le noter ici que les ordres soufis aient une grande influence à la fois sur les dirigeants et sur les gouvernés, de sorte que les dirigeants évitent de se heurter avec eux et évaluent pour eux tout ce dont ils ont besoin. Ils craignent que la classe générale qui obéit à l'obéissance aveugle les domine et les suit et ne contredit jamais leur opinion. Ces ordres soufis et leurs dirigeants ont une sorte de sainteté dérivée de la religion qu'ils considèrent comme ses représentants et éditeurs de sa revendication, et ils ne doivent pas être opposés ou en désaccord, car cela signifie s'opposer à la religion selon leur croyance.

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

religieux était répandu au siècle suivant où le phénomène s'est clairement cristallisé et a été caractérisé par la pratique de dévotion. Le soufisme collectif avec la qualité morale de la pratique comme une pratique élitiste, tels que la grande figure de Soufisme oriental Ibn Arabi (ALOUANI, 2008).

Les ordres soufis qui ont dominé la vie scientifique et sociale en Afrique du Nord, ils ont intégré avec la culture locale et sa propre expérience historique et culturelle, créant et formant ainsi une culture spéciale qui est apparue auparavant. Ce phénomène a été grandi après la chute des Almohades, il s'est développé avec divers événements et changements, pour apparaître sous la forme d'organisation des confréries religieuses. Le formalisme qui apparaît à travers les représentations collectives et individuelles des pratiques rituelles à travers les institutions culturelles et religieuses connues comme les confréries et les établissements religieux apparus en Afrique du Nord à partir de XIIe et XIIIe siècle.

Le soufisme (*Tasawwuf*) représente l'approche mystique de l'islam, voie fondée sur des pratiques associant l'ascèse, la prière et les chants à l'approche intérieure de la divinité. Au Maghreb, ce courant s'exprime de multiples manières : la production d'ouvrages littéraires ou poétiques mystiques, le culte des saints soufis avec le développement corrélatif des sanctuaires qui leur sont dédiés, le phénomène du maraboutisme et enfin l'apparition historique des grandes confréries soufies (AKRIMI, 2006). Ce courant fondé sur l'ascétisme et la pénitence connaît, dans les empires Almoravide et Almohade, un essor remarquable à partir de la seconde moitié du XIe siècle, au moment où s'imposent au Maghreb central et occidental des formes autochtones d'étatisation des sociétés. La diffusion de l'approche soufie, partie constitutive de l'islam depuis les origines, contribue au renforcement de l'islam sunnite au sein des populations locales (BURESI, Pascal & GHOUIRGATE, Mehdi, 2013).

Le contrôle et l'influence de la culture soufie sur la mentalité de la société Amazighe en Afrique du Nord a rendu nécessaire la visite des sanctuaires, des saints une culture bien ancrée. Selon laquelle la visite des saints est obligatoire dans la philosophie soufie pour être bénis et gagner leur approbation (AMARA, 2012). Vous voyez que leur bénédiction se poursuit après leur mort, et intercéder avec eux est un devoir. Ainsi, le terme de visite dans la croyance populaire est venu pour désigner la visite des tombes des saints²¹. Leurs sanctuaires, qui sont

²¹ La visite ou les visiteurs entrent dans un point d'intersection entre religion officielle religion populaire sous la forme de l'équation bordelaise, production et reproduction, à partir du capital religieux ou de la production

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

des lieux marqués par la sanctification, sont également appelés sanctuaires et sont à l'origine espaces de visite et d'être bénis par ceux qui y étaient enterrés²².

Les pratiques des ordres soufis ont des répercussions sur le plan culturel et religieux, la société, à travers des récits et des histoires circulant dans la culture populaire sur la Karamat du saint. Son honneur l'étendue de son influence sur les croyances populaires, à travers l'image mentale du saint sous la forme d'un objet l'omnipotent²³, qui enfreint les lois de la nature, apporte le bonheur et joue le rôle de médiateur entre l'homme et son seigneur. Par lui-même, il est capable d'interpréter et de traduire les causes de la résurgence de la croyance dans le sentiment et l'interaction populaires (BRETT, 2000). Avec lui comme un monument sacré, comme le symbolisme du mausolée et sa construction architecturale. Nous considérons l'un des facteurs qui motivent la résurgence de la croyance et la renaissance du symbolisme et de la sainteté du gardien. La relation entre croyance et revivalisme, et entre la société et ses buts, que ce soit en présence de motifs ou en changeant les conditions sociales²⁴.

Dans la philosophie des Soufis, un saint, un Ouali²⁵ doit passer par deux étapes afin de passer des preuves. L'étape dans laquelle (le saint) il est autonome, est une personnalité vaincue,

symbolique. Tant que l'idéologie de la religion officielle elle-même ne coïncide pas indépendamment de la culture religieuse dominante.

²² Il était courant dans l'imaginaire populaire que les saints, des cheikhs soufis, leurs dignités restent en vigueur après leur mort, alors ils suivent avec un respect éternel, avec leur moral, et tous ceux qui cherchent leurs bénédictions. De sorte que ces saints restent en vie dans l'imaginaire populaire, et selon ce lien spirituel, ils viennent rapidement à la rescousse de l'homme qui s'est adressé à eux en appelant. Et ces titres abondent en chants soufis, qui sont général parmi la population. Le grand public imaginait également que le cheikh, lorsqu'il était enterré sur un terrain autre que le sien, retournerait chez lui pendant les périodes de l'année, de sorte que le public avait l'habitude de tenir des fêtes là où se trouvait la tombe de ce bon saint, et certains pourraient même recourir à la construction d'une zaouïa à son nom.

²³ Les soufis croyaient en leurs cheikhs en leur vie et en leur mort, et en la relation des morts aux vivants comme il est nécessaire de rendre visite au défunt dans sa tombe car le tuteur ne perd pas son honneur après sa mort, mais l'oblige plutôt dans sa tombe. Quand le saint meurt, ses caractéristiques et ses talents augmentent avec son âme. À son isthme, et son âme avait une relation complète avec sa tombe, car les Karamat du saint restent même après sa mort.

²⁴ Dans tous les cas, le mysticisme populaire est une extension de la religiosité populaire. C'est une question qui a été discutée dans de nombreux domaines d'études islamiques ou dans les domaines de l'anthropologie, ces études ont tenté de trouver une explication objective sur les raisons du conflit entre la croyance majeure et les croyances générales, ou entre l'islam du point de vue du texte sacré et l'islam dans la perspective des cheikhs des zaouias et les ordres soufis. Il y a des différences de séparation entre le modèle de piété commis à la raison le modèle de piété qui ne dit pas grand-chose sur l'éducation des juristes et est représenté par le public. Et cela nous conduit à dire que la religion en tant que croyance populaire avait le caractère de stabilité et de continuité en échange de discontinuité et de changement. Même si certains essayaient de trouver une troisième direction entre ces deux directions, cette tendance représentait un grand groupe de juristes et de savants, qui étaient réellement des saints et qui insistaient pour dire que la bénédiction comme vœu c'est une astuce qui existe entre les mains des saints.

²⁵ Le Ouali ou ami de Dieu, c'est l'homme privilégié, objet de l'amour de Dieu, et qui, à cause de ses vertus et de ses mérites, peut, après sa mort, opérer des miracles. Acquérir ce titre, avoir une petite Kouba sur son tombeau, où

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

embarrassée qui fait face à son agression vers l'intérieur et se sous-estime. Où le gardien éprouve un sentiment d'écrasement et l'imagination constante de la mort et l'abondance de péchés exagérés (DEVAUX, 1846). Le saint activé et le saint collaborateur : Ce phénomène est appelé dans la terminologie soufie le nom (El Hal-État en arabe : الحال) et ce cas nous explique les raisons de faire passer l'état psychologique du saint de la constriction à l'extraversion. Mais ce phénomène est lié même dans l'intégration des méthodes Soufisme avec autorité. Dans la relation du dirigeant avec l'autorité et se rapprocher d'elle pour répondre aux besoins des gens et à d'autres moments (DERMENGHEM, 1982).

Le culte des saints²⁶ et le mystique, les confréries, le Maraboutisme en sont venues à occuper, de manière quasi exclusive, l'espace des représentations de la religiosité populaire, en tout cas du grand Maghreb. Un passage historique à partir de soufisme²⁷ (DEPOND, Octave & COPPOLANI, Xavier, 1897, p. 8), qui est une pensée proprement philosophique, au Confrérisme qui se transforme après vers la mouvance Maraboutique qui occupe pendant des siècles l'espace sacré en Afrique du Nord. Chaque lieu sacré est devenu après le temps un lieu de visite. Une destination dont le but de conserver le bien et d'écarter le mal. Les miracles du saint sont nombreux ; il guérit les possédés, il rend fécondes les femmes stériles, il procure un époux aux filles qui ne peuvent se marier, et, tout spécialement, il guérit les enfants de la coqueluche (DEPOND, Octave & COPPOLANI, Xavier, 1897).

Le saint dans les croyances populaires est un être supérieur à l'humanité ; vivant, il sait plus de choses, de celles qui viennent par une inspiration d'en-haut, que les autres hommes ; mort, il doit en être de même. Les légendes Amazighes sont pleines de prédictions faites par les saints, et qui se sont réalisées ; quand ces saints devins donnent des consultations du fond de leur tombeau, ils ne font, eux aussi, que « continuer leur office ». Mais surtout, dans l'esprit des anciens, ce qui constitue la qualité du saint, ce ne sont pas ses vertus, qui ne sont pas toujours

les fidèles viendront prier et déposer des offrandes, est le but que se propose tout bon marabout qui veut remplir avec zèle les fonctions de son état.

²⁶ Le saint est l'intercesseur entre la divinité et la population. Ce saint aperçu par la population comme un être invisible, qui vit en cachette toujours, qui assure la protection de sa communauté. Il rend le lieu un espace sacré, plein de bénédiction. Son culte est transmis à ses descendants.

²⁷ Pour cela, les deux auteurs, ont souligné le sens de Soufisme, en tant qu'élément important dans la philosophie musulmane (Et pour toucher au but suprême : la vision de Dieu, l'ittisal (l'union), l'anéantissement de l'individualité dans l'essence divine, ils s'appuyaient sur divers passages, toujours interprétés à la lettre du Livre et, notamment, sur celui où il est dit que Dieu fait émaner la création et puis la fait rentrer en, lui-même.)

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

bien grandes ; ce n'est point sa piété, souvent inexistante ; c'est le pouvoir qu'il est censé posséder sur les puissances occultes (BASSET, 1920, p. 65).

La manifestation principale de ce culte c'est le pèlerinage aux divers tombeaux sacrés. Une action sociale qui vise le rapprochement entre le monde des vivants et le monde des morts. Les saints vénérés sont encore vivants dans la mémoire collective des Amazigh (figures immortelles). Cette réanimation des morts, avant tout c'est une réanimation d'une ancienne pensée, mais avec des nouvelles données et figures et présentations. Cette pensée c'est le fruit de plusieurs facteurs à la fois (histoire, sociologie...). On attribue à ces saints ; qu'ils soient réels ou fictifs, illettrés ou savants, un pouvoir surnaturel auquel la population croit fermement. Devant l'insuffisance de données historiques sur la vraie figure de l'objet sacré, la légende est venue compléter les biographies de ces saints – Cheikhs avec des « Karamat », des charismes enjolivant davantage leurs portraits afin d'accentuer les croyances en eux.

Donc, pour clarifier le sujet, la Ziara, elle s'effectue généralement vers des lieux sacrés dans le village. Un tombeau d'un saint vénéré, un personnage pieux, vers un établissement religieux, guidé par un Cheikh. Un Marabout dans la plupart des cas, cette personne est destinée par les habitants pour les offrir sa baraka, sa bénédiction (DOUTTE, 1900). Il y a aussi une Ziara au cimetière du village, un lieu de repos pour les morts, commémorer les proches, par une visite pieuse. L'existence d'une culture de sacralisation des personnes c'est un fruit d'une construction d'un imaginaire social depuis des siècles²⁸.

Rendre une visite à un lieu sacré, fera pour lui (les pèlerins), une bénédiction. Partager la joie avec un homme invisible, connu de sa force protectrice. Rassembler les bonnes âmes auteur de lui, pour que sa vie soit simple et bénie et heureuse aussi. Et également, avertir les consciences qu'il y avait une force cachée qui était capable de gâcher sérieusement la vie des personnes méchantes. Une occasion pour le visiteur de renforcer leur bon foie et le foie de toute sa maison, donc la bénédiction collective qui était l'objectif des hôtes. Chaque visite rendue faisait partie d'un culte profondément ancré dans la culture populaire des Amazigh. Tout simplement un héritage culturel auquel les sociétés maghrébines sont restées fidèles (AMARA, 2012).

²⁸ Quant au sacré, il s'est formé à travers de nombreuses interactions religieuses, politiques ou sociales, ce qui lui donne la possibilité de survivre et de pérenniser malgré la disparition de la religion ou sa dissimulation d'une sorte de socialisation sur le sacré.

PREMIER CHAPITRE : CARDRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

La Ziara était faite par les habitants, régulièrement (quotidiennement et occasionnellement), peu importe le lieu. Dans un village, dans une cité, où il y avait un ensemble des lieux respectés par les habitants (DOUTTE, 1909). Chaque endroit avait aussi sa protection. Il avait un objectif, éloigner le mal, et porter le bien du lieu avec lui. Les endroits où il avait prié, où il s'était reposé, où l'on est sûr de trouver les vestiges de ses pas ou de ses actes, sont respectés par la masse des fidèles.

Renforcer aussi sa conviction et son attachement aux différents lieux sacrés. Ils souhaitaient que les vœux soient exaucés, leur récolte abondante, leurs péchés pardonnés... Jusqu'à la visite prochaine, le mal sera éloigné de leurs gourbis. À cette époque aussi, si Dieu le voulait, le marabout (figure sainte) bienveillant les purifiera encore de leurs crimes, intercédera, de nouveau, en leur faveur. On immolera, en son honneur, l'agneau ou le bélier du sacrifice annuel, avec la même dévotion. Le repas collectif, le partage de la nourriture aux habitants, aux visiteurs, après la fin de l'acte de Ziara²⁹. La solidarité et l'amitié seront conservées à la fois par la bénédiction d'un lieu sacré, par la protection du sain protecteur du village.

La notion du sacré chez les Kabyles existe depuis l'antiquité, la société Kabyle n'est pas à l'abri de l'influence de Soufisme et de Maraboutisme (BOULIFA, 1925). La Ziara aux différents lieux, était à la fois, pour avoir la bénédiction d'un saint pieux, savant, très connu de sa réputation et de sa bonne éducation. C'est également de ce même nom de marabout que nous avons tiré l'expression culte maraboutique que nous appliquons à l'ensemble des coutumes ou cérémonies diverses, toujours strictement observées, à l'égard des religieux mahométans (DEPOND, Octave & COPPOLANI, Xavier, 1897)

Le caractère religieux fondamental de la société Kabyle, qui est essentiellement basé sur le culte de saints et les lieux sacrés. Comme les zaouïas, lieu de l'enseignement du Coran et du

²⁹ Renforcer aussi sa conviction et son attachement aux différents lieux sacrés. Ils souhaitaient que les vœux soient exaucés, leur récolte abondante, leurs péchés pardonnés... Jusqu'à la visite prochaine, le mal sera éloigné de leurs gourbis. À cette époque aussi, si Dieu le voulait, le marabout (figure sainte) bienveillant les purifiera encore de leurs crimes, intercédera, de nouveau, en leur faveur. On immolera, en son honneur, l'agneau ou le bélier du sacrifice annuel, avec la même dévotion. Le repas collectif, le partage de la nourriture aux habitants, aux visiteurs, après la fin de l'acte de Ziara. La solidarité et l'amitié seront conservées à la fois par la bénédiction d'un lieu sacré, par la protection du sain protecteur du village, des Karamat qui ne quittent pas le propriétaire même si après sa mort. Cette offrande existe toujours comme un rituel à la faveur des saints qui sont les protecteurs des villages, des tribus.

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

droit musulman, les tombeaux des saints (les coupoles)³⁰. Actuellement, malgré le changement qui s'opère au sein de la société, ils sont restés des piliers importants de notre culture jusqu'à aujourd'hui (BOULIFA, 1925). Ça, on peut l'exprimer à travers les faits, les citoyens sont attachés directement à la vie religieuse. La place de sainteté dans la société est très importante. Le village et la tribu sont les lieux de base pour les pratiques rituelles (BRUNSCHVIG, 1947).

La célébration des fêtes religieuses et saisonnières sur l'ensemble du territoire de la Kabylie, était un fait et une action sociale commune. La communauté villageoise ou tribale se mobilisa pour la réussite de ce grand événement. L'ordre social de l'époque obligea aux individus de participer massivement pour préserver l'identité et la culture et l'homogénéité du groupe. Dans le but de renforcer les liens entre les habitants. L'existence d'une force morale dont l'objectif de garder cette culture, et cette tradition.

La culture Kabyle assez aussi riche, on observe une liste infinie des rites liés à la tradition de la Ziara. Des cérémonies, qui entrent dans le but de réaffirmer l'attachement à la terre³¹. Tout un rite, tout un sacrifice quotidien, ou occasionnel avait sa signification symbolique. L'estime principale de la population en Kabylie, c'est de garder l'unité, la solidarité familiale doit se renforcer par les rencontres organisées. Cette culture à la fois homogène, très vaste dans sa notion, l'existence des faits sociaux, des actions, des rituels témoigne absolument de sa grandeur³². L'aspect important dans cette étude c'est la notion de Ziara (visite) aux lieux sacrés. Qui effectuera quotidiennement et occasionnellement (pendant les fêtes) par les habitants. Généralement aux tombes des saints pieux, connus par leur bonne conduite, et aux cimetières, ou bien à un lieu hérité où les habitants ont une habitude de le visiter. L'essentiel de la Ziara, vers une destination, un lieu strictement respecté et sacré par les habitants³³.

³⁰ Dans l'imaginaire populaire, le mausolée est considéré comme un symbole de piété, de droiture et du statut élevé de Dieu. Le lieu de la bénédiction, qu'il y ait un gardien juste (non connecté) ou qu'il passe au cours de sa vie ou qu'un gardien y soit assis ou un groupe de saints justes, donc presque toutes les villes, petites ou grandes, sont dépourvues de sanctuaire ou dôme pour un ajustement ou plus.

³¹ L'agriculture en Kabylie ou le monde Berbère est lié fondamentalement aux cultes des saints ou des génies (GENEVOIS, La terre pour le Kabyle, ses bienfaits, ses mystères, N° 113, 1972). Nous avons déjà signalé que pas seulement la tombe d'une personne qui est vénérée, mais parfois même la source d'eau, arbre magique, un rocher...

³² Ainsi que, en Kabylie, le sanctuaire d'un personnage connu, sera lui aussi, un espace d'échange entre les visiteurs, avoir la bénédiction de ce lieu à partir des rituels très simples. Le vœu de recevoir sa baraka, pour la maison, pour le champ, pour le troupeau, assurer la prospérité et la fécondité.

³³ Tout un lieu qui est sacralisé par un groupe, un village, ou une tribu, c'est une formation d'une mémoire collective qui travaille à préserver ce monument qui est un vrai repère stable, et aussi un guide spirituel.

PREMIER CHAPITRE : CARDRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

Le gardien du lieu, est toujours invisible, les Kabyles l'appellent « Aæssas ». Selon Émile Dermenghem qui a développé la société Kabyle par rapport à d'autres sociétés berbères, sur le point commun et le fondement religieux des groupes précédents « les Iæssasen, pluriel de Aæssas 'gardien' kabyles, sont des points intermédiaires entre les saints et les génies ou mieux les anges. Chaque maison, chaque lieu significatif avait son gardien que l'on salue le matin et auquel on dit au revoir » (DERMENGHEM, 1982, p. 104). Cette notion d'Aæssas³⁴, on la trouve partout dans le village. Il y a le gardien de la maison, du champ, de la fontaine, gardien du village, gardien du cimetière. Un hommage rendu par eux pour tous les gardiens qui existent dans le village. Ils immolent un poulet, un coq, un bélier, le sang dispersait sur terre. Les habitants trouvent un moment de joie et de bénédiction (GENEVOIS, 1964).

Le village Chorfa, possède un lieu sacré, vénéré jusqu'aujourd'hui. Le mausolée de Sidi Amer Chérif, est la figure emblématique de toute la région pas seulement de Chorfa. Ce lieu vénéré était depuis des siècles un lien de rencontre et réconciliation et de célébration des diverses fêtes saisonnières et religieuses. La mémoire collective présente ce Ouali, ce saint comme un intercesseur entre la Divinité et les croyants. On pourrait dire qu'il est également l' élu du ciel auprès de la population (monde terrestre), puisque ce saint dans les croyances populaires, est un vénérable ou un proche du Créateur. Après sa mort, il continue selon la croyance populaire ; de veiller sur la population et d'assurer la gestion des conflits (présence morale) pouvant naître entre différentes fractions, c'est pour cette raison qu'il est également désigné sous « Aæssas – gardien ». Sa tombe devient symbole de révérence et de puissance, il détient des pouvoirs miraculeux.

Le mausolée de Sidi Amer Chérif de village Chorfa à une certaine époque reçoit des visites intenses et se distingue par rapport au reste des sanctuaires de la région. Un témoin de pratiques rituelles de la période coloniale à la fin des années quatre-vingt-dix, les célébrations annuelles spéciales, appelées "Ouaeda", pour interrompre ces rituels et pratiques. Durant les années 1990, en raison de l'insécurité qu'a connue l'Algérie pendant cette période, et après cela, les visites sont revenues.

³⁴ Désignés par des différents noms comme (Saddat, Lawliya), qui sont censés être omniprésents. Après leurs morts, ils continuent selon la croyance populaire de veiller sur leurs populations et d'assurer la gestion des conflits entre les entités villageoises ou tribales. C'est pour cette raison qu'ils sont également appelés sous « Iæssasen = gardiens » leurs tombeaux deviennent symbole de sacralisation et de révérence et de puissance (DERMENGHEM, 1982).

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

Comme toute la Kabylie, le village Chorfa comme le nom indique, avait une influence totale et absolue de Maraboutisme qui né en Afrique du Nord à partir de XVe et XVIe siècle (BOULIFA, 1925). Le saint Sidi Amer Chérif selon les versions sur sa vie, elles affirment qu'il était un Marabout. Nous revenons en détails sur la vie du saint, pour présenter toutes les histoires liées à sa vie et ses pouvoirs. Le saint est un protecteur du village et ses biens moraux et matériels. Sa bénédiction ne se cessera pas de tomber, si la personne voulait d'elle pour régler ses problèmes.

Le lieu sacré est une notion de plusieurs dimensions, depuis l'installation du saint dans le village avec sa famille, marque une naissance d'une religiosité populaire. Durant sa vie, le saint travaille à renforcer la solidarité et de mettre fin aux différends entre la communauté. Il apprend aux gens que le malheur vient de l'homme et non d'autres choses. La bonne démarche du saint fera de lui un homme exemplaire et intègre. La preuve la circulation des légendes qui parlent de lui et de ses pouvoirs magiques. Le vrai repère du village, on a vu que tous les saints se distinguent de leur bonne conduite et leur médiation en cas de conflits et de rixes. Ceci permettra au saint Sidi Amer Chérif de marquer sa présence au sein du village à travers sa bonne réputation et sa bonne conduite. Jusqu'aujourd'hui son nom dans toutes les langues (hommes et femmes). La transmission de cette sainteté est un devoir, la littérature locale lui attribua beaucoup de contes et de légendes.

La purification de l'âme durant la célébration de diverses fêtes devant sa tombe, faire aussi revivre le corps du saint, réanimer ses forces qui ne se disparaissent pas. La célébration de la Ziara et la fréquentation du mausolée du saint Sidi Amer Chérif pour chercher et obtenir sa bénédiction et sa baraka. Ainsi que les différents rituels qu'il accompagna était le résultat de la réserve de la mémoire folklorique de la communauté. La popularité était une reine d'esprit que les gens portaient à travers les générations pour stocker et faire vivre leur patrimoine commun. La nécessité, c'est-à-dire toutes les croyances, traditions, cultures et pratiques que les membres de la société travaillaient à maintenir. Un héritage à travers les générations, et le stock de mémoire populaire pouvait être de l'argent verbal comme le jugement. La poésie et histoires, étaient un stock matériel représenté dans les dotations, les monuments et les sanctuaires.

En effet, toutes les sociétés Amazighes en Afrique du Nord comme on l'a vu avait ses propres croyances. Mais ça n'empêche pas que le fond de la croyance est le même. Une seule pensée issue d'une religion populaire d'un ancien ancrage en Afrique du Nord. Un espace

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

Saharien, habité par des pionniers Zénète (MERCIER, 1888). La rareté de sol et de l'eau, font de la population actuelle un peuple capable de défier la nature. Le Mzab, un filet, l'absence d'une vie, au même temps, la sécurité pour les nouveaux arrivés. Des vallées qui englobent les cités Mozabites construites par la population venantes et résidentes (ARMAGNAC, 1934).

La vallée du Mzab se situe à la limite du Sahara septentrional Algérien, entre 32° et 33°20 de latitude Nord, et 2°30 de longitude Est. Elle est longue de plus de 20 km, pour 2 km de large (AUCAPITAINE, 1867). L'ensemble géomorphologique dans lequel elle s'inscrit est un plateau rocheux, le Hamada, dont l'altitude varie entre 300 et 800 mètres. Ce plateau a été marqué par la forte érosion fluviale du début du quaternaire (AMAT, 1888). Qui a découpé dans sa partie Sud des buttes à sommets plats et a façonné des vallées dont l'ensemble forme un enchevêtrement, nommé « Chebka » (filet). L'Oued Mzab traverse ce filet de 38.000 km² du Nord-Ouest vers le Sud-Est. C'est dans le creux de l'Oued, sur des pitons rocheux, que s'est érigée la pentapole (MASQUERAY, 1886).

La particularité de la doctrine Ibadite de cette doctrine qui a réfugié dans le Sahara après la chute de la dynastie des Rustumides (MOTYLINSKI, 1885). Où le fief principal était Tihert après l'invasion des troupes Fatimides. Les survivants du Tihert ont choisi un lieu désertique loin des menaces pour préserver la principale richesse qui est la doctrine Ibadite (AILLET, 2018), en fréquentant la population locale. Les premières fondations remontent à une période lointaine de l'histoire, une vie qui existe avant l'arrivée des Ibadites dans la région du Chebka. Les villes du Mzab sont des centres de sédentarisation de la population qui quitte la vie des tentes pour s'installer définitivement dans les ksars. La création en parallèle des oasis à côté des cités pour vivre dans un climat sauvage et aride, avec la rareté de sol et de l'eau (AMAT, 1888).

Le fait religieux est spécifique chez la population Mozabite, qui pratique un rite particulier « le culte Ibadite », caractérisé par un islam très rigoureux qui est à la base de l'organisation de la société. Ils furent pourchassés pour leur idéologie différente et durent s'enfuir, c'est pourquoi il est admis que les premiers fondateurs ont choisi cette vallée hostile et reculée, qui n'avait jusqu'alors été habitée que par des groupes nomades, car ils étaient profondément soucieux de la conservation de leur identité, fût-ce au prix de l'isolement. L'occupation du territoire et l'organisation de l'espace ont été régies par des principes extrêmement stricts (BACHAR, 2015).

PREMIER CHAPITRE : CARDRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

Les Mozabites un peuple fondamentalement Amazigh, de la tribu de Zenâta. Il a une culture, qui s'inspire à la fois de la doctrine et de droit coutumier qui est largement pratiqué à travers le territoire Amazigh. Parmi les traditions les plus répandues dans la vallée, on mentionne la coutume de la Ziara. Tous les habitants dans chaque ksar peuvent visiter les différentes places qui existent. Chaque année, ils organisent une fête de la Ziara qui est une sorte de visite pieuse aux différents tombeaux de leurs lettrés. Les gens se rassemblent à l'intérieur de chaque ksar, le jour du lundi ou le vendredi. Les membres d'Azzaba³⁵ dans les premiers rangs de la foule avec les étudiants du comité Irouan. Qui sont des apprenants du coran et de la pensée Ibadite (MASQUERAY, 1886). Ils donnent le feu vert pour commencer la célébration de la fête. Cette foule visite les cimetières³⁶, les stèles, les monuments historiques, les lieux de l'enterrement de leurs savants qui ont vécu dans la vallée. Pendant la tournée un Cheikh de conseil Azzaba donne ou expose les récits de chaque place ; raconte les histoires, et les légendes de chaque lieu³⁷.

Cette Ziara, son programme est dicté par la tradition, le rite Ibadite marque sa touche dans cette tradition (AMARA, 2008). Premièrement, la visite des tombeaux, les cimetières, voir, les morts, obtenir la force invisible protectrice des biens. Cette mentalité reflète l'attachement aux traditions, la Ziara avait ses faits, la journée de rencontre, voir les tombeaux. Ça devient une occasion de commémorer les morts. Il y a des visites quotidiennes et annuelles, ils visitent tous les jours les tombeaux de leurs saints (Cheikhs). Durant les fêtes religieuses, on assiste à une foule grandiose qui profite de l'occasion pour rendre visite aux différents lieux sacrés. Un attachement aux ancêtres, aux différents Cheikhs Ibadites. Un Maeruf destiné aux présents, aux visiteurs qui mangent ensemble dont le but de renforcer la solidarité entre les membres d'un groupe, d'un clan, l'intérêt collectif prime. Parmi les liens qui unissent les

³⁵ Le conseil d'Azzaba se compose de 12 membres, qualifiés de leurs savoirs, et leurs qualités en termes de l'éducation. Ce conseil d'une grande importance et valeur au sein de la communauté, chaque ksar possède son propre conseil. Cette autorité qui travaille selon un règlement connu par cœurs par les membres (AMAT, 1888).

³⁶ Le cimetière chez les Mozabites est un lieu sacré, un lieu net qui cache la bénédiction des savants enterrés. Ksar et cimetière matérialisent, en effet, la continuité de l'idée qui a créé le Mzab et les Mzabites, et les a faits tels qu'ils sont. L'histoire de ce peuple est l'élément le plus important de son patrimoine, et il semble ne vivre que pour continuer son passé (ARMAGNAC, 1934, p. 83)

³⁷ Le rite se déroule dans une ambiance et une fraternité remarquable. Un membre d'Azzaba raconte les histoires de chacun d'eux, il affirme toujours leur reconnaissance à eux. À leurs efforts afin de préserver l'identité Ibadite de toutes les menaces. Le membre qui assit en face la tombe, lire quelques versets coraniques, raconte les biens et les actions des savants. L'objectif principal c'est d'avoir une bénédiction, une protection pour les croyants pour l'ensemble des habitants. Pour la prospérité du travail. Une occasion de se rapprocher des morts.

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

mozabites : le respect des ancêtres comme fondateurs et l'obligation d'honorer leurs efforts, sans lesquels, le groupe n'existerait pas à l'origine.

L'acte de Ziara, dans sa base était une action religieuse. Tout simplement une sainteté qui reflète l'attachement avec les morts et qui a un ancrage très solide. Dans le Mzab, où cette tradition de la Ziara existe, tous les habitants peuvent visiter un lieu symbolique durant toute l'année ou bien à l'occasion des fêtes religieuses et saisonnières. Mais il y a une journée réservée à la visite qui s'appelle (Aïd Ziara). Une organisation annuelle de la fête de Ziara aux tombeaux de leur cheikh, pratiquée les premiers jours du mois de mars.

En Kabylie, une visite aux différentes places symboliques, et aux tombes spécialement des Marabouts. Puisque cette société est beaucoup influencée par les différents mouvements religieux (Soufisme, l'islam des confréries, le Maraboutisme). Le point de différence c'est le statut, le Mzab (ksar de Ghardaïa), le cheikh est un Ibadite, en Kabylie (village Chorfa) est un Marabout. Par contre il y a beaucoup de ressemblances concernant le degré du savoir de la personne (saint, Cheikh)³⁸. La présence des monuments (stèles, lieux sacrés, des sources d'eaux). C'est le même cas en Kabylie (Chorfa) et le Mzab (Ghardaïa). Il y a des histoires qui témoignent de la grandeur et de la capacité du lieu et de la personne sacrée³⁹. La célébration est faite durant la période agricole⁴⁰, l'organisation d'un événement devant un endroit vénéré pour obtenir sa baraka, renforcer les liens entre les individus. Souhaiter aussi une bonne récolte, avoir de l'eau s'il y a une sécheresse (El ADNANI, 2011). La fin du rite, qui se termine avec un repas⁴¹. Une nourriture destinée aux présents⁴², les liens de solidarités se renforcent. Consolider

³⁸ C'est la pitié des saints et des Cheikhs (pour le Mzab). Ces saints, cheikhs, quel que soit leur nature, ont tous la caractéristique d'être considérés comme proche et élus de dieu. C'est logiquement cette raison qu'on leur attribue des Karamat ou charisme qui font que la population des deux groupes les considère avec éblouissement.

³⁹ La population en Kabylie et dans le Mzab, attribuée aux saints et aux cheikhs qui sont un objet d'une visite (Ziara) d'un pouvoir charismatique appelé (Karamat) qui leur donne une chance de compléter des tâches que le commun des mortels est sensé incapable d'effectuer. Les saints et les cheikhs sont également aperçus comme détenteurs de la connaissance ; qualité qui leur permet de lire et connaître l'avenir des personnes, prévoir des catastrophes et les grands événements. Les diverses (Karamat) qui dépassent les normes humaines, comme des messages divins qui indiquent à ces gardiens qui ne sont pas infailibles, toujours forts, qu'ils les ont choisis pour rendre un service aux habitants pour les éclaircir et les traiter.

⁴⁰ Le début d'octobre en Kabylie est le signe du commencement de la vie agricole. Mars chez les Mozabites est période de fleurissement des arbres fruitiers (dattes, figuiers, poiriers) (GENEVOIS, 1975)

⁴¹ À la fin du rite, un Maeruf (dattes, lait, pain) sera distribué aux présents. Une fête collective, une occasion de se rencontrer en famille. Un climat de fraternité qui joue son rôle de consolider les liens au sein du groupe. Tous les hommes qui se réunissent durant cette journée pour renforcer la solidarité. Qui seront regroupés autour d'un Maeruf sacré qui donnera la paix et la joie et la prospérité et la fécondité.

⁴² À côté de la Ziara, des offrandes préparées par les habitants, la nourriture, sera l'occasion de rassembler les gens autour d'une seule table pour manger le bien et pour obtenir la force pour combattre le mal avec l'aide et la protection du lieu sacré. Du moment que la baraka du salut reste attachée à son tombeau, c'est là qu'il faut aller la

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

l'unité de famille, du groupe, et de la cité, du village, c'est le vœu de tous les visiteurs (DOUTTE, 1909).

Dans la plupart des études anthropologiques, en particulier coloniales (MASQUERAY, 1886) et académiques (GOLDZIER, 1880). C'est l'ensemble qui détermine les formes de cette structure religieuse dans la religiosité populaire. Par la présence du groupe dans l'expérience religieuse (l'existence d'un espace sacré destiné par une visite pieuse (Ziara). Ce type de religiosité définit dans l'islam des confréries, de soufisme, et de maraboutisme, dans l'islam des zaouïas. Le peuple, les saints pieux, le maqamat des cheikhs, le ribat et les sanctuaires. En tant que forme qui est profondément étendue géographiquement et historiquement dans l'héritage socioculturel de toutes les sociétés Amazighes en Afrique du Nord.

La célébration des divers rituels dans l'expression des anthropologues et des chercheurs sociologiques qui se pratiquent autour du sacré (GELLNER, 2003). Pour préserver l'équilibre dans l'âme social et le corps émotionnels des habitants. Que ce soit le résultat d'une expérience religieuse non violente qui a déjà assuré un équilibre social auprès du temps de son existence (MARY, 1995). Une organisation ou une expérience religieuse codifiée qui ne sort pas du système de croyance construit autour du sacré (l'objectif de la Ziara). Lorsque la croyance codifiée devient inutile pour satisfaire ce besoin impulsif de l'expérience religieuse interne de l'individualisme. La primauté revient à l'expérience religieuse interne individuelle. Alors ces deux formes de rituel ou de croyance semblent coexister dans une même culture (SERVIER, 1985).

Nous voulons étudier un phénomène qui a un enjeu culturel local, inspiré de la mémoire populaire de la société Kabyle et Mozabite. Son impact sur la pensée populaire et idéologique, et son rôle dans la préservation des croyances populaires. Pour les installer, la présente étude nécessite une description complète et précise de l'interaction des composants de ce phénomène, accompagnée d'une analyse et explication des raisons de la visite du sanctuaire de Sidi Amer Chérif ainsi que la visite aux lieux vénérés du ksar de Ghardaïa.

puiser : d'où l'importance extrême de la visite aux tombes des marabouts ou Ziara. Il faut toucher le tombeau : on voit souvent des gens s'allonger sur le tombeau d'un marabout ou se rouler dessus. D'une façon générale, les murs de tout sanctuaire sont bienfaisants (DOUTTE, 1909, p. 444).

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

Une interrogation nous interpelle ici est celle-ci : cette Ziara qui existe en Kabylie et le Mزاب est-elle en relation avec les anciennes croyances berbères ? Comment le culte des saints personnages a-t-il traversé des siècles pour parvenir jusqu'à nous et comment gère-t-il encore l'Islam Maghrébin ? Ceci ne trouverait-il pas son explication dans le fait que les saints ou les Cheikhs sont considérés comme un exemple de soumission et de piété, et qu'un nombre de ces Ouali sont perçus comme des Chorfa (noble) descendant du prophète de l'Islam par sa fille Fátima ? Ou ce phénomène s'expliquerait-il par le fait que le musulman berbère a voulu aller au-delà d'un Dieu abstrait auquel on s'adresserait directement en prières, en sollicitations. Il a en effet ressenti besoin ardent de communiquer autrement avec la Divinité, c'est-à-dire en recourant à des intermédiaires qui intercédieraient auprès de Dieu en sa faveur ? Le personnage (saint, Cheikh) se voit ainsi mystifié par une population redevable et la légende l'a emporté sur la réalité. Il est à se demander ici si la sainteté du saint – cheikh a réellement existé ou il s'agit simplement d'un mythe ??

V. Les hypothèses

L'hypothèse est une réponse provisoire donnée à la question de départ. L'hypothèse c'est une base avancée de ce que l'on cherche à prouver. C'est la formulation préforme de conclusions que l'on compte tirer et que l'on va s'efforcer de justifier et de démontrer méthodiquement et systématiquement. En bref et d'une façon très générale, on peut dire qu'une hypothèse est une supposition que l'on fait d'une chose possible ou non et dont, on tire une conséquence (AKTOUF, 1987, p. 58).

Parmi les avantages des hypothèses, il y avait le fait qu'elles contribuent à : conduire d'une manière exacte l'étendue du problème de recherche ; ensuite, organiser la recherche car les hypothèses représentent l'élément de base du sujet de la recherche. Un autre point qui consiste à relier la question de recherche aux théories présentées. À titre d'exemple guider le chercheur dans le choix du type d'observations, de procédures et de questionnaires et aussi diriger le chercheur dans l'analyse des résultats et expliquer scientifiquement les phénomènes observables à partir des hypothèses élaborées.

Vu, le nombre des questions posées, pour répondre. Nous avons essayé d'élaborer à partir de toutes les données collectées quel que soit par la lecture ou par l'enquête du terrain des réponses provisoires et approximatives qui peuvent nous aider à donner des réponses à notre le

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

sujet de la recherche. En effet, la notion du sacré qui existe en Kabylie, et le Mزاب, remonte à une époque très ancienne⁴³. À titre exemple, la pensée religieuse, la sacralisation des lieux, les rochers, les arbres, les offrandes donnés aux morts, aux présents, ce sont des pratiques culturelles des Amazighes. La visite aux lieux respectés était quotidiennement et occasionnelle et même saisonnière faite par la population pour célébrer le début ou la fin de l'année agricole.

Pa seulement les fêtes agricoles, il y a des cérémonies organisées en faveur de l'endroit visité. Les opérations et les différents rituels à la faveur de la place visitée était sous la responsabilité des présents, cette pratique existe jusqu'aujourd'hui (KAABIA, 2014). Ce sont les mêmes pratiques d'ailleurs, vu, l'offrande, le sacrifice, l'immolation, le sang, sont tous des actes destinés pour obtenir la baraka et pour l'exclusion du danger. Pour beaucoup de raisons et que la terre soit fertile et fécondée (GENEVOIS, 1964). Les objectifs tracés pendant la célébration de la Ziara en Kabylie et le Mزاب sont les mêmes. Le renforcement des liens entre les habitants de la même entité tribale. Le souhait d'avoir le bien et la fertilité de la terre et l'éloignement de toute forme du danger qui pourrait menacer leur stabilité (DOUTTE, 1909). Un autre axe, réside dans la valeur du lieu visité, dans la place sacrée. La multiplication des visites veut dire l'ancrage de cette tradition dans la mémoire collective de l'entité. L'attachement aux coutumes et aux traditions est une valeur constante chez les deux groupes.

Donc, le rapport commun entre les deux cultures peut être mesuré par rapport à une même culture ancienne. Cette culture est séparée à cause des conditions historiques et géographiques (la guerre, l'envahisseur). Le fond commun dans la pratique de la Ziara existe, malgré les siècles passés ou la communication était quasiment absente entre la Kabylie et le Mزاب. Mais ce contact entre les deux groupes vient de rétablir juste pendant la période coloniale (la création des villes, des routes, routes ferroviaires, les universités).

Un point essentiel qu'on a préféré de l'aborder c'est le rôle des institutions en Kabylie et le Mزاب dans la célébration et l'application de cette tradition, puisque l'action est ancienne. L'organe politique qui gouverne la cité (village), c'est l'assemblée villageoise en Kabylie, et le conseil d'Azzaba et Aeyan en Mزاب. L'existence d'une autorité morale, qui oblige certainement les gens à organiser et visiter et de participer dans l'élaboration. L'objectif c'est d'avoir une

⁴³ Nous avons vu que l'influence des courants religieux à partir de XIe siècle que toutes les pratiques culturelles des Amazighes ont été réanimées par les concepteurs de tous les courants (Soufisme, confréries religieuses, Maraboutisme).

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

bénédiction commune, le moyen de la faire c'est la Ziara. Aucun effort de dire, la symbolique réside pendant le déroulement de l'action, récitation des actions des vénérés, qui est le cas en Kabylie aussi (DERMENGHEM, 1982). Le partage de la nourriture, un repas collectif. Une occasion de se rencontrer, de se rassembler autour d'un lieu sacré par les villageois et les membres de la cité. Toutes les actions qui ont été faites pendant la célébration de la tradition c'est pour avoir un fond commun, destin commun entre tous les membres de la communauté (la fraternité, la solidarité, l'attachement aux valeurs ancestrales) (GELLNER, 2003).

VI. Les mots clés

Dans cette étude sur la tradition de la Ziara en Kabylie et le Mزاب. On rencontrera une liste des concepts clés qui retournent à chaque fois. On donnera quelques définitions qui ont livrées par les spécialistes en anthropologie. Les mots clés, nous soutiens vraiment de comprendre le sens des concepts qu'on retrouve à chaque fois. L'élaboration de cette liste fut un lieu entre la lecture et le terrain. La définition des concepts clés dans un travail de recherche est très indispensable et fondamentale. En effet, cette tâche permet au chercheur de rendre plus explicite la compréhension du thème et la mise en place d'un cadre opérationnel d'étude le mettant à l'abri de toute confusion.

VI.1 : La tradition

La tradition désigne un ensemble de pratiques de nature rituelle et symbolique, qui sont moralement gouvernées par des règles ouvertement acceptées. Qui cherchent à inculquer certaines valeurs et normes de comportements par la répétition ce qui implique automatiquement une continuité avec le passé (MARY, 1995, p. 43). La tradition n'est pas ce qui a toujours été, elle n'est jamais un simple produit du passé mais plutôt une invention de tous les éléments influents. Une interprétation du passé conduite en fonction de critères rigoureusement contemporains. La tradition était un produit de toute une société, et aussi d'un peuple, qui sera transmise par divers moyens aux futures générations. Pour qu'elle soit une culture ancrée à l'intérieur de chaque groupe social avec ses repères et ses piliers. Cette tradition passera par plusieurs étapes. En effet il y a des enjeux intérieurs et extérieurs qui rentrent à chaque fois dans la formulation et le déroulement et la transformation de la tradition d'une génération à l'autre.

PREMIER CHAPITRE : CARDRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

Les gardiens de la tradition dans le monde Amazigh, généralement c'était la femme et aussi la situation politique donc c'était l'isolement d'un groupe (GENEVOIS, 1962). Qui reste loin des menaces et de toute influence et qui vivait indépendamment des autres. Le groupe qui conserve sa culture, sa tradition, est un peuple qui vit à l'intérieur en autarcie. Qui possède des structures fortes qui travaillent toujours pour maintenir l'ordre social et ancrer les valeurs dans le groupe par divers moyens (GENEVOIS, 1966). La transmission des traditions, c'est le travail de la femme, et le travail des institutions⁴⁴.

VI.2 : La baraka (bénédiction)

C'est notion du sacré, l'emploi de ce mot est global durant chaque festivité ou cérémonie dans un espace bien défini par la tradition. La bénédiction d'un personnage sacré c'est un multiple des croyances en faveur d'un génie, d'une personne capable de décider sur l'avenir de toute une communauté. C'est le point dans lequel la valeur du saint est mesurée par la tradition elle-même. Un saint qui n'a pas de bénédiction à porter à sa communauté n'est pas un objet de vénération et de sacralisation (DERMENGHEM, 1982). C'est le but ciblé par les visiteurs, les pèlerins qui prennent la route vers le lieu sacré, l'objectif est commun à tout le monde. C'est de bénéficier de la baraka du lieu, et du cheikh, qui est connu par sa bonne conduite et ses aides pour la communauté pendant sa vie. La tradition raconte sur lui et ses miracles, ses actions à la faveur du groupe et du village. Cette force dominera tous les esprits des pèlerins. La tombe d'un saint, d'un Cheikh fera par la suite une morale forte qui ne disparaîtra jamais.

Une bénédiction suprême grâce incommensurable puissance infinie qui se manifeste pour le bien et pour le mal et qui se transmet de génération en génération (DEPOND, Octave & COPPOLANI, Xavier, 1897). Cette bénédiction et la baraka du saint, marque se manifeste à chaque fois la célébration est faite au sein de la communauté. Un cheikh pieux passera sa jeunesse et sa vie pour servir la religion et les intérêts de sa communauté, après sa mort, il sera plus vénéré, par les habitants. La baraka c'est le but du croyant qui accomplit les rites magiques et plus tard des rites religieux. La baraka aussi c'est une sorte de pouvoir où de fluide divin et dynamique qui selon les cas déchainé les forces occultes du bien ou du mal, fluide dont dieu. Toute une série de notions associées, la prospérité matérielle, la santé physique, la satisfaction

⁴⁴ Donc, la tradition, c'est le moteur de l'existence de chaque peuple. La formulation des éléments, furent automatiquement par un processus. Le groupe, s'engage pour conserver l'héritage, qui est à la fois, représente une base, un fondement indissociable avec la réalité du terrain.

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

corporelle, la plénitude, la chance, la satiété, et aussi le pouvoir magique (GEERTZ, 1992, p. 57).

Dans le village Chorfa et le ksar de Ghardaïa Mzab, tous les personnages sacrés ont une histoire magique et des miracles. Les Ibadites à Ghardaïa, le Marabout à Chorfa. Le lien commun, c'est le service de dieu, et de la communauté. La vie des personnes pleine de miracles et de Karamat. Les miracles et les prodiges feront de la personne une cible de bénédiction⁴⁵. Le lieu pour avoir cette bénédiction pour le groupe et la famille c'est le mausolée, parfois le cimetière, parfois une stèle, un rocher.

VI.3 : La sainteté

La sainteté est un terme lié à la dichotomie sacré - profane et à son ambiguïté. Durkheim identifie ascèse et sainteté héros et saint. Caillois analyse la sainteté par rapport aux notions de pur et impur qui finalement se limitent au domaine religieux. Pour les phénoménologues puissance du mana de la personnalité du saint qui devient lui-même objet de vénération plus qu'intermédiaire avec la divinité, son autorité vient de sa personne non de sa fonction (GRAWITZ, 2000, p. 334). La sainteté est liée à la notion du sacré, ce terme en Afrique du Nord existe bien avant la période Islamique. Puisque dans chaque tribu, on trouve un lieu d'adoration, un lieu sacré, un lieu de bénédiction. Il y a une formation de la sainteté, elle soit une obligation, elle fait partie de l'ordre social qui domine toutes les mentalités. Surtout, les sociétés traditionnelles comme la Kabylie et le Mzab.

Cette notion connue une transformation, après l'arrivée de l'islam et les différentes sectes musulmanes. Le lieu sacré a changé la nature⁴⁶, il devient la tombe d'un saint vénéré, un marabout. Dans la zaouïa, à l'intérieur d'elle, on trouve un tombeau d'un saint pieux. La sacralisation, les sacrifices, les offrandes des éléments de base pour la construction de la sainteté. Cette manière de voir se trouve confirmée par l'accent que Mayer Forts placé sur une caractéristique révélatrice, qui est celle que « tous les défunts ne deviennent pas des ancêtres ce statut privilégié n'est attribué qu'à certaines conditions. Effectivement, il est conféré par une logique d'appartenance à une même filiation que celle de l'ancêtre éponyme, la transmission

⁴⁵ Selon les habitants, c'est tout à fait logique un détient un miracle, il détient aussi la bénédiction. Les deux concepts marchent ensemble, sont inséparables.

⁴⁶ Ce n'est pas une règle, parfois on trouve un lieu sacré une grotte, une source d'eau, un arbre gigantesque, un rocher, une terre argile... (BASSET, 1920).

PREMIER CHAPITRE : CARDRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

de la vie, le fait de la paternité ou de la maternité, n'est pas suffisant aussi pour devenir un saint, mais seulement ils jouiront d'un statut supérieur par rapport à d'autres groupes, ils serrant détenteurs d'une autorité ou d'un pouvoir (SILHADI, 2012, p. 195).

Comme, nous l'avons souligné dans l'introduction, cette notion c'est le fruit d'une pensée païenne⁴⁷ qui a vécu avec toutes les civilisations installées en Afrique du Nord. La fréquentation d'une pensée Amazighe avec les autres donneront un résultat l'ancrage approfondie dans le milieu notamment rural et villageois. L'arrivée de l'Islam, le monothéiste n'a pas empêché les habitants de l'Afrique du Nord d'innover d'autres concepts liés directement à la sainteté. Comme le Soufisme, le Maraboutisme, les confréries, qui reviennent le rôle de propager cette pensée animiste dans ce milieu villageois et tribal.

VI.4 : La ziara (visite)

La Ziara qui vient du mot arabe, avait le sens visiter, les fidèles se rendent occasionnellement à la tombe du saint parfois la toute simple Ziara a pour objectif de s'imprégner d'un peu de la baraka et quelquefois on vient avec des demandes plus spécifiques pour implorer l'assistance divin (REYSSO, 1991, p. 61). La Ziara, c'est le jour de se préparer conformément aux lois, selon les traditions. L'ordre de visiter les lieux qui est une culture héréditaire. En Kabylie, il y a une organisation des visites fixées par la communauté villageoise (l'histoire et la morale), afin d'obtenir la baraka. Cette notion trouvera une place respectueuse dans les âmes des visiteurs. La spiritualité du lieu fera de lui un espace d'échange, et de connaissances, et de partager le bien auteur de cet endroit sacré. C'est la sacralité des lieux qui oblige la présence des gens de toutes les catégories⁴⁸.

Les pèlerines effectuent leur visite pieuse dans le strict respect de règles de la Ziara. Avant d'entrer à l'intérieur de la Koubba, les pèlerines ôtent leurs chaussures, et répètent les louanges du pardon et de reconnaissance au saint, en baissant la tête, symbole de respect et de

⁴⁷ Toutes les informations permettent de dire que la pensée des anciens était animiste, après l'introduction de l'islam et les différentes sectes, cette pensée a été reformulée pour s'afficher suite aux efforts des personnages influents.

⁴⁸ Il y a même d'autres occasions pour la Ziara or le règlement tracé par les traditions et l'ordre social. Il y a des femmes qui visitent le lieu pendant l'aube avant lever du soleil pour solliciter le saint de les protéger contre les ennemis, de les bénir pour avoir des enfants. Pour pratiquer en face le lieu quelques actes liés à la magie. La destination des sorcières notamment, les femmes stériles. Donc toutes les catégories veulent avoir une part de cette large bénédiction qui ne cessera jamais. Puisque la Ziara est toujours était l'ordre dans le milieu villageois et dans les cités.

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

reconnaissance de la sainteté. Une fois à l'intérieur, les pèlerines offrent des aumônes à la caisse de la Koubba. Une personne commence à déclamer des litanies d'invocation et de supplication en l'honneur de saint, avec une voix très basses, en nous prenons l'une après l'autre. Puis elle nous essuie le visage avec « *Rrda* » qui couvre le tombeau en bois posé au-dessus de la tombe du saint (SILHADI, 2012, p. 176).

La force symbolique du lieu en Kabylie et le Mزاب, réside à l'intérieur et la bonne publicité de l'espace sacré (tombeau, cimetière, mausolée...), avec sa bonne réputation. L'objet de la Ziara fête c'est la protection contre les ennemis, la chance de vivre loin du mal, et pour la joie soit toujours présente. En effet le village Chorfa qui dispose un lieu sacré très visité par la population. Durant les journées et les moments des fêtes. La même chose à Ghardaïa, des lieux sacrés qui ont un objet de visite par la population du ksar.

VI.5 : L'Organisation sociale

Depuis l'apparition des tribus berbères en Afrique du Nord, l'organisation sociale était toujours là comme un mode d'organisationnel et de gestion élaborée par l'entité afin de gérer les affaires de toute la communauté. Toutes les sociétés Amazighes après le VIIe siècle ont conservé ce modèle avec des modifications qui concernent le lexique et les niveaux hiérarchiques. C'est un mode de gestion très propagé en Afrique du Nord, qui est basé sur le système représentatif d'un groupe d'un clan qui habite, un quartier, un lieu bien définit.

En Kabylie la base de l'organisation c'est la famille, puis, l'ensemble des familles donnera le lignage (Adrum) ou bien (Taxerrubt). Tout le lignage revendique l'appartenance à un seul ancêtre créateur et aussi l'unité du sang dans le groupe (MAHE, 2006). L'union des lignages formera après le village (Taddart), qui est l'unité stable qui rassemble toute une communauté autour d'un espace infranchissable. Le village est un espace sacré, défendu par les habitants en cas du danger. Les conflits à l'intérieur entre les clans, reflètent la réalité segmentaire des gens qui essayent à chaque fois de s'imposer dans le village (HANOTEAU, Adolphe & LETOURNEUX, Aristide, 1872). Cette forme d'organisation existe dans le passé, aujourd'hui, il y a des modifications qui ont touché la forme de cette structure, on assiste à la naissance des comités qui gèrent le quotidien des habitants en collaboration avec les autorités locales.

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

L'union des villages établira par la suite le terrain pour la naissance d'une autre structure qui s'appelle la tribu (Læerc) (BOULIFA, 1925). Cette entité qui rassemble un territoire vaste, prend la défense en cas d'un danger venu de l'extérieur qui menace la stabilité de cette unité. Le dernier niveau de ce système, c'est Taqbilt (confédération) qui né en cas de guerre. Une alliance militaire contemporaine entre les tribus pour se débarrasser du danger (MASQUERAY, 1886). Cette entité est toujours instable, une unité très vaste, très lâche. La guerre et les conflits donneront la naissance à cette structure (MAHE, 2006).

Le Mzab, l'unité qui marque le début, c'est la famille (Læayla), est une unité de base dans le Mzab. Puis un ensemble des familles forme une fraction (Taæcirt) (MASQUERAY, 1886). Qui est l'union de plusieurs familles, qui habitent une escabe dans le ksar. Chaque fraction a une gestion autonome par rapport aux autres. Par la suite, l'union de plusieurs fractions établira le terrain pour donner la naissance à la confédération (Taqbilt), qui habite un quartier dans le ksar, l'autre niveau c'est la tribu. C'est l'association de plusieurs confédérations, une alliance qui regroupera plusieurs Tiqbilin qui donne le nom c'est læerc, qui occupe un lieu reconnu dans la cité (GUELIANE, 2019).

Le dernier niveau c'est le ksar, c'est l'union de plusieurs tribus (læerc) qui donnera la naissance à la cité, Iyrem. Un lieu sacré par les habitants. L'union de toutes les cités Mozabites forme une entité qui s'appelle la nation Mozabite (Tamurt n Uylan) (GUELIANE, 2019). Le territoire est donc une autre modalité de l'identité mozabite, le *Mawten*. C'est la Vallée du Mzab inscrite dans l'espace physique (naturel) et inscrivant l'espace construit (les oasis) (SPIGA, 2010, p. 143). Cette forme d'organisation n'est pas la même aujourd'hui, il y a des modifications qui touchent cette structure.

En Kabylie, il y a une assemblée villageoise qui s'occupe de toutes les affaires du village qui élira un chef qui s'appelle l'Amin qui servira le village pendant une période limitée (BOULIFA, 1925). Le Mzab, il y a plusieurs structures qui organisent la vie dans chaque ksar, un partage de responsabilité. Un qanun, qui est une sorte de constitution qui changera selon les circonstances. Ces lois qui existent dans chaque village et dans chaque ksar. C'est la constitution suprême, qui change selon les besoins des gens et les exigences de la situation (ARMAGNAC, 1934).

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

VI.6 : Changement social

Le changement est une évidence dans toutes les cultures. Quel que soit la nature de cette mutation ou des facteurs intérieurs ou extérieurs, un jour le changement touchera toute une société. Donc le changement social touche les pratiques et mentalités de façon durable et générale. Le changement est à la fois processus et aboutissement du processus. Ce changement doit atteindre les structures profondes. Mais qui dit changement ne dit pas évolution : le changement social est une série de transformations observables et vérifiables sur le moyen terme, localisables géographiquement et socialement. Ce changement affecte les représentations, les mœurs, et touche donc à la culture générale. L'évolution est l'ensemble de transformations diffuses sur très long terme (DE SARDAN, 1985).

Tout d'abord, le changement social est nécessairement un phénomène collectif. C'est-à-dire qu'il doit impliquer une collectivité ou un secteur appréciable d'une collectivité. Il doit affecter les conditions ou les modes de vie, ou encore l'univers mental de plus que quelques individus seulement. En second lieu, un changement social doit être un changement de structure. C'est-à-dire qu'on doit pouvoir observer une modification de l'organisation sociale dans sa totalité ou dans certaines de ses composantes. Il est essentiel, en effet pour parler de changement social. Qu'on puisse indiquer les éléments structuraux ou culturels de l'organisation sociale qu'ont connue des modifications et qu'on puisse décrire ces modifications avec une suffisante précision.

Le changement inscrit dans la nature de chaque société à cause de plusieurs facteurs et acteurs, toutefois facteurs économiques, politiques. Le changement c'est aussi une idéologie, une perception du monde, une certaine conviction. Il devenu aussi un critère moral ce distingue ce qui est bien, de ce qui ne l'est pas. Le changement touche tous dans la société, parfois imposé par des forces étrangères ou bien par des forces existant à l'intérieur de la société. De nombreux changements se sont produit au cours des années par l'accroissement de différences minimales, même individuels qui se sont transmissent dans une localité et non dans une autre.

C'est très logique dans une société qui connue des mutations à cause des facteurs et des acteurs qui veulent donner un autre visage pour la société. En Kabylie et le Mزاب, le changement a touché les structures traditionnelles, le mode de vie, l'organisation sociale, l'habillement, les

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

attitudes individuelles et collectives. Les mutations en Kabylie et le Mزاب, sont un fruit d'une occupation étrangère dans la région, la France, par ses lois, ses procédures d'infiltration dans l'ensemble, l'implication des nouveaux moyens de production. L'ouverture au monde, la formation éducative pour les enfants. Le développement de la technologie aidera les transformations pour être observable sur le terrain.

VII. Les études antérieures

Le terrain de notre recherche (Kabylie et le Mزاب), a été étudié par un nombre considérable des académiciens et chercheurs étrangers et locaux. Chacun d'eux, essaye de porter un plus par ses analyses sur le sujet, ou bien d'autres thématiques qui tournent sur les tous les domaines de la vie quotidienne de la population.

Les études anthropologiques occidentales sur la religion en Afrique du Nord, notamment sur la sainteté, sur les saints ont été principalement associées à la période coloniale. Chaque chercheur (académicien ou militaire) donne sa propre lecture sur les sujets étudiés (la vie religieuse) dans les sociétés amazighes. Durant les premières années de l'enquête coloniale des études qui ont été faites par les militaires (DEVAUX, 1846). Malgré la richesse des informations collectées par eux, mais un problème de l'absence d'une droiture scientifique. Ainsi que le manque de l'objectivité dans la recherche est lié à l'aspect impressionniste qui est resté dominant sur la plupart des écrits dans ce domaine. Cela à travers leur réception de la culture orientale comme on avait dit. Ce travail ethnographique exploré dans la première période coloniale est une piste vers des études anthropologiques dans l'avenir proche. Les écrits soumis par ces savants et autres savants sont le reflet explicite d'une imagination variante.

La colonisation de l'Algérie était accompagnée par une exploration scientifique dense. Cette exploration était d'abord l'œuvre des militaires et pour des fins militaires. Par la suite ce champ va se déplacer, il sera alors le terrain des universitaires et des académiciens. Avant la conquête française, il y a des ouvrages réalisés par des voyageurs, explorateurs qui parlent de l'Afrique du Nord⁴⁹. Il existe une production avant la période coloniale. L'anthropologie en

⁴⁹ Le milieu scientifique français commence la découverte de l'Algérie à partir du 17ème siècle. Les premiers textes sont ceux des captifs, de rédempteurs, de consuls et des voyageurs. Les premiers récits sont des récits de captivité ; les on va décrire les mœurs et l'histoire des royaumes du Maghreb. Par la suite, les textes vont traiter de la géographie et de la flore. Ces textes contiennent des descriptions détaillées de la vie quotidienne, des mœurs et aussi du gouvernement. La majorité des écrits de la période de 17 - 18ème siècles comportaient des attitudes hostiles et racistes à l'égard de ces royaumes du Maghreb. Mais certains auteurs étaient plus en moins objectifs et

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

Algérie est liée à la colonisation. Les premiers travaux sur la société algérienne et Kabyle en particulier, sont réalisés soit par des militaires, soit par des français ou des étrangers. Les premiers travaux sont d'ailleurs réalisés par des militaires au temps de la conquête, cet effort académique est dicté par les besoins de la conquête ; autrement dit, il a fallu connaître les populations pour mieux les contrôler⁵⁰. Cette première vague de travaux s'intéressait essentiellement à la religion et à l'organisation sociale.

Dans le sillage des bureaux arabes, la recherche sur les tribus et leur organisation s'accroît. Ce sont les militaires qui vont investir ce domaine. De leur part, les interprètes vont assister les militaires avant de se lancer dans leurs propres recherches. La première période de la conquête, il y a un certain nombre d'ouvrages réalisés par des militaires à l'image de Charles Devaux⁵¹ et Émile Carette⁵².

L'ouvrage principal qui parle de la Kabylie c'est (la Kabylie et les coutumes Kabyles) réalisé par d'Hanoteau et Letourneau. Cet ouvrage ethnographique est sans doute après celui de Carette (Explorations scientifiques de l'Algérie), celui qui va marquer la production ethnographique militaire. Il est par ailleurs l'un des mieux connus et des plus utilisés par la recherche anthropologique. Il est postérieur à la conquête de la Kabylie (1857). La collecte de données se fera dans une région conquise mais encore potentiellement en rébellion. En effet le gros des données est collecté avant l'insurrection de 1871. La première version de l'ouvrage date de 1873 et la seconde de 1893.

refusaient les préjugés répandus à l'époque. Peyssonnel collecta un grand nombre d'informations sur l'Algérie et il aborda la géographie, l'archéologie, le climat et l'ethnographie. Il organisa alors les populations en citadins et ruraux ; d'origine turc et maures pour les premiers, et arabes et kabyles pour les seconds. Les travaux de Desfontaines René et Pananti (1820) mettaient l'accent sur l'intérêt de la colonisation de l'Afrique du Nord et sur le passé romain de cette région.

⁵⁰ Une ethnographie qui s'intéresse aux aspects les plus saillants de la société conquise ; structures sociales, coutumes, le droit, la religion...etc. Des travaux qui répondaient à des problèmes qui gênaient la progression de la conquête, c'est des problèmes d'actualité stratégique. Le rapport qu'entretenaient ces militaires avec la société algérienne est double ; un rapport de supériorité (celui de vainqueur au vaincu), et un rapport romantique, traduit par la sympathie envers les chefs guerriers et l'antipathie envers les chefs religieux.

⁵¹ Son livre principal sur la Kabylie (Les Kabyles de Djurdjura, études nouvelles sur les pays vulgairement appelés la Grande Kabylie) réalisé en 1859. Il parle sur la Kabylie et son histoire, sa propre organisation sociale et sa vie religieuse. Cet ouvrage considère que la Kabylie est une région pauvre qui n'a pas de potentiel ni économique ni social pour être une nation moderne.

⁵² Son étude ethnographique sur la Kabylie réalisée en 1848 (Exploration scientifique de l'Algérie pendant les années 1840, 1841, 1842, une étude sur la Kabylie proprement dite). Il donne des informations sur le mode de vie, la culture religieuse, des statistiques sur les tribus et les villages. Il y a une matière à exploiter, il décrit la situation agricole, le nombre d'hommes armés, les marchés, la culture...

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

Un livre de trois tomes qui donne des détails approfondis sur la société et l'histoire de la Kabylie. Un travail ethnographique classé par les spécialistes, vu la quantité des informations qui ont été fournies par les deux chercheurs. Dans le livre, ils ont parlé de la vie religieuse en Kabylie, une importance donnée au rituel de la Ziara, qui est basée sur les lieux sacrés. Où il y a un espace spirituel créé par la culture populaire pour les saints afin de porter la tranquillité à l'ensemble de la communauté (HANOTEAU, Adolphe & LETOURNEUX, Aristide, 1872).

L'autre ouvrage, c'est la formation des cités d'Émile Masqueray, un livre qui parle sur trois sociétés Amazighes, Kabyle, Mzab, Chaouia. Une description qui est faite sur le mode de vie, l'organisation sociale et religieuse⁵³. En réalité Masqueray estime que la proximité entre les villages kabyles, Chaouias, et la cité antique est avérée à ses yeux même si ce n'est pas forcément au même degré de développement. De ce point de vue aussi le travail de Masqueray réhabilite une profondeur historique de la société observée. On remarquera que ce qui est le plus valorisant chez Masqueray, parce que la ressemblance est possible avec la cité antique, c'est bien le village sédentaire (« petites républiques »). Ces derniers sont opposés aux nomades.

L'auteur, a souligné, le travail de l'assemblée villageoise qui détient la force morale et physique dans un espace défini. Cette structure qui maintient l'ordre, et qui donne des instructions à toute la communauté. C'est elle qui organisera les visites, les offrandes, le sacrifice, et la sacralisation des lieux en Kabylie. Qui est une culture très ancienne qui se transforme à chaque fois, il y a des facteurs qui influencent toujours sur le groupe. Sur la Kabylie aussi, l'auteur a mentionné la nature des lois en Kabylie qui sont le moteur de l'existence de toutes les petites républiques dans cette région. Il parle aussi sur la place du sacré à l'intérieur de chaque groupe social, et la valeur de la catégorie religieuse (marabout). Dans la formation de la paix au sein de la communauté villageoise, qui marche selon un ordre social bien établi (MASQUERAY, 1886).

⁵³ J'ai écrit, visité un à un presque tous ses villages. En ce qui concerne l'Aurès « j'ai, note-il, habité l'Aouras pendant deux ans, chargé d'y étudier les vestiges de l'Antiquité romaine, les coutumes, les traditions et les dialectes des Chaouias. J'en connais toutes les vallées, et j'ai même visité tout le pays environnant, jusqu'à Zaatcha d'une part et jusqu'à Negrîn de l'autre. Enfin pour le Mzab l'auteur écrit « je suis resté dans la Chebka du Mezâb pendant près de trois mois quand ce pays n'était pas encore réuni à la France. J'ai obtenu des Clercs qui en gouvernaient alors les villes certains ouvrages de jurisprudence, d'histoire, et de controverse religieuse, qu'ils avaient tenus secrets jusque-là, et j'ai mis à profit la lenteur de cette négociation pour étudier le mieux possible le Mezâb lui-même (MASQUERAY, 1886).

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

Edmond Doutté qui a étudié pendant la période coloniale le phénomène du culte des saints. Les histoires des Marabouts et les établissements religieux (Zaouïa) (DOUTTE, 1909). Dans cette étude le culte des saints a été largement étudié et traité comme une caractéristique fondamentale de l'Islam en Afrique du Nord. L'auteur a enchaîné une relation entre l'enthousiasme des religieux (Marabouts) en confrontation avec les forces colonialistes croisées à la transformation historique et graduelle du peuple. Passant par des mouvements dirigeants et de groupes de résistance. Une fois inculqués, ce modèle de pratique remonte également à l'héritage Amazigh. Les recherches de la sociologie religieuse se préoccupent des pratiques magiques, rites animistes et formes de sorcellerie encore en vigueur en Kabylie même en Afrique du Nord, l'absorption musulmane des rites préislamiques altère la pureté de la doctrine originelle (DOUTTE, 1909).

Toujours dans le même sillage de la pensée de Doutté, il dit à propos de l'imaginaire Amazigh et sa relation avec la naissance de culte maraboutique et Chérifienne en Afrique du Nord, comptant sur un nombre considérable des écrits. Il y a cependant une catégorie de documents écrits qui se rapportent aux productions populaires du genre de celles que nous étudions : ce sont des récits légendaires musulmans qui apparaissent avec le seizième siècle de notre ère et qui nous sont connus par des manuscrits n'ayant pas rang dans la littérature officielle de l'Islam. M. René Basset qui a traduit plusieurs de ces œuvres a montré qu'elles sont caractéristiques de l'époque où la religion musulmane s'est élaborée définitivement au Maroc et dans le Maghreb. Cette littérature en effet est contemporaine de la poussée maraboutique du seizième siècle et de l'avènement des chérifs (DOUTTE, 1914, p. 202).

Un autre chercheur, mais cette fois-ci, est un Kabyle Boulifa Amer Saïd qui consacré un livre sur la Kabylie (BOULIFA, 1925). Dans le préambule du Djurdjura à travers l'histoire, Boulifa se présente encore charger de la recherche d'un kanoun, celui de la zaouïa de Sidi Mansour, chez les At Djennad et ne procède à une investigation historique de la région environnante, la Kabylie du Djurdjura, qu'en y paraissant contraint de proche en proche pour comprendre l'histoire de cette zaouïa. Ne voulant pas d'autre part séparer l'histoire du Djurdjura de sa participation active à l'indépendance d'un Maghreb à travers les âges, il est amené ensuite à traiter des liens du Djurdjura avec les tribus environnantes et plus largement avec le Maghreb central, et doit alors recourir à des sources concernant le Maghreb, variant selon la période considérée.

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

Boulifa a répondu à cette demande en proposant un modèle d'explication de la société, issu de l'élaboration de différents savoirs, se superposant à cette reconstitution historique. L'arrivée des marabouts en Kabylie est associée au milieu de l'ouvrage à la description de l'organisation sociale des Zouaoua : le sous-titre du livre, Organisation et indépendance des Zouaoua suffit déjà à l'illustrer. Boulifa emploie dans le Djurdjura le terme Zouaoua de façon précise, à propos des Kabyles du Djurdjura, ou autrement dit de la Grande Kabylie, inspiratrice des admirateurs des institutions de la démocratie berbère⁵⁴. Il a parlé aussi de la vie religieuse en Kabylie et l'influence des Marabouts sur la vie religieuse et politique, en expliquant leur implication dans les affaires sociales pour imposer la paix et la tranquillité⁵⁵.

Après l'indépendance, c'est Jean Servier, qui a écrit un livre important sur les traditions des Amazighes (les portes de l'année). Un ouvrage académique, qui raconte en détail l'aspect ancien de la culture Amazighe notamment la Kabylie (SERVIER, 1985). Cet auteur qui connaisse bien le parcours de la civilisation, surtout sur le plan politique⁵⁶ et sociologique. Il fait une remarque sur la notion du sacré. Les rites agricoles qui sont une occasion à la communauté de se rassembler derrière l'ordre de l'assemblée générale qui gouverne la cité Kabyle. Il a parlé sur la Ziara aux différents lieux sacrés en Kabyle. Il souligne l'importance de ce rite dans la construction de l'identité locale. Il met en relation entre les pratiques religieuses et l'aspect agricole de la Kabylie. Une relation entre les deux, ça justifie la présence des rites et les visites des lieux sacrés durant la saison agricole (SERVIER, 1951).

Il remarque que le sacrifice en tant qu'action sociale s'effectuera toujours autour d'un espace sacré par les villageois. Le responsable de la prospérité, le lieu assure la fécondité pour le village, éloigne le danger qui tourne sur les villageois. Il dit qu'on peut trouver en Kabylie des lieux sacrés, comme un rocher, un arbre d'olivier, une grotte. Ce sont des lieux qui existent déjà et que la notion du sacré n'est pas née récemment, elle est ancienne et les pratiques religieuses enregistrées étaient pratiquées en Afrique du Nord bien avant l'arrivée de l'islam.

⁵⁴ L'organisation sociale de la Kabylie est le reflet du caractère essentiellement démocratique. Boulifa cite à l'appui la phrase de Renan suivant laquelle la démocratie kabyle est « l'idéal de la démocratie » (BOULIFA, 1925).

⁵⁵ Le récit historique de Boulifa démontre l'indépendance d'une Kabylie dont le territoire est élargi à la mesure de l'action des marabouts. Néanmoins, Boulifa limite l'importance du rôle des marabouts aux périodes de l'histoire où les tribus n'arrivent pas à reconstruire leur sentiment de solidarité contre un péril externe mais aussi celui, interne, de l'anarchie (BOULIFA, 1925).

⁵⁶ On parle de l'implication directe de l'auteur dans la guerre de 1954-1962. Son plan pour infiltrer la révolution en 1955-1956 (oiseau bleu) est un témoignage sans contestation sur l'importance de l'auteur et ses connaissances sur la société Berbère et Kabyle en particulier.

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

Cette pensée trouvera une place toujours et vivante, car, il y a des mécanismes qui réaniment à chaque fois cette notion (SERVIER, 1985).

Un autre auteur qui a consacré tout un ouvrage sur le culte des saints, c'est Émile Dermenghem. Son livre en tant qu'étude des formes de croyances et pratiques religieuses et manifestations des gardiens sacrés (saints, Ouali) (DERMENGHEM, 1982). L'existence du sacré et les croyances populaires autour de la sainteté est une continuité de l'héritage populaire berbère. De sorte que les sanctuaires sont des lieux sacrés et, sont la même succession des pratiques et croyances populaires divergentes et différentes. Chacun d'eux appartient à une certaine période. Comme en traitant de ces croyances sur des caractéristiques culturelles, qui prennent un caractère historique en conférant une légitimité à la continuité de la sainteté dans la région (DERMENGHEM, 1982).

Dans le même contexte, présenté le chercheur Jack Park fait la description de cas de pratiques et de rituels associés aux tombes de saints notables lors de la fête de Ziara. Et reliant la relation entre le culte des saints et les facteurs sociaux et économiques dans le modèle de valeurs et de croyances dans l'ensemble de la mémoire collective. Il a trouvé une relation causale entre la continuité des rituels et la fonction sociale dans la pose de l'enthousiasme et de la réaction collective vers le groupe laissé par l'influence du gardien. En marquant l'inconscient collectif des membres de ce groupe lors de l'organisation de rite de la Ziara.

Un autre chercheur, c'est Brahim Salhi, qui a soutenu une thèse de doctorat sur la confrérie Rahmania (SALHI, 2008). Un ordre religieux qui a dominé toute l'Algérie à la fin de XVIII^e siècle et particulier la Kabylie par sa méthode et ses modalités d'expliquer la religion. Cette confrérie occupe avant la période et pendant la colonisation une place. On trouve dans chaque village, une zaouïa, un édifice appartient à cette confrérie (RINN, 1884). On sait bien que la Zaouïa en Kabylie est un endroit respectueux et sacré. Des discussions qui portent à chaque fois sur le village auront lieu à l'intérieur d'elle. Elle a un pouvoir moral sur l'ensemble de la communauté. Il souligne des points sur l'importance de l'ordre religieux pendant la période coloniale, qui joue le rôle de sensibilisation contre l'ennemi⁵⁷. La politique était présente dans les slogans de cette confrérie fondée en Kabylie en XVIII^e siècle par Abderrahmane Bouquebrin (l'homme de deux tombeaux). Un saint très connu en Kabylie. Le

⁵⁷ La confrérie de Rahmania était l'avant-garde de toutes les révoltes en Kabylie (de Fadma n Soummer de 1851-1857) à la révolte populaire d'EL Mokrani et Cheikh Aheddad.

PREMIER CHAPITRE : CARDRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

rôle éducatif, et social de cette confrérie donnera la chance aux habitants de comprendre mieux et facilement la religion. Le style de l'enseignement, reflète la pensée des Kabyles, c'est pour cette raison, elle a été propagée à travers l'Afrique du Nord.

Sans oublier de souligner le travail de Hadibi Mohand Akli sur le monument de Sidi Wedris (HADIBI, 2002). Un saint très connu en Kabylie, vit en XV^e siècle, qui joue un rôle pour rétablir la paix entre les tribus et mettre fin aux différents conflits. Wedris et sa zaouïa, furent un espace sacré durant des siècles (BOULIFA, 1925). L'endroit est considéré un berceau de la sainteté. Le saint Wedris incarne la sagesse, la droiture et l'ancrage des valeurs universelles en lui. Son établissement religieux pour les pèlerins était un refuge, il est visé par toute la société. Vu le nombre considérable de personnes qui effectuées des visites quotidiennes et annuelles pour obtenir sa baraka et sa bénédiction (HADIBI, 2002).

La société Mozabite, un endroit qui déteint beaucoup de secrets, un lieu spécifique⁵⁸. Un peuple qui professe une doctrine depuis son apparition à partir de VIII^e siècle en Irak. Les premiers travaux qui ont été fait sur le Mzab, voir le jour, après 1830, une région Amazighe. Le Baron Henri Aucapitaine, a donné une présentation historique et ethnographique sur la vallée. Il a présenté en deux tomes l'histoire du Mzab, depuis l'époque de Tihert jusqu'à les années 1867⁵⁹.

L'ouvrage principal et académique, c'est le travail d'Émile Masqueray. C'est lui qui a donné plus du détail sur le pays, son histoire, il avait un accès aux écrits anciens des Ibadites. Il fut la première traduction de la chronique Ibadite d'Abu Zakaria (MASQUERAY, 1878). Il a donné une description sur l'organisation de la ville Mozabite à l'intérieur. Il a présenté le mode du travail de chaque structure. Pour cela, il a parlé sur les traditions de cette société, à la fois, berbère et Ibadite. Car, elle garde toujours sa base à partir de son modèle d'organisation, à travers ses lois qu'on l'appelle El Ittifaqat. Des conventions qui ont été élaborées par les conseils suprêmes de la vallée du Mzab (Ami Saïd) et Ba Abderrahmane El Korti

⁵⁸ Une société qui vécue dans la phase d'El Kitmane depuis la chute de l'Imamat Rustumide, c'est logique qu'elle cache ses secrets. L'autarcie est une manière de vivre dans l'isolement, en gardant des distances avec les autres (MASQUERAY, 1878).

⁵⁹ Dans presque toutes les bourgades du Mzab, il y a des maisons de débauches, dont les femmes appartiennent aux tribus arabes des environs. La jeunesse Mozabite rassemble à celle de tous les pays du monde, elle aime beaucoup le plaisir. Cependant au dire des notables du pays, les maisons de prostitutions ne seraient tolérées dans leurs villes que pour l'usage des Arabes et des nombreux étrangers qui viennent commencer leurs marchés. N'ayons garde d'oublier d'ailleurs que plus une religion à d'existence et de minutieuses intolérance, plus elle encourage la démoralisation (AUCAPITAINE, 1867, p. 74)

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

(MASQUERAY, 1886). La vie religieuse n'a pas été négligée par l'auteur, il a expliqué le rôle des tolbas ou les religieux dans la gestion et l'organisation de culte. Il a signalé des passages importants sur la tradition de la Ziara (MASQUERAY, 1886).

L'autre ouvrage académique, qui traite la sociologie du Mzab et les traditions de cette cité Amazighe c'est A.M Goichon. Elle a fait une thèse de doctorat, pour analyser la sociologie et le comportement et le travail de la femme Mozabite, qui est l'avant-garde de cette société (GOICHON A.-M. , La vie féminine au Mzab étude de sociologie musulmane, tome I). Elle a consacré deux tomes à la description de la vie féminine des femmes Mozabites. Une description approfondie sur l'aspect le plus secret chez le peuple Mozabite. Son ouvrage jusqu'aujourd'hui est une référence pour toute une étude notamment sociologique sur la femme Mozabite. Elle a mentionné la fête de la Ziara, et même toutes les visites destinées aux différentes places sacrées autour de ksar de Ghardaïa. Il y a des pratiques ancestrales mais aujourd'hui sont interdites par la morale Mozabite (GOICHON A.-M. , 1927, La vie féminine au Mzab étude de sociologie musulmane, tome I).

Un autre travail, cette fois, est un militaire français, qui a donné une description générale sur la région de Chekba, c'est le lieutenant Armagnac. Il a présenté le Mzab sur le plan historique et sociologique, il a fait un aperçu sur quelques traditions, et notamment l'importance de l'organisation sociale de chaque cité. Il a donné des détails sur la vie de la population arabe et juive. Ainsi que la cohabitation entre les ethnies dans cette région Saharienne (ARMAGNAC, 1934).

Après l'indépendance, c'est le tour de chercheur Brahim Chérifi (CHERIFI, 2015) de présenter une étude purement anthropologique du le Mzab⁶⁰. L'ouvrage compte neuf chapitres qui étudient successivement la méthodologie et les problématiques abordées, le milieu physique, les croyances anciennes de la région, son repeuplement à la période médiévale, les pratiques commerciales, l'habitat, les unités sociales, l'institution religieuse de la Halqa, et enfin la condition féminine. Brahim Cherifi déconstruit de façon convaincante la thèse très répandue selon laquelle les habitants du Mzab sont les ibadites venus de Tahert, qui ont fui la

⁶⁰ On peut la considérer sans amalgame comme l'étude la plus raisonnable en matière des informations et l'analyses des données sur la société Mozabite.

PREMIER CHAPITRE : CARDRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

capitale Rustumide après sa chute face à l'armée fatimide en 297/909 et se sont installés dans la région de Sadrāta et de Ouargla, qu'ils ont ensuite fuie au début du Ve/XIe siècle.

Une autre thèse académique en arabe réalisée par le chercheur Nasser Belhadj qui traite la vie juridique de la société Mozabite ancienne (2014، ناصر). Il parle du droit coutumier des Mozabites, il a analysé d'une manière explicite la nature et la source des lois qui gèrent la vie de la population. Il a donné beaucoup d'importance aux instances qui élaborent les lois coutumières (le conseil religieux et le conseil laïc). Nasser Belhadj n'a pas négligé d'autres volets de la société Mozabite, il mit en analyse toutes les structures de la société Mozabites, la nature du citoyen et sa valeur au sein de son entourage.

Les notes et les descriptions et travaux scientifiques portant sur le milieu humain et les pratiques sociales durant le XIX^e siècle par les auteurs européens sont d'une extrême importance pour les chercheurs. Car ils traitent d'une période charnière. De fait, ces écrits peuvent donner une idée de ce que pouvait être la vie et les pratiques à la veille de l'arrivée des Français. D'autre part, contrairement aux ressources locales, comme ces travaux se conforment aux canons scientifiques de leur époque, ils sont méthodiques et systématiques dans leur traitement des sujets. En outre, il n'est guère difficile de faire la part d'idéologie qui accompagne la plupart de ces travaux (GUELIANE, 2019, p. 36).

VIII. Approches et méthodes de la recherche

Pour mener un travail de qualité, une recherche qui nous permettra de s'avancer afin d'élaborer un bon travail. Nous voudrions utiliser sur le terrain quelques méthodes et techniques qui vont nous aider à chaque fois pour collecter les données nécessaires⁶¹. Dans chaque région, il y a des méthodes qu'on a utilisées, en effet, tout est lié à la réalité du terrain, la différence des mentalités. En Kabylie et le Mzab, elle nous a imposée de changer les techniques et les astuces pour avoir beaucoup d'informations.

Dès le début de la recherche, on a entamé une série de lecture afin d'avoir un bagage théorique sur le sujet. Une recherche documentaire a été effectuée pendant un an, une liste bibliographique a été élaborée pour commencer la lecture. Cela étant, notre direction c'est le

⁶¹ Les données sont les éléments fondamentaux servant de base à la réalisation de la recherche. Elles découlent directement des indicateurs retenus mais leur recueil nécessite toujours de l'ingéniosité. Celui-ci se fait par l'intermédiaire d'instruments dont on doit être certain qu'ils fourniront des informations valides.

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

terrain pour observer de loin et de proche les rites de la Ziara. Une observation participante réglera quelques problèmes pour avoir des informations détaillées sur la signification des actes selon les explications des enquêtés. On souligne qu'on a fait aussi des interviews et entretiens avec le gens en Kabylie et le Mزاب.

VIII.1 : Approche Comparative

Cette approche de recherche se concentre sur la comparaison des similitudes et des différences entre les phénomènes sociaux afin de découvrir les facteurs ou les conditions qui accompagnent l'émergence d'un phénomène social ou d'un modèle de comportement spécifique. La comparaison peut être : Longitudinale : on compare un phénomène dans plus d'une communauté, ou une région au cours d'une même période. Transversale : on compare un phénomène dans une seule population sur une longue période afin d'étudier le développement du phénomène et son évolution dans le temps. Les deux niveaux de comparaison permettront aux chercheurs d'avoir un accès à l'information et l'analyse pertinente de tous les phénomènes sociaux. C'est la compréhension d'un groupe social au sein de la société pour avoir plus de détails sur sa base de vie.

Ce qui concerne notre travail, nous allons trancher sur cette méthode qui consiste à comparer un phénomène qui est répandu en Kabylie et le Mزاب. La Ziara qui est une pratique religieuse d'une dimension historique et sociale, avait un ancrage au sein des deux peuples. Ce fait impose de choisir cette approche comparative afin de savoir les détails et l'historique de cette tradition commune. Ce niveau de comparaison dans les deux communautés qui ont une même origine. C'est à nous de connaître et découvrir les attitudes religieuses, y compris cette notion de la Ziara, la sainteté....

La recherche comparative se distingue des autres sur plusieurs aspects. Premièrement, la recherche comparative aide à accroître la capacité du chercheur à donner des éclaircissements plus solides de l'événement étudié. Car ces explications sont basées sur des preuves recueillies auprès de plusieurs sources d'informations ou sur une longue période, ce qui réduit la nuance des facteurs de hasard et des biais culturels.

Deuxièmement, la recherche comparative renforce la capacité du chercheur à élargir la série des variables étudiées qui sont incluses dans la conception de la recherche. Il utilise à cet

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

effet divers indicateurs tirés de plus d'une société, tels que les indicateurs qui sont utilisés pour mesurer le statut social et qui comprennent le revenu et la profession. Dans certains pays, ils incluent également le lieu de résidence et la lignée familiale. Troisièmement, la recherche comparative permet d'utiliser des facteurs et des aspects culturels et sociaux de chaque société ; ce qui renforce également le pouvoir des interprétations et augmente leur résilience face à la critique.

VIII.2 : Approche Anthropologique

Pour étudier un phénomène social, il est nécessaire de rechercher sa cause effective qui l'a créé. La fonction sociale qu'elle remplit, et donc la méthode anthropologique est la plus appropriée pour une étude. Le phénomène de la « Ziara » comme sujet principal en Kabylie et le Mزاب, l'affaire des croyances aux saints, aux cheikhs. Sur la méthode anthropologique, qui ne se satisfait pas de l'étude descriptive des phénomènes sociaux. Le formel et le matériel, mais la recherche sur l'interaction du matériel et de l'immatériel, car cela dépend de l'entrée. Une entrée ethnographique et historique pour enquêter sur les événements et les comportements de son passé, présentez-le en essayant de l'analyser et de l'expliquer.

Le phénomène de la (Ziara) est un phénomène culturel et comportemental qui constitue un système culturel et social en soi. Il a produit des concepts et des pratiques spéciaux, pour que l'anthropologue analyse le phénomène. L'interprétation des comportements et des pratiques, ainsi que la relation entre divers domaines sociaux et culturels, sont essentielles. Pour l'expérimenter et vivre avec le phénomène tel qu'il est, nul doute que l'approche anthropologique basée sur l'observation par la participation et l'interview.

Le chercheur inspire la capacité de questionner les éléments culturels et sociaux et l'interrogation de son présent et de son passé et des structures matérielles, morales et comportementales qu'elle a produites. La méthode l'observation participative est l'une des techniques de recherche les plus importantes dans le domaine anthropologique et la promotion de la recherche. L'approche anthropologique doit correspondre à la nature de l'étude du phénomène de la (Ziara). Pour atteindre les objectifs fixés et comprendre la relation du comportement humain avec le phénomène. Par l'utilisation de méthodes de recherche anthropologique qui sont l'enquête, l'observation et l'entretien, et aussi comment les refléter successivement. Les méthodes comportent différents niveaux de recherche en profondeur,

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

grâce auxquels le chercheur peut analyser le contenu du phénomène, et en soulignant ses éléments de base.

VIII.3 : Approche Ethnographique

L'étude anthropologique nécessite une observation constante et précise des phénomènes et systèmes sociaux l'éthique, les croyances, les pratiques, et c'est le rôle d'une ethnographie⁶². En raison de la nature de l'étude actuelle, qui comprend dans son contenu la description théorique. Nous avons fait une introduction à des étapes méthodologiques cohérentes en fonction de l'approche ethnographique, qui est considérée comme une introduction clé à l'étude. Puisque la description à déterminer la nature et les caractéristiques des phénomènes et parfois à établir les associations entre eux⁶³.

Là où le chercheur commence son travail en définissant le contexte géographique et humain et en le décrivant. L'ethnographie se réfère à étude descriptive pour qu'un ethnographe puisse donner une description détaillée du phénomène social, et analyser sa relation avec la morale, les croyances et l'ordre social des personnes étudiées. On a utilisé l'approche ethnographique en fournissant un matériel descriptif et pictural qui ouvre la voie à l'étude des conditions actuelles. Des phénomènes étudiés en termes de propriétés, de formes et de relations, et les facteurs affectant.

Ces études actuelles dépendent de la description des phénomènes tels qu'ils sont en réalité et d'une description précise des tous les angles. Afin que la description soit basée sur un suivi et un suivi attentif d'événement de la (Ziara). De suivre le comportement des individus et le type de pratiques, de manière qualitative et qualitative, afin d'identifier le phénomène. En termes de contenu et de contenu, enregistrement du matériel, analyse des documents historiques et collecte d'informations. Au cours de l'étude de terrain, pour d'analyser et d'interpréter pour parvenir à des conclusions et généralisations qui aideront à comprendre la réalité et la développer au lieu de la juger. La description commence par identifier le problème et faire des hypothèses puis l'analyser et les interpréter.

⁶²Les descriptions détaillées d'un phénomène ou d'un aspect de la vie sociale. Il peut s'agit, par exemple, d'un lieu de travail, d'un rite, d'une cérémonie... etc.

⁶³ La description peut aussi constituer le premier stade d'une recherche ; dans ce cas elle peut exposer les résultats d'une observation ou d'une enquête exploratoire. Ce niveau doit être soutenu par une méthode rigoureuse et des hypothèses.

VIII.4 : Méthode Qualitative

Dans notre travail de recherche, nous avons fait le choix sur la méthode qualitative. Notre objectif principal c'est de récolter les informations par divers moyens, l'essentiel c'est d'arriver à l'objectif. Le terrain nous donne à chaque fois des visages qui changent, donc, une difficulté, qui nous oblige de s'adapter avec d'autres méthodes peuvent être réalisables sur le terrain. Nous avons employé cette méthode, car, c'est celle qui admet le mieux à la nature de notre sujet. On a utilisé cette méthode pour chercher profondément sur l'histoire des actes et leurs significations. Vu le nombre des rituels qui seront exposés dans cette thèse. L'observation et l'observation participante, et les entretiens pendant la tradition de Ziara, un contact direct avec les enquêtés pour avoir plus d'informations⁶⁴.

Parmi les caractéristiques de la recherche qualitative figurent les éléments suivants : La recherche qualitative accroît notre compréhension de tout phénomène social dont nous ne savons guère de choses ou corrige notre connaissance de phénomènes sociaux répandus mais non expliqués avec précision. La recherche qualitative permet d'accéder à des informations approfondies difficiles à exprimer de manière quantitative ou statistique. La recherche qualitative se caractérise par une pénibilité et une ouverture aux variables car les entretiens et les observations ne sont pas codifiés ou standardisés pour tous les cas. Dans la recherche qualitative, le chercheur n'a pas de contrôle préalable sur le domaine de la recherche et les méthodes de collecte d'informations⁶⁵.

L'utilisation de cette méthode, dont l'objet de récolter les informations théoriques par la lecture, les analyser après la fréquentation du terrain⁶⁶. L'élaboration des entretiens avec les gens, qui nous permettra de rassembler et de classer les informations pour les traiter attentivement afin de sortir d'une série des résultats. La recherche qualitative, elle peut inclure l'approche ethnographique (observation et entretiens). Une la nécessité d'utiliser

⁶⁴ Outre le fait de collecter et d'analyser la documentation, la recherche qualitative s'appuie sur des entretiens ou des observations sur le terrain naturel de la vie sociale quotidienne.

⁶⁵ Dans l'approche qualitative, le chercheur part d'une situation concrète comportant un phénomène particulier qu'il s'agit de comprendre et non de démontrer, de prouver ou de contrôler. Il veut donner sens au phénomène à travers ou au-delà de l'observation, de la description de l'interprétation et de l'appréciation du contexte et du phénomène tel qu'il se présente.

⁶⁶ Cette méthode recourt à des techniques de recherche qualitatives pour étudier des faits particuliers (études de cas, observation, entretiens semi-structurés ou non-structurés, etc.). Le mode qualitatif fournit des données de contenu.

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

la méthode qualitative en plus de la méthode quantitative étant donné qu'elle est plus complète et plus approfondie que la vision globale ; ce qui contribue à la précision de l'analyse. Les avantages de l'étude de cas sont qu'elle met la lumière sur un sujet spécifique en approfondissant un cas (ou plusieurs cas spécifiques), et se spécialise subtilement sur la question.

VIII.5 : L'Observation directe et l'observation participante⁶⁷

L'observation est le premier outil adopté par le chercheur en anthropologie dans son étude. L'observation sur place est une technique de détection directe utilisée pour visualiser un groupe et est donc requise⁶⁸. Il faut utiliser les deux pour rechercher des informations (observation et observation Participante). L'observation était selon les moments et les circonstances de l'étude de terrain, parfois manifeste et parfois cachée. Et c'était intentionnel et non intentionnel, car les conditions de travail sur le terrain et la nature de la recherche sont différentes selon les places. Les personnes du domaine d'études et leur interaction sociale et culturelle font de cette diversité de l'utilisation de toutes sortes de cette technique. Qui a abouti à des résultats très importants et précieux dans la détermination des éléments de recherche. Formuler des questions d'entretien et des rapports sur le terrain en fonction des objectifs de la recherche et de la nature de l'étude.

L'observation c'est une technique qui nous permet de voir comment les gens effectuent les pratiques rituelles, et d'analyser les actions collectives. L'observation participante en nous impliquant directement dans les pratiques à étudier les rites au sein du village. Le terrain c'est le laboratoire de l'anthropologue, donc le recours à cette technique pour collecter les données. Dans le but d'analyser selon les situations où le rituel se déroule, afin de se faire une opinion complète de cette culture.

Laboratoire de l'anthropologue est le terrain pour y travailler il se rend chez le peuple qu'il a décidé d'étudier, il écoute les conversations, visite les demeures assiste aux rites, observe

⁶⁷ Elle est l'une des techniques utilisées dans la phase exploratoire et expérimentale de la recherche. Elle permet à l'enquêteur de recueillir les informations par la vision faite à la lumière des objectifs fixés. Il existe en fait plusieurs types d'observations parmi lesquelles nous avons choisi l'observation directe et l'observation participante.

⁶⁸ Dans la méthode d'observation, l'étendue de la participation du chercheur avec les membres de l'étude varie selon le type et la nature de la recherche. L'étude peut adopter l'observation participative, de sorte que le chercheur rejoint le groupe cible et partage sa vie quotidienne. Le chercheur peut aussi s'éloigner des participant.es et agir en spectateur/spectatrice pendant la période de collecte d'informations.

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

le comportement coutumier, interroge les gens sur leurs traditions brèves il se familiarise avec leur mode de vie afin de se faire une opinion de leur culture ou d'en analyser un aspect particulier (AKTOUF, 1987, p. 67). C'est souvent ce qui est donné comme le cœur même du terrain ethnographique. Il s'agit par-là de dire que le chercheur est engagé dans une interaction prolongée, de longue durée, avec les acteurs sociaux dont il se fait l'étudiant. C'est aussi simple que cela. Cette interaction de longue durée contraste avec des modes « miniers » d'extraction des données : ceux-ci ne sont ni meilleurs ni pires, mais simplement autres, et produisent d'autres types d'informations (DE SARDAN, 1985, p. 66).

Cette méthode permet d'éviter le problème de la différence entre un comportement réel et un comportement verbal de mettre au jour des éléments souvent non conscients. L'utilisation de l'observation comme moyen de collection s'est faite en Kabylie et le Mزاب, puisque, quelques informations besoins d'user cette méthode classique. L'observation participante, tout dépend la qualité du terrain et sa nature, la situation dans le village d'enquête. Nous aidons beaucoup d'utiliser cette méthode, car, un membre du village, c'est facile de s'intégrer entre les gens pour entamer un travail commun avec eux pendant les rituels.

À Ghardaïa, on fait trois séjours d'enquête entre 2019 et 2021. L'usage de l'observation directe est important pour savoir les réalités de société Mozabite. Le déplacement vers des lieux et des places est aussi nécessaires pour nous, afin de savoir les détails et les histoires liées aux différentes places dans le ksar de Ghardaïa. Le séjour le plus important c'était en 2021, lors de la célébration de la fête de Ziara. On a déplacé, habillé de la tenue traditionnelle Mozabite, en observant le déroulement de ce rite à partir de 7h jusqu'à 12h. Toute l'action est observée par nous, une occasion de poser des questions, de s'approcher de gens pour savoir le sens de cette action sociale⁶⁹.

Le terrain en Kabylie, il est un peu différent. L'observation directe existe, on a fait le recours à cette méthode pendant des journées d'enquêtes. Ce qui concerne l'observation participante c'est une astuce qui nous a permet de collecter un nombre considérable d'informations. Le terrain est accessible, l'accès à l'information n'est pas difficile, la disponibilité des informations sur le sujet facilite la tâche. Durant l'année on fait des enquêtes du terrain, rencontrer des personnes âgées et cultivées afin de savoir l'histoire de cette pratique,

⁶⁹ Les questions permettent d'agiter le problème sous tous les angles ou aspects pour l'explicitier et mieux l'appréhender. Sans question, il n'y a pas de recherche.

PREMIER CHAPITRE : CARDRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

pour nous saisir cette opportunité n'est pour avoir l'information et toutes les données nécessaires pour compléter ce travail de recherche.

VIII.6 : L'interview

VIII.6.1 : L'interview centrée : C'est une sorte de discussion assez peu structurée mais centrée sur un sujet précis et bien délimité. Ici, le degré de liberté est très élevé aussi bien pour le questionneur que pour le questionné. Il suffit d'avoir un thème préalablement défini et, durant l'interview, il faut veiller à ce que l'interviewé, dans tout ce qu'il dira, soit toujours à l'intérieur des limites fixées pour le thème dont il est question. On appelle aussi ce type d'entretien « interview exploratoire », car il consiste souvent à explorer, à voir (dans le sens de se faire une idée) ce que les répondants choisis ont à exprimer sur un thème particulier (et sert à préparer les hypothèses d'une recherche par exemple) (AKTOUF, 1987, p. 188). Et aussi est un entretien structuré dans lequel on pose une série de questions préparées à l'avance au participant. Tous les participant.es reçoivent les mêmes questions, dans le même ordre et de la même manière. Le rôle du chercheur est neutre et de par sa nature.

C'est le processus qui consiste à poser un certain nombre de questions afin qu'elles soient précisées et séquencées par le chercheur. Le chercheur doit maîtriser le sens de l'entretien en tenant compte des axes qu'il avait préparés à l'avance. Le répondant ne s'écarte pas du sujet de l'étude, afin de connaître les variables de l'étude. Afin que nous puissions collecter le plus grand nombre d'informations sur le domaine d'études et étendre le réseau d'informations avec les différents membres de la communauté de recherche. Nous avons préparé une série de questions basées sur l'entretien qui se déroule par présentation orale et enregistrement des réponses.

Ce genre de méthode, on l'utilise avec des personnes distinguées par leur savoir et leur compréhension. On cherche toujours de savoir des informations détaillées et approfondies sur le sujet. En Kabylie, cette technique est fortement utilisée vu la qualité et l'accessibilité du terrain pour collecter les informations. Le Mzab, une série des entretiens centrée autour des sujets bien distingués.

VIII.6.2 : L'interview en profondeur : Ici, il s'agit d'essayer d'aller au fond de certaines choses, de certains aspects particulièrement significatifs pour le chercheur. Le degré

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

de liberté est assez réduit (c'est l'enquêteur qui fixe les thèmes dont il faut parler et la façon de les aborder) alors que le degré de profondeur est assez élevé (chaque thème doit être épuisé et discuté à fond avec l'interrogé). Ce genre d'interview est également centré sur le sujet (on va en profondeur dans ce qu'il pense ou ressent, lui, sur le thème discuté), mais n'est pas nécessairement orienté vers une thérapie, une cure ou une aide. Ce peut fort bien être un entretien de simple recueil d'informations mais très approfondi. Ce genre d'interview est très utilisé dans ce qu'on appelle les études de cas, où il s'agit d'aller à fond, dans chaque cas (AKTOUF, 1987, p. 88)

Largement utiliser afin d'avoir un nombre considérable et une qualité des informations qui nous aident, en effet cette méthode, est très spécifique. Elle vise de récolter tout ce qui est nécessaire. L'existence des gens, et la disponibilité pour effectuer cette méthode. Le terrain en Kabylie et le Mزاب est très favorable pour faire cette méthode. On devrait juste savoir et sélectionner les personnes dans laquelle on exécute cette opération, qui consiste à collecter toutes les informations nécessaires.

VIII.6.3 : L'interview directive : C'est la forme d'interview où le degré de liberté est le plus réduit, c'est presque un questionnaire que l'on fait passer oralement. Toutes les questions sont prévues et non majoritairement improvisées au fil de la discussion comme dans les cas précédents. Le but visé avec ce type d'entretien est la vérification de points précis ou le recueil d'éléments d'information de détail (AKTOUF, 1987, p. 89). Ce type d'entretien se concentre sur des questions rationnelles et non émotionnelles. Les réponses peuvent être des modèles prédéfinis (avec peu de diversité de et des réponses variées). Des questions ouvertes peuvent également être utilisées pour permettre au participant ou à la participante de répondre comme il le souhaite, sans restriction ni protocole.

Ce genre est très utilisé pendant notre séjour d'enquête au Mزاب. La qualité de la société est très sensible, et la place de la femme est indiscutablement réservée. Ce genre d'entretien consiste juste à récolter des informations qu'on les traite après pendant l'analyse des données et leurs significations. L'entretien se caractérise par un contact direct avec le répondant et une interaction humaine. En Kabylie on a réalisé des entretiens avec des femmes instruites pour savoir la vision de femmes sur cette tradition. Contrairement au Mزاب, on a tenté de faire des interviews avec des femmes afin de les interroger sur un nombre des pratiques qu'on avait trouvé durant la lecture, finalement ça n'a pas marché.

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

VIII.7 : La documentation

Cette technique va nous permettre d'utiliser des cartes pour mieux connaître le terrain de l'enquête. Il y a aussi des documents archivés fournis par les enquêtés, surtout les papiers qui parlent sur l'histoire de la région Kabylie et Mزاب pendant la période coloniale. Cette méthode consiste à répertorier et à consulter des documents, les plus spécifiques et plus spécialisés possible sur le sujet de la recherche. On utilisera donc registre, rapports, séries, statistiques, manuels, thèses et même s'il en existe, des documents audio-visuels afin d'en savoir le plus que l'on peut à l'avance, sur le problème traité ou sur des problèmes identiques, similaires (AKTOUF, 1987, p. 103).

Dans la vallée du Mزاب, il y a des écrits anciens qui reviennent à une époque de moyen-âge qui parlent essentiellement de la doctrine. Les règles que la communauté des adeptes doit les adapter pour assurer une bonne conduite de la société. Même en Kabylie, un nombre considérable des livres sont à la fois accessibles et disponibles⁷⁰. Le bagage théorique besoin d'une lecture approfondie pour découvrir les prés-informations sur le terrain de la recherche. La recherche documentaire fait partie aussi des enquêtes indirectes, elle consiste de suivre et de lire les ouvrages qui ont une relation directe avec le thème de la recherche.

IX. L'analyse des données qualitatives

L'analyse des données est la partie la plus importante de la recherche scientifique car elle comprend toutes les sections liées à l'analyse des informations et des données collectées lors de la recherche sur le terrain⁷¹. Cette section traite des résultats principaux et secondaires de la recherche scientifique. Les données sont analysées en détail et de manière précise, les résultats discutés et les hypothèses testées. Cette analyse suit la méthode scientifique de rédaction, d'édition et de formulation des résultats, les règles de citation, les règles d'attribution, de définition des marges et d'intégrité scientifique.

⁷⁰ Les membres d'une société donnée se comprennent et comprennent leur monde social. Ils mettent donc en œuvre un certain savoir, fondé sur des dispositions acquises, des schémas de pensée, des expériences, des informations qu'ils appliquent à leur situation personnelle (AUGE, Marc & COLLEYN, Jean Paul, 2007)

⁷¹ Les données recueillies au moyen d'un ou de plusieurs instruments auprès de l'échantillon retenu doivent alors être traitées en vue de décrire (paradigme descriptif), expliquer (paradigme explicatif) ou comprendre (paradigme compréhensif) le phénomène étudié.

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

Il y a automatiquement des étapes à suivre pour analyser les données qualitatives : transcrire les entretiens, organiser les données, désagréger les données, enregistrer les données, identifier les modèles et les tendances et vérifier les résultats. Transcription des entretiens : Il est très important que les entretiens soient rédigés afin de faciliter le processus d'analyse. Si l'entretien est enregistré, il est possible de télécharger et d'écrire uniquement les parties importantes directement liées à la recherche. C'est normal de suivre cette étape pour rédiger un travail comparatif, au cours de nos entretiens dans le village Chorfa et le Ksar de Ghardaïa, une obligation d'écrire les interviews que nous avons faits lors de nos séjours d'enquête⁷².

Il n'y a pas de modèle d'organisation unique mais le chercheur peut organiser les données en fonction de la méthode de collecte des informations (observation, entretien ou documents). Le classement peut aussi s'opérer, en fonction des individus avec qui il a mené la recherche, ou autrement, selon ce que le chercheur jugera approprié pour lui et pour la méthode qu'il adoptera dans l'analyse. Cette étape est importante pour nous, il s'agit d'une organisation efficace pour toutes les données récoltées, qui nous a permis de rédiger tranquillement le travail.

Enregistrement des données : après l'étape de classification, le chercheur doit relire les données et enregistrer ses observations après avoir établi dans son esprit une structure pour ce système de classification. Il procède ainsi après avoir donné un titre, en fonction du sujet traité aux nombreuses unités de données dont il dispose et que des points qui représentent des repères aient commencé à voir le jour. Bien que pas totalement clairs au début de leur formation et pas visibles lors de la collecte initiale des informations. Ces notes se présentent sous la forme de questions qui mènent à des recherches plus poussées, que ce soit à partir des informations disponibles ou pour la recherche d'informations complémentaires.

Lesdites notes peuvent revêtir la forme d'enregistrement des relations entre les catégories qui ont été définies mais qui doivent être vérifiées. Plus la lecture est répétée, plus la probabilité de découvrir de nouveaux éléments dans les données est grande. Le chercheur en anthropologie doit donc lire ses données plusieurs fois et ne pas se contenter d'une ou deux lectures. Nous allons arriver à cette étape, lorsque toutes les données concernant le sujet ont été

⁷² L'organisation des données : à ce stade, le chercheur dispose d'une grande quantité de données, entre entretiens, observation, les documents, etc. Il a également fait quelques observations initiales lors de la collecte d'informations. Ces informations doivent être organisées et arrangées de manière à y revenir rapidement et à les traiter de manière à faciliter leur analyse.

PREMIER CHAPITRE : CARDRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

récoltées par la lecture, et les entretiens et les enquêtes. Ça nécessite vraiment une organisation afin de savoir la classification des informations et la comparaison entre la théorie et la pratique⁷³.

À la fin de la phase d'analyse, le chercheur peut revenir aux études précédentes pour vérifier les résultats de son étude. Contrairement à la méthode de recherche quantitative, l'accent doit être mis sur les études antérieures à ce stade et non au début de la recherche (car la recherche quantitative sélectionne des hypothèses). Le recoupement durant cette étape diffère de celui qui s'opère dans la recherche quantitative où le chercheur arrive avec des hypothèses qu'il veut examiner. Les hypothèses de la recherche qualitative naissent généralement du processus d'analyse et non avant lui.

Le processus d'analyse est un processus échelonné qui se poursuit jusqu'au dernier moment de la rédaction du rapport de recherche⁷⁴. Ce type de classification nécessite une certaine réflexion approfondie et une lecture attentive en vue de trouver des relations et de faire des comparaisons entre les ensembles de données. Ainsi, le chercheur déterminera les modèles d'informations qui ont été formés à partir de la classification des données et commencera à intégrer certains d'entre eux tout en les comparant. C'est une étape importante dans notre travail, une vérification générale des données, et puis une narration définitive de toutes les données qui doivent être utilisées pour la rédaction.

X. Les étapes de l'enquête

X.1 : Pré-enquête

Nous avons consacré cette étape pour lire les documents, les livres, les articles, qui parlent sur la sainteté, sur les traditions. Les coutumes de chaque groupe, sur la société berbère (Kabyle et Mزاب). On a fait un déplacement sur le terrain pour chercher les livres qui peuvent nous aider directement pour élaborer ce travail. La recherche documentaire a besoin d'un temps,

⁷³ Cette mise en forme s'accompagne de commentaires qui sont directement issus de l'observation des résultats : ces derniers peuvent faire surgir des tendances manifestes, des regroupements, des oppositions, des paradoxes, des cas singuliers.

⁷⁴ Cette étape consiste à éprouver par l'exercice de la confrontation, la portée et les limites des résultats obtenus lors de la recherche. Le chercheur dégage ici les enseignements de son étude. Il s'interroge sur les implications des résultats de la recherche. Il vérifie si cette discussion est bien située dans le contexte théorique présenté au début de l'étude et s'interroge sur la pertinence épistémologique de ses choix en matière de concepts, indicateurs, etc. C'est donc une véritable analyse critique de sa recherche que le chercheur sera amené à réaliser.

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

d'une méthode, qui est très vaste, on suivra cette étape par l'enquête du terrain. La première étape de chaque chercheur pour connaître son terrain, c'est la lecture et la recherche documentaire avant de consacrer le temps pour l'enquête du terrain.

Est une phase de terrain précoce dont les buts essentiels sont d'aider à constituer une problématique plus précise et surtout à constituer des hypothèses qui soient valides, fiables, renseignées, argumentées et justifier, la pré-enquête permet de fixer une meilleure connaissance de cause, les objectifs précis aussi bien finaux que partiels (AKTOUF, Méthodologie des sciences sociales et approche qualitatives des organisations, une introduction à la démarche classique et une critique, 1987, p. 102)

X. 2 : Enquête du terrain

Nous avons effectué une enquête du terrain à Chorfa en Kabylie pour récolter les informations nécessaires sur le sujet, par des différentes techniques. Notre travail c'est de comprendre profondément et d'analyser le rite du Ziara dans le village et à Ghardaïa. La collection des données par la lecture et par le terrain, qui est un concept qui regroupe plusieurs sens. Le but des enquêtes et de la visite de terrain, qui comprend des observations, des lectures exploratoires, monographiques, inductives et qualitatives, et entretiens exploratoires. Qui cela nous a permis de définir le problème et de construire des hypothèses dans l'étude actuelle. Comme une étape importante pour la construction des étapes de la recherche et identification des outils pouvant être utilisés dans l'étude de terrain.

Le sacré et la spiritualité, l'ordre social, l'ordre coutumier. C'est difficile de les comprendre sans faire une enquête du terrain pour voir la réaction et les informations des enquêtes. Une enquête pour voir aussi les pratiques rituelles pendant chaque rite. Chaque acte qui est besoin d'un déplacement pour assister, voir, discuter avec les gens. Le sujet est vraiment sensible, plein d'information. Cette enquête du terrain passera par plusieurs étapes on cite : la préparation, le calendrier des rencontres, le mode d'introduction de l'enquête, la présentation du questionnaire, le lieu de passation et les horaires. Une enquête est la mise en actes empiriques d'un raisonnement d'ensemble et, en chacun de ses actes de traitement de l'information ou de formulation des énoncés. Le chercheur reste dans ce raisonnement. Cette définition est tout aussi valable dans le cas des enquêtes qui s'astreignent le plus continûment. Le plus

PREMIER CHAPITRE : CADRE METHODOLOGIQUE DE LA RECHERCHE

méticuleusement aux raisonnements faisant intervenir des nombres et des fréquences que dans le cas des opérations discursives qui fondent une comparaison ou une narration historique.

A Chorfa, on a élaboré un calendrier pour effectuer les enquêtes du terrain. Le moment de la célébration de la fête de Ziara, pendant les fêtes religieuses. A Ghardaïa c'est la même chose, le temps fixé pour célébrer et commémorer cette fête. L'organisation d'un calendrier aidera vraiment le chercheur pour compléter le travail de collection et d'analyse. Le terrain est facile conquérir, contrairement au Mzab.

XI. Les obstacles rencontrés pendant la recherche

Pendant la recherche que nous avons faite, il y'a des digues qui ont joué un rôle, qui sont parfois des éléments de découragement. Parmi eux le manque de documents qui traitent vraiment les sujets ciblés par notre recherche surtout le côté Mozabite. Il y a aussi un manque des écrits qui parlent sur la société Mozabite, qui est un endroit très conservé, historiquement parlant. L'autre obstacle, c'est l'absence des analyses pertinentes qui traitent le sujet de la Ziara, de trouver la signification auprès des écrits. Il y a aussi un manque, parfois des moyens pour effectuer des déplacements du terrain. L'absence des informations sur le terrain est le problème major. La difficulté d'effectuer des entretiens avec les femmes Mozabites, qui ont une place spéciale dans la société. D'autres problèmes, la fuite des enquêtés avant le début de l'entretien, et la réaction des personnes interviewées. C'est ça, en général, les différents rencontrés. Et aussi, la difficulté de faire une observation participante sur le terrain Mozabite.

La Conclusion

Dans ce chapitre, on a donné une idée générale sur la méthode que nous avons suivie pendant la durée de la recherche. Une explication sur la problématique de notre thème. Une présentation de quelques hypothèses, qui nous donnent des réponses premières. On a fait un aperçu sur quelques concepts clés, les techniques utilisées pour récolter les informations. À la fin on a parlé sur les étapes de la recherche et les obstacles rencontrés pendant l'élaboration de cette thèse.

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

Deuxième chapitre

Deuxième chapitre : Monographie de la Kabylie

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

Introduction

Ce chapitre est réservé pour la Kabylie, une démonstration géographique et naturelle et historique. Pendant l'époque ancienne jusqu'à l'époque contemporaine, des informations détaillées sur la région. On s'est attaché à présenter tous les aspects de cette société. Dès le début de l'histoire jusqu'aujourd'hui. Au passage, était une obligation de citer les grands événements qui ont marqué l'histoire cette entité en Afrique du Nord. Il y a plusieurs aspects qui traitent vraiment la Kabylie, sur le plan culturel, historique, géographique, naturel, économique. Nous voulons de faire aux lectures des passages essentiels sur la Kabylie.

I. Cadre géographique de la Kabylie

La Kabylie forme un segment naturel d'un système montagneux de la chaîne de l'Atlas tellien du Nord-Est de l'Algérie. Elle s'est connue du nom (la petite Suisse). Beaucoup de géographes ont l'habitude de la désigner sous différents noms : Grande Kabylie, Petite Kabylie, Kabylie Orientale, Kabylie de Djurdjura¹ ou le pays des Zaouaoua. Les différentes appellations représentent toutes un aspect naturel comprimées. Dans un cadre géographique limité qui s'appelle automatiquement aujourd'hui la Kabylie.

Cette chaîne de montagne de la région de Kabylie se subdivise d'Ouest en Est, en quatre massifs : Kabylie du Djurdjura à l'Est d'Alger. La Kabylie des Bibans à l'Est de Soummam (Oued Sahel)², la Kabylie des Babor sur la rive droite de la Soummam. La Kabylie du Collo (Orientale, Numidique) à l'Est d'Annaba et au Nord du Constantinois. Une région qui a 4

¹ Le Djurdjura traverse la Kabylie par une ligne courbe de Bougie à Palestro, et même au-delà, jusqu'au Bou Zegza. Cet important massif montagneux est très nettement limité au sud par la vallée de l'oued Sahel. Qu'il surplombe comme une immense muraille en ruine. Le versant Nord est au contraire étagé et couvre de nombreux contreforts la grande Kabylie jusqu'à la vallée d'oued Sibaou. Le Djurdjura constitue un massif montagneux assez indépendant pour avoir une flore déjà riche en espèces endémiques (MAHE, 2006).

² L'oued Soummam, dont l'embouchure est tout près de Bougie, est le prolongement de l'oued Sahel qui prend sa source à quelque 200 kilomètres au sud-ouest, dans les hauts-plateaux de Bouira. Ces deux oueds serpentent l'un après l'autre tout le long du versant sud du Djurdjura jusqu'à Bougie. Ils reçoivent de nombreux affluents, permanents ou intermittents, avant de rejoindre la Méditerranée. C'est à Akbou, à environ 80 kilomètres de Bougie, là où le rejoint sur sa rive droite l'oued Bousellam, que l'oued prend le nom de Soummam. La Soummam est donc le réceptacle d'une infinité de cours d'eau et torrents divers dévalant les pentes des montagnes qui l'accompagnent jusqu'à la mer. Même s'il n'est souvent l'été qu'un mince cours d'eau cherchant son chemin entre sables et cailloux, il peut devenir menaçant en période de pluies et fonte des neiges. Le nom Soummam, « *Assif Asemmam* » en Kabyle, c'est-à-dire « fleuve acide », s'explique par les nombreux tamaris qui poussent sur ses rives et dont le feuillage salé donne un goût légèrement acide à l'eau. La vallée forme un long couloir sinueux et accidenté. Elle s'élargit par endroits jusqu'à quatre kilomètres et se rétrécit à d'autres à une centaine de mètres, comme dans les gorges de Sidi-Aïch dans la basse plaine. La Soummam fait office de frontière entre le Djurdjura et les Babor, entre la Grande Kabylie et la Petite Kabylie (MAHE, 2006).

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

massifs, où, la montagne occupe 70% de sa géographie. Historiquement cette limitation était sous un ordre de la langue. Toutes les tribus de la Kabylie orientale parlent la langue Kabyle, pendant même l'occupation Française de la région (GENIEUX, 1917).

La Kabylie constitue une région naturelle par ses caractères physiques, 70% de montagnes. Son climat pendant l'été avec une température de 30° à 35°, l'hiver de 5° à 15°, plus de 1000 mm par an de pluviométrie (MAHE, 2006). Et plus de 60% de sa couverture végétale (forêts, maquis), une densité démographique supérieure de 250 H/km². Ce pays des rochers montagneux, qui se caractérise par une économie de montagne. Une production très limitée, un territoire qui représente (5%) de la surface de l'Algérie. Le lieu où elle situe la Kabylie, l'aspect végétal doit couvrir automatiquement toute la région, vu le taux l'espace vert (BOULIFA, 1925).

Le climat de la région se caractérise, comme on a vu précédemment, par deux traits majeurs. Un été chaud et bien ensoleillé où les précipitations sont rares et une saison hivernale pluvieuse et neigeuse. C'est un climat qui favorise le tourisme dans la région pendant toute l'année. En l'hiver le climat est caractérisé par une période neigeuse. C'est la condition la plus propice aux activités touristiques d'hiver. En dehors de l'hiver, d'avril et novembre est longue période où le climat connu une cesse d'augmentation de températures. Le climat est favorisé aussi aux activités touristiques montagnardes pendant pour d'hiver notamment. Les amoureux de la nature et pour les chercheurs scientifiques (MAHE, 2006).

Pour des raisons géographiques, une division de la Kabylie en deux régions (Kabylie Occidentale, Kabylie Orientale). La première regroupe et englobe la Kabylie du Djurdjura, et la Base de Kabylie. Un territoire géographique situé entre la plaine de Mitidja à l'Ouest et le massif du Djurdjura à l'Est. La seconde est qualifiée de (Petite-Kabylie) qui est composée de la vallée de la Soummam-Oued Sahel, des Babor, des Bibans, et du massif numidique (Collo). Cette Kabylie qui a des ressources générales, des ressources locales, des ressources spéciales. Une vie dure entamée par la population Kabylie, loin des dangers, qui préfère de vivre dans les montagnes (BOULIFA, 1925). Entre les rochers, un climat dur durant l'hiver. Le pays des montagnes était pour les habitants un refuge. L'organisation de l'espace en Kabylie, entre la terre agricole et les maisons construites sur les rochers. La sécurité c'est principal vœu de vivre en liberté qui l'oblige de le faire (HANOTEAU, Adolphe & LETOURNEUX, Aristide, 1872).

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

La Grande-Kabylie : (5000 km²) délimité au Nord par la mer méditerranéenne (100 Km de littoral desservi par la route nationale 24. Comptant trois agglomérations portuaires (Azeffoun, Dellys, Tigzirt) à l'Ouest par le bassin par l'Oued Sahel. Au Sud-Est par la chaîne du Djurdjura, en arc de 60 km de longueur, culminant à 2308 m, au sommet de lala Khadîdja (MAHE, 2006). Entre le Djurdjura (traversée par six cols) et la méditerranée, l'espace est divisée en plusieurs zones naturelles. Le massif littoral par le Nord, et Asif n Sibaw, εamrawa) côtoyée par la route nationale 12. Le massif central traversé par plusieurs oueds et axes routiers. Enfin les sommets rocheux du Djurdjura allongent sur environ soixante kilomètres, de la région de Dra El Mizan (MAHE, 2006).

La Petite-Kabylie : (5000 km²) est divisée en quatre zones géographiques homogènes :

- La dépression centrale formée par la vallée de la Soummam (Sahel), longée par la route nationale 26, reliant la ville portuaire de Bejaia (Bgayet) (l'ancien Saldea, ancienne capitale de la dynastie des Hammadides³) à Bouira (Tubiret) la porte des hautes plaines orientales de la vallée.
- Le versant Sud du Djurdjura formant la limite occidentale avec la Grande-Kabylie.
- La chaîne des Babor à l'Est culminant au sommet du (Grand-Babor) à 2004 m, elle sépare la wilaya Bejaia et Jijel, les régions qui sont proches comme Kherrata etc.
- La chaîne des Bibans au Sud-Est (traversée par la route nationale 5). Elle sépare la Petite-Kabylie du Constantinois et du Hodna et la wilaya de Bordj-Bou-Argeridj de celles de Bejaia et Bouira. Elle culmine à 1840 m au sommet de djebel Maadhid ou Aguergur. Cette chaîne couvrit la région de Kabylie en 3 wilayas, une chaîne montagneuse qui les sépare (MAHE, 2006).

Kabylie de Collo et la chaîne Numidique : (3000 km²), c'est la région la plus arrosée, avec plus de 1200 mm par an. Le massif est fortement boisé, mais les densités démographiques sont nettement moins élevées que celles des Grande et Petite Kabylie. Trois oueds de

³ Royaume Berbère créé par Hammad fils de Bouloghin. Ibn Khaldoun a donné plus de détail sur cette dynastie Berbère du moyen-âge. Le fondateur, Hammad, fils de Bologguin, avait commencé sa carrière par recevoir de son frère, El-Mansour, le gouvernement d'Achîr et d'El-Mecîla. Pendant un temps, il remplit ce haut commandement alternativement avec son frère Itouweft et son oncle Abou-el-Behar. Hammad fonda la ville d'El-Calâ (le Château), dans le voisinage du Kîana, montagne qui s'appelle aussi Adjîça et qui est maintenant occupée par les Eïad, tribu d'Arabes hilaliens. Il transporta dans la Calâ les habitants d'El-Mecîla et de Hamza, villes qu'il détruisit de fond en comble, et il y fit venir aussi les Djeraoua, peuplade du Maghreb. Vers la fin du quatrième siècle il acheva de bâtir et de peupler sa ville, qu'il entourait de murs, après y avoir construit plusieurs mosquées, caravansérails et autres édifices publics (IBN KHALDOUN, 1854, p. 43)

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

Constantinois y prennent leur source : Rhummel, Oued El Kebir, Safsaf. Les principales villes, c'est l'ancien territoire de la tribu de Kutama⁴ (Ucutumani, Ucutaumii), qui a occupé déjà pendant des siècles cette région.

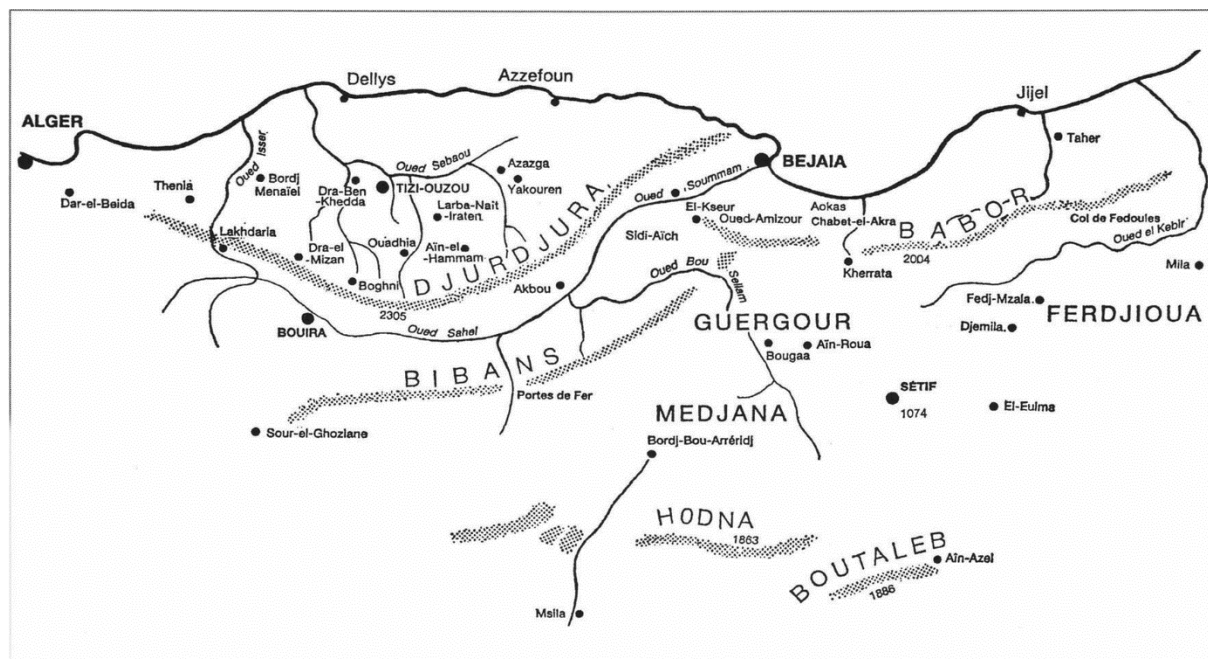


Figure N° 1 : carte géographique de la Kabylie

⁴ Les Ketama, brave et puissante tribu berbère, sont regardés par les généalogistes de cette nation comme les enfants de Ketam ou Ketm, fils de Bernès. La souche de Ketama étendit ses ramifications sur le Maghreb et poussa des rejetons dans plusieurs parties de ce pays ; mais, après l'introduction de l'Islamisme, à la suite des bouleversements causés par l'apostasie des Berbères, cette tribu se trouva établie dans les campagnes fertiles qui s'étendent à l'occident de Constantine jusqu'à Bougie, et au midi de Constantine jusqu'au Mont-Auras. Ce fut dans ce territoire que les Kutama dressaient leurs campements passagers et faisaient paître leurs troupeaux ; ils possédaient même toutes les villes importantes de cette région, puisqu'entre l'Auras et le rivage de la mer qui s'étend depuis Bougie jusqu'à Bône, ils occupaient Ikdjan, Sétif, Baghaïa, Nigaous, Belezma, Tiguist, Mila, Constantine, Skikda, El-Coll et Djîdjel. Les nombreuses ramifications de cette tribu proviennent de deux aïeux : Gharcen et Issouda, lesquels étaient fils de Ketm-Ibn-Bernès. Les enfants d'Issouda sont : les Felaça, les Denhadja, les Mettouça et les Ouriron (IBN KHALDOUN, 1854, p. 291)

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE



Figure N° 2 : la chaîne du Djurdjura

Le chapelet de massifs montagneux humides, salubres et forestiers, constitue un véritable (château d'eau), alimentant le réseau hydrographique régional. L'importance de la région réside dans sa formation, et son climat et le taux de la pluie, qui font de la région un espace naturel, d'une végétation très riche. Une économie de montagne qui se développe en Kabylie à travers des siècles de résistances contre les différentes invasions. Les Romains, Vandales, Arabes, Turques, Françaises. Une région qui s'est reconnue par ses villages regroupés, une forme d'une petite république sous le modèle Européen. D'une construction et d'une

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

architecture très ancienne. La Kabylie était le pays de toutes les activités liées à l'agriculture. C'est les obligations de temps et la sécurité qui poussent les Kabyles de s'adapter pour vivre librement et indépendant sur le plan politique (BOULIFA, 1925). On voit telle activité en Kabylie, comme l'arboriculture, l'artisanat...etc.

II. L'histoire de la Kabylie.

Nous n'avons pas assez d'informations sur le sujet, il y a des récits anciens. Qui parlent essentiellement sur l'histoire de la Kabylie et son peuplement à travers l'histoire. On a juste des aperçus, brièvement, on trouve des simples informations sur la région qui situé en Afrique du Nord. Notre principal informateur c'est l'historien Amar Boulifa. Un instituteur Kabyle d'une formation Française, qui est le premier, de sa qualité d'un autochtone. Il entamait une recherche historique pour démontrer l'existence d'une vie dans cette région montagneuse. Avant la période Phénicienne, la Kabylie était fortement peuplée, par une population (BOULIFA, 1925, p. 15). Des nombreuses découvertes archéologiques marqueront l'ancienneté de la région, surtout dans les villes Maritimes, comme Bougie, Azeffoun, et d'autres villes anciennes (LAPORTE, 1998). Des traces que leurs dates revenaient à une époque antique. L'existence de la civilisation Libyque en Kabylie n'était pas un fait du hasard. Mais une réalité qui était un fruit d'une vie d'une ancienne existence pour ce peuple (BOULIFA, 1925).

D'après les traces archéologiques découvertes en Kabylie sur le massif littéral. Les villes côtières comme Bejaia, et même les villes de la Kabylie de Bibans. Des nombreuses découvertes archéologiques qui affirment l'existence d'une population habitent la région. Sans oublier les découvertes de Boulifa en Kabylie, des traces d'une civilisation Libyque (LAPORTE, 1998). Les explorations sont basées très spécialement dans les villes côtières de Kabylie. Elles affirment qu'il y a une population qui a des relations commerciales avec les phéniciens (BOULIFA, 1925, p. 20). Vu les établissements et des centres d'échanges de la marchandise entre les commerçants Puniques et les Kabyles⁵. Un contact entre cette population avec la civilisation phénicienne, la création de quelques villes puniques en Kabylie comme Saldea. Des thèses qui confirment cette réalité. D'ailleurs, la découverte d'une monnaie d'or de

⁵ En effet, la civilisation carthaginoise qui avait régné sur tout le bassin méditerranéen ne semble pas avoir négligé de comprendre le Djurdjura dans son champ d'action. Formant une bonne clientèle, les nombreuses populations du « Mons Ferratus » durent, dès l'antiquité, être recherchées par le trafic carthaginois : par mer ou par terre, la Kabylie devait, en échange de ses fruits, de ses essences et peut-être aussi de ses richesses minérales, recevoir aisément de Carthage ce qui lui manquait : armes, étoffes et outils de toutes sortes (BOULIFA, 1925, p. 5)

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

Carthage (Punique) les années (300, 250 Avant J.C). Il constitue le plus ancien vestige datable en Kabylie, est une preuve qu'il y a une population qui exerce le commerce avec les Phéniciens.

L'établissement de comptoirs phéniciens sur la côte kabyle permit ainsi au Djurdjura de s'initier aux bienfaits d'une des premières civilisations de l'antiquité. Située sur la route d'Occident et à proximité de Cartilage, la Kabylie put donc de bonne heure être pourvue de ports dont, les plus importants furent Chullu, Djeldjel, Saldéa et Rus-Gunëa, Entre Bougie et Matifou, des comptoirs de second ordre furent créés ; Rus-Uccurus, Rus-Upicir et Rus-Uzus étaient particulièrement chargés d'approvisionner le Djurdjura proprement dit (BOULIFA, 1925, p. 5).

Cette création des villes selon l'auteur donnera à la Kabylie une chance pour se développer, et de s'organiser et de créer un foyer commercial. Qui permettra à la population de la région d'avoir un moyen d'enrichissement et l'acquisition d'une nouvelle culture, d'un métier et une création de la fortune. Les échanges et la fréquentation de la Kabylie avec les phéniciens sont caractérisés par la présence d'une dualité amicale⁶. Aucune implication des étrangers dans les affaires internes de toutes les tribus Kabyles. La période Phénico-Romaines environ 800 avant J.C à 647 J.C. Ce fait laissa des traces et des vestiges précis témoignant les relations entre les populations locales et les éléments étrangers. Des phéniciens étaient implantés sur la côte : Dellys, Azeffoun, Tigzirt (LAPORTE, 1998).

D'ailleurs, la fondation de Carthage en 814 avant J.C, était un grand événement. La création d'une ville permettait à la population Nord-Africaine, notamment la Kabylie de multiplier les contacts et les échanges commerciaux avec les phéniciens qui était un peuple de paix (MERCIER, 1888). Qui fondait leur civilisation à partir d'une intelligence commerciale. La Kabyle était le carrefour de toutes les caravanes commerciales en Afrique du Nord pendant des siècles.

Aujourd'hui ce contact on le voit dans les différentes traces laissées par cette civilisation, notamment le lexique, la toponymie, les traditions. Nous trouvons, en effet, dans

⁶ Une nouvelle lumière qui apparaîtra en Kabylie à cause du contact avec les Phéniciens. À l'intérieur des villes de la Kabylie, et ses ports particulièrement. Les Phéniciens continuaient de fonder des nouveaux centres pour développer encore plus leurs relations commerciales avec la population locale. Une domination commerciale Punique sur les villes côtières de Kabylie. Les passages commerciaux étaient sous le contrôle des Phéniciens.

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

la toponymie de la côte kabyle. Un certain nombre de caps à l'abri desquels se trouvaient sans doute des pêcheries ou même de petites villes désignées par des termes phéniciens souvent complétées de mots Amazigh ; tels sont entre autres : Rusgunéa, Rusuccurus, Ruspikir, Rusizus (BOULIFA, 1925, p. 7). La région côtière de la Kabylie du Djurdjura a livré plusieurs monuments mégalithiques d'un type unique dans le reste du Maghreb : de longues allées couvertes signalées à Ibaahrissen, la pointe Ksila, Aït Raouna et peut-être à Takdempt, près de Dellys. Aït Raouna en offre les exemples les mieux connus (BOULIFA, 1925).

Les vestiges, des monnaies Phéniciennes étaient partout en Kabylie. La région les plus touchées de ce contact, c'est Dellys, et Saldea (Bejaia). Qui renvoient à la vieillesse existence de la Kabylie, un centre commercial par excellence. L'influence de la civilisation Carthaginoise faisait de la Kabylie un centre riche, plein d'activités et d'échanges. La disponibilité des routes, des moyens du transport facilita la tâche aux commerçants de multiplier leurs relations avec la population locale. L'existence d'un climat de sécurité, augmenta les échanges et les activités commerciales entre les Phéniciens et les Kabyles.

On voit que, cette relation durera presque X^e siècle, jusqu'à l'implication de l'élément Romain en Afrique du Nord. Un autre peuple qui venait de l'Europe (de l'Italie), qui sortait vainqueur de sa guerre contre les Phéniciens (MERCIER, 1888), notamment les trois guerres Puniques. Dans le passé Carthage, était le centre de toutes les décisions en Afrique du Nord. Un lieu de civilisation par excellence que tous les Africains souhaitaient de faire le commerce avec elle. Pour la Kabylie, c'est l'occasion de connaître un point un départ vers la progression et la richesse.

Après la défaite de Carthage dans ses guerres avec les Romains (MERCIER, 1888). Le contrôle de la région changea la main. A l'époque de II siècles avant J.C, il y avait deux royaumes Berbères. L'un c'est les Masseassyles de Syphax⁷ (Siqa) et l'autre c'est les Massyles (Cirta) de Gaia père de Massinissa⁸. La domination du territoire des Massyles par le roi Syphax, probablement la Kabylie était annexée à (Siqa) (BOULIFA, 1925). À partir de la bataille de

⁷ Syphax était le roi numide occidentale des Massaesydes, il était un grand allié des romains et donc en opposition avec le roi Gaïa et de son fils Massinissa, gouverneur de Numidie orientale. Syphax apparaît comme un roi puissant.

⁸ Gaïa était le roi de Massyles (l'Est de l'Algérie et une partie de la Tunisie). Il était un voisin des Carthaginois, ses alliés politiques et militaires. La mort de ce roi était un coup fatal pour son fils Massinissa. Le roi Syphax profita de ce vide pour s'emparer de toute la région. Il obligea donc Massinissa d'allier avec les Romains pour combattre les deux alliés (Syphax et les Carthaginois).

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

Zama⁹, un changement politique apparaîtra en Afrique du Nord, la faiblesse de Carthage face à l'émergence de royaume de Massinissa. La Kabylie fait partie du territoire de la Numidie. La chute définitive du Carthage en 146 avant J.C, l'influence Phénicienne diminua pour ouvrir les portes à la nouvelle présence Romaine dans la région (MERCIER, 1888).

Les Romains, les nouveaux dominants, après avoir éliminés le danger Carthaginois entre 264 et 146 avant J.C. Ils entamaient une politique expansionniste pour pénétrer toute l'Afrique du Nord. Le début de ce plan, juste après la mort de Massinissa en 148 avant J.C, cette planification consiste à dominer toutes les anciennes colonies de Carthage, où il y avait une présence Phénicienne. L'évènement le plus important c'est la chute de Carthage en (146 Avant J.C). La force phénicienne n'est plus capable à mener une résistance, elle avait laissé le terrain aux Romains qui ont commencé par la division de la région. La Numidie de Massinissa n'est plus le royaume fort qui imposa sa force à travers la méditerranée.

Les Romains avaient déjà une force militaire maritime, d'une gigantesque armée pour coloniser la région. Malgré la guerre menée par Jugurtha de 117 jusqu'à 104 avant J.C, mais la fin était terrible (MERCIER, 1888). Après la disparition du dernier roi de la Numidie (Ptolémée)¹⁰, Rome trouva le chemin vide pour réaliser ses rêves. Malgré les résistances de quelques chefs guerriers Amazigh comme Takfarinas¹¹. Mais la force militaire de Rome imposa et mettra fin à l'insurrection des autochtones. Les Romains essayaient à chaque fois de tracer les chemins utilisés par les Phéniciens pour le commerce. La réhabilitation des anciens centres, des villes Amazigh pour les utiliser pendant leur règne en Afrique du Nord.

Pour ne plus tarder de s'imposer sa domination, Rome avait choisi les lieux pour fonder des foyers. Des villes très sécurisées qui assuraient le bon déroulement de ses plans. Elle entamait à la construction ou bien de réaménager les villes construites par les Amazigh. Comme

⁹ La bataille de Zama est un affrontement décisif de la deuxième guerre punique survenu en 202 av. J.-C. Elle voit s'affronter les armées romaines d'une part, dirigées par Scipion l'Africain et le roi numide Massyle Massinissa, et carthaginoises d'autre part, dirigées par Hannibal Barca qui y perd la guerre. Une victoire écrasante de Massinissa et ses alliés les Romains. Carthage la célèbre ville punique devenait faible et incapable de résister aux amendes et conditions des vainqueurs.

¹⁰ En 39 apr. J - C, l'assassinat à Lyon du roi Ptolémée (fils de Juba II).

¹¹ Takfarinas est un guerrier Amazigh, ancien soldat de l'armée romaine. Selon les sources il déserta les rangs de l'armée pour mener une guérilla sans arrêt contre les intérêts romains en Afrique du Nord. Depuis 17 jusqu'à 24 après J.C Takfarinas était un danger réel pour l'occupation romaine. Il devint à l'époque contemporaine une icône du nationalisme Amazigh et l'incarnation de l'unité des tribus en Afrique du Nord. Sa disparition était une opportunité à saisir pour les occupants de réaliser leurs objectifs.

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

Saldea (Bejaia, Dellys, Azeffoun, Icosium, comme on l'avait souligné déjà. On voit que Rome entame une politique qui consiste premièrement à occuper les villes côtières (maritimes).

En Kabylie, une région montagneuse par excellence, c'est difficile à Rome de réaliser ses plans dans cette région de l'Afrique du Nord. Elle trouva dès le début une résistance, la domination de la terre Kabyle n'était pas réalisée. Devant ce refus total de la population locale de l'hégémonie Romaine (BERBRUGGER, 1857). La nouvelle force colonisatrice commença de contrôler les villes maritimes Kabyles, à partir de la ville d'Alger jusqu'à Jijel et Skikda et même Bône (Annaba actuelle). Au passage on cite Saldea, Dellys et d'autres villes¹². Elle occupa la ville d'Auzia actuellement Sour El Ghozlane à Bouira. Elle traça un chemin militaire qui va mener jusqu'à Sétif et Djemila. Elle passera par El Biban, où elle fonda quelques centres de surveillance à Medjena surtout. Le but de ce plan était d'encercler le reste de la Kabylie de la mer et de la terre par des postes de surveillance militaire (BOULIFA, 1925).

L'exécution de ce plan pour le but d'affaiblir la Kabylie et de mettre fin à sa résistance. Pour pénétrer encore plus au fond de la région, elle fonda aussi quelques villes, comme Tiklat une distance de 30 km vers Bejaia. Elle dessina les routes pour le commerce et pour le passage de ses troupes militaires vers des destinations diverses. Où elle se trouva d'autres villes Romaines comme Timgad, Theveste (Tbessa)... Mais cette politique exigeait la multiplication de nombreux centres administratifs et militaires. Un pays improductif et hostile comme la Kabylie n'offrait pas d'intérêt aux Romains que dans ses régions côtières et ses vallées de pénétration (BERBRUGGER, 1857).

Mais il fallait bien protéger ces territoires contre les montagnards pauvres et avides de pillage : d'où la nécessité de fonder des postes militaires plus avancés autour des centres urbains et le long des routes (DESSOMMES, 1964). Rome voulait isoler la Kabylie et les tribus qui restaient hors sa domination. L'infiltration au cœur de Djurdjura n'ira jamais un lieu. Cette résistance des montagnards à cette machine militaire était un principe de liberté (BOULIFA, 1925).

Sur les routes qui traversaient ces plaines ou les points dominants rapprochés, étaient échelonnées quelques stations indigènes, se rattachant aux lignes d'étapes de la province,

¹² C'était le meilleur moyen d'imposer le nouvel ordre par la force. Devant le refus total de la population. L'intérêt de Rome à changer, l'importance pour elle, c'est d'occuper toutes les villes maritimes importantes afin d'assurer la sécurité et de contrôler toutes les voies maritimes.

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

défendues elles-mêmes par de petits postes dont nous avons retrouvé les ruines. Les habitants de ces stations jouissaient de diverses immunités, et, par cela même, avaient tout intérêt à soutenir la politique des Romains avec lesquels ils furent bientôt confondus par les montagnards. C'est à cette circonstance qu'il faut attribuer en Kabylie la présence de certaines familles qui se prétendent encore d'origine romaine (AUCAPITAINE, 1864, p. 88).

II. 1 : Révolte de Firmus et son frère Gildon

Une politique militaire parfois associé de la paix, Rome ne voulait pas cessé son objectif de dominer complètement la Kabylie. Une partie d'elle était sous la surveillance Romaine. Le côté maritime et quelques villes qui étaient en limitrophe avec la Kabylie. Après trois siècles de la présence Romaine en Kabylie (BERBRUGGER, 1857), une culture qui venait de s'apparaître, qui était le mélange entre l'élément Kabyle et Romain. Des familles d'origines Amazighes mais étaient romanisées, elles jouaient un rôle important. Elles assuraient une stabilité au service de Rome. Comme c'était le cas des Nubel, une famille Kabyle, mais qui avait embrassé la culture Romaine¹³.

Nubel avait une famille, des fils, parmi eux Firmus, ce dernier occupa un poste sensible dans l'administration Romaine. L'émancipation de Rome de quelques tribus ou familles Kabyles de la région, est un objectif de gagner la sympathie de la population et de dire que Rome ne voulait que l'amitié avec la population. *« Il semble légitime de conclure que la présence de l'armée romaine et les contacts prolongés qu'elle eut avec les Amazigh, la présence de vétérans, d'origines très diverses d'ailleurs, se fixant au milieu des populations, contribuent, durant une première période, à répandre la civilisation romaine. Ensuite, lorsque les éléments africains ont tenu une place de plus en plus grande dans l'organisation militaire et l'armée elle-même, ces éléments ont, par le fait même, participé dans une certaine mesure à cette civilisation »* (DESSOMMES, 1964, p. 34)

Firmus, un chef, un guerrier Amazigh, éduquait de double éducation Kabyle et Romaine. Suite à un désaccord avec l'administration, il décida de se révolter contre Rome, il rassembla une armée grandiose marcha contre les villes Romaines comme Auzia, Dellys,

¹³ C'est une manière utilisée par tous les envahisseurs, elle consiste à favoriser quelques familles alliées à Rome, dans le but de surveiller la population locale pour ne pas avoir des soulèvements. La famille Nubel est l'une des familles les plus importantes en Kabylie.

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

Icosium¹⁴. Il menaça même la capitale de la Maurétanie centrale, une insurrection qui venait de bouleverser tous les plans de la politique Romaine en Afrique du Nord (BERBRUGGER, 1857).

« Les Tindenses, Massinissenses, Isaflenses, Jubaleni et Jesaleni et Massinissenses se retrouvent de nos jours aux mêmes lieux où Théodose les combattit : ce sont les Msisna (ou Kabyle, Imsissen) qui habitent la partie moyenne de l'Oued Sahel, rive droite. Msisna est le pluriel arabisé de Massen Issa ou fils d'Aïssa. Beaucoup de Kabyles portent encore ce nom propre, si célèbre dans l'Histoire d'Afrique, sous la forme Massinissa. Les Isaflenses sont les Iflissen que nous appelons Flissa, d'après les Arabes. Les Jubaleni paraissent être les Jebalin ou montagnards par excellence, c'est-à-dire les Zaouaoua¹⁵ qui habitent le Djurjura, la plus haute montagne de la Kabylie. C'est une désignation connue en géographie ancienne » (BERBRUGGER, 1857, p. 218)

¹⁴ Les Romains cessèrent de confier le gouvernement des provinces romaines à des préfets ou à des comtes latins. Cédant à la nécessité, ils laissèrent ces commandements à de grands chefs indigènes qui furent moins leurs sujets que leurs vassaux. Ces chefs séparèrent bientôt leur cause de celle de Rome. Firmus, l'un d'eux, se révolta, et ce fut cette insurrection qui amena pour la dernière fois les cohortes romaines en Kabylie (AUCAPITAINE, 1864, p. 91).

¹⁵ Les Zouaoua, grande tribu Amazighe, habitent, comme on sait, les montagnes et les collines escarpées qui s'étendent depuis les alentours de Bougie jusqu'à Tedellis. Ils se partagent en plusieurs branches et occupent un territoire qui avoisine celui des Ketama. La véritable origine des Zouaoua n'est connue que d'un petit nombre de personnes : la plupart des généalogistes berbères les font descendre de Semgan-Ibn-Yahyat-Ibn-Darîs, les représentant ainsi comme frères des Zouagha ; mais les généalogistes les plus exacts, tels qu'Ibn-Hazm, les comptent au nombre des peuples ketamiens. Cette opinion est plus conforme à la vérité que la précédente et la localité occupée par les Zouaoua en est la preuve ; car, autrement, on ne saurait expliquer pourquoi ils se trouvent établis sur le territoire des Ketama, bien loin de Tripoli et du Maghreb-el-Acsa, provinces où les Zouagha font leur demeure (IBN KHALDOUN, 1852, p. 299).

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

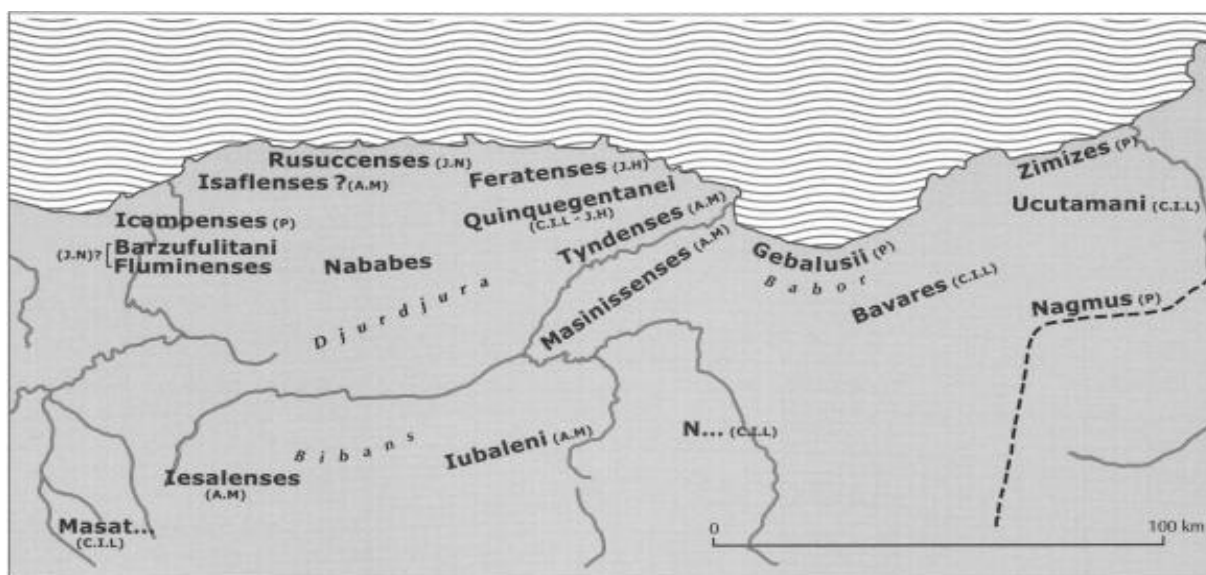


Figure N°3 : les différentes tribus Kabyles pendant la révolte de Firmus

Les historiens de l'époque comme Ammien Marcellin, indique que Nubel était un chef puissant parmi les tribus maures. Il lui donne le titre de Regulus, mais il semble que ce serait minimiser son importance que de traduire par : roitelet (DESSOMMES, 1964, p. 67). Une alliance de cinq tribus Kabyle¹⁶ contre la présence Romaine dans la région, cette dernière pour calmer et contrecarrer la révolte, l'empereur lui-même d'intervenir pour mettre fin. Rome, inquiète, envoyait en Afrique le magister Equitum Flavius Théodose. Après plusieurs combats, quelques frères de Firmus ont été mobilisés à la faveur de cette insurrection qui menaçait vraiment les intérêts du Rome dans la région, elle accédait à la politique maline pour combattre Firmus et ses frères, mais l'un des frères de Firmus c'est Gildon¹⁷ était parmi les troupes romaines. Deux des frères de Firmus, Masicel et Dius, commandent les Masinissenses et les Tyndenses. Ils ont contre eux, outre Théodose, leur propre frère Gildon qui commande des troupes auxiliaires au service des Romains (DESSOMMES, 1964, p. 72)

Une guerre farouche, qui s'éclata entre les Kabyles et les occupants Romains, qui poussa même l'empereur Rome d'intervenir, pour mettre fin à la guerre, une alliance militaire entre les cinq tribus Kabyles, qui forment un front sous la direction de Firmus pour saboter et saccager

¹⁶ Les cinq tribus Kabyles regroupées pour former la confédération de cinq peuples qui portent le nom Quinquégentiens.

¹⁷ Ageldoun selon les sources locales, Gildon dans les annales de Rome. Le frère de Firmus était dans l'armée romaine envoyée pour combattre Firmus. Le prince Ageldoun n'était pas convaincu de la cause de son frère du sang. Il préféra de se rallier avec les romains contre son frère Firmus.

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

les intérêts Romains en Kabylie et même ailleurs. Après plusieurs mois de combats, Firmus s'est senti affaiblir. La force et la mobilisation des Romains étaient fortes. Il commença d'avoir des problèmes du déplacement, son armée n'était pas bien organisée, ni équipée pour enlever la domination Romaine (BOULIFA, 1925).

L'esprit de liberté n'avait pas de mesure, car, cette famille Kabyle Romanisé, qui s'agrandit dans un entourage où la culture Romaine était dominante. Cela n'avait pas empêché les enfants de cette famille de choisir le chemin des origines. Malgré, les combats qui s'opposaient les Kabyles contre Rome. Mais cette dernière avait réussi de combattre et même vaincre Firmus par le moyen le plus lâche, pour elle c'est la trahison comme elle l'a faite avec d'autres chefs guerriers Amazigh hostiles à Rome.

Enfin, l'année suivante, 375, le chef des Isafilensses, Igmacen, trahit Firmus à l'insu, se pénible-t-il, de sa tribu même qu'il aurait volontairement laissé battre après un accord secret avec l'ennemi. Firmus, prisonnier, se pend pour ne pas rester vivant aux moins des Romains. Ainsi se terminait, en 375, après trois années, une lutte qui sembla à plusieurs reprises près d'aboutir à l'expulsion des Romains des Mauritaniens (DESSOMMES, 1964, p. 75).

La fin terrible de Firmus et sa mort n'était pas un empêchement d'arrêter toutes les hostilités à l'égard de Rome. Trois ans de résistance était pour Rome dix ans de cauchemar et de lutte acharnée pour reconquérir la dignité de Rome et sa force en Afrique du Nord. Le chemin de la révolte n'a pas cessé en Afrique du Nord, la lutte pour les Amazigh est un principe absolu. La mort pour une noble cause ce n'est pas une fin de la révolte ou de l'esprit de résistance chez les Kabyles (BOULIFA, 1925). Firmus incarne toutes les valeurs universelles liées à la dignité, à l'honneur et à la bravoure. Il rentre dans l'histoire en tant que Kabyle, fils digne de la Kabylie, l'histoire retiendra qu'il était un brave homme au service de son peuple. Le refus de colonialisme et de ne pas travailler avec lui est une action digne qui mérite des applaudissements et des encouragements.

Le chemin de la révolte s'est poursuivi, cette fois-ci c'est le tour de son frère Gildon. L'histoire raconte que Gildon était dans l'armée de Rome contre ses frères, il révolta lui aussi contre ses anciens chefs, En 388, Gildon est nommé Comte d'Afrique et maître des deux milices, si bien qu'il commandait toutes les forces militaires des provinces romaines d'Afrique, du Maroc, ou au moins de la Moulouya, jusqu'à la Tripolitaine (BERBRUGGER, 1857). Gildon

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

est déclaré n'est plus un responsable romain. Rome comme d'habitude, il attisa le feu entre les frères, cette fois c'est son frère Maziscel qui va combattre Gildon, qui était en Italie. (DESSOMMES, 1964, p. 78).

L'armée Romaine à sa tête Maziscel débarqua vers l'Afrique du Nord. L'armée Amazighe était forte et d'un nombre considérable. L'arrivée de l'armée romaine dans la région pour combattre les révolutionnaires locaux. L'Est de la Numidie sera le terrain de la guerre et de bataille. Gildon était convaincu qu'il gagnera la guerre contre Rome. Mais cette dernière était toujours forte, elle profita de la panique générale au sein de l'armée de Gildon pour attaquer les opposants. Gildon essaya de sauver le reste de son armée, il n'a pas réussi. Les sources de l'histoire donnent des versions sur sa mort, l'une des sources affirme qu'il était tué, l'autre confirme qu'il était capturé et tué par la suite dans la prison.

C'est bien d'analyser la révolte des deux frères contre l'autorité Romaine, par l'explication de la présence de l'esprit de liberté et d'indépendance chez les Kabyles. Malgré le statut de la famille des Nubels et leur possession, cela n'était pas jamais un obstacle pour réaliser le vœu de liberté qui existe chez les Kabyles. Mais la trahison était l'arme préférée des ennemis. Firmus se débarrassera de son frère Sammac il aura contre lui son frère Gildon. Ce dernier sera vaincu par Maziscel, son propre frère et nous savons que c'est à la trahison d'Igmacen, roi des Isafilenses que Théodose dut la capture de Firmus (DESSOMMES, 1964, p. 81).

De Firmus à Gildon, une nature d'un peuple amant de la liberté, les tribus qui s'engageaient pour mettre fin à Rome. Elles constituaient une alliance militaire, les noms des tribus existent jusqu'à notre époque. La puissance de Rome, l'organisation de son armée, et le recours à l'ancienne habitude pour capturer Firmus et Gildon. Ils faisaient le recours à la façon ou Jugurtha fut capturé par les Romains, avec l'aide de son beau-père.

Rome et la Kabylie, pendant cinq siècles de la présence Romaine, cette force n'avait pas réussi de conquérir la région. Une forte résistance de la population contre l'ennemi. Le mont Ferratus (montagne du Djurdjura) ou bien la montagne de fer où Rome n'avait jamais osé de franchir la ligne rouge de dominer les montagnes Kabyles. Cette résistance avait marqué que la désobéissance des tribus Kabyles, l'esprit de révolte était un élément naturel. Vu que cette population avait aimé de vivre seul loin des étrangers sur les sommets de montagne (BOULIFA, 1925).

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

II.2 : Période Vandale et Byzantine

La domination des Vandales en Afrique du Nord était une réalité historique. Les tribus Allemandes avaient profités la faiblesse de Rome et aux conflits interne. Ils débarquèrent en Afrique du Nord pour mettre fin à la domination Romaine. L'ancienne querelle entre les deux forces s'empara cette fois-ci en Afrique du Nord. Carthage devenait la capitale de l'empire des Vandales (BERBRUGGER, 1857). Le reste de l'Afrique du Nord échappa à la domination des Allemands. La Kabylie était toujours mobilisée pour combattre l'ennemi. Elle garda son statut, loin de l'influence des Vandales jusqu'à l'arrivée des Byzantins, les héritiers du Rome, voulaient réanimer les anciennes colonies en Afrique du Nord¹⁸. Après une période de domination, une nouvelle histoire des conquêtes qui s'ouvrira. Cette fois, avec la conquête arabo-musulmane. Cette conquête de l'Afrique du Nord et la nouvelle donnée religieuse qu'elle véhicule ouvrent une ère dont les impacts sont non seulement tangibles mais autrement plus profonds (BOULIFA, 1925).

II.3 : Période Islamique

L'arrivée des premières expéditions militaires Arabes en Afrique du Nord avait bouleversé la situation politique de la région. Les troupes musulmanes guidées parfois par Amr Ibn Al As, et Abdellah Ibn Abi Sarh envahissaient les différentes tribus de la Lybie, comme les Hououara, Louata, et les tribus Zénatienne du Sahara. Ils imposaient à la population un lourd tribut, de payer l'impôt à l'autorité. Les nouvelles troupes Arabes envahissaient toute la région, réclamaient le paiement d'un impôt de guerre. L'arrivée d'un nouveau colonisateur était vraiment un choc pour la population locale. Des hordes guidées par des compagnons du prophète arrivèrent pour s'accaparer des richesses de l'empire occidental des Byzantins.

La naissance à Damas de la dynastie Omeyyade accélérât la conquête. La fondation de la ville Kairouan, première cité musulmane en Afrique du Nord par Euqba Ibn Nafie¹⁹ meurt

¹⁸ Les Byzantins n'ont pas fondé des colonies ou des villes. Mais ils ont emparé des anciennes cités de l'empire Romaine en Afrique du Nord. Comme Timgad, Theveste, Lambèse et d'autres cités de la région. La majorité des tribus en Afrique du Nord ont retrouvé leur indépendance. Les Byzantins n'étaient forts comme les Romains, c'était difficile pour eux de coloniser toute la région. Il suffit juste de dominer les routes principales et les grandes villes.

¹⁹ La fondation d'une nouvelle cité musulmane en Afrique du Nord voulait dire que les troupes envahissantes vont s'installer dans la nouvelle ville. Au lieu de quitter la région vers l'orient avec leur butin, cette fois-ci, une installation des troupes musulmanes pour accélérer la conquête pour toucher des territoires plus vastes et riches.

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

lors d'un combat avec les troupes du roi Aksel à Tahouda, près de Biskra²⁰. La conquête de l'Afrique du Nord, était très rapide sous la direction d'Okba, qui avait réussi de conquérir la Tunisie, Algérie, même le Maroc. Il ne voulait pas s'arrêter la démarche, il imposa à la population soumise la taxe de capitulation, il emprisonna les gens et les filles. Il chargeait des caravanes pour ramener au calife de Damas l'or et les filles.

La fin de l'envahisseur Arabe Uqba était terrible, le chef Amazigh Aksel ou Kusayla voulait juste reconquérir son indépendance et se venger de l'humiliation dans laquelle était victime à cause du chef Uqba. Les troupes Arabes ont perdu leur chef, l'empire Omeyyade avait perdu dans la bataille de Tahouda deux figures emblématiques l'un c'était Uqba et l'autre c'était Abu-El-Mohadjer Dinar. Kusayla recouvrira la liberté comme le passée, il gouverna la cité musulmane pendant cinq, jusqu'à sa mort lors d'une bataille contre les Arabes. L'esprit de résistance des Amazigh était présent, le colonisateur ne ramenait pas la paix, mais la catastrophe et l'humiliation.

Un autre général arabe déléguait pour gouverner l'Afrique du Nord et de mettre fin aux soulèvements de la population locale. C'était Hassan Ibn Nueman, la première rencontre avec l'armée de la reine des Djeraoua Damya (Kahina)²¹ a été vaincu et humilié. Après cinq ans, il refait l'opération, cette fois avec une armée forte. Le général arabe avait réussi de vaincre la reine, qui trouva la mort lors d'un combat. C'était la chute de la dernière résistance Amazighe en Afrique du Nord. Le chemin pour conquérir le Maghreb et l'Andalousie était libre. Les

²⁰ En 675, Kocila, occupant les confins de l'Ouest maghrébin (Maghreb-el-Aqsa) avec ses Awréba et autres tribus, se révolta contre les conquérants islamiques. Vaincu, il embrassa l'islam pour éviter la mort. En 681, le commandement de l'Ifriqiya fut repris par Oqba ben Neffa ('Uqba ibn Nâfi) qui fit de Kairouan sa capitale. Parti en expédition dans le Maghreb où il amassa beaucoup de butin, Oqba maintenait captif Kocila en le traînant à sa suite. Un jour qu'il l'humiliait après l'avoir contraint à immoler un bœuf, il fut assassiné par le prisonnier. Ce dernier, épaulé par ses parents et alliés qui l'avaient suivi dans les Aurès, anéantit la troupe d'Oqba formée d'environ trois cents guerriers. Le tombeau d'Oqba se situe à quelques kilomètres de Biskra. S'installant ensuite à Kairouan, Kocila aurait gouverné l'Ifriqiya pendant cinq ans, jusqu'à sa défaite contre les Arabes en 687 à Mems dans la province de Kairouan (IBN KHALDOUN, 1852, p. 286).

²¹ Une reine des Berbères de la tribu de Djeraoua à l'est de l'Algérie, exactement les Aurès. Elle prend la défense de l'Afrique du Nord après la mort de Kusayla en 687 après J.C. Ce n'est pas une simple ou une femme ordinaire, elle était d'une bravoure incroyable. À la tête de sa tribu et son armée, elle rencontra les arabes pour la première et elle les a infligées une défaite humiliante. Leur chef Hassan prend la fuite vers la Lybie en attendant le calife de Damas organisera une autre expédition pour vaincre cette reine. Hassan, néanmoins, resta cinq ans sous le coup de l'échec qu'il avait reçu ; mais, en 693 ou 694, Abd-el-Mélek lui envoya des renforts et il envahit de nouveau l'Ifriqiya, qui tout entière s'était rangée sous l'autorité de la reine de l'Auras. Elle se sauva dans le mont Auras et fut tuée à un endroit qu'on nomma depuis lors Bir-el-Kahina (le puits de la Kahina). Les Berbères se soumirent alors à Hassan qui leur avait offert une amnistie générale et embrassèrent l'islamisme (IBN KHALDOUN, 1852).

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

troupes Arabes et Amazighes envahissaient l'île de l'Ibérie guidaient par Tarik Ibn Ziad et le gouverneur de l'Afrique Moussa Ben Nouceir (IBN KHALDOUN, 1852).

On doit parler un peu de l'histoire de Califat musulman pour arriver à comprendre et analyser les différents faits historiques en Afrique du Nord, surtout s'il s'agit d'une affaire sur les différentes doctrines religieuses qui arrivèrent à la région suite à la persécution des gouverneurs. Revenant en arrière, en Orient, était la grande déchirure, la mort d'Othman accéléra les faits. La bataille de Saffin qui s'opposa Ali et Muawiya. En 40H c'est la mort d'Ali, par un Kharidjite, ce dernier était un groupe des dissidents qui n'avait pas accepté la commission de l'arbitrage pour régler le différend entre Muawiya et Ali²². Il préféra la guerre à la place de la paix selon la parole de Dieu. Des noyaux venaient de se former à El Bosra, en Irak sous la direction de Djaber Ibn Zayd et Abou Obeida et aussi Abdellah Ibn Ibad (PREVOST, 2012). Ce groupe connaîtra un grand schisme, la doctrine de l'Ibadisme vient de voir le jour en Orient.

L'apparition des diverses doctrines en Afrique du Nord originaires de l'Orient mobilisaient la population Amazighe à la faveur de nouvelles idées. Les Sufrites, les Ibadites, Mutazilites, le soulèvement des autochtones contre le pouvoir central du Damas n'avait jamais cessé, bien au contraire, il continua de se former grâce à l'adhésion massive des Amazigh aux nouvelles idées politico-religieuses. Avec ce mouvement de transition, une nouvelle carte géographique venait de se dessiner. La région ne connaîtra pas la paix, il y a des guerres contre l'autorité centrale de Damas. Quelques tribus préféraient le Sahara et les montagnes pour conserver la culture et les traditions.

Cette idée était très défendue par Amar Boulifa qui dit que : *« De tout temps, l'Atlas, avec ses ramifications, et le Sahara, avec ses plaines désertiques ont été le refuge par excellence des familles berbères, dont certaines, fuyant devant l'envahisseur. Ils subirent des émigrations forcées et passèrent successivement aux quatre points cardinaux de l'Afrique du Nord : de la Tripolitaine au grand Atlas, des rives de la Méditerranée aux Bords du Sénégal ; tel est, d'une façon générale, l'immense parcours d'habitat clans lequel la race berbère s'est,*

²² Avant la mort d'Ali en 40H, une bataille qui opposa les troupes de Califat musulman et les Kharidjites à Nehraouan en Irak. Le chef de ce groupe s'appelait Abdellah Ibn Wahb, après plusieurs communications entre les deux parties pour que ce groupe rejoigne Ali. Un refus total, c'est la place à la guerre. Un combat farouche qui terminé avec la victoire d'Ali et la mort de presque toute l'armée Kharidjite.

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

malgré tout, confinée et développée, à travers les siècles, dans tous ses éléments » (BOULIFA, 1925, p. 33).

Il dit aussi « *Dans cette immense arène, les tribus berbères, pour des raisons multiples, ont été souvent poussées à chevaucher les unes sur les autres, et parfois, par esprit de conquête, à s'anéantir circonstances et surtout par leur valeur numérique et guerrière, elles arrivaient à former de nouvelles tribus. Dès lors, favorablement accueillis par leurs frères de race et de langue commune, les nouveaux transfuges reçurent, avec l'hospitalité et la protection, des territoires où, avec le temps, ils purent, dans leur prospérité, se développer et former une tribu autonome suffisamment armée pour vivre de ses propres moyens »* (BOULIFA, 1925, pp. 25-26).

II.4 : A partir de la fondation des États Amazigh

Les événements s'accéléraient en Afrique du Nord d'une manière très rapide. La révolution guidée par groupes Kharidjites (Ibadites-Sufrites) (PREVOST, 2011) contre l'autorité Omeyyade et Abbasside atteindra l'objectif tracé par les concepteurs de soulèvement. Après l'occupation de la ville de Kairouan par les troupes Ibadites²³. Le calife Abbasside envoya une armée arabe pour combattre les Ibadites (AILLET, 2011). Après la mort du chef Abu El Khattab à Taouargha, lors des combats avec l'armée Arabe. Les troupes Ibadites à leurs têtes Ibn Rostoum²⁴ fondaient la ville de Tihert qui sera la capitale de l'Etat Rustumide (AILLET, 2011). Les Idrissides du Maroc feront un soulèvement, il finira à mettre sur terre l'Etat Idrisside en 172H²⁵. Le chef était un descendant du prophète par Ali et sa fille Fatima (BENCHEKROUN, 2016). L'autorité des Abbassides n'atteignait pas les limites de l'Algérie actuelle. Les Aghlabides de la Tunisie qui les obéiraient (VONDERHEYDEN, 1927). L'Afrique du Nord avait vécu des événements qui vont changer la composante humaine de toutes les tribus Amazighes.

²³ Juste une remarque, cette ville était occupée par une tribu berbère Sufrite. Par la suite les Ibadites sous la direction d'Abu El Khattab ont réussi à combattre les troupes Sufrites. La ville de Kairouan devient une ville Ibadite.

²⁴ Ibn Rostoum était placé gouverneur de la ville de Kairouan par Abu El Khattab. L'imam fut tué par les troupes Arabes, Ibn Rostoum voulait porter secours à son imam, mais il était dissuadé, il préféra de quitter la région avec son fils vers autre direction.

²⁵ La création des deux États en Afrique du Nord (Rustumide et Idrisside) veut dire que la région n'a pas accepté la tyrannie des gouverneurs. Une population qui préfère la guerre pour mettre des nouveaux États qui vont défendre tous les citoyens. L'âme Amazigh a accordée beaucoup d'importance à la liberté.

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

II. 5 : L'arrivée du Chiisme et la fondation de la dynastie Fatimide

En 245/862-863, deux missionnaires Ismaïliens venaient de s'installer au Maghreb. Le premier Abu Sufyan qui épousa une femme de la région de Marmadjanna et y commençait son œuvre de prédication. Il attira la population de la région par sa piété, sa science et les miracles qu'on lui attribua. L'autre missionnaire, Al-hulwani, s'installa à Sudjmar dans le pays des Sumata ; il fonda une mosquée dans cette région (IBN KHALDOUN, 1854).

Au milieu de X^e siècles, un nouveau mouvement, d'une tendance Chiite apparaît en Afrique du Nord. Un missionnaire de l'Orient venait demander l'hospitalité à la tribu Kabyle de Kutama²⁶. Ce Messenger était un élément d'Obeid Allah qui revendiquait une appartenance à la secte Chiite (AMARA, 2016). Il commençait de propager ses idées et les notions de son maître au sein des tribus Kabyles de la région (Kabylie orientale). Un mouvement insurrectionnel qui bouleversait encore une fois la région. Puisque la Kabylie orientale (pays Kutama) était une région d'une grande valeur (AMARA, 2018). Le territoire de la Kabylie orientale échappait au contrôle des Aghlabides de la Tunisie (VONDERHEYDEN, 1927). Le massif qui s'étendait de Bougie la Seybouse et des Hauts Plateaux la mer était le domaine de la puissante tribu des Kutama²⁷. Difficilement accessible, cette région n'avait pas été assaillie par les Arabes qui se gardèrent d'y pénétrer. Les Kutama n'eurent jamais souffrir le moindre acte d'oppression de la part des Aghlabides.

Ce mouvement écrasait toute résistance²⁸, il éliminait la dynastie des Aghlabides de Tunisie²⁹. Puis, il se dirigeait vers les Rustumides de Tihert, la chute de l'Etat Ibadite était un coup majeur dans l'histoire du mouvement Ibadite (AILLET, 2016). Après, la chute des Ibadites de Tihert, les troupes Kabyles Kutamiennes³⁰ se dirigeaient vers le Maroc. C'est le tour des

²⁶ Il s'appelle Abu Obeid-Allah Chii, originaire de Yémen, il arriva en Afrique du Nord à partir de 288H, il commença le travail à la faveur de Mahdi qui va réussir de fonder l'imamat Chiite en Afrique du Nord. La seconde offensive ismaïlienne, qui fait suite à la mission d'Abu Sufyan et d'al-Hulwani, est conduite par le da'i Abu Abd Allah al-chii. Il rencontre à La Mecque un groupe de pèlerins de la tribu des Kutama (IBN KHALDOUN, 1852).

²⁷ Les Kutama étaient installés sur un espace important allant de la côte méditerranéenne au Nord (depuis Collo et même Bône) jusqu'aux environs de Bejaïa (la Soummam) au Nord-Est et les monts du Zab (au Sud du chott el-Hodna et à l'Ouest des Aurès) au Sud (BELLIL, 2004).

²⁸ Cet épisode entraîne un nouvel élan de conversions aux doctrines du missionnaire, qui proclame enfin publiquement sa mission. Le prédicateur organise toute la de Kutama en groupes militaires ; il forme des responsables et des missionnaires.

²⁹ Le dernier calife des Aghlabides Ziadat Allah Ibn El Hareth préféra de fuir de la capitale vers l'Égypte. Avec lui, c'est la fin de cet État qui régnait en Afrique du Nord plus d'un siècle (VONDERHEYDEN, 1927).

³⁰ Il s'agit des contingents Kabyles de la tribu de Kutama qui adoptaient volontairement la doctrine chiite, qui adhèrent au projet d'Obeid Allah Al Mahdi. Cette cause était pour eux un engagement sincère à la faveur de cette

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

Idrissides qui étaient subis le même destin que celle des Rustumides et des Aghlabides (MERCIER, 1888).

L'Afrique du Nord dominait cette fois par une dynastie Chiite³¹, qui ferait d'El Mahdia en Tunisie sa capitale. Un changement démographique causait par les guerres et les expéditions militaires. Les tribus locales de toute la région étaient le moteur de chaque soulèvement, dans chaque révolte contre un pouvoir central. Les habitants de la région s'engageaient volontairement pour bâtir des différents Etats qui étaient une dimension spécifiquement religieuse ou la touche dévote est toujours présente. La population Kabyle de l'époque était l'avant-garde du mouvement Chiite. Elle fondait la dynastie, qui se déplacera après à l'Egypte pour fonder la ville du Caire. Les troupes du chef Kutamien Abu Djohar étaient en avant pour mettre les premiers fondements de l'état Fatimide en Egypte³². Les Fatimides ou les Obeidites règnent en Afrique du Nord puis en Égypte de 297/909 à 567/1171. Quatre souverains se succèdent en Ifriqiya le premier était le fondateur Obeid-Allah al-Mahdi (909-934) puis son fils al-Qa'im (934-946), al-Mansur (946-953) et al-Mu'izz (953-975).

L'autorité centrale était à Damas, et puis à Bagdad. A chaque fois il y avait des soulèvements contre les gouverneurs de la région. La population Amazighe pensait toujours de trouver un salut. Elle marcha, elle mobilisa toute une armée pour combattre cette autorité qui méprisait la population. Le peuple à l'époque pensa toujours de réanimer sa liberté, sa réjouissance de paix par les moyens les plus durs. Elle choisit pour cela le regroupement dans les montagnes, dans le Sahara pour rester loin des guerres, des événements qui changèrent à chaque fois le visage politique et démographique de la région.

Vers X^e siècle³³, c'est le début de la formation des groupes Amazighe-phones en Afrique du Nord. Les tribus Kabyles se regroupaient dans une région montagneuse, loin des dangers à

nouvelle doctrine religieuse. Les Kabyles de Kutama avaient marqué l'histoire du Maghreb Amazigh. Leur force écrase toutes les tentatives de résister contre le projet expansionniste.

³¹ Cette dynastie s'inspire de la secte chiite ismaïlienne, qui est le groupe le plus fort et le plus connu par rapport aux autres sectes de chiisme, il affirme son soutien à Ali, il partage les mêmes valeurs avec les autres sectes, une différence de nombre des imams, cette secte affirme qu'il y a juste 7, le reste il y a douze imams. Il s'inspire d'Ismail fils de l'imam Jafar Sadeq (IBN KHALDOUN, 1854).

³² Les quatre États de l'Afrique viennent de subir le même destin, les forces fatimides réussissent d'écraser tous les États et les tribus qui les opposent (Idrisside, Midrarite de Tafilalt, Rustumide de Tihert, Aghlabide de Tunisie. Une preuve de la forte mobilisation des chiites en Afrique du Nord à la faveur de ce personnage d'El Mahdi.

³³ Aux époques de croissance des invasions, elle remonte dans les montagnes ou bien elle s'enfonce dans les solitudes, capitulant avec les croyances et les pratiques religieuses, mais n'acceptant qu'à la dernière extrémité le

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

cause de la guerre et les conflits. C'était le même cas, avec les Ibadites, qui préféraient de se réfugier au Sahara et de refonder avec la population locale les pentapoles de la vallée du Mزاب (AMARA, 2008).

II.6 : États Ziride et Hammadide

Après le déplacement des Fatimides vers l'Égypte et la fondation du Caire par les troupes Kabyles (AMARA, 2016). Les dirigeants de cette dynastie confiaient la direction des affaires à un chef Sanhadjienne, Ziri Ben Menad Sanhadji³⁴. Qui mettra les bases pour fonder l'Etat Ziride d'un statut indépendant par rapport aux Fatimides (HODY, 1962). Cette amitié ne durerait pas longtemps, un souverain Ziride changeait la direction de la prière du vendredi vers Bagdad. La dynastie des Zirides devient sous l'égide d'Abbassides de Bagdad, les ennemis farouches des Fatimides chiites de l'Égypte (IBN KHALDOUN, 1854).

Les Zirides fondaient leurs capitales, c'était à Achir³⁵ que le nouveau souverain de la dynastie mettait les premières fondations³⁶. Les Fatimides qui laissaient en Afrique du Nord, la famille ladite pour gérer les affaires politiques et administratives de la région qui était une Wilaya³⁷. Après le désaccord entre les deux États, les Fatimides de l'Égypte passent à l'offensive, ils décident de punir les Zirides suite à cette action. L'arrivée des tribus Arabes de Banu Hilal changeait carrément la composante humaine en Afrique du Nord.

Un évènement important qui secouait encore une fois le territoire de l'Afrique du Nord. La riposte des Fatimides était une catastrophe pour la région. Des troupes Hilaliennes³⁸ (Banu Soleim, Banu Maqil...) mobilisaient sous l'ordre du sultan Fatimide qui avait donné une somme

jou des mots et celui des lois, et laissant dans sa retraite, aux lieux qu'elle quitte, des dénominations qui conservent la trace de son passage (CARETTE, 1852, p. 31)

³⁴ Les souverains de la dynastie ziride, première véritable dynastie berbère, sont des Sanhadja, sédentaires comme les Kutama. Les Sanhadja ont acquis une grande importance pendant le règne des Fatimides et ont bâti leur capitale à Achir. Leur pouvoir s'est alors étendu et Buluggin ibn Ziri dirige également Alger, Miliana et Médéa/al-Madya. À l'époque de sa nomination en Ifriqiya en 361/972, il confie Achir à son fils Hammad et vient s'installer à al-Mansuriyya. Buluggin reçoit en lieutenance toute l'Ifriqiya, à l'exception de la Sicile, qui demeure possession fatimide, et des provinces de Tripoli et de Barqa, censées former un état-tampon (PREVOST V. , 2010, p. 183)

³⁵ "Le roi berbère Ziri Ben Menad, fondateur de la dynastie ziride" qui en fait une capitale et dont "des traces persistent encore à l'instar du palais Ziri à kef Lakhdar près de « Aïn Boucif » (AMARA, 2016)

³⁶ C'est alors, dit-on, que la renommée de Ziri Ben Menadd se répandit dans tout le Maghreb et que sa puissance s'affermir. À la demande de ses partisans, de plus en plus nombreux, Ziri dut quitter sa résidence devenue trop étroite. Et de fonder, au sud d'Alger, dans le massif du Titteri, la ville d'Asîr, souvent appelée Asîr Ziri, en 324 H/935-936, sous le deuxième calife fâtimide Abu e1-Qâsim al-Qâ'im (322-334 H/934-946 (HODY, 1962, p. 14)

³⁷ Une wilaya ou une province de l'empire Fatimide de l'Égypte.

³⁸ Des tribus arabes venaient de l'Égypte sous l'accord de l'imam Fatimide, pour se venger de l'émir Ziride Al Muez qui insurgea contre l'autorité chiite, il réclama l'obéissance au calife de Baghdâd.

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

d'argent pour envahir l'Afrique du Nord, et de se venger de l'action du souverain Ziride (MERCIER, 1888). La région Amazighe, cette fois, connaîtrait des transformations sur le plan géographique et humain, la Kabylie aussi subirait des grands bouleversements.

Les Hammadides, les cousins des Zirides, cette branche de la famille royale préféraient de se révolter contre l'autorité des Zirides en Afrique du Nord. Ils fondaient aussi l'État Hammadide³⁹ vers 1018. La capitale était à El Kalaà près de Msila, deux dynasties de la même famille décidèrent de se cohabiter au lieu la guerre, ils vivaient ensemble⁴⁰. La montante des forces arabes dans la région et leur apparition changea catégoriquement la carte politique et géographique de l'Afrique du Nord. Les souverains locaux n'arrivèrent pas à s'unifier pour repousser l'ennemi Arabe. Ils se focalisèrent seulement sur la lutte fratricide entre les clans de la même famille royale. Cette invasion des arabes Hilaliennes poussa les souverains Hammadides de quitter la région de Msila et de changer la capitale. Cependant leur apparition dans le Maghreb eut un effet indirect sur tout le territoire de la Kabylie (BOULIFA, 1925).

Le prince Hammadide, qui avait sa résidence à El-Kalàa (des Beni Hammad) au Nord de Msila, voyant que les Arabes, maîtres de tout le pays, ravageaient le Hodna et la Medjana, songea à créer une nouvelle résidence. Dès l'année 1067, il s'empare de la montagne de Bougie, habitée par une tribu berbère Sanhadjienne du même nom, s'y crée une résidence magnifique qu'il appelle, de son nom, en-Nasseria⁴¹, mais que tout le monde continua de nommer Bougie, comme par le passé. Son fils, El-Mansour, alla y résider, en 1090, avec ses troupes et sa cour, abandonnant une contrée où les violences et la tyrannie des Arabes avaient tout ruiné (BERBRUGGER, 1857, p. 168).

³⁹ En 408/1017-1018, les Sanhadja se divisent en deux dynasties indépendantes, Ziride et Hammadide : après la guerre entre les factions ennemies, à la mort de Badis, son tout jeune fils al-Muezz se voit en effet forcé de signer la paix avec les Hammadides. La nouvelle dynastie règne désormais sur le Maghreb central (HODY, 1962).

⁴⁰ Fondation de la Kalàa (398 H/1007-1008). Pour avoir rang de souverain, Hamad, maître du Zâb et du Maghreb central se devait de fonder une capitale. Il y transporta les habitants de Msila et de Hamza, villes qu'il détruisit, et y fit venir des Qarawa. L'essor de la Kalàa paraît avoir été rapide. Pour mieux surveiller les mouvements des Zenâta, Hammad se tenait tantôt à la Kalàa, tantôt à Asîr (HODY, 1962, p. 108)

⁴¹ En l'an 460 (1067-8), il s'empara de la montagne de Bougie (Bedjaïa), localité habitée par une tribu berbère du même nom. Chez eux, Bedjaïa s'écrit Bekaïa et se prononce Begaïa. On trouve encore les débris de cette peuplade Sanhadjienne éparpillés parmi les autres tribus berbères. En-Nacer ayant conquis cette montagne, y fonda une ville à laquelle il donna le nom d'En-Naceria ; mais tout le monde l'appelle Bougie du nom de la tribu. Il y construisit un palais d'une beauté admirable qui porta le nom du Château de la Perle (Casr-el-Louloua). Ayant peuplé sa nouvelle capitale (IBN KHALDOUN, 1854, p. 51)

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

L'historien Kabyle Boulifa donne son avis à propos de l'installation des souverains Hammadides dans la région de Bejaia : « *les princes Hammadides préféraient la ville de Bejaia qui est loin des dangers qui apparaîtraient en Afrique du Nord. Ce fut ainsi que les princes Hammadides descendants des Zirides se virent eux-mêmes obligés de quitter le Hodna et même la plaine de la Medjana. Pour se mettre à l'abri d'un coup de main possible de leurs terribles ennemis, ils s'installèrent d'abord dans leur forteresse d'El-Guelaa des Beni-Abbas ; mais, se sentant trop à l'étroit et encore peu en sécurité dans leur citadelle où ils risquaient à chaque instant d'être surpris et bloqués, ils décidèrent de se créer une nouvelle résidence, car le séjour même de leur château de Guelaa d'Abi-Taouil (Msila) devenait, à cause de son voisinage avec l'ennemi, des plus dangereux. S'infiltrant par les vallées et plaines, le flot hilalien approchait et menaçait de déborder bientôt dans le Hamza et la Mitidja. A la suite de ces événements, l'antique Bougie fut choisie pour en faire un lieu de refuge et même la capitale du nouveau royaume* » (BOULIFA, 1925, p. 36).

Une autre version donnée cette fois-ci par l'interprète militaire Charles Féraud qui dit dans son livre sur Bougie que : « *En 335 (946 de J.-C), la dynastie de Ziri ben Menad⁴² est investie du commandement des Berbères Sanhadja. En-Nacer, chef de la branche des Sanhadja Hammadides, fonde Bougie en 460 (1067) et en fait sa capitale* » (FERAUD, 1869, p. 65)

L'ancienne ville Punique et Romaine la ville « Saldea », devenait El Nassiria à l'époque des Hammadides⁴³, la Kabylie était un lieu sécurisé par excellence, l'émancipation des tribus de la région à la faveur de de l'installation de cet Etat.⁴⁴ Quoique la Kabylie fût loin d'être

⁴² Ziri ibn Menad est le chef d'une tribu berbère de la confédération Sanhadja. Son ascendance s'établit comme suit : Menad est le fils de, Mankush fils de, Senac, dit Sanhadj le Jeune fils de, Ousfaq fils de, Jibril fils de, Yazid fils de, Ouasli fils de, Semlil fils de, Jafar fils de, Elias fils de, Othman fils de, Sekad fils de, Milkan fils de, Kurt fils de Sanhadj dit le grand. Les fils de Milkan avaient pour habitat la région centre de l'Algérie actuelle, en allant de M'Sila à Alger, Médéa et Miliana Menad, a été gouverneur d'une partie de l'Ifriqiya et du Maghreb central au nom des Abbassides, et qu'il a eu autorité sur les Aghlabides. Quand les Fatimides sont parvenus à établir leur domination sur l'Ifriqiya, Ziri passe de leur côté à cause des liens attachant sa famille à celle d'Ali ibn Abi Talib, dont les Fatimides réclament. Il se montre un de leurs partisans les plus dévoués. Il prouve sa bravoure en luttant contre les tribus kharidjites (Maghraouas, Banou Ifren, etc.) qui se révoltaient contre le pouvoir fatimide et assiégeait Mahdia et Kairouan. Ziri attaque les Kharidjites et fait passer des secours aux assiégés. Le calife fatimide Al-Mansur remercia Ziri du service rendu. Ziri peut alors fonder la ville d'Achir pour s'assurer d'une retraite en cas de revers.

⁴³ Bougie a pour arrière-pays immédiat les deux Kabylie. La ville, bâtie en étages depuis la mer, escalade, de chaque côté d'un profond ravin ce qui l'assimile à la primitive Oran, les dernières hauteurs du Djebel Gouraya, dénommé dans les sources médiévales Amsiwan.

⁴⁴ Bejaia était une ville riche d'un passé assez glorieux. Pour cela, grâce à son caractère d'une ville côtière et montagnaise à la fois, elle constituait depuis l'antiquité un centre commercial et influent à travers la méditerranée. Depuis les phéniciens jusqu'à l'époque islamique, la ville était un centre de transit et de transmission de savoir entre l'Occident et l'Orient.

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

effectivement soumise, la plupart de ses tribus, les historiens l'affirment, étaient portées sur les registres du fisc du gouvernement de Bougie pour l'impôt, kharadj. Pour maintenir des relations directes et constantes avec les tribus des hautes régions du Djurdjura, un représentant du gouvernement de Bougie fut installé à Tedelles (BOULIFA, 1925, p. 37)

« Mais dès que la capitale du royaume fut portée à Bougie, la côte Kabyle depuis longtemps délaissée retrouva son activité d'antan. Située au milieu des territoires soumis à l'influence directe de l'administration Hammadide, Tedelles (Dylles), soutenue par Bougie, ne tarda pas à acquérir de l'importance et à devenir un peu centre politique, militaire et commercial. Servant de débouché immédiat à la Grande-Kabylie, son port, dont les eaux étaient profondes, prospéra et éclipsa bientôt Mers-Eddedjadj⁴⁵, qui ne put survivre à cette concurrence qui lui enleva la bonne clientèle du Djurdjura » (BOULIFA, 1925, p. 39).

Le pays Kabyle devient une région importante. L'installation de l'État Hammadide à Bejaia est une occasion pour les tribus voisines de renforcer les liens avec l'autorité centrale en matière d'échange économique et culturelle. En cas de guerre ou de conflit, le pouvoir de Bejaia demande des contingents de toutes les tribus alliées pour former l'armée de l'Etat. La tradition locale en Kabyle affirme que beaucoup de villages dans cette région ont été créés par cet Etat afin de surveiller les frontières de l'empire face aux ennemis. On cite à titre d'exemple le village de Takerboust (la tribu At Kana), à côté de ce village, il y a un autre qui porte le nom d'At Hamdoun. Un autre village qui s'appelle At Hamad dans la région de Maillot (Imcheddalen). En effet cette tradition affirme que le peuplement de la Kabylie est fait à l'époque de l'Etat Hammadide. La preuve le nombre des villages qui portent le même nom celle de Hammad.

On voit que, l'esprit de l'indépendance des tribus Kabyles, est une question infranchissable. Tout gouvernement qui imposait ses faits et ses logiques sur les tribus Kabyles qui se sentaient menacer de leurs existences. Bougie était la capitale des Hammadide, qui étaient les cousins des Zirides, les troupes Hilaliennes, qui essayaient d'abolir cet état, leurs essais trouvaient l'échec. L'installation des Hammadides à Bejaia, c'est pour assurer la continuité de

⁴⁵ La première localité à mentionner sur le littoral à l'ouest de Bougie est Tadallis (Tédellis, Dellys, antique Rusuccuru), située sur une hauteur et entourée d'une forte muraille ; la région très fertile était un centre d'élevage qui exportait en quantité des moutons et des bœufs. À 24 milles au-delà, Marsâ 1-Dagâg (Port aux poules, actuel Fort aux poules) était un port étroit, peu profond et peu sûr en hiver ; la ville, environnée par la mer de trois côtés était fermée de l'autre par une muraille qui s'étendait du rivage occidental au rivage oriental de la péninsule (HODY, 1962, p. 505).

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

l'organe. La population environnante donna l'aide aux décideurs de Bougie. Mais les derniers veulent faire des régions un point pour rassembler les troupes et l'impôt. La population Kabyle de l'époque telle qu'elle était mentionné par les historiens refusa catégoriquement de payer l'impôt. La chose qui poussa le gouverneur de Bougie de déclarer la guerre. Les tentatives de soumissionner les tribus Kabyles n'iront pas lieu car la résistance Kabyle était toujours forte⁴⁶.

II.7 : État des Almohades

Un autre évènement qui secouait sans doute la région, l'arrivée du fondateur de la dynastie des Almohades. El Mahdi, Ibn Tumert⁴⁷, qui préférait de s'installer à Mallala où une hospitalité lui était donné par les Kabyles de la région⁴⁸. Malgré les menaces du gouvernement de Bougie (Le sultan de Bougie, El-Aziz Ibn Mansour), mais cette protection accordée par la population locale est un engagement sur honneur pour protéger les réfugiés. Celle-ci devina le danger et courut se réfugier à Mellala. En droit situé à quelques kilomètres de la ville de Bougie. Les Beni Ouriaghol (le nom local de la tribu) puissante tribu de Sanhadja qui occupait cette localité, le prirent sous leur protection et préférèrent encourir la colère du sultan que de lui livrer leur hôte. Il était encore là, quand il rencontra, pour la première fois, Abdelmoumen, le même qu'il devait nommer plus tard chef des Almohades. Ce jeune homme allait en pèlerinage avec son oncle ; mais il plut tant à Ibn Tumert par son savoir, que ce docteur le garda auprès de lui et en fit son élève (FERAUD, 1869, p. 87).

L'historien Boulifa nous a fourni quelques détails à propos de cet évènement. L'historien connu de sa défense de la culture et l'esprit d'indépendance des Kabyles : « *Ami du peuple, Ibn-Tumert se déclarait contre tout pouvoir autocratique ; ses critiques contre les riches et les puissants du jour étaient des plus acerbes. Ses attaques contre le relâchement des*

⁴⁶ Pour faire respecter leur autorité et protéger leurs représentants, les Hammadites furent souvent amenés à prendre les armes et à diriger contre les montagnards des expéditions militaires. Mais dès que les tribus de la rive gauche du Sahel et même du Sebaou se voyaient menacées d'une répression quelconque. Se sentant trop faibles, elles reculaient, mais ne se soumettaient point à leurs ennemis. Cependant, malgré toutes ces difficultés qui gênaient sérieusement l'administration pour asseoir son autorité sur des tribus récalcitrantes. Tedelles ne resta pas moins la proie facile des maîtres de Bougie ou d'Alger. Pendant ce temps l'indépendance kabyle restait inébranlable. Sa fermeté et sa ténacité dans la résistance ne faisaient qu'épuiser les forces de ceux qui cherchaient à la dompter (BOULIFA, 1925, p. 40).

⁴⁷ C'est le père fondateur du mouvement les Almohades, qui prêcha depuis des années contre l'autorité des Almoravides du Maroc.

⁴⁸ Il voulut jouer dans cette ville son rôle de réformateur des abus, brisant partout les vases qui contenaient du vin et les instruments de musique ; mais les princes ne passent pas volontiers ces sortes de licences aux prédicateurs sans caractère officiel.

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

mœurs et l'autorité locale ne purent que plaire aux montagnards. Des plaintes contre ce réformateur sévère qui causait du scandale en pleine voie publique furent déposées et le sultan El-Aziz qui projetait de le faire arrêter, se vit impuissant devant Laenaya kabyle, car, averti à temps par ses partisans, Ibn-Tumert, sentant venir le danger, s'empessa de quitter la ville pour aller se mettre sous la protection d'une tribu voisine, les Aïth-Ouriaroul. Installé au village Mellala⁴⁹, le propagateur de la nouvelle doctrine put en toute sécurité développer et enseigner ses nouvelles théories relatives aussi bien à la religion qu'à la morale » (BOULIFA, 1925, p. 45).

Dans les idées subversives exprimées par le futur fondateur de la dynastie des unitaires. Le simple montagnard ne voyait qu'un beau prétexte d'assurer ses libertés et de fortifier son indépendance. Leenaya accordée au Mahdi Ibn-Tumert par les Beni-Ouriaghoul dont le territoire était à quelques kilomètres seulement des remparts de la capitale Hammadite. Nous démontré que le souvenir de la répression d'El-Mansour était vite oublié et que le prestige de l'autorité royale des Hammadides sur la Kabylie touchait à sa fin. Cependant que les tribus voisines de leur capitale, un moment terrorisées, commençaient à se ressaisir et à se reconstituer plus fortes que jamais. Nous notons le passage d'Ibn-Tumert en Kabylie parce qu'il nous semble marquer l'un des premiers mouvements islamiques qui se sont répandus et développés dans le Djurdjura. Le germe du prosélytisme islamique qui prit plus tard une grande extension en Kabylie par l'intermédiaire des marabouts locaux ou venus de loin, pourrait bien être daté de cette époque (BOULIFA, 1925, p. 45)

On voit que beaucoup d'historiens qui ont donné des avis ressemblants sur l'histoire de Mahdi des Almohades, qui trouva un refuge loin de la surveillance de Sultan de Bougie, la tribu lui fournit la protection de résider librement, c'est Leenaya Kabyle qui joua à chaque le rôle pour conserver l'âme de cette personne. Le principe de l'hospitalité Kabyle tel fut pratiqué dans la société Kabyle avait avant tout pour rôle de soustraire l'individu au lynchage. A la violence physique et au meurtre dans une société où il était légitime de se faire justice soi-même et de se venger en vertu de la loi du talion. Etant donné l'absence d'instance juridique. Cette loi de talion

⁴⁹ D'après Ibn Khaldoun, il vit al-Aziz ben al-Mansûr vivant dans le luxe et lui adressa ainsi qu'à ses officiers de sévères remontrances. Ayant un jour été scandalisé par certains actes dont il fut témoin en parcourant les rues de la ville, il brisa des amphores de vin et des instruments de musique. Le sultan, outré, réunit le conseil de ses ministres. Ibn Tumart se réfugia à Mallala où il fut pris sous la protection de la puissante tribu Sanhadjienne des Banu Uriaghul (HODY, 1962, p. 330)

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

engendrait des cycles de violence à ne plus en finir puisque chaque camp se considérait comme déshonoré à chaque fois que le camp adverse lavait son honneur en vengeant un des leurs.

Leenaya permettait ainsi de mettre fin à ce cycle par la loi du talion tout en laissant l'honneur sauf au camp qui était privé de son vengeance. Ce principe de Leenaya faisait autorité et reconnu par tout le monde. Il ne faut pas oublier que nous étions dans une société qui n'avait ni tribunal, ni police. De nos jours, dans les sociétés démocratiques nous sommes toutes et tous sous Leenaya de la justice puisque nul n'est censé de se faire justice soi-même. La force relève du seul monopole de l'Etat qui pouvait en faire usage pour faire respecter la loi. De nos jours, ce principe de Leenaya équivaut à l'immunité parlementaire qui était née justement pendant la révolution Française pour protéger les révolutionnaires contre les agressions.

L'Etat des Almohades après sa fondation vers 1147 par les deux co-fondateurs, le premier, c'est Ibn Tumert (chef spirituel, l'autre Abdelmoumen le chef militaire). Cette dynastie avait réussi d'éliminer tous les Etats faibles de la région, commençons par les Almoravides de Marrakech, les Hammadides de Bejaia et les Zirides de la Tunisie. Il lutte aussi contre les chrétiens normands qui ont envahi l'Afrique du nord en profitant la faiblesse de l'Etat Ziride en Tunisie. La Kabylie avait participé à la fondation de cette nouvelle dynastie, en offrir l'hospitalité au fondateur et au chef spirituel du mouvement des Almohades.

II.8 : La Kabylie dans les écrits du moyen-âge

Avant d'aborder la période des trois Etats issus des Almohades (les Mérinides, Hafsides, Zianides). Nous voulons juste parler de la Kabylie, une région où a été mentionnée par les écrits arabes de XIe siècle, jusqu'à XVIe siècle par les historiens et les géographes arabes. Les lieux mentionnés concernent l'espace situé à l'Est d'Alger, le Djurdjura, les environs de Béjaïa, l'arrière-pays de Djidjelli, les monts situés entre ces deux dernières cités, la plaine du Hamza (environs de Bouira), le massif du Wannugha (au Sud de cette dernière ville), les Bibans, le Guergour, le Ferdjioua et la région qui va du Nord de Constantine au massif de Collo (BELLIL, 2004).

El-Bekri mentionne que : (Le port de Sebiba qui vient après celui de Bougie est dominé par les montagnes des Kutama. » Il ajoute que c'est là que commence le djebel Arrahmane « vaste montagne qui s'avance vers la mer et a pour habitants plusieurs fractions de la grande

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

tribu des Kutama et d'autres peuplades à l'autre extrémité de cette montagne se trouve Collo⁵⁰). Le Djurdjura est cité par Al-Idrissi qui écrit au sujet de Béjaïa : « À un mille de là coule une grande rivière (la Soummam) qui vient de l'Ouest, des environs de la montagne du Djurdjura (BELLIL, 2004).

Al-Idrissi: Alger-Mezghenna, Bougie, Ikjan, Sétif, Zaffoun (Azzefoun). El-Bekri : Mila, Mersa-Dejjaj (près de Dellys), Suq Hamza (Bordj Bouïra), Beni Djennad, Sétif, Bougie, Sebiba (El Mansouria ?), Collo Al-'Omârî : Collo, Djidjelli, Bougie, Tazrut, Azzefun, Dellys (Tadlest)... Kitâb Al-Istibsâr : Djidjelli, Bougie, Mersa Dejjaj, Djezaïr Benou Mezghenna, Qalâat Benou Hammad, Setif. Abu l-Fidâ : Djezaïr, Béjaïa, Sétif, Aykejan (Ikjan). Ibn Khaldoun : Azzefoun, Béjaïa, Tiklat, Fellaya, Bordj Hamza, Dellys (Tadellis), Djidjel, Qalâat Beni. Hammad, Ikjan (Inkijan), Mila, Ksar Ketama, Sétif, Suq Hamza/ Bordj Hamza, Tamzezdekt, Tawrirt, Tazrut. Il est clair que l'on a là aussi bien des noms de cités connues comme jouant le rôle de pôle ou de capitale, des noms de villages, de places de marchés voire de simples bourgades (fortifiées ?) situées sur une voie commerciale entre deux grandes villes (BELLIL, 2004).

Le territoire situé à l'Est de la Mitidja est décrit comme occupé par les tribus Zawawa (Zouaoua < Igawawen – ?) jusqu'au djebel Zzan qui se trouve à l'Ouest de Béjaïa. Dans les écrits étudiés, l'espace occupé par les Zawawa est défini non par rapport à Alger (Mezghenna) mais par rapport à l'État de Bougie. De toutes ces tribus ou confédérations de tribus ayant vécu sur l'espace identifié comme kabyle, les Zwawa sont les plus connus. Cette meilleure connaissance est certainement due au fait que les écrits produits durant le XIXe siècle par les Français (militaires, administrateurs, chercheurs, Pères Blancs...) ont surtout porté sur le territoire historique des Zwawa, c'est-à-dire la Kabylie du Djurdjura dite aussi Grande Kabylie (BELLIL, 2004).

L'historien Ibn Khaldoun nous a donnés aussi quelques détails importants sur le peuplement de la région. On remarque que le nom de Zwawa est très répandu en Afrique du Nord. Il désigne la population des tribus qui habitent entre Alger de Beni Mezghenna et Béjaïa de Kutama. Il dit : « *Le territoire des Zwawa est situé dans la province de Bougie et sépare le*

⁵⁰ L'auteur anonyme du Kitâb Al-Istibsâr nous fournit d'autres informations sur cette région de la Kabylie orientale. Il écrit au sujet de l'arrière-pays de Djidjelli : « La ville est dominée par la montagne des Kutama appelée djebel Benou Zeldawi où il y a de nombreux pâturages et qu'habitaient quantités de tribus berbères. C'est là que le missionnaire Abou Abd Allah prêcha sa doctrine (BELLIL, 2004).

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

pays des Ketama de celui des Sanhadja. Ils habitent au milieu de précipices formés par des montagnes tellement élevées que la vue en est éblouie, et tellement boisées qu'un voyageur ne saurait y trouver son chemin. C'est ainsi que les B. Ghubrin habitent le Ziri, montagne appelée aussi Djebel Zzan, à cause de la grande quantité de chênes Zzan dont elle est couverte, et que les B. Ferawsen et les B. Iraten occupent celle qui est située entre Bougie et Tadellis. Cette dernière montagne est une de leurs retraites les plus difficiles à aborder et des plus faciles à défendre ; de là, ils bravent la puissance du gouvernement [de Bougie], et ils ne paient l'impôt qu'autant que cela leur convient. De nos jours, ils se tiennent sur cette cime élevée et défient les forces du sultan, bien qu'ils en reconnaissent cependant l'autorité. Leur nom est même inscrit sur les registres de l'administration comme tribu soumise à l'impôt (kharadj) » (IBN KHALDOUN, 1852, p. 256).

L'historien Ibn Khaldoun, nous a fourni des détails sur la Kabylie à l'époque de XIV^e siècle une liste importante des tribus qui habitent la Kabylie. Il citait quelques tribus Kabyles : les Zouaoua se partagent en plusieurs branches telles que les Medjesta, les Mellikech, les Beni-Kufi, les Mechedala, les Beni-Zorisef, les Beni-Gouzil, les Keresfina, les Uzelja, les Mujda, les Zeglawa, les Beni-Merena. Quelques personnes disent, et peut-être avec raison que les Millikech appartient à la race des Sanhadja. De nos jours, les tribus Zouaouanienne les plus marquantes sont les Beni-Idjer, les Beni-Menguellat, les Beni-Betrin, les Beni-Yenni, les Beni-Boyardan, les Beni-Iturar, les Beni-Bou-Youcef, les Beni-Chaib, les Beni-Aissi, les Beni-Sadqa, les Beni-Ghobrin, et les Beni-Gouchtoul (IBN KHALDOUN, 1852, p. 256)

Un autre historien qui vient de parler sur les Kabyles Zwawa à l'époque de l'empire des Rustumides à Tihert. Selon lui, la Kabylie était attachée à Tihert et puis elle s'est ralliée avec la cause de chiisme à partir de Xe siècle. Il aborde aussi le refus des Kabyles de payer les impôts et les taxes, une preuve qu'ils rejettent toute autorité ou un pouvoir central. Les Zouaoua, depuis les temps les plus reculés et durant une bonne partie de l'imamat de Tahert (jusqu'à l'arrivée du Da'i Abu Abd-Allah) eurent une destinée étroitement liée à celle des Kutama et des Sanhadja. Apparentés à ces tribus, ils étaient mêlés à elles et il semble que même du temps de la grande confédération des Sanhadja, avant l'imamat de Tahert, ils aient été tout simplement confondus avec les Sanhadja, à l'Ouest de la vallée de la Summam en particulier. Comme pour les Sanhadja et les Kutama, leur indépendance a été totale et ils n'ont jamais payé d'impôts à personne (ZEROUKI, 1987, p. 53).

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

Un autre témoignage sur l'indépendance des Kabyles vis-à-vis le pouvoir central. Cette fois-ci c'est Léon Africain le célèbre voyageur Hassan El Ouazzan qui parle de la région. Il dit : *« Presque tout l'État de Bougie se compose de hautes et âpres montagnes où l'on trouve beaucoup de forêts et de sources. Ces montagnes sont habitées par de riches tribus, nobles et généreuses, qui possèdent un grand nombre de chèvres, de bœufs et de chevaux. Elles ont presque toujours vécu en liberté, surtout depuis que Bougie a été prise par les Chrétiens. Dans ce pays surtout, presque tous les gens portent une croix noire tatouée sur la joue, suivant l'antique usage dont nous avons parlé. Leur principal aliment est le pain d'orge. Ils ont une grande quantité de noix et de figues, que l'on trouve en particulier dans les montagnes du bord de la mer, dites monts des Zoaoa »* (JEAN-LEON, 1981, p. 406).

En conclusion, il apparaît que les régions les plus anciennement peuplées se trouvaient dans la partie orientale de cet espace kabyle. Il s'agit du Ferdjioua, des Babors et du Guergour. De nos jours, seules les populations du Guergour maintenaient la pratique de la langue berbère (kabyle). Vers l'Ouest, la continuité, clairement affirmée encore par Ibn Khaldoun, entre l'Ouarsenis, le Dahra, le Chenoua, les Monts de l'Atlas blidéen, le Titteri, le Djurdjura, la plaine du Hamza (Bouïra). Le massif des Wannugha avait progressivement été rompu, à partir du XIII^e-XIV^e siècle par les incursions des nomades arabes qui cherchaient à s'établir sur ces terres riches. L'exemple des Aït Mellikech qui dominaient la partie orientale de la Mitidja. Ils étaient laissés les Taâliba s'y installer pour se retirer sur le versant Sud-Est du Djurdjura (au-dessus de Tazmalt). En fait, seule la partie centrale de cet espace (à l'Est et à l'Ouest de la Soummam) a conservé sa cohérence, sa langue et son identité culturelle. Les nomades arabes (et Berbères arabisés) ont coupé les Kabyles montagnards des hautes plaines céréalières qui s'étendent entre le Titteri et le Sud de Sétif, terres jadis occupées par les Sanhadja et les différentes tribus Kutama voire même Zawawa (BELLIL, 2004).

II.9 : La Kabylie et les trois États issus de l'empire des Almohades

La Kabylie était libre politiquement, le statut indépendant des tribus Kabyles loin des autorités des pouvoirs centraux de l'époque de XIII^e et XIV^e siècle (Hafside, Mérinide, Âbd-el-Ouadites). Le soutien de la Kabylie était pour les causes justes. L'histoire nous a donnés des

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

détails sur l'implication des Kabyles dans les différents conflits qui opposaient le gouvernement de Bougie⁵¹ et Fès.

L'historien Kabyle Boulifa nous a tracés cet itinéraire de la Kabylie durant cette période : « *Quand, en l'an 683 de l'hégire, Abou-Zakaria⁵² se déclara indépendant, le sultan mérinide Abou-Yaqoub Youssef⁵³ lui déclara la guerre ; et, après s'être emparé de Tlemcen, il envoya pour châtier de son audace l'émir Abou-Zakaria, une armée à la conquête des villes du Maghreb central, particulièrement d'Alger et de Bougie. La situation devint des plus critiques pour les princes hafsides, qui ressentirent, dit Ibn-Khaldoun, une certaine inquiétude même pour leur propre vie. Ce fut alors que l'émir Abou-Zakaria, directement menacé, alla se réfugier en Kabylie et prendre, pour plus de sûreté, position aux environs d'Azeffoun⁵⁴. Bientôt après, les troupes mérinides arrivèrent et entrèrent en conflit avec les partisans des Hafsides, près du Djebel-Ezzan. La bataille, qui fut terrible, donna la victoire aux troupes du gouverneur de Tlemcen* » (BOULIFA, 1925, p. 58).

Durant les longues guerres que les Hafsides eurent à soutenir pour la défense du Maghreb central, qui fut un certain temps, l'apanage glorieux des Abd-El-Ouadites de Tlemcen⁵⁵, la Kabylie ne cessa donc pas un seul instant de maintenir son indépendance intacte. Aux nombreuses preuves historiques citées et qui toutes confirment l'inviolabilité du sol Zouaoua, nous ajoutons une autre, où, avec l'esprit d'indépendance, se manifeste la force de résistance que les montagnards opposèrent de tous temps aux régimes autocrates auxquels de nombreux sultans et autres seigneurs laïcs ou religieux, essayèrent de les soumettre. Leur

⁵¹ La ville de Bejaia était une province Hafside. Donc une partie de la Kabylie était sous l'égide de l'autorité en Tunisie.

⁵² Abou Hafes, chef de la tribu berbère des Hintata, fut le premier qui prêta le serment de fidélité au Mehdi, et, par son exemple, entraîna d'autres personnages marquants. Ce fut ainsi qu'il devint un des intimes du Mehdi. Il prenait rang immédiatement après Abd-el-Moumen. Pendant le règne de ce dernier, toutes les affaires importantes se réglaient d'après l'avis d'Abou Hafes. Abou Zakaria Ier, petit-fils d'Abou Hafs, mécontent de la conduite que tenaient au Maroc les successeurs d'Abd-el-Moumen, se rendit maître de Tunis en 625 (juin 1228), et se déclara indépendant. C'est à partir de cette époque, que Bougie passa sous la domination des Hafsides. Après avoir répudié la souveraineté de la famille Abd-el-Moumen, l'émir Abou Zakaria s'empara de Bougie et y installa, en qualité de gouverneur, son fils, l'émir Abou Yahia Zakaria, en lui accordant, en même temps, le gouvernement de toutes les localités qui dépendaient de cette ville, telles qu'Alger, Constantine, Bône et le Zab. (FERAUD, 1869, p. 94).

⁵³ Fils d'Abu Yusef Yaqub, il lui succéda sans difficulté en 1286 comme sultan Mérinide. Il est mort en 1307.

⁵⁴ Les Kabyles lui donnèrent la protection (Leenaya) qui était une parole, aucun pouvoir peut la destituer. Car, c'est la force morale de toutes les tribus Kabyles

⁵⁵ Dynastie berbère, appelée aussi « Ziyyanides » qui, du XIII^e jusqu'au milieu du XVI^e siècle, avec pour capitale Tlemcen, et dans des conditions historiques particulièrement difficiles, essaya de maintenir sous son obédience le Maghreb Central des rives de la Moulouya à la Kabylie Centrale. D'après Ibn Khaldoun, les Banu 'Abd-al-Ouad faisaient partie des Zenâta de la seconde race et formaient avec les Banu Marîn (Mérinides), les Banu Tuġin, les Banu Rašhid et les Banu Mzab la grande famille nomade des Banū Wāṣīm (IBN KHALDOUN, 1852).

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

aversion pour les institutions du fisc était légendaire. L'opposition catégorique de la part des Zouaoua de se soumettre à la moindre imposition demandée au profit du trésor des princes de Bougie ou d'Alger (BOULIFA, 1925, p. 66).

Dans ces bouleversements profonds, comme autrefois, le Djurdjura se montra inflexible et inabordable. Pendant toutes les guerres des dynasties rivales, ni les Mérinides, ni les Abd-el-Ouadites, ni les Hafside ne pouvait subjuguier le montagnard. Toutes les tentatives faites dans ce sens n'aboutiraient à aucun résultat. La Kabylie, depuis longtemps le point de mire de leurs convoitises et de leurs vains efforts. Elle restait indomptable et indépendante. Les luttes que le Djurdjura dut livrer en ces différentes circonstances ne réalisèrent que fortifier et raffermir les tribus dans leur organisation en petites républiques (BOULIFA, 1925, p. 72).

La Kabylie durant cette période joue un rôle politique très important, la nature des habitants de la région était pour les décideurs politiques un point de secours en cas d'un conflit militaire entre les Etats de la région. L'importance de la Kabylie réside dans la ville de Bougie, l'histoire retient que les Mérinides et les Zianides de Tlemcen voulaient s'accaparer de la ville dans plusieurs reprises. Mais à chaque fois l'intervention et le soutien des Kabyles au pouvoir Hafside bousculent l'affaire en faveur de la Tunisie. Cet acte signé entre les Kabyles et la Tunisie garantie à la population locale d'exercer leur liberté et leur indépendance sans aucun empêchement ou des soucis.

A partir de XV siècle et XVIe siècle les trois États Amazigh de l'Afrique du Nord ne peuvent pas maintenir l'ordre politique établi depuis les Almohades. Toutes les tribus n'acceptèrent pas de payer l'impôt et de s'attacher à aucune autorité. La faiblesse des Etats de l'Afrique du Nord, de l'autre côté de la mer méditerranéenne, les royaumes chrétiens de l'Espagne fondent leur puissances face au recul terrible des musulmans. La chute de Grenada était un malheur, un coup fatal et que les conséquences seront très graves par la suite. Cela engendre des autres colonisateurs à la région (colonisation Espagnole et Turque). Les deux puissances vont partager la région en deux. La Kabylie était toujours présente au cœur des événements qui vont secouer toute la carte politique et démographique de la région à cause d'un nouveau mouvement de colonisation.

La chute de Grenada en 1492, et l'immigration des nombreux groupes en Afrique du Nord, pour se réfugier des poursuites des milices Espagnole. Au début des années 1500, les

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

troupes Espagnoles profitait de l'instabilité politique de la région, surtout la faiblesse de 3 Etats qui régnaient en Afrique du Nord, elles organisaient des expéditions contre le littoral de la région. Des nombreuses villes étaient tombées et dominées par les Espagnole, Bejaia, Jijel font partie de cette liste des villes colonisées par les Espagnols.

II.10 : Période Turque

Face à la montante des forces chrétiennes en Afrique du Nord qui veulent refaire la colonisation romaine dans la région. Ils considèrent que le danger musulman est une réalité, après sept siècles d'occupation musulmane en Espagne. Cette fois-ci les royaumes décidèrent d'éloigner le danger, en occupant les territoires musulmans en Afrique du Nord. La puissance maritime des chrétiens face à la faiblesse des États de la région. Les trois pouvoirs n'avaient pas la force et n'arrivèrent plus à former une armée capable et forte pour combattre les expéditions chrétiennes

Le pouvoir politique était très faible, aucun responsable ou gouverneur pourrait faire une contre-offensive des attaques de la flotte espagnole. Beaucoup de villes d'Algérie comme Oran, Bejaia, Jijel conquéraient par les chrétiens. Les notables d'Alger à leur tête Salim Toumi de la tribu de Thaaliba avaient sollicité les turcs qui s'étaient en guerre avec les forces chrétiennes (Espagnols, Portugaises et d'autres forces...). Donc une députation était envoyée aux frères Arroudj pour les aider à repousser les forces de l'occupation Espagnole (BERBRUGGER, 1857, p. 51).

Cette délégation demandait aux noms de tous les habitants d'Alger un secours urgent. La menace Espagnole était sérieuse, un retardement sera un coup fatal contre la région. A partir de 1511 les troupes Turques guidaient par les chefs Arroudj et Khair-Eddine mettaient les pieds sur le sol Africain. La mobilisation pour libérer les villes qui étaient occupées par les Espagnols. Un nouvel envahisseur, un nouveau secours pour pousser les ennemis de dieu selon la pensée de l'époque⁵⁶. La population Kabyle fera le possible pour pousser les Espagnols loin de leurs territoires.

⁵⁶ Cette pensée était très propagée à l'époque par les responsables des différentes confréries religieuses en Afrique du Nord. La faiblesse du pouvoir central permettait à la naissance de cette catégorie des cheikhs. Par la suite ils vont dominer le champ politique et religieux en Afrique du Nord. Le discours religieux contre les envahisseurs Espagnols avait gagné toute la région. Ils arrivaient à mobiliser le peuple avec un discours plein de la haine vis-à-

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

Les forces Espagnoles avaient profitées de la faiblesse de Bougie et Jijel qui étaient occupées par les Hafside. Ils organisaient des offensives pour s'accaparer des deux villes côtières Kabyles. La Kabylie encore une fois sous le choc, une partie de la Kabylie était dominée par les Espagnols. L'indépendance des territoires Kabyles était menacée cette fois-ci par les étrangers. Malgré la résistance farouche menée par la population de Bejaia et Jijel pour repousser les forces d'occupation⁵⁷. Mais à la fin, avec l'absence d'une organisation de l'armée et la disponibilité des moyens de guerres⁵⁸. Une défaite écrasante des forces locales face aux Espagnols qui s'étaient équipés mieux que les Kabyles.

Les chefs Turcs (Arroudj et Khair-Eddine) avaient organisé la résistance à Alger. En Kabylie cette crise était une occasion avoir un autre chef indigène⁵⁹. Des tentatives pour libérer Bougie par les frères Barbarousse tombaient en échec. À cause de la résistance des Espagnoles qui voulait garder la ville. Cet échec de reprendre la ville a été expliqué par Boulifa du retrait des troupes de l'armée Turque et kabyle, à cause d'une blessure dont Arroudj était victime (BOULIFA, 1925).

L'historien Boulifa parle à propos de siège de la ville de Bejaia par les Kabyles et les turcs : *« toutefois, il est à remarquer que si cette première tentative pour reprendre Bougie aux Espagnols échoua, cet échec est dû en partie à l'artillerie de la place, qui, tirant à bout portant, causa de grands ravages clans les rangs des assaillants ; clans ces différents engagements la valeur guerrière des janissaires ne fut pas sans étonner les montagnards. Ayant pour la première fois l'occasion d'admirer le courage et la bravoure des Turcs, dont le chef Arroudj eut un bras fracassé dans un des assauts, les kabyles ne purent s'empêcher de leur accorder toutes leurs sympathies. Le combat arrêté à la suite de cette grave blessure, reçue par leur chef, les Turcs très peines de leur échec reprirent la mer ; et, Khair-Eddine, voulant aller soigner*

vis l'occident chrétien. À partir de XVI^e siècle la région connaîtra la naissance des divers mouvements religieux à cause des menaces étrangères et la faiblesse du pouvoir central de l'époque.

⁵⁷ Pierre de Navarre réunit aussitôt les vaisseaux qu'il commandait à ceux que Jérôme Vianelli lui amena d'Ivice, et, après avoir rapidement organisé son armée, il mit à la voile pour Bougie le 1^{er} janvier 1510. Ses forces se composaient de vingt à vingt-cinq navires, portant plus de cinq mille hommes. L'artillerie, ainsi que les munitions de toute espèce, étaient considérables (FERAUD, 1869, p. 149).

⁵⁸ Après avoir disputé chaudement la prise de Bougie, ils s'entendirent, sous la direction d'un prince hafside, nommé Abou-Bekr, pour organiser le siège de cette ville ; mais, tous les efforts tentés dans ce sens furent vains, car le front de mer n'étant pas également fermé aux Chrétiens ; le siège restait inefficace. D'ailleurs, même du côté du continent, quelques batteries espagnoles, installées à l'intérieur des remparts, rendaient l'approche de la ville forte difficile (BOULIFA, 1925, p. 91)

⁵⁹ Nous revenons en détail sur ce point qui concerne l'apparition des chefs en Kabylie.

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

son frère blessé, le ramena à Tunis. Ce départ qui laissa Bougie encore esclave des Espagnols, chagrina beaucoup la Kabylie, mais ne la désarma pas » (BOULIFA, 1925, p. 93).

Quant à la ville de Jijel, l'armée Kabyle et Turque tentèrent de la libérer du joug Espagnol. Mais la première tentative de libérer Jijel de la domination Espagnole allée vers la déception. Il revient de nouveau devant cette place, en 1514, et sans plus de succès. Cette fois-ci avec le renfort considérable des Kabyles sous la direction d'un chef local, la ville de Jijel finalement tombée entre les mains des assaillants. La Kabylie n'avait accepté que la ville reste entre les des Espagnols. Le chef indigène devient le premier représentant de toute la Kabylie, il devient par la suite le chef d'une dynastie Kabyle qui va tenir le coup aux Turcs en Algérie (BERBRUGGER, 1857, p. 58).

Après l'échec de Bejaia, les troupes Turques allaient à Alger pour s'installer. Arroudj, qui était le chef, il recevait des informations que Salim Toumi collaborait avec les Espagnols. Il préparait un plan pour tuer et de se débarrasser définitivement du chef Turc (NIL ROBIN, 1998). Ce dernier l'exécuta sans hésitations, malgré l'opposition des notables de la ville d'Alger, mais l'action est faite. Arroudj si dirigeait vers l'Ouest, pour combattre les Espagnols. Le chef kabyle Ahmed Belkadi, retira avec son armée, il laissa Arroudj seul contre les Espagnols. Arroudj trouva la mort à Oued El Milh près de Tlemcen (BERBRUGGER, 1857). Malgré les multiples tentes pour récupérer Bougie. Le manque d'armement, d'hommes, la forte présence des Espagnols, les épreuves vont tous à l'échec.

II.11 : Les royaumes de Koukou et At Abbas en Kabylie

La formation d'une nouvelle entité politique en Kabylie juste après l'offensive Espagnole. La flotte turque vient de s'installer en Afrique du Nord suite aux demandes de secours adressés par les notables d'Alger. Pour la Kabylie un homme d'une grande famille s'appelle Ahmed Ou-Lkadi⁶⁰, qui dès le premier jour de son installation en Kabylie entama avec ses collaborateurs pour fonder un royaume fort. Il prend la région d'Ayrib comme de son

⁶⁰ Le premier souverain du royaume de Koukou, Si Ahmed Ou Lqadi qui était à l'époque le gouverneur de Annaba pour le compte du Roi Hafside de Tunis, a entrepris un repli stratégique dans les montagnes d'Aourir dans les Ait Ghobri pour préparer une riposte aux espagnoles tout en restant proche du souverain de Tunis, en organisant une sorte de royaume qui s'étendra sur une grande partie du littoral algérien, de Bejaïa à Chlef, jusqu'à Blida et l'Ouarsenis, en embrassant toute la Kabylie (BRUNSCHVIG, 1947, p. 98).

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

nouveau royaume, le royaume de Koukou⁶¹ était officiellement déclaré. Pour les Kabyles, un accord ou un engagement entre les tribus Kabyles et Ahmed Ou-Lkadi⁶², ce dernier était obligé de respecter l'indépendance des tribus Kabyles.

L'historien Boulifa revient avec détails sur cet engagement et les conditions posées par les tribus Kabyles au royaume de At Lkadi : « *Cette protection ne fut naturellement accordée et maintenue que sous rengagement formel de Bel-Kadi de respecter les traditions et les « qanuns » des tribus qui lui donnaient l'hospitalité ; les Zouaoua lui défendant de s'immiscer dans leurs affaires intérieures ou extérieures, se réservèrent donc tous les droits et prérogatives de leur indépendance ; en un mot, il lui était défendu en toute circonstance d'exercer la moindre pression politique sur l'organisation et l'administration des populations situées sur la rive gauche du Sebaou. Telles sont les conventions probables établies entre Ahmed ou El-Kadhi et les Zouaoua* » (BOULIFA, 1925, p. 114). Au même temps Khair-Eddine était nommé comme gouverneur en Algérie par la porte sublime Turque. La guerre s'éclata entre les deux forces. Les troupes Kabyles envahissaient Alger en 1520, un combat qui se termina par la victoire des troupes de Belkadi, Khair-Eddine réfugia à Tunis⁶³.

L'historien Français André Berbrugger donne une version de ce conflit qui opposa les troupes Kabyles et Turques : « *Ses troupes pénétrèrent alors jusqu'au cœur de la Grande Kabylie, dans leur marche sur Alger. Déjà les Turcs, venus à leur rencontre, les avaient battus dans le pays des Flissa, lorsque Ben el-Kadi, dont la trahison ne s'était pas prononcée jusque-là, fit attaquer les Osmanlis dans un défilé des plus difficiles. Du haut de leurs rochers, les montagnards tombèrent sur les flancs et l'arrière-garde des Turcs, qui avaient les Tunisiens devant eux. La déroute fut complète et pas un seul janissaire n'échappa au massacre (vers l'année 1519)* » (BERBRUGGER, 1857, p. 64)

⁶¹ Koukou est situé à l'extrémité du contrefort qui, se détachant du petit massif connu sous le nom de Sebt des Aïth-Yahia, se prolonge presque exactement vers le nord. Ainsi que l'ont remarqué les personnes qui ont eu occasion de visiter cette bourgade, Koukou n'a jamais pu être un bien grand centre de population ; la configuration du terrain sur lequel il s'élève, ne laisse aucun doute à cet égard. D'ailleurs, il me semble que Marmol donnant à cette ville 1 600 habitants, devait être bien renseigné ; c'est tout ce que Koukou a pu contenir dans l'enceinte de ses murs, dont les vestiges sont encore assez visibles (DEVAUX, 1859, p. 256).

⁶² Ahmed Ou Lqadi c'est le père fondateur du royaume de Koukou, qui est mort assassiné par l'un de ses hommes en 1527 à Tizi n At Aïcha (actuelle Thénia), alors qu'il se préparait à livrer une nouvelle bataille à Khair-Eddine Barberousse. Ce Roi a livré plusieurs batailles contre les espagnols et les turcs. Il a aussi réussi à prendre les commandes d'Alger de 1520 jusqu'en 1527 en détrônant Khair-Eddine Barberousse en le pourchassant d'Alger.

⁶³ Ce combat n'a pas été porté par les historiens, un événement qui été négligé par tout le monde, sauf une minorité d'historiens comme Boulifa et Marmol et un autre Espagnol qui ont signalé que Alger était prise par les Kabyles pendant 7 ans. Et qu'Ahmed Ou-Lkadi a réussi d'exclure le gouverneur turc Khair-Eddine pendant 7 ans.

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

A Djerba, où il s'était retiré en dernier lieu, il réorganisa sa flotte ; et, en compagnie de quelques chefs de guerre, il arriva bientôt à rétablir sa force militaire. Quelques coups d'audace en Méditerranée orientale lui permirent de reconquérir bientôt sa réputation de marin redoutable et de chef habile. Riche et entouré d'hommes des plus intrépides, Khair-Eddine pouvait, avec sa nouvelle flottille, tout oser dans ses entreprises. Se sentant alors assez fort et mieux armé, il pensa que sa nouvelle situation lui permettait de reprendre sa place de chef d'Alger. Vers 1527, sans faire part à personne de ses projets, il quitta Djerba ; et, avec une bande de janissaires habitués aux coups d'audace de leur maître, après avoir navigué en pleine mer, il se présenta soudainement devant la Kabylie. Khair-Eddine accosta sans tarder et, profitant des ténèbres de la nuit, débarqua, près de Dellys, à l'embouchure du Sébaou (BOULIFA, 1925, p. 129).

Le recours à la risée était une solution plus facile par les colonisateurs. Les Turcs avaient gagnés la sympathie d'un proche de la famille Bel-Kadi. Ils l'ont chargé de tuer le chef Kabyle pour faciliter la tâche à l'armée Turque de vaincre le reste des Kabyles qui seront sans chef. À Tizi n'At Aïcha, une localité Kabyle près de Boumerdas, le crime fratricide vient de commettre. La mort de Ben-el-Kadi et le massacre que firent les Turcs des montagnards campés à Beni Aïcha, terminent cette guerre de la Grande Kabylie, mais sans en amener la soumission (BERBRUGGER, 1857, p. 74).

Boulifa comme d'habitude retrace l'évènement tragique, il dit : « *Ce crime abominable fut un grand malheur pour la Kabylie. L'effet voulu par les ennemis ne manqua pas de se produire ; dès le premier choc. Les contingents étaient démoralisés et sans chef furent facilement bousculés et mis en déroute. La poignée de Turcs décidés et disciplinés eut donc les honneurs de la journée. La défaite écrasante des Zouaoua au col des Beni-Aïcha permettait à Khair-Eddine de poursuivre sa route et de rentrer en triomphateur dans Alger*⁶⁴. Où le retour du Barberousse fut célébré par de grandes réjouissances, tant par les Turcs que par les Maures. Les Kabyles traqués et partout humiliés ne pouvaient mieux faire que de se retirer dans leurs montagnes et d'y attendre le moment propice pour réparer, avec leur prestige ébranlé, la forte brèche faite dans le rempart de leur indépendance. Tous ces événements eurent lieu vers 1527,

⁶⁴ La mort de Belkadi était un coup fatal sur le dos de la population locale. La trahison fut l'arbitre dans cette guerre qui opposa la Kabylie et les Turcs. Khair-Eddine avec ses troupes voulait faire à genoux la population soumise à Koukou. Ce vœu n'avait pas de lieu, car la fidélité au chef était un principe et la trahison c'est le seul moyen pour mettre fin à Koukou.

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

date doublement mémorable qui marque la disparition regrettable d'un grand chef kabyle et l'instauration définitive, en Algérie, du pouvoir Turc » (BOULIFA, 1925, p. 131)

Le Royaume de Koukou continua d'exercer une autorité en Kabylie, de l'autre côté de la Kabylie, un autre royaume Kabyle indépendant. C'est le royaume d'At Abbas, ses souverains, étaient à Bejaia lors de l'invasion Espagnole. Ils préféraient de réfugier pour fonder un royaume qui exercera une autorité en Kabylie loin de la domination des Turcs. Ce royaume établi des relations amicales avec les Espagnols qui étaient toujours à Bougie jusqu'à 1555 où ils recevaient l'aide d'At Abbas. Tout en cultivant la rancune des montagnards contre le Turc. Les efforts de la politique des Espagnols de Bougie consistaient à exploiter, ainsi qu'il était dit précédemment. La rivalité ancestrale et inconciliable qui existait entre les deux grands chefs Kabyles : entre Bel-Kadi et Abd-El-Aziz.

L'existence du royaume At Abbas aida beaucoup plus les Espagnols qui ont lutté farouchement pour sauvegarder la ville de Bejaia et d'assurer qu'une partie de la Kabylie reste loin d'eux. At Abbas domine presque toute la Kabylie de Bibans vers le sud aussi. Une domination grâce à l'armée forte et l'engagement des Kabyles de conserver leur indépendance. Les Espagnols étaient amis avec le royaume d'At Abbas, d'ailleurs l'histoire retient qu'il y avait une délégation d'At Abbas en Espagne pour exprimer le vœu Kabyle de combattre l'ennemi commun (Turc). Ce jeu Espagnol consiste à assurer la sécurité et l'aide en cas de guerre contre les Turcs et une partie de la Kabylie qui était avec le royaume de Koukou. Toujours l'envahisseur cherche ses intérêts en détriment des autres de la population. Quel que soit la nature de la colonisation turque ou espagnole, la Kabylie était divisée en deux.

La carte politique de la Kabylie au début de XVI^e siècle était un peu compliquée. L'existence des deux colonisateurs sur le sol Kabyle n'a pas aidé à former une seule Kabyle pour les combattre. Les deux royaumes en Kabylie étaient indépendants, chacun d'eux exerçaient son autorité sur les tribus soumises. En haute Kabylie c'était Koukou⁶⁵, la base de Kabylie c'est At Abbas qui était en relation amicale avec les Espagnols de Bougie. Les At

⁶⁵ Koukou est situé à l'extrémité du contrefort qui, se détachant du petit massif connu sous le nom de Sebt des Aïth-Yahia, se prolonge presque exactement vers le nord. Ainsi que l'ont remarqué les personnes qui ont eu occasion de visiter cette bourgade, Koukou n'a jamais pu être un bien grand centre de population ; la configuration du terrain sur lequel il s'élève, ne laisse aucun doute à cet égard. D'ailleurs, il me semble que Marmol donnant à cette ville 1 600 habitants, devait être bien renseigné ; c'est tout ce que Koukou a pu contenir dans l'enceinte de ses murs, dont les vestiges sont encore assez visibles (DEVAUX, 1859, p. 256).

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

Abbas détestent les Turcs qui voulaient éliminer le royaume, les Espagnols de Bougie acquéraient à chaque fois l'aide de la part d'At Abbas.

Les relations entre la Kabylie et le pouvoir Turc restaient toujours dépendants de la situation politique. Parfois, il établait des relations amicales avec Koukou pour combattre At Abbas qui était des alliés des Espagnols. Les Turcs, à chaque fois qu'ils organisaient des expéditions pour punir les chefs d'At Abbas, ils faisaient appel aux troupes de Koukou. Des tentatives qui vouaient toujours à l'échec, car la résistance locale était farouche. Les Turcs pour maintenir sa présence en Kabylie installaient des tribus de Makhzen, et aussi la construction des bourgades de surveillance à Tizi Ouzou, Boughni, Bordj Hamza et d'autres (NIL ROBIN, 1998).

Boulifa a résumé le caractère des Kabyles et leur refus d'une autorité centrale : *« Animées par le souffle de la liberté, la pression, la contrainte même de l'autorité, ne faisait, que les exciter et les pousser à la révolte. Or, la révolte contre l'oppression, c'était là précisément l'état d'âme de toutes les tribus. Aussi voulant vivre en petites républiques libres et indépendantes, elles ne trouvaient rien de mieux que de cultiver l'insoumission ; la révolte contre le pouvoir central étant leur unique moyen de résistance, les tribus se liguèrent et menèrent le bon combat contre tout ce qui pouvait s'opposer à leur prospérité ou menacer leur sécurité »* (BOULIFA, 1925, p. 46).

Cette coalition militaire entre Koukou et les Turcs va se réaliser en 1555 avec la prise de la ville de Bougie par les deux troupes. Un combat farouche qui opposa les troupes Espagnoles qui surveillent la ville et les assaillants. La flotte espagnole n'était pas capable de supporter l'offensive, après des jours de combat la ville de Bougie avait libérée, la terre Kabyle devient libre maintenant. A partir de cette data, les turcs, essaient à chaque fois de dominer la Kabylie, mais leurs plans toujours terminaient avec un échec total.

Un problème en effet se pose, touchant la Grande et la Petite-Kabylie. Celui de l'existence au XVI^e siècle des royaumes de Koukou et de Béni Abbès dans des régions où le fractionnement en des républiques jalouses de leur indépendance était la règle au siècle dernier. Il serait d'un haut intérêt, pour éclairer l'origine et les causes d'une pareille transformation, de remonter à un stade antérieur, de savoir quel régime avait précédé celui des grands chefs regardés comme des monarques, qualifiés de sultans ou de rois (BRUNSCHVIG, 1947, p. 99).

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

L'indépendance des Kabyles était une question d'honneur et de dignité. On a vu le pacte signé entre le royaume de Koukou et les Kabyle. Il se focalise beaucoup plus sur la conservation de l'indépendance des tribus loin de toute influence. D'ailleurs, ainsi que nous l'avons dit, ceux-ci reprenant leur indépendance traditionnelle, et décidés à ne tolérer aucun empiètement de quelque nature qu'il soit sur les territoires de leurs tribus, s'apprêtent à opposer la plus grande résistance à toute ingérence étrangère, non seulement dans l'administration de leurs tribus, mais aussi et surtout, dans les affaires intérieures de leurs cités. Devant cet esprit nouveau d'émancipation qui animait toute la Kabylie clans son élan d'indépendance, les projets de domination des Turcs n'avaient donc guère quelques chances de réussir (BOULIFA, 1925, p. 220).

II.12 : La Kabylie à partir de XVI^e siècle

La Kabylie était divisée en deux, le royaume de Koukou et le royaume d'At Abbas. L'absence d'une unification des deux royaumes pour former un seul bloc contre l'envahisseur Turc et de s'imposer politiquement et militairement. Malheureusement ce n'est pas le cas, le peuple vaillant Kabyle reste entre le marteau et l'enclume. Mais cela n'empêche pas que les tribus Kabyle réjouissent leur liberté et leur indépendance. Nous réécrivons ici le témoignage de Léon Africain à propos de la Kabylie : « *Presque tout l'état de bougie se compose de haute et âpre montagne où l'on trouve beaucoup de forêts et de sources. Ces montagnes sont habitées par de riches tribus, nobles et généreuses, qui possèdent un grand nombre de chèvres, et bœufs et de chevaux. Elles sont presque toujours vécues en liberté, surtout depuis que Bougie a été prise par les chrétiens. Dans ce pays surtout, presque tous les gens portent une croix noire tatouée sur la joue, suivant l'antique usage dont nous avons parlé. Leur principal aliment est le pain d'orge. Ils ont une grande quantité de noix et de figues, que l'on trouve en particulier dans les montagnes du bord de la mer, dites montagnes de Zouaoaoua* » (JEAN-LEON, 1981, p. 406).

Un autre témoignage de Marmol sur la Kabylie en XVI^e siècle il donne le nom de la Kabylie de l'époque : La rivière de Bougie passe sur la pente de la montagne dont les habitants sont Azuagues (Zouaoua et Zouagha⁶⁶), de ceux qui se font des croix au visage et aux mains,

⁶⁶ Les Zwagha sont considérés par Ibn Khaldoun comme proches parents des Zwawa mais il ajoute : « nous n'avons rien appris de leur histoire sinon qu'aux environs de Constantine on trouve une fraction Zwagha » (I, p. 258). De

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

nation vaillante, mais si brutale, qu'ils s'entretuent pour peu de chose. La montagne est si rude, qu'on ne les y va point tourmenter ; de sorte qu'ils n'obéissent qu'à un chef qu'ils élisent eux-mêmes. *« Il y a parmi ces barbares plusieurs excellents arquebusiers, et quoiqu'ils ne nourrissent pas beaucoup de chevaux, parce que la terre est pierreuse, ceux qu'il y a sont fort bons. Ces peuples sont souvent brouillés avec ceux de l'Abez (Beni Abbas) et autres Azuagues qui errent comme les Arabes par les champs. Ils ont aussi guerre avec les Turcs et fournissent à tout, parce qu'ils ont force troupe bien armée et que les avenues de la montagne sont si difficiles qu'on n'y peut monter »* (FERAUD, 1869, p. 231).

Le personnage Anglais Docteur Shaw⁶⁷ donne quelques données sur la Kabylie comme le nom de la montagne de Djurdjura, quelques tribus Kabyles durant le XVIII^e siècle. Il dit : *« Le Djordjora, qui est la plus haute montagne de la Barbarie, a huit lieues de long, et s'étend du nord-est au sud-ouest. C'est d'une extrémité à l'autre une chaîne de rochers escarpés qui sert d'asile à différentes tribus de Kabyles, et les préserve de la domination des Algériens⁶⁸. De toutes ces tribus les plus considérables sont les Béni-Alia et les Béni-Littaka⁶⁹, qui habitent au nord-ouest du côté des Béni-Koufy ; et les Béni-Yala au sud-est, dans le voisinage des Ouelled-Mansoure. Le territoire de ces Kabyles renferme un très grand étang, qui est environné de terres en culture. En hiver, le sommet du Djordjora se couvre presque toujours de neige ; circonstance qui est constamment suivie d'une espèce de trêve parmi les tribus qui campent sur les deux versants opposés, lesquelles se haïssent profondément, et sont toujours en état d'hostilité ensemble⁷⁰. Le Djordjora, par sa position entre le Ruscurium ou Dellys, et Saldis ou Bougia, doit être le mont Ferratus dont parlent les géographes du moyen »* (SHAW, 1830, p. 110).

Un autre témoignage de Peyssonnel⁷¹ qui souleva de la Kabylie dans ses écrits, il faisait la description générale de la région sur le plan géographique, naturel, humain et historique. Il

fait, dans une carte établie aux débuts de la colonisation, on trouve un caïdat des Zouagha entre Mila et le Ferdjioua. Cette région semble complètement arabisée depuis (BELLIL, 2004).

⁶⁷ Le voyage du docteur Shaw, qui résida pendant douze ans à Alger comme chapelain de la factorerie anglaise. Shaw parcourt à pied plusieurs régions de la régence, à une époque qu'il n'indique pas précisément mais qu'il est possible de situer vers 1732.

⁶⁸ Il parle de l'indépendance des Kabyles vis-à-vis le pouvoir Turc. Une preuve que la Kabylie n'a pas accepté le colonisateur Turc durant des siècles. Elle était en conflit permanent avec eux.

⁶⁹ On a pensé à la confédération de Maatka, puisqu'il y a une ressemblance de nom.

⁷⁰ Probablement entre le royaume d'At Abbas et le royaume de Koukou.

⁷¹ Jean-André Peyssonnel naquit à Marseille, le 19 juin 1694, de Charles Peyssonnel, médecin, et d'Anne Isouard. Peyssonnel quitta Paris le 19 avril 1724. Peyssonnel passa en Barbarie le reste de l'année 1724 et toute l'année

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

dit : « Nous vînmes camper auprès d'Oled-Mansour⁷², sur le bord d'une rivière qui arrose un beau et riche vallon, rempli d'oliviers sauvages et de lentisques aussi hauts que les plus grands oliviers. Nous passâmes à travers trois petits villages modernes bâtis en terre et couverts de chaume, habités par des Arabes qu'on appelle Kabayles. Les Arabes⁷³ de toutes ces montagnes, depuis le Collo jusqu'auprès d'Alger, sont différents des autres. Ceux-ci n'ont ni chefs, ni nation, ni commandants⁷⁴. Chacun est maître et libre dans ses volontés. Ils sont, la plupart, des voleurs, ou plutôt des bêtes féroces qui habitent ces montagnes. Les Turcs ni personne n'a pu les soumettre ; ils vivent misérablement et à leur gré⁷⁵. Nous veillâmes toute la nuit pour nous garder des voleurs qui viennent, à quatre pieds, enlever ce qu'ils peuvent. Alors même que nous allions, pour nos nécessités, à quelque distance des oliviers où nous étions campés, il fallait être deux, armés et alertes. Vis-à-vis de l'endroit où nous étions, du côté du nord, il y a deux montagnes fort élevées, l'une dite Gibel-Gergera⁷⁶, remplie de singes petits et sans queue ; l'autre est la montagne des Azouagues, où l'on dit qu'il y a de la neige presque pendant toute l'année, peut-être le monts Ferratus de M. Delisle. Les Azouagues, ne sont que des Kabayles ou espèces de sauvages, gens indomptés qui habitent ces montagnes. M. Moreri, dans l'extrait qu'il fait de Marmol, confond quantité de peuples sous le nom d'Azouagues et de Bérébères ; les Ouseletis qui habitent les montagnes de Végésela, dans le royaume de Tunis ; les Comires, qui restent auprès de Tabarque ; les Chauvias⁷⁷, dans la montagne d'Aurès, et les Kabayles ou Azouagues, qui habitent les montagnes qu'on appelle ici du Couco ; mais il est nécessaire que je lise Marmol que Moreri peut avoir confondu ou mal entendu. Tous ces peuples parlent effectivement une langue particulière ; mais la barbe qu'ils ne rasent point, et les figures et croix qu'ils portent sur leur peau, ne leur sont pas particulières. Tous les Arabes, les Maures,

suivante. Il parcourut dans tous les sens la régence de Tunis, visita toute la partie orientale de la régence d'Alger, et les résultats qu'ont eus ses voyages pour la connaissance de la géographie et des antiquités de l'Afrique, peuvent faire présumer la richesse des observations qu'il avait recueillies sur l'histoire naturelle du pays.

⁷² Certainement c'est la tribu d'At Mansour qui située sur la rive droite de la Soummam.

⁷³ Au lieu de dire Kabyles, il utilise le terme Arabe pour désigner la population Kabyle qui habite depuis Alger jusqu'à Collo.

⁷⁴ Il parle de l'indépendance des Kabyles, qui n'acceptent jamais une autorité ni un chef de guerre ni un pouvoir central. Les Kabyles avaient une organisation sociale c'est à elle qui revient la charge de régler les affaires de la communauté. Ils n'ont pas besoin ni d'une tutelle ni d'une autorité.

⁷⁵ Les turcs n'étaient pas capables de conquérir toute la Kabylie. Ça reflète le caractère indépendant des Kabyles. Cette thèse vient de casser toutes les versions qui disent que la Kabylie était soumise aux turcs durant trois siècles.

⁷⁶ Montagne de Djurdjura

⁷⁷ Il parle de Chaouia qui habite les Aurès. Un autre groupe berbérophone.

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

les noirs ou nègres ont la même coutume ; les sauvages même de l'Amérique la pratiquent » (PEYSSONNEL, 1838, pp. 378, 379, 380).

Une autre description de la région donnée par le voyageur et le botaniste Français René Desfontaines⁷⁸. Presque c'est les mêmes données, sur l'aspect physique, naturel, historique et géographique de la Kabyle « *Le Jergera*⁷⁹ ferme le vallon dont je viens de parler, du côté de l'est ; c'est la plus haute montagne de ces contrées. Le sommet est nu et pierreux, tandis que les autres sont couvertes de terre et d'arbrisseaux ; il y a un torrent qui en descend, et qui est à sec pendant l'été ; il va se jeter dans l'Oued-Zeitoun, dont les eaux sont bonnes. Au-delà du Jergera, du côté de l'est, est une autre montagne en dos d'âne fort élevée. Les habitants du Jergera ne paient rien aux Turcs⁸⁰. Toutes les rivières de ces cantons ne roulent que des pierres calcaires, dont quelques-unes sont rousses. Lorsque les Arabes sont en guerre, on ne peut passer dans ces lieux. Cette montagne, la plus élevée de celles de l'est, égale au moins nos moyennes Alpes. Le sommet est tout rocher ; on y voit plusieurs pics dont quelques-uns paraissent inaccessibles. Le dernier du côté de l'est est en pain de sucre et fort élevé ; il en découle, pendant l'hiver, un grand nombre de torrents qui se jettent dans la rivière de Bougie⁸¹, qui y prend sa source du côté du midi. Il n'y avait point de neiges en septembre ; mais on m'assura que dans la partie du nord il y en a toujours » (DESFONTAINES, 1838, pp. 204-205)

En somme, les Turcs n'exercèrent jamais d'autorité durable, ne prélevèrent d'impôts proprement dits que sur quelques fractions kabyles des pentes inférieures, obligées de cultiver en plaine, et, par conséquent, saisissantes dans leurs personnes ou dans leurs biens. Mais celles-là se trouvaient en butte aux mépris des tribus voisines, pour avoir préféré le déshonneur à la mort. Il n'était sorte d'avaries dont on ne les abreuvât. La plus commune consistait à s'emparer de quelqu'un des leurs on l'affublait d'un vêlement complet de vieille femme on lui faisait un

⁷⁸ Desfontaines, de 1783 à 1786. Un voyageur et un médecin Français. Dans la relation de son voyage, M. Desfontaines fait connaître, d'une manière plus générale, toutes les ressources des deux royaumes de Tunis et d'Alger ; terre fertile où déjà l'on cultivait alors le coton, l'indigo, le tabac ; où croissent le dattier, l'olivier, l'oranger, le grenadier, le figuier, la vigne, etc. Toutes les céréales ; terre fameuse par les colonies qu'y établit l'ancienne Rome ; plus fameuse encore pour avoir porté Carthage ; terre dont l'état actuel semble rajeunir, pour nous, les souvenirs et l'histoire ; possession brillante, et qu'il importe de rendre utile.

⁷⁹ Montagne de Djurdjura.

⁸⁰ Les habitants de la Kabyle refusent de payer l'impôt aux turcs. Malgré la présence des tribus de Makhzen en Kabylie, mais toujours le boycott et le vœu de préserver l'indépendance était une forme de dignité. Tout simplement payer l'impôt c'est une forme de reconnaissance de l'autorité centrale.

⁸¹ La rivière de la Soummam.

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

collier avec les intestins d'un animal, et on le promenait ainsi dans les marchés, au milieu des huées générales. Cet usage est encore en vigueur (EUGENE, Dumas & Paul, Faber, 1847, p. 163).

L'esprit de l'indépendance n'a jamais quitté les Kabyles, des tentatives qui visent à soumissionner la Kabylie se terminent toujours un échec. L'organisation sociale Kabyle jouait un rôle pendant la présence des Turcs en Algérie, elle encouragea la population kabyle de vivre librement loin de la domination. Vivre dans les montagnes indépendantes, loin de l'autorité, cette liberté était toujours le point de repère de toute la Kabylie, jusqu'à l'arrivée des premières troupes Françaises en Algérie à partir de 1830. Un nouveau colonisateur qui porta un projet différent par rapport aux anciens conquérants. C'est le colonisateur qui va réussir de dominer la Kabylie pour la première fois dans son l'histoire.

II.13 Période Française

Le débarquement de la France pour coloniser l'Algérie était en juin 1830. Des résistances menaient par des chefs locaux contre le nouvel ennemi. La Kabylie était fidèle à ses habitudes, elle envoya plus de 20 milles guerriers à Alger pour repousser les troupes Françaises (BERBRUGGER, 1857). Les forces locales avaient un manque d'expérience, devant une armée régulière⁸². La France s'installait en Algérie, elle commençait les opérations pour conquérir toutes les régions. La résistance menée par Cheikh Zaamoum pour défendre le pays n'était pas capable de vaincre l'armée française.

En Kabylie, la première conquête c'était en 1837, selon l'historien Français André Berbrugger, qui a donné des détails sur les opérations Françaises en Kabylie. Dans la nuit du 17 au 18 mai 1837, une colonne, commandée par le colonel Schauenburg, du 1er régiment de chasseurs d'Afrique, franchissait le défilé des Beni Aïcha. C'était la première fois qu'une troupe française passait par cette porte de la Kabylie. Le colonel allait faire jonction vers l'embouchure de Tisser, avec le corps placé sous les ordres du général Perrégaux. Mais celui-ci, qui devait arriver par mer, fut retenu dans la rade par le mauvais temps. Malgré cette contrariété, la petite expédition ne revint pas sur le Boudouaou (par Ain Ocherob ou Harob) sans avoir donné une vigoureuse leçon aux Kabyles de ces contrées (BERBRUGGER, 1857, p. 13)

⁸² Selon les différentes versions, les armes données aux Kabyles n'étaient d'une grande efficacité. Il parle d'une trahison des turcs (le chef militaire turc Ibrahim Agha) qui ont facilité la tâche aux français de conquérir l'Algérie.

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

Le 26 avril 1844, 8,000 hommes de toutes armes campaient sous la Maison-Carrée ; et, le lendemain, cette colonne marchait sur la Kabylie, sous les ordres du Gouverneur-Général. Les résultats de cette campagne furent l'occupation de Dellis du Bordj Menaïel, entre les bassins de Tisser et du Sebaou, l'organisation des Agaliks des Flissa, de Taourga et des Amraoua. Le beau combat du mois mai, devant le Bordj Sebaou, avait décidé les montagnards de cette partie de la Kabylie à reconnaître enfin la domination française (BERBRUGGER, 1857, p. 22).

Les expéditions militaires de la France en Kabylie se poursuivirent d'une manière terrible. L'armée française pénétra dans la région, tout en commettant des crimes, des ravages à l'égard de la population locale qui refusa catégoriquement le joug imposée par la France. Le Maréchal Bugeaud en mai 1847 juste une année avant la capture d'Abdelkader entama une expédition militaire qui toucha la rive droite de la vallée de la Soummam. La résistance des tribus Kabyles de la région était insuffisante face à l'armée française. La grande tribu Kabyle At Abbas qui refusa de se plier devant les turcs, cette fois, le déclin n'est pas le même. L'armée Française après plusieurs jours d'attaques, avait réussi de soumettre la tribu à la France.

La tonalité de la déroute si expéditive et si dangereuse, les At Abbès résonne comme un coup de foudre dans le pays Kabyle, et fit évanouir toute pensée de résistance. Les tribus des deux rives de l'Oued-Sahel firent alternativement leur obéissance à la France, et la colonne du maréchal Bugeaud arriva à Bougie sans avoir à tirer un coup de fusil. À deux journées de marche avant d'arriver dans cette ville, elle avait fait sa jonction avec la colonne partie de Sétif sous les ordres du général Bedeau. La région toute entière tomba entre les mains de la France. Les Kabyles n'arrivent pas s'organiser pour repousser cette offensive. Cette fois l'ennemi n'est pas comme les turcs ou les espagnols, mais il était assez fort et capable de tenir jusqu'au bout.

Malgré, les combats farouches qui s'opposaient les troupes Françaises et Kabyles. La victoire revenait toujours aux Français, qui s'étaient bien équipés par rapport aux montagnards. La conquête de la Kabylie, pour la France était un grand projet. La région était très proche de la ville d'Alger. Les tribus Kabyles profitaient à chaque fois la moindre chance pour attaquer les Français. Pour cette raison, La France mobilisait une armada pour coloniser la Kabylie. Une armada militaire sous la direction du maréchal du pays (Randon).

Elle suivait le même plan des Romains. Elle colonisait tout d'abord le littoral de la Kabylie. Elle traça une route pour dominer la route qui menait à Bouira, Bordj et Sétif, et toutes

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

les tribus de la région étaient sous l'autorité des Français. En 1857, la France préparait une armée de 35 milles pour mettre fin à la désobéissance des tribus en Kabylie. Des opérations lançaient fin mai pour dominer le reste de la Kabylie qui restait hors la domination Française.

Les résistances qui marquaient l'histoire en Kabylie, celle de Boubeyla et Fadma n Soummer, le premier était un chérif⁸³. La deuxième était une femme d'origine Marabout. Chérif Boubeyla essayait de combattre les Français, dans les différentes régions de Kabylie. Chez les At Abbas, Oued Sahel, haute de Kabylie, mais l'armée Française était plus forte que lui. Sa résistance n'avait pas duré longtemps.

Afin d'obtenir des résultats décisifs, le maréchal convoque 35,000 hommes de troupes régulières et quelques milliers d'auxiliaires arabes et kabyles⁸⁴. Tous les grands centres militaires de la colonie sont appelés à fournir leurs contingents. Des troupes viendront à la fois des trois provinces de l'Algérie. C'est l'armée la plus considérable qui, jusqu'à ce jour, aura été réunie dans l'Afrique française. En vue d'attaquer la Kabylie par différents côtés à la fois, de faire en quelque sorte le siège de cette grande île insoumise, le maréchal fractionne cette armée expéditionnaire en plusieurs corps de troupes. Chacune de ces colonnes doit opérer isolément, sous un chef distinct et sur un point séparé, mais sous la direction générale du gouverneur, qui commandera lui-même l'expédition (CARRY, 1858, p. 10).

De toutes les influences extérieures qui étaient manifestées, de toutes les civilisations qui étaient succédé. Seule la colonisation française grâce à sa puissance militaire avait pénétré au cœur même de cette Kabylie. C'est avec la bataille d'Icherriden en 1857 à Larbaa Nath-Irathen que l'occupation Française devenait totale dans la région après une vigoureuse résistance menée les enfants de la Kabylie⁸⁵. En particulier la femme légendaire, d'une grande

⁸³ De la famille du prophète. Il avait réussi de mobiliser les tribus Kabyles pour participer à la guerre sainte contre l'envahisseur Français. De 1851 jusqu'à 1854 Boubeyla a guidé cette insurrection sainte pour gagner encore une fois l'indépendance des Kabyles.

⁸⁴ Cette information donnée par Émile Cary à propos de la participation des Kabyles dans l'armée française pour coloniser la Kabylie reste à vérifier. Beaucoup de sources affirment qu'il y a des troupes indigènes dans l'armée coloniale, mais il ne s'agit pas des Kabyles.

⁸⁵ Les tribus Kabyles comme At Iraten, At Yenni résistèrent aux français. Mais pour une courte durée, l'offensive Française était forte, incapable de tenir la tête aux ennemis. La soumission des Béni-Raten et l'occupation de Souk-el-Arba ont porté les premiers coups ; l'indépendance berbère en avait été comme ébranlée, mais elle était encore debout. La double défaite d'Icherriden et des Yenni est la grande défaite de la Kabylie : toutes les tribus ne sont pas soumises, mais toutes sont vaincues (CARRY, 1858, p. 158).

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

valeur Lala Fatma N Soummer (1851-1857)⁸⁶. Les Français étaient établis des villes Kabyles comme à Tizi-Ouzou, Tigzirt, Azazga, Boghni, Larbaa Nath Irathen.

Emile Carry fait une description sur Lala Fadma n Soummer. Un récit qui parle du courage et de la bravoure de la femme Kabyle : « *La résistance de Fadma n Soummer, était à l'intérieur des tribus de rochers, les trois entités restaient à côté de la cheffe. La famille sur toute de cette la Kabylie druidesse : Lalla-Fathma, musulmane est prophétesse puissante respectée depuis des siècles : son frère, marabout comme elle, s'est toujours montré l'un des plus ardents défenseurs des libertés Kabyles, elle prit part à tous les combats qui se sont donnés contre les chrétiens* ». (CARRY, 1858, p. 269).

C'est, en effet, vingt-sept ans après la prise d'Alger, en 1857, que la terrible Kabylie fut enfin conquise. Epuisés par quatorze campagnes successives, traqués dans leurs rochers par une politique persévérante, fatigués des troubles incessants qui déchiraient leurs tribus et qui les réduisaient à la misère la plus noire, les farouches montagnards, à bout de force, se rendirent en déposant les armes devant l'armée française à qui, en-1857, fut réservé l'honneur d'être la première à fouler le sol resté jusqu'alors vierge et sacré du Djurdjura ! Icherrideen fut le dernier combat où fut brisé pour toujours l'orgueil du vieux et indomptable Géant. Cette victoire remportée sur l'antique Djurdjura, l'histoire ne doit pas la méconnaître, tant les efforts dépensés en cette circonstance ont été, de part et d'autre, des plus considérables (BOULIFA, 1925, p. 370).

II.14 : La guerre de 1871 et la guerre de l'indépendance

C'était la première fois dans l'histoire de la Kabylie, qu'une force étrangère avait réussi de dominer la terre Kabyle. En 1871-1872, une grande révolte à la fois militaire et spirituelle (religieuse) guidait par Cheikh Aheddad le responsable de la confrérie Rahmania et El Mokrani, ancien Bachagha de Medjana. Cette insurrection occupa presque l'Ouest du pays. Ce soulèvement armé vient juste après la défaite de l'armée Française face aux troupes Allemandes de Bismark le 4-09-1870. La Kabylie voulait profiter pour exclure l'armée coloniale. La

⁸⁶ Fadma n Soummer fut capturée par l'armée Française le 11-07-1857 dans le village de Takhlidjt At Attu avec un groupe de femmes Kabyles résistantes. La défaite de la Kabylie est attendue. L'absence des moyens de luttes pour combattre le colonialisme Français.

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

mobilisation était générale et globale, l'esprit de l'insurrection gagna toute la population. Les Kabyles voulaient reconquérir leur indépendance confisquée en 1857.

La désorganisation des troupes indigènes était la cause principale de la défaite. Une guerre qui durera deux ans qui touche la moitié du territoire de l'Algérie, l'engagement de la Kabylie était sincère, il s'agit d'une guerre pour la liberté et la dignité. Le vœu de se libérer gagne l'esprit de tous les Kabyles, mais entre la réalité du terrain et l'espoir deux choses différentes. La France coloniale était forte malgré la déroute en Europe, l'insurrection vient de terminer avec des dégâts et pertes considérables. Cette grande insurrection échoua avec la mort d'El Mokrani en mai 1871. Malgré les efforts de son frère Boumezrag et les deux fils de Cheikhs Aheddad pour continuer le soulèvement, ça n'a pas marché. L'emprisonnement de Cheikh Aheddad frappa la dernière âme de cette résistance Kabyle contre la France.

L'histoire de la Kabylie, avec la France, il y avait toujours une question de refus du colonialisme. Pendant la guerre de révolution la Kabylie, était le berceau de résistance contre les Français. La wilaya III était le fief vivant et éternel de la révolution. Après l'indépendance, la Kabylie s'engageait encore une fois contre la dictature des nouveaux décideurs. Une idéologie fondait sur une seule ethnie, une seule langue, une seule idéologie. La Kabylie était toujours l'avant-garde de tous les combats pour la démocratie. De 1963, à 1980, à 2001, le refus de la dictature c'est le mot d'ordre en Kabylie. Aujourd'hui la Kabylie n'est pas la Kabylie de XVIe siècle, XIXe siècle. Elle est en plusieurs wilaya (Bouira, Tizi Ouzou, Bejaia, Sétif, Boumerdas, Bordj Bou-Arridj, Jijel, Mila). Cette nouvelle organisation de la Kabylie est une évolution d'un processus historique. La France qui avait réformé tout le système traditionnel, avec la création des communes mixtes, communes pleines exercices, Douar juste pour casser et faire oublier à la population l'ancien système politique.

III. L'Organisation Sociale.

C'est une façon de gérer les affaires quotidiennes de la communauté villageoise et tribale par un ensemble des institutions. Cette organisation permettra à assurer une stabilité, en voyant la préservation de l'unité de l'entité. L'élaboration des lois ou du code coutumier se réalisera sous la responsabilité de cette organisation ancestrale. Le monde Amazigh depuis l'apparition des institutions politiques joue un rôle important durant des siècles. Ce système

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

avait réussi de conserver la stabilité du groupe, en assurant l'égalité à exercer le droit coutumier sur l'ensemble de la population.

L'unité politique et administrative de chaque entité était préservée par cette organisation sociopolitique. Chaque individu avait certainement le droit de siéger dans n'importe quelle structure, au sein de son clan ou au sein d'autres niveaux. A condition qu'il soit capable d'exercer cette responsabilité qui mérite de verser des efforts. Puisqu'il concernait l'intérêt global de son groupe, n'est pas son propre intérêt. L'appartenance à cette structure est définie par l'ensemble des lois coutumières qui déterminent l'avenir de l'entité selon les besoins et les exigences d'une époque à l'autre (MAHE, 2006).

L'organisation sociale Kabyle était un fondement essentiel de la construction et de l'existence d'une structure qui gérait la société. À travers la collaboration des lois, des règlements qui organisaient la vie quotidienne de la communauté. Dans le but d'assurer la stabilité et la continuité de l'ordre social à l'intérieur de chaque village (DEVAUX, 1859, p. 3). Une organisation sociale et représentative formait un noyau solide de solidarité et de fraternité en cas l'existence d'un ennemi étranger Ce dernier pouvait menacer l'ordre et la stabilité, de la famille jusqu'à Taqbilt (confédération)⁸⁷. Ce système du fonctionnement a vécu beaucoup de mutations depuis l'enquête française jusqu'aujourd'hui⁸⁸.

La base de cette organisation c'est la famille, (Tawacult) c'est une l'unité de base de la société Kabylie. Chez les Kabyles, en effet, la famille peut être considérée comme la véritable unité sociale. Ensuite la réunion de plusieurs familles donnait la naissance au lignage (Adrum, Taxerrubt⁸⁹). Chaque fraction ⁹⁰ a un fonctionnaire spécial qui avait comme titre de Dhamen (BOULIFA, 1925). Il était chargé de maintenir et faire valoir les privilèges de sa Taxerrubt ou

⁸⁷ L'organisation sociale Kabyle était un fondement essentiel de la construction et de l'existence d'une organisation qui gérait la société. À travers la collaboration des lois, des règlements qui organisaient la vie quotidienne de la communauté. Qui assuraient la stabilité et la continuité de l'ordre social à l'intérieur de chaque village.

⁸⁸ L'organisation politique de la Kabylie, se résumera la force morale exercé sur les habitants. Qui reflète le respect des autres, qui existe à l'intérieur de chaque village Kabyle. Les lois coutumières viennent de réaffirmer juridiquement la croyance de la Kabylie à la liberté et la terre. Cette organisation segmentaire divisée, chaque clan il a son propre représentant au sein de l'assemblée villageoise. C'est le cas de tous les clans qui regroupent pour fonder un village.

⁸⁹ Dans certaines régions en Kabylie, la population utilise à la fois les deux noms pour désigner (lignage). Dans certains cas, elle utilise uniquement un seul nom.

⁹⁰ Chaque Taxerrubt se compose d'un certain nombre de familles, généralement de même origine et unies par des liens de parenté.

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

son lignage au sein de l'assemblée du village. Donc une structure qui regroupe plusieurs familles issues d'un seul ancêtre fondateur⁹¹ le lien basait sur le sang et aussi la parenté (MASQUERAY, 1886). Le code social en Kabyle autorise aux familles d'héberger ou donner l'hospitalité aux personnes hors le village ou la tribu. Automatiquement ce sont des étrangers qui vont porter le nom de ce lignage qui a assuré l'hospitalité (AUCAPITAINE, 1864).

Par la suite, à partir de l'union des lignages, c'était la naissance du village, qui était l'unité ou l'union de tous les lignages qui appartenaient à un ancêtre fondateur commun (HANOTEAU, Adolphe & LETOURNEUX, Aristide, 1872, p. 67). Chaque village en Kabylie est constitué comme ça, la réunion ou l'alliance de plusieurs clans ou lignages. Parfois il s'agit de cinq ou six clans qui vont se réunir pour former un village (GENEVOIS, 1995). Tous les villageois réclament l'appartenance à un seul ancêtre fondateur (le fondateur du village). Puis l'union de plusieurs villages donnait la naissance à la tribu qui est une unité sociale solide formée à partir de la réunion de plusieurs villages⁹².

Elle travaille à la protection des intérêts de la tribu et conserver l'unité de tous les villages. Elle consacre aussi des efforts pour maintenir la solidarité et la cohésion entre les citoyens de tous les villages. Le dernier niveau c'était Taqbilt, ou bien la confédération (KHELLIL, 1984). C'est l'unité la plus vaste, la plus large, mais la plus lâche. Elle était toujours instable, elle née dans les circonstances de la guerre, donc c'est une unité de défense et d'alliances militaires en cas d'un danger réel. Ce péril doit mériter l'union avec les autres tribus pour la former (EUGENE, Dumas & Paul, Faber, 1847).

L'assemblée villageoise était théoriquement composée de tous les hommes ayant atteint leur majorité. Il y a des conditions pour accéder à l'assemblée villageoise qui est un droit naturel. La coutume oblige aux gens de siéger dans l'assemblée, prendre des avis, discuter avec autres sur les affaires de toute la communauté (MAHE, 2006). Mais en fait, de par la coutume, c'étaient seulement les chefs de famille, les vieillards, les citoyens renommés pour leur

⁹¹ La question de l'ancêtre fondateur suscite parfois beaucoup d'interrogations, car, il s'agit parfois d'un personnage légendaire, qui n'a aucune existence réelle. Parfois, dans certaines régions en Kabylie, cet ancêtre peut être un animal (loup, lion, oiseau...).

⁹² L'organisation sociale kabyle, à l'instar de celle qui caractérise l'ensemble du monde berbère, repose sur deux fondements : un ordre lignager sur lequel se construit un système de fédération. Ce système articule des unités sociales incluses les unes dans les autres : plusieurs lignages (Axerrub, Adrum) constituent le village (Taddart), plusieurs villages se regroupent en tribus (Læerc), ces tribus pouvaient elles-mêmes être confédérées¹ dans des ensembles plus vastes (Taqbilt) (HANOTEAU, Adolphe & LETOURNEUX, Aristide, 1872).

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

expérience et leur éloquence. C'est-à-dire les personnes âgées, qui prenaient la parole dans l'assemblée. Les affaires ne se trouvaient donc conduites que par quinze ou vingt personnes en burnous, réunis au forum du village.

L'assemblée nommait un Amin, c'est-à-dire le premier responsable du village ou bien le premier délégué. Il présidait tout d'abord les réunions du village, aussi les délibérations, exécutait les décisions, assurait le maintien du bon ordre, dirigeait toute l'administration. Mais dans l'exercice de ses différents pouvoirs, il n'était jamais qu'un simple mandataire toujours révocable. A côté de l'Amin, on trouve le Dhamen⁹³, ou bien l'avant-garde des intérêts de chaque lignage au sein de l'assemblée. Il travaillait toujours en collaboration permanente entre l'assemblée et son clan. Donc, c'était un intermédiaire entre l'Amin du village (ou l'assemblée villageoise) et son lignage ou bien son propre clan. L'autre responsable c'était l'Oukil, qui était le trésorier du village, il aidait l'Amin dans le travail des impôts. Il surveillait la recette du village à travers les amendes et les taxes qui s'étaient imposées en cas d'un dépassement (CHAVRERIAT, 1889). Il était aussi le responsable de la mosquée et ses équipements. Il organisait avec l'Amin les différentes fêtes et cérémonies saisonnières ou religieuses dans le village.

En Kabylie, cette structure qui existe dans le village est une forme de démocratie représentative. Tous les clans du village sont présents, même au niveau de l'assemblée de la tribu qui est formé à partir des responsables des villages de la même tribu (MAHE, 2006). La Kabylie à travers son système affirme que l'intérêt de l'homme et la stabilité de l'entité réside dans la préservation des droits de tout le monde. L'existence d'une autorité dirigeante dans les villages Kabyles et qui prend la responsabilité de mettre en avant toutes les structures afin de gérer d'une manière rationnelle toutes les affaires de la communauté quel que soit le niveau : politique, social, juridique. Aucun peuple n'a poussé plus loin que les Kabyles la passion de l'indépendance, l'amour de la politique, la pratique de la démocratie. Avant la conquête par la France, chaque village ou Taddart formait une petite république absolument autonome, où le système du self-government recevait la plus radicale des applications. C'était, dans la réalité, le gouvernement direct du peuple par le peuple (CHAVRERIAT, 1889, p. 76)

⁹³ Le garant en français, tout d'abord c'est le représentant de son lignage au sein de l'assemblée villageoise. Il travaille à défendre les intérêts de son clan au sein de cette ladite structure.

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

Cette forme d'organisation existe seulement avant l'arrivée des Français, par la suite, il y a des modifications qui ont touché cette structure après l'installation de l'administration Française en Kabylie. Aujourd'hui, des comités ou des associations qui prennent la gestion des villages Kabyles en collaboration avec les structures locales de l'État. Il faut signaler que chaque village en Kabylie avait ses propres lois et sa législation qui s'inspire de la morale sociale, du droit coutumier et de la religion musulmane. Le village avait aussi une gestion autonome par rapport aux autres villages de la même tribu. Une tribu qui compte huit villages, chaque village avait ses propres lois, son propre mode de vie, ses sources de vivre, son histoire.

Boulifa a beaucoup parlé de la Kabylie et sa structure politique. Il affirme que l'union des toutes les structures qui existent faisaient une union d'un intérêt commun. *« Les Kabyles pour se préserver des dangers sont décidés de se regrouper autour des institutions qui assurent leur stabilité et la continuité de la coutume et l'ordre social. Cette union d'action et d'intérêt obtenue, la cité fière de son autorité confia la direction de ses destinées comme la surveillance de sa fortune à sa « Djemaa ». Toutefois, cette assemblée de tous les citoyens réunis, ne pouvait que discuter et légiférer, mais non administrer un patrimoine aux intérêts si multiples et si complexes. Le pouvoir exécutif était donc à prévoir. Un chef, un gérant autorisé, chargé de veiller à l'application des lois aussi bien qu'à la sauvegarde des intérêts généraux de la collectivité s'imposait ; malheureusement, la désignation de ce directeur ne fut pas une chose aisée, le choix provoquant des divergences de vues et d'opinions, l'élection de ce chef ne put être qu'une occasion de trouble et de division pour la communauté »* (BOULIFA, 1925, p. 349)

Boulifa aussi a expliqué les raisons qui poussent les Kabyles à créer des structures pour garder le lien fort entre les membres de la communauté. Le principe de l'égalité était la base de cette structure, pas de supériorité, pas d'orgueil. La forme démocratique, qui caractérise son organisation sociale, ne fut pas certes créée d'une seule pièce et adoptée sans travail ni efforts. Dès la première phase de sa constitution, avant de brider les appétits et dompter l'orgueil et l'égoïsme de la famille, il lui a fallu ainsi qu'il a été dit précédemment, d'abord faire l'éducation des masses et restreindre les prétentions du patriarche, premier tyran de la société humaine. (BOULIFA, 1925, p. 348).

Le principe de la solidarité dans le village était l'avant-garde de cette stabilité de la Kabylie durant des siècles. Malgré les événements politiques qui secouent la région à cause de la colonisation, mais les Kabyles ont resté solides grâce tout d'abord à ce principe qui existe

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

entre les membres de la communauté. En cas d'un danger commun, c'est tout le monde qui sera mobilisé pour défendre le village ou la tribu. Cette union n'est pas seulement durant la guerre mais elle est quotidienne et permanente à cause de l'existence de l'assemblée. Le travail d'éducation par toutes les voies possibles (l'usage du verbe, de la morale sociale), l'essentiel c'est la formation du citoyen.

Toute force de source étrangère, qui n'émanerait pas de l'esprit démocratique de sa collectivité, pour protéger et fortifier ses libertés et son indépendance, lui paraîtrait suspecte et par conséquent un danger social, capable d'étouffer ou de désagréger l'organisme moral et politique de sa cité, protectrice du foyer et de la famille. La cité resta donc pour le berbère la vraie forteresse, la citadelle dans les souterrains de laquelle il se réfugia et se conserva jusqu'à nos jours (BOULIFA, 1925, p. 348).

Il faut signaler qu'il y a d'autres structures au niveau de la tribu, et même au niveau de la confédération. Il s'agit des conseils de représentants, les discussions autour des intérêts de la communauté tribale. Chaque délégué du village expose les soucis de sa propre entité, les besoins de son groupe. Cette structure avait ses propres, sa gestion autonome loin de l'influence étrangère. Sa démarche est pour l'intérêt global de toute la communauté tribale. Ce niveau supérieur de la hiérarchie de l'organisation sociale en Kabylie assume ses responsabilités, qui consistent à défendre l'intérêt et la stabilité et le maintien de l'ordre coutumier.

Depuis l'apparition du colonialisme beaucoup d'évolutions enregistrées en Kabylie. Le droit Français remplace le droit Kabyle dans plusieurs affaires, les assemblées des villages sont contrôlées par l'administration coloniale, l'Amin devient le gardien des intérêts de la France dans le village, est un agent de l'administration. La création des communes mixtes, centres municipaux juste pour effacer et remplacer l'ancienne structure traditionnelle (les assemblées des villages et des tribus). Malgré les mutations enregistrées, l'organisation sociale en Kabyle continue à résister par l'adoption de plusieurs pistes pour assurer le maintien et la stabilité du groupe.

IV. L'économie de la Kabylie

L'économie de la Kabylie est une question qui mérite vraiment un raisonnement avant d'entamer les démarches nécessaires pour expliquer le sujet. Une région montagneuse, où le relief représente 70% de la surface générale du pays. Entre les rochers, et les hautes collines,

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

les cimes des chaînes montagneuses. Mais à l'intérieur de l'organisation de l'espace est géré d'une manière très logique en Kabyle. L'existence d'un système de partage la terre, une partie réservée à la construction des maisons, l'autre, pour l'élevage, l'autre pour l'agriculture, une autre partie réservée à l'industrie (argenterie, fusils...).

Donc en Kabylie, c'est l'économie de montagne qui existe, car, avec la rareté de sol pour l'agriculture. Les Kabyles montagnards pour nourrir leurs familles et les bêtes ont choisi de faire un foyer où toutes les activités économiques existent. Un mélange entre le travail de la terre, et l'élevage et d'autres activités artisanales. Une stratégie autosatisfaction adoptée et qui consiste à produire le nécessaire comme les légumes, les fruits. La mise en œuvre de plantation des arbres, comme les abricotiers, les figuiers, l'olivier.

Les Kabyles pour satisfaire leur besoin, ils doivent trouver un système qui assure la vie. Dans les montagnes où la vie est dure, ils pensent que le partage de la terre était le meilleur moyen. La terre produira, la population bénéficiera, les bêtes seront nourries dans les champs agricoles. A côté du travail de la terre, il y a aussi une activité très répandue en Kabylie, qui est le commerce. Des nombreux villages qui fabriquent la poterie, le tissage, les vêtements, l'or, l'argent. La production locale sera emportée par les commerçants Kabyles vers d'autres marchés, à Alger surtout. Où il y a une forte présence des Kabyles qui exercent divers métiers.

Cette activité entre dont le but d'enrichir la région, la production locale augmente, aussi le nombre des commerçants. Dans diverses tribus, on trouve des métiers spécifiques, il y a des régions qui font du tissage, l'argent, la poterie. Les petits métiers représentant l'artisanat traditionnel sont millénaires dans la région du Djurdjura. Leur richesse qui porte des empreintes séculaires de plusieurs civilisations. C'est de cet attachement au tréfonds de l'histoire que l'artisanat local tire son authenticité et sa valeur culturelle. Plusieurs activités artisanales sont recensées dans la région utilisant diverses matières et fabriquant plusieurs objets. Celle de la poterie révèle un ancrage africain en même temps que des relations très anciennes avec l'art méditerranéen dont elle s'est enrichies.

La forme du bijou de la région issue d'une image ancienne. On citera les régions les plus connues : Ath-Yenni : les bijoux berbères d'Ath-Yenni et d'At Abbas réalisés avec tact et avec des techniques transmises de génération en génération est singulier par ses structures et son corail. Ils sont composés d'émaux cloisonnés et coraux sertis. Boghni : les bijoux de Boghni comportent

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

deux variétés, bijoux en email et le bijou blanc sans email. Mais la tribu la plus renommée pour le travail d'orfèvrerie comme pour la confection des platines de fusil, est celle des At-Abbas, dans l'Oued-Sahel. Il y a même dans cette contrée des ouvriers qui sortent de temps en temps pour faire une tournée dans les tribus du Djurdjura ; mais aucun d'eux ne s'y établit.

La Kabylie était une région pauvre, des activités traditionnelles. L'absence des techniques modernes pour exercer l'agriculture et l'industrie était nulle. Donc pour les Kabyles la préservation du sol et l'accélération des activités artisanales peuvent régler le problème de rareté des produits. On doit signaler aussi en Kabylie l'existence des marcheurs ambulants ou mobiles qui se déplacent d'une région à l'autre pour commercialiser ou échanger des produits vitaux tels que l'orge, le blé, les figuiers, l'huile.



Figure N°4 : l'artisanat Kabyle

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

Le métier à tisser est héritage culturel, demeure une activité très répandue dans la région de Djurdjura, notamment à : Ait Hichem. Est une région spécialisée dans deux modèles de tapis Aadil et Aaben. At Zemenzer. Les tissages d'At Zemenzer sont spécifiques, sont spécialisés dans le burnous et la ceinture tressée. Les Ouadhias : ils ont une particularité dans le tissage qui est l'utilisation de couleurs tantôt chaude et tantôt douces. Ce travail de tissage a connu des modifications énormes ce qui concerne le style du travail, les schémas et d'autres aspects qui sont liés.



Figure N° 5 : le tapis Kabyle

Il faut signaler aussi l'existence de la fabrication du savon. Une activité exercée que dans les pays riches de la matière première. Quelques particuliers en font leur état. Ils se servent, pour la base du savon, de la potasse contenue dans les cendres du lentisque, du frêne, de la

DEUXIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DE LA KABYLIE

fougère. Le savon obtenu par ce procédé est mou et d'un brun foncé. Il est préférable au nôtre, disent les Kabyles, pour le nettoyage des étoffes de laine. Il est d'un très-bon débit sur les marchés (DEVAUX, 1859, p. 123)

Suppléant à la modestie des ressources agraires de la région, les ateliers et les fabriques artisanales ont fourni à la Kabylie d'appréciables compléments à son économie. Si la plupart des tribus et des villages fabriquaient eux-mêmes les objets indispensables aux activités quotidiennes (poteries et instruments aratoires de base), certains s'en étaient fait une spécialité. Ces derniers, par la qualité de leurs produits ou du fait de leur technicité, pourvoient ainsi aux besoins de la Kabylie tout entière et alimentaient également son commerce avec l'extérieur (MAHE, 2006, p. 29).

L'économie de la Kabylie dépend toujours de la question sur la disponibilité de la terre pour faire divers activités agricoles. L'exploitation des terres en Kabylie fait partie de l'organisation de l'espace. L'artisanat et la production locale étant pour la région un moyen de vivre, en ajoutant le commerce qui est l'activité la plus répandue. Vu le nombre des marchés qui existent en Kabylie et la forte présence des Kabyles en dehors du pays natale. Aujourd'hui le commerce en Kabylie a connu une dynamique, l'ouverture des routes, des zones industrielles fera de la région un pôle économique par excellence.

Conclusion

Dans ce chapitre, nous avons donné des détails sur la Kabylie. Une présentation approfondie sur l'histoire depuis les phéniciens jusqu'aujourd'hui. On a cité les principaux événements, en passant par l'organisation sociale de la Kabylie, qui est le moteur de gouvernance et qui représente la constitution chez les Kabyles. En guise de conclusion, nous avons parlé sur l'économie de la région, qui est une zone très pauvre, la rareté du sol. Mais l'exploitation rationnelle de la terre pour la Kabylie et les diverses activités telles que le commerce, l'artisanat, l'industrie feront d'elle une région riche.

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

Troisième chapitre

Troisième chapitre : Monographie du Mzab

Introduction

Dans ce chapitre nous voulons faire une présentation sur la région du Mzab. Une introduction qui touche le volet naturel, physique, géographique. Nous passerons vers le volet historique de la région. Nous ferons aussi une explication sur l'organisation politique et sociale des cités Mozabites. C'est une monographie du Mzab sur divers aspects, nous soulignons aussi la vie agricole et commerciale de la région pendant l'époque Française. Selon les écrits anciens et actuels sur la vallée du Mzab. Notre source principale ce sont les études classiques faites par les premiers chercheurs et militaires Français. Ainsi que les ouvrages actuels qui ont été rédigés par les Mozabites.

I. Le cadre géographique et naturel de la région

La vallée du Mzab, ou bien Iyzer n'At Mzab¹, est une région qui situe à la limite du Sahara Algérien. C'est la porte vers le sud Algérien, entre 32° et 33°20 de latitude Nord, et 2°30 de longitude Est. Elle est longue de plus de 20 km, pour 2 km de large. L'ensemble géomorphologique dans lequel elle s'inscrit est un plateau rocheux. Le Hamada, dont l'altitude varie entre 300 et 800 mètres. Ce plateau a été marqué par la forte érosion fluviale du début du quaternaire qui a découpé dans sa partie Sud des buttes. À sommets plats et a façonné des vallées dont l'ensemble forme un enchevêtrement, nommé « Chebka » (filet). L'Oued Mzab traverse ce filet de 38.000 km² du Nord-Ouest vers le Sud-Est. C'est dans le creux de l'Oued, sur des pitons rocheux, que s'est érigée la pentapole (BACHAR, 2015, p. 195)

Cette vallée a une limite de 20 kilomètres, qui regroupe 5 cités (ksar) à la fois, d'un climat purement désertique, et le taux pluvial ne dépasse pas annuellement 50 à 60 millimètres. Le pays habité par plusieurs peuples (Mzab, Arabe) est connu sous le nom Saharien Chebka du Mzab littéralement « filet ». Le réseau du Beni-Mzab, idée qui rend assez bien la physionomie orographique des diverses chaînes de petites montagnes pelées, déchiquetées, brûlées et rocailleuses.

Un pays aride, d'une large difficulté pour vivre, entre les rochers et les collines qui dominant la région du Mzab. Des petites vallées de 300 à 500 mètres séparées par le passage des diverses rivières qui marchent vers le sud pour traverser le pays de Metlili². Comme

¹ La vallée du Mzab, une région située dans la Wilaya préfecture de Ghardaïa, à 600 km d'Alger. Après l'édification, vers le Xe siècle, des villes fortifiées du M'Zab (Iyerman ou ksour)

² La ville de Metlili située au sud de l'Algérie, est une région de la wilaya de Ghardaïa, connue comme une zone palmeraie et agricole. La ville de Metlili fait partie du massif jurassique des monts de Metlili qui lui-même fait

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

l'explique divers témoignages sur la géographie de la région, la vallée du Mzab, du point de vue de sa composition naturelle, s'articule autour de la variété. C'est un plateau calcaire, coupé par une vallée sablonneuse, s'élevant en couloir ouvert aux cotés Nord-ouest et Sud-Est. Laissant couler dans le même sens de la pente un cours d'eau principal, celui de l'Oued Mzab, que viennent alimenter des cours d'eau secondaires transversalement disposés.

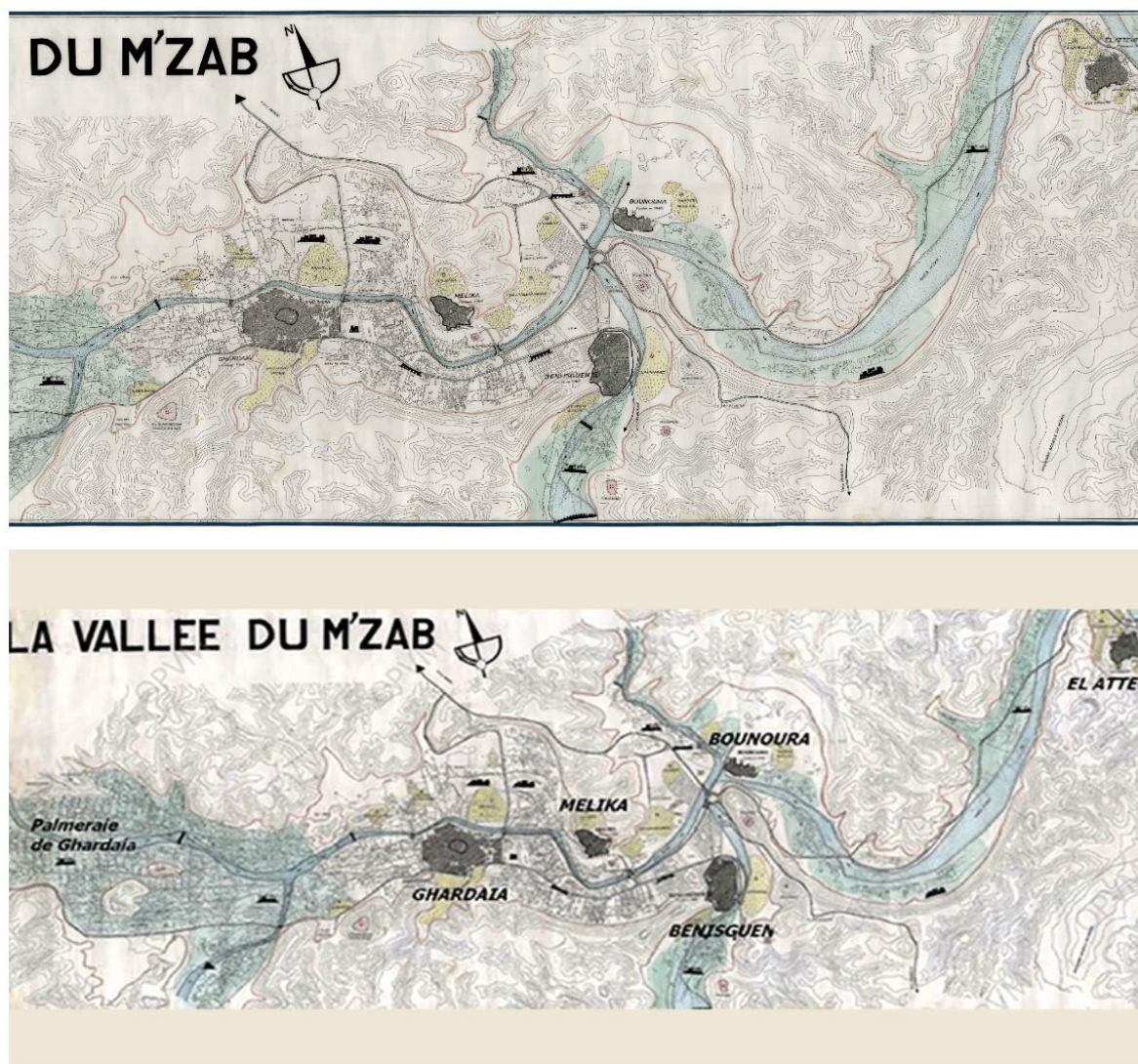


Figure N° 1 : la vallée du Mzab.

Géologiquement, la Chebka appartient aux formations crétacées, on a remarqué quelques couches dolomitiques dans les ravins fortement encaissés. La chaux du Mzab est très-

partie intégrante de la Chebka du Mzab. De ce fait, l'espace de la commune est très contrasté. Elle est caractérisée par des plaines dans le continental terminal et des régions ensablées. La région de Metlili est caractérisée par un relief très accidenté formé par un réseau serré de ravines séparées par des crêtes ou des croupes.

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

estimés. Elle acquiert en durcissant une grande résistance, car elle a été employée à des barrages et à des conduites de l'eau qui durent depuis des siècles et que les archéologues prendront un jour sans doute. Le plateau du Beni-Mzab est un de ceux qui ont dû émerger les premiers au-dessus des eaux lors du grand soulèvement contemporain qui a desséchée la mer saharienne et dessèche aujourd'hui encore les derniers vestiges aqueux de cette mer. Un bassin principal, deux bassins secondaires forment le système hydrographique de la région dans laquelle sont cantonnés les Mozabites (AUCAPITAINE, 1867, p. 162).

Cette vallée se termine à partir d'un lac situe au Nord de Ouargla. Entouré de sable de tous les côtés, les principales rivières de la région sont : Oued Mzab, Oued Zegrir, Oued Nessa, Oued Metlili. Les températures dans la région dépassent 40 à 45 pendant l'été, et 25 à 30 pendant l'hiver. Un tissu vert, naturel et variable remarquable dans la vallée pendant la période hivernale. Ce couvert végétal se trouve menacer par une régression causée par de longues années de sécheresse.

La roche est si dure, qu'elle ne permet à aucune végétation de pousser, même les plus petites herbes. Elle est également marquée par la succession de collines, ravinées par l'érosion pluviale. La pluie, qui se fait très rare, vient souvent sous forme d'inondation et de fortes crues, en laissant, au fil du temps, ses traces sur la peau sèche de la vallée, pour la rendre, encore, plus dure et rude qu'elle ne l'est. Une peau, à travers laquelle on pouvait lire aussi, l'effet des vents et des vents de sable, qui sculptent la roche rude pour former cet ensemble hostile. Ces collines rocheuses sont sillonnées par une série d'oueds profonds, dont le plus important est l'oued Mzab (GUELIANE, 2019, p. 84).

Chacune de ces cinq cités est entourée par des collines ravinées par l'érosion pluviale. La vallée du Mzab atteint à hauteur de Ghardaïa, une altitude de 500 mètres. Les escarpements rocheux, caractérisés par une vaste étendue pierreuse où affleure une roche nue de couleur brune et noirâtre, et les oasis déterminent le paysage dans lequel sont localisées les villes de la pentapole du Mzab et autour duquel gravitent d'autres oasis (Berriane, Guerrara, Zelfana, Metlili ...). On trouve donc 5 cités dans la vallée du Mzab, les deux autres ksour sont construits loin de la vallée (Berriane et Guerrara). Nous connaissons déjà la position de Berriane ; la septième ville du Mzab, Guerrara, est à 88 kilomètres au Nord-Est de Ghardaïa, sur l'Oued Zegrir, près du bord oriental de la Chebka (NIL ROBIN, 1884, p. 7).

I. 1 : le Mzab après l'indépendance

Un travail pour exploiter toutes les terres qui sont fertiles à l'agriculture, la création des puits. La population profite aussi des eaux des rivières (pendant l'hiver). Un système de gardage des sources naturelles dont l'utilisation quotidienne dans les maisons et les jardins. La vallée du Mzab, traverse des siècles, avec le même rythme. Elle connue des modifications majeures pendant l'occupation Française et même après l'indépendance en 1962.

Après l'indépendance, selon le décret numéro 49-69 fait en 2 juillet 1974, le Mzab vient de s'annexé comme daïra de la wilaya de Laghouat. Après le découpage de 1984 le Mzab devient une wilaya (47) qui a 3 daïras, 10 communes³, qui domine un territoire de 86.105 Km. Elle a des frontières au Nord par la wilaya de Laghouat, nord-est par la wilaya de Djelfa, au sud par la wilaya d'El Meniaa, à l'est par la wilaya d'Ouargla, à l'ouest : par la wilaya d'El Bayadh.

Ce découpage a donné à la wilaya et à toutes les wilayas du pays. Un système administratif en communes, en daïras, avec des représentants de l'état qui ont été désigné par un ordre présidentiel ou ministériel. Comme les walis, les chefs de la daïra, et le chef de l'APC (assemblée communale populaire). Qui est à la fois un élu de la population et un représentant de l'état au sein d'un organe administratif. Et aussi, avec les différentes institutions qui existent dans la wilaya. Pour cela, avec ce système, l'intervention de l'état marque toujours sa présence, dont l'organisation du travail. La gestion des projets, et les affaires économiques et industrielles de la wilaya. Ainsi, l'organisation dans la vallée cède encore plus la place aux différentes structures de l'État.

La ville de Ghardaïa, capitale de la pentapole, et chef-lieu de wilaya. Et aussi le grand carrefour du Sahara septentrional sur l'axe médian du territoire. Le caractère central de l'agglomération de Ghardaïa, dans l'espace Saharien, point de connexion entre le Bas-Sahara à l'Est. Le Sahara Touareg au Sud et l'Ouest Saharien. Ainsi qu'avec le Nord algérien, lui confère le rôle de pôle d'attractivité. D'autant plus que les réseaux Mozabites ont historiquement contrôlé le commerce transsaharien. C'est aujourd'hui une région active où le secteur tertiaire est prépondérant avec le commerce. Le tourisme et l'artisanat mais aussi

³ 1- Berriane. 2- Bounoura. 3- Dhayet BenDahoua. 4- El Atteuf. 5- El guerrara. 6- Ghardaia. 7- Mansoura. 8- Metlili. 9- Sebseb. 10- Zelfana

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

l'agriculture et, dans une moindre mesure, l'industrie. La wilaya de Ghardaïa qui couvre ce territoire qui regroupe plus de 300515 habitants.

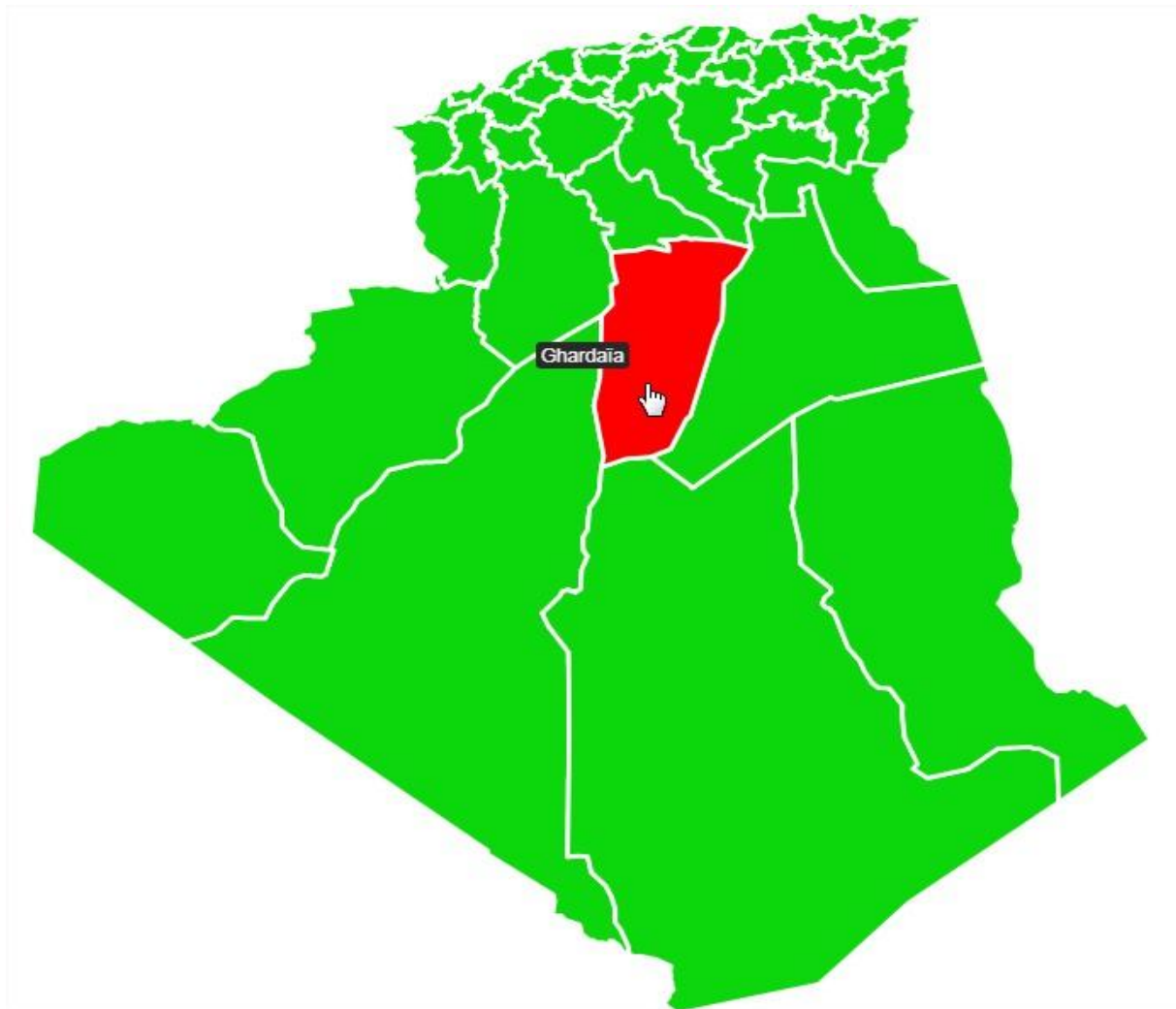


Figure N° 2 : la wilaya de Ghardaïa

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

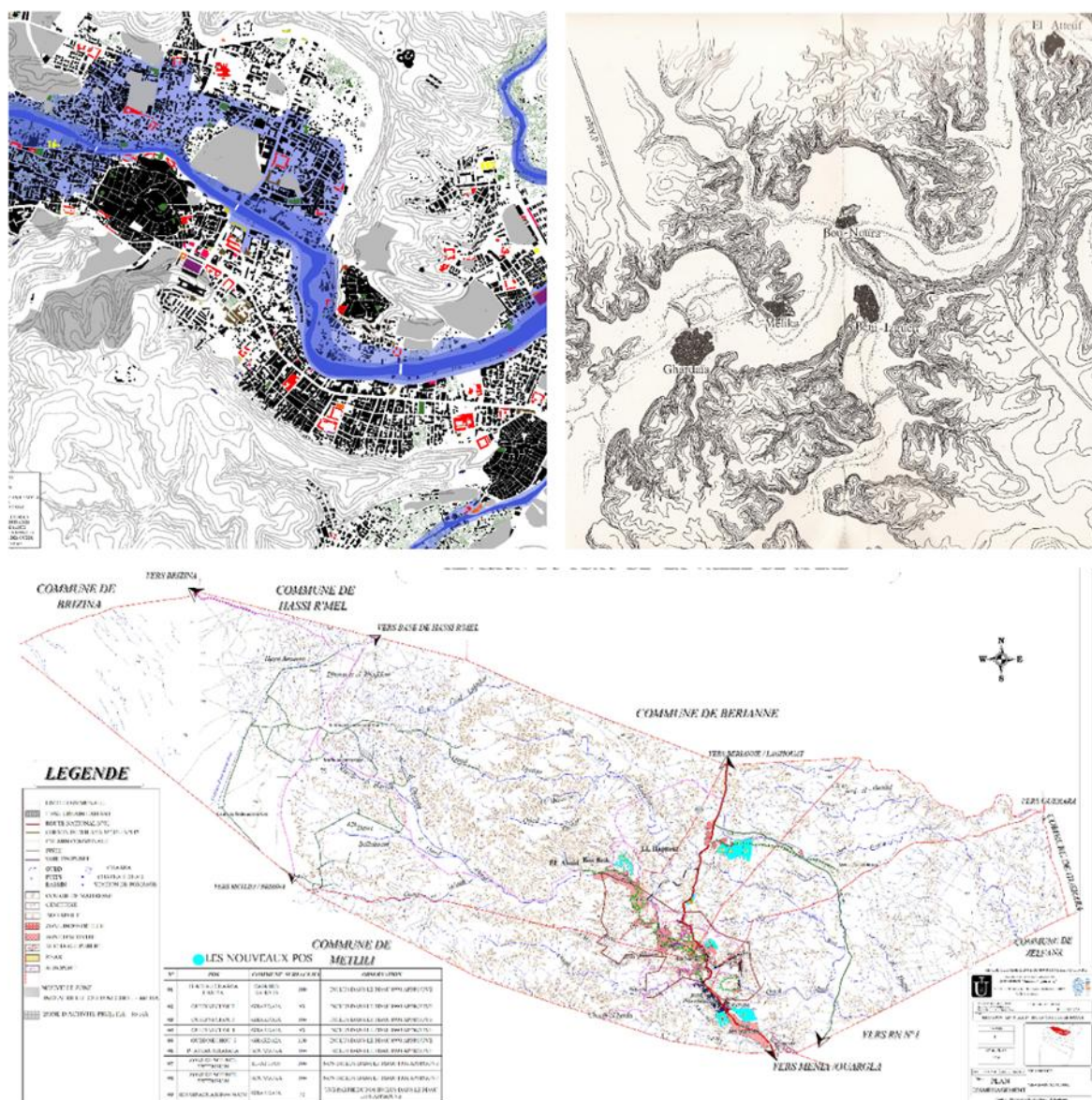


Figure N° 3 : le découpage au sein de la vallée du Mزاب

Par ailleurs, dans les assemblées (APC, APW) les Mozabites ne sont pas toujours majoritaires. Les seuls représentants de la région, mais on trouve la population de Chàamba de Metlili, dans les institutions on ne trouve pas une composante exclusivement Ibadite. Mais la population non mozabite ira une place dans la gestion des affaires de la wilaya. Ce nouveau système administratif n'empêche pas les Mozabites de garder leurs structures anciennes qui existent dans chaque ksar. D'ailleurs l'État actuellement à chaque fois il lance des larges consultations avec les organes de décisions dans la vallée. Pour la gestion commune des affaires économiques et sociales des habitants de la Wilaya. L'organe traditionnel qui est l'assemblée

religieuse et laïque exerce bien sur une autorité. Qui se termine juste avec le début de l'influence de l'administration locale.

I. 2 : la composante humaine

La population dans la vallée, se composait des Ibadites-Berbères. Une présence humaine Amazighe, qui était originaire de la région. Car les tribus Zénètes occupaient déjà la région durant des siècles⁴. Donc l'élément Amazigh était toujours demeurant. On trouve une population Arabe qui se composa des tribus de Chàamba et Mdabih, Beni Merzoug, qui habitaient essentiellement la région de Metlili (ARMAGNAC, 1934). À côté des deux groupes, un autre, ce sont les juifs qui ont venu de s'installer à partir de XV^e, et XVI^e siècle⁵. Un tissu humain très riche, une diversité remarquable par la présence de trois éléments ethniques (AMAT, 1888).

Les Zénètes des premières vagues, qui occupèrent la presque totalité du Sahara et créèrent des palmeraies, se distinguaient de ceux qui arrivèrent plus tard, stimulés par le ferment de la conquête arabe, mais non sans avoir été préalablement islamisés. Avec les Zénètes de la première heure, apparurent au Sahara de nombreux Juifs et Berbères Judaïsés. (ARMAGNAC, 1934, p. 17). Une partie des tribus Zénètes habitaient cette partie du Sahara. Elle faisait par la suite convertie vers le rite Ibadite en formant un groupe fondamentalement Ibadite. Qui va lancer un défi contre la nature pour reconstruire une civilisation Mozabite.

Même l'idiome de la population appartient aussi à ce groupe ethnique Amazigh. L'arrivée de la population arabe dans la région, était juste après l'invasion des tribus hilaliennes⁶. Les guerres, les déplacements, une partie de cette population préféra de s'installer dans la région, dresser les tentes en dehors des cités Mozabites (AUCAPITAINE, 1867). La région était déjà habitée par une population Amazighe, à partir de XI^e siècle des petits groupes Ibadites installèrent dans cette région. (CHERIFI, 2015). L'existence des traces archéologiques

⁴ L'explication fournie par les historiens à propos de la présence berbère dans la région Saharienne, il s'agit des entités Amazighes refoulées par les romains vers le sud durant la présence de cette force en Afrique du Nord. Les tribus qui refusent cette autorité sont obligées de quitter leur territoire pour préserver leur identité et leur culture loin de l'hégémonie romaine.

⁵ La population arabe qui exerce à la vallée une autorité, comme à Metlili, et les oasis de Daya Ben Dahoua. Qui sont fondées par la population arabe arrivée à partir de XV^e et XVI^e siècle. Ce groupe jouait durant des siècles dans la vallée des alliances avec les différents groupes sociaux notamment à Ghardaïa, et Mélika. Qui avait un groupe des familles arabes venus de s'installer suite à un accord entre le conseil de la ville et la tribu de Metlili.

⁶ Cette théorie de l'existence des arabes dans le sud n'est pas bien fondée. Beaucoup d'historiens affirment que ce sont des tribus Amazighes qui deviennent arabes par la suite, qui sont influencées de la culture arabe et musulmane. Donc, ce n'est pas exacte d'affirmer que la population arabe de la région est 100% arabe.

et des vestiges démontrent d'une manière directe que la région était une zone riche, habitée depuis longtemps par les Amazigh. Cette affirmation et confirmation de cette thèse par les traces pour détruire les thèses qui disent que le Mzab est habité à partir de l'arrivée des Ibadites vers le XIe siècle (BENYOUB, 1890).

Concernant la population juive, les historiens disent qu'il y a des familles qui étaient originaire de Djerba ont venu avec le savant Ami Saïd El Djerbi⁷. D'autres groupes originaires de la ville de Laghouat qui était très proche de Ghardaïa. Une présence ethnique dans la région, une cohabitation parfois bonne, parfois mauvaise. Chaque groupe essaya de garder sa structure pour qu'il soit indépendant. Il y avait aussi une population nègre, étaient des esclaves, qui travaillent dans les maisons Mozabites. Cette catégorie avait sa propre assemblée, ses chefs (représentants)⁸.

II. Le passé préhistorique de la région

Plusieurs régions de Chebka ont été témoins de diverses périodes historiques commençant de la préhistoire. Où plusieurs monuments historiques et monuments provenant de sites de l'industrie de la pierre. Des inscriptions rupestres et des tombeaux funéraires ont été immortalisés. Un grand nombre de monuments préhistoriques ont été découverts dans l'oued Mzab (Ghardaïa, El Atteuf, Dhaya). Ainsi que plusieurs sites à l'extérieur de la Chebka (Berriane, Metlili et El-Meniaa).

Les recherches archéologiques et les rapports scientifiques qui ont été mis en évidence par les explorations réalisées. Sont des sites d'inscriptions rupestres de formes et de symboles divers, des sites d'ateliers d'anciennes industries de la pierre. Des sites sépultures funéraires datant de 5 000 à 3 000 av. J.C. Les gravures rupestres du site de (Tawenza) ont été découvertes au cours des travaux d'aménagement d'un terrain à bâtir l'année 2000. Sur un promontoire rocheux surplombant la palmeraie du ksar de Beni-Yesguen. 129 gravures réparties sur 80 dalles, 80 figures composées de pastilles soit seules soit associées à d'autres formes. Ces

⁷ L'un des figures importantes du rite Ibadite à Ghardaïa, il est originaire d'Ile Djerba en Tunisie, issu d'une famille fondamentalement religieuse Ibadite. Il installa dans la vallée du Mzab à partir de XV^e siècle, il travailla à réanimer le savoir et l'enseignement de l'Ibadisme dans cette région.

⁸ La population juive de Mzab, d'un ancien ancrage. À partir de XV^e, un groupe des familles juives venues avec Ami Saïd El Djerbi, et quelques endroits Sahariennes près d'oued Righ et Ouargla. Il formait une communauté juive qui jouissait une certaine liberté de culte qui consistait à exercer leur doctrine au sein de la cité. Ils ont une synagogue, un cimetière séparé. Le ksar de Ghardaïa, le seul qui regroupe un nombre considérable des juifs, qui ont un représentant de la communauté juive auprès de conseil de la ville (Azzaba). Un nombre des contrats (Ittifaqiyat) limitent certainement les relations entre les juifs et la population Mozabites.

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

gravures remontant à l'âge du bronze ce qui pourrait leur donner une ancienneté remontent à l'âge du bronze de 3000 ans av J.C à environ de 500 ans av J.C.

Le site de Baba Saad est un endroit détient des gravures rupestres. L'un des plus grands sites au niveau de la vallée du Mzab en termes de propagation de pierres sculptées d'inscriptions rupestres. Comprend des centaines des gravures rupestres sculptées tentaculaires et il est situé à environ 500 mètres, au sud du site antérieur (Iyrem de Baba Saad à Ghardaïa). Ses peintures sur pierre sont similaires aux symboles vagues trouvées sur le site de (Tawenza), à Beni-Yesguen et sur le site antérieur d'Oukhira. Son histoire remonte à l'âge du bronze de 3000 ans av J.C à environ de 1000 ans av J.C.

Le site des gravures rupestres à Daya Ben Dahoua : il est situé à environ 15 km au nord de la commune de Daya, à proximité de l'oued Laadire. Ces gravures remontent à la période protohistorique, également appelé « Age des métaux ». En raison de l'apparition des métaux, c'est-à-dire de la maîtrise de la métallurgie (cuivre, bronze, en plus tardivement, fer) par des populations autochtones qui ont pu ainsi fabriquer des objets. Notamment des armes métalliques telles que les lances brandies par les guerriers figurés par les gravures. Ces gravures témoignent de l'occupation de la région par des groupes paléo-berbères dont la principale caractéristique était une organisation socio-politique à l'identité guerrière.

Sous réserve d'une étude approfondie, en l'absence de représentation du dromadaire, ces représentations libyco-berbères correspondent à la période dite « caballine) de l'art rupestre Saharien, plus précisément à la période « caballine finale ». Qui pourraient remonter au premier siècle de l'ère chrétienne. Il y a d'autres gravures sont plus rentes et subactuelles, à l'instar d'une représentation de croix de David. Dont l'existence est à mettre en relation avec les populations locales judaïsées de la région du Mzab progressivement islamisées après les conquêtes arabo-musulmanes⁹.

⁹ On parle d'une présence juive dans la région du Mzab avant la conquête Islamique. Donc, il y a une présence de la communauté juive à Ghardaïa. Ce sont des Amazighes qui professent le judaïsme comme beaucoup de tribus Amazighes de l'Afrique du Nord.

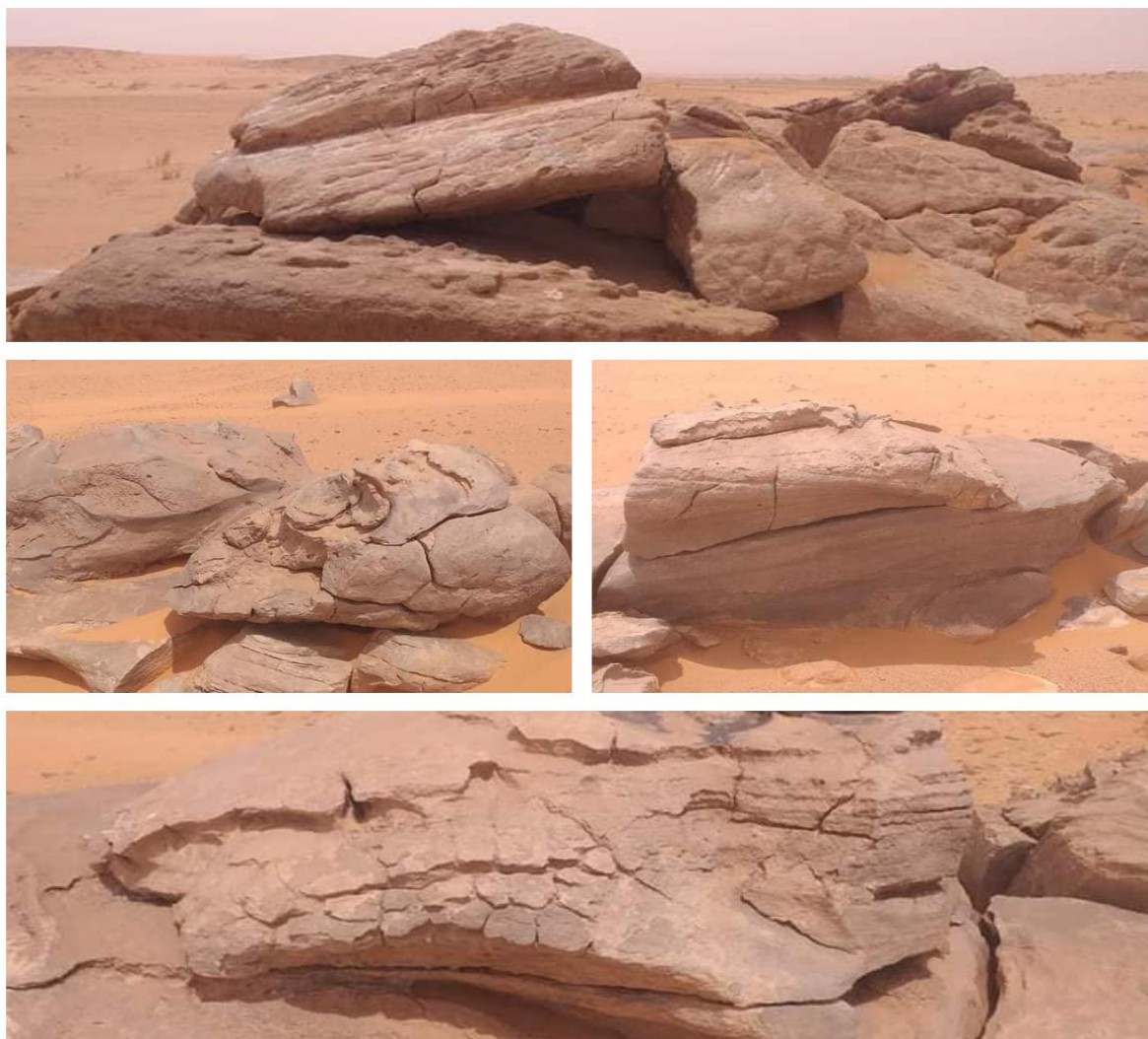


Figure N° 5 : quelques traces de l'art préhistorique.

La région de Berriane est connue pour ses nombreux sites de gravures rupestres sous diverses formes et symboles, y compris des symboles vagues, des symboles humains et certains animaux. La station de Ballouh Oudjenna cette station est située sur un plateau à une altitude de 587 mètres, qui surplombant d'une Oasis de Berriane. Deux ensembles gravures rupestres. La première dalle renferme la représentation d'une figuration humaine d'environ 90 cm de long, tête arrondie et membres inférieures et supérieures écartés. Les détails des doigts des mains et des pieds sont bien individualisés et le reste du corps est exécuté de manière à faire apparaître la forme des ossements. Notamment les côtes, pouvant renvoyer à la représentation d'un squelette humain. Cette figuration a été gravée par piquetage assez grossier, donnant une allure de relief à la fresque. Sur l'un des bords de cette dalle, une empreinte de pied a été exécutée. Cette gravure reste unique et lui confère une importance capitale. La deuxième dalle, plus large

un ensemble de cinq dromadaires. Ces gravures de dromadaire sont de petites tailles, ne dépassent pas les dix centimètres.

Des sites d'industries lithiques préhistoriques à Berriane. Ces industries sont datées de la période néolithique et s'étendent à environ 8 000 ans av J.C. À partir de la période néolithique et de la civilisation en cage, qui s'étend sur des vastes zones allant de l'Afrique du Nord aux frontières du désert du Sahara. Les formes des pierres taillées (le burin sur lame à bord abattu, le trapèze, des lamelles et la troncature, bilatéraux, bifaciaux ; silex à patine, crayeuse) de toutes les pièces et du fait que toutes les formes du Capsien.

Le site Izyer n tirsin (ruisseau du puits) et Oued El Halfa, sont deux sites à Berriane célèbres comme des sites des industries lithiques de la période préhistorique. Qui sont situés à environ 30 km au Nord-Est du ksar de Berriane en direction du ksar de Guerrara. Ces industries de la pierre remontent à l'antiquité et sont des ateliers pour fabriquer certains des anciens outils en pierre qui rassemblent étroitement à l'industrie de la civilisation (Atérien).

Des monuments funéraires dans la région de Berriane sont au nombre de cinq, sont le type Bazina avec deux variantes. Deux de ces monuments sont une Bazina à degrés et à aménagements. En effet quelques constructions cultuelles accompagnent l'architecture principale. Elles se présentent sous forme de petites Tourette pour certaines et en forme de muret pour d'autres. Les trois autres monuments sont des Bazinas à degrés sans aucun aménagement externe.

III. L'histoire de la doctrine et l'implantation dans la vallée du Mzab

Les Mozabites sont des Ibadites, l'histoire de cette doctrine, de cette catégorie religieuse remonte à une époque très ancienne. C'était avec la mort du calife Othman, le troisième calife des musulmans. Sa mort provoqua une scission au sein des rangs de la communauté Musulmane. La mort du calife fera le germe premier de la construction de cette doctrine. Une déchirure dans les rangs des musulmans après la mort de troisième calife. Ce dernier perdait la vie dans sa maison après un encerclement qui dura plus de quatre mois.

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

Ali, le gendre du prophète fut élu pour être le quatrième calife des musulmans c'est lui, qui assura le bon déroulement de l'État islamique¹⁰. Muawiya, de la tribu noble de Koreiche¹¹, refusa d'obéir à l'autorité du nouveau calife, ce dernier lui envoya des messages, des lettres, pour qu'il revienne à la ligne droite, à la ligne légitime du calife (MASQUERAY, 1878, p. 10). Le calife Ali, avait sorti vainqueur de la guerre qui l'opposa à Aïcha la femme du prophète. Elle était appuyée dans cette guerre (bataille du chameau 36H/657¹²) par les amis intimes du prophète tels que Talha, Zobeir, et les gens du Mecque. Ali décida de s'installer à El Koufa qui sera sa nouvelle capitale en Irak.

Concernant, la position de Muawiya, lui aussi, était comme Aïcha. Il accusa Ali pleinement de l'assassinat de l'ancien Califat. Des discussions qui étaient engagées entre les deux personnes pour trouver un chemin logique. Sans faire le recours à la guerre encore une fois, sans la perte des soldats et les âmes des musulmans. Une multiplication des contacts entre les deux, mais la paix n'aboutira à rien. Finalement la guerre déclara entre les deux belliqueux. Ali rassembla une armée simple fidèle à lui. Muawiya avec sa qualité noblesse et de son armée qui se composa des chefs des partis arabes. Les deux armées se rencontraient à Saffin¹³. La guerre s'éclata, les premiers temps, la victoire était très proche d'Ali. Mais les partisans de Muawiya sentaient de la défaite qui était très proche d'eux. Ils préféraient de prendre quelques versets du saint coran pour jouer sur la sensibilité de l'armée du calife Ali. Ils disaient d'une haute voie (entre nous et vous, c'est le livre du Dieu et non l'épée et le sang)¹⁴. Le calife Ali accepta la proposition dont le but de mettre fin de cette lutte fratricide et sanguinaire.

Des personnes dans le camp d'Ali s'enlevaient pour dire non à l'application de cette solution « arbitrage ». La solution pour eux c'est le combat, à leurs yeux, cette catégorie (armée de Muawiya) mérita la mort. Selon eux, le livre du Dieu admet seulement en deux cas, l'un, la

¹⁰ Il transforma la capitale de Médine à El-Koufa en Irak. Ce changement est considéré comme choix stratégique, car, il s'agit d'un soutien et pour renforcer la communauté musulmane qui consiste de ne pas négliger les autres villes de l'État musulmane.

¹¹ La tribu de Benou Omiya. Qui était dirigé par le fameux Abu Sofiane le père de Muawiya. Abu Sofiane n'était pas une simple personne d'une appartenance à un clan comme les autres. Mais il appartient à clan qui domine la société d'Arabie avant l'apparition de l'Islam.

¹² En arabe cette bataille porte le nom de : *موقعة الجمل*.

¹³ L'origine d'une véritable crise au sein des rangs des musulmans. Dans cette bataille, chaque camp cherche de s'imposer, à la fin, un résultat était très amer, une crise au de la communauté musulmane, elle poussait à naître des courants qui vont faire des actes qui s'inscrivent dans le vœu d'avoir une domination sur la communauté. Chaque secte qui serait née après la bataille voulait y avoir une légitimité historique et religieuse pour justifier ses actes, et ses choix dans l'avenir.

¹⁴ Cette astuce c'est un jeu des partisans de Muawiya qui voulaient juste avoir une solution la plus rapide pour liquider Ali et ses fidèles. Leur slogan était (لا حكم إلا لله). Ce concept a une touche politique d'un caractère religieux. Car il ne s'agit pas d'appliquer le coran mais d'avoir la façon la plus facile pour casser la force du calife Ali.

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

chasse sur le territoire sacré de la Mecque, et le désaccord entre deux époux. Seulement en cas, le jugement sera valable par le livre du Dieu. Cette catégorie n'avait pas accepté le jugement par le livre, mais par l'épée seulement.

C'est une déchirure qui s'éclata à l'intérieur de l'armée du gendre du prophète. Une autre épreuve qui venait de s'éclater comme un véritable danger au sein des rangs de la communauté musulmane. Après la grave déchirure suite à la mort d'Othman, la guerre d'Aïcha et Ali. La suite avec Muawiya, et cette fois-ci avec une catégorie qui n'accepta qu'une seule solution c'est la mort des infidèles qui sont des musulmans. Ils s'appelaient généralement les Kharidjites, des personnes qui n'obéiraient ni Ali ni à Muawiya. Qui étaient dans le camp d'Ali au début de la bataille¹⁵.

Ali était obligé de s'engager pour régler définitivement le problème avec son adversaire. Une commission d'arbitrage était élue, le premier clan, c'est Abu Musa El Achari¹⁶. L'homme fidèle d'Ali, connu par sa bonne réputation, le deuxième, c'est Amr Ibn Al As du camp de Muawiya. Le troisième groupe n'était pas d'accord, s'appelait comme on l'avait souligné les Kharidjites, qui n'obéiraient ni Ali, ni à Muawiya.

Les Kharidjites rassemblaient les forces (les troupes militaires), pour continuer la lutte, nommaient un chef qui s'appelait Abdallah Ibn Ouahb Rassibi¹⁷. Une armée qui s'augmenta du nombre chaque jour. Ali, pour mettre fin à cette insurrection contre son autorité. Il préféra la guerre après l'extinction des voies de la paix et du calme. À Nahraouan, où les deux armées se rencontraient, un combat farouche, qui termina avec la victoire d'Ali. Qui écrasa l'armée des Kharidjites qui perdaient selon les historiens plus de 40 mille combattants. Une défaite inattendue pour cette catégorie qui préféra la lutte et la mort.). Les Kharidjites avaient donné un nom à cette bataille, selon les premières sources de leur doctrine « بالمحكمة الأولى »

¹⁵ Les Kharidjites après vont reconnaître dans leurs écrits le khalifat d'Abu Bakr et Omar, mais la gouvernance d'Othman ne les reconnaisse pas, car, il incarnait la division des musulmans, en favorisant ses proches, sa famille dans la gestion de l'État.

¹⁶ Était un compagnon de Mahomet. Il fut gouverneur de Bassorah et de Koufa et participa au début de la conquête musulmane de la Perse. Il a également été un acteur important durant les troubles du califat d'Ali (661). Partisan d'Ali, il fut désigné par celui-ci comme un des membres de l'arbitrage à l'assemblée pour régler le conflit entre Ali et Muawiya lors de la bataille de Siffin.

¹⁷ Il est de Bani Rassib ben Malik ben Madan ben Malik ben Nasr ben Al-Azd. Le chef de camp Kharidjite lors de la bataille de Nahraouan (Irak) qui opposa les troupes d'Ali et son armée, il trouva la mort avec des milliers de ses partisans.

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

Un auteur Ibadite raconte sa version, il disait « *c'est été la plus ancienne da toutes les sectes de l'Islamisme. Leur nom véritable en tant que sectaires est Ouahbites-Ibadites¹⁸, et le moment précis de leur constitution à l'état de groupe distinct est l'époque du fameux Arbitrage entre Ali et Muawiya. On sait qu'Ali, gendre du Prophète, en était venu aux mains avec Muawiya, son compétiteur au Khalifat. Les milices persanes et les milices syriennes avaient couvert de morts le champ de bataille de Siffin, et les Persans vainqueurs s'étaient arrêtés devant les exemplaires du coran que les Syriens avaient élevé subitement au bout de leurs piques. Ali s'était laissé fléchir, et avait admis que deux arbitres décideraient entre lui et Muawiya* » (MASQUERAY, 1878, p. 10).

De l'autre côté, une poignée des kharidjites, pour se venger des deux personnes. Ils organisaient un plan pour tuer Amr Ibn Al As, Muawiya, Ali, le plan verra le jour. Les trois personnes désignées pour cette mission, voyaient leurs plans à l'échec. Sauf Abderrahmane Ibn Moldjem¹⁹ qui réussit de tuer Ali vers 40H/ 661, le reste fut échoué. Le tueur selon les historiens prenait le chemin de la fuite pour s'échapper de la vengeance vers l'Andalousie selon les historiens.

Le conflit entre Ali et Muawiya termina, avec la mort du premier. Le deuxième profita de cet évènement, il réclama son pouvoir à Damas et l'État Omeyyade était officiellement né. Les Kharidjites ne voulaient pas cesser la lutte jusqu'à l'application des règles du Coran. À El Basra une ville qui regroupa presque tous les courants et les opposants des Omeyyade. Les éléments de Nahraouan qui restaient en vie, ils constituaient une carte pour recruter les nouveaux adeptes. Une organisation pour former les gens pour continuer le chemin afin de propager les idées.

On a souligné l'importance de la ville d'El Basra où le noyau de l'Ibadisme voie le jour. Les Kharidjites opposaient aux Omeyyades de Damas, ils organisaient des soulèvements contre l'autorité du pouvoir de Syrie. Quelques éléments préféraient de s'éloigner de toute forme de violence, ils préférèrent la voie de la paix. Pour eux c'est le seul moyen pour aboutir aux divers objectifs tracés par les adeptes. Puisqu'il avait une partie des Kharidjites qui font de l'extrémiste

¹⁸ La branche la plus importante de l'Ibadiyya est, sans conteste, le groupe politico-religieux nommé al-Ibadiyya al-Wahbiyya. L'origine de la seconde partie de ce terme dérive, semble-t-il, du nom du premier imâm Kharidjite, Abd Allah ben Wahb al-Rašibi.

¹⁹ Abderrahman ben el-Moldjem un des survivants de la bataille de Nahraouan, vengea ses partisans en assassinant 'Ali à la porte de la mosquée de Koufa (661).

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

une obligation fondamentale, cette voie adoptée n'a pas arrangée les personnes justes de ce courant.

Une scission au sein des rangs des Kharidjites affaiblira les forces de cette catégorie. Abdellah Ibn Ibad était l'un des fondateurs de la doctrine Ibadite²⁰, il était un adjoint de Nafi Ibn Azraq qui était un extrémiste qui aime le sang. Ibn Asfar, avait choisi la lutte militaire pour aboutir à ses objectifs. Les Azraqites²¹ de Nafi Ibn Al Azraq El Hanafi préféraient de s'éloigner à El Ahwaz en Iran. Son nom provient d'un mouvement de révolte « Azraqite », du nom de Nafi b. Al-Azraq. Il éclata en 684 à Bassorah et s'étendit ensuite au sud de l'Irak et en Perse. Les azraqites allèrent fort loin sur la voie de l'intransigeance dogmatique. Ils étaient considérés comme des grands pécheurs. Ceux qui s'abstenaient de lever l'étendard de la révolte contre tout pouvoir injuste. Ce rigorisme ne laissait aucune place à l'opportunisme, au « neutralisme », à l'hypocrisie. ». Il y avait un autre courant, c'est la doctrine des Najadât était aussi extrémiste comme les Azraqite. Les Kharidjites Najadât restaient néanmoins des théoriciens de la violence et avaient recours avant tout aux armes pour conquérir le pouvoir.

Les fidèles à la paix, et les modérées²², commençaient de se rassembler autour des concepteurs de ce nouveau courant qui préféraient de propager leurs idées par la voie de la paix et de la communication. L'histoire retient qu'il y avait des correspondances entre le roi Abdelmalek Ibn Marouan des Omeyyades²³ et Abdellah Ibn Ibad sur diverses questions religieuses. Le berceau de l'Ibadisme c'était la tribu de Banu Tamim. Des missionnaires étaient envoyés pour parler de cette doctrine en Iran, Yémen, Oman, Afrique du Nord. Le philosophe et le chef spirituel de ce courant c'est Djaber Ibn Zayd²⁴, avec un autre personnage d'origine perse s'appelait Abu Ubaidah Muslim²⁵. Certains auteurs considèrent, que Djaber ibn Zayd

²⁰C'est Abdullah Ibn Ibad Al-Married, et il est originaire du Bani Surim ben Al-Harith bin Maqais, et c'est l'une des principales tribus de Mudr, certains disent qu'il était de la tribu de Banu Tamim, dont la patrie est Najd dans la péninsule arabique, et de là, il est venu à Bassorah. C'est l'une des figures de la doctrine.

²¹ La branche la plus extrémiste des Kharidjites, elle n'était pas présente en Afrique du Nord, à côté des Sufrites et Ibadite. Cette secte préféra de rejoindre la terre des perses pour travailler, loin de la surveillance des Omeyyades, aussi, ils étaient en conflit avec les autres groupes issus de Kharidjisme.

²² Dans le camp des Kharidjites, il y a une grande scission des rangs, qui se terminent la séparation et la fondation des sectes issues de la même famille.

²³ Abd Allah ibn Ibad entre en contact avec le calife Abdelmalek ibn Marouan (685-705) pour lui faire entrevoir ses principes religieux. Mais le gouverneur d'Irak al-Hadjadj persécute les Ibadites et emprisonne ou exile leurs dirigeants.

²⁴ Il s'agit de Jabir Abu Al-Shaàtha, Al-Azdi Al-Yahmedi Al-Joufi. Il est décédé l'année de 93H, 712. Les sources non Ibadites nient ses relations avec le courant Ibadite, se fondant sur cela sur ses récits personnels, quant aux véritables sources de leur doctrine. Ils affirment que Jabir Ibn Zayd était le fondateur réel de la doctrine et non Abdullah Ibn Ibad (قوجة, 2014).

²⁵ Abu Ubaidah Muslim ben Abi Karima Al-Tamimi, connu sous le nom d'Al-Qafaf 145/762, était d'origine perse. Il avait une grande capacité à la théorie. Il a assumé la direction de la communauté ibadite après la mort de Jabir

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

comme le père fondateur de l'Ibadisme et Abu Ubaidah comme son successeur. Tous les deux étaient présentés comme des imams en état de Kitman (clandestinité). Une étape de formation de la doctrine selon les pensées et les idées de l'Ibadisme²⁶. Certains historiens, ne considèrent pas Abdellah Ibn Ibad comme le fondateur de la doctrine, mais l'autre Djaber Ibn Zayd le vrai fondateur. Ils disent que le premier était le chef à l'extérieur et le deuxième le vrai chef à l'intérieur (فوجة, 2014, p. 12). C'est grâce à sa réflexion et sa stratégie que ce groupe religieux minoritaire résista face aux défis de l'époque.

Abu Ubaidah se montra particulièrement ingénieux et compétent dans la gestion des affaires de la doctrine après la mort de Djaber Ibn Zayd.²⁷ Il faisait de Basra (sud de l'Irak) un centre d'endoctrinement pour le courant Ibadite. Qui avait pour but de progressivement pénétrer le califat Omeyyade. Il composa un trésor sur base des donations de ses riches fidèles et créa un centre de formation qui accueillait des adeptes venus de toutes les provinces de l'Empire. À l'issue de leurs études, ceux-ci devenaient de parfaits missionnaires, ils constituaient en équipes de Hamalat al-Ilm « porteurs de science », qui étaient envoyées aux quatre coins du Dar al-Islam. Ce groupe-là, va créer un mouvement politico-religieux en Afrique du Nord qui finira par la suite de fonder un État proprement Ibadite après des décennies de combat (فوجة, 2014).

Cette gestion du mouvement de la part des concepteurs avait un objectif. Car ils s'étaient très faibles face à l'État Omeyyade, en plus ils s'étaient persécutés partout en Irak, au Yémen, à Oman, en Iran. La préparation des adeptes était le premier projet des chefs de l'Ibadisme. Par la suite la lutte militaire faisait partie de leur projet (défense) pour combattre les ennemis. Mais la division au sein du Kharidjisme avait affaibli la doctrine, l'existence d'une mauvaise direction et des chefs qui aiment le sang et faire tuer des innocents n'a pas aidé la doctrine. La preuve l'existence de la secte des Sufrites qui était ancré en Afrique du Nord avec l'Ibadisme.

bin Zaid en 93/713. Les sources d'Ibadite le considèrent comme le réanimateur de la nation Ibadite. La direction d'Abou Ubaidah avait obtenu un succès remarquable, et la portée de la da'wa Ibadite s'est élargie pendant le chaos qui régnait dans les pays, avant l'effondrement de l'État omeyyade, et en quelques années, les révolutions ibadites qui ont réussi à faire apparaître plusieurs imamats en Afrique du Nord, Yémen, Oman.

²⁶ Les quatre états différentes de la communauté : Zuhūr (manifestation), Kitmān (clandestinité), širā (sacrifice) et Difā' (défense).

²⁷ Il est considéré le deuxième Imam des Ibadites après la mort de Djaber Ibn Zayd, car il était un chef religieux, politique et militaire. Il prépara ses élèves pour voir le courage et l'habileté face à la pression exercée par le gouvernement de Damas à leur égard.

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

Les Sufrites²⁸, qui étaient un groupe plus sévère que les Ibadites qui choisissaient la voie de la paix à la place de la violence, (Les Ouahbites Sufrites²⁹ tirent leur surnom Ziad ibn-al-Asfar³⁰. Ce fondateur était le propre cousin d'Abdallah ben Ibad³¹, originaire de la tribu des Banu Tamim.

En Afrique du Nord, l'état politique n'a jamais été stable³². Le pouvoir central de Damas n'arrive pas à gouverner ou gérer convenablement les affaires de la population, à cause des insurrections successives des Amazigh qui régissaient à chaque fois contre la politique et les gouverneurs locaux. La population locale se révolta selon les historiens plus de 12 fois contre l'autorité centrale³³. La mauvaise gestion des responsables nommés par le pouvoir central a augmenté la haine envers eux, la population n'arrive pas à supporter la discrimination des autorités³⁴. Les Amazigh l'Extrême-Ouest (Tanger) se déclarèrent Kharidjites (Ibadites, Sufrites). Sous le couleur de défendre leurs convictions religieuses, en réalité pour se débarrasser des vainqueurs, ils priaient les armes contre les Omeyyades.

Sur les plans théologique et politique, les Amazigh embrassèrent progressivement les diverses tendances quel que soit Ibadite ou Sufrite. Ce dernier n'était pas monolithique et plusieurs communautés autochtones du Maghreb choisissaient en majorité écrasante des

²⁸ La doctrine de la Sufriyya diffère peu de celle des ibadites. Chez eux, les musulmans non Kharidjites sont bien, comme pour les autres Kharidjites, considérés comme des Muchrik / polythéistes. Ils acceptent la Taqiyya, mais seulement dans les paroles. Il faut noter que les Berbères qui rejoignent l'une ou l'autre tendance Kharidjite ne font sans doute aucun cas des quelques différences dogmatiques qui les séparent, ne retenant que le message égalitaire et révolutionnaire qu'elles partagent (PREVOST V. , 2010)

²⁹ Cette doctrine Suffrite représente le courant un courant essentiel du Kharidjisme, ses adeptes vont trouver un soutien en Afrique du Nord. Parmi les Berbères, ils s'étaient en conflit avec les Ibadites, mais, ils vont travailler ensemble contre la domination Omeyyade en Afrique du Nord.

³⁰ Ce courant va trouver en Afrique du Nord un terrain fertile pour la propagande et le travail de sensibilisation, on verra par la suite des nombreuses tribus berbères embrassent volontairement cette idée. Ils arrivent même à créer un Etat voisin des Ibadites en Afrique du Nord. Grace aux soutiens des diverses tribus berbères.

³¹ L'homme que sa doctrine porte son nom, il n'était pas des extrémistes comme les Azraqites. D'ailleurs, il était en conflit avec eux, sur beaucoup d'affaires et les questions religieuses. Ibn Ibad et l'Ibadisme représentent le courant le plus modéré de kharidjisme. Il va y avoir un soutien infatigable et son courant en Afrique du Nord.

³² Ces doctrines se sont répandues en Afrique du Nord grâce aux prédicateurs kharijites qui ont fui dans la peur de l'oppression des Omeyyades et de leurs grèves. Finalement ils ont trouvé dans les pays du Maghreb un espace fertile pour diffuser leurs principes et poursuivre leurs activités. Et cette plantation a tenté de changer les idées des Berbères et leurs courants politiques et religieux.

³³ Les Omeyyades n'étaient des vrais gestionnaires, ils vont imposer des amendes, des lourds tributs sur la population berbère. Les gouverneurs des villes aient une mauvaise vision sur la population locale, qui préféra de s'insurger contre les pratiques inacceptables des Omeyyades. Les raisons fondamentales qui poussaient les berbères d'adopter les courants kharijites venus de l'Orient.

³⁴ Le groupe Sufrite et les Ibadites étaient les doctrines les plus populaires des Kharidjites dans les pays des Amazigh et les plus modérés et tolérants des violateurs, et parce que le centre de la doctrine Kharijites et sa force réside dans le fait que l'Imamat est un droit disponible pour chaque musulman, ils ont donc répandu leur appel sous le slogan de la réforme et l'appel à travailler avec le peuple de Dieu et le Sunna. Cela convient à leur situation politique et sociale.

tendances anti-califales. Se réclamant d'un islam authentique, quatre courants idéologico-politiques trouvèrent un écho favorable parmi les communautés Amazighes. Les deux premiers étaient issus de la troisième branche de l'Islam, le kharidjisme. Ainsi, l'Ibadisme se répandait au sein des communautés pastorales de Libye, du sud de l'Ifriqiya et des Hauts-Plateaux du Maghreb central (AMARA, 2015).

Les Ibadites de l'Irak avaient formé des adeptes pour propager la doctrine dans leur pays³⁵. Les Amazigh comme les autres avaient connu cette doctrine suite à une formation de quelques étudiants de la région dans les écoles de l'Ibadisme en Orient. Selon les témoignages historiques Ibadites le premier émissaire de l'Ibadisme en Afrique du Nord s'appelait Salama Ibn Said (حجازي, 2000, p. 5). Mais ce personnage était mort avant la fin de son travail de prédication dans la région. Puis il y a un autre groupe composé de cinq personnes 1 : Abu El Khattab. 2 : Aissam Sedrati. 3 : Ismail Ben Derrar Ghedamsi. 4 : Abu Daoud El Qabli. 5 : Abderrahmane Ibn Rostoum El Farissi³⁶. En parallèle un personnage Sufrite s'appelait Ikrima Moulay³⁷ travailla en Afrique du Nord pour propager les idées de la doctrine Sufrite³⁸ parmi les tribus locales (قوجة, 2014, p. 17).

Si on étudie la composante humaine de ce groupe. On trouve trois Amazigh qui appartiennent à des célèbres tribus (Sedrati, Ghadamès, Nefzaoua). L'autre c'est un perse qui habite Kairouan, il s'agit d'Abderrahmane Ibn Rostoum. Le dernier de ce groupe est un arabe qui porte le nom Abu El Khattab El Maarifi. Ils s'étaient tous des élèves de deuxième imam Abu Ubaidah en Orient. Il y a beaucoup de tribus locales qui adhèrent à l'Ibadisme dès le premier moment de son apparition (la région de Nefoussa, Houara, la région de Tripoli et d'autres tribus en Algérie et au Maroc).

Le noyau de l'Ibadisme était basé essentiellement dans la région de Nefoussa, Tripoli, Djerba, Sud de l'Aurès, Djérid, vallée du Zab, oued Righ (AMARA, 2012, p. 120). Les tribus

³⁵ Parmi leurs principes les plus importants : - Que le califat est un droit pour tous les musulmans après avoir rempli ses conditions, et donc ils nient ceux qui disent que les conditions de descendance Qurayshite sont stipulées, ou qu'il est de la maison. La foi est obtenue en appliquant les piliers de l'Islam et par celui qui est grand et qui n'a pas été immortalisé en enfer, ce qui signifie que l'éternité est au ciel et l'enfer est éternel. Les sources de la législation Ibadite sont le Coran, la Sunna, le consensus, la mesure et l'inférence (2000 حجازي).

³⁶ Le fondateur du premier État Ibadite en Afrique du Nord, originaire Persan, sa mère épousa un homme de Kairouan. Il figure parmi les 5 personnes (les porteurs du savoir).

³⁷ L'une des figures importantes du courant Sufrite en Afrique du Nord. Mort en 105/723-724.

³⁸ L'origine de cette secte : Un groupe des Sufrites, qui avait suivi l'exemple des Ibadites domina longtemps le Maroc et le Sud Oranais, après avoir commis dans l'Ifriqiya, les excès qui rendirent son joug odieux définitivement confinés dans le Maghreb occidental, ces Sufrites fondèrent plus tard la puissante cité saharienne de Sidjilmassa. Et leur histoire ne devait plus rien avoir de commun avec celles des Ibadites.

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

de Zenâta sont fortement adhérees au projet et aux idées de cette nouvelle doctrine. Les Sufrites³⁹, arrivaient de rétablir une autorité dans la région Ouest du Maghreb⁴⁰. Avec les tribus de Beni-Yefren, Miknaça, dans une ville construite qui porte le nom de Tafilalt (Sidjilmassa).

Les Sufrites et les Ibadites, exploitaient le mécontentement des populations Amazigh. Pour diffuser leurs doctrines, en faveur d'une bonne gouvernance en islam et de l'égalité entre les groupes sociaux qui constituaient Umma (communauté des croyants). Pour s'opposer au despotisme des gouverneurs Omeyyades, les Amazigh étaient donc portés leurs revendications sociales et politiques en adoptant avec ferveur ces nouvelles doctrines (OULD-BRAHAM, 2014, p. 8).

Il y a des soulèvements des Ibadites en Afrique du Nord contre l'autorité Omeyyade et puis Abbasside. Le soulèvement militaire guidait par les Ibadites de Tripoli contre le gouverneur de la région Abderrahmane Ibn Habib. Mais ce mouvement a été étouffé par le pouvoir central (قوجة, 2014, p. 18). Un mouvement militaire sous la direction des deux Ibadites de Houara contre les Omeyyades, mais ce mouvement n'a pas réussi (قوجة, 2014, p. 18).

Mais l'histoire de la région parle d'un premier grand soulèvement des Kharidjites contre les Omeyyades encadrés par les tribus Sufrites durant la gouvernance de Yazid Ibn Abi Muslim⁴¹. À l'époque de gouvernance Abderrahmane Ibn Habib, nommait de son poste par le calife Omeyyade Hicham Ben Abdelmalek. Le chef de l'insurrection c'est Maysara Madaghri de Tandja. Il avait réussi de guider une révolution contre le pouvoir de Damas en Afrique du Nord. Les Amazigh, inaugurant la série de leurs succès, furent vainqueurs la bataille des Nobles (740), où l'élite des Arabes fut massacrée. Après la mort de ce chef suite à une querelle des rangs. Les Sufrites nommaient Khaled Ben Hamid Zenati pour guider les troupes contre les Omeyyades. Ce soulèvement populaire Kharidjite n'était pas le premier contre les Omeyyades,

³⁹ Ce groupe Sufrite avait réussi à mobiliser un nombre considérable des tribus Amazighes. Le plus important soulèvement c'est la révolte de Maysara al-Matghari en 122 AH / 739 qui a facilité le terrain pour fonder l'Etat de Bani-Midrar à Sidjilmassa en 140 AH / 757.

⁴⁰ La secte Sufrite s'est infiltrée dans le Maghreb islamique dans la première moitié du IIe siècle de l'Hégire. Les berbères l'ont embrassée en raison de ses principes basés sur l'égalité, elle a donc commencé à Tripoli, ce qui en a résulté. La création de plusieurs émirats, notamment l'émirat de Sidjilmassa (366 - 140/976 - 727). La doctrine a également connu une grande pénétration dans le reste du Maroc, à commencer par l'Extrême-Maghreb et quelques régions d'Ifriqiya et le Maghreb plus proches entre Berbères et Arabes.

⁴¹ En 720, le gouverneur d'Ifriqiya Yazid ibn Abi Muslim tente d'étendre le paiement de la djizya et du Kharadj aux nouveaux musulmans. Il veut également imposer une nouvelle mesure aux Berbères appartenant à sa garde personnelle : il entend faire tatouer leur nom sur leur main droite et l'indication « garde de Yazid » sur leur main gauche. Il est assassiné à la mosquée. Ibn Khaldoun établit clairement que la mise à mort du gouverneur constitue le premier acte terroriste des Berbères-Kharidjites (PREVOST V. , 2011)

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

des épisodes qui parlaient de toutes les insurrections (Ibadites et Sufrites)⁴² contre les autorités Omeyyades et Abbassides.

Les Sufrites depuis les premiers soulèvements faisaient des efforts pour créer un État⁴³. Un homme Sufrite s'appelait Aïssa Ben Abi Yazid Al Aswad, qui rassemblait beaucoup groupes de Bani-Midrar. Il occupa la ville de Sidjilmassa, avec l'aide des Sufrites des diverses tribus de Miknassa. Après la gouvernance d'Aïssa Ben Abi Yazid, le tour venait à un autre Sufrite Abi Kacem Ben Samku Ben Ouaswal El Miknassi qui va guider l'État Midraride de Sidjilmassa de Tafilalt.

La nature des soulèvements en Afrique du Nord était la continuité d'un refus catégorique de la politique discriminatrice des gouverneurs à l'égard de la population locale. Le mépris des envahisseurs vis-à-vis les Amazigh était un élément major qui aidera à la formation des formations influencées par les idées Kharidjites. Les autochtones détestent toute forme du mépris à leur égard. L'histoire revient encore une fois pour réaffirmer que le soulèvement de Donatisme contre l'église romaine et les Amazigh contre les Omeyyades étaient une manière d'imposer un nationalisme local à part entière.

La multiplication des contacts entre les missionnaires, qui profitaient de la méfiance de la population envers le pouvoir du Damas. Des milliers des personnes⁴⁴, préféraient de rejoindre massivement les nouvelles idées de la doctrine Ibadite, le principal prédicateur c'est Abu El Khattab⁴⁵, qui était choisi par la communauté Ibadite en Afrique du Nord pour guider la

⁴² Ces exactions multiples aboutissent au meurtre du chef de Tanger, tué en 740-1 par les tribus berbères unies autour d'un ancien porteur d'eau de Kairouan, le Sufrite Maysara. Cette révolution des Berbères a été conduite, au départ, par un porteur d'eau, Maysara Madaghri. Elle a débouché sur une bataille sanglante, vers 740-1, appelée par les historiographes arabes, (**Ghazwat al-ashraf - Bataille des nobles**), dans la mesure où la noblesse Omeyyade y a été massacrée (L'armée impériale, formée d'Arabes de pure race, est écrasée). A vrai dire, l'histoire de l'islam chez les Berbères n'a pas été faite que d'hérésies, de révoltes et de résistance (OULHAJ, 2018).

⁴³ Les Sufrites connaissent rapidement un franc succès au Maghreb ; fomentant d'abord seules leurs révoltes, puis s'alliant aux ibadites, ils vont finir par être confondus avec ceux-ci. Seule subsiste jusqu'au Xe siècle la communauté Sufrite de Sidjilmassa.

⁴⁴ Et à la suite de la modération de l'école de pensée Sufrite et Ibadite et de leur constante tentative de réforme et de travail avec le coran et la Sunna, on constate que les habitants de l'Afrique du Nord ont accepté leurs idées dans tous les aspects de la vie, notamment en ce qui concerne le pouvoir, en adoptant le principe de la Shura, et cela témoigne de leur nature basée sur la liberté et le rejet de la tyrannie.

⁴⁵ Abu El Khattab rassemble les Hawwara, les Zenâta et les Nafussa. Il est élu imam en 140/757-8 par les notables ibadites de Tripolitaine. Juste après l'échec du mouvement insurrectionnel Ibadite à Tripoli. Abu El Khattab a été choisi par les adeptes de l'Ibadisme pour guider le mouvement. Un arabe en Afrique du Nord, ce choix est vu par le conflit tribal et le clanisme qui gagna toutes les tribus berbères depuis des siècles. Une population berbère Ibadite n'est pas capable d'élire un Imam ? Pour éviter les mauvaises intentions, le choix est tombé à la faveur d'Abu El Khattab. L'un des porteurs du savoir Ibadite en Afrique du Nord.

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

communauté Ibadite dans la région⁴⁶. Il accepta la mission, il commençait de rassembler les forces militaires pour combattre les Omeyyades et les Abbassides. Cet état des lieux continua jusqu'à l'arrivée des Abbassides au pouvoir en Irak. La forte concentration des Ibadites étaient à Tripoli, Nefoussa, en parallèle la doctrine Sufrite gagnait le terrain à l'occident (Maghreb occidental, et Ifriqiya), où il y a forte adhésion des tribus à cette doctrine (قوجة, 2014, p. 19).

Les Warfadjuma⁴⁷ restaient maîtres de Kairouan pendant quatorze mois. L'imam Abu El Khattab les faisait massacrer aux abords de Kairouan en Safar 141/juin-juillet 758. Selon les témoignages historiques le combat avait lieu à l'emplacement de la future Raqqada, où se trouva alors un jardin. Après le combat, il y avait tant de cadavres couchés sur le sol qu'on appelait cet endroit Raqqada - la dormeuse. Après la victoire des Ibadites l'imam Abu El-Khattab nomme Abderrahmane Ibn Rostoum gouverneur de l'Ifriqiya⁴⁸. En effet, la prise de Kairouan permettait à l'imam d'annexer toute cette région et de former le premier grand État Ibadite. Les Ibadites reprenaient le pouvoir en Afrique du Nord, exactement en Tunisie, une révolte venait d'éclater contre les Abbassides, Abu El Khattab⁴⁹ avait organisé toute la région à la faveur de l'Ibadisme.

Le premier conflit qui opposa les Ibadites et les Sufrites en Tunisie était inédit. Ce massacre d'une communauté Kharidjite par une autre, paraît, par sa violence, unique dans l'histoire du Maghreb. Il provoqua par l'atroce conduite des Warfadjuma⁵⁰ et il était probable que s'ils n'avaient pas outrepassé leur pouvoir, les différentes communautés Kharidjites de la

⁴⁶ Les Ibadites ont travaillé pour former un État indépendant au Maghreb islamique après la diffusion de leurs idées au milieu des Amazigh, donc les Ibadites étaient satisfaits au début de leur activité pacifique et de leur mouvement de propagande, et lorsque les Ibadites ont senti l'abondance de leur nombre et de leur force, le travail a commencé pour la naissance du premier État Ibadite au Maroc.

⁴⁷ L'une des tribus qui a adopté le courant Sufrite. Une tribu Kharidjite qui gouverne la plus grande ville en Afrique du Nord. On sait qu'ils étaient à Tafilalt au Maroc, mais leur présence était aussi en Tunisie en parallèle avec les Ibadites.

^{48 48} Abderrahmane Ibn Rostoum était né dans l'Iraq, Son père Rostoum avait connaissance du futur gouvernement du Maghreb par sa postérité : il se mit donc en voyage et quitta l'Iraq, emmenant avec lui son fils et sa femme. Il allait vers l'Ouest. Quand il fut à La Mecque ou près de cette ville, son heure sonna, et ses jours furent terminés ; il mourut. Sa femme et son fils Abderrahmane se joignirent à des pèlerins du Maghreb venus à la Mecque et firent le voyage avec eux. La mère du futur Imam épousa alors un homme de Kairouan, et ils voyagèrent ensemble jusqu'à ce qu'ils atteignent cette ville. Abderrahmane les accompagnait. Il passa une bonne partie de sa vie en Irak à côté de deuxième Imam Abu Ubaidah, il devient l'un des porteurs du savoir de l'Ibadisme en Afrique du Nord (قوجة, 2014, p. 28).

⁴⁹ Son nom complet en arabe : أبو الخطاب عبد الأعلى بن السمح بن عبيد بن حرملة المعافري الحميري (قوجة, 2014)

⁵⁰ La défaite des Warfadjuma marque pourtant la fin du Sufisme dans le sud de et le Nord de la Tunisie. La première grande victoire des Ibadites se fait ainsi aux dépens des Sufrites et non des sunnites. Ce massacre d'une communauté kharijite par une autre paraît, par sa violence, unique dans l'histoire du Maghreb. Les sources nous donnent en effet plusieurs exemples d'alliance entre les Sufrites et les Ibadites. La défaite des Warfadjuma marque la fin du Sufisme dans le Maghreb oriental, les derniers Berbères-Sufrites devenant Ibadites.

région se seraient placées sous leur égide. Ainsi, à la fondation de Tihert, toutes les tribus se soumettent spontanément à l'imam et les Sufrites de Sidjilmassa paient l'impôt à Tihert.

L'imam Abu El Khattab guidait la communauté Ibadite en Afrique du Nord. Il sensibilisait la population, chargea le peuple à adhérer aux idées, il entama une série de réformes pour gouverner la région, la population accepta la doctrine. Le pouvoir central de Bagdad avait senti de ce danger auteur de lui⁵¹. Il préféra d'envoyer une expédition militaire contre les Ibadites de l'Afrique du Nord. Les deux armées se retrouvaient à Taouargha, une région proche de Tripoli. L'armée des Abbassides était bien organisée, Abu El Khattab meurt en 761/144 lors du combat, les Ibadites perdaient plus de 14 mille combattants⁵². Cet Imam était le père spirituel de tous les Ibadites de l'Afrique du Nord (AILLET, 2011).

Le gouverneur de Kairouan Abderrahmane Ibn Rostoum pensait d'envoyer l'aide militaire à son chef (imam). Lorsqu'il entendait la mort, il décida se retirer vers l'occident avec le reste de ses amis Ibadites. Des différentes tribus vont apporter soutien à Ibn Rostoum dans ses futures démarches. Ce dernier décida de se retirer vers une région plus loin du danger Abbasside, le choix était tombé de Tihert⁵³. Ils fondaient une nouvelle ville qui sera la capitale du premier Ibadite en Afrique du Nord en (161-162h) et Ibn Rostoum était élu par la communauté Ibadite pour être le premier Imam de l'État. Les Ibadites étaient tous d'accord sur

⁵¹Abu Djafar El Mansour, le calife des Abbassides décida d'envoyer en Afrique du Nord, une force militaire qui mettra fin à l'insurrection et au pouvoir des Ibadites et Abu El Khattab. Il confia la direction de son armée à Muhammad Ibn al-Ashât qui marcha contre les troupes Ibadites. La nouvelle de la révolte des Berbères et de la prise de Kairouan, siège du gouvernement de Ifriqiya, déterminèrent le calife Abou-el-Mansour à expédier une armée dans ce pays, avec mission de combattre les kharidjites.

⁵²L'imam Abu El-Khattab est alors informé de l'arrivée d'une seconde et forte armée conduite par le gouverneur d'Égypte, Muhammad ibn al-Ashât al-khuzai. Abu El-Khattab rassemble à Surt les nombreux contingents dont il dispose tant en Ifriqiya qu'en Tripolitaine. Mais les rivalités entre Zenâta et Houaouara, lesquels seraient avantagés par l'imam, entraînent la désertion de nombreux soldats. Muhammad Ibn al-Ashât profite de ces troubles pour feindre un retour de ses troupes en Orient et finalement surprendre les Ibadites de nuit. Ces derniers sont défaits à Tawargha en 761, dans un massacre où Abu El-Khattab et des milliers de ses fidèles trouvent la mort (فوجية, 2014, p. 21).

⁵³Après la mort d'Abou et Khattab, Abderrahmane Ibn Rostoum se hâta d'évacuer Kairouan et d'emmener ses fils et les gens de sa maison chez les Berbères Ibadites du Maghreb central. Arrivé au milieu de ses anciens amis et confédérés, les différentes tribus, il les rallia autour de lui, et, s'en étant fait proclamer Imam de la communauté Ibadite, il résolut de fonder une ville qui lui servirait de siège de gouvernement. Les tribus de cette région décidaient de prêter allégeance à l'imam : ils furent imités par leurs voisins, les Louata et les Houaouara établis dans Seressou au Sud-Est de Mindas, les Zouagha, tribu qui demeurait à l'Occident de ceux-ci, les Matmata, les Miknaça et les Zenâta, établis au Nord-Est de cette localité. On bâtit par son ordre la ville de Tihert sur le flanc du Djebel Guezoul, montagne qui forme la limite du plateau de Mindas (MASQUERAY, 1878, p. 125).

le choix de cet Imam⁵⁴. Ils étaient suivis par des groupes d'exilés Ibadites en Tunisie et tripolitains (les tribus locales qui professaient à l'époque le rite Ibadite)⁵⁵.

C'est le premier État islamique indépendant qui s'est établi en Afrique du Nord, il a surgi et a continué pendant un certain temps jusqu'à ce qu'il tombe et ait fourni beaucoup à la nation islamique, et ce que l'État a fourni peut dépasser ce que les pays célèbres et bien connus ont offert au privé et au public, car il a servi la cause musulmane dans beaucoup de ces aspects, que ce soit dans l'aspect politique. L'aspect économique, social ou architectural, voire l'aspect culturel.

Un autre échec des Ibadites était à Tripoli en (771-155 h), suite à la mort de l'Imam Abu Hatim Yakoub Ben Habib Al-Malzuzi⁵⁶, au nom de Wilayat Al-Difaæ. C'est-à-dire le gouvernement de défense, qui était un homme d'une grande réputation. Il avait réussi de gouverner la région durant 5 ans, il était nommé Imam Al-Difaæ. L'imam de défense était chargé de défendre ses coreligionnaires contre les attaques de l'ennemi. Il trouva la mort dans un combat contre l'armée des Abbassides, précise la date de sa mort, le 27 rabi I 155/ 7 mars 772, et ajouta que 30 000 Ibadites périrent avec lui. Un deuxième échec qui frappait le rêve des Ibadites en Afrique du Nord⁵⁷.

III.1 : La fondation de l'État Rustumide

La fondation de l'État Ibadite en Afrique du Nord était un rêve pour tous les croyants. Il s'agit de défier l'autorité Islamique en Orient (Damas et Bagdad). Le sol Amazigh est un sol

⁵⁴ Le premier fut Abou el Khattab qui se fit tuer à Taourgha par les soldats de Muhammad Ibn al-Ashà; le second Abderrahmane Ibn Rostoum. Tous deux étaient élèves du guide Abu Ubaidah.

⁵⁵ Les sources Ibadites donnent de nombreux détails sur le périple qui conduit Abderrahmane Ibn Rostoum jusqu'à Tihert : le futur imam quitte clandestinement Kairouan accompagné par son fils Abdel-Wahhab, un esclave et un unique cheval. En chemin, alors qu'ils se dirigent vers l'ouest, le cheval meurt et, afin de ne pas laisser de traces à ceux qui les poursuivent, les trois hommes l'enterrent à un endroit nommé «la tombe du cheval ». Lorsqu'ils atteignent Sufagag, une montagne inaccessible, ils s'y réfugient ; Abderrahmane y est rejoint par soixante cheikhs ibadites venus de Tripoli (PREVOST V. , 2011, p. 49).

⁵⁶ Après la mort d'Abu al-Khattab en 761/144 par Muhammad Ibn al-Ashà chef de l'armée Abbasside, ce dernier a suivi les Ibadites partout, alors il les a humiliés et les a tués, alors il a tué les habitants de la ville de Zuwaila et son chef Abdullah bin Hayyan. La réunification des Ibadites était Abu Hatim, alors ils ont décidé soulever contre le gouverneur de Tripoli Al-Junaid bin Sayyar. Quand Al-Junaid a appris leur ordre, une armée est entrée dans eux pour les subjuguier à Gabès, mais les Ibadites l'ont vaincu sous la direction d'Abu Hatim, et ils ont réussi à entrer à Tripoli en 150/767 (فوجة, 2014, p. 26).

⁵⁷ En 771, à l'issue des sièges de Tubna et de Kairouan, les kharidjites commandés par Abu Hatim s'emparent à nouveau de l'Ifriqiya. L'année suivante pourtant, Yazid Ibn Khatim al-Azdi l-Muhallabi défait cruellement les rebelles et extermine leurs partisans. L'histoire Ibadite raconte à propos de ce mouvement, Abu Hatim était un Imam des Ibadites dans la région de Tripoli, au même temps à Tihert il y a un autre imam officiel. L'ordre Ibadite interdit la présence des deux imams sauf dans des cas urgents. Après la mort d'Abu Hatim tous les Ibadites de l'Afrique reconnaissent Abderrahmane Ibn Rostoum comme Imam de la communauté des croyants.

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

des résistances, le caractère farouche de la population locale et l'opposition à une autorité accélérera la réalisation de cet objectif fixé par les concepteurs de l'Ibadisme. La mort d'Abu El Khattab n'était pas un obstacle, mais un vrai coup fatal pour la cause Ibadite. Son successeur Abderrahmane Ibn Rostoum avait réussi de fonder un royaume Ibadite fort à Tihert⁵⁸ avec l'aide des tribus locales. Il était incapable de mettre les bases de cet État sans le soutien et la fidélité des Amazigh à l'Ibadisme⁵⁹.

Les Ibadites de l'Afrique du Nord, possédaient à la fois deux capitales. Deux foyers stables pour diffuser parmi la population Amazighe les principales règles de la nouvelle doctrine. L'une c'est dans la région de Djebel Nefoussa à tripoli, l'autre c'est Tihert la capitale de l'état. Nefoussa était toujours le centre scientifique de la doctrine avec l'île de Djerba. Les deux étaient l'avant-garde de l'État Ibadite en Afrique du Nord⁶⁰. Les frontières de l'État Rustumide commencèrent de la ville de Syrte (Libye, jusqu'à la ville de Tlemcen à l'Ouest. Lorsqu'Abderrahmane Ibn Rostoum arriva à Tihert, citadelle inutilisable pour accueillir la capitale d'un État. Il fonda une nouvelle ville, sur le site actuel de Tagdem⁶¹.

La doctrine Ibadite plus vivante que jamais, devenait, sous la direction Abderrahmane Ibn Rostoum prospère et riche. Il travailla à réaliser l'unité de toutes les tribus Ibadites en Afrique du Nord. Il développa un lien spirituel d'une puissante confédération de tribus alliées (Nefzaoua, Louata, Houaouara, Lemia). Toute la région de l'Ouest et Sud du Zab, l'Aurès, les oasis du désert (Oued-Righ, Ouargla.) (AMARA, 2012). La région de Nefoussa⁶² (malgré son indépendance apparente) obéissait l'imam Rustumide de Tiaret.

La région de Tihert et ses environs était fortement habitée par les tribus Ibadites. Une généralisation de la doctrine sur l'ensemble de l'Afrique du Nord, qui permettra aux Ibadites de jouer un rôle pendant des siècles dans la formation d'un nouvel ordre dans la région. La

⁵⁸ Le choix de Tihert n'était pas un fait du hasard ou sans réflexions. Une ville importante durant cette période, joua un rôle politique et commercial et culturel à l'époque de l'Imamat Rustumide.

⁵⁹ L'infiltration de l'Ibadisme parmi les tribus Amazighes à partir de VIII^e siècle. Le succès majeur de la doctrine c'était l'adhésion massive des berbères pour soutenir l'idée. Le caractère austère et relativement démocratique de l'Ibadisme convenait particulièrement à la mentalité des Amazigh. La réussite des Ibadites de fonder l'État à Tihert après une période de soulèvement contre les autorités Omeyyades et Abbassides.

⁶⁰ De nombreuses tribus Ibadites migrent vers leur nouvelle capitale religieuse et grâce au commerce riche, l'imamat Rustumide s'impose rapidement comme la nouvelle puissance du Maghreb central.

⁶¹ L'emplacement stratégique, étant donné que la région était confinée aux blocs de montagne, ce qui peut rendre difficile son accès, de l'ouest ou de l'est, car elle est loin du danger abbasside. Tihert est situé dans une zone entourée de tribus dont les membres sont surtout connus pour leur appartenance à la secte Ibadite (EL BIKRI, 1859)

⁶² Cette tribu forte importante joua un grand rôle dans l'histoire de l'Ibadisme en Afrique du Nord. Elle constituait la citadelle avance vers l'est et le principal bastion de l'Ibadisme Maghrébin.

fondation de la capitale (Tihert) par les Ibadites accélérât une dynamique intellectuelle et scientifique à travers la région⁶³. La gouvernance des imams Rustumides qui parvenaient de renforcer et de rassembler toutes les forces Ibadites à la faveur de l'État. Une mobilisation générale de tous les foyers de l'Ibadisme afin de garantir la sécurité et le développement de la capitale qui était le symbole de la doctrine⁶⁴.

Tihert était une capitale économique et culturelle à la fois. Un centre d'apprentissage du savoir⁶⁵. Les courants religieux trouvaient dans cet endroit un climat. Les imams Rustumides partageaient même des leçons religieuses avec les différents rites installés dans la capitale (2008, علي). L'enseignement Ibadite basait sur la formation de la doctrine et les étapes à suivre après l'étape du secret. Les Imams Rustumides étaient les prometteurs du savoir, ils encourageaient la création des cercles de l'apprentissage. L'existence des assemblées du savoir à Tihert, Djérid, Djebel Nefoussa⁶⁶, la région de l'Aurès augmentait principalement le niveau scientifique de la doctrine Ibadite. Ibn Al-Saghir avait remarqué également que la conduite des imams fut exemplaire et note qu'ils se tenaient dans la mosquée à la disposition des veuves et des faibles.

L'implication des imams dans le savoir revenait sur la nécessité de créer une base solide de la doctrine Ibadite. Les oulémas de l'Orient, à chaque fois, ils étaient un objet de consultation

⁶³ Étant donné que l'État de Rustumide est un État de liberté intellectuelle, de liberté de croyance et de liberté d'expression dans les limites de la religion Islamique. Cela l'a fait abonder dans les différentes écoles de pensée islamiques en elle : les Malikites, les Mutazilite et les Sufrites. La doctrine du peuple de Koufa et d'Irak et toutes les écoles islamiques de l'Est, car ses imams et sujets n'imposaient pas leur doctrine à personne, et ils respectaient toutes les doctrines islamiques qui ne contredisaient pas la religion (2010, مطهري).

⁶⁴ Ibn Rostoum est allé voir ses compagnons pour demander un endroit imprenable pour servir de centre pour diffuser leur appel et diffuser leurs principes. Ils ont donc fini par choisir le meilleur endroit pour s'installer à Tihert ou Tihert, puis ils ont commencé à construire la ville de Tihert en 144 / 762, avec les Ibadites qui l'ont rejoint dans la région, ce qui indique que l'école de pensée Ibadite avait atteint cette région avant qu'Abderrahmane Ibn Rostoum n'y vienne. Donc le choix de Tihert n'était pas une décision d'un amateur en politique. Mais d'une sage décision, car le défi major des Ibadites c'est de maintenir pour une longue période cet État Rustumide et de ne pas tomber rapidement.

⁶⁵ Après que les conditions politiques dans le pays se sont calmées avec la création de l'État Rustumides. Les tribus ont tendance à être stables, la tranquillité, le pays était destiné à connaître une prospérité intense dans tous les aspects de la vie quotidienne. Cela coïncidait avec la première période de la vie de l'État Rustumide, qui accompagnait respectivement les trois premiers imams, Abderrahmane, Abdel-Wahhab et Falah. La doctrine du premier Imam Rustumide qui avait réussi de fonder l'État par l'épée, et par la politique, il était un exemple de justice, d'intégrité et de sincérité, et à leur époque les portes de la richesse étaient ouvertes à l'État. La vie à Tihert était un rêve pour tout le monde. D'ailleurs tous les courants religieux de l'époque existent dans cette ville. Chaque jour il y a des cercles du savoir qui regroupent toutes les doctrines de l'Islam. L'enseignement à l'époque des Rustumides était très propagé, il a été encouragé par les Imams eux-mêmes. Qui veulent édifier un État du savoir et de non par le sang et la violence (2006, مغري).

⁶⁶ La région de Nefoussa, qui avait un statut scientifique à travers toutes les régions du Maghreb, de sorte que les étudiants l'ont visitée depuis la création de l'État Rustumide. Ils ont étudié dans ses institutions et se sont retournés dans leur pays d'origine, emportant avec eux diverses sciences et connaissances dans divers domaines (شعباني, 2004).

sur divers sujets. À partir de VIII^e siècle, beaucoup des oulémas Ibadites originaires du Maghreb, les savants travaillaient à améliorer la qualité de l'enseignement Ibadite et la formation d'une génération capable de défendre la doctrine face aux divers courants religieux (Malikisme, Chiisme). Les Ibadites parvenaient également à vivre la plupart du temps en bonne entente avec leurs voisins Sunnites, Chiites, Chrétiens et Juifs. Ils faisaient tout au long de leur histoire preuve d'une grande facilité d'adaptation (قرواش، 2019).

Juste après l'installation des Rustumides à Tihert, au Maroc occidentale c'était la fondation de royaume Idrisside. Cette cohabitation entre les États de l'Afrique du Nord (les Aghlabides de la Tunisie, les Rustumides de Tihert, les Idrissides de Fès, les Sufrites de Sidjilmassa). Ce sont les quatre États qui partageaient le territoire de la région. Chaque État défend sa logique et sa légitimité religieuse face aux autres. De l'autre côté, les autres courants de l'Islam se retrouvaient en Afrique du Nord, ils se cohabitent comme le Malikisme, Chiisme, Hanbalisme.

La gouvernance d'Ibn Rostoum durait plus de 10 ans, selon les historiens (PREVOST V. , 2011). L'imam était un exemple d'une bonne conduite des affaires de l'État (AILLET, 2011), il fondait une dynastie très égalitaire. À l'époque, sa capitale était un centre scientifique, tous les oulémas de diverses doctrines exercent une liberté de culte (مطيري، 2010). Ils étaient presque toujours présents dans les conseils animaient par les différents imams Rustumides.

Après la gouvernance d'Ibn Rostoum, son fils Abdel-Wahab⁶⁷ qui gouverna le royaume plus de 37 ans. Cette période était difficile, suite aux diverses querelles au sein de l'État. Surtout avec le schisme au sein de l'Ibadisme, avec la naissance des Noukkarites⁶⁸ de Yazid Ben Fenden Abu Qudama Nukkari⁶⁹ (الدرجيني، 2007، صفحة 48). Il venait un autre imam sous le nom d'Abu Saïd Aflah Ben Abdel-Wahab qui gouverna l'État plus de 40 ans, une période sensible de l'histoire de l'Ibadisme. Il avait réussi de gouverner dans l'égalité et le maintien de respect au

⁶⁷ Avant la mort de premier Imam, Abderrahmane Ibn Rostoum a nommé un conseil consultatif représentatif, composé de Masoud al-Andalusi, Yazid bin Fendin, Abu Qudamah al-Yafrani, Imran ben Marwan al-Andalusi, Abu al-Muwafaq Saadus ben Attiya, Shukr Saleh al-Kutami, Musab al-Sadman et son fils Abdel-Wahhab pour élire un Imam, le dernier choix était tombé sur le fils de l'imam Abdel-Wahhab Ibn Rostoum (حجازي، 2000، p. 45)

⁶⁸ Dans le premier état d'Abd al-Wahhab, Yazid bin Fendin à Tihert a suscité des conflits, et un groupe d'Ibadite s'est séparé du nouvel imam, niant qu'il avait accès à l'imamat par hérédité, car le principe de l'hérédité n'était pas inclus dans la doctrine Ibadite, et à partir de là, un nouveau groupe est né à Tihert l'a appelé. Nom d'Al-Nukkari, dirigé par Yazid bin Fendin (حجازي، 2000، p. 46).

⁶⁹ Cette secte porte le nom de Nukkar, car, ses promoteurs ignorent, et ils ne reconnaissent pas l'imamat d'Abdel-Wahhab Ibn Rostoum, il était en guerre avec l'imam. Cette scission est la première division au sein de l'Ibadisme.

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

sein de l'État. Le quatrième imam était mal vu par les Rustumides⁷⁰, il s'appelait Abu Bakr Ben Aflah, qui ne s'intéressait pas aux affaires de l'État, il passa 3 ans à la tête de l'État. L'imam Abi Yaqzan Ibn Abu Saïd avait guidé l'État plus de 20 ans, il était un homme d'une grande valeur. Il succéda son frère suite aux querelles et aux conflits intérieures. À son époque le royaume entra dans l'anarchie et la désorganisation. Après la mort d'Abi Yaqzan, le tour de gouvernance revenait à son fils Abu Hatim (281-294 H). Le sixième imam qui n'était pas vraiment capable de guider la communauté Ibadite. Sa gouvernance durait 13 ans. La bataille de Manou (283h) (الشماعي، 2009، صفحة 66) était le coup qui va mettre fin à l'État Rustumide.

Cette défaite était un coup terrible pour les Nefoussa et aussi pour la doctrine Ibadite (PREVOST V. , 2012). Les survivants se retirèrent dans la montagne de la région. Abou Zakaria raconte dans sa chronique que l'armée Aghlabide poursuivit les Ibadites (VONDERHEYDEN, 1927). Il pénétra dans le Djebel, jusque-là inviolé, atteignit le fief de l'Ibadisme massacra les gens de la doctrine, emmena 80 de leurs cheikhs les plus vénérés (PREVOST V. , 2012). En ajoutant aussi les querelles entre l'imam et son oncle Yakoub Ibn Aflah. Ce dernier prenait la fuite suite aux attaques de la tribu Kabyle Kutuma contre la ville de Tihert⁷¹. Il s'évadait vers Ouargla. Le flambeau de l'Ibadisme s'est arrivait à sa fin après un siècles et demi d'existence (الدرجيني، 2007، pp. 87-88).

On doit citer les diverses scissions qui s'étaient enregistré durant l'État Rustumide de Tihert. Ce sont des groupes qui préféraient la sortie de la ligne officielle de royaume Ibadite, car il s'agit des dépassements : parmi les groupes : Les Nukkarites⁷², les Khalafites⁷³, les

⁷⁰ Ce qui distingue l'État de Rustumide des autres royaumes voisins est la méthode de nomination de l'imam, qui a été élu par un groupe de cheikhs Ibadites parmi les gens bons et justes, car ils choisissent l'imam le plus apte à gérer les affaires des musulmans, et ils surveillent son comportement et sa manière de mener les affaires de l'État, et examinent la question de son licenciement sans hésitation qu'il est blâmé par la droite. Mais les imams de Rustumide n'ont pas adhéré au principe de la Shura - Consultation sur le choix de l'imam, car la décision s'est rapidement transformée en un roi héréditaire.

⁷¹ L'introduction des troupes chiites après avoir éliminé l'État Aghlabide en Tunisie. Le tour cette fois-ci c'est l'État Rustumide.

⁷² Yazid bin Fendin, l'un de ceux nommés par Abderrahmane Ibn Rostoum pour le poste d'Imamat, a dirigé le mouvement d'opposition contre l'imam Abdel-Wahab. Les historiens ajoutent aux causes de la révolution Ibn Fendin, son échec à atteindre le poste d'imamat, et son manque de chaîne de transmission.

⁷³ C'est la branche de l'Ibadisme, son fondateur était Khalaf Ben Samh Ben Abd Aela El Maarifi, petit fils d'Abu El Khattab l'imam des premiers Ibadites de Tripoli. Les partisans de Khalaf, qui sont principalement des Zawwaga de la côte tripolitaine, le proclament alors imam indépendant. La sécession des régions ralliées à l'imam schismatique dure jusqu'en 221/835-836, lorsque Khalaf est battu par Aflah. C'est la deuxième scission au sein de l'Ibadisme après les Nukkarites. Après celui des Nukkarites, le schisme des Halafites est celui qui a le plus divisé l'imamat Rustumide (PREVOST V. , 2012).

Néfathites⁷⁴, les Sakakides⁷⁵ d'Abdellah Sakkak), El Hassinia⁷⁶, il y a aussi Al Fartiya d'Abi Sulayman Ben Yaqoub⁷⁷, et la fin le groupe de Al Tamzinia (الدرجيني, 2007, p. 76) (الشمخي, 2009, pp. 57-58).

III.2 : La chute de l'État Rustumide et la fuite vers le sud

L'existence de cet État durait entre (161-162-296) (909), sa chute était à cause des conflits à l'intérieur et la scission des Nukkarites. Sans oublier la cause principale qui était la compagne militaire des troupes Fatimides (armée de Kutama) par le missionnaire Abu Obeid Allah. Ce personnage chiite avait détruit l'État Rustumide en Afrique du Nord. Donc, le rêve d'un État encore fois n'ira pas la chance de le voir jusqu'aujourd'hui. Cette chute, est un coup dur contre l'existence de la doctrine Ibadite qui regroupa tous les adeptes auteur d'un Imam pieux, qui craint le Dieu. Le reste de ce groupe religieux essayait de le réanimer l'État et de faire quelques mouvements militaires contre les Fatimides (الدرجيني, 2007, p. 94).

Le dernier Imam des Ibadites était Yakoub Ibn Aflah,⁷⁸ qui préféra de se réfugier avec ses amis Ibadite pour conserver sa doctrine, arrivés avec ses adeptes à Ouargla (قوجة, 2014, p. 36). Ils s'installaient à la ville de Sedrata, qui était une ville Ibadite déjà construite par les Ibadite de Sahara. 40 ans après, un conflit entre les Ibadites et la population locale (Ibadite), les obligea de quitter le territoire et de trouver un lieu de paix et stabilité pour conserver et préserver cette

⁷⁴ Sa création était à l'époque de l'imam Aflah Ben Abdel-Wahhab, par Nefhat Ben Nasr. Les causes de cette déchirure, c'est l'accusation de Nefhat contre l'imam Aflah. Il n'a pas nommé au poste de gouverneur qu'il convoitait à Qantrāra dans le Djérid après la mort de l'Amil Abu Yunus, mène une propagande anti-Rustumide dans le Djérid puis le djebel Nefoussa. Le fondateur de ce mouvement est Naffat ibn Nahr qui est furieux du choix de l'imam Aflah en faveur de Saad. Il lutte sans relâche contre l'imam, qui selon lui vit dans le luxe et omet de mener la guerre aux Aghlabides (car, il n'a pas pris des efforts pour combattre les noirs les Abbassides). Le mouvement Nafathite, né dans le Djérid, semble s'essouffler plus rapidement dans cette région qu'ailleurs (PREVOST V., 2013)

⁷⁵ Qu'il rattache à l'imam Abdallah Ben Sakkak. Ce dernier était un berbère de la tribu de Louata de Qantarāra du Sud tunisien. Il se démarque de l'Ibadisme-Wahbite par sept questions théologiques et juridiques. Le sakkakisme rejeta donc une partie de la tradition Ibadite, ce qui amena les Wahbites à qualifier ses adeptes de polythéistes (حجازي, 2000, p. 55).

⁷⁶ Ahmad ibn al-Husayn de Tripoli était fondateur de la secte des Husayniyya, a vécu à Tripoli dans la première moitié du IXe siècle. Il diffuse ses idées dans le djebel Nefoussa à l'époque d'Aflah (823-871); bien que sa propagande ait été fortement réprimée par les Ibadites, ses disciples subsistent pendant plusieurs siècles à l'est de ces montagnes (حجازي, 2000, p. 53).

⁷⁷ Le quatrième schisme au sein des Ibadites (Les farthites) est fondé par Abu Sulayman Ibn Yakoub, le fils d'un des derniers imams Rustumides réfugié à Ouargla après la chute de Tihert en 909.

⁷⁸ Sous le règne de Yakoub, Tialet elle-même fut prise et ruinée par le missionnaire et général fatimide Abou Abdallah Chii, vers l'an 909. Le dernier des Imams ibadites, descendant en ligne directe des rois de Perse, quitta sa capitale incendiée avec une petite troupe dont il couvrait seul l'arrière-garde, et se rendit à Ouargla; bientôt les Fatimides furent partout vainqueurs. L'Imam lui-même jugea que *l'état de défense* devait prendre fin dans le Maghreb; il refusa de reconstituer l'Imamat, et ordonna que les fidèles revinssent à *l'état de secret* (MASQUERAY, 1878, p. 70)

doctrine d'une menace de disparition après la chute d'El Imamat et l'État Rustumide de Tihert (حجازي, 2000, p. 57).

L'État Rustumide est arrivé à ses limites, c'est une nature à propos de tous les royaumes en Afrique du Nord. La faiblesse d'un État c'est la cause principale de sa chute. Car il ne contrôle rien réellement, son existence était comme le fantôme, il existe que le nom. L'État Rustumide est né en Afrique du Nord grâce à la bonne formation de la doctrine Ibadite, donc c'est le moteur religieux. Le deuxième point c'est l'unité de toutes les tribus locales qui s'accordent à la formation d'un État Ibadite, donc c'est le moteur politique. Le troisième point c'est l'importance de la place choisie pour être la capitale de l'État. Tihert est un choix stratégique, le commerce vers l'est et l'ouest passe par cette ville, donc c'est le volet économique. L'État Ibadite en Afrique était un idéal pour les adeptes de la doctrine. Ils luttent pendant un siècle pour former un État fort et pour exercer leur autorité religieuse et aussi pour appliquer les règles de Dieu. En général, on peut dire que l'État Rustumide ne s'est pas fixé de frontières politiques claires, mais a plutôt fait de la nature de sa doctrine et de ses relations avec les groupes islamiques une nouvelle voie qui montre ses frontières.

Juste après la chute des Rustumides de Tihert, et l'occupation du territoire par les Fatimides. Une autre branche de l'Ibadisme s'appelaient les Nukkarites vont faire un grand soulèvement contre le calife Fatimide. Toutes les Kharidjites de l'Afrique du Nord étaient regroupés autour d'Abu Yazid Ben Kaydad Nukkari⁷⁹. Ce personnage de la tribu Bani Yafren (Zénète), prépara toute une armada contre les Fatimides. Il conquérait toutes les villes de la région de l'Est de l'Algérie, le pays de Djérid, Kairouan, Tbessa. Une insurrection qui durait plus de 30 ans, Abu Yazid arrivait presque à occuper et détruire toutes les villes Fatimides. Son comportement était hostile et néfaste, l'imam Fatimide réussit avec l'aide des Sanhadja de mettre fin à Abu Yazid Nukkari (قوجة, 2014, p. 38).

IV. Le départ vers le sud et la réanimation de l'Ibadisme

Afin de garder intact les principes de leur foi, c'est par la plume que les Ibadites Nord-Africains entrèrent dans « l'état de résistance ». En menant un combat de type intellectuel, cela ouvrait pour la communauté des perspectives d'organisation nouvelles et de la réforme

⁷⁹ La révolte d'Abu Yazid commença en 332/943-944 sous le règne d'Al-Qa'im. Il rassembla autour de lui une masse de guerriers essentiellement de la tribu de Zenâta, ennemis jurés des Kutama. Il s'allia également une partie des Maghrawa. À la chute de Tihert, de nombreux Ibadites gagnaient la Qastiliya pour joindre le combat anti-fatimide de l'homme à l'âne.

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

religieuse afin de relever les défis du moment⁸⁰. À la faveur d'un enseignement de masse, on assista à l'émergence d'élites lettrées, et de nombreux savants, qu'ils soient théologiens, traditionnistes, chroniqueurs, propagandistes ou auteurs de traités de gloses, de commentaires, ou de poésies didactiques, y allaient de leur enthousiasme pour le départ d'un renouveau culturel (CUPERLY, 1984, pp. 36-37). L'Ibadisme se maintenait après la chute de l'État de manière résiduelle au sud du Maghreb Central, à Djerba et dans certains massifs montagneux de l'Ifriqiya ; les populations du Djebel Demmar, Djebel Nefoussa (PREVOST V. , 2009).

Le reste des Ibadites ont décidé d'élire Yakoub, le dernier Imam des Rustumides pour guider la petite communauté restante et de gérer cette phase inattendue de leur histoire. Ce dernier refusa de prendre cette tâche, qui était pour lui très délicate. Il conseilla ses partisans de se propager à travers tous les foyers de l'Ibadisme afin de conserver la doctrine. Finalement ce choix était le meilleur pour eux, des petits groupes se sont installés partout, surtout dans les régions lointaines (régions Sahariennes). À Ouargla, Oued Righ, Sedrata, Djérid Tunisien, Nefzaoua, Djebel Nefoussa, des régions attachées à l'Ibadisme malgré la chute de l'État Rustumide.

En effet, une partie des Ibadites de Tihert refugia à Ouargla et Sedrata. Les deux régions étaient un foyer de l'Ibadisme par excellence. L'un des cinq de porteurs du savoir de la doctrine Ibadite s'appelait Aissam Sedrati, de la tribu Zénète de Sedrata. Cette ville était un refuge de sécurité pour les survivants de l'empire Rustumide. Une rencontre qui aura lieu dans des endroits entre les Ibadites de Tihert avec les habitants Ibadites du Sahara. Le but est commun, la conservation de la doctrine et la lutte contre d'autres courants religieux qui sont plus fort par rapport à l'Ibadisme qui est très faible suite à la chute de l'Imamat Rustumide de Tihert. Une cohabitation entre les Ibadites dans les périodes difficiles, le vrai travail commence dès maintenant pour conserver la doctrine.

⁸⁰ Les tentatives de rétablissement de l'imamat Ibadite se sont poursuivies après l'échec de la révolution d'Abou Yazid Mukhaled Ben Kidad. Le climat de bouleversements sociaux et politiques qui a prévalu pendant la révolution de la secte des Nukkarites est resté fort et efficace même après l'échec d'Abou Yazid et le contrôle des Fatimides Chiites. En Afrique du Nord l'alignement de des tribus Sanhadja et Kutama avec les chiites fatimides a conduit à l'affaiblissement du pouvoir des Ibadites.

Un coup de pouce pour cette révolution. Au contraire, ils ont déclaré son leader infidèle et polythéiste. ». Cependant, le climat créé par cela... La révolution dans les cercles d'Abaza dans ses différentes directions a poussé les wahhabites d'Abaza à la révolution

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

Après un séjour de quarante ans dans la ville de Sedrata⁸¹, un désaccord qui s'éclata entre les Ibadites de la ville. Cette situation n'avait arrangé les survivants de Tihert qui essayaient par tous les moyens de préserver la doctrine suite à la chute de l'État. Une obligation de trouver une autre place pour s'installer définitivement afin de conserver cette identité menacée. Finalement le choix est tombé sur une région Saharienne qui porte le nom de (Chebka – filet) pour se sédentariser. Une immigration Ibadite vers cette région Saharienne, à partir de cette date (XIe siècle) la civilisation des Ibadites du Mzab commence à revivre une autre fois. À partir de cet événement (l'immigration des Ibadites vers le pays du Mzab), que les Ibadites poseraient la renaissance d'une civilisation Amazighe-Ibadite⁸².

Les premiers pionniers des Ibadites réfugiés s'installaient définitivement dans la région de Chebka (filet). Des hypothèses qui tournent toujours pour expliquer l'originalité des Mozabites dans la région. Quelques écrivains disent que ce sont les réfugiés de Tihert et de Sedrata⁸³, qui habitent pour la première fois la zone Saharienne de filet du Mzab (Chebka). Et puis, ils fondent des ksars entourés par des clôtures, qui sont à la fois des boucliers sécuritaires contre les menaces des invasions et les guerres entre les tribus du Sahara⁸⁴. Donc la région n'était pas habitée, elle était un espace vide dans le Sahara, et puis avec l'immigration des Ibadites de Sedrata et d'autres régions de l'Afrique que les arrivés avaient la civilisation Ibadite de la région de Chebka. Cette thèse est défendue par beaucoup d'historiens qui nient l'existence d'une vie avant l'arrivée des Ibadites de Tihert, Sedrata et Ouargla. Cette population avait construit tous les ksour de la vallée du Mzab, aucune vie ou mouvement n'était enregistré avant l'arrivée de cette population.

Selon Youssef Ben-Bakir Saïd El-Hadj, les Béni Mzab sont les descendants de Mosâab ben Mohamed Ben Badine de la tribu Amazighe des Zenâta. Ils se sont installés dans la Chebka

⁸¹ Toutes les sources de l'Ibadisme confirment que ce séjour à Sedrata a duré 40 ans. Par la suite, un conflit qui poussa les Ibadites de Tihert à quitter la ville.

⁸² Les adeptes de la doctrine Ibadite sont restés dans les communautés réparties entre les montagnes de Nefoussa, la Libye, l'Algérie, Djérid, Djerba et la Tunisie. À ce jour, dans le cadre d'une théorie politique intéressante, les chemins de la religion Ibadite, qui ont jeté les bases pour maintenir la continuité de la communauté Ibadite après la disparition de leur royaume de Tihert.

⁸³ En effet, selon la tradition rapportée par le cheikh des Azzaba (clercs) de Beni Izguen à Émile Masqueray, la première ville importante dans l'oasis d'Ouargla fut Isedraten, fondée par des Sadrata. Ouargla lui serait de beaucoup postérieure et ne se serait développée qu'après la ruine d'Isedraten (PREVOST V., 2008, p. 5).

⁸⁴ Le mouvement Ibadite sortait durement touché à la suite de ces conflits armés. Le reste des fidèles à la doctrine émigra vers l'Oued Righ et l'oasis d'Ouargla ou vers le Suf. Il est constitué de groupements qui ont fondé des colonies nouvelles dans l'oued Mzab (OULD-BRAHAM, 2010, p. 314)

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

dans de II^{ème} siècle de l'hégire, auxquels se sont rajoutés les Banou Abdel-Oued⁸⁵ qui auraient fui la persécution des Mérinides et auraient trouvé refuge dans la Chebka. Le nom des Béni Mzab serait une déformation de Mosâab à cause de l'accent berbère qui tend à prononcer les (Aaïn) en (Alif⁸⁶).

La deuxième hypothèse qui est très utilisé par les historiens et les chercheurs. Ils disent que la région de Mzab a été habitée par des Amazigh de la tribu de Zenâta, qui étaient fidèles à la doctrine de Mutazilites. Les réfugiés du Tihert et Sedrata, après une fréquentation avec les habitants de la région, avaient préféré de se convertir à l'Ibadisme. À partir de cet évènement que la civilisation Mozabite sera vue le jour avec la formation des cités en pleine du Sahara. La population locale et les petits groupes décidèrent de créer des divers établissements qui seront par la suite leur résidence définitive. Des ksars comme une unité sociale et des centres urbains très fortifié. Avant l'arrivée de l'Ibadisme, il y a une vie dans cette vallée, une population Amazighe, son existence remonte à une période lointaine de l'histoire.

Les Mozabites auraient adopté la doctrine Mutazilite au départ, puis, des personnages influents seraient venus pour propager la foi et enseigner la doctrine Ibadite, c'est ainsi que les Mozabites adoptèrent l'Ibadisme. Après la chute de la dynastie Rustumide, les Ibadites de Tihert auraient rejoint le pays du Mzab où ils ont trouvé refuge. (SPIGA, 2010, p. 44). Dans le Ksar de Mélika, on observe un cimetière, qui, selon les habitants de la cité. Ils revenaient aux premiers habitants de la région qui étaient déjà des Mutazilites avant l'arrivée des réfugiés de Tihert et Sedrata.

En effet l'existence d'un cimetière des Mutazilite dans le ksar de Mélika, Est une preuve qu'il y a une population qui habite déjà la place avant l'arrivée des premières vagues des réfugiés. Après la fréquentation de la population locale avec les arrivés, elle devient après des adeptes de la doctrine Ibadite. Ça commence l'histoire de la refondation des villes dans la région de Chebka, avec les deux autres hors la vallée du Mzab. À partir de cette hypothèse on comprend qu'il avait une population locale dans la région mais elle n'était pas Ibadite, mais

⁸⁵ Une tribu berbère Zénète, selon Ibn Khaldoun elle était issue de la même famille avec Banu-Mérin, Banu-Mozab. Cette tribu gouverna la région de Tlemcen après la chute des Almohades.

⁸⁶ Une autre version défendu cette fois par Charles Amat, à propos de nom, il dit : Une autre version, basée sur une idée religieuse, jouit auprès des intéressés d'une plus grande faveur. Leurs savants enseignent que les Mozabites doivent s'appeler Mizabi ou Beni-Mizab (enfants de la gouttière) en mémoire du miracle dont Abou-Bilal-Meurdas fut témoin au tombeau du prophète. Ce personnage vénéré pria à la Mecque par une nuit étoilée, lorsque, suppliant Allah de manifester par un signe qu'il agréait sa pieuse pratique, des gouttes d'eau se mirent à tomber du Mizab. Pour ce motif, les pèlerins Ibadites se prosternent une cinquième fois autour du temple, sous la fameuse gouttière (AMAT, 1888).

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

plutôt Mutazilite. La preuve pour démontrer la fiabilité de l'hypothèse, à l'intérieur de ksar de Mélika, un charnier des anciens habitants de la secte Mutazilite. D'après des longues années, que cette population s'était convertie vers l'Ibadisme⁸⁷. À partir de cette date (XIe) la région de Chebka devenait le berceau principal de l'Ibadisme en Afrique du Nord.

Ibn Khaldoun explique à propos du Mzab : « *Les Beni Badin Ibn Mohammed (Zenâta de la seconde race), descend de Zahhik, par une filiation dont je ne m'occuperai pas à présent. Parmi leurs nombreuses ramifications, on peut citer les Beni Abdel-Oued, les Beni Azerdal, les Beni-Toudjin, les Beni-Mozab, toutes provenant de la souche de Badin Ibn Mohammed. C'est dans ce Mohammed que se réunissent les généalogies des Beni Badin et des Beni Rached. Sous les Zenâta de la première race, on désignait toutes ces tribus par le nom de Beni Ouacin... Une portion de la tribu d'Ouacin se trouve dans les ksour des Mozab, bourgades situées en deçà des sables, à cinq journées au Midi de la montagne de Titteri, et à trois journées Ouest des Beni-Rîgha. Mozab est le nom du peuple qui fonda ces bourgades. Quelques familles de la tribu des Beni Badin s'y sont établies. Les bourgades des Mozab occupent les sommets de plusieurs collines et rochers d'accès difficile, qui s'élèvent au milieu d'un pays brûlé par la chaleur. Bien que la population de ce pays soit maintenant désignée sous le nom de Mozab, on y reconnaît des familles Abdel-Ouadites, Toudjinides, Zerdalites, Mozabites et autres descendants d'Ouacin, sans compter leurs dépendants zenatiens. Leurs édifices, leurs cultures et les discussions qui éclatent parmi eux quand leurs chefs se disputent le pouvoir, tout cela rappelle l'état de choses qui existe chez les Rîgha et dans le Zab* » (IBN KHALDOUN, 1858, p. 304).

Au début de XI^e siècle, fut reconstruire les premières cités de la vallée du Mzab, durant la période allant de 1012 à 1347 : El Atteuf (1012), Bou-Noura (1046), Ghardaïa (1053), Mélika (1124) et Beni- Isguen (1347). Au fil du temps, une hiérarchisation s'est établie, le ksar de Ghardaïa est devenu le plus important des cinq, et le plus peuplé. Ghardaïa, est celle des villes du Mzab, qui présente l'agglomération la plus considérable d'habitants. Les deux autres ksars ont été construits en XVII^e siècle, le ksar de Guerrara en 1631, Berriane en 1690. Les cinq qui

⁸⁷ La doctrine Mutazilite, apparue à Kairouan avant de déménager à Tihert, s'est généralisée parmi les tribus Zenâta, surtout après que les princes Aghlabides ont adopté la doctrine de Mutazilite à partir de l'année 183 / 799, ce qui nous fait croire qu'il existe une relation étroite entre cet incident et le combat de l'imam Abd-al-Wahhab contre eux. Ce qui est peut-être surprenant dans cette relation tendue entre les deux écoles, c'est que ce sont les doctrines les plus croisées en termes de croyances. De sorte que certains chercheurs considèrent les principes Ibadites comme un motif des Mutazilites. Justice, promesse, avertissements, éternité, la non-utilité de l'intercession pour le peuple de l'enfer, pardon pour ceux qui se sont repentis avant la mort, enjoignant le bien, interdisant le mal et rompant contre une autorité injuste (VONDERHEYDEN, 1927).

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

portent le nom de la pentapole, les deux sont loin de la vallée. Sont à l'extérieur de la Chebka du Mzab.

On doit ajouter que le Sahara est cependant habité depuis les temps les plus reculés. Les vestiges qu'ils ont laissés, gravures rupestres, silex taillés et tombeaux ne nous permettent pas de douter que les hommes de la préhistoire aient habité ces plaines et ces plateaux, actuellement désertiques, mais qui ne paraissent pas avoir été toujours aussi stériles. Il est à peu près certain que le Sahara n'a jamais pu échapper entièrement aux conditions qui font de lui un désert. Mais l'existence d'une faune résiduelle de nature presque tropicale et le relief très accusé des oueds nous conduisent à penser qu'il a eu un temps de prospérité relative (ARMAGNAC, 1934, p. 14)

Après la reconstruction des cités⁸⁸ dans la vallée une vie sédentaire était entamée par la population Mozabite. Un défi qui était lancé pour toucher les domaines essentiels de la vie sédentaire. Des terres pour l'agriculture étaient presque nulles. Le climat, le manque de l'eau, des conditions naturelles et géographiques qui obligeaient aux habitants des cités de fonder des foyers en dehors la nation (Ksar). Un réseau commercial qui était créée, des caravanes sahariennes faisaient des échanges à l'intérieur des ksars de la vallée. Malgré la vie dure, mais le génie Mozabite de l'époque marqua vraiment un point dans l'histoire de la région. Un endroit très solide, aride, un peuple avait résisté, il réussit même de fonder des cités, d'une merveilleuse architecture.

La zone de Chebka devenait à partir de XIII^e siècle un centre très influent dans le Sahara. Elle assurait la liaison et la communication entre tous les groupes Ibadites de Zanzibar jusqu'à Djerba. Passant par Ouargla, Oued-Righ⁸⁹ et Djebel Nefoussa. Un échange culturel et religieux s'effectuait entre les différents groupes de la même doctrine. Principalement il se focalisait sur la transmission de savoir entre les étudiants qui se déplaçaient de Djerba à Mzab, de Mzab à Nefoussa, à Ouargla. Dans le but de s'assurer le maintien et la stabilité des rangs Ibadites.

À partir de XV^e et XVI^e siècle des tribus dites arabes venaient de s'installer dans la région (les Chaamba, et les Mdabih). Des tribus qui possédaient un berceau très fort à Metlili,

⁸⁸ À l'origine de la fondation de ces cités, les spécificités topographiques du site ont été déterminantes dans le choix des options d'aménagement des espaces, les fondateurs ont superposé au schéma de variété naturelle, un schéma de variété fonctionnelle, à travers l'implantation sur chaque type d'espace d'une fonction appropriée. (BACHAR, 2015, p. 197)

⁸⁹ La région d'Oued-Righ, située au Nord-Est du Sahara algérien, se caractérise par une activité agricole importante et offre des possibilités de développement certaines à l'échelle locale. Cette région depuis les premières missions des Ibadites était un foyer de propagande, fidèle aux principes du courant.

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

loin de Ghardaïa plus de 20 Km. Les tribus arabes qui apparurent les premières, au XV^e siècle, furent d'abord les Chaamba, puis les Beni-Thour, enfin deux portions de la grande tribu des Saïd, les Mokhademas et les Saïd-Otbbas (AMAT, 1888, p. 33)

Des familles juives originaires de Djerba guidées par Ami Saïd⁹⁰, et qui vont s'installer aussi à Ghardaïa, ce ksar possédait une communauté juive très forte, qui professait par la suite des divers métiers (orfèvreries, boucherie...). La population juive aurait été emmenée à Ghardaïa dès les premiers temps de la fondation de la ville et serait originaire de l'île de Djerba. Véritablement parqués en des points particulièrement désignés, les juifs pouvaient voyager au dehors mais sous la défense expresse d'emmener leurs familles (AMAT, 1888, p. 222). Les juifs n'ont pas bien entendu, de représentant à la Djemââ. Ils ont un cimetière particulier. Leur synagogue très ancienne possède soixante-dix rouleaux manuscrits de la Bible écrits sur vélin. Ayant leur rabbin envoyé par le consistoire israélite d'Alger, leur école et le libre exercice du culte, ils n'ont pas cependant le droit de porter le haïk blanc et sont tous reconnaissables à leur turban noir (AMAT, 1888, p. 223). En somme le tissu social dans la vallée du Mzab est un assemblage multiethnique, une majorité d'Ibadite parle Tamaziyt (dialecte Mozabite).

Les nouveaux arrivants signaient des accords avec les Mozabites qui déterminaient les conditions de cohabitations d'accession à la propriété et autres. Parmi ces conditions, celle d'exercer le rite Malékite dans des mosquées autres que les mosquées Ibadites et dont elles sont indépendantes. On devait signaler juste l'existence de la population nègre dans le Mzab. Ils étaient généralement des esclaves qui travaillaient dans les maisons dans les différentes villes de la vallée de Mzab. Des nègres Soudanais, emportés par les caravanes Sahariennes comme des esclaves. Cette catégorie avait sa propre assemblée, ses coutumes et mêmes ses fêtes.

Les Mozabites, étaient des commerçants, leurs réseaux avaient dominé presque toutes les villes principales en Afrique du Nord⁹¹. Des groupements Mozabites qui assuraient les intérêts et le commerce comme principal métier de ce groupe. Ils faisaient des relations amicales

⁹⁰ Les Israélites du Mzab sont au nombre de 1.500, la tradition rapporte qu'ils sont issus d'une famille amenée à Ghardaïa, au VIII^e siècle de l'Hégire, par le nommé Ami Saïd, Ibadite de l'île de Djerba, venu s'installer au Mzab. Mais il est aussi très possible que leurs ancêtres soient venus d'Ouargla avec les premiers Ibadites. En tout cas, les Mozabites ont tout fait pour les retenir dans leur capitale. C'est dans ce but qu'ils ont interdit aux femmes israélites de suivre leurs maris dans le Tell. Et cette défense qui, appliquée à la femme ibadite par sa propre société, n'était qu'une mesure de salut public, prit un caractère d'esclavage quand elle fut étendue aux israélites. Ceux-ci eurent du reste le monopole de certains travaux manuels que les Mozabites jugeaient indignes. Actuellement encore, bijoutiers et orfèvres sont tous israélites (ARMAGNAC, 1934, p. 96)

⁹¹ Le Mzab avait à peu près le monopole du commerce du Soudan et du Sahara ; c'est là qu'arrivaient toutes les caravanes d'In Salah et la plupart de celles du Gourara et de Ghadamès (NIL ROBIN, 1884, p. 23)

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

avec les autorités d'Alger à l'époque de XVII^e siècle. L'empire Ottoman, avait signé avec les Mozabites des traités commerciaux. D'ailleurs, les Mozabites exerçaient leurs activités commerciales avec toute liberté, sans aucun empêchement. C'est la seule activité qui pouvait porter un plus pour la région, surtout la pauvreté de sol, la difficulté de climat.

« De ce point de vue, le réseau commercial Ibadite est assez proche de celui mis au point par les juifs. La grande force des juifs installés le long des voies commerciales est leur vaste réseau de relations : sans cesse, ils tiennent leurs parents installés dans les autres localités, et plus largement leurs coreligionnaires, au courant des fluctuations de l'offre et de la demande, ce qui leur permet de faire d'excellentes affaires. Il est possible que l'exemple de ce commerce familial ait eu un impact sur leurs contemporains Ibadites, qui se seraient organisés d'une façon similaire. Juifs et Ibadites partagent plusieurs qualités commerciales : ils sont économes, prévoyants et font preuve d'une modération qui sert bien leurs intérêts commerciaux » (PREVOST V. , 2010, p. 182).

Voici donc le témoignage de docteur Shaw le chef de la factorerie anglaise en Algérie en 1724. *« Le territoire des Béni-Mezzab est à trente-cinq lieues au sud des Louata et des Ammer. On y compte plusieurs villages, dont les habitants, faute d'eau courante, font usage d'eau de puits. Gardeiah (Ghardaïa), le chef-lieu, est tout-à-fait à l'ouest, tandis que Berigan (Berriane), qui, après Gardeiah (Ghardaïa), est le plus considérable des autres dacheras, se trouve à neuf lieues à l'est. Grarah (Guerrara) est un autre de leurs établissements. Les Béni-Mezzab, quoiqu'ils ne paient point de tribut aux Algériens, sont les seuls indigènes qui, depuis un temps immémorial, soient employés dans les boucheries d'Alger. Mais comme ils sont de la secte des Melâki⁹², on ne leur permet pas d'entrer dans les mosquées. Il existe une autre particularité à l'égard de cette tribu, c'est que ceux qui en font partie sont, en général, plus noirs que les Gétuliens qui habitent au nord, et sont vraisemblablement la branche la plus occidentale des Mélano Gétuliens, comme j'aurai occasion de le prouver en parlant des Ourglah et des Ouad-Riag » (SHAW, 1830, p. 123).*

Le miracle Ibadite a réussi de vaincre le lieu : il a enveloppé dans l'infertilité et inaccessible vallée du Mzab, les Ibadites regagnèrent enfin la confiance et recouvrèrent leur indépendance et leur liberté. Il est difficile de concevoir ce que ce petit groupe des survivants des massacres a dû déployer de travail, d'énergie, de persévérance et d'endurance pour

⁹² Une faute de l'auteur, les Mozabites sont des Ibadites de profession et non des Malikites.

transformer en de riantes oasis, le sol ingrat de ce coin du désert Au prix d'énormes sacrifices et d'un labeur incessant, et grâce aussi à l'effort réuni de toutes les énergies, les difficultés de toutes sortes que la nature dressait devant ces habitants du Sahara ont été équilibrées.

Bref, un résumé de l'histoire de la doctrine Ibadite issu de courant Kharidjite. Les Fatimides avaient mis fin à l'État de Tiaret, dont les rescapés, après de dures tribulations et déplacement, avaient réussi à se maintenir au désert, à Sedrata, puis dans le Mzab où ils vivent encore aujourd'hui. Les sept villes Mozabites forment une chaîne très solide qui regroupe à l'intérieur d'elles un héritage culturel et religieux à la fois. Un groupe Amazigh homogène d'une doctrine différente par rapport aux autres groupes amazighs. À l'exception d'une partie d'Ouargla et les zones d'une influence Ibadite. Une organisation sociale et religieuse qui assure un bon fonctionnement de la vie de toute la communauté Mozabite Ibadite.

V. Les Mozabites et l'autorité Ottomane

La population Mozabite comme d'autres communautés de l'Algérie était en relation avec le pouvoir Turc qui domine le pays depuis XVI^e siècle. La nature des relations entre les deux sont dans le domaine commercial. Ce métier est très répandu chez les Mozabites qui envoient des caravanes partout à travers le territoire national. Ils dominent tous les passagers terrestres et les routes principales depuis le Nord jusqu'à le Sud vers les pays de Mali⁹³. L'Autorité Turque d'Alger avait conclu un contrat avec cette communauté, il s'agit de payer des taxes annuelles au trésor turc d'Alger. De l'autre part le pouvoir Turc assure la liberté de circulation de toutes les marchandises Mozabites et aussi la liberté pour tous les commerçants du Mzab.

Ce statut est réservé jusqu'à l'arrivée des troupes Françaises et la fin de l'autorité Turque en Algérie. Une forte diaspora Mozabite à Alger et qui exercent beaucoup de métiers (boulangers, gestion des immobiliers, douches publics...). Pas seulement à Alger, dans les grandes villes du pays les Mozabites sont présents à Oran, Constantine, Annaba, Ouargla, où ils collaborent d'une manière forte avec le pouvoir Turc. Ce contrat entre les deux est assuré de côté Mozabite un Amin ou un responsable nommé depuis le pays du Mzab c'est lui qui joue ce rôle de médiation entre les Turcs et les Mozabites⁹⁴. Les Mozabites payaient une tribu annuelle

⁹³ Les Ibadites étaient de grands animateurs des échanges transsahariens. De tout temps ils attiraient les caravanes du Sud, troquant les grains. Les objets manu facturés et la poudre, contre des esclaves, de l'or, des défenses d'éléphants et des peaux.

⁹⁴ Cette caisse était tenue par l'Amine des Mozabites, sous la surveillance d'un agent du pacha et d'une commission nommée par les Mozabites eux-mêmes. La corporation était d'ailleurs forte, riche et plusieurs fois elle dut faire

aux autorités Turques qui les assuraient une liberté d'exercer le commerce sur le territoire. Une forte communauté Mozabite à Alger, selon les documents Français, lors de l'invasion Espagnole contre Alger. Les Mozabites constituaient un bouclier solide contre toute pénétration des ennemis.

L'histoire du pays est un témoin d'une bonne relation entre les Mozabites et les Turcs. Surtout l'aide qui était fournie par les Mozabites de la ville d'Alger afin de repousser l'invasion Espagnole sur Alger en 1541 (صفحة 240، 1984، النوري). La forte participation des Mozabites dans les divers combats en défense de la ville d'Alger avait aidé ces derniers à avoir une place importante dans la nouvelle gestion du pays guidée par les Turcs. Ils recevaient des privilèges dans toutes les villes du pays. La ville d'Alger disposa un nombre considérable des Mozabites qui professent des divers métiers : dans la boulangerie, épicerie...).

L'assurance de la surveillance des caravanes vers les marchés du Tell par les autorités Turques accéléra l'activité commerciale dans la région. Ce privilège reçu par les Turcs aidera tous les Mozabites de construire des bases en dehors de la vallée. Le bon contact entre l'assemblée de Mzab et les Turcs était à la merveille. Aucun problème ou un désordre pouvait déstabiliser cette bonne relation. Cet état des lieux demeura valable jusqu'à la prise d'Alger par les Français et la situation connaîtra un changement après la pénétration des Français au Sahara à partir de 1850.

VI. Les Mozabites durant la période coloniale

La prise de la ville d'Alger en 1830, un nouvel ordre colonial venait de s'établir, malgré les résistances armées. Les appels au Djihad contre l'ennemi, mais, les tentatives furent tous échouées par les Français et à cause de l'absence des moyens efficaces. Après la prise de la ville d'Alger et les villes importantes du pays, les autorités Françaises avaient pénétré le Sahara en 1852. Avec la prise de la ville de Laghouat, la population venait de découvrir un nouvel ennemi farouche, qui avait des moyens plus qu'eux. La prise de Laghouat, était le premier d'un vaste changement politique dans la région.

Les Mozabites étaient autonome le moment de l'invasion Française, ils jouaient un grand rôle dans la circulation des marchandises de Sahara au Tell jusqu'à toutes les villes du

des prêts l'argent au Day. Chaque année la corporation Mozabite établie à Alger, payait au gouvernement Turc une redevance ou Bechemek de 400 Saima (AUCAPITAINE, 1867, p. 90).

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

pays. Cette réalité n'était pas permanente après l'entrée du pays sous la domination de la France. Les Mozabites avaient participé à la défense de la ville d'Alger depuis la première bataille. Ils rassemblent une armée de 4000 Mozabites sous le contrôle d'Ibrahim Agha afin de repousser les forces Françaises qui étaient stationnées à Sidi Fredj (النوري, 1984, p. 248)

En 1853, La France avait signé avec les représentants de toutes les cités Mozabites un traité de paix, le Maréchal Randon avait représenté les autorités Françaises, il a entamé une série de dialogue avec les Mozabites (l'assemblée). Pour les assurer l'intention de la France envers eux sera toujours bonne. À la fin, les deux côtés, ils dégagèrent à signer un traité de paix. Juste après la prise de la ville de Laghouat qui devenait une résidence d'un chef-lieu de cercle à partir de janvier 1853. Les Mozabites jouissaient dans leurs villes une indépendance complète. Ils exerçaient une liberté de circulation de leurs marchandises et leurs caravanes commerciales. Cette convention était signée par les Cheikhs représentants de chaque ville Mozabite et les autorités Françaises en Algérie⁹⁵.

L'historien Français Joseph Nil Robin revient pour donner plus du détail sur cette convention qui a été signée entre les Français et les Mozabites. « *Nous n'avons commencé à nous préoccuper du Mzab qu'après la prise et l'occupation définitive de Laghouat, c'est-à-dire depuis 1853. Cette population pacifique de commerçants, qui n'avait aucune attache dans les tribus et mettait entre nos mains, dans nos villes, un grand nombre des siens, ne pouvait nous inspirer aucune crainte sérieuse ; aussi, le général Randon, gouverneur général de l'Algérie, dit-il savoir aux djemââs qu'il était disposé à laisser aux Beni-Mzab la faculté de voyager et de commercer librement dans toutes nos possessions algériennes, aux conditions suivantes. Ils fermentaient leurs villes et leurs marchés à nos ennemis et les repousseraient par la force ; ils paieraient à la France un tribut annuel. Le général Randon promettait, en même temps, dans la lettre qu'il leur écrivait, que nous ne nous occuperions pas de leurs actes, tant qu'ils n'intéresseraient pas la tranquillité générale et les droits de nos nationaux et de nos tribus soumises. Cette convention, datée du 24 janvier 1853, et qu'on a plus tard décorée du nom de traité du Mzab, fut acceptée par les djemââs, et, pendant 30 ans, elle a servi de base à nos relations avec ce pays. Le tribut annuel, fixé d'abord à 45.000 francs, a été porté plus tard, avec les centimes additionnels et les centimes spéciaux, à 49.837 Fr 66* » (NIL ROBIN, 1884,

⁹⁵ Un traité de paix a été signé et qui oblige aux Mozabites de payer une amende annuelle à l'administration Française. Un tribut annuel de 45. 000 mille Fr, un engagement de payer cet impôt aux autorités, les Mozabites, pour garder comme avant leur indépendance, le paiement de ce tribut est obligatoire.

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

p. 43). Cet accord était un moyen pour les Français afin de contrôler la région, c'est un début vers la généralisation de cette présence coloniale.

Voici en détail le traité de la paix tel quel est raconté et transmis par Charles Amat : « *Dans une convention restée célèbre, décorée plus tard du nom de traité, mais qui mérite bien mieux le titre de capitulation sous lequel elle est souvent désignée. Le général Randon, gouverneur de l'Algérie, posait le 24 janvier 1853 ses véritables conditions : « Il ne saurait être question d'un traité de commerce entre vous et nous, spécifiait-il, mais bien nettement de votre soumission à la France. En dehors de cette pensée, il ne peut y avoir aucun arrangement. Vos ressources de toute espèce nous étant connues, chaque ville ne paiera que ce qu'elle doit raisonnablement payer. Comptés dès lors comme nos serviteurs, notre protection vous couvrira partout, dans vos voyages à travers nos tribus et pendant votre séjour dans nos villes. Nous ne voulons, en aucune façon, nous mêler de vos affaires intérieures ; vous resterez à cet égard comme par le passé. Ce sera donc à vous de régler dans vos villes le mode de perception de la somme que vous devrez verser chaque année au beylik. Nous ne nous occuperons de vos actes que lorsqu'ils intéresseront la tranquillité générale et les droits de nos nationaux et de nos tribus soumises. Quant à votre commerce avec le Maroc et avec Tunis, il continuera, avec l'obligation de payer à nos frontières, aux lieux que nous vous ferons connaître, les droits que la France impose aux marchandises étrangères. Faute de se conformer à ces prescriptions, vos caravanes seront confisquées par les gardiens de la frontière ou par les Arabes du Sud, auxquels nous les donnerons. Nous voulons aussi que vous fermiez vos villes et marchés à nos ennemis et que vous les repoussiez par la force comme doivent faire des serviteurs »* (AMAT, 1888, pp. 21-22).

Les Mozabites jouissaient donc, dans leurs villes, d'une indépendance complète, s'administrant, faisant leur règlement intérieur, et rendant la justice civile et criminelle comme ils entendaient ; s'ils avaient fait un bon usage de leur liberté, la France n'a pas été impliquée dans la gestion des affaires internes de la société Mozabite. Par la suite, le pays n'était plus en sécurité à cause de l'introduction des ennemis de la France à l'intérieur du Mzab. Cette situation obligea la France d'intervenir et d'annexer la région, la convention de 1853 a été annulée⁹⁶.

⁹⁶ Les Mzabites s'étaient en outre engagés à ne pas agir contrairement à nos intérêts, à ne favoriser en rien nos ennemis, à ne pas leur donner asile. Or, il ressort de l'enquête faite par le commandant de la colonne d'El-Golea, lors de son passage dans la contrée, en novembre 1881, qu'ils ont vendu aux insurgés de l'ouest toutes les armes et toute la poudre dont ces derniers ont fait usage contre nous. Les compagnons d'Hamed-ben-Hamed ont trouvé asile chez eux après leur fuite de Djelfa. Il en a été de même pour les Chellegs, fraction des Berasga, en état de rébellion

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

L'annexion du Mzab au territoire Français, était à cause d'un conflit, la mort d'un Caïd proche des Français. Cet évènement accéléra l'opération de l'annexion, la France pour se venger de l'acte. Elle décida définitivement de rassembler ses forces pour occuper les villes Mozabites. En plus, la France accusait les Mozabites d'héberger des hors la loi, qui faisaient des attaques dans le Sahara contre les intérêts de la France, l'existence des bandits à l'intérieur des villes Mozabites⁹⁷. Ce désordre selon la version Française était la cause de cette annexion d'un territoire qui resta indépendant depuis des siècles. Le Mzab avait perdu son indépendance, une nouvelle phase de son histoire vient de commencer.

L'annexion du Mzab fut donc résolue et, dans le courant d'octobre 1882, toutes les mesures furent préparées pour la prise de possession de ce pays, et pour la création, auprès de Ghardaïa, d'un poste militaire destiné à assurer le fonctionnement régulier de l'administration et à maintenir dans le devoir tout le sud de la division d'Alger. « *Le 10 novembre, une colonne comptant 1.175 officiers, sous-officiers et soldats, 458 chevaux ou mulets, et emmenant tout ce qu'on avait pu réunir de maçons, carriers, forgerons, charpentiers, dans les troupes de la division, se mit en marche de Laghouat pour le Mzab, sous les ordres du général de la Tour d'Auvergne, commandant la subdivision de Médéa. Cette colonne arriva à Berriane le 14, et à Ghardaïa le 17 novembre. La proclamation solennelle de l'annexion du Mzab à la France eut lieu le 30 novembre et on donna, en même temps, l'investiture aux nouveaux chefs indigènes* » (NIL ROBIN, 1884, p. 48).

Donc à partir de 1882, le Mzab n'était plus indépendant, son attachement à la France et l'occupation militaire feront d'elle une région Française. L'implication d'un nouveau système administratif, qui était une organisation sous forme des cercles et des divisions. Pour le Mzab, était une perte d'une indépendance ancienne, qui était un principe de vie pour eux. Puisqu'aucune force n'avait pas réussi de s'imposer depuis la construction du premier ksar en 1012.

manifeste. Il résulte en un mot de l'exposé ci-dessus que les Beni-Mzab n'ont exécuté de la convention de 1853 que les clauses à eux favorables pour violer outrageusement toutes les autres. En présence de pareils faits, du plus funeste exemple pour les tribus voisines, il importait de faire preuve de décision, et pour rétablir l'ordre, le calme et la sécurité, l'annexion du Mzab fut résolue (AMAT, 1888, p. 24).

⁹⁷ Le Mzab devint un foyer de désordres et d'anarchie, et les partis en lutte y attiraient à eux nos tribus ; nos ennemis y trouvaient des vivres, des armes, de la poudre et même des subsides, et les criminels un asile. La convention de 1853 ne paraissait plus engager que nous. Dans un rapide aperçu, nous allons indiquer quelques-uns des faits qui nous ont contraints à soumettre le Mzab à la règle commune ; cet aperçu fera d'ailleurs mieux connaître le petit peuple dont nous nous occupons et que nous n'avons encore examiné que par ses beaux côtés. Comme on le verra, si les Tolbas ont été assez puissants pour interdire le tabac et les boissons fermentées, ils n'ont pas aussi bien réussi à inspirer l'horreur du meurtre et du pillage (NIL ROBIN, 1884, p. 43).

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

L'activité commerciale et même administrative, l'organisation sociale, et le travail des institutions Mozabites étaient complètement surveillés par l'administration. À travers ses agents, ses caïds qui changeaient le visage ancien de la vallée du Mzab. Et tous les agents travaillaient sous les ordres d'un commandant de cercle de Ghardaïa. L'intervention de la France dans la vie quotidienne, et administrative de la communauté Mozabite. Même le travail de leurs conseils, et leurs justices, l'arrivée des nouveaux moyens du transport. L'ouverture des routes pour le déplacement des commerçants, pour le Mozabite, était un fait qui va mener vers l'acculturation et l'immersion de ce peuple dans la nouvelle culture Française (BOURDIEU, 1958).

Avec cette influence Française sur le Mzab, on la voyait sous divers points, par la pénétration à l'intérieur des villes. Les assemblées du Mzab avaient perdu des privilèges, ils étaient soumis à la France. L'obligation de la rentrée à l'école Française à partir des années 1893 à tous les enfants Mozabites. Le même droit était donné aux enfants de la communauté juive. La présence des « pères blancs » qui avait construit une école et une église sur un éperon rocheux à l'Est de ksar de Ghardaïa. Ce centre regroupa beaucoup d'élèves. Sans oublier de mentionner le rôle qui était joué par les sœurs blanches à Ghardaïa qui donne des soins à la population locale à domicile. Il y avait une aussi la commune indigène qui ouvrit une école d'arts et métiers pour les ouvriers de la région (BOURDIEU, 1958).

Le début des transformations urbaines, sociales et architecturales remonte à l'annexion du territoire Mozabite en 1882 par l'autorité française, qui introduisait une nouvelle structure administrative et bouleversé l'organisation traditionnelle (BACHAR, 2015). L'introduction dans la vallée, un réseau routier pour faciliter la tâche aux commerçants, aux véhicules, de se déplacer et d'économiser même le temps, la richesse de la région. La découverte du pétrole par les Français et autres sources feront pour Ghardaïa un foyer de rencontre. C'est impossible que le changement ne pénètre pas à l'intérieur des cités. Les mutations économiques et sociales étaient inévitables, la modernité touche tout dans les villes Mozabites, l'architecture, le mode de vie... (GUELIANE, 2019)

À partir de XX^e siècle la région avait connu des diverses modifications à la fois culturelles, sociales, économiques. Le Mzab n'était le plus du pays de XV^e. À l'intérieur de cette communauté, il y avait un mouvement réformiste qui né à partir des années 1930-1940. Il défendait l'idée de réformer la pensée pour qu'il soit très compatible avec le livre de Dieu (MERAD, 1967). Sous l'influence des oulémas Ibadites instruits à l'étranger (Tunis, Égypte,

Syrie). Ce groupe des réformateurs fonda l'association des oulémas musulmans en 1931. Les conflits vont s'éclater à l'intérieur d'elle entre les réformateurs et les conservateurs. Le premier courant qui réussit de dominer presque toutes les villes du Mzab, sauf la cité de Beni-Yezguen.

La guerre de l'indépendance était pour les Mozabites une occasion de renforcer leurs patriotismes contre les Français. La participation des Mozabites dans la guerre, l'aide financier à la révolution par des moyens budgétaires (1984، النوري). La naissance d'un réseau civil et logistique pour aider la révolution dans le Sahara. À l'extérieur aussi avec la présence d'une forte communauté Mozabite en Tunisie aidera beaucoup la révolution. Sans oublier de mentionner que le concepteur de l'hymne national Algérien était un Mozabite, Mofdi Zakaria, le grand poète, lui aussi avait rédigé l'hymne du ENA-PPA.

VII. Le Mzab après l'indépendance et l'intégration nationale

Après l'indépendance, l'État Algérien a été construit selon un modèle au nom d'une légitimité révolutionnaire. Il affiche son hostilité à tous ceux qui de culture et du patrimoine ancien, notamment la dimension Amazighe. Ce modèle politique a reconnu juste l'existence d'une culture qui est la culture Arabe à partir du VIIe siècle. Une campagne de déculturation qui a été menée contre la diversité au nom de l'unité nationale. Le rejet de la culture Amazighe par l'État introduit une déchirure et une haine des autres envers cette culture. Le discours officiel affiche librement son refus à cette dimension originale du pays.

Actuellement les Mozabites marquent leurs présences dans les institutions de l'État. Des ministres, des cadres des divers services. La doctrine Ibadite, cette particularité religieuse de ce groupe Amazigh n'a pas une place dans ce nouveau système religieux. Malgré la multiplication des appels à reconnaître cette doctrine religieuse. L'existence d'un Ibadite-Mozabite dans le « haut conseil Islamique » d'une majorité Malikite est un bon signe vers la reconnaissance de ce courant. Les Mozabites continuent de jouer toujours la fonction des commerçants. Au Mzab, on voit les mutations sur le plan architectural, le Ksar aujourd'hui représente juste un lieu caché entre la nouvelle construction dans la région.

VIII. Les Villes

La ville chez les Mozabites représente à la fois, un lieu de repos très sécurisé. Un lieu homogène qui regroupe toutes les fractions et tous les clans dans une seule cité. Sous les collines de la vallée, il repose cinq villes de la pentapole et deux en dehors de la vallée d'une architecture ancienne et merveilleuse. Les villes créations d'hommes ayant déjà une longue expérience

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

urbaine, se sont dès le début organisés, et la structure urbaine indique ses priorités : Les mosquées, les enceintes, les rues de chacune des villes sont à la fois semblables aux autres dans leur texture ; leurs éléments, leur couleur, et particulièrement par leur appréhension du site

Ghardaïa occupe sur toutes ses faces un monticule au milieu de l'oued. Mélika constituant l'embout d'une crête au bord du plateau rocheux, Béni-Isguèn occupe un site arrondi, El-Atteuf est construit sur un site raviné, et Bou-Noura a établi à l'origine sur le sommet d'un plateau en bordure de l'oued, et descendue sur la partie Ouest dont elle n'occupe plus que la partie basse. Chaque ville dessine un tracé concentrique autour de la mosquée et est entourée d'un rempart de type moyenâgeux ; soit d'une ceinture de maisons mitoyennes, faisant elles-mêmes office de rempart.

Les villes Mozabites sont toutes construites, bâtis sur des collines, pour raison à la fois sécuritaires et naturelles, car, il y a des rivières qui passent à côté des ksour Mozabites (PREVOST V. , 2017). Une architecture Mozabite avait plusieurs dimensions à la fois religieuses et sociales, naturelles, on voit toutes les caractéristiques dans les cités. Les villes du Mzab ont un aspect uniforme, la mosquée, avec son minaret en forme de pyramide quadrangulaire tronquée, qui ressemble à la cheminée de certaines usines, occupe le point culminant ; au-dessous, sont étagées les maisons à terrasses, bâties en pierre ou en pisé, serrées les unes contre les autres. Le tout est enveloppé d'une muraille d'enceinte en pierre, de (1- à 5 mètres de hauteur, à pans rectilignes, flanquée, de distance en distance, par des tours ou des bastions crénelés. L'ensemble a une teinte jaune terne assez triste, où tranchent agréablement quelques maisons plus riches, à arcades blanchies ; on dirait des villes d'argiles, en train de cuire au soleil (NIL ROBIN, 1884, p. 10)

Le ksar⁹⁸, où bien la cité (Iyrem) était le centre, un vaste terrain à l'entrée de chaque établissement. C'est le lieu d'échanges, une place où les caravanes du commerce déchargeaient leurs marchandises. Un lieu surveillé par un comité attaché à l'Azzaba. Impossible de pénétrer à l'intérieur du ksar, qui avait une muraille de sécurité, et des bourgs de surveillances. Qui

⁹⁸ Le Qsar peut présenter un système de fortification formé d'un mur d'enceinte ponctué de tours et percé de portes. Il est composé d'une Grande Mosquée, située d'ordinaire au centre de l'agglomération, généralement d'une Qasba comme centre du pouvoir, d'un habitat à patio central et parfois troglodytique, d'une place du marché habituellement en périphérie démontrant le rôle de relais qu'il joue sur les routes du commerce transsaharien, et enfin d'un découpage par quartiers et d'un réseau de circulation traduisant une hiérarchisation sociale au sein de l'agglomération (CHEKHAB-ABUDAYA, 2018, p. 278).

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

liaient toutes les cités de la vallée. Des petites ruelles croisées, aucune porte ne pouvait se rencontrer avec l'autre, une ligne de construction qui évita toute forme d'apercevoir.

Les sept villes du Mzab, cinq à l'intérieur de la vallée (pentapole), deux à l'extérieur. Elles formaient avant l'occupation Française un pays qui regroupa des petites républiques autonomes (MASQUERAY, 1886). Avec leurs lois, qui étaient adoptées par tout le monde à travers des assemblées à l'intérieur des cités. D'un accord unanime sur les différentes règles qui gouvernaient chaque cité, et leurs coutumes qui pouvaient être différentes dans la forme. Une communication quotidienne entre toutes les cités, en cas d'un danger qui tourna sur le Mzab. Ce mode d'habitat était aussi le reflet direct d'un syncrétisme entre les modes de vie des populations sédentaires et nomades. D'où son appartenance initiale à un modèle semi-sédentaire, et sédentaire par la suite.

En dehors de chaque Ksar, on remarque un bordj de surveillance qui assure la communication avec les autres bordjs de la vallée. Un système de sécurité qui était établi par les anciens contre les tentatives d'invasions militaires et même pour assurer la surveillance des rivières de la vallée. Cette sécurité consiste à avertir le peuple en cas des inondations des oueds. Dans chaque cité, on remarque une placette pour le marché. Le plus grand lieu, c'est le marché de Ghardaïa, qui est toujours actif, qui ne connaît pas de repos. Dans chaque cité, une mosquée apparue toujours au-dessus de toutes les maisons, c'est le centre de la cité Mozabite. La construction avec même modèle par rapport aux autres cités de la vallée du Mzab. L'ourf de construction selon un ordre très compliqué (GUELIANE, 2019). Le ksar Mzab traduit la cohérence et la cohésion de son corps social, l'égalité de ses habitants sans distinctions de fortune ou de rang social ainsi que leur hospitalité coutumière. Ils sont connus comme étant des plus vertueux, ils fondent leur rite sur les principes de la foi, du travail et ont su garder et préserver leurs traditions et valeurs millénaires.

Le premier ksar à droite, en aval, les jardins d'El-Atteuf bordent son lit d'un ruban vert. Le ksar qu'habite leur propriétaire est caché par un dernier tournant. Bou-Noura au contraire, est toute proche, surplombant l'oued. À gauche, Béni-Isguen, Mélika et Ghardaïa, semblent situées sur un même plan et ne constituer qu'une seule ville, immense et compacte, véritable ruche humaine encerclée et dominée par le désert de pierres (ARMAGNAC, 1934, p. 106).

Les légendes locales, difficilement vérifiables vu le nombre des versions qui portent sur les premières implantations dans la vallée du Mzab. Mais néanmoins apportant un contexte

sociologique à la fondation des ksour, font état d'établissements préexistants à ceux que l'on connaît actuellement (HUGUET, 1903). Selon Joseph Huguet, environ vingt-cinq ksour constituaient ce qu'il nomme « les villes mortes du Mzab » (HUGUET, 1903). Le Mzab a été la seule région ayant échappé à toute emprise extérieure (aucune force a réussi de conquérir les bourgades Mozabites depuis le XI^e siècle, ce qui explique pourquoi on n'y trouve aucune autre architecture que le style Ibadite Amazigh (BACHAR, 2015). Son système politique était différent car dépourvu de souverain : le pouvoir y était plutôt exercé par une coalition de chefs de fractions (AUCAPITAINE, 1867).

VIII.1 : Le ksar d'Al Atteuf (Tajnint)

La première ville construite dans la vallée c'est Al-Atteuf (Tajnint) en 1011, ou bien 1012, il y avait une différence de date. C'était le premier établissement des Ibadites après leurs installations dans la vallée. Dans cette région demeure des vestiges de l'enceinte de ce qui était décrit comme le premier établissement près d'al-Atteuf, nommé Ayram n Tlezdit (le ksar de la poignée de laine » qui daterait selon ces mêmes légendes de 904)⁹⁹.

Al Atteuf, la mère des Ksour, a été fondée en 1011-2 en aval de la vallée du Mzab par le Cheikh Khalifa Ben Abghour. Ce Ksar constitue le point de départ et l'enclenchement d'un processus d'urbanisation de la vallée du Mzab. Parmi les particularités de ce Ksar, l'existence de deux mosquées dans son enceinte même. Chacune de ces deux mosquées possède son propre minaret de forme pyramidale.

⁹⁹ Il y a une ancienne cité Mozabite avant l'existence de la cité El Atteuf. Une preuve qu'il y a une vie avant l'arrivée de la population Ibadite.



Figure N° 6 : les anciennes traces du premier ksar construit dans cette région. « Aÿram Talazdit ». L'ensemble des photos démontrent l'ancienneté de ce ksar.

Ce Ksar était fondé entre 402H et 403H, 1011 ou 1012 par les fractions venues d'Oued-Righ et d'Ouargla sous le commandement d'un certain Khalifa Ben Aborar. C'était le premier établissement créé dans le pays, et le nom de son fondateur est resté populaire dans les ksour de la confédération. On prétend que tous les nomades se trouvèrent d'un commun accord pour habiter dans les maisons ; cet accord est si rare parmi les cités Berbères que la nouvelle ville prit le nom el Atteuf (AUCAPITAINE, 1867, p. 209)

La ville bâtie sur la rive droite d'Oued Mzab et entouré d'une muraille crénelée en assez mauvais état. El-Atteuf est située à 180 kilomètres de Laghouat, et à moins d'un kilomètre à Ghardaïa. Son altitude au-dessus de niveau de la mer, prise du sol de ses jardins, est près de 490 M. Trois puits d'eau potables, d'une profondeur de 36 mètres, fournissent à la consommation des habitants. C'est qu'à la fin du siècle dernier que les murailles de la ville furent renversées (AUCAPITAINE, 1867, p. 210).

Une autre description et l'histoire du premier ksar : El-Atteuf (lat. bor. 32°28'28", long, orient. 1°36'56"), est à 6 kilomètres environ en aval de Bou-Noura, sur la rive droite de l'oued,

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

en un point où ce dernier fait coude pour sortir de la Chebka. La ville a deux mosquées. Les anciennes murailles, très vieilles et flanquées de quatre tours à peu près ruinées, sont percées de quatre portes. Étagée sur le flanc d'une colline, la cité comprend une partie plane et une autre bâtie en gradins, elle possède trois puits (AMAT, 1888, p. 48).



Figure N° 7 : le ksar de Tajnint (Al Atteuf)

VIII.2 : Le ksar de Bou-Noura (At Bunur)

Le deuxième Ksar c'est Bou-Noura, qui signifie « père de la lumière ou la lumineuse », sans doute à cause des nombreux borgnes qui s'y rencontrent (lat. bor. 32°28'32" ; long, orient, 10°35'28"), se trouve à environ 1,800 mètres nord de Beni-Isguen, sur la rive gauche de l'oued. Bou-Noura, (At Bunur) juchée sur des blocs géants de calcaires presque roses, est belle quand le soleil éclaire ses remparts percés de meurtrières. Elle a l'allure majestueuse et hautaine d'une cité moyenâgeuse. Aux angles de ses murs ont été aménagés, de loin en loin, de véritables balcons de pierre d'où l'on s'attend à voir se pencher quelques chevaliers empanachés ou une élégante châtelaine ; mais cette enceinte, aussi gracieuse qu'elle a pu être redoutable pour les assaillants, ne protège plus ni guerriers ni riches seigneurs (ARMAGNAC, 1934, p. 106)

Il y a un ancien ksar construit avant la cité de Bou-Noura, le premier ksar porte le nom d'Awlawal, actuellement ruiné, il était bâti au sommet d'un mamelon rocheux sur le flanc duquel est situé le nouveau Ksar. Parmi ces ruines, on voit encore celle de la mosquée qui dominait le pays. L'établissement des Mozabites sur ce point est remonté à l'an (437H) (1046).

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

Quelques familles ayant vu prospérer le Ksar El Atteuf, fondé depuis trente-cinq années seulement, résolurent de suivre cet exemple et fondèrent Bou-Noura sur la rive gauche d'Oued Mzab à peu de distance de Ghardaïa (AUCAPITAINE, 1867, p. 207). Presque tous les habitants de ce Ksar sont borgnes ou ont mal aux yeux, aussi prétend-on que c'est par dérision que la ville porte le nom de Bou-Noura c'est-à-dire le père de la lumière. D'après une autre version, sinon plus véridique au moins plus poétiques, ce nom viendrait de ce qu'à son arrivée dans la vallée d'Oued Mzab, un campement nomade avait perdu sa direction et que les vieillards étant montés sur une colline, attendirent le lever du soleil pour retrouver l'indication de leur marche. Depuis ce temps la colline prit le nom de Bou-Noura père de lumière « celui qui indique la clarté ». On décore souvent aussi et toujours dérisoirement ce village de l'épithète El Aoura, la borgne. Ce ksar est situé à 3,500 M de Ghardaïa (AUCAPITAINE, 1867, p. 209)

La ville est bâtie sur un piton isolé, formant presque île dans la vallée de l'Oued Mzab, auprès du confluent que cette dernière forme avec l'Oued Zouili. Un escarpement vertical, élevé de 6 mètres au-dessus du niveau du lit de la rivière et faisant face au sud-est, supporte de ce côté le mur de défense. Les maisons s'élèvent en amphithéâtre jusqu'au sommet du mamelon que couronne la mosquée. Sur le versant opposé on ne voit que des ruines, résultat des dissensions politiques survenues dans le ksar (AMAT, 1888, p. 48)



Figure N° 8 : le ksar de Bou-Noura

VIII. 3 : Le Ksar de Ghardaïa (Tayerdayt)

La cité la plus riche de toutes les cités de la vallée du Mzab. Ghardaïa la capitale de la vallée du Mzab, un lieu d'une grande histoire. Il y a beaucoup de versions à propos de cette belle cité, il y a du mythe et de la réalité. La plus importante, Ghardaïa (lat. Bor. $32^{\circ}28'36''$, long, orient. $1^{\circ}33'54''$) n'a pas moins d'un kilomètre carré de superficie et se trouve bâtie en amphithéâtre autour d'un mamelon dont la mosquée occupe le sommet. Elle est défendue par une mauvaise muraille de deux mètres à deux mètres cinquante d'élévation, flanquée de quatre ou cinq tours en ruines et percée de sept portes. Au niveau, de celle qui ouvre sur l'ouest, l'altitude est de 519 mètres. Deux monticules forment une sorte de barrage dans la vallée qui

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

présente en amont un large renflement où se trouvent d'assez bonnes terres de culture. (AMAT, 1888, p. 45).

Cette ville selon les versions locales, qu'un jour, l'un des fondateurs de la ville s'appelle Mohammed Ben Yahia (Baba Oul-Djemma) a vu une lumière à l'intérieur d'une grotte. Il envoya son ami, l'autre fondateur de la cité pour savoir les origines de cette lumière. Il trouva qu'il y a une fille d'une beauté merveilleuse, Mohammed Ben Yahia était informé par son ami, il décida d'épouser cette femme qui s'appelle Daya¹⁰⁰ qui se trouva dans une grotte Ghar. Pour accumuler les deux noms (Ghar – Daya) c'est le nom de la ville Ghardaïa¹⁰¹. Donc cette ville a été dénommée suite à la découverte d'une femme à l'intérieur d'une grotte. C'est la version la plus défendue par les Français. En parallèle, il y a une autre version à propos de la ville. Selon les architectes cette ville est située à côté d'une pente d'oued Mzab, et cette pente en berbère s'appelle Agherday. Le nom de la ville a été donné suite à la position géographique et non à la femme dans une grotte. Agherday désigne en Tamaziyt une pente d'une rivière, d'un grand oued (CHERIFI, 2015). Il y a un mythe de fondation concernant les origines de cette ville.

Comme ses aînées, Ghardaïa fut bâtie sur une hauteur, de façon à être plus aisément défendue. Tout en étant élevé, l'emplacement choisi ne l'éloignait pas du lit de l'Oued, dans lequel la palmeraie devait être plantée. Cette nécessité de dominer les alentours, et de se trouver tout entière sous l'autoritaire protection de sa mosquée, lui a valu sa formation massive. Pour les mêmes raisons de sécurité, les rues ont été dessinées étroites et tortueuses. Un certain nombre sont couvertes et constituent de véritables défilés. Pleines d'ombre, elles devaient, d'autre part, jeter sur la vie intime de la cité, un profond mystère qui convenait au puritanisme Ibadite. Ainsi la pensée qui a présidé à la construction de Ghardaïa se dégage-t-elle clairement de sa situation, de son caractère de ville fortifiée et fermée. Ses terrasses elles-mêmes, domaine de la femme recluse, sont en grande partie recouvertes de portiques soutenus par de fines colonnes (ARMAGNAC, 1934, p. 67)

¹⁰⁰ Mohammed Ben Yahia remarqua qu'une lumière s'allumait tous les soirs au flanc de la colline déserte qui se trouvait en face de son campement. Il envoya un de ses admirateurs, Cheikh Abou Aïssa El Alaoui, sur les lieux, pour éclaircir ce mystère. Au fond d'une grotte Cheikh Abou Aïssa découvrit une femme, une jeune nomade d'une grande beauté, que ses parents avaient abandonnée, parce qu'elle allait enfanter et ne pouvait plus les suivre (ARMAGNAC, 1934, p. 68).

¹⁰¹ Elle lui dit s'appeler Daïa, et vivre des fruits dont les caravanes de passage lui faisaient l'aumône. Invitée à se rendre près du sage Mohammed Ben Yahia, Daïa répondit avec soumission : « C'est facile, j'irai ». Mohammed Ben Yahia fut conquis par ses charmes, la garda auprès de lui et l'épousa. Il dessina, autour de la grotte où avait vécu sa bien-aimée, le plan d'une ville qui fut appelée « Ghar-Daïa ». La grotte existe encore, bien qu'en partie comblée. Située derrière la Mosquée, elle est devenue, pour les femmes, un lieu de pèlerinage (ARMAGNAC, 1934, p. 68)



Figure N° 9 : le ksar de Ghardaïa

VIII.4 : Le ksar de Mélika (At Mlikect)

Mélika est une des cités de la Pentapole (cinq villes) du Mzab. Elle est bâtie sur un plateau qui surplombe la rive gauche de l'oued Mzab. Elle se situe à équidistance entre Ghardaïa et Béni Isguen. Sa palmeraie a totalement disparu suite à l'urbanisation de la vallée. Le Ksar de Mélika, le seul de la vallée qui n'a pas connu d'extension, dû aux caractéristiques physiques de son terrain d'assise. Mélika représente une réplique miniature de Ghardaïa, les maisons pastel sont accrochées aux flancs abrupts d'une colline et des hautes maisons font office de rempart protecteur. Ce ksar selon les récits, il était fondé par Ba-Mohammed Ben Slimane Ben

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

Nuh qui met les premiers fondements d'un ksar qui porte le nom d'Iyrem n Wadday-la cité-bas) à Mélika¹⁰².

La petite ville de Mélika (lat. bor. 32°28'30" long. Orient. 1°34'52"), est située sur un mamelon qui domine la rive de l'oued Mzab, à 600 mètres en aval de Ghardaïa. On ne l'atteint qu'en suivant une route en colimaçon. Son altitude prise à la porte nord-est, est de 537 mètres. Entourée d'un mur à moitié détruit, elle conserve une double enceinte dans sa portion sud pour abriter le seul puits que la ville possède (AMAT, 1888, p. 47)

Ce qui fit la fortune de cette bourgade, ce fut la présence d'un homme saint qui y vint demeurer en 784H, nous voulons parler du vénérable Marabout Sidi Aïssa. C'était un homme de bien, suivant la voie de dieu, et dont les nombreux miracles attestent à la sainteté. On raconte que dans l'année 784H, Mélika fut assiégée par un puissant sultan suivi d'une armée considérable. Si la ville était petite, le courage de ses habitants était grand, et la présence du saint contemplait leurs forces. Le siège se prolongeait ; toutes les ressources de la ville étaient épuisées, on avait mangé les choses immondes, lorsque pour comble de malheur l'eau vint à manquer. Il n'y avait plus qu'à se rendre à un ennemi implacable, duquel il n'y avait aucun quartier à espérer. Avant de prendre un parti décisif, la foule vint implorer l'assistance du saint Sidi-Aïssa. Celle-ci se prosterna la face contre terre ; après avoir longtemps prié Dieu, il se leva et ramassa une corne de mouton qui était auprès de lui, il la jetant en l'air, disant aux habitants : aller creuser un puits, précisément l'endroit où elle est tombée, et l'eau jaillira... ». Ce qui fut immédiatement exécuté. C'est ainsi qu'on découvrit le puits actuel, le seul existant dans Mélika et le plus profond de tout le pays (AUCAPITAINE, 1867, p. 204).

Le tombeau de Sidi-Aïssa, aux formes quelque peu monstrueuses, est devenu un lieu de pèlerinage ; quand un indigène était soupçonné d'avoir commis un méfait, sans qu'il soit possible d'établir sa culpabilité d'une façon certaine, on le conduisait à ce tombeau. Là, on le faisait jurer, au nom d'Allah, qu'il était innocent. S'il refusait de jurer, il était condamné. S'il

¹⁰² En l'an (751H-1350), les familles Mozabites habitant Metlili furent expulsées de la ville. Elles étaient accusées d'un complot qui ne tendait rien moins qu'à ouvrir les portes de Metlili à leurs coreligionnaires, lesquels devaient s'en emparer et massacrer les Chaamba. Les exilés remontèrent vers le nord et s'installent un peu au sud-est de Ghardaïa, sur la rive gauche d'Oued Mzab, où ils jetèrent les premiers fondements de Mélika. Deux années plus tard le Ksar avait une enceinte et comptait environs de 40 maisons. Quelques familles des Ouald-Ami-Aïssa quittèrent Ghardaïa à la suite d'événements politiques et s'adjoignirent aux fondements de Mélika (AUCAPITAINE, 1867, p. 204)

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

jurait, l'enquête n'était pas poursuivie, car seul Allah peut punir les par jures (ARMAGNAC, 1934, p. 110)



Figure N° 10 : le ksar de Mélika

VIII.5: Le ksar Beni-Yezguen (At Yejgen)

La commerçante Beni-Isguen (lat. bor. $32^{\circ}28'12''$, long. orient. $1^{\circ}34'48''$), est bâtie à 2 kilomètres Sud-Est de Mélika sur le flanc nord d'une colline qui longe l'oued. La partie inférieure de la ville est plane ; le reste s'élève en amphithéâtre jusqu'au sommet, formé par un plateau rocheux, de 150 mètres carrés en moyenne que couronnent la mosquée et son minaret. Cette plate-forme est défendue par une tour faite de terre, de pisé et de bois de palmier, haute de 25 mètres et large de 12, qui faisait partie des anciennes fortifications. D'après la légende,

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

on raconte que, sur l'invocation d'un saint personnage, elle aurait été construite en une seule nuit, grâce au concours d'ouvriers invisibles qui soutinrent ainsi Beni-Isguen au moment où elle allait tomber au pouvoir d'une troupe ennemie (AMAT, 1888, p. 47)

La ville est construite en amphithéâtre sur le versant de la montagne d'Arkoub, rive droite d'Oued Mzab. Six puits d'eau potable fournissent à la consommation des Beni-Isguen, la plus estimée est celle de Bir-Bou-Droua qui ne tari jamais et grâce à sa profondeur, est toujours fraîche. Une muraille, flanquée de quelques tourelles crénelées, enceint la ville, elle est en bon état et toujours soigneusement entretenue. Les Beni-Isguen tirent leurs principaux revenus de leurs relations commerciales avec Ouargla, ils possèdent des beaux de palmiers dans leurs oasis, ou ils ont de nombreux représentants et quelques maisons dans le quartier de Beni-Sisin. Ce ksar à deux kilomètres et demi de Ghardaïa et à 146 kilomètres de Laghouat. (AUCAPITAINE, 1867, p. 197)

La ville s'étend sur le versant de la Chebka, puis s'étale largement dans la vallée formée par le confluent de l'oued Ntissa et de l'oued Mzab. Une haute muraille fortifiée l'encercle entièrement, percée seulement de quatre portes, qui sont fermées à l'entrée de la nuit. A chacune d'entre elles est posté un gardien chargé de surveiller les entrées et sorties des personnes qui paraissent suspectes. Et ainsi Béni-Isguen, ville sainte du Mzab, est à l'abri des incursions des visiteurs indésirables. Aucun étranger à la secte ibadite ne peut loger dans ses murs ; nous avons respecté cette tradition et l'école française a été construite à l'extérieur de la ville (ARMAGNAC, 1934, p. 108).

Mais le puritanisme de Béni-Isguen, laisse, chose étonnante, une impression de sérénité et même de douceur, cela vient peut-être de ce que ses habitants ont toujours vécu, entre eux, dans une paix relative, et qu'ils jouissent, presque tous, d'une aisance leur permettant d'être de braves bourgeois à qui la générosité et l'affabilité sont naturelles. Ils ont de nombreux enfants, sains, vifs et gais. Le visiteur, presque toujours accompagné par un notable plein de courtoisie, est suivie de loin par une bande joyeuse de petites filles, qui, tour à tour, s'approchent et s'enfuient comme un vol de moineaux. Elles sont à la fois rieuses et timides, curieuses et effarouchées. Dès qu'on fait mine de les approcher, elles s'enfuient dans un tourbillon de voiles noirs, chamarrés de laine rouge et or. Certaines d'entre elles, les plus grandes, ont le visage encadré par un voile de laine très blanc, qui leur donne des airs de charmantes petites religieuses (ARMAGNAC, 1934, p. 108).



Figure N° 11 : le ksar de Beni-Yezguen

VIII.6 : Le ksar de Guerrara (Igraren)

Guerrara est située à environ cent trente kilomètres de la pentapole de l'oued Mzab. Elle a été fondée, vers 1631, par les Oulad-Bakha rattachés à la secte Ibadite. Chassés de Laghouat par les Malikites de la ville, ils étaient venus se réfugier à Ghardaïa. Mais ils y furent si maltraités par leurs coreligionnaires qu'ils songèrent à créer une nouvelle cité Ibadite. Un certain nombre d'entre eux quittèrent aussitôt la capitale du Mzab pour Alger. Dès qu'ils eurent gagné assez d'argent, ils revinrent vers la Chebka, mais ne rentrèrent pas dans leurs familles, et s'arrêtèrent à une cinquantaine de kilomètres de Ghardaïa. Guerrara, très pittoresque, est assez différente des autres ksour du Mzab. Son cadre est moins sévère. Le voyageur qui vient de Ghardaïa a vu peu à peu la Chebka s'abaisser et faire place à une hamada moins rocheuse, moins stérile. Plusieurs oueds, presque verdoyants en hiver, traversent la piste (ARMAGNAC, 1934, p. 111).

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

Guerrara est un mot saharien qui signifie « bas-fond » dans lequel se perd une rivière, car il était premier emplacement où avait été construit la ville. Aujourd'hui elle occupe le flanc d'un rocher qui domine la ville. Le terrain où se situe Guerrara n'appartient plus au système de Chebka, dans les inextricables enchevêtrements rocheux de laquelle sont construites d'autres villes. Guerrara est une porte du désert. La ville fut fondée par le Marabout si Mohammed ben Sia, un peu à l'ouest de son emplacement actuel, il y a lieu de supposer que c'était le commencement du XVII^e siècle. Quelques ruines dans le bas-fond rappellent la création de Si Mohammed qui mourut laissant une nombreuse postérité et une réputation toute particulièrement la sainteté. Les descendants de ce pieux personnage ne furent pas heureux. Trop exclusivement voués aux choses célestes, ils négligèrent leurs intérêts terrestres, et furent forcés de vendre l'oasis à plusieurs familles des Oulad-Ami-Aïssa de Ghardaïa qui construisent la ville que nous voyons aujourd'hui (AUCAPITAINE, 1867, p. 198)



Figure N° 12 : le ksar de Guerrara

VIII.7 : Le ksar de Berriane (At Berqan)

La première ville du Mzab que l'on rencontre en venant du Nord est Berrian (lat. bor. 32°51'20" ; long. orient. 1°27'32"). Bâtie en amphithéâtre sur un mamelon situé au confluent de l'oued Soudan avec l'Oued Ballouh, elle est entourée par un mur d'enceinte en assez bon état, flanqué de quelques tours. Sa mosquée a un minaret d'une élévation remarquable, au bas duquel une inscription grossière indique la date de sa construction et celle de la fondation de la ville (1101 de l'hégire). La place de la Djemââ, rectangulaire et spacieuse, se trouve au bas de la ville. À la porte sud, l'altitude est de 547 mètres (AMAT, 1888, p. 49).

Si l'on en croit la tradition vers l'année (1101H) (1690) deux familles ou fractions, les Oulad Neuh et les Afrara furent expulsées de la ville de Ghardaïa à la suite de ses querelles intestines qui ne cessent de diviser les populations de la ville de Ghardaïa. Elles vinrent dans un endroit s'appelle Essania, dont le Cheikh était un certain Ben-Rian. C'était un homme juste, craignant Dieu, méprisant les ressentiments des gens de Ghardaïa, il ne songea qu'à faire le bien et accueillit avec bonté les exilés dont la profonde misère le toucha. Il leur accorda l'autorisation de construire un Ksar sur le terrain Essania, moyennant une forte légère redevance. En reconnaissante de cette touchante hospitalité, la nouvelle ville prit le nom de Cheikh Ben-Rian, dénomination que la prononciation locale et l'usage ont changé à Barriane (AUCAPITAINE, 1867, p. 185)

Une autre tradition qui pour être moins répandue n'en est pas moins véridique et que aussi authentique que la précédente, affirme que le nom de Barrian viendrait des Oulad-Barrian tribu arabe nomade de l'ouest qui, dans une de ses pérégrinations, vient d'Oued Melouia au Maroc camper sur ce point où surprise de la sécheresse et l'aridité du pays, elle dut rebrousser le chemin. Depuis cette époque, fort reculée d'ailleurs, ce lieu prit le nom du campement des Oualad-Barrian et bientôt Barrian tout court (AUCAPITAINE, 1867, p. 185).

L'une des hypothèses relatives à l'origine du mot Berriane rattache l'étymologie de ce nom, au mot *Bergan* signifiant « tente en poils de chameau » (en Mozabite). Une autre hypothèse relative à l'origine du mot Berriane rattache l'étymologie de ce nom à l'expression arabe, *Bir Rayan*. Durant des siècles, la population Mozabite préférait toujours de construire des villes pour être un lieu du calme, de sécurité par eux et pour les activités et les déplacements vers le nord. Une cité, qui est à la fois, une bourgade, un centre de surveillance, et de fraternité.

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

En effet, la fondation des ksars assure premièrement la sécurité. Une vie sédentaire, avec le partage de la terre, à côté des rivières et Oued qui traversent la région. Le défi naturel dans la région vient de disparaître tout d'abord avec la construction des cités. Le travail et la création des jardins avec l'eau des puits et de la pluie. La surveillance totale de la circulation des eaux dans les déluges dans la région.



Figure N° 13 : le ksar de Berriane (At Berqan)

On doit citer les cités mortes dans le Mzab et même ailleurs. Qui sont des établissements très anciens construits par les habitants locaux de la vallée. Des villes ruinées qui sont partout dans la vallée du Mzab. On donne quelques noms des anciens ksars : Iyrem Azeggay (ksar leḥmer, Cité rouge) à 4 kilomètres de Guerrara, sa fondation remonte à XVII^e siècle selon l'orientaliste Motylinski (MOTYLINSKI, 1885). C'est un ancien ksar situé dans une colline

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

élevée, qui domine une grande surface (HUGUET, 1903, p. 585). Le ksar Mbertackh¹⁰³ au sud de Guerrara (MOTYLINSKI, 1885), il y a aussi le ksar de Thilezdit (Flocon de laine¹⁰⁴) et ksar Aoualaoual (sur un mamelon en lisière sur la rive droite d'oued) à El-Attef. Bordj Lalla-Khira¹⁰⁵, Krima Châr, ksar Hannoucha, le ksar des Oulad Naçer au nord de ksar de Bou-Noura. Ksar de Tmizart (dans la vallée de Tiçzert), ksar Laoulaoual au-dessus de Mélika, et ksar n Waday¹⁰⁶. Ksar Baba Saad sur une montagne à côté de nord-ouest de Ghardaïa¹⁰⁷ (HUGUET, 1903, p. 583).



Figure N° 14 : des vestiges anciens de ksar Baba-Saad à Ghardaïa.

¹⁰³ Un ksar détruit en 1630, sa population a déplacé vers l'actuel ksar de Guerrara.

¹⁰⁴ Construit selon l'hypothèse en 675 après J.C, en 95 H, il est situé à l'est de ksar actuel, loin de 3 km, construit sur une colline, au passage d'oued Mzab. Les ruines de ce ksar existent jusqu'aujourd'hui.

¹⁰⁵ Loin de la ville d'Al Atteuf de 2 km, situé sur une colline, sa construction revient à l'époque de VIII^e siècle (710 après J.C). Il est tombé en ruine à la fin de VIII^e siècle.

¹⁰⁶ Construit en 1004 selon les versions historiques, détruit en 1123, sauf la mosquée qui reste comme un témoignage de l'ancienneté de ksar.

¹⁰⁷ Construit en 1004 pour protéger la cité de Ghardaïa en cas d'une invasion militaire contre la vallée, le nom du ksar tient de la personnalité Baba Saad l'un des oulémas Ibadites originaire de la tribu de Zenâta, il prend une forme de défense contre les attaques. Ce ksar a été détruit plusieurs fois, la dernière fois était en 1526.



Figure N° 15 : le ksar rouge (Ighrem Azeggagh à Guerrara)

La région avait un passé religieux avant l'implantation de l'Ibadisme. La population Amazighe de la région avait connu le courant Mutazilite avant la conversion vers l'Ibadisme. Tous les ksars cités sont témoins d'une ancienne implantation d'une population fondamentalement autochtone. Nous ajoutons quelques anciens ksars : ksar de Tlat Musa, ksar de Mourki, ksar de Boukiaw, ksar de Tirichine, ksar de Moumou, ksar d'Agounay. À Ghardaïa on trouve le ksar de Bouzira. À Dhaya il existe l'ancien ksar situé sur une colline, certaines hypothèses affirment que sa construction était à l'époque de XVI^e siècle. Certains disent qu'il était construit durant la période coloniale, donc en XIX^e siècle (HUGUET, 1903).

L'hypothèse qui dise que ce sont les Ibadites de Tihert et Sedrata qui sont les premiers habitants de la région du Mzab, couvre une certaine ambiguïté. Un manque d'analyse et d'affirmation. Les traces historiques qui existent dans la vallée affirment qu'il y a une population berbère qui déjà habitée la région avant l'arrivée des groupes Ibadites venus après le désastre de Tihert et les menaces des conflits entre les États de l'époque.

Nous représentons maintenant l'état et l'organisation de l'espace dans la vallée du Mzab, chaque ksar se divise en trois partis. On y retrouve une hiérarchisation des espaces : privé, semi public et public. Ainsi, dans l'entrée, vont se localiser les éléments de vie publique et de contact avec les autres ksour, voire les autres villes. Ce sont la place du marché et les échoppes qui se prolongent, à la naissance, des artères principales qui disparaissent au fur et à mesure que l'on approche de l'espace privé. Dans ces artères, s'installent aussi les bureaux des Oumana et des représentants des Achira, les écoles communautaires...etc. c'est l'espace semi public (SPIGA, 2010, p. 53).

L'espace privé quant à lui est celui des habitations dont la conception architecturale est celle de la maison musulmane, fermées vers l'extérieur, ouvertes vers l'intérieur, mais qui se distingue, ici, par l'uniformisation de la hauteur. Le cimetière est à l'extérieur de l'enceinte, dissocié du ksar. Sa position est aussi étudiée sur le plan symbolique¹⁰⁸, il est en position intermédiaire entre la palmeraie qui représente l'éternité, (Dar El Akhira), et le ksar qui représente la vie, (Dar El Dounia), dans le sens de passage terrestre de l'être humain (SPIGA, 2010, p. 53).

Enfin, la palmeraie dont la taille est déterminée par les dimensions du système hydraulique mis en place pour les besoins de l'agriculture et pour assurer la consommation des habitants du ksar. La particularité du système oasien mozabite réside dans le caractère bivalent de la palmeraie, outre sa fonction agricole, les mozabites s'y rendent en été où ils ont leurs résidences secondaires pendant les mois où la chaleur est insoutenable dans les Ksour. Sur les Oasis du Mzab (SPIGA, 2010, p. 53).

IX. L'organisation religieuse et sociale de la société Mozabite.

La société Mozabite et Amazighe en générale avait un système d'organisation qui est la force légitime et qui gouverne toute la communauté. Cette institution traditionnelle joue pendant des siècles le rôle éducatif et instructif et conservateur de l'ordre coutumier. L'élément religieux chez cette communauté marque toujours sa présence au sein de chaque cité¹⁰⁹.

IX/ 1 : La Halqa d'Azzaba : les origines et l'évolution

L'origine de l'institution d'Azzaba du Mzab¹¹⁰, remonte aux premiers temps de la doctrine en Irak, où les adeptes autour de leurs savants (فروجة, 2014, p. 50). Des cheikhs ont créé des cercles fermés qui regroupent des personnes pieux, cultivées qui se rassemblent autour d'une table, afin de discuter sur les affaires de la communauté, le rôle principal c'est d'enseigner les valeurs et de propager entre les communautés les principes fondamentaux de l'Ibadisme et ses orientations vers le bon chemin (MASQUERAY, 1878, p. 329).

¹⁰⁸ Pour cela, dans chaque cimetière, les vivants groupent les tombes de leurs morts autour de celle où repose l'ancêtre qui a fondé la fraction » à laquelle ils appartiennent. Mais ces tombes n'expriment pas seulement la continuité de l'idéal qui a forgé la patrie des Mzabites ; par leur simplicité, elles sont un nouveau témoignage de leur austérité

¹⁰⁹ Ils possèdent une organisation sociale et religieuse ancestrale qui perdure encore aujourd'hui. Leur foi, leur culture et les institutions traditionnelles alimentent chaque jour l'identité mozabite et communautaire

¹¹⁰ Azzaba une autorité religieuse qui gouverne la société Ibadite, un comité des clercs religieux, versés dans le savoir et l'apprentissage des règles de l'Ibadisme. Nous verrons par la suite des détails sur cette structure.

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

Après le temps, avec le développement majeur de la doctrine Ibadite en Afrique du Nord. La Halqa religieuse regroupa les savants pieux, qui prenait par cœur le livre du Dieu et la sunna du prophète. Les valeurs de la doctrine sont admises pour siéger dans chaque Halqa. L'éducation de la communauté religieuse dans le courant Ibadite passera par ce cercle du savoir. Un entourage religieux qui joua un rôle majeur et essentiel au sein de la société¹¹¹.

Le travail de l'éducation des Ibadites avait commencé, chaque groupe occupera une région. Une place connue pour former et éduquer les adeptes, qui suivra aussi la mission de propager sur terre les idées et les fondements de la doctrine. En Afrique du Nord, les foyers de l'Ibadisme étaient Nefoussa, Tripoli, Djerba, Tihert¹¹², Touggourt, Ouargla et d'autres foyers. À l'époque des Rustumides, la doctrine Ibadite atteindra un niveau majeur de maturité par rapport à la composante et l'adhésion de la population aux différents principes de l'Ibadisme¹¹³. Ils utilisaient des petites mosquées pour créer des cercles du savoir en petit groupe¹¹⁴. Cette formation sur place était un choix adopté par les Ibadites pour propager la doctrine et avoir un nombre considérable des partisans.

L'ère Rustumide au Maghreb central était considérée comme l'une des époques les plus brillantes. La culture et l'éducation étaient prospérées et avaient connu dans le pays l'apogée de sa gloire culturelle, intellectuelle et scientifique. Cela est dû à la croissance du mouvement éducatif qui avait contribué à l'émergence d'une génération de grands scientifiques qui avaient conduit le processus scientifique en avant. Ce qui avait distingué le Maghreb central pendant cette période que l'éducation était largement répandue dans ses villes et à tous les niveaux. Il ne faisait aucun doute que l'intérêt de recevoir des connaissances et le désir de les acquérir est le facteur le plus important qui avait contribué à l'afflux d'érudits de l'État Rustumide dans les

¹¹¹ On doit parler de l'importance du savoir chez les Rustumides. Les témoignages divers affirmaient que Tihert était une capitale qui regroupa un nombre considérable des oulémas de plusieurs doctrines. L'importance et la place du savoir durant l'époque de l'imamat Ibadite n'avait pas cessé, même après la chute, le savoir était le souci des Ibadites.

¹¹² Des sources Ibadites parlent également de l'imam Abu Bakr Ben Aflah Ben Abd-Wahab, que son palais était rempli de savants, d'écrivains et de poètes, les encourageant par son intérêt et les soignants. Peut-être que les conditions de vie à l'époque de l'État Rustumide et les progrès scientifiques qui l'ont accompagné, ils ont contribué à l'émergence de conseils scientifiques en raison de vœux des imams et de l'émergence d'opinions différentes.

¹¹³ Sur la vie religieuse à l'époque du Rustumide, on donne les témoignages des diverses figures : - Les mosquées de Tihert comprenaient des cercles de diverses sciences, de sorte que les étudiants y trouvaient tout ce qu'ils voulaient se spécialiser en sciences. Il y avait des sciences de la charia en elles : interprétation, hadith, jurisprudence et les fondements de la jurisprudence et de toutes les sciences : littérature, grammaire, morphologie et autres. Il y a aussi les sciences mathématiques : l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie, et dans ces sciences la science de la médecine était connue à cette époque.

¹¹⁴ Connus sous le nom de salles de prière Ibadite (M'calla), il y restait pendant des jours, donnant des leçons de prédication et d'enseignement.

pays du Maghreb. Les enseignements et directives de la loi islamique étaient à l'avant-garde des zones métropolitaines qui avaient permis de pousser le mouvement scientifique et littéraire sur la voie de la prospérité¹¹⁵.

Depuis leur cruelle défaite à Manu et la chute de l'État Rustumide (PREVOST V. , 2012), les Ibadites de l'Afrique du Nord ont subi plusieurs graves répressions. À deux reprises, avec Abu Yazid, puis avec les instigateurs de la révolte de Bagai en 969, ils ont tenté de recréer un imamat, mais leur lutte a été vaine. S'il est vrai qu'à l'issue de la révolte de Bagai, les Ibadites perdent tout espoir de restaurer un jour l'imamat, ils s'ingénient à conserver au moins une relative autonomie. Pour garantir la survie de leur doctrine, les savants tentent de mettre au point un système qui fasse régner la concorde et la justice entre les diverses tendances ibadites et qui permette d'organiser la vie interne de leur communauté, soumise à un régime avec lequel elle est en profonde contradiction (PREVOST V. , 2012)

La nécessité de créer un entourage stable pour le savoir après la chute de l'État de Tihert était une obligation et une nécessité. La peur de perdre la doctrine oblige aux cheikhs et savants du rite de penser sérieusement de sauver cette doctrine d'une menace de disparition. Le terme Halqa¹¹⁶ d'Azzaba existe selon les Ibadites le temps de Yazid Ibn Mokhaled Nukkari ¹¹⁷ qui a réussi de siéger toutes les villes Fatimides en X^e siècle, cette révolte n'était un salut pour réanimer l'Imamat en Afrique du Nord (الورجلاني، 1984، صفحة 171)

L'élimination de la révolution d'Abu Yazid al-Nukkari, le célèbre propriétaire de l'âne, avec toute cruauté, par l'imam fatimide, en l'an 338 / 969. Cette révolution est considérée comme une tentative sérieuse de la part des Nukkarites d'établir un État en marche par le groupe d'Azzaba, qui comprend douze membres. Certains pensent qu'Abu Yazid est le véritable

¹¹⁵ Les doctrines islamiques se sont largement répandues au Maghreb islamique malgré les conflits existants entre elles. Cependant, les oulémas et les juristes de diverses sectes se déplaçaient entre les villes sans obstacles politiques ou sectaires, car l'espace de la pensée et de la culture dépassait ces limites et permettait aux idées et aux sciences de les transcender. Et donc le processus d'influence se faisait lier les relations culturelles avec ces métropoles, car les échanges culturels et intellectuels constituaient le facteur le plus important de l'activité et de la prospérité de la vie scientifique. Grâce aux imams Rustumides qui sont considérés parmi les savants et penseurs les plus arrogants, de sorte qu'ils ont consacré leur vie à la science et ont travaillé à sa diffusion, et ont ainsi participé au développement du mouvement scientifique à travers l'Afrique du Nord.

¹¹⁶ Le terme Halqa désigne une réunion des étudiants, apprenants du savoir autour d'un cheikh Ibadite (faqih, cheikh) dans un conseil purement religieux pour apprendre des leçons sur la doctrine Ibadite et toutes les sciences qui ont relation avec la religion.

¹¹⁷ Les propos de Cheikh Abu Zakaria, nous transmet des preuves que ce titre d'Azzaba était courant à l'époque de la révolution Ibn Kidad au début du quatrième siècle de l'Hégire. Yazid Ibn Mokhaled était un Ibadite-Nukkarite, il dirigea une insurrection contre l'autorité Fatimide en Afrique du Nord. Les Historiens l'appelaient (L'homme de l'âne).

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

fondateur de ce conseil d'Azzaba. La défaite des Ibadites à la bataille de Bagai, contre les Fatimides en 358 / 989, cette révolution est considérée comme la dernière tentative des Ibadites refonder le royaume Ibadite. Ils ont tenté sur la voie de la réapparition à travers les régions Sahraouis éloignées, pour qu'ils soient loin des zones d'influence des chiites fatimides, tandis que les Cheikhs se vident pour réfléchir, à trouver une solution qui leur garantisse de vivre dans le cadre des principes ibadites, tout en préservant l'entité Ibadite de la fusion et de l'extinction¹¹⁸.

Donc après la chute de l'Imamat de Tihert, l'État Rustumide était inexistant sur la scène politique, la peur de la disparition de la doctrine est grande. Après l'étouffement des révoltes des Ibadites à travers l'Afrique du Nord, donc sur le plan politique la lutte était nulle et faible. Quelques savants Ibadites, avaient préféré de créer des petits groupes religieux, sous forme des cercles des savants pour conserver et propager aussi l'Ibadisme. Le premier qui avait mis les bases des Halqa c'était Abu Abdellah Mohammed Ben Biker El Fouroustaï né en Lybie à la fin de X^e siècle¹¹⁹. Il conseilla ses adeptes de se diviser en petit groupe et de chercher un foyer et des lieux pour conserver les bases fondamentales de la doctrine (PREVOST V. , 2012).

Une Halqa fondée au XI^e siècle par El Fouroustaï¹²⁰ en 1018-9-409h, avait pour ambition d'améliorer cette situation et d'assurer l'instruction aux jeunes Ibadites. En donnant à cette institution un statut officiel pour tous les Ibadites (ناصر، 2014، صفحة 56). En enseignant le Coran, la langue arabe et la tradition Ibadite, en veillant à son application par la population, cette Halqa prit de plus en plus de notoriété auprès de la population. Il se dégagait alors un comité de clercs qui prit le pouvoir et établit une organisation sociale correspondant à l'état d'El Kitmane (secret) et qui devait garantir l'application de l'Ibadisme (SPIGA, 2010, p. 55).

¹¹⁸ Ce sont les causes principales de la création d'une Halqa, et aussi l'immigration des troupes Ibadites dans le sud loin de l'influence Chiite et sunnite.

¹¹⁹ Le savant Ibadite Muhammad ben Bakr ben Abi Bakr l'a écrit en 409 / 1018-9, pour passer de la biographie du d'Azzaba à la biographie du cercle, puis au système d'Azzaba. Qui est l'organe supervisant le cours de la vie de la communauté Ibadite dans chaque région où l'Ibadisme est fortement dominant. À partir du cours du cycle c'est-à-dire ses systèmes et lois, au système de l'anneau, qui est le système qui unissait la vie d'Azzaba, et il faut noter que chaque désignation exprime une certaine étape historique.

¹²⁰ L'un des savants éminents de la doctrine Ibadite. Originaire de la Libye, mort en 440h/1049 à Touggourt en Algérie. Le fondateur de la Halqa d'Azzaba à Tinesli, dans une grotte de la région, il resta quatre mois pour faire les règles et les fonctions de cette structure. Cette structure était au début éducatif, elle travaille à enseigner la doctrine Ibadite dans les communautés Ibadites à travers l'Afrique du Nord. Et puis cette structure avait évolué pour que sa mission soit généralisée pour toucher tous les domaines de la vie (social, éducatif, économique, culturel...). Il y a ceux qui déterminent l'émergence de ce système au début du cinquième siècle de l'Hégire. Il a été fondé par Abu Abdallah Muhammad Ben Bakr Ben Abi Bakr Al-Fouroustaï al-Nafusi, et ce système a d'abord pris la forme d'un cercle de connaissances puis, il se transforme vers un système des affaires sociales, ses lois codifiant la marque Abu Ammar Abd Al-Kafi 570/1174, et le conseil d'Azzaba est organisé par les Ibadites dans chaque ville ou région d'Ibadite.

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

Il avait donc mis en place un système éducatif visant à former les élites lettrées et les élites savantes dans la société. Sa biographie était vraiment un point de rencontre pour le parcours de ceux qui précédaient cette personne savante. Une conduite pour l'accumulation historique et intellectuelle des Ibadites depuis la chute de l'État Rustumide. Il le resta jusqu'à ce que le régime politico-religieux rejoigne la mosquée, la transformant en un système social, dont le but était d'organiser les élites et de diriger la société Ibadite (PREVOST V. , 2012).

Un autre concepteur de la Halqa d'Azzaba était Abu Ammar Abd Al-Kafi 570/1174, c'était lui qui fait les différentes règles concernant la démarche et le travail adopté par la Halqa d'Azzaba selon les circonstances et les situations. Les deux personnalités qui ont pensé de régler ce problème de diffusion et la conservation de la doctrine Ibadite après la disparition de l'Imamat Rustumide. Ce système véhicule à la fois le savoir, la science de la doctrine Ibadite, et aussi cette Halqa est capable de gérer toutes les affaires de la communauté Ibadite à cause de l'absence d'une autorité suprême. Ce système vient pour remplacer l'absence de l'État Ibadite et aussi la nécessité de créer un climat favorable loin des influences des courants religieux qui peuvent menacer la doctrine. C'est ainsi qu'au Mzab, s'instaura le comité des Azzaba, qui devait réglementer, avec l'aide des chefs de fractions, tous les aspects de la vie des mozabites, combinant ainsi l'aspect religieux comme autorité suprême (SPIGA, 2010, p. 55).

La date exacte du passage du pouvoir aux instances religieuses n'est pas connue, les traces écrites datant du XIII^e siècle n'en font pas mention. La première trace écrite des décisions prises lors des réunions des Azzaba datent du XV^e siècle. Il est possible alors que ce passage se soit effectué entre ces deux dates. Il s'agit d'une organisation fortement hiérarchisée qui donne le pouvoir de décision à l'autorité religieuse à laquelle sont subordonnés d'autres comités se partageant les tâches pour une gestion globale de tous les aspects de la vie sociale.

La Halqa des Azzaba qui regroupa un groupe bien défini des membres, qui devaient avoir des bons critères pour être à l'intérieur. La dénomination d'Azzaba avait pour cause le célibat, la retraite, l'éloignement du monde, l'usage exclusif des vêtements de laine, l'habitude de prier la nuit sur les sommets des montagnes. Tels sont les traits distinctifs des Azzaba... Nul ne peut faire partie de la Halqa s'il ne satisfait aux quatre conditions suivantes : il doit premièrement être modéré et poli, secondement être animé d'un vif désir de la science, troisièmement ne pas trop fréquenter les marchés, quatrièmement, laver son corps avec de l'eau et son cœur avec de l'eau et des feuilles de seder : son corps, il le purifie du contact de la foule

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

; son cœur, il le purifie de la colère, de l'orgueil, et autres vices semblables qui dégradent l'homme de bien (MASQUERAY, 1878, p. 331)

Donc le cercle d'Azzaba est une organisation religieuse qui se compose de 12 membres et un qui est le cheikh de la Halqa. Il y a un Imam, un muezzin, trois (3) membres (maîtres) pour enseigner le coran, deux (2) chargés de la finance de la mosquée, cinq (5) pour préparer les rituels funéraires selon la tradition musulmane. Les membres de ce comité sont choisis parmi les personnes les plus pieuses, les plus instruites. Ils doivent avoir appris le Coran par cœur. Le rôle du Cheikh est de guider l'assemblée, il est le représentant politique du groupe et le chef de guerre. Les Azzaba sont chargés d'organiser la vie religieuse, sociale et culturelle, les activités commerciales et surveiller les ressources dans chaque ksar¹²¹.

Les membres d'Azzaba organisent et président toutes les cérémonies religieuses ou culturelles. Les prières du vendredi, et les funérailles, les compagnes de solidarités et les volontariats. Les cérémonies d'accueil et de départ des pèlerins, les cérémonies de mariages. Ils règlent les conflits et les litiges entre mozabites, s'occupent des testaments et de la distribution des héritages. Ils s'occupent de l'orientation religieuse à travers des séances de conseil et d'enseignement de l'Ibadisme et des prières. Ils s'occupent aussi de l'enseignement du coran, et la doctrine Ibadite. Ils organisent aussi des séances pour enseigner la langue arabe et les différentes séances de la religion, destinés aux jeunes. Les Azzaba contrôlent aussi les marchés dans chaque cité, surveillent la marchandise, les ventes, les achats.

Le Cheikh de la Halqa, dès la première journée de sa fonction, exerce une autorité sur les membres. Il a une bonne réputation au sein de la cité. Toutes les affaires religieuses prennent une discussion parmi les clergés. Ils sont tous des hommes de paix et qui travaillent à chaque fois dans l'intérêt générale, donc laquelle la fonction donnée à eux c'est une charge très compliquée. Puisqu'il est un conseil qui ne pardonne l'erreur commise par l'un de ses membres, qui devront donnés toujours un exemple de sérieux et de compétences.

L'organisation sociale des cités du Mzab, a toujours été théocratique. Mais son histoire nous donne l'exemple d'une théocratie à forme très démocratique, bien que disposant de pouvoirs absolus. Les Tolbas qui s'isolent pour délibérer, dans le « Tamenait » ne se mêlent

¹²¹ Dans la pratique actuelle de l'Oued Mzab, les Azzaba de chaque petite ville doivent être douze au moins, dont trois chargés de l'instruction, cinq du soin de laver les morts, un de la présidence de la prière, un de l'appel à la prière, deux de la gérance des biens de la mosquée. Le Cheikh n'est pas compté parmi ces douze, qui reproduisent le nombre des apôtres (MASQUERAY, 1878, p. 331).

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

pas davantage au commun des fidèles quand ils sortent de la Mosquée. Ils habitent tous le quartier silencieux et plein d'ombre, situé aux pieds des remparts qui entourent les Lieux Saints ((ARMAGNAC, 1934, p. 90). La Halqa d'Azzaba existe dans chaque cité Mozabite. Elle collabore avec d'autres structures à maintenir l'ordre social établi depuis des siècles. L'enseignement et la transmission de la doctrine Ibadite était l'effort le plus remarquable au sein de cette région. C'est grâce à la Halqa d'Azzaba que la doctrine Ibadite a pu se maintenir et exister jusqu'à nos jours.



Figure N° 16 : les membres de la Halqa d'Azzaba, ils portent un style vestimentaire qui s'appelle *Ahuli*. Chaque membre doit le porter dans les réunions officielles de la Halqa.

Chaque cité, ou ksar avait son conseil d'Azzaba, et toutes les cités Mozabites se réunissent périodiquement pour discuter sur les affaires importantes et urgentes qui concernent la communauté sous un haut conseil qui regroupe tous les comités Mozabites (ناصر، 2014). Il s'agit du conseil d'Ami Saïd El Djerbi qui existe depuis le XV^e siècle, et les décisions qui ont été prises lors des différentes réunions du conseil, ont été marquées comme des Ittifaqiyates que l'on peut consulter jusqu'à présent¹²². Ce conseil avait un rôle d'unifier la décision sur les affaires religieuses et sur les règles de la continuité et la stabilité de la communauté Ibadite¹²³.

Le conseil d'Azzaba ne travaille pas seul, impossible de gérer toutes les affaires de la communauté sans l'existence des sous-comités qui aident les membres d'Azzaba d'appliquer les règles sociales établies depuis longtemps pour gérer la communauté Ibadite du Mzab. Le conseil d'Azzaba coordonne entre les autres sous-comités afin de faciliter la gestion dans chaque ksar. Alors, à l'intérieur d'une cité Mozabite, il y a le conseil d'Azzaba, et d'autres sous-comités liés directement à la structure de base. Nous commençons à citer et définir tous les sous-comités qui existent dans chaque ksar.

- 1- **Irouan** : un comité subordonné à celui d'Azzaba, Irouw, sont des étudiants qui apprennent le coran et les règles de la doctrine Ibadite. Chaque membre d'Azzaba s'occupe et prend en charge deux ou trois étudiants dont ils sont des adeptes, des assistants, pour être admis au sein des Irouan¹²⁴. Chaque étudiant doit apprendre le coran par cœur et avoir passé par des examens compliqués. Ils doivent aussi avoir des larges connaissances sur la religion musulmane, sur la doctrine Ibadite et en sciences Islamiques (hadith, fiqh, Aqida...). Des étudiants Irouan peuvent être admis pour faire partie des Azzaba.
- 2- **Imsourdan** : un comité multifonctionnel, ses membres assurent la surveillance des classes coraniques. Ils ont une mission de s'occuper des apprentis et des étudiants, et de la maintenance de la mosquée, et ses affaires, et même les cimetières. Ils ont

¹²² Toutes les villes du Mzab sont gouvernées par cette institution confédérale. L'assemblée est constituée de cheikh représentants les Halqa des différentes villes. Elle délibère sur les questions de doctrine et de jurisprudence ainsi que les affaires communes à toute la communauté. Elle conçoit des conventions (Ittifakat) qui ont une force de loi pour tout le monde. Ces Ittifakat servaient également à codifier les relations d'affaires et commerciales (ADAD, Med Chérif & AICHE, Messaoud, 2013, p. 5).

¹²³ En somme, les tâches politiques et administratives, les tâches éducatives et les tâches économiques et sociales, selon le système d'Azzaba. Il indique la globalité de ce système, et l'étendue de son étanchéité, car il fonctionne de manière intégrée, au niveau de la société et de l'individu.

¹²⁴ Irwān est le nom Amazigh qui désigne la transformation de la deuxième catégorie de la Halqa, composée d'étudiants, en une véritable instance à partir de la fin du XI^e siècle. Elle avait une fonction d'enseignement et de consultation pour le conseil des Azzaba (AMARA, 2008, p. 269)

aussi une obligation de surveiller la cité et les palmeraies. Ils interviennent aussi dans les affaires publiques qui intéressent chaque ksar. Donc, leurs missions c'est d'assurer la protection et la surveillance dans la cité. Ils suivent les directives données par le comité d'Azzaba. Les Imsourdan¹²⁵ ne sont pas des clercs comme les Irouan qui ont appris et retenu par cœur le coran. Ils sont moins avancés qu'eux dans cette étude. Ils ont cependant le même travail à accomplir

Les écrits anciens des Ibadites, disent que ce comité est créé pendant l'existence du fameux savant Ami Saïd El Djerbi, qui est à l'origine de cette création de ce comité attaché à Azzaba. Leur rôle, tel quel est mentionné, c'est d'assurer la sécurité et la surveillance à l'intérieur de chaque ksar et de palmaires. Aussi mettre la fin aux différends qui existent dans la société, conserver l'ordre social et commun à l'intérieur des villes Mozabites. Enseigner encore le coran aux jeunes qui veulent s'instruire de l'Ibadisme et ses règles. Surveiller parallèlement les marchés, et les relations commerciales et économiques entre les gens. Contrôler également l'application de l'ordre donné par le comité d'Azzaba.

3- Timsiridin (laveuses) : un autre comité qui travaille sous l'égide d'Azzaba. Une institution des femmes, qui existe dans chaque ksar, qui se réunisse régulièrement. C'est l'équivalent du comité d'Azzaba, elle s'occupe uniquement des affaires des femmes à l'intérieur de chaque cité. Elle joue le rôle d'intermédiaire entre les femmes et l'instance religieuse qui l'Azzaba. Elle travaille pendant des siècles à transmettre les valeurs Ibadites aux femmes. Elles surveillent tous les jours les comportements des femmes et les relations entre elles. Elles mettent aussi à interdire la mixité, et la sortie des femmes hors les cités, sauf aux pèlerinages annuels (Hadj, Omra).

Timsiridin, vient du mot Amazigh Sired qui veut dire laver (LAOUST, 1920). Sont les laveuses des mortes, et réellement, c'est leur tâche principale¹²⁶. Ce comité se compose de 15 femmes sélectionnées, doivent porter des critères comme la sagesse, la forte personnalité, l'éducation, la maîtrise des traditions Ibadites.... Selon les documents écrits, la réunion de ce comité était dans des pièces réservées par les Azzaba à l'intérieur de chaque mosquée, dernière

¹²⁵ Imaṣṣūrdan est la troisième instance qui dépendait directement des Azzabi, bien que peu citée dans les textes. Elle se composait de jeunes et s'occupait du service public des Ibadites-wahbites, comme l'entretien des mosquées et l'aide aux pauvres et aux orphelins (AMARA, 2008, p. 269)

¹²⁶ Les Ibadites étaient intéressés par l'éducation des femmes, ils étaient donc des érudits, des conciliateurs, des orateurs et des poètes, ils ont donc participé à l'éducation et aux fatwas pour femmes et hommes, et ils avaient un rôle dans l'écriture et la copie, mais il n'est pas arrivé qu'une femme ait participé à la paternité, et ce phénomène est commun à tous les groupes Islamiques.

un rideau qui les sépare avec les membres d'Azzaba. Leur travail est lié aux directives de l'instance religieuse. Elles règlent les différences qui peuvent exister entre les femmes désignées les lois concernant la vie féminine, comme le mariage, la dot, les pénalités, les sanctions (GOICHON A.-M. , 1931).

Pendant chaque année, tous les comités féminins du Mzab (les cinq cités de la pentapole et les deux cités à l'extérieur de la vallée du Mzab), se réunissent dans la mosquée d'Abderrahmane El Korti. Est un congrès des femmes Mozabites qui s'appelle (La Ilah Illa Llah = il y a qu'un seul Dieu), cette réunion est dont le but de discuter uniquement sur les affaires de la femme Mozabite, une occasion pour exposer les soucis des femmes dans chaque cité.

IX.2 : L'organisation sociale

À côté de l'organisation religieuse, dans le pays Mozabite, il y a une organisation sociale qui est issue de découpage clanique au sein de chaque ksar. La famille c'est l'institution de base dans la société Mozabite. Il est à elle qui revient les premières notions de la solidarité familiale. Après ce premier niveau, nous avons la famille (l^{ay}la) qui veut dire à la maison (maison, taddart). C'est l'ensemble des familles qui portent le même nom d'un seul ancêtre fondateur, relation du sang qui regroupe les familles dans Taddart.

Cette structure avait un conseil de gestion qui s'appelle le conseil de Taddart¹²⁷ présidé par (Amuqqran = grand de Taddart). Après ce niveau, il y a l'Achira¹²⁸, qui se compose de plusieurs de maisons (Taddart). C'est l'ensemble des maisons (Tuddar) qui se regroupent dans une structure qui s'appelle Achira, qui est une unité organisationnelle et sociale à la fois. Chaque Achira dans les cités Mozabites gérée d'une façon autonome. Chacune exerce son autorité sans l'implication dans les affaires des autres Achira. L'Achira est gérée un conseil de la fraction (Achira) qui est soit élu, soit choisir par entente. Chaque Achira a son mode de fonctionnement,

¹²⁷ Juste au-dessus de la famille – hiérarchiquement — nous avons Taddart qui veut dire la grande famille Taddart veut aussi dire la maison du ksar, étant donné que la maison de la palmeraie est nommée axxam, Taddart est l'ensemble des familles qui portent le même nom, et sont liées, de ce fait, par un lien de sang (CHERIFI, 2015, p. 235). Celle-ci est gérée par un conseil des familles, chapeauté par le grand (Amuqqran n Taddart) de taddart, souvent le plus âgé et le plus influent (GUELIANE, 2019, p. 135)

¹²⁸ Une Achira est constitué de plusieurs familles, Tuddar. Certes tous ses membres se réclament d'un ancêtre commun, mais l'Achira est loin d'être une unité familiale — de sang. Elle est plutôt une unité organisationnelle et sociale. Puisque, au-delà des liens de sang, les alliances et divers pactes sont à l'origine de sa formation. Par ailleurs, appartenir à l'Achira est un droit naturel acquis dès la naissance, ce qui permet l'encadrement de l'ensemble de la société (GUELIANE, 2019, p. 136)

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

et son rôle (fraction) c'est de discuter sur les affaires et les soucis des membres d'Achira. Elle s'occupe des affaires des veuves, des orphelins, des pauvres.

Les fractions (les Achira) sont des unités sociales propres aux villes du Mzab. Elle rassemble les familles d'un même ancêtre. Elle est conduite par un notable et dont la résidence se situe au niveau de la ville où on célèbre les mariages des membres de l'Achira. Tout résident mozabite doit faire partie à vie d'une Achira s'il veut être aidé et protégé quand la nécessité se fera sentir. Toutes les tâches sont bénévoles. Les fonctions de l'Achira s'articulent autour de la notion de solidarité. Cette solidarité sociale est observable et se manifeste par les actes d'entraide. En effet, la gestion de l'espace est garantie par la prise en compte de la vie des membres de l'Achira. La concertation a toujours pris le pas sur la simple information. Etant membre actif de la communauté, l'individu est responsable devant ses pairs dans l'exercice de ses devoirs et de ses droits. Cet esprit de solidarité est inculqué dès le plus jeune âge par les structures sociales et en particulier la Achira « unité sociale de base ». (ADAD, Med Chérif & AICHE, Messaoud, 2013, p. 5)

Un ensemble des fractions (Achira) forment une Qabila¹²⁹ (confédération) et les Qabila forment les Arch (tribu). Qui est une institution issue d'une alliance politique, qui regroupe les différentes confédérations qui existent dans chaque ksar ou cité. Chaque Achira, désigne un représentant qui s'appelle Amuqqrان n Taécirt. Et la réunion des grands d'Achira formera le conseil des notables dans chaque cité Mozabite¹³⁰. Ce conseil d'Aeyan tenu ses réunions sans la présence des membres d'Azzaba. Ce conseil avait un rôle politique et administratif, car, c'est une institution politique qui s'occupe des affaires de la cité et qui s'occupe également des veuves, des orphelins, des femmes répudiées pour trouver un foyer et un tuteur. Ce conseil s'occupe des nécessiteux et leur procurer une sécurité financière¹³¹.

¹²⁹ Les Qebîlat, dans une cité mozabite, représentent des cités premières qui constituaient autrefois, étant indépendantes, un premier degré d'organisation sociale. La cité qui s'élève au-dessus d'elles hérite d'elles : elle peut donc être qualifiée justement de cité de second degré (MASQUERAY, 1886, p. 177).

¹³⁰ C'est le conseil d'Aeyan, qui se constitue des représentants des familles (Tiecirin) de chaque cité Mozabite. Un comité laïc, représentatif des clans au sein de chaque ksar. Il travaille pour l'organisation de la cité, il a des comités affiliés qui collaborent dont l'intérêt de la communauté. Chaque ksar Mozabite possède cette structure laïque d'une autorité représentative.

¹³¹ Le rôle du Conseil des notables est plutôt politique, vu sa position au sommet de la hiérarchie institutionnelle de la cité mozabite. Il assure ainsi la coordination et la collaboration avec les autorités locales (APC, APW et les différentes directions). Il intervient également lors des grands projets d'aménagements, nouveaux équipements, et des visites officielles. Il est aussi l'intervenant principal en cas de problème ou de calamité touchant l'ensemble de la ville, comme ce fut le cas lors des inondations de 2008 (GUELIANE, 2019, p. 145)

Il s'occupe des jeunes, et les aider à trouver un emploi et à acquérir un logement pour fonder un foyer. Rassembler l'argent des impôts et de la Zakat (aumône). Gérer les relations sociales et résoudre les conflits et faire parvenir les affaires difficiles au comité des Azzaba. Mettre sur pied les actions de solidarité et les campagnes de volontariat. Ce sont quelques fonctions parmi d'autres qui démontrent le rôle primordial de ce comité dans l'encadrement des familles et la sécurité qu'il leur procure. Le Conseil des notables est chapeauté par un président élu, auquel sont adjoints un vice-président, un secrétaire et cinq autres membres. Le tout forme le bureau exécutif du Conseil des notables. Le conseil est financé par une caisse alimentée par les participations des Achira.

Comme le conseil d'Azzaba qui avait des sous-comités. Le conseil des notables avait également plusieurs sous-structures qui travaillent dans chaque ksar afin de gérer les affaires sociales de la communauté. On trouve quelques sous-structures :

- 1- **Imekras (Mkaris)** : est une institution attachée à Aeyan, qui se compose des gens d'une force physique. Leur mission c'est de surveiller la ville, par l'organisation des patrouilles pendant la nuit, surveiller les palmeraies afin de garantir la sécurité et la protection des habitants. Ils assurent le travail de sécurité des membres d'Azzaba, aux visiteurs dans les ksour. Ils jouent le rôle de la police locale.
- 2- **Oumana** : Une autre fonction subordonnée à celle des Aeyan est celle des Oumana au pluriel. Amine au singulier désigne le responsable d'une tâche. Il s'agit d'un comité d'experts nommé par le conseil des notables pour garantir le bon fonctionnement des infrastructures. Sont désignés pour s'occuper des questions techniques. Les Oumana se chargent entre autres de la gestion des barrages et des ressources hydriques et du partage des eaux. Des activités agricoles et des questions techniques dans les constructions, les réparations et l'entretien des cités et des palmeraies.

Comme l'union des Azzaba forme le conseil d'Ami Saïd El Djerbi. Le conseil des notables de toutes les cités du Mzab Aeyan se réunissent pour former le grand conseil d'Abderrahmane El Korti¹³². Il s'occupe des affaires politiques et administratives des cités de

¹³² Tout comme les Azzaba, l'union des Conseils de notables de la confédération forme le Conseil de Ba Abderrahmane El Korti. Ce conseil a été créé à la fin des années 1980 à la suite de l'ouverture politique du pays. Il s'occupe essentiellement des affaires politiques qui touchent l'ensemble des villes de la confédération, par exemple les élections. Les interventions d'El Korti visent essentiellement à unir les rangs et faire des choix politiques qui préservent les intérêts de l'ensemble de la communauté et à aplanir les rivalités entre les villes.

la confédération Mozabite. Ce conseil intervient pour stabiliser les rangs des cités du Mzab dont le but de garder l'intérêt commun.

Les lois coutumières dans le Mzab s'inspirent beaucoup plus du droit Berbère, El Ourf (GUELIANE, 2019). Des lois qui organisent la vie de la communauté. Les Ittifaqiyat ou les contrats entre les deux conseils (Notables et religieux), c'est l'ensemble des lois écrites en langue arabe dont le but de gérer la vie des adeptes. De travailler à éviter les désaccords entre la population pour ne plus tomber dans les erreurs. Des délibérations qui tournent autour de la vie quotidienne de la communauté Mozabite. L'organisation sociale des Mozabites a connue des modifications suite à l'introduction des nouveaux éléments et la composante démographique de chaque cité. Aujourd'hui, le conseil d'Aeyan ne correspond pas à l'ancienne structure, mais, il englobe les éléments de la société civile, du mouvement associatif.

X. La vie économique et commerciale

Comme la région est un endroit très pauvre, où, l'agriculture n'est pas de place chez les Mozabites, une minorité qui faisait de l'agriculture un métier de vivre. L'obligation de quitter le territoire pour exercer le commerce dépend des conditions naturelles et géographiques de la région. C'est très difficile d'entamer une vie dans un entourage Saharienne. La végétation c'est très rare dans cet endroit, la verdure aussi. Le seul moyen pour vivre et de créer la richesse c'est le commerce, il y a un peu les palmeraies qui sont un moyen de gagner l'argent, pour vendre le produit. Il faut un métier principal, une obligation de construire une richesse à partir du commerce.

À l'époque de l'État Rustumide, le commerce était un métier principal des Ibadites. Les marchandises et les caravanes commerciales sont gérées par les adeptes de cette doctrine, en effet, les principales villes du Sahara sont occupées par les Ibadites comme Ouargla, Sedrata, Oued-Righ. Toutes les caravanes commerciales vers le Sud ou vers le Nord doivent passer par des régions Ibadites. On doit comprendre que le commerce était une activité d'une grande valeur pour les commerçants Ibadites. Même durant la période Turque le commerce Saharien a

Ainsi, tout comme le Conseil de 'Ammi Saïd, il s'agit d'une institution destinée à faire face à l'extérieur (la coordination avec les pouvoirs publics). Il ne se mêle guère de la gestion interne des cités, prérogative exclusive du Conseil des notables. Il est en quelque sorte le symbole de l'unité des institutions laïques des villes du M'Zab. (GUELIANE, 2019, p. 147).

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

été centralisé entre les mains des Mozabites qui contrôlent les marchés du Sud jusqu'à le pays de Soudan.



Figure N° 17 : l'agriculture Mozabite

En effet, la construction des cités dans la vallée pauvre, et l'obligation d'être un commerçant. L'objectif de créer dans la région une dynamique économique vivante. Un carrefour où toutes les caravanes Sahariennes peuvent exposer les marchandises dans les différentes de Chebka. La création des marchés était une occasion d'enrichir les caisses des cités. Un réseau commercial vient de créer dans la région. Les caravanes pleines de marchandises marcheront pour transporter et de ramener le nécessaire à la région. Le Tell du pays, devient un foyer pour les Mozabites. Ce système touche presque toutes les villes du pays,

TROISIEME CHAPITRE : MONOGRAPHIE DU MZAB

ce réseau s'agrandir à chaque fois, l'installation des Mozabites en dehors du Mzab. La création des divers réseaux des commerçants Mozabites furent d'eux un peuple habile et riche.

Beaucoup d'auteurs français qui mentionnent dans les écrits l'importance et la dynamique commerciale dans le Mzab. Toutes les populations Sahariennes doivent passer par le Mzab pour exposer, vendre les produits et la marchandise. Aucun ne peut échapper de ne pas rentrer aux différentes villes Mozabites. Les Arabes, les Nomades, les commerçants de Tell, tous, aient un commerce avec les Mozabites.

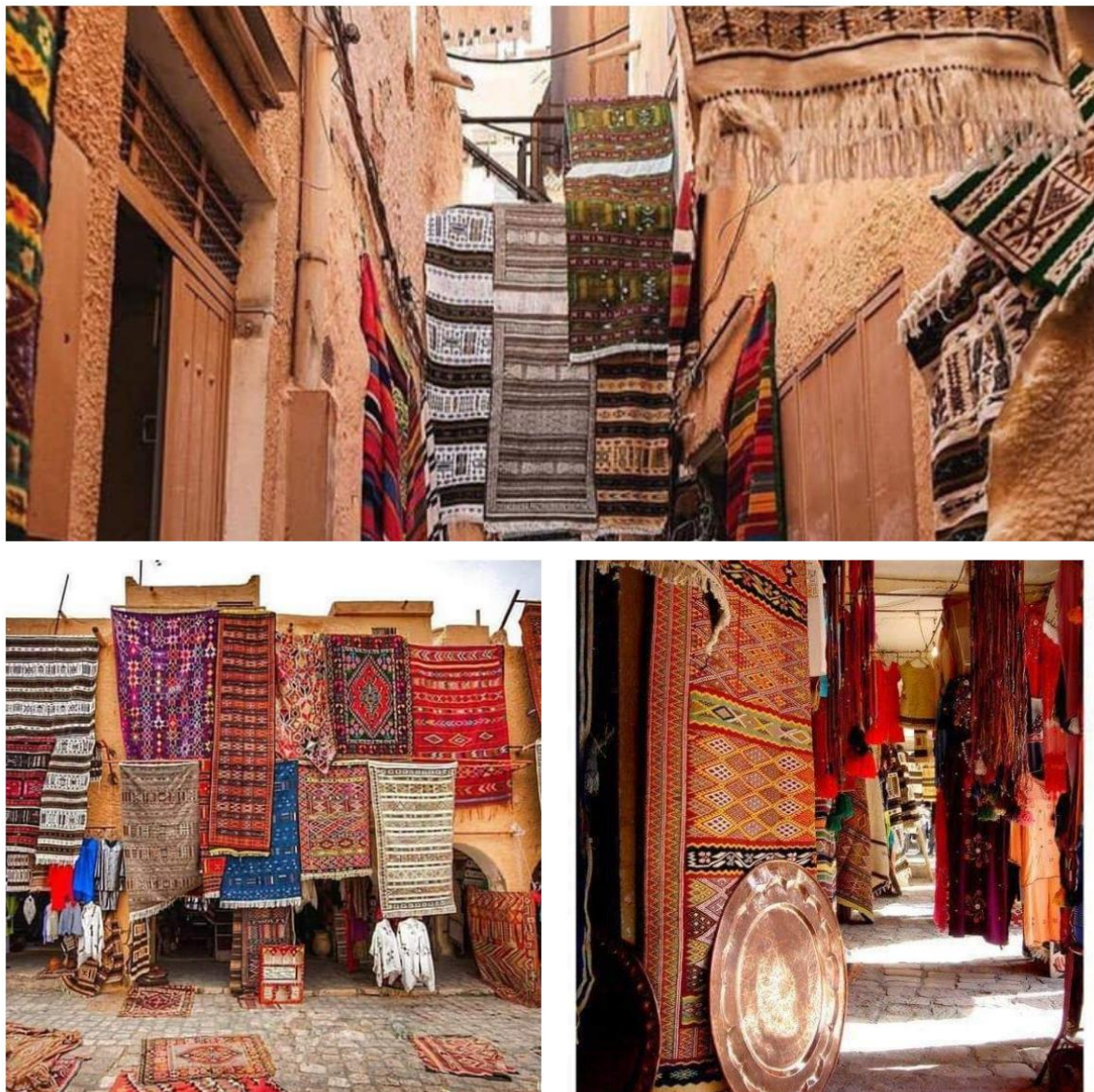


Figure N° 18 : les activités commerciales

On voit l'arrivée des caravanes d'Arabes, avec leurs chameaux de transport amenant les produits du Nord et de l'extrême Sud. On étale sur la place du marché les dattes, les grains, les laines, des charges de bois et des denrées qu'on ne rencontre pas sur les marchés du Tell ; à côté, sont exposés les troupeaux de moutons; plus loin, le Dellal¹³³ fait sa vente à la criée; les boutiquiers ont bondé plus que jamais leurs magasins des marchandises les plus variées; des débats interminables s'engagent entre vendeurs et acheteurs; le mouvement et la vie succèdent au calme habituel des villes (NIL ROBIN, 1884, p. 12)

Le même auteur ajoute : « *Le Mzab est le grand marché de tout l'extrême Sud, c'est là que vont s'échanger les produits du Tell et ceux de l'industrie européenne, contre les produits du Sahara. Les principaux de ces produits sont : d'un côté les céréales, de l'autre les dattes. Ces ' deux branches de commerce méritent quelques détails. Pour les achats de grains, les commerçants mozabites se servent parfois de l'intermédiaire de leurs coreligionnaires établis dans le Tell et ils font faire les transports au moyen de chameaux loués dans les tribus des Larba ou des Oulad-Nail ; les mêmes convois leur rapportent les marchandises européennes : cotonnades, épiceries, sucre et café, bougie, savon, fers et aciers, outils, quincaillerie, poterie, vaisselle, etc. Le plus souvent, ils s'opèrent d'une autre façon. Ils font des avances d'argent à des indigènes des tribus nomades qui vont estiver dans le Tell et ceux-ci organisent, au moment de retourner dans le Sud, des caravanes qui vont acheter les grains sur les marchés où les prix sont les plus avantageux, ces marchés fussent-ils très éloignés de leurs campements* » (NIL ROBIN, 1884, p. 21)

Conclusion

Dans ce chapitre, nous avons essayé de présenter profondément la société Mozabite sur le plan physique, naturel et même sur le volet historique. Le parcours millénaire de cette société qui mérite une bonne exposition pour avoir des informations sur la nature de ce groupe. Ce passage est nécessaire pour savoir sur la nature sociologique et la formation historique de ce groupe. On a souligné aussi des détails sur l'organisation sociale du Mzab et son rôle dans la gestion des affaires de la communauté. On a donné des aperçus sur la vie économique et commerciale et culturelle dans le Mzab.

¹³³ La personne qui fait la publicité de sa marchandise dans les marchés. Aujourd'hui Adellel en Tamaziyt moderne signifie la publicité.

DEUXIEME PARTIE : DONNÉES SUR LA RELIGION POPULAIRE EN AFRIQUE DU NORD

Deuxième partie

Données sur la religion populaire en Afrique du Nord

- **Quatrième chapitre** : la situation religieuse et la naissance
du culte des saints en Afrique du Nord
- **Cinquième chapitre** : Données générales sur la
Ziara

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

Quatrième chapitre

**Quatrième chapitre : La situation
religieuse et la naissance du culte des
saints en Afrique du Nord**

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

Introduction

Pour comprendre les caractéristiques de la religion populaire qui a été ancrée fondamentalement parmi le milieu Amazigh après l'arrivée de l'Islam. On a essayé de tracer chronologiquement les importants passages historiques. Cette religion qui a connue des modifications fondamentales suite à l'apparition des différentes sectes (Ibadisme, le chiisme, le malikisme). Dans ce sens toujours, Georges Marçais qui a affirmé que l'islamisation avait été rapide et que la majorité de la population s'était convertie pendant les cinquante premières années de la domination arabe. Même si quelques groupes chrétiens et juifs avaient survécu pendant encore trois siècles (MERCAIS, 1946). L'installation des États d'une dimension religieuse encourage évidemment la naissance des nouvelles pensées émergentes au sein des grandes villes du Maghreb et en Andalousie musulmane.

I. Introduction au sujet

L'apparition de Soufisme au début de XII^e siècle a changé le visage religieux en Afrique du Nord. En parallèle, la naissance des saints, parmi les grandes figures de Soufisme, leur installation était dans un milieu urbain et rural. Le changement des attitudes religieuses et l'apparition des nouvelles habitudes avec l'ancrage de la sainteté par les saints pieux¹. La population est fondamentalement attachée aux personnages dévots, connus selon toutes les traditions populaires par leur vaste savoir. L'historien Salah Alouani sur les mêmes traces de l'idée, soutient que l'offensive de Soufisme né à partir de la naissance de l'empire des Almohades, il ajoute :

« La ruralisation à outrance, les conflits inter et intra-tribaux qui s'en suivirent et qui coïncidèrent avec l'arrivée des Almohades, préparèrent le terrain à une offensive du Tassawwuf popularisé qui fit beaucoup d'adeptes parmi les tribus nomades et semi-nomades et modifia sensiblement le paysage ethnico-religieux d'un "intérieur du Maghreb" dont l'arabisation se renforçait

¹ Le Soufisme se propage davantage en Afrique du Nord, et il devient un soufisme pratique. Le courant spirituel est la croyance religieuse et le refuge auquel une personne recourt dans ses malheurs, et c'est le cas. Le social et la subjectivité sont ce qui constitue une idéologie populaire qui aide à croire aux saints et à leurs dignités, et leur autorité spirituelle et leur considération de la médiation entre eux et Dieu.

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

en introduisant un nouvel élément : les tribus maraboutiques (ALOUANI, 2008, p. 6)

Le développement de ce concept, se coïncide avec la naissance d'une autre notion. L'idée des confréries religieuses installées dans un milieu urbain et rural à la fois. Les adeptes de Soufisme en Afrique du Nord élargissent l'idée des confréries pour jouer un rôle déterminant dans un endroit tribal bien défini. L'ancrage de la sainteté s'émerge pour occuper une place importante au sein d'une hiérarchie sociale dans un milieu purement tribale. Le maintien d'un ordre politique qui englobe le pouvoir politico-religieux un travail qui été fait par les adeptes de soufisme (les élèves).

Toujours, dans la même idée, le chercheur Salah Alouani dit à propos de cette évolution :

« Durant tout le VIIe/XIIIe siècle, sous l'influence du courant soufi, on voyait se multiplier les « maîtres » et adeptes y compris dans les régions montagneuses et les zones excentriques. Le Tassawwuf devint ainsi, aux VIIe/XIIIe – VIIIe/XIVe siècles, aussi bien chez les ruraux que chez les citadins l'expression religieuse la plus proche de leur représentation de la piété » (ALOUANI, 2008, p. 7)

Les saints du Maghreb ont changé le visage religieux de toute une région. Depuis l'Andalousie jusqu'à les portes de l'Égypte. Le Soufisme domine le champ spirituel par l'augmentation de nombre des adeptes. Dans toutes les villes du Maghreb, on trouve des grandes figures de ce mouvement. Qui vont passer pour devenir des saints protecteurs à travers les régions rurales et villes de l'Afrique du Nord. La naissance de la sainteté est liée à la figure emblématique d'un Soufiste. Ce dernier est le passage pour devenir un saint dans un endroit rural ou citadin. La religion populaire² est pratiquée par la population véhicule les différents États de la région. Le soufisme vient de remplacer cette pratique officielle par une pensée religieuse d'une base locale et non étrangère.

² Par la religion populaire, nous entendons ici l'ensemble de la compréhension populaire et des pratiques, à caractère religieux, même sous forme pour la majorité de la population musulmane contemporaine.

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

Le partage des territoires entre les saints est un phénomène politique, chacun d'eux essaye de s'exposer (le savoir et la bonne dévotion) parmi la population. L'utilisation du pouvoir magique est un signe de force, son objectif c'est d'atteindre le maximum des adeptes. La continuité de ce pouvoir, même si après la disparition des figures religieuses (la mort des saints). L'existence des grandes villes comme « Bejaïa, Achir, le Maghreb central » (AMARA, 2016), des véritables centres de diffusion de Soufisme³. L'influence du courant règne à travers le pays qui permet aux saints d'exercer un travail de diffusion. La mort d'un saint est un événement tragique qui touche essentiellement la région influencée par lui. Ce lieu (tombe, édifice) devient par la suite un centre de pèlerinage (Ziara) par excellence, un espace d'une bénédiction disponible au service des visiteurs.

Le culte des saints en Afrique du Nord en général et en Kabylie était né dans un espace citadin (dans les principales villes) qui se transforme vers le milieu rural et tribal. L'utilisation des confréries dont la propagande de Soufisme par les maîtres et les adeptes était un moyen de gagner la sympathie de la population. Il faut dire que la sainteté en Afrique du Nord était née suite à l'apparition de Soufisme comme courant religieux. Cette évolution n'était pas d'un caractère définitif, mais par la suite un autre phénomène c'est le culte des saints et aussi l'apparition des confréries religieuses pour diffuser le soufisme et le culte des saints populaires.

Chaque tribu en Kabylie englobe à l'intérieur d'elle une série des saints connus de leur savoir et d'une bonne réputation. La naissance de cette catégorie en Kabylie suite à l'implantation de Soufisme dans cette région (les grandes villes, dans les espaces ruraux). La fréquentation de la population Kabyle avec cette idée était à travers l'implication de quelques savants de la région qui ont appris les détails de ce courant dans les grandes villes du Maghreb. Comme Bejaia qui était une ville d'une hyper dimension qui concerne le savoir religieux et l'existence d'un nombre considérables des porteurs de Soufisme.

Le point qui encourage la naissance des saints en Kabylie, premièrement c'est l'apparition de Soufisme dans la région. L'adoption de cette idée par la population, qui accueille favorablement les nouveaux maîtres de ce courant. Deuxième point c'est la naissance des

³ Ce courant religieux fondé principalement sur la Sunna et les croyances populaires en Afrique du Nord, était un domaine très riche, la littérature Soufiste a attribué à la formation des élites à travers la région. La facilité de la propagande en Andalousie et le Maghreb a formé une pensée spirituelle autour des soufis.

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

confréries appartiennent aux différents maîtres du courant. La multiplication des confréries (tarîqa) religieuses depuis XIV^e siècles à travers le Maghreb, la pénétration dans un milieu tribal et rural (ALOUANI, 2008). La naissance des édifices religieux comme des établissements religieux, très spécialement les Zaouïas. Qui deviennent par la suite des véritables centres de diffusion de l'islam Maghrébin basé sur le culte des saints, guidées par des personnages très pieux, des savants, et par des saints. Leurs tombeaux sont devenus des lieux de visite⁴ (Ziara) sacrée par la population de la tribu (AMARA, 2012). Sur le plan politique, l'absence d'une autorité centrale et le caractère tribale de la société encouragent la naissance de cette catégorie. Si le pouvoir politique d'une telle époque était tyrannique, la population s'insurgerait un jour pour se débarrasser de cette domination. Le soufisme a profité de cette méfiance entre le peuple et l'État pour s'imposer au milieu comme protecteur de la population contre la tyrannie des gouverneurs (BOURDIEU, 1958).

Le rôle primordial des saints à travers toute la région c'est l'imposition de calme et de la sérénité dans un milieu tribal, plein de conflits et des rivalités. Cette existence dans un endroit instable n'était pas un fait du hasard. Ce lieu devient très tranquille par la suite, à cause de l'implication des saints dans la gestion des conflits politiques entre la population. Parfois entre le pouvoir central et les différentes entités tribales⁵. Une autre tâche réside dans la nature des relations avec les différents pouvoirs centraux qui succèdent les uns et les autres. Le pouvoir central, à travers la gérance des saints dans un territoire limité dégage une responsabilité de contrôler la population aux saints. La médiation en cas des conflits s'impose pour que le calme soit revenu encore une fois.

Dans le Mzab un autre groupe Amazigh, connu de sa doctrine religieuse qui n'est rien à voir avec le courant malikite qui domine la région du Nord de l'Afrique (AMARA, 2016). L'Ibadisme, la première doctrine en Islam, s'installe fondamentalement dans un milieu local à partir de VIII^e et IX^e siècle. L'élément Amazigh est connu de sa nature hostile à l'égard du

⁴ Les différentes sociétés berbères font attention à visiter les tombes de leurs ancêtres et leurs savants religieux (confrérie). Et aussi elles visitent les soufis et les érudits religieux pour leur conviction que la bénédiction d'une visite sera obtenue, et les soufis étaient également intéressés à visiter les cheikhs, les savants et les hommes justes, y compris les vivants et les morts.

⁵ Une formalité donnée aux qualités de dévouement à la religion par le saint, et leur service qu'il avait rendu à chaque occasion à sa communauté. Puisque le saint dans la société maghrébine joué un rôle considérable dans la gestion des conflits entre les tribus et les villages.

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

pouvoir central. Le maintien de la tradition Ibadite à travers le grand désert Algérien (Oued-Righ, Ouargla, Mزاب), revient à l'indépendance de la population et l'éloignement de l'influence du pouvoir central (PREVOST, 2012)

Les Ibadites du Mزاب, une population Amazighe composée essentiellement des branches de la célèbre tribu Zenâta. À travers des siècles de l'existence, une partie de son histoire est liée à la chute de la dynastie Rustumide de Tihert (AILLET, 2018). Cette population a conservé à la fois la doctrine Ibadite et l'ensemble des traditions anciennes. La tradition de la Ziara aux différents lieux sacrés à travers la région (toutes les cités Mozabites) ce n'est pas une pratique étrangère.

Dans ce chapitre, nous essaierons de connaître les origines de la Ziara qui a ancrage fondamental au sein de la population (Kabylie et le Mزاب). Le phénomène religieux en Kabylie est très influencé par les idées de Soufisme, les confréries. Les zaouïas (des établissements religieux, et des lieux de savoir et de propagande). Dans le Mزاب le phénomène religieux est dominé par la doctrine Ibadite. La Ziara est un évènement très célèbre, organisé annuellement par un la population. Une visite consacrée aux différentes places sacrées dans la vallée.

II. L'ancrage de la religion en Afrique du Nord.

Depuis le VII^e l'Afrique du Nord a été le terrain des différents conflits entre les porteurs de la religion Musulmane et la population locale et quelques résidus de l'Empire Byzantine qui dominant les principales villes. Depuis Barqa jusqu'à la ville de Tandra⁶, c'est toute la région qui est enflammé des guerres sur l'occupation du territoire. La domination musulmane des terres en Afrique du Nord a bien commencé le temps Euqba^7 , jusqu'à la gouvernance de Moussa Ibn Nusayr. Tout le territoire est occupé par cette nouvelle religion (AMARA, 2011)

En effet, l'arrivée de l'Islam, comme religion monothéiste en Afrique du Nord à partir de de VII^e siècle, introduit au sein de la population locale, une nouvelle formation sociologique issue principalement de l'influence de la nouvelle religion. Le début de cette confession, était,

⁶ Un espace géographique très vaste qui a permet aux autours de la religion de créer des foyers dans les régions du Maghreb dans le but diffuser la nouvelle religion au niveau de la région jusqu'à l'Europe.

⁷ La fondation de la ville de Kairouan par ce chef arabe a changé les formes de la conquête musulmane en Afrique du Nord. L'installation d'une administration civile et militaire en Afrique du Nord avait renforcé la domination des musulmans sur le territoire.

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

en premier lieu la guerre entre les conquérants et les résistants, face au défi de répandre le message divin en Afrique du Nord (BRUNSCHVIG, 1940, p. 30), les premières compagnes militaires ont été touchées toutes les régions (AMARA, 2011). Plus tard, elles seraient dans un milieu géographique spécifique où la résistance était forte. À l'image des régions occupées par un chef Amazigh Kusayla⁸, en parallèle, la reine Berbère Dihia (Kahina) (CAMPS, 1980)

L'installation définitive des conquérants avait ouvert le chemin à une islamisation de l'Afrique du Nord. La rentrée de la religion dans les centres urbains qui ont été déjà peuplés durant la gouvernance des Byzantins facilite la tâche pour islamiser même les tribus éloignées « tribu Zénète de Sahara, et les tribus de Sanhadja » (PREVOST, 2011). Cette installation sur le sol d'Afrique du Nord a débuté premièrement par la construction de la ville de Kairouan par les musulmans.

Le début d'une nouvelle organisation de l'Afrique du Nord c'est le statut de la région comme une wilaya attachée à l'État Omeyyade, sa capitale était à Damas (AMARA, 2011). Les gouverneurs sont nommés par le pouvoir central de Damas qui ont essayé avec tous les moyens de garder la paix parmi les tribus. La mauvaise gestion des responsables désignés par l'État central avait poussé la population à s'insurger contre l'autorité centrale⁹.

L'Afrique du Nord a connu des mouvements d'insurrections contre l'autorité centrale. Des guerres qui opposent entre deux parties, les tribus et le pouvoir de Damas. Les Omeyyades essayent de gagner et de mettre fin aux différentes insurrections. Les révoltes faites par la population locale expriment le degré de méfiance des Amazigh envers l'autorité et les responsables. La désobéissance militaire des tribus locale était la solution la plus efficace pour démontrer leur refus à la gestion et les pratiques inacceptables des autorités locales envers eux. Les Omeyyades pour camoufler les insurgés, ils utilisent un seul moyen pour arrêter la mouvance des tribus (c'est la guerre).

⁸ La première période va de 641 aux alentours de 709. C'est la période de la résistance berbère à la conquête islamique conduite par les Omeyyades. Cette période a été marquée par un grand nombre de batailles, des avancées islamiques et des retraites ou reculs. Elle a été marquée par Kusayla et par la reine Dihya appelée Kahina par les historiographes arabes (OULHAJ, 2018, p. 14).

⁹ Les gouverneurs Omeyyades étaient en désaccord avec la population locale. Ils ignorent les caractéristiques des Amazighes et leurs inspirations. Cet état des lieux va faire de la région un terrain de guerre entre les berbères et le pouvoir central de Damas.

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

Plusieurs révoltes ont marqué l'histoire de l'Afrique du Nord. La bataille célèbre qui oppose les Amazigh et les Omeyyades était nommée par les chroniqueurs arabes (la bataille des nobles¹⁰). Plus de 40 milles combattants arabes perdirent leurs vies dans cette bataille, parmi eux, les grandes figures des Arabes¹¹. Les révoltes des berbères n'ont pas cessé, malgré l'abolition de l'État Omeyyade de Damas et la naissance du pouvoir Abbasside de Baghdâd. Le pouvoir était entre les mains des Abbassides, mais les insurrections des berbères continuent d'apparaître.

Allaoua Amara dit à propos des insurrections des berbères contre le pouvoir central, la cause revient à l'embrasement de la population des idées venues de l'Orient principalement les Ibadites et les Sufrites, il ajoute :

« Les Berbères embrassèrent progressivement les diverses tendances de l'islam médiéval. Ce dernier n'était pas monolithique et plusieurs communautés autochtones du Maghreb choisirent en majorité écrasante des tendances anticalifales. Se réclamant d'un islam authentique, quatre courants idéologico-politiques trouvèrent un écho favorable parmi les communautés berbères. Les deux premiers étaient issus de la troisième branche de l'Islam, le kharidjisme. Ainsi, l'Ibadisme se répandit au sein des communautés pastorales de Libye, du sud de l'Ifriqiya et des Hauts-Plateaux du Maghreb central. Favorisées par les activités missionnaires et le nomadisme, les idées ibadites devinrent majoritaires dans ces régions jusqu'à l'invasion hilalienne où elles commencèrent à disparaître de la majorité des régions oasiennes. Le Sufrisme, deuxième courant issu du kharidjisme, se répandit, quant à lui, à l'est du Maghreb central et au sud du Maghreb extrême, marquant une islamisation de plusieurs confédérations berbères nomades, notamment les Banu Yafran¹², les Bana Magrawa et les Mağghara » (AMARA, 2016, p. 45).

¹⁰ On a bien parlé sur les origines de cette révolte dans le troisième chapitre. Une révolte des Kharidjites berbères (Sufrites) contre l'autorité militaire de Damas en Afrique du Nord.

¹¹ Une armée guidée par les Sufrites (kharidjites) contre le représentant Omeyyade. La bataille des nobles marque le début des révoltes successives des berbères contre l'autorité. Les idées hostiles en Orient ont trouvé refuge parmi les berbères qui les utilisent pour se révolter et contredire les autorités.

¹² Les Beni-Yafran formaient la branche la plus considérable de la grande tribu des Zenâta. Selon les généalogistes de cette race, ils descendent d'Ifri, fils d'Isiltan, fils de Mesra, fils de Zakia, fils d'Ourcik, fils d'Adidet, fils de

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

L'Islam, malgré l'instabilité politique, et la multiplication des guerres mais la religion a continué son ancrage fondamental parmi les tribus, même dans les centres où la religion chrétienne était présente en force comme le sud tunisien (PREVOST, 2012), Djebel Nefoussa, Oran, et Tlemcen, où une communauté considérable des chrétiens vivent parmi la population Amazighe dans le calme et la sérénité (PREVOST, 2012).

Toute l'Afrique du Nord à la fin de X^e a été dominé par la religion. Cette islamisation vient de se pénétrer à l'intérieur des anciennes villes, et les alentours grâce aux différents moyens de propagande. La naissance et la chute des États, la rentrée en Afrique du Nord des différentes doctrines nées en Arabie, et qui s'installent lentement dans un milieu strictement tribal. Qui prend en charge le travail de propagande et l'islamisation des habitants des différentes villes de l'Afrique du Nord, en utilisant pour cela des diverses astuces. Les courants Kharidjites ont joué un rôle très important dans l'islamisation et le travail de propagande parmi les locaux qui acceptèrent des idées hostiles, juste pour se révolter contre l'autorité centrale à Damas et à Baghdâd.

III. La présence des mouvements religieux en Afrique du Nord.

L'influence de l'Islam en Afrique du Nord s'augmentera les faits et les actes. La naissance de l'État Omeyyade de Damas, et l'installation des différents gouverneurs en Ifriqiya en Tunisie actuelle. L'implication des Amazigh dans la gestion des affaires de la région était très intensive. Le développement au sein de la population en coïncidant avec la pénétration de l'Islam à travers toutes les tribus (Sanhadja & Zénète).

Au faite, l'Afrique du Nord était durant des siècles un foyer d'accueil de beaucoup de vague d'immigration arabes (à partir de XI^e siècle). Des milliers qui sont venus avec des chefs envoyés par les califes de l'Orient¹³. La seconde vague c'est celle des tribus de Banu-Hilal. Un

Djana. Les Beni-Ifren se partageaient en un grand nombre de tribus dont les plus marquantes étaient les Beni-Ouargou et les Mérendjisa. À l'époque de la conquête, ils étaient la tribu la plus nombreuse et la plus puissante de la grande famille Zénatienne. On en trouvait des branches et des ramifications dans l'Ifriqiya, l'Auras et le Maghreb central (IBN KHALDOUN, 1856, p. 156)

¹³ L'imam Fatimide de Caire, après avoir reçu la désobéissance des Zirides et Hammadides, il décida de sensibiliser les tribus arabes de la région (Nord de l'Égypte) d'envahir l'Afrique du Nord, et de mettre fin à la domination des berbères (HODY, 1962).

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

fort contact entre les arrivés et la population locale. L'émergence d'une culture issue après d'une immersion des peuples et des cultures donnera la naissance à une nouvelle réalité politique et idéologique. Ce contact était à cause de l'adaptation des tribus locales de plusieurs courants religieux venus de l'Orient¹⁴.

Il y a des courants religieux qui ont infiltré la région à partir de VIII^e siècle, là, on parle de l'Ibadisme et le Sufrisme. On a déjà parlé sur les révoltes menées par les Kharidjites contre l'autorité centrale. C'est une résistance politique et militaire de la population locale contre l'hégémonie et la tyrannie des responsables nommés. La mauvaise gestion et le climat d'insécurité avaient encouragés la naissance et l'implantation des idées hostiles, pour l'élément local toute idée portée et qui travaille à affaiblir le pouvoir central est un salut pour lui¹⁵. L'essentiel, un refuge sécuritaire pour mener une guerre et verser des efforts afin de gagner la bataille contre les autorités de l'époque. Cette résistance accéléra donc le mouvement d'islamisation pour gagner beaucoup d'espaces et des régions. La déchirure est grande entre la population locale et les gouverneurs, cette cause principale était un moyen efficace pour diffuser les différentes doctrines à travers l'Afrique du Nord.

La région devint un terrain de conflit entre les différentes doctrines (Kharidjisme, Sunnisme, Chiisme) sur l'occupation des territoires. Des nouvelles formes d'application des doctrines pour gagner la sympathie de la population locale. L'enracinement de la religion parmi les groupes locaux donnera aussi un nouvel espace de culte qui est réservé essentiellement aux emblèmes de chaque doctrine. Les Idrissides de Fès sacralisent les descendants d'Idriss I. Les Fatimides de Mahdia sacralisent les membres de la famille du prophète. Donc chaque dynastie cherche à créer des foyers d'influence idéologique à travers la région. Le culte des saints sera né à partir de l'implantation des doctrines en Afrique du Nord au début de XI^e siècle.

¹⁴ Une variété des courants religieux, qui ont trouvé un terrain fertile en Afrique du Nord.

¹⁵ La deuxième période va de 709 à 1120. Cette période est celle de la résistance intellectuelle et de révoltes plus ou moins locales et plus ou moins violentes. La résistance intellectuelle est incarnée par le développement des mouvements d'opposition, plus ou moins radicale, à la théologie officielle des Omeyyades. C'est ainsi que le kharidjisme a connu un essor partout en Afrique du Nord. Jusqu'à aujourd'hui, les populations berbérophones de Ghardaïa, en Algérie, des oasis et de Djerba en Tunisie et de la Tripolitaine, sont Kharidjites (de rite Ibadite) (OULHAJ, 2018, p. 15)

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

III.1 : Pour l'Ibadisme

En VIIIe, en grand Arabie, il se développa des nouveaux courants religieux qui essayent de se mobiliser contre l'autorité de Damas. Le Kharidjisme, un courant issu d'un arbitrage lors de la bataille de Muawiya et Ali. Cette catégorie avait refusé l'option de l'arbitrage, elle appela à combattre les troupes de Muawiya jusqu'à leurs extinctions (قوجة, 2014).

Vers 37h, le calife Ali avait rencontré à Nehraouan (Nord de l'Irak). Les troupes Kharidjites, il a exterminé plus de 40 milles combattants (l'armée sensibilisée et mobilisée par les Kharidjites). Le Kharidjisme venait d'être éliminé suite à cette bataille. Les restants de la bataille de Nehraouan préférèrent de se regrouper loin des guerres, et des conflits (الشمخي, 2009). Ils utilisèrent la propagande silencieuse pour diffuser le message politique et courant sera véhiculé par les adeptes de la nouvelle secte.

Des problèmes au sein de Kharidjisme viennent d'éclater¹⁶. Des nouvelles sectes commencent de naître consécutivement. Parmi elles, on trouve les Azraqites, les Sufrites, et les Ibadites, et les Nadjdites. Quelques sectes préfèrent de s'installer ailleurs en Perse, Yémen (DELCAMBRE, 2013). Le courant Ibadite et Sufrite préfèrent de diffuser leurs idées dans la région de Basra en Irak. L'Ibadisme d'Abdellah Ibn Ibad¹⁷, est l'un des sectes la plus organisée, elle travaille dans la propagande, leurs prometteurs principaux étaient (Djabir Ibn Zayd, Abu Obaida Tamimi (AMARA, 2008).

Ils diffusèrent leurs messages dans des centres urbains (le sud de l'Irak, Yémen et Iran), le moment de pèlerinage. Ils étaient en conflit et en désaccord permanent avec le pouvoir central de Damas puis à Bagdad. Virginie Prévost ajoute une idée sur les moyens utilisés par les Ibadites de l'Orient pour diffuser le message de l'Ibadisme :

« Cinq canaux de diffusion sont mis en œuvre : les réseaux tribaux, les réseaux marchands, le pèlerinage, les missionnaires et les écrits. Wilkinson consacre quelques belles pages à l'importance du pèlerinage à La Mecque, à la

¹⁶ Or le Kharidjisme, qui est chronologiquement le deuxième courant constitué de l'islam après le chiisme, fut très influent au Maghreb dès le VIII^e siècle.

¹⁷ Une personnalité Kharidjite très influente, il a reçu une formation religieuse en Irak. La doctrine Kharidjite a connu des conflits à l'intérieur, parmi les sectes issues on trouve l'Ibadisme, un nom qui revient au fondateur de ce courant.

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

fois comme lieu de rencontre entre ibadites occidentaux et orientaux et comme lieu de propagation de la foi. Il évoque ensuite l'établissement de l'imamat à Oman et insiste sur le rôle important joué à Basra par al-Rabi' ben Habib. Il passe en revue les imams omanais qui se succèdent à partir de la fin du VIIIe siècle, jusqu'à la déposition d'al-Salt b. Mālik al-Ḥ Arūsī en 886. » (PREVOST V. , 2012, p. 137).

Ils séduisirent très spécialement les pèlerins Amazigh. L'Ibadisme devenait par la suite le courant le plus mobilisant de la population par rapports aux autres courants issus de Kharidjisme. Il diffusa le message avec une méthode simple. Il profita de la méfiance de la population envers le pouvoir central des Omeyyades de Damas pour avoir un nombre considérable des partisans.

L'idée de l'Ibadisme vient de pénétrer en Afrique du Nord, à travers des missionnaires (Hamalat Al-Ilm¹⁸), qui ont reçu une formation sur les principales idées de l'Ibadisme par des maîtres de courant en particulier Abu Obaida. En Afrique du Nord, suite à l'instabilité politique, et la méfiance de la population envers les Omeyyades, presque toutes les tribus locales (Zénète) adhèrent à l'Ibadisme. Le noyau fort de ce courant était la région de Tripoli, tous les Ibadites ont élu Abu El-Khattab El Maarifi comme Imam de la communauté Ibadite de l'Afrique du Nord (PREVOST, 2011).

Toutes les tribus venaient d'embrasser volontairement l'Ibadisme qui donna une chance pour construire des foyers de propagande à travers la région. L'objectif des promoteurs c'est de fonder un État qui regroupa, et qui rassembla tous les adeptes de l'Ibadisme en Afrique du Nord. Bâtir l'Imamat c'était le premier objectif des Ibadites du Maghreb. Les idées de cette nouvelle secte arrivaient de se propager volontairement comme riposte à la tyrannie des Omeyyades dans la région. Grâce aux efforts des missionnaires chargés de diffuser dans la paix les principaux fondements de cette doctrine à travers la population (AILLET, 2018).

Les foyers de propagande sont basés essentiellement à Tripoli, les Ibadites de la région ont réussi conquérir la ville de Kairouan en 161 H qui était entre les mains d'une tribu Sufrite.

¹⁸ Ce terme désigne les 5 promoteurs de l'Ibadisme en Afrique du Nord, qui sont respectivement : Abou El-Khattab, Abderrahmane Ibn Roustem, Aissam El-Sedrati, Ismail Ben-Derrar Ghedamsi et Abou-Daoud El Qabli. Les deux premiers noms, l'un est arabe et l'autre c'est un perse, les trois derniers noms, sont tous des Berbères.

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

À la tête de cette ville Abderrahmane Ibn Rostoum, qui devient par la suite le fondateur de l'État Rustumide. Après la mort d'Abou El-Khattab en septembre 761 (PREVOST, 2011, p. 48), Abderrahmane Ibn Rostoum s'activa d'évacuer Kairouan et d'emmener son fils et les gens de sa maison chez les Ibadites du Maghreb central. Il Arriva au milieu de ses anciens amis et confédérés (les tribus) de la région, il les rallia autour de lui, et, s'en étant fait proclamer Imam, il résolut de fonder une ville qui lui servirait de siège de gouvernement (AMARA, 2015).

Les Ibadites avaient leur fort dans le Djebel Nefoussa, au sud de Tripoli et au Sahara, et le sud Tunisien. C'est de là, que leur État Africain prit son essor, c'est là, qu'il succomba. On y retrouve encore leur doctrine enseignée dans des écoles. Le Djebel Nefoussa, leur fut une barrière, à l'abri de laquelle ils gagnèrent à leur cause le Djérid, la région de Touzer, Nefzaoua en Tunisie actuel, l'Oued-Righ et Tuggurt et la région de Zab et dans la région l'Auras, notamment les tribus Zénètes¹⁹ (Hououara, Nefzaoua, Meknassa, et d'autres (AMARA, 2008)

Toujours dans la même idée :

« L'État Rustumide ne fonctionnait pas selon un modèle centralisé, mais regroupait plutôt un réseau de communautés rurales ou pastorales autonomes. Dans ces conditions, il est par exemple très difficile de préciser quelle autorité il exerçait au début du Xe siècle sur le Maghreb central, où l'on sait que l'Ibadisme, lui-même fractionné, était bien représenté dans les Aurès, le Hodna ou les Ziban (Amara, 2012). À cette époque, il commençait aussi à se répandre dans les oasis du nord du Sahara algérien actuel : oued-Souf, Oued-Righ et bassin d'Ouargla (Wārlān). Cette dernière région, par exemple, entretenait des relations avec Tihert où l'un de ses premiers oulémas avait été formé à la fin du IXe siècle, mais conservait apparemment une grande autonomie » (AILLET, Cyrille & GILOTTE, Sophie, 2012, p. 130).

- III.2 : Pour le Sufrisme

En parallèle, en Afrique du Nord, un autre courant issu de Kharidjisme venait de s'installer à travers la population autochtone. Cette fois, c'est le courant Sufrite, qui appartenait

¹⁹ Toutes les régions citées étaient des centres de la diffusion à la faveur de l'Ibadisme. Elles étaient le berceau favorable à la propagande.

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

à la famille Kharidjite²⁰. Ce courant avait réussi de mettre fin à la domination des Omeyyades sur l'Afrique du Nord. Où il avait mobilisé le maximum des tribus berbères pour embrasser cette nouvelle doctrine, contre l'autorité centrale des Omeyyades. La fondation de l'État de Banu-Midrar à Sijilmassa par les Sufrites, était un coup contre l'autorité centrale des Omeyyades et puis les Abbassides. Tandis que les Kharidjites Sufrites, de leur côté, avaient réussi à s'installer à Sijilmassa, dans le Sud marocain (DELCAMBRE, 2013, p. 4).

III.3 : Pour les Idrissides

Le Maghreb extrême était aussi un foyer de propagande à la faveur d'un nouveau courant porté par Idriss I qui réclame à l'appartenance à la famille de prophète. Cette personne avait réussi de fonder un royaume fort, ses descendants avaient continu le chemin de leur père assassiné par le calife Abu Djafar El-Mansur. Ce personnage a été persécuté en Orient par les troupes Abbassides, il réfugia auprès de la tribu d'Oualili, où il trouva abri parmi les Amazigh qui étaient convaincu de sa thèse et ses arguments²¹. Il entama une série des batailles pour instaurer le premier État des Idrissides en Afrique du Nord. Par la suite a été liquidé par le Calife Abbasside, son fils Idriss II continua le chemin de son père, il organisa l'armée et instaura officiellement l'État Idrisside. Ce courant politico-religieux jouera un rôle très important dans l'islamisation des tribus et la naissance de culte des saints à travers toute la région. Toutes les tendances religieuses, les confréries réclament l'appartenance à la famille d'Idriss I et à la famille du prophète.

« Les Alides, partisans du Zaydisme, la troisième branche du chiisme, réussirent, quant à eux, à fonder une dizaine de petites principautés dans la région qui s'étend de Hamza (Bouira) jusqu'à Fès. Les témoignages numismatiques et archéologiques et les données textuelles permettent d'avoir

²⁰ On a parlé sur les Sufrites et sa façon d'infiltrer l'Afrique du Nord en parallèle avec l'Ibadisme. Les Sufrites ont pris les armes contre les Omeyyades, la bataille des nobles était une preuve vivante d'une résistance armée des Sufrites contre la tyrannie des gouverneurs arabes en Afrique du Nord. Les Sufrites parfois n'entretiennent pas des bonnes relations avec les Ibadites. Le conflit qui opposa les deux parties dans la ville de Kairouan vient de démontrer la fragilité concernant les relations entre les courants issus du Kharidjisme.

²¹ Cette résistance intellectuelle a également pris la forme de l'intronisation, en 788, d'un Chiite (zaydite) qui fuyait les persécutions d'Orient et qui était donc opposé aux dynasties de Damas et de Bagdad, Idriss ben Abdallah, et, donc, la fondation d'un royaume Chiite, les Idrissides, surtout dans la partie nord du Maroc (OULHAJ, 2018).

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

une idée de la première pénétration shi'ite au Maghreb, marquée par une propagation au sein des communautés agricoles » (AMARA, 2011, p. 46).

La fondation de la ville de Fès par Idriss II, fils d'Idriss I²² était véritablement un foyer de propagande à la faveur de courant Idrisside. L'Islamisation de la population locale était le travail des États qui diffusèrent leurs messages dans les grandes villes²³. Ce travail avait continué par les descendants d'Idriss II. Toutes les villes du Maghreb occidentale étaient adhérentes au projet élaboré par la famille d'Idriss I.

- III.4 : Pour les Aghlabides

En Ifriqiya (Tunisie), un autre État qui venait de se fonder. Les Aghlabides avec l'aide des Abbassides de Bagdad avaient réussi de former un État qui diffusa le message des Abbassides à travers l'Afrique du Nord. La région devenait un terrain de combat entre les courants et les doctrines. La population berbère était fondamentalement impliquée dans la formation des différents États du Maghreb (VONDERHEYDEN, 1927). Les trois États (Idrissides, Rustumides, Aghlabides) partagèrent ensemble le territoire de l'Afrique du Nord, sauf les Aghlabides qui représentaient l'autorité des Abbassides. Cet État avait encouragé l'apparition de Malikisme en Afrique du Nord. Cette implication politique et religieuse de cette tendance officielle venue de l'Orient (VONDERHEYDEN, 1927).

- III.5 : Pour les Fatimides

Le début de X^e siècle, dans les montagnes de Kutama, une tribu Amazighe de Sanhadja. Un missionnaire chiite qui propageait les idées d'un homme qui appartenait à la famille du prophète. Par la voie de sa fille Fatima et son gendre Ali. Ce courant avec l'aide de la population Kutamienne s'agrandira jour et nuit. Les adeptes avec le chef missionnaires avaient réussi d'écraser l'État Rustumide de Tihert. Les Idrissides de Fès, et les Aghlabides de Kairouan, et

²² En 788 suite à sa migration de la péninsule arabique vers l'actuelle nation marocaine, Idris I fonda la dynastie Idrisside. Aujourd'hui, Idris I est considéré comme le fondateur du royaume du Maroc contemporain. C'est un roi-saint. Il est appelé Molay Idris Akbar – saint Idris le grand. Saint Idris le grand est l'un des descendants du prophète

²³ Fès était l'un des piliers du conflit entre les Omeyyades en Andalousie et les Fatimides en Afrique. La ville est restée sous le contrôle des Omeyyades en Andalousie pendant une période de plus de trente ans. La ville jouit de la prospérité pendant cette période, et lorsque le soleil du califat omeyyade se coucha à Cordoue, la ville de Fès tomba sous le contrôle des princes de Zénâta qui étaient en désaccord constant entre eux, et il le resta jusqu'à l'arrivée des Almoravides ainsi que les Almohades. Les Béné-Marin, qui l'a pris comme centre au lieu de Marrakech, et Fès devient un centre culturel, car il était caractérisé par une prospérité politique, économique et intellectuelle dans le reste du Maghreb.

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

les Banu-Midrar de Sidjilmassa trouvaient le même destin. L’Afrique du Nord était acquise à la faveur de la doctrine Chiite (la sensibilisation générale des tribus Sanhadjiennes)²⁴. Allaoua Amara parle de l’hégémonie berbère sur l’Afrique du Nord après l’arrivée des prédicateurs Fatimides, pour cela, il ajoute :

« Presque un siècle et demi plus tard, un grand prédicateur Ismaélite parvint à propager les idées Ismaélites au sein des Kutama, une confédération berbère de la région comprise entre Constantine et Bejaïa (Bougie). Après plusieurs batailles, les partisans du Dā’ī Ismaélite Abu Abdallah renversèrent en 296/909 les Aghlabides, une dynastie Sunnite de Kairouan, et mirent en place une dynastie d’Imams ismaélites grâce à laquelle les Berbères reprirent le contrôle du Maghreb. Les Sanhadja furent les auteurs de ce bouleversement politique qui mit fin à la domination politique arabe. Ce fut le retour de l’hégémonie berbère sur tout le Maghreb » (AMARA, 2016, p. 4)

La grandeur de l’État Fatimide s’augmenta après la conquête de l’Égypte par le chef Djohar à la faveur de calife El Muiez en X^e siècle. Un autre État qui dépendait de Caire venait de se former. Ce sont les Zirides de la Tunisie, et puis, les Hammadides de (Kalaà de Beni Hammad, puis Bejaïa) (HODY, 1962). En XI^e, l’Afrique du Nord était envahie par les tribus Hilaliennes qui voulait changer véritablement le champ politique et social de la région.

- III.6 : Les Fatimides et les Idrissides

Durant des siècles l’Afrique du Nord engloba beaucoup de personnalités qui réclamaient l’appartenance à la famille du prophète. Le chiisme Fatimide et la sanctification des membres de la famille du prophète trouvèrent un ancrage fondamental à travers toutes les régions en Afrique du Nord. L’idéologie de cette dynastie qui appela toujours à la divinisation et la sacralisation de la famille du prophète. L’Afrique du Nord devenait un foyer de ce nouveau par excellence. Ils faisaient des commémorations durant les fêtes religieuses (Achoura, la naissance des enfants d’Ali). Un exemple de cette pratique la construction des mosquées en face les

²⁴ Le mouvement chi’ite Fatimide, parti de chez les Sanhadja-Kutama de l’Algérie actuelle, puis de sa capitale Mahdia en Tunisie, pour toucher ensuite l’ensemble de la région et au-delà, participe de la même résistance intellectuelle. On sait que les Fatimides ont par la suite fondé le Caire et qu’à partir de là ils ont régné sur un grand empire qui allait de l’Afrique du Nord à la Syrie (OULHAJ, 2018)

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

tombeaux des personnages pieux. Les Fatimides encourageaient la population de visiter les tombeaux des Imams (fatimides) qui étaient des membres de la famille noble du prophète pour obtenir la baraka et la bénédiction des défunts.

Le même chemin suivit bien avant par les Idrissides de Fès qui sacralisaient depuis le premier Imam Idriss tous les descendants de lui. Vu le nombre considérable des tombeaux des (Chorafa), la population se rendait à chaque fois aux cimetières et aux mausolées. Durant les fêtes et les occasions durant l'année (quotidienne ou occasionnelle) pour obtenir la force divine qui sera délivrée par les membres de la famille d'Idris 1 (la famille Noble – Chérif)²⁵.

Nous focaliserons la discussion sur les Fatimides, et les Idrissides. Les deux qui ont ancré vraiment le culte des saints en Afrique du Nord. Pour les Idrissides de Fès, le fondateur était Idriss Ben Abdellah arrivé au Maroc, tribu (Aouraba d'Oualili), les Amazigh de la région ont lui donné un serment de fidélité. Il commença de conquérir la région. Il proclama l'imamat. Ses aïeux continuaient le chemin vers la généralisation de royaume. Ça devint par la suite une filiation alaouite pour les descendants d'Idriss I.

La population à l'époque pensa que la baraka réside juste dans la famille du prophète et ses membres. Comme les Idrissides, c'est pour cette raison il y a aura la naissance d'un culte d'Idriss et Ahl El Bayt²⁶. Qui étaient les percepteurs de la bénédiction selon la population. Ce culte des Chorafa Idrisside au Maroc sera propagé pour toucher toute la région (JOURANI, 2000). La fertilité des espaces était à cause de l'existence de la famille du prophète, donc une légitimité d'y avoir une région, un royaume. La raison pour laquelle la population servira les gens de cet État même après sa chute (TOUATI, 1992).

Pour les Fatimides, ils commencèrent de prendre des contacts avec les berbères lors de pèlerinage. Des missionnaires qui étaient venus à sensibiliser la région à la faveur des descendants du prophète. Parmi les missionnaires on cite : Al Hilouani, Abi Sofiane, et Obeid

²⁵ On a préféré de parler sur les deux mouvements qui vont connaître un ancrage religieux et même politique en Afrique du Nord malgré leur disparition sur la scène politique à partir de XIIe siècle. Mais l'ancrage idéologique n'est pas disparu, la naissance de culte des saints avec l'apparition des confréries qui réclament l'appartenance à la famille du prophète réanime encore une fois la doctrine des deux mouvements.

²⁶ Les gens de la maison. Cette notion existe jusqu'aujourd'hui. On observe qu'il y a des familles, des clans qui disent que leur ancêtre fondateur était Idriss.

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

Allah Chii²⁷ et son frère. Ce dernier était le moteur de la Fatimisation de la région. Il sensibilisa la tribu de Kutama qui était l'avant-garde du projet. Il avait réussi d'exterminer les deux royaumes Aghlabides et Rustumides (AMARA, 2016). Le travail à la faveur de cette famille était fortement arrivé à atteindre ses objectifs. Un autre culte s'introduit en Afrique du Nord, très proche de chiisme de l'Orient. La famille d'Ali devenait un objet de vénération grâce au travail des Fatimides. La célébration de la naissance des enfants d'Ali et la valorisation de l'imam (interdit de faire une faute). Le vœu de s'approcher pour obtenir la baraka à travers les fêtes de célébration et de commémoration.

Les deux royaumes qui ont donné ou encouragé la naissance au culte des saints d'origine Chérifiennne. Ce sont les Idrissides de Fès et les Fatimides de Mahdia. Les deux fondateurs étaient des descendants du prophète par la voie de sa fille Fatima et son gendre Ali. Ils ont réussi de créer un nouveau culte appartient à la noblesse familiale du prophète. Nous verrons par la suite l'influence et l'effet de cette idéologie sur la monopolisation d'un culte en Afrique du Nord²⁸. Sur le plan religieux, on peut dire qu'ils ont bouleversé la théologie musulmane en ce sens qu'ils l'ont pratiquement christianisée avec leur invention de la nativité et du culte du prophète, le culte de Fatima, d'où leur nom, pour en faire une sorte de Sainte Vierge et leur vénération d'Ali Ibn Abi-Taleb. Tous ces éléments sont restés en Afrique du Nord et marquent de manière indélébile l'islam dans cette région (OULHAJ, 2018).

- III.7 : Pour les Almoravides du Sahara

Dans le désert, parmi la population berbère de Sanhadja. Une dynastie qui se développa dans la tribu de Lemtuna (les porteurs du voile selon les historiens de moyen-âge). Ils avaient réussi de conquérir successivement le Maroc, et le sud de l'Andalousie, et la moitié de l'Algérie. La population était fortement adhéree à cette nouvelle doctrine, qui appela les gens à l'instruction de la religion comme un seul moyen de savoir et de l'émergence.

²⁷ Il était l'un des missionnaires les plus fidèles à la cause d'Al Mahdi. Il a réussi de sensibiliser toute la tribu du Kutama à la faveur de cette cause, il met fin à la dynastie Aghlabide, Rustumide et Idrisside.

²⁸ En commémoration des morts des membres de la famille noble pour attirer la charité et l'intention de la population. Les promoteurs des deux idées utilisent le passé rouge de la famille afin de gagner le soutien de la population. Tous les descendants du prophète (Fatimide, Idrisside) étaient un objet de vénération par la population en Afrique du Nord. La pénétration de cette idée à travers toutes les régions de l'Afrique du Nord accéléra la naissance de cette sacralisation

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

Les gens de Rabat, qui était un édifice dès les premiers temps de la conquête, durant la période des Aghlabides. Beaucoup d'édifices qui portaient le nom de Rabat. Ils étaient destinés principalement pour surveiller les frontières et les villes maritimes contre les attaques des chrétiens. Et puis, cet édifice connu une propagande, il arriva jusqu'à l'Andalousie. Ou les gouverneurs passaient à la construction plusieurs ribats. Son rôle c'est la surveillance et aussi sont des lieux de prière et de dévotion. Cette construction connu une diffusion rapide. Il arriva jusqu'à le Sahara, la résidence des tribus de Litham (Voile).

Parmi les principales tribus de Litham, on trouve : Lemtuna, Gueddala, Messoufa, Djezzoula, Lamta, Targa (BRUNSCHVIG, 1940). Ils appartenaient tous à la confédération de Sanhadja, elles occupaient des vastes terrains, à la limite avec les pays des noirs. Le chef de la tribu s'appela Yahia Ibn Ibrahim²⁹ qui faisait un pèlerinage vers l'Orient. Il passa par la ville de Kairouan, demanda au Cheikh de l'enseigner le savoir et la religion à son peuple. Le Cheikh avait envoyé une lettre à un autre savant, pour lui demander de choisir parmi ses élèves, un étudiant qui va se déplacer jusqu'à le pays des Lemtuna pour enseigner et transmettre le savoir à la population de la tribu.

L'auteur de Roudh EL Kirtas parle de cette dynastie, il dit :

« Les nouveaux adeptes arrivaient pleins de repentir, et Abd Allah ben Yassin³⁰ commença aussitôt à leur enseigner le Koran, et à les diriger vers le bien, en leur faisant espérer les récompenses de Dieu ou en les menaçant des souffrances de sa punition. Au bout de quelques jours, environ mille élèves d'entre les nobles des Sanhadja étaient rassemblés autour de lui. Il les nomma Morabethyn (liés) parce qu'ils ne quittaient plus son ribath " (ermitage). Il leur enseigna le coran). Il ajoute aussi (Les Lemtouna étaient un peuple des campagnes, religieux et honnête ; ils surent conquérir un immense empire en Andalousie et au Maghreb, dont ils régularisèrent le gouvernement, et ils firent la guerre sainte » (BEN ABI ZAR3, 1860, p. 238)

²⁹ Une figure emblématique de la mouvance Maraboutique, il était le chef des tribus des Lemtuna du Sahara, il a réussi de créer une force armée composée essentiellement de son camp, il était parmi les fondateurs de la dynastie Maraboutique du Sahara.

³⁰ Le réformateur et le percepteur de la mouvance Maraboutique, était le chef spirituel de ce mouvement.

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

La dynastie des Almoravides avait occupé durant plus de 80 ans tout le Maghreb occidental et une partie du Maghreb centrale, et une partie de l'Andalousie. Les Almoravides arrivaient jusqu'à le pays de Soudan pour diffuser la religion. Vers la fin de 1147-540H, une date qui était marqué la fin de cette aventure. Les tribus de Masmouda qui embrassaient la cause d'Al Mahdi Ibn Tumert avaient réussi de combattre les Almoravides sous la direction d'Abdelmoumen Al Kawmi Zenati³¹. Les résidus de cet empire vont conquérir encore une fois la région. Sous forme d'une idée religieuse. La naissance du courant des Almoravides donnera pour l'Afrique du Nord un nouveau visage religieux. Il encouragea le culte des saints à propager toutes les régions.

- III.8 : Pour les Almohades de l'Atlas

Dans les montagnes de l'Atlas du Maroc, lors de la gouvernance de la dynastie Maraboutique. Une idée venait de naître qui appela à l'unicité de Dieu. Cette idée était développé essentiellement par Mohammed Ibn Tumert el-Harghi qui né en 473 H. cette personne avait beaucoup voyagée, où, il avait mis ses pieds, il appela les gens à l'unicité de Dieu, et l'application des règles de la religion³². Le bras droit d'Ibn Tumert, était Abdelmoumen Ibn Ali El Kawmi de la tribu Zénète qui avait réussi à mobiliser un nombre considérable des tribus à sa faveur sous les noms des Almohades. Ces derniers avaient éliminé beaucoup d'État en Afrique du Nord (les Almoravides, Les Hammadides, les Zirides, les rois de Taifas en Andalousie). Pour la première fois, l'Afrique du Nord était gouvernée par un seul calife réside à Marrakech. Le même auteur ajoute sur la dynastie des Almohades les propos suivants :

« ... Alors Mehdy envoya ses compagnons prêcher dans le pays, et il expédia dans toutes les directions des hommes dont il connaissait les principes, avec mission de répandre partout la renommée du vertueux imam, dont le but

³¹ Il était un élève d'El Mahdi le chef spirituel des Almohades. Ce personnage était de la région de Nedrouma, d'une tribu Zénète, il a réussi de guider les Almohades après la mort du chef fondateur. Après des années de lutte, il a unifié l'Afrique du Nord autour d'une idéologie.

³² La troisième période dans l'évolution de l'islam en Afrique du Nord va de 1120 à 1269. C'est la période des Almohades (unificateurs de Dieu, monothéistes) rigoristes. Les Almohades étaient un mouvement réformiste religieux, lancé dans les tribus Masmouda, dans la région de l'Anti-Atlas, par le Mahdi Mohamed Ibn Tumert, disciple du grand théologien persan Al Ghazali (1058-1111). Ce dernier avait pris position pour la foi musulmane contre la philosophie rationaliste aristotélicienne, contribuant ainsi à la défaite des Moutazilites (perses en majorité) au profit des traditionalistes Acharites. Le titre d'Ibn Tumert, le Mahdi, est toutefois un concept chiite, utilisé auparavant par les Fatimides ismaélites, avec la fondation de Mahdia, en Tunisie (OULHAJ, 2018)

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

n'était point d'acquérir les biens de ce monde. C'est ainsi que les populations vinrent de tous côtés pour le proclamer et le couvrir de bénédictions, et que sa puissance s'accrut considérablement. Il prenait note de toutes les tribus dont il recevait la soumission, et les nommait El-Mouâhedoun (Almohades, unitaires). Il leur donnait le Thouâhid (doctrine de l'unité) écrit en langue berbère, et divisé en versets, en sections et en chapitres pour en faciliter l'étude » (BEN ABI ZAR3, 1860, p. 260)

Il ajoute dans les passages suivants la destruction de l'empire des Almoravides par les troupes des Almohades :

« En 541, vers le milieu de moharrem, Abd-el-Moumen entra à Aghmât sans coup férir. À la fin de raby les Almohades prirent Tanger, et ils en chassèrent les Almoravides ; le huit de chouel, samedi Abd-el-Moumen pénétra dans la ville de Maroc après de sanglants combats, et fit périr un nombre considérable d'Almoravides, ainsi que l'émir Ishac ben Aly ben Youssef ben Tachefyn, qu'il fit prisonnier d'abord, et massacra ensuite. Durant ce même mois toutes les tribus Mesmouda firent leur soumission, et le Maghreb entier fut ainsi acquis à Abd el-Moumen » (BEN ABI ZAR3, 1860, p. 269)

On peut considérer que c'est la montée, en 1120, des Almohades. Qui a mis un terme définitif à cette première période de choc de l'islam en Afrique du Nord, pour ouvrir une période de théisme intransigeant qui, somme toute, n'a été que le fait du Mahdi Mohamed Ibn Tumert et de son lieutenant et successeur, Abdel-Moumen. En 1215, déjà, de nouvelles révoltes locales et tribales amènent le troisième groupe berbère, les Mérinides Zenâta, au pouvoir (OULHAJ, 2018).

III.9 :Les États en Afrique du Nord et la vulgarisation du message religieux

En suivant cette logique de la fondation des États en Afrique du Nord, la région était islamisée par chaque État. Elle devenait un terrain des idées, avec la multiplication des doctrines religieuses. L'adhésion de la population avait beaucoup aidée vers une islamisation générale de

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

la population berbère. La nouvelle formation qui venait de naître c'est la formation des États, à titre exemple l'influence du courant Kharidjite (l'Ibadisme et le Sufrisme) (AILLET, 2016), le premier, ses éléments (adeptes) avaient fondés la dynastie Rustumide à Tihert (CUPERLY, 1984), le deuxième la dynastie des Bani-Midrar à Sidjilmassa³³).

La dynastie Aghlabide en Tunisie, les Idrissides à Fès, avec l'influence des courants religieux. La plupart des régions en Afrique du Nord devenaient un foyer de propagande à la faveur de chaque courant. Comme l'Ibadisme, qui avait fait de Tihert (la capitale du royaume), Djebel Nefoussa, les oasis d'Oued-Righ, le Djérid Tunisien (PREVOST V. , 2008). Des véritables centres de propagande et de diffusion pour toucher le maximum de la population (PREVOST, 2011). Passant à citer la dynastie Fatimide, les États cousins (Ziride, Hammadide), passant à citer les Almoravides et les Almohades de Marrakech. Tous les États véhiculaient un message divin, ils consacraient leurs énergies à propager la religion musulmane parmi la population tribale (AMARA, 2016).

IV. La naissance de Soufisme au Maghreb et en Andalousie

Le Maghreb à partir de XI^e traverse une période très sensible de son histoire. Les conséquences de la chute des États et les fondations des autres avait fait de la région le berceau de beaucoup de mouvements religieux et parfois réformistes. Tels que les mouvements des Almohades et les Almoravides. L'effondrement des villes et la naissance des autres avaient changés le visage politique et social de toute la région. La transformation et les déplacements de la population et des tribus à cause de l'instabilité politique. L'esprit de domination règne dans la région, chaque tribu essaya de diffuser ses messages à l'appui des autres pour arriver à son objectif.

En raison du vaste champ du soufisme, il était difficile de définir une définition complète. Beaucoup de significations, bien qu'elles ne diffèrent pas dans leur objectif, mais elles relevèrent du concept commun. Le Soufisme était l'élévation morale du monothéisme, de l'amour et de la vision, donc le soufi est l'adorateur. L'ascète, le savant, déviant de ses pensées vers Dieu, qui était loin du monde et de ses plaisirs, de l'opulence et du luxe.

³³ Une dynastie Kharidjite, voisine de l'État Rustumide de Tihert.

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

Le Soufi est un titre pour un affilié de l'ordre Soufi, qui avait expérimenté les idées de son époque. Les croyances, les développements de la société pour le Soufisme étaient une production d'une pensée religieuse islamique populaire. L'interaction culturelle et historique était survenue dans certaines circonstances et s'était développée à travers différentes étapes, Il s'était ramifié dans de nombreuses méthodes d'organisation formelle pour former une manifestation de religiosité qui adopte une approche religieuse stricte.

Le Soufisme (*Tasawwuf*) constitue la doctrine ésotérique de l'Islam. Le Soufisme commença avec le prophète puisqu'il offrait lui-même le modèle mystique lorsqu'il se retirait pour s'abandonner à Dieu. C'est une quête continue vers la « *Haqiqa* » (la vérité). Le Soufisme de Jounayd (d'origine Iranien) était fondé sur la doctrine de la génération des dévots (Assalaf) qui insista sur les principes et les valeurs de l'Islam³⁴. La pratique du Soufisme était basée sur la connaissance, sur la contemplation, la prière collective et le Samae³⁵.

Le Soufisme en Islam avait passé par trois périodes : de l'ascétisme, au soufisme doctrinal, puis le Soufisme des confréries (à partir de XIII^e). Pour les deux derniers points ils étaient les principaux moteurs de culte des saints en Afrique du Nord. La population trouva dans les chefs de ce courant la sécurité et le vœu de vivre dignement, avec les pouvoirs qu'ils possédaient. Ils étaient les guides spirituels de toute la communauté. La possession de la baraka et la bénédiction après leur mort agrandira le culte des saints ainsi que les chefs des confréries religieuses³⁶.

³⁴ Jounayd avait introduit dans l'Islam les doctrines secrètes de la philosophie Indienne : il avait pu professer les erreurs les plus monstrueuses et les plus opposées à la saine doctrine, grâce à la flexibilité de son esprit et de la langue arabe. Mais ces doctrines n'avaient pas encore reçu la sanction qu'attend toujours un peuple croyant, la sanction de la sainteté : tout le monde s'était incliné devant le vaste savoir de Jounayd : tout le monde devait s'incliner devant la sainteté suréminente d'Abd El-Kader El-Djilani. Ces mêmes doctrines qu'avait professées Jounayd, le saint de l'Islam les mit chaque jour en pratique, et leur dut toute la sainteté à laquelle il parvint (ROUQUETTE, 1899)

³⁵ Les concepteurs d'ordres soufis ont d'autres comportements et pratiques religieux les distinguer des autres musulmans relève de la rubrique « souvenir » et n'est pas stipulé dans les textes islamiques. Le discours soufi est basé sur des textes religieux officiels tels que le Coran et le hadith. Mais il insiste pour montrer la particularité intellectuelle de la confrérie, qui adopte des rites et des pratiques telles que le *Dikr* et le *Wird* se déroulent dans les coins. Et une approche particulière est adoptée dans la conduite d'une organisation collective hermétique, repose sur le symbolisme et l'autorité du cheikh, le père spirituel ancré dans l'expérience spirituelle et éthique (AMRI, 2009)

³⁶ Cette réalité a été largement observée en Afrique du Nord depuis la formation de soufisme et puis la naissance des confréries religieuses, ou les fondateurs reçoivent une formation intensive sur les principales idées de soufisme. Le culte des saints a été réanimé suite à la naissance de ce courant et les confréries religieuses qui étaient ancrées parmi le milieu rurale et tribale.

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

Le Soufisme en Afrique du Nord c'est le fruit de l'ascétisme adopté par les adeptes de cette doctrine. Ils étaient nés durant le deuxième siècle de l'hégire. Les adeptes de l'ascète pensaient que la meilleure vie c'est dans le paradis entre les bons types qui avaient laissés cette vie pour penser à la vie du paradis. Ce mouvement prenait de l'ampleur en Afrique du Nord à partir de XI^e siècle. Beaucoup de personnes qui estimaient à la réalisation de ce désir à travers l'adaptation sévère de l'ascétisme.

Depuis son apparition en Afrique du Nord le Soufisme issu de l'ascétisme connu une amélioration remarquable. Suite à l'adhésion et la formation des grandes figures comme sidi Mohammed Ben Omar El Houari, Abdelkader Al Djilani, Abi Madyen Cuəayb³⁷. C'est pour raison les figures emblématiques de ce courant étaient placés l'ascétisme comme un des degrés de Soufisme. C'était des personnages qui avaient donnés leur vie à la dévotion d'Allah loin de l'influence de la vie des palais et du plaisir. Les prometteurs de ce courant étaient des personnages très savants qui devenaient par la suite vénérés par la population. Ils disposèrent un pouvoir, des Karamat qui assistaient à rendre la justice sociale aux habitants dans chaque tribu ou dans chaque coin³⁸.

La vie de l'ascétisme inspira généralement par la vie du prophète Mohammed. Il était pris comme un exemple d'une bonne conduite par les adeptes de ce courant. Leur objectif c'était l'obtention de tous les vœux d'Allah dans le paradis de Dieu. Le prophète pour eux l'un des exemples de ce chemin qui va les mener incontestablement sur une bonne voie. Ce chemin du prophète avait transmis pour être un modèle d'une vie entamée par les adeptes de l'ascétisme afin de gagner le paradis.

La naissance de Soufisme en Afrique du Nord était sans doute un processus qui avait poussé la société à adapter avec volonté cette idée. Les origines de ce courant c'était en Orient,

³⁷ La région a possédé le maître le plus illustre de ce grand mouvement mystique Nord-Africain : le Qutb Sidi Abu Madyan Cuəayb Al-Hussain (ou al-Hasan), « Sidi Bou-Médine », installé à Bougie sous le règne de l'Almohade Al-Mansûr. Mort en 591/1194, enterré à Tlemcen. Il installa à Bejaia pour apprendre les leçons de divers cheikhs de la ville. Il était l'un des éléments emblématiques de Soufisme en Afrique du Nord. Son tombeau a été largement visité par la population.

³⁸ Le pouvoir des figures du Soufisme était très remarquable. La naissance du sacré suite à leur apparition, comme des personnages qui conservaient la connaissance de l'avenir. Le vœu de la population de faire connaissance de ce genre de personnages pour y avoir une bonne relation qui arriva jusqu'à la divinisation. La relation avec les forces invisibles, les Karamat vécus, étaient des faits qui encourageaient la sainteté en Afrique du Nord par la voie de Soufisme.

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

pays de Perse³⁹. L'immersion de cette civilisation dans la richesse culturelle du pays. À chaque fois le Soufisme entre dans une région, il y avait des modifications qui touchaient quelques aspects de la vie quotidienne des habitants. Suite à une fréquentation entre les cultures locales et l'idée religieuse. En Afrique du Nord le Soufisme venait de gagner la région à partir de XI^e siècle. Grace aux efforts des personnes qui défendaient chaleureusement les idées pour les transmettre aux générations suivantes.

Les références du Soufisme c'est la vie ascétique, connaisseurs et Cheikhs des confréries, dès leur formation sur l'idée. Ils s'étaient suppliés par la culture populaire de remplir leur fonction en diffusant et en enracinant leur discours religieux, spirituel. Même politique parfois dans les couches inférieures de la société (les simples et les pauvres) qui formaient le réservoir inépuisable et le moteur le plus puissant des rouages du mouvement Soufi à travers la concentration des Cheikhs. Les responsables des confréries, leur adhésion dans la vie quotidienne et même dans le slogan qu'ils avaient choisi pour eux-mêmes et ont appelé (les pauvres)⁴⁰.

IV.1 : Le contexte des Almoravides et les Almohades

Vers la fin des Almoravides, ce mouvement réformiste religieux, qui avait régné en Afrique du Nord plus de 80 ans (BEN ABI ZARÉ, 1860). Ses adeptes étaient liquidés par les Almohades qui appellent à l'application sévère des règles de Dieu sans discussion selon le livre d'Ibn Tumert. Les premiers temps de la prédication, ils soulevaient la population du Maghreb contre l'autorité des Almoravides (BEN ABI ZARÉ, 1860). Une gigantesque armada des personnes adhèrent fidèlement à la cause noble des Almohades contre les gouverneurs de Marrakech (les Almoravides). Les éléments d'Ibn Tumert avaient réussi d'écraser les Almoravides, ils s'installent à la même capitale (Marrakech, l'empire des Almohades qui arriva

³⁹ Les orientalistes défendent que le Soufisme c'est une réaction des Perses contre la domination de l'élément arabe. Une innovation populaire à partir de la philosophie perse pour se distinguer du reste de la population arabe. Donc les perses avaient adopté cette forme pour ancrer leur propre philosophie loin de l'influence des arabes. Le Soufisme en Orient a été largement développé par beaucoup de figures de ce courant, il a réussi de se propager à travers toute la région, même en Afrique du Nord.

⁴⁰ La preuve, la majorité des Soufistes ne portent pas des vêtements chers, bien au contraire, ils portent des tenues déchirées, qui n'ont aucune valeur. Juste pour dire que la vie pour eux n'est pas intéressante, ils cherchent autre chose (BENHIMA, 2009)

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

à unifier toute l'Afrique du Nord, à partir de Barqa jusqu'à Tandja. Mercedes Garcia-Arenal parle d'Ibn Tumert comme un Mahdi des Almohades :

« Ibn Tumert par ailleurs, d'après les sources, rédigea pour les Masmouda un ouvrage doctrinal en leur langue, les invita à se soulever avec lui pour interdire le mal et commander le bien, prêcha le jihad contre les Almoravides et laissa les esprits fermement empreints de tous les traits qui caractériseraient désormais bon nombre de mahdi-s ultérieurs. Ibn Tumert a été considéré comme mahdi et proclamé » (GARCIA-ARENAL, 1990, p. 236)

L'empire des Almohades écrasa même les chrétiens en Andalousie. La partie sud de l'Ibérie était sous la domination des éléments d'Abdelmoumen Ibn Ali El Kawmi. Une autre phase de la domination d'un empire qui s'inscrivait dans la réforme générale de l'Islam. Dans les villes du Maghreb et en Andalousie⁴¹, il se développa un courant très différent aux précédents. Qui appela à la netteté des âmes envers le Dieu, qui sera le salut des humains le jour de soulèvement. Ce courant arriva à gagner le terrain face aux idées du passé. A Cordoue, Fès, Bejaia, Tlemcen, Kairouan.... Beaucoup de ville du Maghreb et de l'Andalousie étaient tombé sous l'influence de Soufisme⁴².

Ce courant qui était né à partir de XII^e juste après la chute des Almoravides et la proclamation de l'empire des Almohades⁴³ sur tout le Maghreb et une partie de l'Andalousie. La propagande pour le Soufisme était faite par des concepteurs très connu, le maître de Soufisme était Abdelkader El Djilani⁴⁴ mort à Bagdad (1196). Les idées de cette personne pieuse envahissaient presque toute la région. Les élèves de ce maître, qui avait enseigné en

⁴¹ Dans les principaux traits de sa doctrine théologique, Ibn Tumert se rattache à des idées et des points de vue, qui est en opposition avec la situation théologique du Maghreb et qui avaient pris corps dans l'école de Bagdad et particulièrement dans la doctrine de Ghazali (GARCIA-ARENAL, 1990).

⁴² L'émergence du Soufisme durant la gouvernance des Almohades était un élément qui aidait à la propagande de l'idée, puisque le Mahdi des Almohades était un Soufi, très versé depuis sa jeunesse dans la théorie Soufiste. Ce courant trouva un terrain pour le travail et la diffusion (OULHAJ, 2018).

⁴³ La doctrine d'Al-Ghazali, pour laquelle les Almohades ont trouvé des partisans et des prédicateurs, et les livres d'Al-Ghazali ont été publiés tels que : Usul al-Fiqh, ressuscitant Alam Al-Din, et d'autres, parce qu'Ibn Tumert avait été étudiant aux mains d'Al-Ghazali.

⁴⁴ Grand savant, spécialiste du droit Hanbalite, ainsi que celle d'éducateur dans la voie Soufie et connu pour son ascétisme. Son influence était telle qu'elle dépassait de loin les frontières de l'Irak, et cela même avant sa mort.

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

Andalousie et le Maroc et à Bejaia, ils adoptaient volontairement les idées. Ils trouvèrent de lui, le meilleur chemin vers l'éloignement de la vie royale (ALOUANI, 2008).

Le culte pour le Mahdi Ibn Tumert s'était suivi dans les régions qui avaient connu une influence de ce personnage sacré des Almohades. Son tombeau à Tinmmal est un objet de vénération par la population. Il exerça une grande influence à travers les foyers ruraux⁴⁵. Le culte de Mahdisme exista fortement en Afrique du Nord en parallèle avec le culte Chérifienne. Les derniers réclamaient une appartenance religieuse noble. Les premiers c'est une réalité sociale née en Afrique du Nord après des preuves lancées par les prometteurs afin de gagner le soutien moral de la population⁴⁶.

En effet, l'Afrique du Nord était dans une situation chaotique, une désorganisation du territoire, à cause, de la multiplication de guerres entre les tribus, entre les États. La population n'avait pas trouvé depuis des siècles une stabilité politique et économique et sociale. Le champ religieux de l'époque change à chaque fois, qu'un État adopte une doctrine, obligea aussi à la population d'adopter cette démarche religieuse. Les Fatimides imposèrent la population de suivre le Chiisme, les Almohades forcèrent le peuple de choisir le chemin d'El Mahdi le fondateur de la doctrine et le père spirituel des Almohades.

Donc le choix religieux a été imposé par chaque État, qui veut ancrer sa domination à la fois politique et spirituelle, une voie religieuse propre à eux. La supériorité de la démarche religieuse est une arme très influente. Automatiquement, une démarche politique impose une démarche religieuse (comme les Almoravides, les Almohades, les Idrissides, les Fatimides, les Rustumides). Le message divin est indispensable vers une autorité politique et religieuse dans la région. C'est pour raison, que chaque État utilise une astuce religieuse pour combattre un autre État (c'est le cas d'El Mahdi des Almohades). Qui a imposé à la population de suivre la nouvelle doctrine. Une relation qui domine l'Afrique du Nord depuis la fondation des premiers

⁴⁵ Le culte de tombeau d'Al Mahdi était très répandu en Afrique du Nord, ses adeptes font de sa tombe un lieu sacré. Le calife Abdel-Moumen avant d'y aller vers une conquête, il doit passer par la tombe d'Al-Mahdi pour obtenir sa baraka. L'influence de courant (Soufisme) concernant le culte des tombeaux.

⁴⁶ Les études historiques ou anthropologiques ont rattaché le culte rendu à la tombe du Mahdi Ibn Tumert tantôt à l'essence éternelle du Maghreb, terre de vénération des saints et des marabouts, des arbres et des pierres, aire de développement privilégié des tensions entre versions rigoristes et puritaines de l'islam et manifestations populaires de la religiosité, tantôt à un effet artificiel de propagande.

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

États tels que les Rustumide de Tihert, Idrisside de Fès, Aghlabide de Kairouan, Fatimide de Mahdia, et d'autres États qui viennent après la chute des autres.

IV. 2 : Les karamat, une preuve de la sainteté.

Pour les Soufistes la wilaya d'un saint, d'un Ouali⁴⁷ c'est la place qu'il avait gagné dans le paradis à côté de Dieu. À travers ses pratiques de dévotions envers lui (Dieu). Il y avait aussi la notion des pôles (Qutb⁴⁸) qui était l'un des degrés du Soufisme. Un homme Qutb, il atteint le plus haut degré de Soufisme. Dans la vie, ils élaboraient des chemins qui mènent tous vers le Dieu (conserver sa religion, propager la religion à travers toutes les places). En parallèle faire aider les gens qui étaient dans le besoin, éloigner du mal, s'approcher du bien de Dieu. Les Soufistes disaient que dans chaque période il y avait un Qutb, chaque région, chaque place, chaque zone, on trouve un Qutb, un emblème de purification.

Pour les prometteurs de ce courant, qui réclamaient la baraka, selon eux c'est l'une des preuves d'un Ouali, d'un saint, et l'homme ne pouvait pas être un Ouali⁴⁹. Sauf s'il avait des preuves absolues, et d'un miracle, ou une Karamat qui était le cœur de la baraka⁵⁰. Dans le

⁴⁷ Le Ouali, un personnage sacré, peut-être un responsable d'un établissement religieux, un chérif, une filiation noble, les habitants lui offrent le nécessaire pour qu'il soit heureux d'eux. Le sanctuaire d'un Ouali vénéré, le tombeau du derviche, du marabout mort en odeur de sainteté, au-dessus duquel les fidèles élèvent des koubbas et où les hommes pieux vont reconforter leur âme aux heures de la prière, où les habitants des tribus voisines viennent en pèlerinage à époque fixe, où les Tolbas, entretenus par les fidèles, récitent, sans cesse, les versets du Coran, sont des zaouïas. L'imaginaire populaire définit l'Awliya avec plusieurs noms et formes. Chaque nom diffère des autres selon le métier qui lui est assigné. Parmi ces noms sont les plus répandus dans la région du Maghreb en général et en Algérie en particulier, on mentionne le mot « marabout, Ouali », derviche et pauvre (DOUTTE, 1909).

⁴⁸ Qutb : l'idée de soufisme sur le Qutb, c'est une interprétation de la pensée Chiite sur l'imam. Le Qutb chez les Soufistes le personnage le plus sacré, et qui ne commis pas l'erreur. Loin de tomber dans les erreurs durant sa vie. Les chiites disent qu'il y a des connaissances secrètes, sauf l'imam qui est capable de les déchiffrer car c'est un élément de Dieu sur la terre. Il l'assure la connaissance à son serviteur. Pour les Soufistes c'est le même pour le Qutb qui a des connaissances discrètes sur la vie. Les Soufistes disent que les prophètes et les Ouali de Dieu sont égaux. Sont tous des favoris de Dieu. Le plus haut degré selon eux c'est l'homme complet ou le Qutb. Et les caractéristiques des Qutb selon les Soufistes : sont des délégués de Dieu sur la terre, Il les protège toujours. Ils ont une lumière divine comme le prophète. Ce sont les préférés de Dieu sur l'ensemble des personnes. Ils ont une connaissance de l'invisible et du secret, ils connaissent le passé et l'avenir. Les porteurs de la baraka et de la bénédiction (pouvoir, preuve de leur sainteté).

⁴⁹ Le saint gardien qui possède le pouvoir émane de son corps vers tout ce qu'il touche, y compris les vêtements, la nourriture et les outils qui restent attachés à son corps et à ses os après sa mort, comme le porte généralement le bon gardien en tant que responsable de la religion

⁵⁰ Un homme doit affirmer sa sainteté par la voie des Karamat. Cette règle doit être générale pour que le saint prenne le titre d'un homme vénéré et sacré par la population, ainsi son entourage. Cependant, ses traits de sainteté, de sacralisation sont toujours dessinés par un dôme ou un mausolée couvrant le sanctuaire ou le sanctuaire de ce saint, et cette bénédiction, bonté, pitié et vertu s'étend du saint.

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

cadre de la pensée populaire sur croyances religieuses la baraka prenait un sens d'une force surnaturelle. Il saisit un sens si la force s'agit d'un pouvoir divin, qui concerna le matériel, les morts, les arbres, les sources d'eaux. Ce sont des forces hors l'ordinaire⁵¹.

Pour le sujet des Karamat, il y avait des miracles qui étaient vu d'un point de vue logique dans la société. Les Karamat morale qui se trouvaient juste entre les mains des saints. L'ensemble des Karamat vu par la société comme une preuve de la sainteté des saints. Ils seront des objets de vénération. Ils vont créer un climat de sacralisation qui pousse à la naissance de culte des saints. À travers cette notion (Karamat), l'imaginaire populaire devait former un ensemble des histoires et légendes pour être une preuve vivante et convaincante du pouvoir vénérable d'un saint populaire.

IV.3 : Le développement du Soufisme

Pour le Soufisme rien n'est une obligation, le choix divin, c'est le salut vers une amnistie de Dieu sur son peuple, et ses adeptes. Pour cela Khatir Fouad définit le Soufisme comme suit :

« Avant tout, la réalité que vise le mystique est décrite comme un phénomène ample et mouvant. Mais la définition la plus communément admise est celle de la dérivation de Suf (laine). Les ascètes musulmans portaient un vêtement de laine qui était leur signe distinctif. Les adeptes du soufisme sont appelés foqara (les pauvres en Dieu, Faqir au singulier). La finalité du soufisme est d'atteindre une certaine forme de « sainteté ». Le tassawwuf ne s'inscrit pas dans une discipline scientifique formelle, comme le droit ; il se distingue par son aspect supra-rationnel : « La science soufie repose sur l'inspiration et le dévoilement spirituel » (KHATIR, 2018, p. 18)

Ce courant qui s'inspira des idées d'Ibn Arabi (1240)⁵², l'Andalousie musulmane était le foyer de propagande à la faveur de Soufisme. Plusieurs maîtres prenaient en charge la diffusion de cette idée, à travers l'Afrique du Nord. Plusieurs facteurs aidaient les prédicateurs

⁵¹ Quant au sacré, il s'est formé à travers de nombreuses interactions religieuses, politiques ou sociales, ce qui lui donne la possibilité de survivre et de pérenniser malgré la disparition de la religion ou sa dissimulation d'une sorte de socialisation sur le sacré.

⁵² Il est considéré comme un philosophe ou comme un mystique, comme un hérétique ou comme un saint, un fait demeure incontournable : avec plus de quatre cents ouvrages à son actif, Ibn Arabi figure parmi les écrivains les plus féconds de la littérature arabe.

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

à lancer la diffusion du message à travers le milieu rural (tribal) et urbain. L'importance et le point des grandes villes (Fès, Marrakech, Oran, Tlemcen, Bejaia, Achir, Bone, Mahdia, Kairouan, Tripoli.).

Donc le chemin tracé par le soufisme selon Rachid Chih :

« Il fut ensuite propagé et vulgarisé aux XII^e et XIII^e siècles à l'intérieur de groupes d'adeptes que l'on finira par appeler *turuq* (pluriel de *tarîqa*). Le *tarîqa* qui signifie la « voie », celle qui mène vers Dieu, est souvent perçue comme un groupe uni par un ensemble de croyances et de pratiques communes et parfois par un réseau de relations sociales ; d'où sa traduction en français par « confrérie » ou « ordre mystique », mais elle est aussi et d'abord un cheminement initiatique, un accès à la connaissance directe de Dieu qui confère le statut de saint (*walî* » (CHIH, 2004, p. 80)

Son ancrage était les villes et les zones métropoles. Ils lancèrent une philosophie concernant le culte de Dieu, et les différentes pratiques de la dévotion et de sacralisation de créateur. Ce courant avait une influence morale ; la *baraka* réside dans le cheikh, l'adepte de soufisme. Le Soufisme lui-même était basé fondamentalement sur la doctrine et l'initiation et aussi la méthode spirituelle. Selon eux, la base de la doctrine exista dans le coran, l'initiation c'était le détient d'une force et influence morale. Cette force se résuma dans le pouvoir de la *baraka*. Le troisième point c'est la méthode pratiquée par le cheikh Soufiste, qui avait choisi une bonne conduite. Qui évita les péchés qui l'empêchèrent d'accéder aux secrets divins.

Les routes ont été, durant la plupart du temps des espaces libres pour la circulation. Tous les chemins qui mènent vers le Maghreb occidental étaient calmes, toutes les routes qui relient la partie Sud de l'Andalousie et le Maghreb occidental étaient tranquilles. Un climat favorable aide les prédicateurs à diffuser le message dans les villes et les campagnes (AMARA, 2012). Le Soufisme appelle à l'honnêteté envers le Dieu, appelle à la tranquillité de l'âme, et l'éloignement de la vie des palais qui mènent selon eux à l'enfer (CHIH, 2004). L'attachement de Dieu, donner l'âme à son vrai propriétaire revient d'une richesse agréable à la personne honnête. À propos de la même idée :

« Ils sont parvenus à un tel degré de proximité de Dieu qu'ils contemplent les manifestations de l'unicité divine. Ce qui explique pourquoi il

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

est dit du soufisme qu'il est la science de la vérité ('ilm al-haqîqa), la science intérieure ('ilm al-bâtin), la science des cœurs ('ilm al-qalb), la science donnée par Dieu ('ilm laddûnî), la science des dévoilements ('ilm al-mukâshafât), la science des secrets ('ilm al-asrâr), la science cachée ('ilm maknûn), la science seigneuriale ('ilm rabbânî » (CHIH, 2004, p. 81)

L'idée du Soufisme gagna du terrain, depuis le XI^e et XII^e ce nouveau courant domina le champ et la production spirituelle du Maghreb et de l'Andalousie musulmane. Après avoir conquérir l'Orient musulman, les prometteurs de ce courant avaient formés plusieurs personnes pour transmettre l'idée au Maghreb et l'Andalousie. Pour cela, la naissance d'un culte des saints était un phénomène attendu. Vu la multiplication de contact entre les villes et les différents promoteurs de Soufisme en Afrique du Nord. Une fréquentation assez quotidienne, la population était toujours prête à recevoir, accueillir les adeptes de Soufisme.

L'idée de Soufisme portée évidemment par des cheikhs, des oulémas qui avaient une influence considérable sur la population des saints (wali, qui ont la wilaya (sainteté). La diffusion rapide du message divin de cette doctrine revient essentiellement à l'adhésion du peuple à la faveur du Soufisme. La liberté de circulation entre les villes du Maghreb avec l'Andalousie. Le rôle joué par plusieurs des villes qui évoluaient des véritables centres de diffusion à travers la région. La facilitation d'un contact permanent entre les grandes villes et les alentours, et entre les tribus de la montagne (Rif, Atlas, Kabylie, Aurès...).

Octave Depont et Xavier Cappolani explique le Soufisme comme suit :

« Le but du soufisme ou tassawwuf, nom sous lequel le mysticisme s'est introduit dans la langue arabe, est de mettre dans la conscience de l'homme, l'esprit caché de la loi en accord avec la lettre, et d'arriver, par des pratiques pieuses, à un état de pureté morale et de spiritualisme tel que l'on puisse voir Dieu face à face et sans voiles, et s'unir à lui. Pour atteindre au premier résultat envisagé, les soufis, tout en affirmant, d'ailleurs, les doctrines du Prophète, tout en enseignant la morale la plus pure, en donnant, eux-mêmes, l'exemple de toutes les vertus, réduisaient les préceptes coraniques à l'interprétation allégorique. Et pour toucher au but suprême : la vision de Dieu,

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

l'Ittisal (l'union⁵³), l'anéantissement de l'individualité dans l'essence divine, ils s'appuyaient sur divers passages, toujours interprétés à la lettre du Livre et, notamment, sur celui où il est dit que Dieu fait émaner la création et puis la fait rentrer en, lui-même (DEPOND, Octave & COPPOLANI, Xavier , 1897, p. 8)

Les grands maîtres de Soufisme qui dominaient le champ spirituel à travers tout le Maghreb depuis le XI^e et XII^e. Ils faisaient un travail de sensibilisation durant des longues années. Chaque ville devenait un centre de propagande à la faveur de Soufisme. Les maîtres préférèrent le déplacement entre les villes, entre les tribus pour diffuser facilement le message. Le Maghreb un terrain favorable et acquis à l'idée de Soufisme. Le visage religieux changea depuis la naissance des maîtres qui devenaient par la suite des saints. Les adeptes qui occupaient la tâche de diffusion, le Soufisme repartit par plusieurs chemins qui menaient aux différentes villes et campagnes.

Il faut noter que pendant la période des Almohades, les cheikhs de Soufisme trouvaient un bon espace de travailler, sensibiliser la population. Les souverains des Almohades encourageaient la population d'apprendre et connaître les leçons de Soufisme. Ce mouvement prenait de l'ampleur lors de la gouvernance des Zianides de Tlemcen. Le soufisme à partir de XII^e siècle trouva un très bon accueil. Il avait réussi de conquérir toutes les régions pour devenir mouvement social, politique et religieux et même culturel.

IV.4 : Le Soufisme à partir de XIII^e siècle

Juste après la chute des Almohades, le pays était face aux différents problèmes politiques, religieux, et sécuritaires. L'absence d'une vraie force capable de gérer les sociétés. Une raison par laquelle la population pense d'orienter ses vœux vers les personnalités Soufistes de l'époque. Ils trouvaient un terrain favorable pour le travail. La bonne propagande pour le courant, voir même les pouvoirs des saints locaux (Karamat), une publicité a été faite pour eux. Ils transformèrent une source d'inspiration pour toutes les sociétés. Ce phénomène poussa à naître et réanimer le culte des saints. La multiplication des rites à la faveur des tombeaux, et les

⁵³ Pour cela, les deux auteurs, ont souligné le sens de Soufisme, en tant qu'élément important dans la philosophie musulmane (Et pour toucher au but suprême : la vision de Dieu, l'*Ittisal* (l'union), l'anéantissement de l'individualité dans l'essence divine, ils s'appuyaient sur divers passages, toujours interprétés à la lettre du Livre et, notamment, sur celui où il est dit que Dieu fait émaner la création et puis la fait rentrer en, lui-même.)

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

mausolées des saints. La naissance des confréries religieuses, le travail quotidien à la faveur des groupes locaux. Il devenait par la suite, tous les groupes réclament une appartenance à un cheikh, un saint. C'était le visage général de l'Afrique du Nord après la chute des Almohades.

Le travail s'accéléra depuis la proclamation de l'État Mérinide à partir de XIII^e, le Soufisme devient le courant qui a connu une adhésion grandiose de la population. L'idée a envahie tout le Maghreb, l'assistance de la population aux différentes leçons et aux productions des Soufistes. La naissance des saints qui ont été déjà des maîtres, des concepteurs de Soufisme depuis les premiers temps de son apparition en Afrique du Nord. Les grandes villes, où le Soufisme domine le champ spirituel, des écoles religieuses, des établissements destinés aux adeptes de Soufisme. Des étudiants de différentes régions déplacent vers les villes pour apprendre les principales règles de l'idée, pour qu'ils soient après la formation des nouveaux maîtres, qui vont diffuser le Soufisme à travers les tribus, et les campagnes. La gestion de la communauté devient entre les mains des Soufistes (CHIH, 2004)

Les cheikhs de Soufisme installaient à travers les tribus, et les villes, des écoles, des établissements pour faciliter la tâche à la diffusion des idées. Des régions comme le Rif, Atlas, l'Oranie, la Kabylie, ils devenaient des centres attirants des étudiants qui préférèrent le Soufisme. Car, le seul chemin de dévotion qui mena vers le Dieu. La vie royale, des palais, n'avait pas attirée les personnes. Mais, ce sont les Soufistes qui avaient une méthode très facile, le développement de cette idée, de cette doctrine touche toute l'Afrique du Nord (Rachid Chih, 2004), y compris le grand Sahara, et le Soudan. La naissance des saints, des grands maîtres, et aussi, la naissance des établissements a facilité la domination de Soufisme sur l'ensemble de la région.

V. La naissance des confréries religieuses, un autre visage de Soufisme

Le développement de Soufisme n'avait pas s'arrêté uniquement à la diffusion et à la propagande de l'idée à travers l'Afrique du Nord. La naissance des établissements religieux guidés notamment par les promoteurs de Soufisme pris le chemin vers la création des confréries religieuses. Qui vont développer encore une fois le Soufisme qui va y arriver à son sommet depuis sa création à partir de XI^e. Toute l'Afrique du Nord sera touchée de cette évolution de

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

la doctrine, elle va influencer sur toutes les villes, et les régions sans exception. En ajoutant dans le même sillage l'idée de Salah Alouani :

« Il avait attiré les humbles vers l'humble piété des cœurs et vers l'amour désintéressé. Cet amour si désintéressé faut-il, n'empêcha pas les hommes du peuple, comme plus tard les lettrés, de sentir le profond besoin de croire en un surnaturel à leur portée, ce qui les a amenés tout naturellement au respect inconditionnel du wali (ami de Dieu), intercesseur utile et investi d'une puissante baraka » (ALOUANI, 2008, p. 10)

Les premières confréries qui étaient nées à travers tous les coins du Maghreb, s'inspiraient toujours des idées du père spirituel de Soufisme (Abdelkader El Djilani mort à Bagdad 1197)⁵⁴. L'homme qui avait passé par l'Andalousie et le Maghreb occidental et central. Qui enseigna aux adeptes les premières leçons sur le Soufisme, qui existaient en Orient notamment en Turquie, Iran, et l'Asie mineure. Le milieu tribal et la formation des États aidaient et facilitaient le travail vers la création des différentes confréries. Les villes étaient le terrain d'apprentissage de Soufisme, les campagnes comme des centres de propagandes.

L'idée de la création des confréries religieuses qui dépendaient au courant Soufiste. Il revenait fondamentalement à l'émergence et l'évolution politique de l'idée à travers tous les endroits connus de l'Afrique du Nord⁵⁵. Une transformation suite à la prise le chemin vers l'avant, remarquant l'adhésion de la population. Automatiquement une émergence d'un ordre politique et religieux. Cette implication des idées fondées par les nouveaux maîtres de Soufisme. Cette catégorie qui avait reçu la première formation de Soufisme par les grands

⁵⁴ Le fait que les ordres Soufis en Afrique du Nord sont les mêmes qui incarnent ou reflètent la réalité de la wilaya et de Rabat lui-même. Et que tous les conflits et développements des mouvements religieux qui ont traversé les coins du Maghreb, suivis des morillons et des dates des saints ; au motif que ces derniers descendaient du soufi. Et passaient son phases et rôles pour les rituels et la stature des saints dans la société berbère pour devenir l'un des rôles des ordres soufis, historiquement et même géographiquement.

⁵⁵ Cette transformation a conduit à l'adaptation des sociétés de la région à entrer sur le théâtre des événements historiques. À contribuer à la construction de leur histoire avec l'institution du tarîqa devenue à l'avant-garde dans ce domaine. À résoudre l'alternative qui peut résulter de la dualité de l'appartenance au tribalisme et de la fidélité aux confréries. Vers ce stade qui a défini le début de la formation des tribus modernes. Créant ainsi une rupture avec l'ancienne structure tribale de la région. Cette adaptation a été représentée en devenant le pilier de ces tribus basé sur la tutelle religieuse et la lignée honorable du grand-père fondateur au lieu du tribalisme seul.

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

maîtres, cheikhs, les élèves, à leurs tours, ils développaient à la fois l'idée et le courant. Ainsi que pour prendre un nouveau chemin de gratitude et de reconnaissance.

Le terrain était très favorable à la fondation des confréries, leur rôle social et religieux marche toujours ensemble. Ils gagnaient la sympathie de la population qui chercha un appui auprès des maîtres et des cheikhs. Le point lourd s'exprima à travers le respect énorme réservé aux personnages pieux, aux saints (protecteurs de l'espace). Très connu par un large savoir, une richesse religieuse et une connaissance de la mentalité tribale et urbaine. Ce comportement et la connaissance de l'ordre avait facilité la tâche au travail des confréries à travers l'Afrique du Nord. Les traditions et les coutumes tribales de la population étaient protégées par les maîtres qui étaient les premiers défenseurs des anciennes pratiques et leurs maintiens. Le maintien et l'existence de cette culture par les diverses confréries religieuses accéléraient à la réanimation du culte des saints⁵⁶.

Le saint devient le médiateur par excellence (entre les villageois ou les marchands, et les Bédouins), ou l'intercesseur auprès de Dieu. On le sollicite contre les accidents climatiques et les malheurs naturels, pour faire cesser la pluie ou, plus souvent, la sécheresse, ou pour repousser les attaques des bêtes sauvages. Du paysan pauvre au riche commerçant, du prince almoravide au souverain hafside ou au sultan mérinide, tous cherchent la bénédiction ou la compagnie des saints. Soufisme et sainteté sont deux phénomènes différents, mais qui se conjuguent fréquemment. Aux saints sont attribués des vertus mystiques, aux maîtres soufis la bénédiction qui découle de l'amour de Dieu. Au cours des XIII^e–XIV^e siècles, apparaissent ainsi les premières confréries soufies qui, en essaimant d'un bout à l'autre du monde musulman, forment un contre-pouvoir face aux autorités locales et servent de base à l'islamisation de l'Afrique subsaharienne au cours des siècles suivants (BURESI, Pascal & GHOUIRGATE, Mehdi, 2013, pp. 93-94).

Les confréries religieuses, étaient à la fois une formation et une évolution de Soufisme. Des structures créées par des élèves qui propageaient l'idée à travers l'espace rural, tribal, urbain. Pour toucher tous les groupes, qui sont loin de l'influence des pouvoirs et les royaumes.

⁵⁶ C'est un encouragement, et une chance à la population d'organiser des rites à la faveur des saints protecteurs, propriétaires des établissements religieux.

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

Chaque confrérie (Chadiliya, Qadiriya⁵⁷, Khalouatiya, Amiriya, Hansaliya,) étaient fondées à partir du Soufisme. Ils avaient les mêmes idées, elles appelaient toujours à l'unicité de Dieu, et la façon d'obtenir sa bénédiction. La population adopta comme le passé, l'idée des confréries. Chaque tribu regroupa une confrérie, ou plusieurs à la fois. Une influence totale, une vie sociale qui sera fondamentalement touchée par un autre visage de Soufisme plus organisationnel. Les leaders des confréries vont travailler à renaître les croyances Amazighes autour des croyances populaires sur les objets divers qui étaient vénérés depuis des siècles par la population de l'Afrique du Nord.

Les originaux de confréries sont multiples, mais, la plupart des ordres religieux sont originaires du Maroc. Ils réclament l'appartenance à la famille d'Idriss I, une filiation noble pour la plupart des ordres religieux connus. Cette appartenance jouera un rôle primordial dans la propagande de cette idée. Il y a des confréries religieuses qui sont issues du milieu populaire, n'ont rien à avoir cette filiation réclamée. Parce qu'il y a des ordres qui utilisent cette idée (l'appartenance à la famille du prophète) pour s'imposer sur le plan politique et religieux. L'ordre musulman qui sembla appeler à jouer le rôle le plus brillant et le plus actif. C'est-à-dire qui semble appelé à porter les plus rudes coups à la civilisation et au progrès⁵⁸.

Le rôle de l'arbitrage en cas des conflits, notamment avec le pouvoir central, et pour éviter les différends entre la population des tribus et l'autorité. Les confréries vont s'imposer pour défendre les habitants, et régler les rixes et les dépassements avec les autorités centrales. La population était largement satisfaisante de cette tâche décisive qui éloigner l'autorité sur eux. Le pouvoir central n'exerça pas son autorité sur les tribus qui ont été sous la domination des walis ou les maîtres fondateurs des confréries. Les acteurs vont prendre une place spéciale, cette sacralisation était venue suite à un examen pour affirmer la dimension spirituelle des personnes. Cette vénération continue de dominer toutes les régions en Afrique du Nord, avec la multiplication des confréries religieuses.

Pour cela Allaoua Amara ajoute :

⁵⁷ Une confrérie Soufie originaire du Maroc, connaît un développement transnational remarquable durant le moyen-âge.

⁵⁸ Chaque ordre, en effet, avait une chaîne historique et une chaîne mystique ; la chaîne historique nous fait connaître tous les grands-maitres de l'ordre qui s'est succédé depuis le fondateur.

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

« L'islam maghrébin a développé une littérature édifiante qui servait à l'éducation des croyants et à la méditation des dévots, et répondait à un idéal de pureté morale et de communion de cœur avec Dieu. Bien que le Maghreb oriental ait connu cette production dès le XI^e siècle, il faut attendre le siècle suivant pour voir émerger les premières écritures hagiographiques dans le Maghreb occidental. Quelques années plus tard, le Maghreb occidental allait connaître une production hagiographique importante qui se prolonge au-delà du Moyen Âge, témoignant du contrôle exercé par les groupes mystiques sur des régions aussi bien fortement urbanisées que rurales » (AMARA, 2012, p. 36)

L'objectif principal des confréries c'était la sensibilisation de la population pour adopter encore une fois cette nouvelle idée (confrérie). En Afrique du Nord beaucoup de villes qui devenaient des centres des ordres religieux. Ils préférèrent la diffusion dans les centres urbains et même à travers les tribus et les campagnes, des contacts permanents avec les villes (le berceau des ordres). La plupart des confréries, dès leurs naissances adaptaient les leçons anciennes et nouvelles de Soufisme. Plus tard, c'étaient les maîtres qui avaient créés et enseigner leurs propres programmes, leurs démarches.

Au début, chaque fondateur d'un ordre, avait son propre procédé à exposer aux nouveaux adeptes dans la plupart des cas. Il exista toujours un fond commun majeur et fondamental entre les confréries qui étaient issus d'une même école, d'un tissu social unie. Les fondateurs appartenaient et issus d'une même culture populaire, un entourage social commun. L'influence de la culture Amazighe dans la démarche des confréries c'était vraiment remarquable à travers l'introduction de la notion des Karamat parmi les pouvoirs connus des saints, des cheikhs. La réanimation de la culture ancienne (la croyance aux objets sacrés) devenait durant cette période un élément de la nouvelle formation des saints, qui vont prendre la place des objets anciens vénérés. C'est une culture qui avait des ancrages parmi la population de l'Afrique du Nord. C'est la même pensée qui venait d'être réanimé par la naissance des saints.

L'organisation générale des confréries était sous les ordres des fondateurs, puis les adeptes après la mort de créateur de l'ordre. Un centre de l'ordre était la source de toutes les démarches (le développement de l'ordre). Le fondateur avait un accès direct aux différentes

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

régions, grâce premièrement aux adeptes. Qu'il eût réussi de créer des établissements et des écoles pour enseigner et fait l'appel à la population à adhérer à l'organisation. La démarche nécessite toujours des efforts versés par le fondateur et les élèves. Ces derniers, vont revenir à la région natale pour créer des établissements appartiennent à l'école mère, ou de fonder des nouveaux ordres. C'est une passation d'un pouvoir politico-religieux aux adeptes du courant. L'objectif c'est d'assurer la continuité de la pensée du fondateur et ses pensées.

L'ouverture des écoles, médersas coraniques accéléra la naissance d'une catégorie des lettrés. Les enfants ont adhéré massivement à l'ordre. La population cherche un refuge chez les cheikhs des confréries qu'ils possèdent des Karamat, des bénédictions. Il a aidé à la propagande et la diffusion de ce genre de culte, qui sont des éléments sociaux et culturels. Le culte des saints arrive à toucher même les chefs, les cheikhs des confréries⁵⁹.

Le chef de la confrérie avait tous les pouvoirs et les droits de créer des écoles, et de nommer des responsables qui géraient les établissements nés après l'obtention d'une autorisation de la part du chef, du fondateur de la confrérie. Dans toutes les villes il y avait des écoles coraniques, des centres qui appartenaient aux différentes confréries. Ils prenaient en charge l'enseignement et la diffusion du message religieux et la pensée mystique à la population des tribus. L'Afrique du Nord était entièrement bouleversée par cette catégorie. Le visage religieux de l'époque de XIV^e était dominé par les confréries qui ancrèrent le spirituel et l'ascétisme. La nature sociale de l'époque encouragea la naissance de cette secte, qui appela toujours à la purification envers le Dieu.

La stabilité politique et sociale, était le travail des maîtres, incontestablement d'une bonne réputation, la justice sociale était le souci principal des habitants. L'application de l'ordre coutumier était un fait major dans la gestion des cheikhs des confréries. Un élément qui participa à l'ancrage de cette croyance aux saints éminents. Les villageois et les tribus sacralisaient cette option, en cas de conflit, la justice sera rendue par les maîtres. Le pouvoir

⁵⁹ Les saints qui étaient généralement des maîtres des confréries, des élèves, des adeptes, recevaient une formation très rigoureuse par les fondateurs et les maîtres de Soufisme. La continuité de ce courant était maintenue grâce à cette catégorie des saints. Le respect de la population à eux, fera une manière d'exercer quotidiennement une autorité spirituelle, plein des miracles attribués pour dénicher le génie et la nature de pouvoir de la majorité des saints en Afrique du Nord. Le maintien de l'ordre venait de rétablir à nouveau dans les milieux ruraux après l'intervention des saints. Dans toutes les régions, il y avait plusieurs saints, qui assuraient l'enseignement des règles de la religion dans des écoles coraniques, et le maintien des traditions et des coutumes.

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

central n'intervenait pas dans la gestion autonome des tribus, mais, il engagea des discussions avec les chefs de différents ordres pour organiser la collecte d'impôts, et les taxes. Parfois, il y avait des tribus indépendantes qui refusaient de payer une des amendes à l'autorité centrale. Elles échappaient d'une manière ou d'une autre de cette autorité, grâce à la mobilisation qui était faite par les chefs des ordres et leurs élèves. Ils étaient des chefs, des enseignants, des personnages vénérés, qui assuraient leurs responsabilités devant la coutume sociale, afin de conserver l'ordre qui était établi depuis des siècles.

Concernant l'implication des confréries dans les affaires quotidiennes. Elle était faite en accord avec l'autorité tribale, une organisation à la fois religieuse et sociale. En cas de dérapage, les personnes pieuses (maîtres des ordres) avaient un pouvoir magique, hors commun, utilisable pour remettre les choses à leurs anciennes places. La désorganisation n'était pas acceptable, ni tolérable par l'autorité tribale, ni, par les maîtres.

« Les Mutassawwifa, porteurs de baraka devinrent des guides religieux craints et respectés par des populations frustrées désireuses de recueillir de ces hommes, porteurs de « sainteté », une parcelle de la bienfaisante influence qui chasse et qui détruit les forces du mal (ALOUANI, 2008, p. 8)

Pour cela :

« La pratique d'un soufisme qui renforçait les exercices cultuels et qui par surcroît permettait la vision d'Allah ne pouvait manquer de plaire aux croyants. Elle donnait à ceux-ci la possibilité de jouir de l'amitié, de l'intimité d'Allah et de recevoir sa Grâce et ses Dons » (ALOUANI, 2008, p. 7).

Tous les saints du Maghreb, avaient un certain nombre des miracles. Leurs installations dans le milieu tribal étaient à partir de XII^e et XIII^e siècle. Chaque région avait son propre saint, son édifice religieux réservé à l'enseignement de la Sunna, et le Fiqh, sciences islamiques. Le lieu de la résidence des saints devenait par la suite un centre, un endroit sacré par les habitants. Qui cherchaient de reprendre le calme et la bénédiction auprès des saints. Des personnages qui avaient un pouvoir et une autorité absolue sur un espace bien défini. Ils engageaient, passent leurs vies à protéger l'endroit, de mettre fin aux conflits entre les tribus. Ils étaient pendant des siècles des patrons absolus des territoires, des espaces, des zones. Au-delà de ce qu'il faut faire

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

et de la simple obéissance à la loi, les soufis prônent ce qu'il faut être. L'acquisition de valeurs spirituelles qui parvenaient de couronner la connaissance des sciences de la religion et de la charia en particulier.

Il faut citer qu'il y avait des milliers de personnes (cheikhs) qui recevaient une formation intensive de la part de cheikh Abu Médian⁶⁰ et El Ghazali. Ils s'occupaient de propager le Soufisme par une voie confrérique. Ils utilisaient les Karamat pour sensibiliser la population qui évoluaient très attaché aux différents cheikhs (fondateurs des confréries). Une conviction résida dans les âmes des populations de l'époque, que le cheikh était un savant, pieux, sa visite est une obligation pour obtenir auprès de lui sa baraka⁶¹. Par la suite, les tombeaux de cheikhs devenaient un objet de vénération⁶². Toujours les Karamat, et les bénédictions vont continuer de résider chez le saint. Ce culte prend de l'ampleur en Afrique du Nord. Toutes les confréries religieuses en Afrique du Nord travaillaient à encourager le culte des saints⁶³. Cette tradition avait réussi d'envahir toutes les régions.

En remarquant aussi, dans chaque ville du Maghreb, il y avait un saint influent (gardien spirituel de la ville), très connu de sa tolérance, de sa grâce, de sa justice. Les gens étaient derrière cette personne honorable. Ils souhaitaient à tout prix un climat de justice, à l'égard du pouvoir central. L'existence des saints reflète que l'élément Berbère n'avait pas oublié ses anciennes inspirations. Avant l'apparition de l'Islam, ils faisaient le pèlerinage aux différents lieux sacrés afin d'obtenir la baraka. Dont le but d'éloigner le mal, et assurer la fécondité. Les

⁶⁰ Abou Médian fut vraiment un homme supérieur et sa réputation n'était pas usurpée. Il fut un vrai Soufi dans toute la force du terme ; les auteurs musulmans vantent tous sa sagesse, sa science et son humilité. Abou -Médian n'était donc qu'un habile philosophe et un grand Soufi.

⁶¹ Les pouvoirs pouvaient être des miracles, des Karamat qui exprimaient que les saints étaient des personnages d'un grand pouvoir, ils avaient les capacités d'accéder à l'invisible. Ils disposèrent la force morale et physique. Cette puissance robuste était largement utilisée par eux pour que l'ordre coutumier et social soit toujours maintenu. Cette force avait été utilisée par les saints pour assurer le maintien de l'ordre coutumier qui était la base de l'existence de chaque entité villageoise ou tribale.

⁶² Les soufis croyaient en leurs cheikhs en leur vie et en leur mort, et en la relation des morts aux vivants comme il est nécessaire de rendre visite au défunt dans sa tombe car le tuteur ne perd pas son honneur après sa mort, mais l'oblige plutôt dans sa tombe. Quand le saint meurt, ses caractéristiques et ses talents augmentent avec son âme. À son isthme, et son âme a une relation complète avec sa tombe, car les Karamat du saint restent même après sa mort

⁶³ Le saint est l'intercesseur entre la divinité et la population. Ce saint aperçu par la population comme un être invisible, qui vit en cachette toujours, qui assure la protection de sa communauté. Il rend le lieu un espace sacré, plein de bénédiction. Son culte est transmis à ses descendants.

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

rituels étaient pratiqués devant une pierre sacrée, un gigantesque arbre, à l'intérieur d'une grotte (BASSET, 1920)

Des festivités, des rites durant les fêtes religieuses et saisonnières étaient organisées devant la résidence des saints, sa demeure, son tombeau. L'organisation d'un pèlerinage annuelle et quotidienne dans le but d'obtenir la baraka. Une coutume qui exista déjà en Afrique du Nord, où la population locale visita les grottes. Les arbres sacrés, les rochers, des lieux, des demeures des génies dans le but d'éloigner le mal, et assurer la fécondité de groupe et de la communauté. Après l'arrivée de l'Islam, la tradition est maintenue (visite entamée aux différents lieux sacrés), mais. L'organisation de l'évènement sera en face la résidence d'un saint, un Ouali, un ami de dieu, qui réserva sa vie dans le service de la religion et la population. Les attitudes anciennes des berbères étaient revivifiées à travers la Ziara (visites sacrées)⁶⁴.

VI. L'émergence du courant Maraboutique et Chérifien

L'Afrique du Nord était traversée encore une fois dans une autre phase. Cette région a connu des divers mouvements religieux nés à partir de XI^e et XV^e siècle. Notamment après la chute de Grenade en 1492, le dernier lieu de résistance islamique en Andalousie. Cette ville était tombée en ruine, après un long siège. Le rétrécissement du territoire des différents États Musulmans après la chute des Almohades en 1265. Les Mérinides de Maroc avaient conservé un territoire limité, hérité des Almohades. La question Musulmane en Espagne reçoit un coup de force. L'émergence des forces chrétiennes (les États de Lyon, Castalie, Naravas, Barcelone), la chute consécutive des Almohades, les Mérinides de Fès, les Wattassides⁶⁵.

Cette chute de la ville de Grenade en 1492-891 H, le monde musulman était dans une période très délicate. Les États issus de l'empire des Almohades préférèrent de se focaliser sur des futilités et des luttes fratricides. L'empire Ottoman de l'Est domina la partie Orientale du monde musulman. La partie Occidentale à l'époque de XV^e siècle était sous la domination des

⁶⁴ Visiter dans le sens populaire, il est généralement accepté : aller dans des sanctuaires et des lieux saints tels que le pèlerinage. Rendre visite aux tombes des morts et les sanctuaires des saints pieux, pour les bénir et chercher leur honneur et les applaudir. L'importance du sujet réside dans le lien entre le phénomène de la Ziara aux lieux sacrés par les habitants à l'égard des sanctuaires. Les tombeaux des saints, le respect des âmes des hommes justes par les membres de la société et la croyance continue, malgré le développement de la société.

⁶⁵ Une dynastie qui succéda à la gouvernance des vastes parties de l'ancienne dynastie (les Mérinides).

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

Hafsides de Tunis, les Zianides de Maghreb central, les Mérinides⁶⁶ de Maghreb occidental. Des États très faibles incapables de faire face à l'émergence des divers États chrétiens en Europe (Espagne, Portugal, France). Aucune coalition, ni politique, ni militaire, ne s'était entendue entre les trois États pour mettre fin aux forces chrétiennes qui versaient des efforts pour occuper plusieurs villes du Maghreb.

La nature faible des États du Maghreb, et l'appauvrissement d'un front musulman pour contrecarrer l'apparition chrétienne dans la région. L'effondrement d'une ville comme Grenada obligea la population musulmane de chercher un refuge. Un soutien chez les hommes religieux Soufistes influents à travers la région. L'empire Ottoman de l'Est était très loin de reconquérir les terres musulmanes acquises aux chrétiens. Les réfugiés de Grenada sont obligés de quitter leurs terres, pour revenir à la terre natale.

Depuis cette chute attendue. La population de l'époque n'avait pas tardé de prendre les armes contre les Espagnols et les Portugais qui occupaient quelques villes en Afrique du Nord. Comme les Portugais (Sebta en 1415, Tandja, Asila en 1470, Azemmour en 1516). Pour les Espagnols (Milia en 1497, Oran en 1509, Bejaia en 1510). La population était dans le choc, elle sensibilisa les troupes sous l'égide des hommes de Ribat (édifices destinés à la dévotion).

Beaucoup d'exilés qui préféraient de rejoindre l'Afrique du Nord que de rester à Grenada sous la domination chrétienne. Les forces musulmanes de la région étaient incapables de répondre aux provocations et aux crimes commis par les conquérants de Grenada. À l'intérieur d'une société de Maghreb, il s'était développé un courant conservateur, qui chercha l'adhésion de la population à la nouvelle cause. Les hommes religieux dans la société musulmane en Afrique du Nord faisaient le possible pour regagner la paix à la population, ainsi que retarder la menace chrétienne. Ce mouvement à la fois politique et religieux prenait de l'ampleur après la chute de Grenada. Le Maraboutisme et le Chérifisme, les deux mouvements qui avaient changé le visage religieux du Maghreb (GARCIA-ARENAL, La conjonction du sufisme et du sharîfisme au Maroc : le Mahdî comme sauveur, 1990).

⁶⁶ Les trois dynasties issues justes au moment de la chute de l'empire des Almohades. Les trois États partagent le territoire de l'Afrique du Nord de Barqa jusqu'à le Maroc.

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

VI.1 : Le germinal du courant Chérifien

L'histoire des deux mouvements remonta aux premiers temps de la fondation de l'État Idrisside. Cette filiation noble d'Idriss donna la naissance à un courant le Chérifisme. Les descendants de l'imam Idriss I vont porter sans doute la filiation de leur père. Notamment, après l'assassinat d'Idriss I par son serviteur, le fils de l'assassiné prenait la gestion des affaires de l'État de son père. Il commença premièrement à fonder une ville de Fès. Il devenait par la suite un siège de gouvernement de l'État Idrisside. L'organisation de l'administration Idrisside était sous la responsabilité d'Idriss II. L'émergence des Idrissides à travers le Maghreb se coïncida avec la formation de l'État Rustumide à Tihert, les Aghlabides de Kairouan, les Banu-Midrar de Sidjilmissa.

Après la mort d'Idriss II, ses 12 enfants prenaient la direction d'une nouvelle organisation de l'État. Ils repartaient à travers toutes les villes du Maghreb occidental, jusqu'à la ville de Hamza en Kabylie. Les descendants d'Idriss I étaient une force imbattable. Tout le Maroc Occidental réclama l'appartenance noble à cette famille du prophète. Les enfants d'Idriss II, avaient travaillé à conserver l'héritage de leur grand-père, le premier fondateur de l'État. Depuis sa fondation, la ville de Fès a toujours été le siège de la sagesse, de la science, de la paix et de la religion ; pôle et centre du Maghreb, elle fut la capitale des Idrissides hosseïniens qui la fondèrent (BEN ABI ZARÉ, 1860, p. 36).

La naissance de cette catégorie de Chérifisme dans la ville de Fès qui était un centre d'apprentissage du savoir et de la connaissance sous l'époque des Idrissides. Cette ville était le centre préféré pour entamer une sensibilisation pour la cause Chérifienne à travers le Maghreb à la faveur de Chérifisme. Les grandes figures de l'État Idrisside réclamaient l'appartenance à la famille du prophète par la voie de sa fille et son gendre Ali. Le mouvement chérifien avait envahi toute l'Afrique du Nord, sous une couverture politique (État Idrisside) et aussi une couverture religieuse (filiation noble). Ce mouvement dominait le champ religieux à travers le Maghreb grâce à la puissance de l'État Idrisside.

À partir de X^e les déclins commencèrent à affaiblir l'État Idrisside Chérifien, les luttes fratricides basculaient vers le chaos l'existence éternelle de l'État d'Idriss. L'armée Chiite écrasa toutes les résistances Sunnites, Ibadites. La chute des Idrissides était inévitablement

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

arrivée, vers 311h, les Fatimides arrivaient devant les portes de la ville de Fès. Une petite résistance, la ville et l'État Idrisside tombaient sous la domination Chiite.

Le Chérifien de Fès, le Rustumide de Tihert, l'Aghlabide de Kairouan n'étaient pas présents parmi les États indépendants du Maghreb. Le mouvement Chérifien n'avait pas trouvé un terrain à revivre face à l'émergence des Fatimides chiites à travers la région. Le Chiisme devenait la doctrine officielle en Afrique du Nord. La ville de Mahdia⁶⁷, le centre de propagande à la faveur de ce nouveau courant. Le Chérifien n'avait aucune force pour revenir en forme et dominer encore une fois le champ politique et religieux au sein du Maghreb. Cette phase s'inscrit dans l'histoire de ce mouvement qui né après l'arrivée d'Idriss I, et la fondation de l'État Idrisside. L'affaiblissement de la ville de Fès, obligea aux résidus de Chérifisme de voir une autre forme pour s'activer à travers toutes les tribus du Maghreb.

Le mouvement Chérifien avait perdu sa force face au courant Fatimide (Chiisme). Le Maghreb traverse une étape où le Chiisme imposa comme une doctrine officielle à travers la région. Même les États qui venaient après les Fatimides, qui gouvernaient la région au nom de Chiisme, donnant l'exemple les Zirides et les Hammadides. Leurs démarches religieuses étaient fondamentalement chiites. Le terrain était complètement favorisé à un bon positionnement de Chiisme sur l'ensemble de l'Afrique du Nord depuis le X^e siècle. La force de l'État véhicula l'idéologie et sa doctrine officielle⁶⁸.

VI.2 : Le germinal des Almoravides du Sahara

Ce nouveau courant religieux et réformateur à la fois, qui dominait tout le Maroc, et une partie du Maghreb central, et le Sud de l'Andalousie après l'écrasement des États Taifas. L'État des Almoravides de Sahara naît dans une tribu Sanhadjienne, les Lemtuna (les porteurs du voile). Une grande confédération Amazighe habitait le Sahara Algérien jusqu'à le Sud vers le Sénégal. Ses origines remontaient aux environs de X^e, un homme de cette confédération de Lemtuna (Litham) s'était rendu à El Kairouan, cherchant le savoir auprès des maîtres de cette

⁶⁷ Une ville (capitale) Tunisienne construite par le premier Imam Chiite El Mahdi après la fondation de l'État Fatimide.

⁶⁸ Le berbère par la suite embrassa le chiisme, bien qu'il y ait une catégorie de Chérifisme qui travailla dans l'ombre pour s'imposer face au chiisme. Le chérifien de Fès, qui était le berceau des Idrissides pendant des siècles, après l'invasion Fatimide.

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

ville historique. Une discussion entre l'homme et le cheikh, ce dernier, lui conseilla de rendre à Sidjilmissa, pour rencontrer un homme d'un vaste savoir. Il se déplaça auprès d'alim de ladite ville. Une longue discussion sur la vie des hommes, leurs traditions, leurs coutumes. Le savant s'était étonné de l'ignorance totale de la personne, il décida de missionner à l'un de ses élèves la mission de cultiver et propager l'islam dans le Sahara. L'homme s'appelle Abdellah Ibn Yacine, l'homme était Yahia Ibn Ibrahim (BEN ABI ZAR3, 1860)

La population de cette grande confédération Amazighe, avait accueilli avec bienfaisance l'arrivée de réformateur. Les premiers temps, des règles sévères imposaient par Abdellah Ibn Yacine à la population de la confédération. Le moment arriva à un grand mécontentement entre la population et le réformateur. Ce dernier, avec son ami, préférant de s'isoler de reste de peuple. Dans une ile, où, ils créaient un ribat (un édifice), qui devenait un centre de propagande et l'enseignement de Coran et la Sunna aux arrivées à l'ile. Une foule qui s'agrandir chaque jour. Le moment était venu pour lancer des opérations partout pour diffuser l'islam dans le Sahara et les tribus environnantes.

Les premiers temps, ils lançaient des opérations vers le Sud, le Sénégal, le Mali, le Soudan, des royaumes noirs qui adaptaient l'islam grâce aux conquêtes de ce mouvement réformateur. Une population de Lemtuna, de Djedalla, de Messoufa, guidaient toutes les conquêtes militaires vers les régions isolées du Sahara et les pays des noirs. L'empire des Almoravides venait de naître dans le Sahara, prend un islam sunnite comme référence pour une bonne méthode de propagande. La création des ribats (lieu militaire, forteresse, lieu d'enseignement et l'apprentissage du savoir religieux sur l'islam et le malikisme en général).

Le sud du Sahara était complètement conquis par les idées de ce mouvement réformateur. La population était fortement impliquée durant la formation et la propagande de la cause religieuse et politique. Ce mouvement porta un slogan de réformer l'islam, le retour à la source (Sunna - Coran). Les deux modules de références qui pouvaient inciter les gens à l'adhésion, afin de diffuser le message parmi la population du Sahara et le nord. Après la fin de la conquête de sud, c'est le moment de penser de reconquérir toutes les régions du Nord.

La conquête du Nord s'effectua par étapes, car, les tribus de Maroc occidental (le pays de sous et de l'atlas étaient des zones très farouche. Alors, le commencement de travail se

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

réalisera lentement, la domination des villes du Maghreb à l'égard de Taroudant, Fès, Meknassa, Sidjilmissa, Tandja, Tétouan et le pays de Rif. Vers la moitié de X^e la partie occidentale de l'Afrique du Nord était acquise à la cause des Almoravides. Les derniers fondaient la ville de Marrakech qui sera la capitale de l'empire.

La partie centrale de grand Maghreb comme les plus grandes villes de l'époque (Oran, Tlemcen, Tihert, Alger) tombaient continuellement entre les mains des Almoravides. Un vaste empire qui diffusa un islam réformiste à travers tout le Maghreb. La partie sud de l'Andalousie sera conquise par l'émir des croyants Youcef Ibn Tachefin⁶⁹, qui aboulaient les États des Taifas qui préféraient de s'allier avec les ennemis chrétiens contre les Almoravides.

Cette coalition des Taifas mettra fin à la domination de ses derniers sur l'Andalousie (la partie Sud). Les Almoravides créaient un vaste État qui commença de ses frontières à partir de Maroc actuel jusqu'à la partie central du Maghreb. Vers le sud jusqu'à les limites avec les pays des noirs récemment islamisés par les Almoravides, passant jusqu'à le sud de l'Andalousie. Le centre de décision et de propagande était sans concurrence la ville de Marrakech.

L'empire des Almoravides très connu de la création des ribats, des mosquées très célèbres pour diffuser le message d'un islam Malikisme. Ce mouvement réformiste et politique et religieux avait réussi de s'imposer face aux autres courants. La diffusion de l'islam Malikite à travers les tribus de l'Afrique du Nord. La naissance d'une catégorie religieuse qui porta le nom des Almoravides, qui prendra en charge la diffusion d'un message très clair, qui appela à l'application d'un islam strictement sunnite. L'arrivée des Almohades au pouvoir accéléra la chute des Almoravides. Le Mahdi des Almohades imposa à la population une autre idée religieuse qui opposa catégoriquement aux Almoravides du Sahara.

IV.3 : La renaissance du Chérifisme à l'époque des Mérinides

À partir de XIII^e et XIV^e siècle c'est marquer par la naissance des tribus chérifiennes sur le territoire de Maroc. Le moment de la chute des Mérinides⁷⁰, les Chorafa de la ville de Fès

⁶⁹ L'homme politique et militaire Berbère qui conquiert le Maroc, défait les Castillans en 1086 à Zallaqa, dans la région de Badajoz (Espagne), et réunifia Al-Andalous. À sa mort en 1106, son empire s'étendait du Tanger jusqu'au Sénégal. Les réalisations sont impressionnantes : une capitale unique, Marrakech, pour un Empire berbère à cheval sur l'Afrique et l'Europe, une titulature originale.

⁷⁰ « Le fait chérifien prend son essor sous la dynastie Mérinide (1244-1465), et plus particulièrement sous la dynastie Sadienne (1554-1659), elle-même dynastie Chérifienne. Les Chorfa Idrissides sont recensés

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

continuaient d'exercer une influence politique sur l'ensemble de la population tribale⁷¹. Une relation d'intimité, d'une alliance politique entre le pouvoir central et les tribus était largement assurée par les Chérifs de Fès⁷². Pour bien organiser la vie collective des différentes tribus de la région influencée par le Chérifisme (GARCIA-ARENAL, 1990). Le pouvoir central à l'époque des Mérinides et des Saadiens et Wattassides étaient largement influencé par le pouvoir spirituel des Chérifs. La naissance des saints, parmi les Chérifs avait bouleversé le champ religieux du Maghreb.

Les saints Chérifs avaient le plus souvent une attitude réservée à l'égard des pouvoirs temporels et ils exprimaient souvent des critiques ouvertes contre les princes. Les hagiographies nous les décrivent refusant les honneurs ou les fonctions officielles. Aussi certains lieux de culte se transformèrent-ils en lieu de rassemblement pour les opposants au régime. Cela s'exprime par le mécontentement sur divers sujets entre les saints et les différents pouvoirs à l'époque à travers le Maghreb.

Alfred Bel lie l'expansion du Chérifisme au Maroc au Soufisme et à l'idée du Mahdi. Il dit à ce propos : « *Or le Mahdi, dont la prochaine venue est annoncée par les soufis berbéro-arabes [...] devant être de la postérité de 'Ali et de Fatima, la fille du Prophète, on imagine tout de suite le prestige que cela donnait aux descendants du Prophète. Il n'en faut pas plus pour expliquer l'autorité qu'en retirèrent dès lors les chérifs et pseudo-chérifs, pour prévoir le rôle important qu'ils allaient jouer sur la scène religieuse, politique et sociale, à partir du XVe-XVIe siècle dans la Berbérie occidentale* » (BEL, 1938, p. 354).

Mais les Chérifs ont encouragé la naissance d'un culte des saints en Afrique du Nord. Qui réclamaient une appartenance à la famille de prophète par Fatima et Ali. Ils réclamaient aussi une origine à la famille Idrisside qui a gouverné le Maroc depuis le VII^e jusqu'à le début

officieusement sous le règne d'Abu Yaqoub et officiellement sous le règne d'Abou-El-Hassan. L'identité sociale des Chorfa à travers les recensements, commence donc sous le règne des Mérinides et avec les membres du lignage Idrisside en particulier.

⁷¹ L'idée de renaître les deux mouvements (Maraboutisme, Chérifien) se coïncida avec la chute des Mérinides de Fès. Et la fondation de l'État des Wattassides, le Maghreb central était en état de chaos. La partie Orientale était sous la domination des Hafssides. Cette coalition entre les Mérinides et les Chérifiens résistera encore, les Mérinides qui utilisaient les Chérifs pour légitimer leurs installations en tant qu'au pouvoir politique et militaire au sein de Maghreb.

⁷² Le pouvoir politique entre les mains des Mérinides qui ont installé leur capitale politique à Fès, le berceau des Chérifiens Idrissides. Cette alliance entre le politique et le religieux était la base principale de la réussite des Mérinides de vaincre les Almohades de Marrakech.

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

de X^e. Le retour aux origines par les descendants des Idrissides. Des tribus complètes au Maroc qui réclamaient cette appartenance. Le pouvoir des Chérifs était renforcé suite à la réussite politique des Mérinides contre les Almohades qui portent une idéologie contre l'autorité Chérifienne. Le contexte politique de l'époque avait aidé les tribus de Chorfa de s'émerger encore une fois pour s'accaparer du pouvoir spirituel du Maroc. Une alliance d'urgence entre les Chorfa de Fès et le pouvoir politique des Mérinides à Fès. Une couverture politique pour que les Chorfa de Fès continuent d'exercer un pouvoir spirituel sous l'égide des Mérinides qui cherchent aussi leur intérêt de renforcer le pouvoir politique en basant sur cette alliance avec les Chérifs de Fès.

L'Afrique du Nord est encore une fois a vécu un changement politique et religieux. L'invasion des tribus Chérifiennes originaires de Fès touchera plus tard toute l'Afrique du Nord, après une alliance avec les anciens des Almoravides.

« Le maraboutisme pré-confrérique qui, entre-le VIII^e/XIV^e et le IX^e/XV^e siècle, sert de vecteur aux idées élaborées dans les principaux centres religieux urbains pour leur diffusion dans les zones rurales, représentait un début de réponse, en milieu tribal, à un besoin d'ordre qui commençait à se faire sentir chez les tribus bédouines suite à la montée des violences inter et intra-tribales et à la défaillance grandissante des pouvoirs publics. Il allait permettre au groupe tribal de conserver une structure de base nécessaire à sa survie »
(ALOUANI, 2008, p. 15).

IV.4 : L'alliance entre le Chérifisme et le Maraboutisme

Ce point important qui mérite une explication bien détaillée sur ce point. Cette alliance religieuse et politique qui lie les restes de Chérifs (descendants des Idrissides, avec les descendants des Almoravides). Cette coalition, une entente qui aboutira à la naissance d'un mouvement religieux et politique le Maraboutisme qui va envahir toute l'Afrique du Nord⁷³. À partir de XV^e, la chute de Grenada, le glissement d'un dernier État musulman en Andalousie

⁷³ Ce contexte favorise la naissance de cette catégorie, l'absence d'un État central et la faiblesse des royaumes qui n'arrivent pas à défendre les frontières et toutes les communautés musulmanes contre les attaques chrétiennes. La chute de Grenada une occasion d'avoir des figures emblématiques qui luttent contre les étrangers au nom de la religion.

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

donnera la chance aux différentes alliances entre les Almoravides et le Chérifisme. Avant d'être Marabout, l'homme devrait être un Chérif (FILALI, 2002, p. 30).

Cette période de XVe et XVIe siècle est celle du Maraboutisme et du Chérifisme. Pendant cette quatrième période, l'islam populaire a connu une grande décentralisation et un redéploiement des théories chiites et mystiques. Dans cet islam, plusieurs couches se sont superposées, chacune provenant d'une phase donnée de la longue histoire, plus ou moins continue, de l'Afrique du Nord, dans la mesure où les Berbères ont souvent essayé d'éviter les ruptures (OULHAJ, 2018).

À partir de cette période le Marabout devenait un personnage pieux, un savant en politique et en religion. Détient une force, la baraka et les Karamat comme le Soufisme. L'émergence dans ce point de Maraboutisme à partir de XV^e siècle donnera la naissance au culte Maraboutique qui était en commun avec le culte Soufi. Le Marabout porta le nom d'un Ouali, d'un saint, ami de Dieu. Les origines de maraboutisme absolument c'est le soufisme qui était toujours l'avant-garde de l'islam proprement Maghrébin (TOUATI, 1992).

Le Maraboutisme comme idée réclama une origine Chérifienne. Le berceau de ce courant c'est Saqia El Hamra (rigole rouge⁷⁴), une région sèche situait dans le sud entre le Maroc et la Maurétanie. Tous les Marabouts de l'Afrique du Nord annoncèrent clairement cette appartenance noble à la famille de prophète. Cette filiation était attribuée à partir d'une alliance politico-religieuse pour légitimer les actions menées par les descendants de cette catégorie. Les saints du Maghreb vont se déplacer à travers la région pour créer des foyers de propagandes. La fondation des tribus entièrement Maraboutiques sur l'ensemble du territoire de l'Afrique du Nord (FILALI, 2002, p. 54).

Les hommes qui habitaient un Ribat qui était un bordj, une forteresse, passent leur temps à dévouer au Dieu⁷⁵. Ils s'étaient des hommes très solides, des hommes politiques et militaires.

⁷⁴ Cette région était le berceau de ce mouvement religieux. À partir de XIII siècle le reste de cette catégorie religieuse en collaboration avec les Idrissides ont accéléré l'apparition de mouvement Chérifo-Maraboutique. Les deux réclament l'appartenance à la famille du prophète.

⁷⁵ Les Mourabitoun, n'y tiennent plus à proprement parler garnison. Ils sont devenus des dévots voués à l'ascèse et n'ayant plus de guerriers que le nom. D'ailleurs, l'institution ne tarde pas à tomber en désuétude et les ribats se dépeuplent. Un certain nombre de fatwas permettent de suivre la décadence de celui de Monastir. Les ribats bénéficiaient de nombreuses fondations pieuses et étaient administrés par des Amins. Une terre à alfa habousée au profit d'un Hisn est mise en culture par les gens de la localité ; mais l'opération à l'origine sans doute favorable aux

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

Ils recevaient une formation religieuse très dure, ils travaillaient à propager l'islam à travers la région. Ils avaient un pouvoir invisible, étaient capables de convoquer toutes les forces à leur faveur. Ce groupe qui résida dans les différents Rabat réclame le Djihad contre les chrétiens.

Au nom de la religion, ils guidaient cette insurrection, ils devenaient par la suite des emblèmes de luttes contre les étrangers. Ce mouvement des Marabouts prenait une autre forme à partir de XVI^e siècle avec l'occupation Ottomane. Un travail était entamé par les leaders de ce mouvement pour diffuser leur message. Une coalition entre les gens de Ribat et les Chorafa de reconquérir encore une fois la région, et de réanimer le passé de la noblesse Chérifienne.

Le chercheur Edmond Doutté avait parlé de la personnalité du lien et de l'étendue l'influence des Marabouts sur l'influence du pouvoir et du contrôle sur les tribus. Car le chercheur estima que les Cheikhs de religion les Marabouts sont les individus qui étaient les Cheikhs des ordres Soufis et les chefs des Zaouïas descendants de la lignée Al-Sharif. Un descendant du Prophète sous l'autorité de la famille d'Ali Ben Abi-Taleb, ou de l'un de ses compagnons, comme Abu-Bakr, Omar et Othman, l'appartenance d'Al-Murabit à la famille noble a également une influence sur les tribus et leur autorité. C'est le cas des petits-enfants de Moulay Idris, qui sont les Almoravides les plus vénérés du Maroc, et comme eux se trouvent les descendants du Cheikh Abdelkader Al-Djilani, connu pour sa personnalité religieuse et patriotique au Maroc et en Algérie (DOUTTE, 1900, p. 23).

Sur le plan social et même politique, le Maraboutisme, de plus en plus, comptait fort. Comme dans la période précédente, et peut-être encore davantage par suite de l'affaiblissement de l'autorité royale contemporain de l'hégémonie Mérinide. Une tâche essentielle était, surtout dans le pays écrasé, de défendre les populations paisibles contre les excès des étrangers (Chrétiens). La défaillance habituelle des pouvoirs publics obligea à recourir aux seuls personnages dont le prestige subsistant pût limiter le mal ou atténuer ses effets : les hommes de religion.

Le contexte historique de cette alliance, c'était l'absence d'un cadre organisationnel au sein des tribus. L'implication des saints Marabouts dans la gestion des diverses communautés

Mourabitoun et faite avec leur consentement se retourne contre leurs intérêts et les menace dans leur existence même (HODY, 1962, p. 688)

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

du Maghreb créera une stabilité politique et sociale. L'absence d'un État fort qui garantira tous les droits sociaux et économiques de la population. En parallèle, les forces chrétiennes commencèrent à envahir les terres musulmanes, beaucoup de villes Marocaines ont tombés entre les mains des Portugais, les Espagnols à partir de XVI^e. Les tribus Maraboutiques organiseront la résistance contre les nouveaux occupants. Un cadre religieux et légitime pour appeler la population à combattre les Espagnols et les Portugais et pour gérer cette situation. Octave Depont et Xavier Cappolani parlent beaucoup des deux concepts, ils disent que le Chérif devient par la suite un Marabout, dans ce sens toujours :

« Le second, de noblesse religieuse, comme descendant de la fille du Prophète, est ce musulman dont les prières, les bonnes œuvres et la vie ascétique ont fait, également, un vase d'élection ayant le privilège de voir Dieu et le pouvoir d'opérer des miracles : c'est le chérif devenu le marabout en Afrique septentrionale et qui a joué un si grand rôle dans la vie politique, du Maghreb. C'est lui qui a préparé la conscience du Berbère à l'invasion des confréries religieuses, mais celles-ci, en sapant sa puissance, l'ont, le plus souvent, contraint à abdiquer son indépendance et à s'affilier à elles, de telle sorte, qu'aujourd'hui, il n'existe presque plus de marabouts indépendants. Cependant ces hommes, dont la descendance et la clientèle ont formé ce que nous appelons la tribu maraboutique, ont laissé dans la masse simpliste, un tel souvenir de leurs œuvres, une telle reconnaissance de leurs bienfaits, une telle empreinte de leur passage, qu'on a conservé le nom de marabout à tous ceux qui se vouent à la vie mystique ou contemplative. C'est également de ce même nom de marabout que nous avons tiré l'expression culte maraboutique que nous appliquons à l'ensemble des coutumes ou cérémonies diverses, toujours strictement observées, à l'égard des religieux mahométans. » (DEPOND, Octave & COPPOLANI, Xavier , 1897, p. 10).

Toute l'Afrique du Nord, sera influencée par ce mouvement. En Kabylie, durant cette période, la région reçoit une vague des arrivants de l'Andalousie. Elle Accueillait aussi les partants d'une appartenance noble à la famille de prophète (doute sur cette filiation). Cette installation ne tardera pas à mettre un système politique et religieux en Kabylie (BOULIFA,

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

1925). Le partage de pouvoir entre l'autorité religieuse (Marabouts et politiques) villages kabyles, tribus, confédérations). L'implication des Marabouts dans la gestion des affaires. Le rôle de la médiation était garanti par tous les Marabouts de Kabylie qui vont exercer une autorité religieuse très répandue.

IV.5 : Le culte des saints en Afrique du Nord

Toute l'Afrique du Nord avait connu un changement, avec la naissance des diverses catégories religieuses comme les Chérifs, les Marabouts, les Soufis. Les saints devenaient par la suite un objet de vénération par toutes les tribus. On assista à la réclamation des personnages comme des gardiens des villes, des tribus. Leurs mausolées étaient un héritage ancestral à conserver d'une génération à l'autre. Ce qui concerne la naissance des rites à la faveur saints protecteurs des régions. Ils étaient des porteurs de la baraka et d'une bénédiction et d'un pouvoir invisible. Toutes les tribus en Afrique du Nord trouvaient un refuge chez un saint pour la protection. En cas de problème, ils vont intervenir pour mettre fin aux querelles entre les tribus et les autorités centrales. C'est le cas de tous les saints vénérés en Afrique du Nord. La célébration des rituels annuels, occasionnels, agricoles pratiqués devant les lieux sacrés, pour avoir la bénédiction du saint et ses Karamat⁷⁶.

Tous les saints qui étaient un objet de vénération par la population dans chaque ville, dans chaque tribu portaient le nom d'un Marabout. Historiquement le premier qui avait utilisé ce mot c'est Abdellah Ibn Yacine le fondateur du mouvement les Almoravides. Il appela les gens qui passent leur temps dans les ribats pour le djihad et la dévotion. À partir de XII^e siècle, ce terme était coincé de sens, son utilisation était limitée aux gens de dévotion. La majorité des saints appartiennent à la famille du prophète, une noble appartenance. Donc ce terme Marabout c'est une continuité du mot (les Almoravides), il revenait juste après les invasions chrétiennes en Afrique du Nord. Cette catégorie faisait toujours appel à la résistance contre les ennemis. Le centre (la rigole rouge) devenait un centre de propagande et de diffusion à partir de XV^e à la faveur des Marabouts.

⁷⁶ La croyance au saint et aux lieux sacrés est apparue dans le Soufisme et dans les édifices religieux et de l'innovation. Les établissements religieux « zaouïa » est un espace de pratique de la vie spirituelle et des rituels de la confrérie basé sur une pratique collective organisée. Tous les segments de la société y étaient impliqués et dominés par le caractère appliqué du soufisme, ce qui en faisait un symbole.

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

On trouve un Marabout⁷⁷ porta le nom d'un Chérif, mais, ce phénomène est remarquable en Afrique du Nord, cette intimité entre le Marabout et le Chérif. Puisque ce mot était spécialement réservé aux membres de la famille du prophète (les descendants de Fatima et Ali). La catégorie des Chérif généralement avait un très bon statut dans la société. Ses membres seront très respectés par la population. C'est autant par désir permanent de se soustraire à l'autorité gouvernementale que par besoin religieux inné chez eux, que les Berbères vont entrer dans les schismes de l'Islam, adhérer aux réformes religieuses qu'on leur prêche et qui peuvent leur permettre de s'affranchir du gouvernement du moment, surtout si la puissance et l'autorité de celui-ci semblent fléchir. On ne saurait expliquer autrement la plupart des bouleversements politiques et religieux qu'a subis la région depuis VII^e siècle, le Chiisme au X^e, l'Acharisme-Almohade au XII^e, le Chérifisme Maraboutique au XVI^e (BEL, 1938, p. 112).

VII. Le mouvement Maraboutique en Kabylie.

L'infiltration de Maraboutisme en tant que mouvement politique et religieux à la fois avait touché toute l'Afrique du Nord. Toutes les tribus, des communautés entières étaient influencées par ce mouvement à partir de XVI^e siècle. L'installation et la formation des tribus Maraboutiques à travers le Maghreb avait changé complètement le visage démographique et sociologique de l'Afrique du Nord. Ce changement toucha à la fois la dénomination des tribus, et leurs origines. Elles revendiquaient tous une filiation Maraboutique et noble (Chérifisme). La Saqia El Hamra devient le berceau de mouvement (FILALI, 2002, p. 60). Le changement, et l'immigration volontaire et forcée des tribus Amazighes ouvraient le chemin pour recevoir les nouveaux arrivés de l'Andalousie et de la Rigole Rouge (Saqia El Hamra) (BOULIFA, 1925).

« La nomenclature continue par les fractions de ces divers groupes, qui ont formé de véritables tribus disséminées de l'extrémité du Maroc à la Tripolitaine, et pénétrant dans le Sahara jusqu'aux régions soudaniennes. Fès, leur berceau, Saguiet-El-Hamra, leur centre d'action, étaient les deux points de repère d'où partaient les missionnaires ; revêtus de leur saint sacerdoce, pour

⁷⁷ ... Il désigne maintenant toutes espèces de saints, puis les simples d'esprit, les fous, les épileptiques que, suivant une croyance universelle, on suppose illuminés d'en haut ; et les tas de pierres, vestiges d'anciens cultes qui se perpétuent, et les arbres, survivance d'une antique où on va en pèlerinage ; tout cela s'appelle maintenant du nom de « Marabout » (DOUTTE, 1914, p. 5)

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

aller catéchiser les masses et se tailler des domaines de culture intellectuelle, au milieu des peuplades autochtones du nord de l'Afrique » (DEPOND, Octave & COPPOLANI, Xavier , 1897, p. 129).

Comme toutes les sociétés de l'Afrique du Nord, la Kabylie était fortement touchée de ce mouvement. La formation des villages, des lignages Maraboutique se coïncida avec l'installation de la gouvernance Turque à Alger. La régence centrale d'Alger élaborait des relations amicales avec les différentes fractions Maraboutiques en Kabylie dans le but de pacifier la région et de la surveiller en cas d'un soulèvement contre le pouvoir central d'Alger. Les premiers pionniers de Maraboutisme en Kabylie, selon les historiens étaient au début de XV^e et XVI^e siècle. En parallèle avec le mouvement de Soufisme qui avait dominé le champ spirituel de la région. La fondation des différentes structures, édifices d'accueil aida à la circulation rapide de l'idée. Beaucoup de personnages religieux en Kabylie revendiquaient l'appartenance Chérifienne en premier lieu et Maraboutique en deuxième lieu.

La formation des petites entités en Kabylie était à partir de cette date, la fondation de l'empire des Almoravides était le germe de l'idée. Les descendants des Idrissides étaient organisés pour créer des foyers à peu partout en Afrique du Nord. La transformation idéologique et sociale au Maghreb était clairement évidente dans la période entre la domination des Almohades et la domination Ottomane en Algérie. En raison des crises, des troubles, du chaos, des malheurs et des migrations des régions d'Algérie⁷⁸. Surtout dans les communautés rurales. Le Maraboutisme en Kabyle est né à partir de XVI^e siècle selon l'historien Boulifa qui affirme que cette catégorie a aidé la Kabylie de s'organiser contre le chaos et l'absence d'une autorité central qui prenne en charge le règlement des conflits entre les différentes communautés tribales (BOULIFA, 1925).

VII.1 : La formation des entités Maraboutiques en Kabylie

La Kabylie, à partir de XII^e et XIII^e avait commencé de créer un tissu social, loin de l'influence des pouvoirs centraux. Notamment les Almohades et puis les Hafssides de Tunis et

⁷⁸ Les Ottomans se sont appuyés sur les gens confréries souvent à la fois. Et ils exagèrent leur respect, les glorifiant et la révérence et les apaisent lors des visites des cadeaux. Cette permission visait historiquement d'un très important des aspects de la visite à travers la piste historique, et construisaient des sanctuaires et les partageaient les dotations, et effectuaient des rituels pour devenir proches aux saints populaires.

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

les Zianides de Tlemcen. La région durant l'existence des deux États indépendants était autonome et même indépendante. Le pouvoir central de Tlemcen, Tunis n'avaient pas influencé sur la vie quotidienne et le déroulement de la vie sociale en Kabylie. La population tribale vivait dans la paix (BOULIFA, 1925). La ville de Bejaia, qui représenta le pouvoir Hafside dans la région n'avait pas porté un plus sur l'organisation des tribus qui avaient des relations commerciales avec le gouvernement Hafside en Tunisie. La formation tribale en Kabylie était fondamentalement indépendance loin de l'influence centrale. Comme l'avait qualifié Amar Laidani :

« La Kabylie a été depuis le XIIe siècle un territoire surpeuplé. Toutes ces caractéristiques ont favorisé la naissance d'une autogouvernance qui a permis aux tribus kabyles de jouir d'une forte autonomie politique à l'égard des différents pouvoirs centraux qui se sont succédé en Afrique du Nord depuis l'antiquité. Cette autonomie politique a été à l'origine de bon nombre de spécificités propres aux coutumes kabyles. C'est ainsi qu'il demeure nécessaire de cerner les caractéristiques géographiques de ce territoire, avant d'aborder l'histoire de la Grande Kabylie qui précède la colonisation française » (LAIDANI, 2019, p. 24).

À partir de XIV^e et XV^e la Kabylie commença à accueillir des vagues de plusieurs lignages religieux. La chute de Grenada en XV^e était le début d'une installation massive des tribus Maraboutique et qui revendiquaient une filiation noble en Kabylie (RINN, 1884). Les structures tribales et villageoises de l'époque favorisaient cette sédentarisation des groupes religieux qui vont former un tissu social en mélange avec la mentalité de l'époque. La densité démographique en Kabylie le moment de l'arrivée des vagues s'est augmentée, en remarquant la formation des villages, et les lignages Maraboutiques à travers tout le territoire de la Kabylie.

L'arrivée des Turcs en Algérie à partir de XVI^e siècle, et la lutte collective des tribus Kabyles contre l'autorité Espagnole à Bougie. Une coalition guidée par les Marabouts entre les Kabyles et les Turcs pour dégager l'occupant Espagnol de Bougie, Jijel, Oran.... La fondation des deux royaumes en Kabyles « Koukou et At Abbas ⁷⁹ ». Boulifa s'est considérée par les

⁷⁹ Est un ancien royaume d'Afrique du Nord, puis un fief et une principauté, contrôlant du XVI^e siècle au XIX^e siècle la petite Kabylie et ses alentours. Fondé par les derniers émirs Hafsides de Bejaïa,

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

historiens la première tentative de créer une autorité centrale en Kabylie. Il disait « *Les tribus Kabyles exercent une influence sur le territoire occupé par chaque tribu, qui se forme à partir des lignages et puis les villages, qui se revendiquent un originaire commun. L'union des villages donnera la naissance à la tribu qui exerce une influence sur le territoire. En parallèle chaque village a sa propre autorité, ses lois* » (BOULIFA, 1925, p. 58).

La structure sociale en Kabylie accepta avec favorisation l'implication des lignages Maraboutiques dans la gestion des affaires quotidiennes des habitants. Cette implication passa pour arriver au niveau d'une médiation entre les tribus Kabyles et l'autorité des Turques et le royaume de Koukou. L'indépendance des tribus Kabyles était une réalité, aucun pouvoir central n'avait réussi de mettre à genou les tribus Kabyles. Les Marabouts (personnages pieux, religieux) prenaient toujours la défense des intérêts des tribus comme un objectif suprême en cas de discussion avec les Turcs, qui voulaient surveiller les affaires des tribus.

Le rôle politique joua par les Marabouts avait maintenu la gestion autonome et même indépendante des tribus Kabyles. La structure sociale de l'époque s'assura sur le travail des Marabouts qui défendaient toujours le maintien de l'existence des tribus et le maintien aussi des traditions et les coutumes. Les personnages religieux garantissaient également la médiation entre les tribus, les villages, les lignages en cas de conflit, de guerres (BOULIFA, 1925). Leurs implications dans les affaires quotidiennes des communautés afin de régler les différends. Le rôle politique et religieux, une tâche occupée par les Marabouts. L'utilisation de pouvoir pour démontrer leurs forces devant les dépassements, et la désorganisation de l'ordre quotidien.

Durant la présence de la régence d'Alger (1518-1830) et même après la conquête française. Les Marabouts à travers la Kabylie exerçaient une autorité morale sur l'ensemble de la population de toutes les entités tribales ou villageoises. Car, la formation des lignages, des villages, des hameaux Maraboutiques en Kabylie n'avait pas cessé. On assista même à partir de XVII^e et XVIII^e à la naissance des autres structures Maraboutiques, qui réclamaient toutes une

le royaume est longtemps un bastion de résistance aux Espagnols, puis à la régence d'Alger. Bénéficiant d'une position stratégique, sur la route d'Alger à Constantine et sur celle de la mer Méditerranée au Sahara, sa capitale la Kalâa des Béni Abbas attire au XVI^e siècle des Andalous, des Chrétiens et des Juifs, fuyant l'Espagne ou Alger. Leur savoir-faire enrichit un tissu industriel local dont l'artisanat de la tribu des Aït Abbas est l'héritage. À son apogée, l'influence du royaume des Béni Abbas s'étend de la vallée de la Soummam au Sahara et sa capitale la Kalâa rivalise avec les plus grandes villes.

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

appartenance à la famille de prophète. La région de Saqia El Hamra⁸⁰, le lieu unique de cette noblesse religieuse qui était le Chérifisme. Les Turcs, s'ils voulaient engager des discussions avec les tribus Kabyles, les derniers procuraient aux Marabouts d'entamer et de répondre aux Turcs sur les affaires urgentes et les relations commerciales entre la régence d'Alger et les tribus Kabyles (BOULIFA, 1925).

À l'intérieur des villages, des tribus, les Marabouts cette catégorie religieuse lettrée, pieuse, engagea à assurer le maintien des traditions. En Kabylie, il existe des coutumes adoptées des Marabouts pour se distinguer des Kabyles, et des coutumes locales pratiquées par la population non Maraboutique. Le champ religieux était dominé entièrement par la morale Kabyle à l'instruction des enfants qui a une grande importance. Le savoir local à l'époque était assuré par les traditions, le savoir religieux était entre les mains des Marabouts. Les structures tribales et villageoises en consultation avec les Marabouts s'accordaient sur l'importance de l'instruction et l'apprentissage de savoir au sein des édifices religieux construits par les villages et les tribus à la fois, avec la bénédiction des Marabouts⁸¹.

« L'étendue territoriale où s'exerce le prestige et l'influence d'un marabout est excessivement variable ; cela tient à des causes complexes. La situation sociale est un des éléments principaux du succès et du prestige des marabouts, mais ce n'est pas le seul, et la vénération des fidèles pour l'ancêtre béatifié fait souvent plus, pour l'importance d'un marabout local, que sa fortune et ses propres mérites. » (RINN, 1884, p. 16)

Les Marabouts en Kabylie, se distinguaient par leurs vastes savoirs, leurs degrés d'apprentissage des différentes règles de l'Islam. Ils utilisaient un pouvoir magique, une sorte des miracles pour démontrer à la population leurs forces cachées et invisibles qui peuvent être une malédiction et une bénédiction à la fois. En cas de dérapage, les saints Marabouts devaient utiliser le pouvoir invisible (force) pour que le calme soit imposé. La tolérance était faite pour tous les villageois, et la population des tribus. Car ; chaque tribu disposa des lignages et villages

⁸⁰ Le berceau et le fief de la doctrine Maraboutique. Une zone Saharienne, était un centre de diffusion à la faveur de Maraboutisme.

⁸¹ La bénédiction ou la baraka c'est une forme de grâce et de force divine qui peut accompagner certaines personnes souvent d'origine chérifienne ou Maraboutique.

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

Maraboutiques, les derniers assuraient pleinement une bénédiction et une gérance sur le territoire et sur la population. Les différents établissements religieux garantissaient sur le plan local comme sur le plan national le maintien de ce culte. Dans cette catégorie des Marabouts, on distingue une classe qui était capable de gérer les affaires religieuses et sociales. Cette couche d'un niveau très élevé dans la hiérarchie religieuse des Marabouts. Les saints, des personnages simples, mais hors commun, vivaient parmi la population. Passent leurs temps à enseigner le coran dans un édifice religieux, dans sa demeure. En cas de conflit, il sera le premier présent qui appela à la raison et la réconciliation. Un objet de sollicitation par les habitants des tribus pour entamer, imposer sa volonté en cas de dérive qui pouvait menacer la stabilité des habitants.

Cette classe, les saints disposaient un pouvoir magique, héréditaire, qui serve en cas de dérapage. Ils réclamaient une appartenance noble, cette force exista que chez cette catégorie (saints). La transmission de cette chaîne s'était faite aux personnages qui méritaient d'accéder à ce niveau de la sainteté. Un degré, où le saint doit passer toute sa vie surveille la stabilité dans les villages, dans les tribus (RINN, 1884). La Kabylie était le terrain favorable à l'émergence de cette catégorie. Les Marabouts exerçaient leurs pouvoirs dans les demeures, les édifices, en cas de sollicitation (mariages, conflits, obsèques, festivités annuelles ou quotidiennes). La bénédiction des saints est inévitable pour assurer la tranquillité morale de la population. De notre point de vue, nous voyons que l'étude de tels phénomènes dépend de la coexistence. Pour découvrir les causes du phénomène et ses origines historiques et ses effets culturels, politiques et sociaux, au lieu de le juger et de l'étudier. Le comportement des individus, la compréhension de ce qui se passe dans l'esprit et le comportement des individus. Dans une tentative de comprendre ce qui se cache derrière les pratiques. Et les rituels et la soumission au saint juste en tant que médiateur, et le respect, l'appréciation et la révérence qu'il obtient.

VIII. La résidence des saints

La zaouïa, dit-il, est un centre d'enseignement⁸² : son chef est un Alim, à tout le moins un Taleb. Dans les rares cas où il ne l'est pas, il s'attacha un homme qualifié pour tenir ce rôle.

⁸² Dans les zaouïas les plus importantes, il y a ordinairement une école plus ou moins fréquentée, où des professeurs nommés par le Moqaddem se livrent à l'éducation de la jeunesse qui leur est confiée, surtout dans le but d'en faire plus tard des chefs de l'ordre, instruits et capables de diriger les affaires. On y enseigne les branches estimées

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

Cela reste vrai même dans les zones rurales. La demeure des saints dans les villages et les tribus Kabyles étaient très spéciales. Une résidence qui regroupa plusieurs maisons appartenant aux différents lignages Maraboutiques en Kabylie. Dans la plupart du temps, l'habitation des saints Marabouts en Kabylie était une place très respectée par les habitants, par les villageois. C'est la demeure d'un saint protecteur, défenseur du territoire du village et de la tribu. Chaque village possédait une résidence permanente des tous les Marabouts, et, une maison très spéciale d'un saint.

Louis Rinn dit que :

« Au premier plan se place le marabout propriétaire d'une zaouïa plus ou moins riche, et héritier du prestige religieux d'un ancêtre, chérif ou ouali, vénéré dans le pays. Son influence est souvent considérable et peut même éclipser celle de certains aghas et caïds. Puis, par des degrés successifs, on descend du grand seigneur religieux jusqu'au petit marabout, qui, n'ayant que son gourbi et son chapelet, vit misérablement de la charité publique, à côté de la tombe modeste d'un ancêtre mort en odeur de sainteté » (RINN, 1884, p. 15)

Le propriétaire d'une zaouïa s'appela Ouali⁸³, Chérif, très respectueux par les habitants, joue une qualité supérieure à travers les tribus. Il avait un statut politique et religieux à la fois. Une relation très proche entre la zaouïa et le ribat, les deux étaient des édifices religieux destinés à la dévotion. Le premier point devenait une résidence des saints, un lieu d'hébergements (étrangers, pèlerins, l'apprentissage du savoir). La zaouïa⁸⁴ était toujours sous la direction d'un cheikh d'une confrérie, d'un saint, un Ouali⁸⁵.

surtout des Arabes : la théologie, la jurisprudence, la grammaire qui, toutes, ne sont qu'une explication ou un commentaire du Coran, le livre sacré, le livre par excellence qui renferme toute science.

⁸³ Un terme qui désigne un ami de dieu ou un saint (Chérif, Marabout) souvent aussi un mystique en général. Il habite une koubba, une maison dans sa zaouïa, qui est un lieu de l'enseignement.

⁸⁴ Zawiya fournit des services au profit de groupes locaux tels que l'éducation, et l'éducation spirituelle, nourrir les voyageurs et les nécessiteux qui étaient dans le besoin, paraît-il les différences sociales entre les cheikhs de la zawiya et leurs familles et entre les groupes locaux, profitant de leurs cheikhs leur influence spirituelle et l'émergence des dignités et du surnaturel dans la conduite de la population.

⁸⁵ Le Cheikh est considéré comme le fondateur de la Zawiya et la première origine des ordres Soufis. Chaque ordre Soufi avait ses propres Cheikhs de la Tarîqa (confrérie), il est comme un enseignant et un éducateur du disciple et du père spirituel des idées et des pratiques de dévotions.

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

Et puis, cet édifice devenait une destination des nombreuses visites, car, à l'intérieur de l'édifice, le tombeau d'un Cheikh, d'un saint, ou le fondateur de la zaouïa⁸⁶. L'obtention de la baraka et la bénédiction c'est le souci des citoyens. C'est une nécessité de faire un pèlerinage annuel ou quotidien aux tombeaux des Marabouts. Les zaouïas étaient des places très visitées, un abri pour les pauvres. Ils accueillaient des visiteurs, des arrivés deviennent un centre d'hébergement. Le déclin de la zaouïa en tant que cadre de sociabilité religieuse se confirma également dans le domaine des sources d'information religieuse.

La naissance des zaouïas comme lieu d'enseignement était liée premièrement au développement du mouvement Soufisme en Afrique du Nord. Qui avait donné la naissance aux confréries religieuses qui vont dominer la vie religieuse à travers la région. Les établissements religieux appartiennent aux différents ordres religieux. Chaque confrérie avait ses propres régions d'influence et ses édifices. La zaouïa est le bâtiment dans lequel le Marabout déjà célébra reçoit ses adeptes, les instruit et les loge le cas échéant. L'organisation matérielle était prise en charge par un proche ou un serviteur du saint, qui ne s'occupa quant à lui que de l'aspect religieux

VIII.1 : Zaouïa en Kabylie, une structure multifonctionnelle

En Kabylie, il y avait un plusieurs structures, des établissements religieux gérés par les Marabouts, par les saints. Les zaouïas, Timæmrin, étaient parfois des résidences permanentes où les saints en Kabylie exercent généralement l'enseignement du Coran, Fiqh. L'espace et l'endroit sont sacrés, des places où la baraka des saints circule et protègent le village et la tribu. L'affranchissement de l'espace sacré et protégé sera banni par la force invisible du saint. Les villageois, les habitants de la tribu respectaient fortement cette place, ils travaillaient à l'émergence des zaouïas⁸⁷. Des édifices religieux destinés à servir l'intérêt général des citoyens.

⁸⁶ Le Cheikh est souvent enterré dans la zaouïa qu'il a fondée et le mausolée devient un monument sous la forme d'un lieu sacré à visiter. Et les bénédictions soient sur lui, et les enfants et petits-enfants héritent de la Zawiya, et l'autorité de la Zawiya est transférée au fils aîné, exercé dans l'édifice, des rituels, des rituels et des célébrations pour honorer le Cheikh, répartissent ainsi les sanctuaires dans les villes et à la campagne, il a développé une idéologie populaire dans laquelle se manifestaient des représentations, des valeurs et des croyances pratiques et rituelles.

⁸⁷ La zaouïa, un édifice religieux, qui est à la fois, un lieu d'apprentissage, d'enseignement les règles de la religion. Au même temps, un espace tolérable pour les gens et un espace de repos pour les visiteurs et les voyageurs. Car, l'influence de ce lieu n'a pas de limite, à chaque fois, le nombre des visiteurs augment. La religion populaire qui a rassemblé beaucoup de concept, occupe pour une longue durée l'espace majoritaire dans la croyance populaire. Ou bien Un terme qui désigne une petite mosquée, oratoire, ou salle de prière. À la fin du moyen-âge, en particulier

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

Tous les Kabyles considèrent que les résidences des saints sont pleines de bénédiction et de la baraka.

Le premier rôle des résidences (zaouïas), c'est l'enseignement et l'apprentissage du coran, sunna, et les règles de la langue arabe. Les habitants des divers villages envoient leurs fils auprès des saints, des cheikhs afin de faire une formation intensive et sévère. L'objectif c'est de l'élever le niveau instruction des enfants. Les adultes apprennent tous les jours les leçons programmées par les cheikhs, par les saints. En Kabylie, ce sont les confréries qui géraient les mosquées, les zaouïas. Elles accueillaient quotidiennement un nombre considérable des adeptes, qui vont passer une période à apprendre les principales règles de l'islam et en langue arabe, qui était la langue écrite de l'époque (DEVAUX, 1846, p. 65). Qui domine la production de toutes les confréries, la plupart des livres écrivaient en arabe.

Les zaouïas, des édifices religieux jouaient et assuraient l'apprentissage et l'enseignement aux enfants, aux adultes de divers villages, tribus. Chaque tribu, chaque village possédait sa propre zaouïa, leur propre édifice géré par les saints, les cheikhs. L'importance des structures religieuses dans la propagande des messages des saints. Sont à la fois respectées, organisées par une organisation très intacte. Les saints gérants des zaouïas consacrent leurs vies à servir objectivement l'intérêt public des villageois.

Chaque saint pris la défense de son territoire. Généralement en Kabylie les tribus possèdent un saint, des saints qui protégeaient la tribu en cas de danger, même si après leurs disparitions. Les zaouïas peuvent être des lieux de l'enterrement des saints, les tombeaux des saints sont faits devant les édifices. Le lieu où il avait passé toute sa vie pour exercer le métier de maître, prennent la responsabilité d'enseigner les règles de l'islam aux enfants, adultes.

Un autre rôle joué par les édifices religieux gérés par les Marabouts, par les saints dans les villages. Le principal rôle c'est l'enseignement et l'apprentissage, des places réservées uniquement aux enfants qui venus pour apprendre le savoir. Le deuxième rôle des zaouïas c'est l'accueil des visiteurs, des pèlerins, des étrangers. Cette tâche est réservée aux responsables des structures religieuses qui existent dans chaque village, chaque tribu. Tous les visiteurs reçoivent

en Afrique du Nord le terme en vint à désigner un édifice destiné à abriter où nourrir les voyageurs et les membres d'une confrérie religieuse. Généralement c'est une résidence des saints et des Cheikhs.

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

une hospitalité durant leurs séjours dans les lieux. Les étrangers, peu importe leurs qualités circulent librement avec respect, sans d'être gêner par la population.

C'est la protection donnée par les saints aux visiteurs, aux étrangers de passer une période dans leurs territoires. Cette tradition de l'hospitalité existe depuis longtemps en Afrique du Nord. Tout un étranger qui va passer par le village, reçoit une réception très spéciale. Aucune personne est capable de dépasser l'ordre de l'hospitalisation, c'est condamnable de faire un dépassement envers les visiteurs. Les étrangers qui étaient des invités d'honneurs, et leurs réceptions est un acte honorable de la part des villageois, qui devaient respecter toutes les personnes.

Donc, l'hébergement était assuré par les zaouïas, le saint prend la responsabilité avec la structure villageoise d'accueillir les étrangers, les pèlerins. L'édifice charge de s'occuper des invités, des visiteurs, il s'occupa d'assurer un bon service pour tout le monde. En cas de fête religieuse, saisonnière, festivités, l'édifice s'occupe d'organiser la nourriture, l'hospitalité aux voyageurs, aux étrangers. Ce travail fait partie d'une grande tâche sous la responsabilité des saints en Kabylie.

Puisque chaque tribu organisa un évènement saisonnier, fête religieuse, la région va accueillir beaucoup de monde. Donc, le travail de s'occuper revient aux saints et aux responsables de la tribu, qui doivent charger des moyens pour faire un service honorable destinées aux voyageurs, visiteurs. Ils préparaient la nourriture durant l'organisation de l'évènement, organisent également des chambres, des pièces pour passer la nuit. Ce travail reflète l'hospitalité qui est une coutume très répandue en Kabylie. Comme on avait dit, les saints, les structures tribales sont les premiers gardiens des coutumes, des traditions.

Les réunions des diverses l'assemblées villageoises peuvent être organisées dans une zaouïa, dans un édifice qui appartient au saint du village. La place où, elle s'est tenu l'assemblée porte une bénédiction de la part du saint. Pour que les affaires du village soient discutées dans le calme. Cette bénédiction est entièrement assurée par le saint, puisqu'est un lieu de l'assemblée générale. Les villageois préfèrent une discussion sur les affaires de la communauté dans une place sacrée, une résidence d'un saint, en face son tombeau, sa zaouïa. Le village

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

reçoit une bénédiction de la part du saint. Une place sacrée, qui porte la baraka, qui va servir sur l'ensemble du village.

Parfois, il y a des conflits permanents entre les tribus concourantes, les villages à cause de diverses causes. Chaque clan essaye de défendre ses intérêts face à l'adversaire. En cas de difficulté sur le règlement des conflits, les marabouts, les saints doivent intervenir pour mettre fin aux rixes. Des réconciliations guidées par les saints afin de regrouper tous les adversaires autour d'une table dans un édifice religieux, dans une demeure d'un saint, dans une zaouïa, un lieu sacré et respecté par tous les présents. L'objectif de choisir cette place c'est de trouver un moyen de se réconcilier entre les opposants.

Le choix d'organiser une réconciliation entre les tribus, entre les villages dans une résidence d'un saint (zaouïa porte le nom d'un saint). Le lieu sacré va donner une bénédiction afin de mettre fin aux différends. L'importance c'est de trouver un climat favorable à la paix, et d'éviter le versement du sang. La place sacrée choisie par les initiateurs d'arrangement sait que tout le monde respecte les saints, et leurs places. Donc, une occasion d'ancrer la paix entre les personnes, entre les tribus. L'édifice est une place de réconciliation et de la médiation, les saints vont jouer toujours ce rôle pour réaliser la paix et l'amour.

Les zaouïas, les résidences des saints, depuis longtemps jouent un rôle déterminant dans la société Kabyle. Leurs présences en Kabylie ont porté depuis XV^e à la région un appui vers l'instauration de la paix entre les villages, entre les tribus. Le rôle joué depuis des siècles va donner la naissance d'un système qui a assuré le maintien des traditions et les coutumes en Kabylie. Les saints depuis leurs apparitions installent des édifices pour enseigner le savoir aux enfants. La place a toujours été un entourage sacré par tous les habitants. L'organisation des rituelles, des rites en Kabylie dans des places sacrées (résidence d'un saint protecteur du village), devant sa tombe, son édifice d'enseignement. La Kabylie était toujours influencée par le Maraboutisme Maghrébin.

Durant la période turque, beaucoup d'initiatives qui sont faites à la faveur des établissements religieux par les ottomans. C'est la pensée Soufiste qui a influencé sur les Ottomans en orient, en Afrique du Nord, ils ont trouvé les mêmes dimensions. Ils établirent des bonnes relations avec les saints, et les Cheikhs Maraboutiques des diverses tribus en Kabylie,

QUATRIEME CHAPITRE : LA SITUATION RELIGIEUSE ET LA NAISSANCE DU CULTE DES SAINTS EN AFRIQUE DU NORD

même à travers le territoire de l'Algérie, la Tunisie. Le culte des saints s'accélère durant cette période. Les beys ottomans entament des pèlerinages aux lieux sacrés. Un culte officiel et reconnu par les autorités Ottomanes.

Conclusion

Dans ce chapitre, nous avons présenté l'ancrage de la religion en Afrique du Nord par la voie des différentes doctrines venues, nées à travers la région durant des siècles. L'importance des doctrines dans la pénétration des courants religieux parmi la population Amazighe. La naissance de Soufisme trace un nouveau chemin vers le culte des saints à travers tous les coins de l'Afrique du Nord. La formation des confréries augmente le nombre des adeptes à la faveur de cette doctrine. Le Maraboutisme et le Chérifisme jouent un rôle dans la naissance du culte des saints par la voie de pèlerinage aux tombeaux est une manière de réanimer les croyances Amazighes basées sur le culte des âmes et les forces invisibles.

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

Cinquième chapitre

Cinquième chapitre : Données générales sur la Ziara

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

Introduction

Dans ce chapitre on essaye d'expliquer la genèse de la Ziara comme principal rite largement répandu parmi la population Nord-Africaine. Le village Chorfa qui possède un lieu respecté, le tombeau du saint Sidi Amer Chérif qui est un objet de vénération depuis des siècles par la population du village, et les autres régions avoisinantes. Cette vénération de cet espace remonte à une époque ancienne. Une pratique qui fait partie des croyances anciennes qui concerne le culte des forces invisibles. Au Mzab une société Ibadite Amazighe par excellence la visite des lieux est une pratique générale, existante dans toutes les villes Mozabites. Cette relation entre le monde vivant et le monde invisible passe par le pèlerinage quotidien et annuel aux différents lieux vénérés. À travers cette présentation préliminaire, ça sera une occasion de présenter tous les éléments de ce chapitre.

I. Données sur la religion des Amazigh

La religion en Kabylie et en Afrique du Nord depuis l'antiquité a occupé une place importante au sein de la sociologie religieuse de plusieurs communautés. Le système organisationnel à travers le Maghreb a connu d'une dynamique en cours des siècles. Avant et après la multiplication des colons (Phéniciens, Romains, Vandales, Byzantins, Arabes¹) en Afrique du Nord. La culture religieuse des anciens était toujours en contact avec d'autres cultures des différents peuples qui ont installé en Afrique du Nord.

En Afrique du Nord² il y a plusieurs témoignages sur la religion populaires des diverses tribus. Chaque tribu à travers la région avait son propre culte, sa propre pensée, ses interprétations sur les faits.

« Mais c'est surtout dans l'Afrique septentrionale que les exemples abondent ; en étudiant, sur place, les vestiges dont le sol est encore parsemé, en se reportant aux mœurs et coutumes des peuples autochtones, lesquelles se devinent à travers les lois de l'Islam, on peut suivre cette marche admirable par laquelle les Musulmans sont parvenus à islamiser les croyances populaires des »

¹ C'est l'ensemble des peuples, des races qui ont envahi l'Afrique du Nord à travers l'histoire.

² Un terme global qui désigne toute l'Afrique du Nord, ou bien l'espace Amazigh. Ce concept est largement utilisé par les historiens Français depuis le siècle dernier.

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

Berbères, et, qui plus est, à les partager et à les soutenir » (DEPOND, Octave & COPPOLANI, Xavier , 1897, p. 102)

Chaque peuple (chaque civilisation) qui arrive en Afrique du Nord porte, ramène avec lui, ses propres croyances religieuses (culte des Dieux), qui font partie de la culture de ce peuple. L'installation d'une culture étrangère diffuse parmi les tribus Amazighes une culture très riche, puisqu'il y a une fréquentation et un contact quotidien entre le peuple autochtone avec la culture des arrivants³. Ça donne aussi un mélange des cultures, une influence d'un groupe sur l'autre. Ce qui concerne la culture populaire, la nourriture, le style vestimentaire, la culture religieuse. Ce dernier point occupe très particulièrement une place sensible. Cette culture règne sur l'ensemble des éléments qui constituent l'identité d'un peuple. Le contact permanent entre les deux groupes, les deux entités ethniques forment un élément extra culturel d'une nouvelle culture. D'une nouvelle identité après la communication directe entre les deux, une dualité culturelle qui lie l'ensemble des valeurs que chaque peuple partage.

Des tribus différentes étaient très influencées par les multiplications des cultures parfois dominantes en Afrique du Nord. Le premier contact des Amazigh était avec la culture Égyptienne, puis, Grecque, Phénicienne, Romaine. La fondation des villes en Afrique du Nord depuis Carthage en 814 avant J.C. En passant par les foyers fondés par les Grecs en Libye surtout, et également des villes créées par les Phéniciens et les Romains. Le culte religieux des habitants était toujours riche et maintenu⁴. Toute culture qui se développe à travers les relations commerciales et économiques avec d'autres peuples et d'autres cultures ça donne un fruit d'une homogénéité culturelle. Un peuple qui s'adapte avec des valeurs des autres, c'était toujours comme ça en Afrique du Nord. En effet le contact en Afrique du Nord depuis l'arrivée des premières colonies commerciales. Les tribus de l'époque partagent les valeurs des peuples installés en Afrique du Nord⁵. Une réalité sociologique et anthropologique qui né en Afrique du Nord à cause des contacts permanents avec d'autres cultures et des ethnies.

³ On parle d'un contact permanent, une fréquentation directe entre la population locale et les arrivants. La culture Amazighe avait ses repères dans l'histoire, le contact avec les autres avait enrichi certainement la culture locale.

⁴ L'existence de plusieurs civilisations, la disponibilité des contacts permanents entre les Amazigh et les autres peuples. Cette communication assure le maintien d'une relation d'une longue durée.

⁵ Parmi les valeurs partagées, on cite : le culte des dieux, l'adaptation des différents rites de sacralisation à la faveur des dieux qui existent.

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

Les Phéniciens un peuple habile, commerçant fondent la ville de Carthage en 814 avant J.C. Depuis leur arrivé dans la région, ils diffusent leur pensée religieuse, notamment le culte de Baal, le célèbre Dieu punique. C'est toute l'Afrique du Nord qui organise des rites, des festivités pour le dieu Baal dans des édifices spéciaux. Les traces archéologiques sont un vibrant témoignage de cette influence de la culture punique (MERCIER E. , 1888)

La religion monothéiste s'installe fortement en Afrique du Nord, à cause de la présence romaine. La naissance de plusieurs personnalités locales chrétiennes, reflète le contact direct et incessant entre la population locale avec les Romains. La construction des églises romaines à travers la région avait beaucoup séduit la population. Beaucoup de régions deviennent chrétienne, notamment les zones qui ont des relations directes avec les grandes villes (Timgad, Lambèse, Tébessa, Bône, Auzia) (PREVOST, 2012). La population Amazighe s'est christianisée à cause d'un rapprochement entre les deux cultures. Des tribus chrétiennes, elles célèbrent comme les chrétiens des fêtes religieuses qui ont une relation avec le culte chrétienne (la naissance de jésus, fête de la toussaint). La culture Amazighe qui était déjà des contacts avec le culte de Baal des phéniciens, devient une population chrétienne.

La religion des Amazigh est longtemps vécue en mutation et en changement à cause de l'apparition des peuples en Afrique du Nord. La principale pensée des Amazigh, ou l'histoire l'affirme amplement, c'est le culte des forces invisibles⁶. À titre d'exemple, les visites rendues par la population tribale à une place pour organiser un évènement à la faveur d'un objet de culte. L'opération s'était devant un rocher, un arbre sacré, une grotte. L'imaginaire collectif pense qu'il y a une force cachée qui est capable de les défendre en cas de menace. Cette force réside dans un arbre, olivier, grotte, Dieu adoré (BASSET, 1920, p. 41). Cette adoration des objets est une pratique et un fait connue à travers toutes les tribus. Il y a parmi elles (des communautés) qui professent des religions monothéistes (juives, chrétienne (les premiers temps, l'islam à partir de VII^e siècle).

L'organisation des rites à la faveur des Dieux (Gurzil, Bacax) dans des régions en Afrique du Nord (ALQUIER, Jeanne & ALQUIER, Prosper, 1929, pp. 131-139-142). La

⁶ Le culte qui occupe une place importante, un point sensible pour connaître les visions des berbères sur divers éléments de la vie religieuse. C'est un système des croyances qui est basé sur la sacralisation des forces et pouvoirs invisibles. Ce culte remonte à une époque ancienne, les traces archéologiques affirment que les berbères étaient un peuple qui rend hommage aux esprits dans les cavernes, grottes.

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

célébration était généralement à l'intérieur d'une caverne, grotte). Où l'accès direct avec les forces invisibles qui résident essentiellement dans cette place. Les grottes, les arbres, qui s'étaient la demeure des forces invisibles (KAABIA, 2014). L'obtention de la bénédiction c'est le principal vœu de la population. Renforcer la fécondité, et la continuité est entièrement assurée par les forces invisibles, qui vont éloigner le mal et la malédiction.

La population locale selon les témoignages historiques (sources, traces archéologiques) célèbre et adorent un nombre considérable des Dieux. Elle se rend visite quotidiennement ou occasionnellement. Chaque objet de culte avait sa propre signification qui lié à la nature sociologique de la population locale de l'époque. Certes, il est indéniable que quelques-uns de ces hauts lieux aient été, soit naturellement, soit sous l'influence d'idées religieuses venues de l'étranger. Des sanctuaires où l'on rend un culte à des divinités supérieures, celles qui assurent le cours des saisons et président à la fécondation de la terre nourricière. Mais il n'est pas douteux que beaucoup aient été consacrés et le soient encore aux simples petits génies dont ils étaient une forteresse, et que les grottes qui s'ouvraient sur leur pente, souvent tout près de leur sommet, au flanc de la dernière assise rocheuse, n'étaient que la porte par où les génies- rentraient chez eux (BASSET, 1920, p. 94)

L'ensemble des rites se sont pratiqués à l'intérieur des lieux (places), la population prépare la nourriture. Selon elle les forces invisibles vont manger la nourriture qui signifié la vie, et la richesse. Beaucoup de tribus Amazighes, à titre exemple la tribu de Louata en Lybie adore un Dieu sous forme d'un taureau (la tête). La population Louatienne s'est rendue lors des fêtes dans une caverne pour célébrer, organiser des rites à la faveur de Gurzil, Agurzil (EL BIKRI, 1859). Ce Dieu donne une force, la signification d'un taureau, qui est le symbole de la force et la fécondité et la continuité. Ce culte existe durant la période islamique, selon les données des géographes comme El Bikri. Le vœu de la population c'est la continuité, cette force réside dans ce Dieu. Qui réserve une bénédiction et un pouvoir très fort, capable d'éliminer le mal à travers l'utilisation de son pouvoir magique.

II. La Ziara : un pèlerinage commun

L'Afrique du Nord depuis l'antiquité exerce cette tradition, est un véritable culte. Les tribus locales qui odorent beaucoup d'objet (Dieux, places) organisent des visites (Ziara) aux lieux, célèbrent des rituels. Les actions pratiquées devant les places, une force versée par les

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

forces invisibles aux présents et à la population de territoire (tribu) afin d'assurer la tranquillité. Assurer la fertilité des hommes et des femmes, la richesse de sol. La saison agricole à travers l'organisation de la visite (Ziara), qui porte une bénédiction très abondante.

Durant la présence des étrangers et la fréquentation des Amazigh avec d'autres cultures. Ce rite (Ziara) était toujours présent parmi les célèbres coutumes Amazighes. À l'époque des Phéniciens, les Romains, les Vandales, les Byzantins, les Musulmans, la population locale reste fidèle à cette pratique. Durant les premiers siècles de l'Islam en Afrique du Nord. La population Amazighe célèbre beaucoup de fêtes saisonnières, l'organisation des visites sacrées s'est maintenue malgré le climat monothéisme de l'époque (la période Romaine et Islamique). Des tribus toutes entières qui organisent des visites aux places pour célébrer des fêtes à la faveur des Dieux, des objets. Rendre une visite devant un rocher, un arbre s'exprime que la pensée ancienne de la population n'est pas disparue. Malgré le changement du contexte, mais la pratique reste elle-même. Il y a toujours des modifications qui sont présentes durant le déroulement des visites (Ziara).

C'est l'ensemble de la population d'une entité villageoise ou tribale qui organise une Ziara (visite sacrée). Pour célébrer une fête à la faveur d'un Dieu ou un objet qui signifié la force et le courage. Cette Ziara avait son objectif (organisation des différents rituels devant une place (grottes, rochers, pierres...). Le rite de la Ziara est très pratiqué en Afrique du Nord au sein de toutes les tribus locales. Chaque tribu organise des événements durant l'année, durant le début de la saison agricole. Elle effectue une visite (Ziara) vers une place, dont le but d'obtenir la force et la baraka de la place. Pour que l'année agricole soit toujours riche, ainsi que le territoire de la communauté sera hébergé et protégé contre toute forme de mal.

Le déplacement vers une place, ça signifie qu'il y a des forces qui résident et qui sont capables de donner la baraka aux personnages, et à l'ensemble de la population de la tribu ou de l'entité. La visite sacrée (Ziara) c'est l'un des rites les plus répandus en Afrique du Nord. L'affectation une visite vers une place (rocher, arbre, grotte) est un acte majeur et essentiel de la culture populaire. Les places citées sont des lieux de résidence de toutes les forces invisibles. Le lieu de tous les pouvoirs magiques qui sont capables d'éloigner le mal et la malédiction sur l'ensemble de la population.

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

La visite sacrée (Ziara) aux différentes places porte un sens large. Une recherche d'un objectif caché (la tranquillité de la morale sociale) à l'intérieur des lieux sacrés (grottes, devant un arbre magique, un rocher gigantesque). L'organisation et la célébration des fêtes, et les visites rendues vers des places connues. Une preuve d'une fidélité absolue de la population aux diverses places (des lieux respectables). Le rite de la visite (Ziara), est très remarquable en Afrique du Nord. L'importance est dans l'organisation des visites quotidiennes, et occasionnelle et visites saisonnières. C'est pour une protection qui est faite par les forces et les pouvoirs cachés. Le choix volontaire d'une organisation de ce rite s'exprime par l'envie et le vœu de la population de gagner une protection, assurer la fécondité et la fertilité à travers les visites (Ziara).

Les visites d'un rite islamisé (Ziyarat) ont lieu toute l'année. De la première prière jusqu'à la dernière vers le soir. Les portes des sanctuaires en Kabylie sont ouvertes tous les jours aux visiteurs. Où les fidèles (hommes et femmes) peuvent franchir en toute liberté la porte des sanctuaires, des mausolées. Les différents lieux respectés en Kabylie sont surveillés par les villageois, car ils sont à l'intérieur du village. Les dévots peuvent entamer des visites durant la journée, la nuit n'est pas permise. Il y a des visites annuelles ou quotidiennes effectuées par les adeptes aux différents lieux. Le jour de l'Aïd Seghir et Kabir, le jour d'Achoura, Mawlid (la naissance du prophète). Malgré l'islamisation du rite de la Ziara, mais il existe encore des visites rendues aux différentes places mise à part les mausolées ou les sanctuaires, aux rochers, aux sources d'eau...

Concernant le sanctuaire⁷ qui est une image fixe au caractère divin et sacré. Les rituels et les pratiques représentent la traduction d'idées et de croyances sur la personnalité du gardien enterré à l'intérieur. Les sanctuaires font partie des monuments islamiques les plus importants à caractère divin, malgré le passage du temps après sa mort. La personne qui y est enterrée à l'intérieur, sera visitée et également symbolisera par une vénération (la célébration des divers rituels). Comme nous le constatons dans la majorité des cas. Dans la plupart des pays musulmans, des tombes contenant les corps de princes et d'éminentes personnalités religieuses y ont été érigées. Les mosquées et mausolées se distinguent par une architecture riche en art et en décoration. Comme un symbole de révérence et d'estime, et se souvenir et bénir le

⁷ Les mausolées, les sanctuaires édifiés à l'honneur des saints deviennent des hauts lieux de confrérisme religieux en Kabylie.

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

propriétaire enterré dedans (PREVOST, 2009). La personnalité du saint et sa bénédiction, sa considération et sa dignité sont tous des phénomènes issus de la culture populaire. Un résultat de l'interaction entre les activités quotidiennes des individus et les pratiques religieuses et culturelles. Qui apparaissent à travers la poésie populaire et contes de fées ou mythes. L'image du saint dans la culture quotidienne, une production littéraire à la faveur de cette force. L'imaginaire populaire est un produit de la culture populaire. Cet imaginaire exprime dans des pratiques et des rituels, s'il est en bénédiction avec le saint avec un Ouali. En tant que personne, cela conduit inévitablement à la bénédiction dans l'espace dans lequel il est enterré (le tombeau du saint, son mausolée, son espace sacré).

Le saint joue un rôle important dans le système de croyance de nombreuses personnes. Alors que le groupe bouge d'un endroit pour qu'un autre participe à la célébration, et aussi à la bénédiction du saint, d'un Ouali. Les contes populaires ont un grand impact sur la consolidation de l'idée de vénération pour les saints en racontant leurs vives leurs super actes et capacités. Cette transmission de l'histoire des saints est faite comme pratique. Car il y a un maintien ce qui concerne la célébration. Cet acte participe à la préservation de la mémoire collective et l'identité des saints à travers leurs espaces. En effet la Ziara généralement une visite pieuse. Un pèlerinage à un lieu d'un saint, un tombeau ou un mausolée. La Ziara s'accomplit toute l'année par des visiteurs, venus parfois seuls, ou avec leurs proches. La Ziara aux saints en Kabylie peut être conjuguée d'une offrande votive ou d'une offrande remise en ex-voto. L'offrande remise soit en nature (cierges, henné) ou par l'argent. Grosso modo la Ziara se pratique tous les jours ou bien pendant les fêtes religieuses⁸.

III. Les courants religieux et la formation d'une croyance populaire.

L'arrivée de l'islam en Afrique du Nord à partir de VII^e a changé véritablement le visage politique et social de la région. Le choix d'embrasser l'islam par les tribus locales était une action attendue, après la fin de la conquête musulmane. La religion monothéiste s'est imposée encore une fois à côté de la religion chrétienne et juive. Qui étaient toujours présentes

⁸ C'est l'une des traditions les plus anciennes dans les sociétés traditionnelles. Elle se démontre par la sacralisation d'un saint commun de la région, d'une tribu. L'organisation de cette tradition à l'honneur d'un saint, en pensant que son âme va sentir de ce sacrifice. Puis sa force invisible donna l'aide à la population en cas de besoin

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

en Afrique du Nord même après la propagande de l'islam sur l'ensemble du territoire⁹. Les tribus Amazighes adoptent volontairement, parfois par la force cette religion après des années de luttes et de guerres. Des nouvelles attitudes se sont portées par la population durant l'installation des États en Afrique du Nord (Rustumides, Aghlabides, Idrissides, Midrarites). Qui développent un discours religieux qui s'est fondé sur le sectarisme et l'endoctrinement (L'Ibadisme des Rustumides, le Chérifisme des Idrissides, le Sunnisme des Aghlabides). À côté des trois principales doctrines, on trouve d'autres comme le Sufisme (un courant issu de Kharidjisme, le Mutazilisme dans quelques tribus locales¹⁰).

Chaque doctrine essaye d'écarter une autre à travers la propagande et la multiplication des foyers de diffusion des idées (Tihert, Nefoussa, Sud Tunisien, pour l'Ibadisme. Kairouan pour le Sunnisme, Fès pour les Idrissides, Sijilmassa pour le Sufisme). En Afrique du Nord la population adopte beaucoup de doctrines, une partie devient Ibadite, une autre devient Sunnite, une autre devient Chérifienne. Il y a des tribus qui professent encore le judaïsme et le christianisme¹¹. Une population qui n'a pas adopté encore les religions monothéistes (EL BIKRI, 1859). En fait se sont des États qui guident le travail de la propagande et la diffusion. L'arrivée de la doctrine Chiite en Afrique du Nord à partir de X^e qui a éliminé l'existence de beaucoup d'État (Rustumide, Idrisside, Aghlabide¹²).

À partir de XI^e siècle, le Soufisme domine le champ religieux en Afrique du Nord. La naissance des saints¹³ à travers la région, qui étaient très connus de leurs vastes savoirs, de leurs connaissances. Des personnes qui portent la baraka et la bénédiction, qui sont capables de régler les problèmes quotidiens à travers une raison magnifique. En XVe et XVIe le mouvement Maraboutique envahit l'Afrique du Nord (DOUTTE, 1900). Une population très influencée par cette démarche religieuse et politique. Ce mouvement donne la naissance à une catégorie très

⁹ Ibn Khaldoun parle au XIV^e de petit royaume chrétien dans le Tafilalt. D'un autre côté, une tribu Zénète de confession semi chrétienne, semi kharidjite, en tout cas antimusulmane, les Zkara, a été découverte au Maroc, dans la région d'Oujda (OULHAJ, 2018)

¹⁰ Selon l'historien Ibn Saghîr, ce courant existe dans la ville de Tihert, où il y a quelques groupes Berbères adhérents à cette doctrine. Quelques cercles en Ifriqiya à l'époque des Aghlabides.

¹¹ Sachant que le christianisme aurait disparu de l'Afrique du Nord, probablement vers les XV et XVI siècles et que, selon Léon l'Africain, l'essentiel des intellectuels de l'époque se sont enfuis vers l'Italie actuelle et l'Espagne, devant les conquérants Omeyyades à partir du milieu du VII siècle (OULHAJ, 2018)

¹² Sont les premiers royaumes fondés en Afrique du Nord, les deux premiers étaient indépendants politiquement et idéologiquement, le troisième État était affilié à l'État Abbasside.

¹³ Il faut dire que les saints de Soufisme ne sont appelés Marabouts. Ce sont des saints Soufis. Par la suite, avec l'installation de Maraboutisme et le Chérifisme en Afrique du Nord, un saint automatiquement un Marabout. Donc la sainteté devient un courant Maraboutique.

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

distingué de leurs saintetés. Les saints Marabouts et Chérifiens vont changer le visage religieux en Afrique du Nord à partir de XV^e siècle.

En Kabylie ce mouvement certainement influencé sur l'ensemble de la région. Les saints est une catégorie très respectée par la population, ils consacrent leurs vies aux services des habitants. Chaque village en Kabylie ou chaque tribu possède des saints très connus, un regroupement autour de cette catégorie. La construction des édifices, des zaouïas, qui sont des résidences permanentes des saints. Durant leurs vies, la population s'est rendue auprès des saints pour obtenir la baraka et la bénédiction, car, ils cachent un pouvoir invisible. Le courant soufisme en Kabylie a joué durant des siècles un grand rôle dans la propagande des idées de cette démarche religieuse. Nombreux les saints soufis issus de cette entité. Dans les villes, les campagnes, le courant a trouvé un berceau pour le mysticisme. L'historien Robert Brunschvig parle de cette influente. Il dit :

« Mais le sufisme proprement dit s'est trouvé surtout représenté, à Bougie, à côté d'Abû Madyan et après sa disparition, par un cheikh kabyle, né chez les Ait Aissi, Abu Zakariya Yahya al-Hasani (ou Al-Hasnawi) az-Zawawi. Celui-ci, versé dans les diverses sciences religieuses et instruit en Orient des doctrines mystiques, était le type accompli de l'ascète, fervent du jeûne, détaché des contingences de ce bas-monde, absorbé par la pensée de l'au-delà. On parlait de sa baraka et de ses innombrables manifestations de sainteté (Karamat). Il demeurait déjà dans une « Zaouïa » (Zawiya), genre d'établissement appelé à connaître une fortune sur laquelle il nous faudra revenir. Cela ne l'empêchait point de fréquenter les lieux officiels du culte et d'y professer : il enseignait à la Grande-Mosquée le hadith, les Usul et le Fiqh, et c'est au cours d'une de ces leçons qu'il fut pris du malaise dont il mourut presque subitement, en ramadan 611/janvier 1215. Sa tombe devint pour ses concitoyens, l'objet de la plus grande vénération » (BRUNSCHVIG, 1947, p. 320).

IV. La Ziara en Kabylie, un rite fondamentalement Amazigh.

Ce sont les mêmes attitudes qui existent déjà en Afrique du Nord partagés en Kabylie à travers les différentes régions. Qui se trouvent actuellement devant un changement des objets. À l'époque ils s'étaient les lieux, les grottes, maintenant ce sont les saints qui deviennent un objet de culte et de vénération. Des visites (Ziara) quotidiennes et occasionnelles et annuelles

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

rendues aux différents saints. Puisque chaque région, chaque tribu possède ses propres lieux sacrés (demeures des saints, mausolées). La population de la région rend toujours des visites vénérables (Ziara) pour chercher le calme, la richesse, la fertilité. Selon elle, les saints ce sont les vrais porteurs des pouvoirs magiques, qui peuvent aider la population de retrouver des bons moments. C'est la baraka, mot que l'on traduit ordinairement par bénédiction, mais qui a une signification beaucoup plus étendue, puisqu'il désigne l'influence heureuse du marabout sur ce qui l'entoure (DOUTTE, 1909).

La Kabylie regorge de ces lieux de pèlerinage où le mystique et le rationnel de vénération font un bon ménage. Lieux de dévotion, de prière, de rencontres amicales et des tourtereaux, le rite dans des contrées les plus reculées de Kabylie. Plus qu'un lieu où la baraka des saints est recherchée, est aussi un moment tant attendu par les villageois pour renflouer un tant soit peu leur fonds de « fonctionnement ». Concernant ce point, généralement le saint durant sa vie possède une source d'eau destinée à servir les besoins de sa population. Après sa mort, l'eau devient bénie par la bénédiction du saint. Durant chaque visite, les pèlerins amènent avec eux une quantité d'eau à partir de la source du saint. Qui veut dire que la baraka du saint va continuer de servir à travers l'utilisation quotidienne de l'eau.

Même après la mort des saints, la population reste automatiquement fidèle à la visite (Ziara). Les visites (Ziara) se sont effectuées par la population villageoise et tribale durant des fêtes religieuses, agricoles au tombeau d'un saint protecteur du village, de la tribu. La population auprès de la place, organise des rituels à la faveur du personnage, qui va délivrer son pouvoir magique¹⁴. Sa force invisible pour protéger les habitants, lui assurent son soutien pour eux, lui garantissent que son pouvoir ne cessera pas. Les saints durant leurs vies, ils utilisent un pouvoir qui dépasse la logique et la réalité humaine. Ils ont des miracles divers qui expriment que leurs forces est toujours capable face au dépassement, au mal, et aussi face à la méfiance.

¹⁴ De sorte que ces saints restent en vie dans l'imaginaire populaire, et selon ce lien spirituel, ils viennent rapidement à la rescousse de l'homme qui s'est adressé à eux en appelant. Et ces titres abondent en chants soufis et Marabouts, qui sont général parmi la population. Le grand public imaginait également que le saint, lorsqu'il était enterré sur un terrain autre que le sien, retournerait chez lui pendant les périodes de l'année, de sorte que le public avait l'habitude de tenir des fêtes là où se trouvait la tombe de ce bon saint, et certains pourraient même recourir à la construction d'une zaouïa à son nom.

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

Le mot baraka, d'ailleurs, ne s'applique pas seulement aux marabouts. Mais aussi d'une part à Dieu et de l'autre à tous les objets que la religion considère comme bienfaisants. On dira, par exemple, qu'il y a de la baraka dans le henné ou dans la victime destinée au sacrifice » (DOUTTE, 1909). Cette baraka est un fait propriétaire d'un saint, qui doit passer par des épreuves pour affirmer sa sainteté devant la population. Ce point sera une garantie de confirmer la force et les capacités de ses pouvoirs.

Les fidèles attribuent aux saints un pouvoir thaumaturgique. Pour cette raison, des visiteurs cherchent la guérison aux divers mausolées des saints. Même si son corps profane n'est plus présent, mais ils préfèrent d'entamer cette aventure. Les saints en Kabylie accomplissent toujours des prodiges de leurs tombeaux sacrés. Les dévots se recueillent précisément à leurs sépultures, là, où ils existent leurs bénédictions. Ils les considèrent vivant et vont demander des intercessions, des médiations aux mausolées des divers saints en Kabylie.

La sacralité des habitants pour les saints est toujours maintenue comme pratique à travers l'organisation de pèlerinages sacrés (Ziara). Cette visite porte une fidélité de la population villageoise et tribale pour le saint qui protège le territoire. Qui assure la fécondité et la fertilité et la sécurité à l'ensemble des habitants. Chaque occasion religieuse (fête de l'Aïd, Achoura, Mouloud, Moharrem). La population ou l'assemblée villageoise organise des visites (Ziara) à la tombe du saint, qui va donner par la suite une bénédiction aux présents. Durant les fêtes agricoles, c'est les habitants qui organisent des visites (Ziara). En face la tombe du saint, un sacrifice des bêtes (taureaux, agneaux) à la faveur du saint et ses forces invisibles et protectrices du village et de la communauté en général. Toute la Kabylie organise et célèbre cette pratique (visite Ziara). Qui se déroule dans une fraternité entre les habitants, des rituels qui sont organisés à la faveur du saint.

Le même sanctuaire porte en lui la bénédiction ou la malédiction suivant que l'on se conforme au rite ou que l'on s'en écarte ; le même marabout qui, par sa baraka, assure la prospérité du fidèle, peut de la même façon causer la mort du contrevenant (DOUTTE, 1909, p. 450). L'objectif de la visite sacrée (Ziara), c'est la bénédiction de la place, de la tombe du saint, en effet, Edmond Douттé parle de cette notion de Baraka, il dit :

« La baraka du marabout s'étend à tout le pays et à tous les habitants de son voisinage ; elle imprégna les objets qu'il a touchés et après sa mort, elle reste attachée

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

à ses restes et à son tombeau : d'où le culte rendu au tombeau du marabout et la vénération dont il est l'objet ; le toucher, l'embrasser suffisent à communiquer la baraka. D'où aussi le culte des reliques : ce qui a appartenu au détenteur de la baraka doit en retenir une parcelle. Cette croyance est du reste favorisée par la facilité avec laquelle s'opère le transfert des sentiments par contiguïté : l'amant transfère son amour de la personne de sa maîtresse aux choses qui l'ont touchée ; la colère s'assouvit sur les objets qui ont servi à la personne contre laquelle on s'emporte ; la vénération pour le saint se fixe sur ses restes (DOUTTE, 1909, p. 443)

Il dit aussi :

« Du moment que la baraka du salut reste attachée à son tombeau, c'est là qu'il faut aller la puiser : d'où l'importance extrême de la visite aux tombes des marabouts ou Ziara. Il faut toucher le tombeau : on voit souvent des gens s'allonger sur le tombeau d'un marabout ou se rouler dessus. D'une façon générale, les murs de tout sanctuaire sont bienfaisants. Ainsi dans ce rite, il y a un double courant : les forces néfastes qui troublaient le malade sont parties avec la chevelure et ont été absorbées dans la baraka du tombeau ; celle-ci au contraire se communique au sacrifiant. De plus le primitif ne distinguant pas entre le mal moral et le mal physique, ce rite guérira aussi bien les chagrins et les ennuis que les maladies ; il préviendra les malheurs et assurera la prospérité. Si l'on est bien portant et heureux, il contribuera à affermir la santé et le bonheur, à prévenir les soucis et les maux (DOUTTE, 1909, pp. 444-445).

Donc la Baraka est une force d'origine divine que les dévots viennent de la chercher aux niveaux des mausolées des saints. Parfois par leurs rapprochements aux liens généalogiques à la famille du prophète. Ils se rendent toujours et occasionnellement aux tombeaux des saints dans l'objectif d'avoir la bénédiction des saints vertueux. Toute une visite rendue à une place sacrée, l'évènement soit collectif ou individuel, puisqu'il y a des visites effectuées par des individus aux différents endroits sacrés, il y a aussi des visites rendues collectivement, s'il s'agit d'un évènement important (fête annuelle, agricole, religieuse, saisonnière). C'est tout le monde qui soit sensibilisé pour l'évènement sera réussi, une organisation d'une offrande ou des repas à l'honneur de la place et du saint. C'est toute une population qui bénéficie de cette nourriture, son objectif le repas donné est béni par la force protectrice.

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

Ainsi que les pratiques religieuses devant les tombeaux sont différents de l'individu à un autre. Les mouvements des croyants dans les espaces réservés aux pratiques lors de l'organisation de la visite (Ziara) se diffèrent d'un groupe à autre. Il y a des femmes qui rentrent dans la chambre où le tombeau d'un saint. Il y a des femmes qui ne rentrent pas à l'intérieur, mais elles s'assoient sur les banquettes qui entourent le mausolée. Les dévots qui rentrent à l'intérieur agissent tous d'une manière différente. Les uns s'accrochent vers les rebords des portes, les autres restent inclinés, les paumes de la main vers le ciel. D'autres posent leur front sur la tenture et parlent avec le saint. Ou encore s'écroulent à un coin du tombeau.

Les dévots remettent des offrandes (nourriture) votives par lesquels ils demandent l'intercession des saints. Et les offrandes apportées aux différents mausolées en Kabylie lors d'une Ziara (visite pieuse), afin de remercier les saints pour leurs intercessions. C'est une pratique générale faite par des pèlerins en Kabylie. Ils honorent effectivement les morts et les esprits durant chaque occasion de visiter aux tombeaux des saints vénérés. Les Ouada, de promettre, faire un veau, sont de plusieurs sortes. Il y a d'abord l'ex-voto, ou l'offrande pure et simple, déposée sur le tombeau ou dans l'oratoire du saint à l'intercession duquel le Musulman a eu recours. Puis, il y a le sacrifice d'un jeune chameau, d'un bœuf ou d'un mouton, égorgé en exécution d'un vœu sur le lieu consacré ; les pauvres sont conviés à manger la bête tuée, et si les convives font défaut, le gardien du sanctuaire perde les restes. Il y a des Ouada traditionnelles que certaines faucilles, ou certaines tribus, font annuellement, ou mensuellement, à certains lieux consacrés (RINN, 1884, p. 16)

Les offrandes en nature que les dévots remettent aux saints sont posées généralement dans des lieux réservés à recevoir les offrandes, où exposées dans une cour à l'intérieur des mausolées. Il y a aussi le don qui est là pour maintenir la communication entre les visiteurs et les saints. Il y a aura toujours un désir de rapprochement avec les saints à travers leur aspect matériel. Chaque visite, ils demandent à Dieu d'accepter chaleureusement la visite des dévots, car, c'est l'objectif principal des visiteurs. Concernant la visite aux tombeaux, il y a des visites quotidiennes effectuées par les hommes et les femmes librement. Parfois on trouve des descendants des saints qui s'occupent de la gestion des mausolées (bien de la famille d'un saint). Selon la population ces personnes-là sont des porteurs de la baraka. La bénédiction est personnifiée chez tous les membres des lignages appartenant aux saints. La transmission de cette baraka est faite habituellement pour chaque membre de la famille. Elle peut accompagner

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

tous les membres à la fois sans avoir un souci ou effort. La sainteté n'est pas une chose héréditaire chez tous les descendants des saints.

V. Ziara à Chorfa « le tombeau du saint Sidi Amer Chérif »

En matière de religiosité, chaque village en Kabylie possède un lieu sacré, situé généralement sur une colline qui domine le village, ou la tribu. Cet espace est réservé pour toutes les catégories de la société qui veulent passer des moments à côté d'un endroit respectueux et vénéré. Les journées des visites pieuses s'est fait quotidiennement et annuellement, le mausolée est un lieu d'hébergement de tous les pèlerins. Un lieu sacré représente la base d'une vie religieuse divertissante et spirituelle. L'attachement doit être collectif, doit se maintenir afin de garder la stabilité de toute la collectivité. La mémoire collective vient de réserver cette place au saint sacré par les habitants d'un village, d'une tribu.

V.1 : Le saint Sidi Amer Chérif

La culture Kabyle repose sur plusieurs manifestations ou rituelles transmises par les ancêtres, comme le rite de la moisson. En effet, ces rites agraires ont été abandonnés suite à l'exode rural des paysans. Le rapport entre les hommes et le sol s'est transformé, notamment par l'acculturation qui a introduit une vision matérialiste de la terre. En outre, les relations interpersonnelles sont modifiées par l'extension de l'urbanisme qui a véhiculé des traits culturels distincts et propres à la civilisation Arabo-musulmane.

Le saint Sidi Amer Chérif c'est une personnalité emblématique dans le village, connu par son degré de savoir et de compétence et sa sérénité. Ses légendes qui parlent de lui sont aujourd'hui vu comme des miracles au sein du village. Sa vie qui est pleine de dévotion et supplication au Dieu, des actes qui font de lui un personnage sacré. L'hagiographie d'un saint durant sa vie qui se partage entre la vie religieuse et sociale. Un contexte historique lié aux différents événements tragiques. L'autorité du saint était toujours spirituelle, il essaye de gagner la sympathie de la population à la faveur de lui. Son chemin qui est tracé par lui sera le modèle à suivre. Le saint utilise son pouvoir, les Karamat comme preuve de sa sainteté et sa bénédiction¹⁵. Il ne laisse personne seul, il se porte volontaire aux services des habitants du village.

¹⁵ La baraka du marabout s'étend à tout le pays et à tous les habitants de son voisinage ; elle imprégna les objets qu'il a touché. Après sa mort, elle reste attachée à ses restes et à son tombeau : d'où le culte rendu au tombeau du

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

La Ziara effectuée par les villageois durant les journées de la semaine, et aussi pendant les occasions religieuses (fêtes agricoles)¹⁶. Tout le monde doit se porter volontairement pour réussir cette célébration d'un événement devant le tombeau du saint. Le cimetière qui porte le nom du saint est largement visité par la population pendant la célébration des diverses fêtes. Durant l'enterrement une foule nombreuse qui passe devant le tombeau du saint. Par le respect porté d'eux vers le lieu, ils s'adressent des demandes, des sollicitations. Durant toutes les occasions les visiteurs doivent passer par le tombeau du saint. Une obligation de finir la visite devant la tombe de Sidi Amer Chérif.

Le vœu des visiteurs à travers cette action c'est d'obtenir auprès du saint une force. Qui est capable de surveiller toutes les personnes qui la méritent. La monopolisation de ce pouvoir par le saint lui-même un signe que ses bénédictions vont rester avec lui après sa mort. La conviction que cette personne pieuse détient la vérité et le pouvoir invisible. Le souci des visiteurs est lié automatiquement aux affaires quotidiennes de la communauté, ainsi que la relation entre les citoyens. Le fond commun qu'on peut le constater sur la visite est tous les visiteurs partagent des ressemblances concernant la nature des demandes adressées au saint.

Les visites organisées individuellement et collectivement au mausolée de Sidi Amer Chérif sont énormes. L'organisation est liée à une certaine époque à l'assemblée villageoise, ce qui concerne les visites occasionnelles. Les visites individuelles, quotidiennes, le choix est libre, selon la disponibilité de l'individu. Il revient à la volonté des citoyens d'organiser une visite au tombeau du saint. Le lieu durant les fêtes occasionnelles et annuelles regroupe un nombre considérable des visiteurs qui veulent partager un moment avec le saint. Cette habitude est ancienne, un attachement fort au saint et sa morale. Ses forces sont toujours présentes dans la pensée des visiteurs, qui cherchent à chaque les preuves de la sainteté du saint.

Les rituels organisés devant le tombeau du saint sont divers, il y a des rituels à célébrer quotidiennement par les visiteurs. Comme les sollicitations, supplications, intercessions), qui est l'acte le plus partagé entre les visiteurs. L'autre c'est d'allumer des bougies devant la tombe, la signification de la lumière contre les ténèbres (les ennemis). Le sens de ce rituel le feu de la

marabout et la vénération dont il est l'objet ; le toucher, l'embrasser suffisent à communiquer la baraka. D'où aussi le culte des reliques : ce qui a appartenu au détenteur de la baraka doit en retenir une parcelle (DOUTTE, 1909, p. 443).

¹⁶ Sont des fêtes organisées pour célébrer un événement ou une fête religieuse. Ça développe une relation entre les fêtes agricoles et celles de la religion.

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

bougie aidera la personne de trouver un chemin plein de lumière, ses jours seront bons et la détresse va le quitter. Le second rituel c'est de baiser le tombeau du saint, un acte qui s'inscrit dans la philosophie des soufis qui affirme que le saint et ses vêtements, sa tombe sont bénis par le lieu, et les forces invisibles du saint. On voit dans le village, durant la Ziara cet acte, qui est largement propagé et pratiqué par l'ensemble des visiteurs.

Durant la fête d'Achoura, l'assemblée villageoise prépare une maison proche du mausolée pour accueillir les pèlerins venus de loin la veille de l'évènement. Ce lieu situé à l'intérieur du charnier du village, où le tombeau du saint fait partie. Toute la place (cimetière) devient un endroit de pèlerinage au saint. Les forces invisibles du saint vont surveiller tous les visiteurs, c'est l'une des Karamat de ce personnage pieux. Cette culture d'héberger les pénitents existe à travers la Kabylie, les mausolées sont des lieux d'accueil. Cette responsabilité est partagée sous le contrôle de l'assemblée du village qui intervient pour mettre les détails sur la modalité de la célébration et d'assurer la sécurité des pèlerins pendant les journées de commémoration.

Le rôle de l'assemblée est important par rapport à la solidité de sa force morale dans le village. Son occupation de gérer les affaires de culte à travers l'implication des éléments nommés par ladite structure pour surveiller le déroulement de la commémoration. La tâche principale c'est le gardien des traditions par la participation dans la gestion de culte. La création d'un attachement social et moral entre les habitants autour d'un espace sacré. Le mausolée du saint sidi Amer Chérif est le visage de cette fidélité aux traditions. Une fraternité toujours présente durant toutes les visites pieuses (collectives, individuelles).

Le maintien de l'ordre social à travers l'organisation de ce rite pendant chaque évènement. Est un point important qui mène vers la préservation de cette coutume dans le village. Aujourd'hui c'est vrai que le changement touche cette tradition suite aux divers facteurs, cette transformation vient d'affecter l'essentiel du rite de la Ziara. Les mutations qui ont touché le lieu et l'organisation, c'est l'enlèvement de l'influence de l'assemblée dans la gestion des différents évènements. Le rôle de cette structure c'est la gestion de la mosquée et du mausolée, elle reçoit des aumônes (argents, denrées) donnés par les pèlerins. Une tâche n'est plus comme avant, le mouvement aujourd'hui autour du lieu même. Si la Ziara est maintenue comme pratique, mais il y a des changements observables durant la visite pieuse.

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

Le changement fait partie de l'évolution de la société, qui s'inscrit dans la continuité de groupe. En effet il peut toucher un aspect d'une vie d'un groupe, d'une communauté. Dans le village, ce qui concerne la visite du mausolée, le changement vécu c'est la vision de population envers le lieu. Une division d'avis, une catégorie était pour le maintien de cette culture. Une autre qui est influencée par la modernité appelle les gens de ne pas se rendre plus au mausolée. Certains le considèrent également comme un acte des ignorants, banni par le Dieu, qui a interdit de sacraliser les personnes.

Aujourd'hui la faiblesse de la domination de la structure villageoise sur la morale sociale de la population participe à la dévalorisation de la visite pieuse. Un jugement négatif est fortement partagé dans le village à l'égard de cette pratique. Le pèlerinage connu un recul, le travail du maintien n'est pas une actualité des villageois, qui s'intéressent autrement. L'un des principales menaces sur le mausolée du saint c'est la vision des habitants vers lui. La déconsidération de cet endroit est une réalité commune à travers la Kabylie. Ce phénomène est largement partagé dans les villages Kabyles, il menace le maintien de la coutume face aux différents défis.

Le maintien de ce rite dans le village malgré les changements vécus par la société durant des siècles. L'existence d'une morale sociale qui domine la pensée des personnes qui visitent le mausolée du saint Sidi Amer Chérif. La tenue de cette force dominante, revient à la réalité affirmant que le saint porte un pouvoir divin. Toutes les forces invisibles et secrètes travaillent à favoriser l'existence de ce personnage malgré les mutations des attitudes sociales envers lui. La morale se transmet d'une génération à une autre, un travail qui est fait par les visiteurs qui sont attachés à cette culture. Le maintien et l'attachement au saint est réellement observable dans le village. La transmission de culte de visite pieuse s'est faite à partir de la célébration permanente des diverses occasions devant le tombeau du saint.

La conservation et le maintien de ce rite dans le village doit se référer à une fidélité absolue aux traditions populaires. Ce travail mérite une campagne de sensibilisation pour mettre fin aux déracinements qui menacent le patrimoine et la richesse qui existent dans le village. La célébration de la visite est un acte de l'histoire, une façon de s'attacher à la culture. Ça vient d'un effort qui sera versé obligatoirement par la population afin de préserver cette coutume. Puisque la Ziara était toujours un sujet d'actualité, largement répandue comme rite parmi les

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

villages Kabyles. Le lieu est un repère d'un groupe homogène, guidé depuis des siècles par une force morale qui réside à l'intérieur des lieux sacrés et vénérés.

VI. La Ziara dans le Mzab.

Ce groupe Amazigh qui vit depuis des siècles dans le Sahara, la civilisation du Mzab existe bien avant l'ancrage de l'Ibadisme dans cette région. Les vestiges archéologiques affirment qu'il y a un peuple qui vit dans la Chebka, en édifiant des palais, maisons. La doctrine Ibadite existe depuis Xe siècle à travers ce vaste territoire, à cause de la chute de l'État Rustumide à cause de la conquête Fatimide. Les Ibadites du Mzab ont une histoire riche, remplie d'évènements. Les Mozabites vivent dans cette région depuis l'antiquité, dans une zone géographique qui porte le nom de la vallée du Mzab. À l'intérieur, on trouve cinq ksars construits par eux, en dehors de la pentapole, il y a deux autres ksars construits hors la vallée du Mzab¹⁷.

L'histoire riche de ce groupe, revient aux premiers temps de l'Islam, après l'assassinat d'Otman. Ali prenait le pouvoir suite à décision de la majorité des amis du prophète. Muawiya, l'ami de l'ancien calife, et le gouverneur de Damas refusa de reconnaître la nouvelle autorité d'Ali. Ce dernier essaye par toutes les voies de la paix de régler ce problème d'autorité. En 37 H, il envoya son armée pour combattre son adversaire, le dernier, reçoit le soutien de la majorité des tribus arabes de l'époque contre Ali. La bataille de Saffin, les deux armées se rencontrèrent, un long combat sanglant, les amis de Muawiya voyaient leur défaite est proche, ils prenaient des exemples de Coran ils appelaient à la raison et de prendre le livre d'Allah comme arbitre. Ali, accepta la demande de la paix, il dégagait une commission afin de régler le problème. Un groupe aussi de son rang refusa catégoriquement l'arbitrage, ils l'ont appelé les kharidjites (les dissidents, les sortants).

Ali avait combattu ce groupe à Nahraouan, une défaite attendue. Les vivants de cette bataille se regroupent pour créer des cercles de propagande et la diffusion. Un schisme au sein de cette secte, les Ibadites le groupe le plus simple populaire avaient réussi de rassembler une vague des étudiants. Ils créaient des cercles pour apprendre les leçons de l'Ibadisme. L'Afrique du Nord, était visé par la propagande, des personnes venus d'orient, propagent parmi les tribus

¹⁷ Pour plus de détails sur ce groupe, voir le chapitre trois, on a bien parlé sur tous les aspects concernant la société Mozabite.

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

berbères les règles et les principales idées de l'Ibadisme. Ils réussissaient de créer une force à Nefoussa, Tripoli, la majorité des tribus étaient Ibadites. Leur imam c'est Abu El-Khattab, la grande figure de l'Ibadisme du Maghreb. Les Ibadites après la mort de cet Imam dans une bataille contre l'armée Abbasside. Les restants décidaient de quitter la partie orientale avec Abderrahmane Ibn-Rostoum pour créer un État Ibadite à Tihert. Tous les Ibadites de l'Afrique du Nord choisissaient la figure Abderrahmane Ibn Rostoum pour être le premier Imam de l'État Rustumide en 161h (AILLET, 2018).

Cet État Ibadite était maintenu grâce aux différents foyers de propagandes installés par divers imams à Oued-Righ, Djebel Nefoussa, le Sud Tunisien, Tihert. Jusqu'à X^e l'armée Fatimide écrase tous les États qui existaient en Afrique du Nord. Les Ibadites de Tihert dépossédèrent l'espoir de refonder encore une fois un État Ibadite. Qui regroupa tous les croyants de la doctrine en l'Afrique du Nord sous l'autorité d'un Imam, le guide de la communauté des fidèles. Une vague des réfugiés est arrivés à Sedrata, un foyer Ibadite essayait avec tous les moyens de créer un État (PREVOST, 2008). Après la bataille de Baguai contre l'armée Fatimide, les Ibadites se sentiraient d'un danger de disparition. Ils préférèrent de s'exiler vers le Sahara, cette région était depuis des siècles le fief de la tribu Zénète.

« En grand nombre, ces puritains de l'islam descendent d'une des branches de la race berbère Zénète. Après les guerres sanglantes auxquelles leur schisme donna lieu, guerres qui durèrent plus de trois siècles et ne prirent fin que vers le XI^e, ils se réfugièrent dans la Chebka du Mزاب, dans la montagne de Nefoussa (au sud de Tripoli) et dans l'île de Djerba où ils ont vécu, jusqu'à la conquête française, isolés des autres musulmans. » (DEPOND, Octave & COPPOLANI, Xavier , 1897, p. 51)

VI. 1/ La formation de la civilisation Mozabite.

Le groupe Ibadite qui a quitté la ville de Tihert avec le dernier Imam. S'est réfugié vers la ville de Sedrata, une zone d'une influence de courant Ibadite. Ce groupe même après une méfiance avec la population locale, ils choisissent de ne plus rester dans cette ville. Ils s'immigrés vers le sud, vers une vallée désertique, habitée par une tribu d'une confession

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

Mutazilite, appartient à la tribu Zénète Banu Ouacil¹⁸. Les Ouacilites de la vallée de Mzab professent le courant Mutazilisme. Une fréquentation directe entre l'Ibadisme et le Mutazilisme pour vivre ensemble. Plus tard, la population locale s'est convertie vers l'Ibadisme, la vallée du Mzab devient une zone d'une influence Ibadite après la conversion des Mutazilismes vers l'Ibadisme.

La sédentarisation et la construction des Ibadites dans une vallée désertique a passé par beaucoup de périodes. À partir de XI^e siècle les Mozabites posent les fondements de la reconstruction des cités à travers la région, le premier ksar c'est Tajnint¹⁹. Le deuxième c'est Bou-Noura, le troisième c'est Ghardaïa, la quatrième c'est Mélika, le cinquième c'est Beni Yezguen. Une série de cinq ksars dans une région de 20 kilomètres. Avec les deux ksars hors la vallée de Mzab (Berriane et Guerrara). La civilisation Mozabite Ibadite est construite à travers le temps (la population Amazighe et la doctrine Ibadite). Sans oublier les anciens ksars détruits qui se propagent à travers la vallée du Mzab (HUGUET, 1903).

Les Mozabites partagent un territoire avec la population arabe arrivée dans la région à partir de XV^e siècle. Chaque groupe avait sa propre démarche religieuse, ses convictions, ses idées. Cette vallée devient une zone géographique d'une grande importance suite aux diverses activités commerciales faites par les Mozabites. Ils exercent ce métier pour s'éloigner la pauvreté des terres agricoles de la vallée. Ils ont développé un système commercial qui lié toutes les régions (Sahara vers le sud, et aussi vers le Nord). La monopolisation du commerce par les Mozabites durant des siècles.

VI. 2 : L'organisation sociale du Mzab

La société Mozabite avait une culture d'organisation bien avant l'ancrage de l'Ibadisme chez elle. Les sources historiques affirment qu'il y a deux conseils qui organisent qui gèrent les affaires de la communauté Mozabite. Le conseil d'Azzaba une autorité religieuse gère presque toutes les affaires socio-politiques dans la vallée. Chaque ksar avait son propre conseil d'Azzaba, trois sont chargés de l'instruction, un chargé de la prière, cinq du lavage des morts,

¹⁸ Une tribu Amazighe Zénète, elle a adopté le courant Moutazilite par choix, en parallèle d'autres tribus préférées d'adopter le courant Ibadite. Cette population Ouacilite finalement a adopté l'Ibadisme juste après l'arrivée des réfugiés de Tihert.

¹⁹ Ce ksar a été créé en 1012, selon la mémoire était le premier ksar fondé par les Ibadites de la région, certains affirment que c'est l'un des autres ksars.

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

deux s'occupent de la gérance des biens de la mosquée. Le Cheikh a pour fonction spéciale de rendre la justice, assisté des quatre premiers Iæzzaben. Avec eux il conduit les affaires spirituelles et les affaires temporelles et veille. L'autre organise c'est l'assemblée des Aeyan, qui se forme à travers le système représentatif des différents clans au sein de la société Mozabite. Ce conseil et sa composante ne répond pas à l'ancienne formation avant l'introduction du changement dans cette région. Ce conseil englobe aujourd'hui les acteurs du mouvement associatif, de la société civile....

Ce conseil gère les affaires politiques, dans chaque ksar, il existe d'autres organismes, des comités qui ont été attachés parfois au conseil d'Azzaba et au conseil des Aeyan. Il existe un conseil suprême, c'est le conseil d'Ami Saïd qui s'occupe à gérer les affaires religieuses. Et l'autre conseil Ba-Abderrahmane El Kourti qui s'occupe des affaires politiques et sociales de tous les Mozabites²⁰. On doit souligner que cette forme d'organisation a connue des modifications, on a souligné l'ancienne organisation des cités Mozabites et non la nouvelle forme qui existe aujourd'hui, avec des nouvelles représentations. En introduisant des éléments de la société civile dans l'organisation sociale du Mzab.

Une chose très remarquable chez les Mozabites c'est l'absence des tribus, ou familles Maraboutiques ou Chérifiennes, ils refusent catégoriquement cette appellation²¹. D'ailleurs il n'y pas de notion des saints marabouts comme la Kabylie. Sauf le saint de Mélika, qui se raconte sur lui qu'il était un homme de la tribu d'Oulad Nail²², puis, s'est converti vers l'Ibadisme. Il devient par la suite le saint protecteur de la cité. Les habitants font de lui un objet de pèlerinage annuel, durant les occasions religieuses (visites annuelles, occasionnelles, quotidiennes).

VI. 3 : Les traditions Mozabites

La société Mozabite comme d'autres sociétés avaient des usages coutumiers et des traditions authentiques, qui expriment son histoire, ses origines, son originalité et son identité, et traduisent l'histoire de cette société ancienne et de sa civilisation. Les jeunes s'appuient sur ces valeurs jusqu'à ce qu'ils deviennent fiers de leur héritage historique et de leur identité, se

²⁰ Ce conseil travaille en parallèle avec le conseil suprême d'Azzaba.

²¹ Cette information est une réalité, mais, durant nos enquêtes, on trouve quelques récits qui parlent qu'il y a des familles sont originaires du Maroc, d'une origine Chérifienne. Nous verrons en détails quelques informations concernant le sujet.

²² Il s'agit de cheik Ben-Aïssa dont le tombeau est très visité par la population Mozabite et même hors le Mzab.

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

méfient d'être menés par les courants entrants qui cherchent à effacer ces valeurs dans les sociétés conservatrices, qui imposent l'idée de rompre avec le patrimoine et d'entrer dans le monde de l'ouverture et de la mode.

Ces coutumes et traditions ont formé un système patrimonial avec diverses valeurs authentiques et différentes dimensions historiques, sociales et éducatives. Et parmi ces coutumes et traditions, la lune est surveillée par la langue mozabite (Arqib n wayur), faisant ses adieux aux pèlerins pendant la saison du pèlerinage, et la charité de Muharram appelée (Abiyanu). Réciter les paroles de Dieu tout-puissant, et cette charité a lieu tout au long de l'année les vendredis selon les cimetières et selon le système de dotation. Ainsi que l'ouverture de l'année Amazigh (Yannar). Et en été et en hiver, certains rituels et traditions sont organisés, comme (Aimar Adulay). En été aussi les familles se déplacent vers les jardins sont le lieu où l'eau. La nature et la douce brise se déroulent dans certaines traditions, et en hiver, ils retournent au ksar (Iyrem), ce qui espère le lancement d'une saison agricole réussie et une saison sociale riche.

Parmi les coutumes et traditions coutumières héritées de la communauté Mozabite, il y a le tourisme. La visite qui est un patrimoine culturel qui se tient dans la communauté Mozabite pour consolider les valeurs réalisations historiques, sociales, culturelles et éducatives. Et rappel des exploits des ancêtres en se tenant debout sur certaines des salles de prière et des sanctuaires. Pour évoquer le patrimoine culturel et civilisationnelle et s'inspirer de la coutume et les leçons, avec invocation pour un bon semis et un bon labour.

VI. 4/ La tradition de la Ziara

Les traditions Mozabites réservent un passé très riche sur les différentes figures de la région (savants, Cheikhs). Cette catégorie des lettrés avait joué un rôle important pendant l'installation des Ibadites à travers le pays de Chebka (Filet). Les figures de clé de cette civilisation leurs places sont préservées, par la mémoire collective de la population Mozabite, dans toutes les villes du Mzab. Chaque figure possède un récit légendaire sur lui, des contes populaires qui parlent d'eux et leurs travaux durant leurs vies. Cette existence de la mémoire encourage à la conservation de la tradition de la Ziara à travers toutes les villes Mozabites. Un vibrant hommage rendu aux différentes figures par la population Mozabite durant l'organisation de la visite pieuse. Cette action s'inscrit dans la continuité de l'histoire de ce groupe Amazigh.

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

Qui fait de lui un point d'une longue civilisation basée sur le respect des anciennes figures emblématiques de la région.

La population Mozabite se rend aux différents lieux sacrés autour des villes. La mémoire Mozabite partage sentiment d'amitié et de fierté avec les morts. Pour elle les différents personnages sont vivants, l'existence de leur Karamat est une preuve de cette vérité. La solidité des traditions Mozabites autour des lieux sacrés une manière de transmettre aux générations suivantes les règles fondamentales de la société Mozabite et son mode de vie. Les valeurs portées par la population du Mzab envers les personnes pieuses se voient à travers les visites considérables rendues.

Les Ibadites, sont très unitaires au suprême degré. Ce sont toujours opposés au culte maraboutique et chérifien. Aucune pratique de ce genre n'est tolérée par eux. Ni la fondation et la construction des tombes avec de matériaux de prestige ni toute sorte d'inscription et de marquage sur la tombe d'un défunt, d'un savant, d'un Cheikh. Pour eux, rendre hommage aux savants, leurs tombes se distinguent des autres et s'érigent en petites niches à quatre ou cinq doigts au ciel.

Le nombre quatre signifié que le cheikh est un président de conseil d'Azzaba de la ville. Un nombre de cinq, donne un sens que le défunt était le cheikh de Mzab complet. Ce fait est loin de culte Maraboutique, mais c'était un simple geste de reconnaissance et de considération. Car, il a donné toute sa vie à faire le bien au sein de son entourage et pour la sauvegarde de la doctrine. Les saints étaient aussi les symboles honorifiques de la ville. La visite à la tombe d'un savant, d'un cheikh c'est pour le souvenir de la mort, prier d'Allah sa tolérance et sa pitié.

Dans chaque ville Mozabite, il y a des lieux sacrés, qui sont généralement des tombeaux, des mausolées, ou des stèles, des endroits, parfois des pics de montagne. Mais les tombeaux des cheikhs occupent la majorité des lieux vénérés par la population à l'intérieur de chaque ville. Il est observable comme pratique sur le terrain. Qu'il y a des dizaines de lieux qui sont un objet de visite par la population des villes Mozabites. Les Cheikhs (saints) Mozabites sont très vénérés²³, ils occupent une place importance dans la mémoire collective comme des figures pieuses. Qui font le travail de partage du savoir acquis à la population locale. C'est un devoir

²³ Il s'agit des figures Ibadites qui ont réussi à conserver la doctrine durant des siècles. Chaque Cheikh qui a contribué à la préservation de la religion Ibadite est vénéré par la population. Il porte le titre d'un Cheikh.

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

qui réside dans l'âme des Mozabites. Se rendre devant eux pour réaffirmer la solidité de cet attachement à l'histoire et aux valeurs.

Il y a des visites quotidiennes et annuelles (durant les fêtes religieuses, ou les différentes occasions). Les personnes selon le rite Ibadite peuvent visiter les tombeaux des cheikhs (saints), les charniers, les stèles. La doctrine Ibadite demande aux visiteurs de ne plus tomber dans le péché de sacraliser les personnes mortes. Cette vénération des personnes est considérée comme faute impardonnable par le Créateur. Mais, elle appelle à exprimer un respect aux morts. Durant la célébration des différentes fêtes, on voit qu'il y a une population très nombreuse qui entame des visites pendant les commémorations. Un fait général et partagé entre toutes les villes du Mزاب. Un devoir majeur de se rendre devant les lieux emblématiques. Les visites pieuses s'effectuent quotidiennement et annuellement par les hommes et les femmes Mozabites (qui ont des lieux spéciaux). Cette fidélité aux lieux sacrés reflète la conscience de la population aux messages du respect envers les différentes figures.

Le rite de la Ziara dans les villes Mozabites est quasiment commun, la différence principale c'est la nature des lieux visités. Durant la Ziara aux tombeaux des cheikhs aux saints Mozabites, aux sépultures dans chaque ksar. Les visiteurs entament une série des rituels devant les lieux glorifiés et sacrés. À titre exemple, les supplications, les intercessions devant les lieux respectueux. Les pèlerins vont demander au Dieu à travers cette place une série de supplication pour avoir une belle vie. Le souhait d'une tranquillité morale prime sur les autres sollicitations. La récitation du coran devant les tombeaux des cheikhs. Devant les cimetières, un rituel ancré dans le code la visite dans toutes les villes Mozabites. D'autres rituels comme allumer les bougies, égorger un animal sont des pratiques largement bannies par la société²⁴. Pendant la journée de la Ziara, tous les présents vont écouter attentivement les différents récits sur leurs cheikhs, ainsi que leurs Karamat.

Les visites aux lieux sacrés dans les villes Mozabites liées généralement à une coutume sociale. À travers les ksour Mozabites, pendant la rentrée du printemps selon le calendrier des Mozabites. Ils organisent une journée qui porte le nom de (Aïd Ziara). Le conseil d'Azzaba

²⁴ Cette pratique d'égorgement est racontée par les historiens qui ont travaillé sur le Mزاب. Ils disent que cette tradition existe durant des siècles, par la suite, l'introduction des réformes abolit certaines pratiques qui ne sont pas compatibles avec la religion.

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

dans chaque ville affiche que l'évènement sera organisé le lundi ou le vendredi. Donc c'est la première semaine du mois de mars. La population se prépare pour la célébration de la fête.

Chaque ksar avait ses propres lieux à visiter, ils visitent les cimetières, les tombeaux des cheikhs, les stèles qui sont témoins des miracles et des Karamat. L'organisation de l'évènement était toujours entre les mains de conseil d'Azzaba en collaboration avec des comités subordonnés (Irwan, des étudiants, Imsourdan, comité de surveillance). Ce dernier est un comité qui s'occupe d'assurer la sécurité durant la commémoration de la journée. Aïd Ziara pour les Mozabites une affirmation d'un attachement solide et fidèle à la culture et à la tradition²⁵.

La société Mozabite garde une valeur importante aux personnes qui ont contribué à l'amélioration du savoir et la préservation de l'identité Mozabite durant des siècles. Cet hommage qui sera rendu par la population Mozabite aux différents emblèmes dans chaque ville. Généralement se coïncide avec la rentrée du printemps. Une période très favorable à l'agriculture, la meilleure saison que les arbres soient fleurissants. Les Mozabites vont souhaiter le Dieu durant cette célébration de la Ziara (visite pieuse), pour que la récolte de l'année soit riche et prospère. Puisque l'agriculture des Mozabites basée sur les dattiers et quelques espèces de légumes. Il y a même des places à visiter le jour de l'évènement. Le travail de la terre chez les Amazigh une culture très sacralisée à travers la célébration des rites à la faveur de l'arrivée du printemps. Ce rite c'est la continuité de l'ancien rite des anciens qui développent une relation entre l'homme et la nature, qui est la source de la nourriture.

VI. 5/ Aïd Ziara

Aïd Ziara ou Aïd Rabie²⁶ (fête du printemps), ou bien Aïd Zehour (fête des fleurs), selon la nomination des différents ksars du Mzab. C'est la fête célébrée par les Mozabites sans aucune occasion ni religieuse, ni nationale, elle n'a aucun lien avec les autres cérémonies commémorées. Généralement cette fête soit célébrée le mois de mars ou avril. Parfois la journée du repos pour qu'ils soient une occasion d'avoir beaucoup de monde. Le choix du printemps,

²⁵ Cette tradition existe jusqu'aujourd'hui dans le Mzab, mais l'application est diminuée. Suite aux événements tragiques, le regroupement devant un lieu était interdit pendant des années. Les derniers temps, l'évènement est soumis à une autorisation de la part des services.

²⁶ Ce terme est utilisé uniquement dans le ksar de Guerrara, le reste l'appelle Aïd Ziara.

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

c'est lié à l'agriculture, il sème des arbres de dattiers durant le printemps, les fruits de l'été commencent d'exhaler.

C'est la visite aux diverses places historiques parmi elles les mosquées, mausolées des cheikhs vénérés. Aïd Ziara fait partie d'une tradition ancienne chez les Amazigh, ils considèrent que le mois de mars le début de l'année agricole. La vie revient à sa nature, à l'entrée du printemps. Ils l'appellent aussi le Dieu de printemps (Yedder). Ce jour-là, les habitants sortent de leur demeure vers le champ, amènent avec eux des plats spéciaux de cette journée, partagent la joie, mangent ensemble dans la fraternité et l'ambiance.

Revenant à la date de l'organisation de cette visite (Ziara). Elle est prévue au début du printemps, en raison des conditions agricoles et des ravageurs naturels qui affligent le produit agraire. À propos de sa date « le conseil d'Azzaba dans la mosquée annonce la date (le jour férié de la visite (Ziara). Environ une semaine avant son arrivée, les membres exhortent les Mozabites à le faire, et leur rappellent son programme quotidien, ses bienfaits et ses objectifs. En un jour et une fois, ils diffèrent, car certains retardent la visite du premier lundi de mars, et ce peut être vendredi.

L'organisation de l'évènement dans toutes les cités Mozabites se coïncide avec le début du printemps, qui est une période très sensible de l'année. Le jour de la Ziara, qui est généralement le lundi, certains disent qu'elle est la journée de la naissance du prophète. Mais toujours le mois de mars de chaque année, durant le printemps. Chaque printemps, tous les ksars de Mزاب se mobilisent afin de réussir cette grande fête. Visiter les lieux sacrés, chaque cité à ses propres places (mosquées, cimetières, mausolées). Les membres d'Azzaba de chaque ksar s'occupe de guider la foule aux différentes places, raconter les histoires et les faits de chaque personne défunte.

Le programme de l'Aïd de Ziara (visite), sa réalisation besoin de deux périodes, la période du matin et la période du soir. Le matin, certains sanctuaires sont visités, les histoires de tous les cheikhs, saints, savants seront racontées durant la journée. Tous les présents évoquent le Dieu-puissant à travers les lieux sacrés. Durant la célébration de la journée de faire faciliter à la population d'obtenir la baraka et la bénédiction du Dieu. Tous les présents vont se regrouper devant la place du rendez-vous. Les membres d'Azzaba s'organisent entre eux, ainsi que la foule afin de réussir l'évènement. Tout le monde répète quelques phrases (Bismillah Ya

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

Allah Ya Rahmane, w aya rahim ya Allah wa Arhamna), durant la route vers les places, ils consistent à refaire cette phrase. Une occasion de se rencontrer, l'égalité entre les personnes va régner durant la fête. Chaque personne peut ramener avec lui le (Maeruf), des dattes, des nourritures.

Les sources hagiographiques exploitées ici sont liées aux visites pieuses effectuées de façon collective dans les cimetières du Mzab, qui abritent les tombes des saints. Trois manuscrits, conservés à Ghardaïa, se présentent comme des rappels de ce que l'on évoque (Yadkur) à propos de nos saints (Awailina)²⁷, de leurs hagiographies (Manaqib) et de leurs miracles aux Mzab. Lors des visites des différents sanctuaires, les oulémas racontent des biographies plus ou moins légendaires des saints du lieu. Ce sont ces textes en principes mémorisées et transmis oralement, qui sont consignés dans les manuscrits (JOMIER, 2020)

C'est une grande cérémonie dans toutes les cités Mozabites. Depuis le lever du soleil, les gens de chaque ksar vont se rassembler dans une placette pour commencer la journée. Ils font le tour dans sur tous les cimetières de la cité. Une occasion de faire la prière pour demander la pluie durant le mois de mars. Concernant un groupe des étudiants qui récitent le coran, un membre d'Azzaba peut examiner pour savoir les capacités des étudiants (Irouan). La nature des zones qui sont des places symboliques et sacrées par les habitants, en ajoutant les palmeraies. Ils visitent les mausolées et les tombeaux des Ouali et les savants qui ont donné un savoir et une bonne réputation durant leur existence²⁸.

La Ziara consiste à faire le tour du pays ; elle se fait approximativement les premiers jours, en principe un lundi du mois d'avril. D'abord pour fêter le printemps et prier dieu afin qu'il protège la récolte ; ensuite en commémoration des hommes valeureux, qui sont sauvegardés le pays du péril. En cette occasion des dattes en particulier (Bent Akbala) sont distribués. Les enfants sont invités à participer ; là, les cheikhs, leur raconteront l'histoire du pays. En plus du culte de la divinité, celui de l'ancêtre étaient très vibrant, c'est ainsi que chaque coin du pays finit par avoir sa légende propre où le merveilleux n'était pas absent (ADDOUN,

²⁷ Le témoignage d'A. M. Goichon sur la Ziara à Ghardaïa pendant les années 1920.

²⁸ Le territoire du Mzab est jalonné de lieux qui construisent une continuité temporelle avec l'imamat Rustumide et la dernière ville de Sedrata. D'autres mausolées, sanctuaires des personnalités, des figures liées à la transmission de la doctrine. Aussi la mise en place des institutions communautaires engagées pour la gestion des différentes places au sein des villes du Mzab.

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

1977, p. 57). Illustrant l'attachement des habitants du Mzab à leurs traditions ancestrales authentiques et à la préservation de l'héritage patrimonial immatériel. La Ziara consiste à visiter les mausolées et cimetières des Ouléma et aïeux décédés de chaque ksar dans une atmosphère de piété et de recueillement. En présence de la population masculine, notamment les jeunes.

La visite est généralement considérée comme l'une des coutumes habituelles de la communauté Mozabite. L'une de ses traditions, et c'est une fête d'une saison au cours de laquelle les masses de personnes qui sont dirigées par les membres d'Azzaba et les étudiants (Irouan). Ils sortent ensemble pour prier Dieu Tout-Puissant, convoitant sa miséricorde, espérant sa récompense et sa compassion. Un grand jour où les musulmans sortent pour célébrer l'un des rituels des ancêtres justes, que Dieu ait pitié d'eux. La saison de la visite ou la fête de la visite est une saison chargée. Elle est attendue par tous les membres de la société, petits et grands, et surtout les plus jeunes. En raison de la richesse de leurs programmes et de leurs scènes historiques.

Par leur ancienneté et les symboles qu'ils charrient, les visites pieuses et leurs espaces expriment le lien de la communauté locale à son histoire. Les cimetières, les mausolées et les rites collectifs qui s'y déroulent reflètent et confortent l'ordre social, hors de toute emprise coloniale. Les populations Ibadites de la vallée y célèbrent leurs savants, et leur doctrine. La vallée du Mzab a tissé de la baraka des saints, couverte, comme l'ensemble de l'espace régional, d'un dense réseau de lieux sacrés (JOMIER, 2020, p. 450)

Dans le Mzab il y a des saints qui possèdent des mausolées qui constituent des lieux de rassemblement, et de culte pour l'ensemble des habitants de chaque ksar. Les saints qui y sont vénérés par le rite de la Ziara s'affichent fédérateurs, soit car ils sont tenus pour les fondateurs de chaque ksar, soit parce qu'ils en auraient uni les populations. Comme le cimetière de Bab Oul-Djemma qui est le fondateur de la ville de Ghardaïa, un autre fondateur Ba Aïssa Ou-Alouan. Cette version n'est pas fondée, mais, il s'agit d'un mythe de fondation, n'a rien avoir avec la réalité.

À Mélika par exemple, une fois par an (dans les premiers jours d'octobre). Les riches de la ville se cotisent pour acheter de douze à quinze chameaux. On les égorge tous en une fois à l'Ouest de la ville au bord d'un ravin proche de la porte de Mhammed Belkheir), en l'honneur de Sidna Aïssa, puis on fait autant de parts qu'il y a d'individus, grands, petits, dans la ville en

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

ont les distribue à chaque chef de famille (MERCIER M. , 1922). Cette pratique s'apparente aux rites sacrificiels effectués par des individus aux mausolées isolés, hors des cimetières : des victimes sont consacrées aux saints et égorgées devant leurs mausolées (MERCIER M. , 1922, pp. 100-122)

Transmettre la culture Mozabite Ibadite à la génération suivante. Souhaiter une année agricole, très féconde. Parmi les places sacrées qui est été très évoquée lors de la Ziara c'est la palmeraie du Mzab qui a une grande valeur. C'est le poumon de la vie pour eux. Donc, faire une visite à elle le jour du printemps, c'est une occasion d'espérer une bonne récolte agricole. Une sacralité de la nature passe par l'organisation de l'évènement le jour de début du printemps. La journée de lundi avait une autre sacralité du prophète²⁹. Une relation directe entre la nature et la spiritualité de la cérémonie. Les Mozabites veulent ajouter à cet évènement une touche religieuse, qui exprime sur l'unicité et la grandeur du pouvoir de Dieu.

Ce qui concerne les femmes Mozabites, elles ont largement investi l'espace des visites pieuses à travers plusieurs siècles. Puisque les lieux sacrés à travers le Mzab offrent une occasion à la femme de se regrouper librement (rassemblement féminin). « Les cimetières Mozabites sont l'objet des visites individuelles ou collectives (GOICHON A.-M. , 1931). Ce sont les femmes surtout qui accomplissent les premières, à certains jours, elles viennent passer de longues heures sur les tombes de leurs morts, s'assoient à leurs pieds et absorbent en silence des aliments (MERCIER M. , 1922, p. 82)

Elles accomplissent des visites individuelles aux lieux sacrés, elles font un certain nombre de rites auprès des mausolées, sanctuaires qui existent à l'intérieur des charniers hors les villes. Elles les mettent en scène accomplissant des visites à visées la guérison, de demande, intercession, les rites de sollicitations peuvent associer des rites corporels : afin d'avoir un enfant ou un mari³⁰. Un ensemble des pratiques rituelles visant à rendre favorable leurs manques, leurs besoins. Cette forte présence des femmes dans mes cimetières Mozabites leur absence durant les enterrements, l'opération est purement masculine. L'expectoration,

²⁹ Il explique que le rite de la Ziara a été islamisé. L'introduction d'autres éléments pour avoir plus de bénédictions. La journée du lundi est une journée sacrée.

³⁰ « La mère ou la sœur de la jeune fille à marier s'emplit la bouche avec de l'eau avant de partir de chez elle ; elle doit cracher cette eau seulement dans la petite Koubba placée au-dessus de la tête du saint. Elle supplie dieu que le mari désiré vienne comme cet homme et la Roumiya sont venus du pays des Roumis. Puis elle met son code trois fois dans trois endroits différents de la flaque boueuse (GOICHON A.-M. , 1931, p. 119)

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

imprégnation de boue, tout cela paraît montrer l'idée d'une transmission de la bénédiction dont le mausolée et le corps du saint sont porteurs (GOICHON A.-M. , 1931).

À partir de cette programmation, il y a des objets à tirer. Une relation entre la culture Amazighe qui se présente sous cette forme de la Ziara. L'ajout de la journée de lundi, comme la journée de la célébration de l'évènement. Un souhait d'une vie heureuse pour tous les habitants de la cité. Transmettre aux générations suivantes les histoires, et les traditions ibadites. L'organisation de l'acte est toujours entre les mains de conseil d'Azzaba qui appelle les habitants à célébrer cette journée. La symbolique de l'agriculture chez les Mozabites se voit dans l'attachement aux champs agricoles (palmeraie) qui représente la colonne vertébrale de chaque cité. Le partage de la nourriture durant la journée dans le but d'avoir une année riche et féconde.



Figure N° 1 : l'évènement de la Ziara dans les cités Mozabites. Une présence importante des citoyens qui vont visiter les lieux sacrés.

VI : 5/ 1 : / Ziara à Tajnint (Al-Atteuf).

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

À travers le Mزاب, chaque ksar a ses places sacrées, le ksar de (Atteuf, Tajnint). Le jour de l'évènement, les habitants se regroupent dans le mausolée de fondateur de la Halqa d'Azzaba Ibadite, le Cheikh Abi-Abdellah Mohammed Ben Bakr El Fouroustai. Un lieu très célébré par la population de cette cité. C'est le tombeau d'un savant éminent et respecté par les Ibadites (le fondateur de la Halqa d'Azzaba). Les présents récitent le coran devant le lieu, en attendant les autres pour commencer la célébration de la fête durant la journée. Ils visitent l'oratoire d'Ami Hamou, le cimetière de Bayoub Ben Qasem, ils visitent tous les charniers qui existent dans le ksar d'Al-Atteuf, où, ils organisent la prière collective. Ils arrivent devant des puits, des points d'eaux, ils boivent ensemble. Ils visitent aussi le tombeau de cheikh Abu Zakaria, un homme très vénéré par la population de la ville d'Al-Atteuf³¹.

Devant un tombeau d'un Cheikh, un membre d'Azzaba raconte aux présents l'histoire et les miracles sur les places et les personnages défunts (anciennes figures d'Azzaba, savants, les Machaikh). Ils se rendent aussi le jour de la Ziara au M'calla de Cheikh Ba-Abdellah Ben Yahia, qui a une place très considérable dans la cité. Ils visitent aussi le M'calla de Cheikh Ami Ibrahim Ben Menad Zenati, l'un des savants éminents de la cité d'Al-Atteuf. Ils passent à visiter le tombeau de Cheikh Belhadj Ben Kassi Grari. Et aussi le tombeau de cheikh Baba Dadi, ce sont des figures emblématiques de ksar. Des propos destinés aux enfants pour apprendre l'histoire de leurs célèbres cheikhs, et pour conserver la mémoire collective des habitants. Lors de la Ziara, les présents vont recevoir la nourriture (dattes, et divers plats destinés aux participants). Ils récitent le coran devant les placettes et les stationnements lors de la Ziara, ils prient Dieu d'avoir une année riche, des bonnes récoltes (fruits, les légumes).

Une occasion aussi pour les femmes qui vont se marier en cours de l'année. Elles sortent de leur domicile, circulent librement dans le ksar, voir les gens. Elles s'habillent spécialement pour la journée de Ziara, même si son mari est absent. Dans quelques ksars de la vallée, une occasion de fermer les portes de la cité, afin de donner l'occasion aux femmes d'enlever (*Ahuli*)

³¹ Un récit sur lui : « tombeau très visité. Ce Cheikh très vénéré était muezzin à El Atteuf. Une crue de l'oued emporta un jour un palmier lui appartenant. Il partit avec son fils et le retrouva dans l'oued à l'endroit où est aujourd'hui son tombeau. Ils se mirent à couper le tronc. Des Chaamba arrivèrent et les tuèrent tous deux, leur coupant les mains et les pieds. Au moment d'appeler à la prière, sa femme entendit appel sortir d'un bournus placé dans sa chambre. Elle le fit constater par les gens de la ville. Le père et le fils sont enterrés ensemble ». (DARAND, 1919, p. 112)

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

et de circuler librement dans la cité. Une occasion pour les familles Mozabites de se rendre visites aux proches.

VI : 5/ 2 : Ziara à At Bunur (Bou-Noura)

Aïd Ziara à Bou-Noura comme toutes les cités du Mzab. Le jour de l'organisation c'est le lundi, le début du printemps. Aujourd'hui le jour de l'organisation n'est pas le même, il a changé vers le vendredi qui est une journée du repos. Une occasion ou tout le monde sera disponible (une forte présence). Ils récitent le coran, le Du'a, ils disent (Bismillah ya Allah Ya Rahmane) au début jusqu'à l'arrivée à une place. Le premier itinéraire c'est le Mazar de Cheikh Hamou Moussa, était un habitant de ksar ancien, il s'est enterré dans cette place. Tous les gens qui veulent y avoir une vie heureuse, des enfants, ils visitent ce lieu qui est bénie par le Dieu, il devient une place très importante. La deuxième étape c'est la visite de Mazar de Cheikh Dahmane, un homme très vénéré originaire de Djerba, il venait pour enseigner le savoir et le coran dans le ksar. Il habitait cette place jusqu'à sa mort, il enseignait le savoir, la doctrine Ibadite aux élèves, cet endroit devient son mausolée. La troisième étape c'est la visite de Mazar Cheikh Baybi. L'histoire de la personne selon le récit, ce Cheikh habitait sur une colline³², où il y a un ancien ksar. Il était un grand savant, il meurt, le jour de l'enterrement. Les aigles tournent autour du défunt, ils mettaient le bock sur la terre, mais, la surprise le cadavre n'était pas dans le cercueil. Ce sont les aigles qui transportaient le cadavre du savant. L'autre chemin de visite c'est Mazar de Cheikh Bakka Ben Salah, il était un savant et étudiant. Chaque jour il prenait la route vers son maître Ba-Aïssa Ou-Alouane de Ghardaïa³³, il passa par une route d'une odeur d'une bonne qualité sortait de la place. Il questionna son maître, il le dit que cette place sera ton tombeau finalement le Cheikh fut enterré dans cet endroit d'une bonne odeur. Ils visitent aussi le Mazar de Ami Baba Amer une place d'un homme très vénéré, qui se fut assassiné dans cet endroit. Le moment de sa mort, une lumière fut sortie de la place.

Elle devenait la tombe de ce Cheikh. L'homme était pendant sa vie un garant de sa fraction, surveillance de près et de loin les besoins de son clan. Il n'hésita pas de verser ses efforts à la faveur de son clan. Il avait de la chance d'avoir la lumière devant sa tombe. Ils se déplacent

³² La symbolique de la colline ou les sommets des montagnes chez les Amazigh. Les faîtes des montagnes sont un lieu d'isolement pour tous les dévots. Une pratique assez répandue chez les concepteurs de Soufisme.

³³ Le cheikh fondateur de la ville de Ghardaïa avec le cheikh Mohammed Ben Yahia. Il s'agit d'un mythe.

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

aussi vers le Mazar At Wedjaine³⁴, l'histoire qui se raconte, il y a sept hommes qui voulaient prier devant ce lieu, ils portaient avec eux l'offrande et la nourriture. La surprise, ils amenaient au même temps la même nourriture, une crane de mouton bien cuit. Ils te disaient après qu'ils trouvaient des traces réelles suite à cette offrande. Depuis cette période, le lieu devient l'une des places visitées durant la fête de la Ziara.

Ils rendent aussi visite au Mazar Berriche, une histoire sur ce lieu, avant la fête de l'Aïd, devant l'ancien ksar. Un groupe des hommes attendaient les troupeaux de moutons pour acheter une tête pour le sacrifice. Un homme parmi les propriétaires des bestiaux criait (celui qui a acheté ce mouton va se regretter, celui qui n'acheta pas va se regretter). Une parole qui venait de s'étonner tous les présents. Ils décidaient d'acheter, l'homme à chaque fois qu'il vendait une tête, il le marqua sur une feuille, car il refusait de recevoir l'argent. Il répétait la même phrase depuis toujours, il devenait seul dans cette placette. Il prenait ses moutons pour les déplacer ailleurs. Les habitants de ksar comprenaient que l'homme vise de cette phrase (une leçon à enseigner aux gens le sens de la satisfaction et de ne pas marcher vers les affaires de la vie, car, il y a toujours une fin.

Avant d'y arriver à Mazar Berriche, la foule s'attend devant une place qui témoigne des ruines de l'ancien ksar. Qui trouvait un destin malheureux suite aux querelles intérieures. À l'époque, l'ancien ksar était très sécurisé, un jour un groupe d'hommes armés, voulaient à tout prix saccager l'édifice. Ils étaient très nombreux, ils arrivaient à l'objectif. Ils recevaient l'aide à l'intérieur de ksar. Ce groupe ravageait tous les habitants de ksar suite à une trahison des quelques habitants. À partir de cet évènement le lieu tire des leçons sur la fraternité et de ne plus marcher à côté des ennemis.

Par la suite, ils visitent un Mazar qui porte le nom de Mazar Infousen, le nom donne une idée que la place regroupe des hommes de Nefoussa. Comment ils arrivent au lieu ? À l'époque des conflits entre les habitants de ksar, un jour ils décidaient de mettre fin aux querelles. Ils appelaient à Djebel Nefoussa afin de lui donner un groupe des savants qui vont travailler dans la médiation. Un jour ce groupe arriva à la place pendant la nuit. Les habitants de ksar n'étaient au courant de l'arrivée de groupe. Ils les tuaient un par un, ils ignoraient qu'ils étaient leurs frères

³⁴ Selon la version des habitants de ce ksar, ce nom est traduit : أصحاب الخدود

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

envoyés de Djebel Nefoussa. La place devient depuis ce carnage un Mazar qui porte le nom de Mazar Infousen.

En commémoration aux morts enterrés suite à une erreur. Un autre endroit visité c'est le Mazar de Ba-Azzoun. Cette place était un centre d'habitation sous les tentes comme tous les habitants de Sahara, il y avait un juge très connu de sa bonne conduite et sa démarche vers l'égalité. Un jour une femme venait de raconter au juge ses soucis. Il s'agit d'une brebis très chère à elle, elle disparaît, le juge dit ; tu doutais d'un voleur, elle disait oui, je doutais de mon voisin. Le juge appelait le voisin de la femme, il lui disait : ta voisine avait une brebis, il répondait oui, tu ne connais pas où elle se trouva. Il bascula sa tête pour dire : malheureusement non. Le juge revenait à la femme, il l'avait dit : cette brebis avait un nom très spécial, elle disait : oui. Elle appelait la brebis de son nom, d'un seul coup la voix vient de sortir de la maison de son voisin. Le juge décidait de faire la justice à la femme. La brebis revenait saine et sauf à la femme. Depuis l'évènement la place était toujours un lieu de justice et d'égalité.

L'autre endroit c'est un lieu sur une colline rocheuse, c'est un Mazar. Ce lieu situé de l'autre côté Nord de ksar, sur cette colline selon la version. Un homme s'appelait Dada Beazza, il était un homme vieux, habitait seul la colline avec son troupeau³⁵. Ces bestiaux n'avaient pas besoin d'un guide. Ils allaient vers le champ pour faire le pâturage, ils revenaient sans aucun danger qui pouvait le menacer. La place porte le Mazar de Dada Beazza.

Ils visitent aussi un lieu qui s'appelle (Imersad n Hamou Nou-Chaabab). Ils entament aussi une visite au Mazar de Lalla Timizart, un endroit qui porte le nom d'une femme originaire selon la version de djebel Ammour. Elle quitta son domicile depuis la matinée. Elle ne trouvait aucun refuge que cette place, elle était une femme seule. L'histoire n'a pas précisée si elle était seule dans cette place, où, il y a un groupe qui venait de s'installer avec elle. Selon les traces, ils racontent qu'il y avait un ksar qui porte le nom de (Iyrem n Tmizart) très habitée par une population nombreuse. Il y avait aussi une mosquée qui porte le nom de (Tamesjida n Tremmunt), ses traces sont témoins de l'existence de ce ksar³⁶.

³⁵ La symbolique de la colline, ce n'est un fait du hasard. Les berbères depuis une époque ancienne préfèrent de résider sur les collines loin des dangers et des périples de chaque période. Cette tradition est maintenue chez les anciens Mozabites.

³⁶ Nous donnons maintenant une autre version sur la placette et les récits qui ont une relation avec cette légende : « Ruines de Timezert. – à Mélika et Bou-Noura, on voit encore des ruines et une petite koubba devant laquelle existe une Haouita en pierres. Lors de leur arriver dans la région, les premiers ibadites venant de Tiaret

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

L'avant dernier point de la Ziara, c'est une place qui porte le nom de (El-Batmet), au milieu d'un oued avant d'arrivé à un puits Tassa³⁷. Ce Mazar était à côté d'un grand rocher qui s'appelle le (rocher d'Oum Mkaris). Ce lieu c'est un point de rencontre entre les oueds de la vallée du Mzab (oued Azouil, oued Mzab, oued Ntissa). Une femme du pays, voulait laver ses vêtements et de porter l'eau à sa famille, elle était seule, son père n'était pas avec elle dans les moments durs de sa vie. L'absence de l'eau pour les besoins de la prière. Elle pleurait, elle souhaita Dieu d'avoir une réponse à sa demande, et le retour de son père, et d'avoir un mari, et de l'eau pour ses besoins. Le Dieu répondait favorablement aux supplices de cette femme. Avant minuit, son père était chez elle, un mari vient de demander sa main et l'eau vient d'envahir les oueds. Depuis cet événement la place devient un endroit très respectueux par les habitants de ksar³⁸.

Le dernier point de la Ziara, c'est la vieille mosquée de Bou-Noura, c'était la deuxième mosquée ksar après la première dans l'ancien ksar. Cette fête vient de se clôturer, elle se déroule dans une ambiance très amicale entre les habitants de ksar. Une occasion de renforcer les liens et de souhaiter à dieu la force et la sérénité.

VI : 5/ 3 : Ziara à At Berqan (Berriane)

Dans le ksar de Barriane (At Berqan)³⁹, le rendez-vous pour la fête de la Ziara c'est pour le mois de mars. Ils se rassemblent dans la cour de la moquée de Barbara. Ils rendent visite au

s'installèrent en ce point. Ce n'est que peu à peu qu'ils se séparèrent lorsque la sécurité augmenta et qu'ils furent plus nombreux pour fermer les sept villes du Mzab. Les villes de Mélika et de Bou-Noura vont une fois par an y prier. On raconte qu'une femme en pèlerinage à la Mecque aurait dit un jour : « quiconque fera en mon nom une prière de deux Rekaa à Timezert en sera récompensé par une prière de deux rekaa que je ferai moi-même sur le tombeau du prophète Sidi Brahimi (DARAND, 1919, p. 108).

³⁷ Il y a aussi la symbolique de l'eau, un climat Saharien, la sécheresse, c'est tout à fait logique qu'il y a places visitées et qui ont une relation avec l'eau.

³⁸ Ce récit a été raconté lors de la Ziara dans le Ksar de Melika, certaines versions disent que le lieu appartient à Bou-Noura, certaines disent que la place est appartenue à Melika. Nous voulons juste donner le récit complet : « Lieu-dit : À Touadjet jar Ighezrn. – Mots berbères signifiants : « palmier entre les oueds ». On raconte qu'une jeune fille voulait laver du linge, elle parcourut vainement tous les jardins de Melika sans trouver d'eau dans les bassins ni personne qui puisse en tirer des puits ; ceux-ci étaient presque à sec par suite d'une longue période de sécheresse. Elle s'arrêta et adressa à dieu cette prière : « c'est à toi que nous avons recours. Mon père est absent, je n'ai pas d'époux et personne ne peut donner d'eau. Je te supplie d'envoyer la pluie sur le pays par un effort de la miséricorde et de revenir mon père ou de me donner un époux ». Avant le tombé de la nuit de ce même jour où la prière était ainsi adressée, il se mit à pleuvoir abondamment, le père de la jeune fille rentra et elle fut demandée en mariage. On nomma l'endroit où elle s'était arrêtée pour prier : « A Touadjet jar Ighezrn » c'est-à-dire « palmier entre les rivières ». Touadjet est en berbère le mot d'une espèce de palmier très répandu au Mzab. On se sert du mot (Touadjet) pour désigner une fille adulte non encore mariée. On a dressé une Haoutia à cet endroit et les femmes y vont prier quelquefois pour demander à trouver un mari. (DARAND, 1919, pp. 105-106)

³⁹ Voir la photo

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

grand cimetière, ils visitent les places comme le mausolée de Cheikh Abi Sakin Amer Chamakhi. Ils rendent visite aussi aux places suivantes : place de Bou-douaia, montagne Ami Amar à coté de barrage Ben-Atta Alla. Ils visitent le Mazar de Cheikh Zzerki, place d'Acekkal, place Ben Djeroua, au cours de chemin ils récitent la formule suivante : (Bismillah Ya Rahmane Ya Rahim Ya Allah Wa Rrhamna)⁴⁰.

À la fin la foule retourne au grand charnier, il fait le tour de ksar (les places historiques, emblématiques. Ils rendent aussi visite à la palmeraie qui est le poumon de la cité. Chaque place visitée a sa propre histoire, sa propre légende, ils tournent autour de la Karamat. Puisque la plupart des places portent les noms des hommes pieux, des savants, ou bien, une histoire, un évènement⁴¹.

Dans chaque place, un membre d'Azzaba raconte aux présents l'histoire de lieu, et le sens de l'évènement. Les présents récitent le coran, écoutent les paroles d'Azzaba sur les lieux visités. Ils profitent cette occasion de rencontrer les amis et les membres de la cité. La nourriture était toujours présente comme le lait, dattes, le pain...). Le mois de mars c'est le début du printemps, la nature retrouve sa joie, un climat favorable à l'agriculture. Les Mozabites rencontrent ce mois avec allégresse, ils souhaitent d'avoir une année riche et prospère. Aller vers des lieux symboliques c'est pour rapprocher de dieu à travers les personnalités qui ont un pouvoir durant leur vie. Renforcer les liens de solidarité entre les membres de la société Mozabite.

⁴⁰ La phrase en arabe : بِسْمِ اللَّهِ يَا اللَّهُ يَا رَحْمَنَ يَا رَحِيمَ يَا اللَّهُ وَارْحَمْنَا

⁴¹ Chaque place (charnier, mosquée, stèle...) avait une histoire, un évènement, le jour de la Ziara est une occasion de réciter et enseigner toutes les histoires ce qui concerne les places visitées.

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA



Figure N° 2 : la Ziara dans le ksar de Berriane

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

VI : 5 / 4 : Ziara à Igraren (Guerrara)

Dans le ksar de (Guerara, Igraren), ils l'appellent Aïd Zuhur. Après la prière de Dohr, les participants vont se regrouper sous la direction d'Azzaba dans une place qui s'appelle (Nouader, ou bien Inurar). Chaque père de famille va constituer une Halqa de ses enfants⁴². Il reçoit le salut, il offre aux passagers la nourriture, le lait, les dattes. Une occasion de rencontrer un mari pour ses filles, ou bien le contraire, une chance de trouver des filles pour ses garçons. Le choix de la journée et le mois, c'est lié au calendrier agricole. Le printemps c'est la période où les plantes et les palmiers commencent à fleurir.

L'évènement sous la direction et les orientations de la Halqa d'Azzaba qui affiche dans les mosquées la journée de la fête. Ils se regroupent à l'intérieur de ksar, dans le cimetière de cheikh Bahmoun. L'un des éléments emblématiques de la cité, l'un des premiers enseignants de la nouvelle cité. Ils se déplacent après dans les oasis, ils récitent la formule suivante (Bismillah ya Allah Ya Rahman, ya rahim, ya allah arhamna). Ils visitent le charnier de Bouchareb, qui est à côté de palais rouge (Iyrem Azeggay), une place très symbolisée par la population⁴³.

Dans chaque place, un membre de Halqa donne un aperçu sur le lieu. Ils visitent généralement quelques places très reconnues. Parmi elles (barrage d'Aḥbas Chihia, cette place était à côté d'oued Zegrir). Un jour, un homme faisait son prière, l'eau vient d'envahir le barrage qui n'avait pas pu arrêter la force des eaux, l'homme continua sa prière jusqu'à la fin. Et puis, il marcha tranquillement sans aucun danger. La surveillance de ce barrage depuis cet évènement est sous la responsabilité des tolbas. Ils visitent aussi une place qui s'appelle (Lemqam). Concernant l'histoire de lieu, un homme a vu le prophète Mohammed pria dans cette place. Il décida de bâtir ce maqam qui porte le nom de prophète de l'Islam. Ils passent aussi par le lieu qui porte le nom de (Arnat N'At Zzit, ou Tiysiwin). Ils visitent aussi le barrage de Fousaæa, un témoignage sur le sacrifice des habitants pour bâtir cette digue. Ils rendent visite à Iyrem n Wadday, le palais bas, c'est l'un des premiers ksars à Guerrara après la ruine d'Iyrem Azeggay.

⁴² Un groupement des enfants autour d'une personne, père d'une famille.

⁴³ Il s'agit des ruines d'une ancienne cité Mozabite construite par la population locale afin de se protéger contre les attaques des ennemis. Un jour, une attaque virulente contre le ksar, les assaillants ont tué tous les habitants de la cité.

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

Ils visitent également le mausolée de Sidi Ahmed. L'histoire de la place : un jour, un enfant paralysé chercha partout la solution de se guérir. Ses parents décidaient de l'amener dans cette place, ils couvraient ses pieds. Vers une semaine de cette opération, l'enfant revenait à son état normal, il marcha comme d'habitude, sous la bénédiction de ce mausolée de Cheikh éminent. Cette place est l'une des endroits emblématiques à Guerrara. Ils passent aussi par le lieu qui dénomme (Aylad n Ziaret). L'histoire de ce lieu, qu'il y avait un groupe des hommes entendaient la récitation du coran dans cette place. Mais, ils se rapprochèrent de lieu, ils ne trouvaient personne là-bas. La prochaine étape de la Ziara, c'est la place d'Aæerqub n Ba-Ali Ben Qasem). L'histoire de cette place comme la précédente, un groupe venait d'entendre un homme pria, il lisait, il récitait le coran. Mais rien n'était en vue pour voir. Ils entendaient aussi un conseil qui récitait le coran, mais comme la première fois, ils n'ont rien apparu. À partir de cet évènement la place fut programmée pour la Ziara, elle s'exprime des miracles.

Ils visitent aussi d'autres places comme (Arnan Al-Khazmatiya, la place Al-Albur) qui sont des places qui ont une relation directe avec l'agriculture. Ils passent aussi à rendre visite à un endroit très connu qui porte le nom de (Ghaba AL-Far, ou bien Ghaba Zingo) Parmi les lieux visités, la place de (Tawrirt n Simğan). L'anecdote de cet endroit, un homme voulait creuser un puits, il demanda à dieu s'il trouva l'eau, il se rapprocha de lui, soudain, l'eau vient de ressortir. Le puits s'appelle à partir de l'évènement le puits de la pomme. Ils visitent aussi une place très symbolique par les habitants de la ville, elle porte le nom de (Taæerkbut n Teslatin). L'histoire de l'endroit, le jour où Oulad-Bakha voulait bâtir un ksar, ils placèrent leur tente sur cette colline, le premier né était un garçon. Toutes les femmes mariées visitent cette place pour souhaiter la naissance d'un enfant.

La Ziara à Guerrara laisse un sentiment d'attachement aux valeurs culturelles et spirituelles. Une occasion de se rapprocher de Dieu, de commémorer les savants et les personnalités pieuse. Souhaiter aussi une production agricole très riche. Désir également le calme et la sérénité pour tous les habitants de ksar. Une occasion de consolider les liens de solidarités et la facilité de transmettre l'héritage culturel et historique de la cité.

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA



Figure N° 3 : Aïd Ziara dans le ksar de Guerrara. Les membres d'Azzaba président cette fête annuelle.

VI. 5/ 5 : Ziara à At Mlikect (Mélika)

Dans le ksar de Mélika (At Mlikect), c'est la même chose. L'organisation de l'évènement est liée toujours au printemps, les premiers jours de (Tafsut). Le conseil d'Azzaba va afficher dans les mosquées de la date de la célébration, un nombre considérable des personnes qui attendent avec patience cet évènement. Le jour de la fête, ils se regroupent devant le point de démarrage qui est la tombe de Cheikh Mahdi Ben Aïssa ; le protecteur de ksar, qui

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

est le grand saint vénéré dans la ville, sa tombe universellement sacrée. Ils commencent de réciter le coran, les membres de Halqa répètent quelques sourates devant les lieux visités. Ils racontent l'histoire d'un Cheikh, ses actes, ses faits pour le bien de la cité. Ils visitent aussi le Maqam de Takumbit⁴⁴, un lieu très vénéré par la population. Les participants apprennent les histoires racontées autour des diverses places. Ils visitent aussi le charnier de Cheikh Hamou Ben Belgacem⁴⁵.

Ils se rendent aussi à la mosquée du Cheikh Abderrahmane El Korti, l'un des éléments emblématiques du Mzab, et l'une personnalité très célèbre dans le ksar de Melika⁴⁶. Ils se rendent aussi au tombeau d'un Cheikh vénéré de la ville, qui s'appelle Haioub Ben Daoud⁴⁷.

⁴⁴ Un récit détaillé sur le lieu : « Makam Takumbit. Près de barrage de Melika, très vénéré ; on vient y prier. On se raconte sur ce Makam que le Cheikh Sidi-Aissa Abou-Mahdi, au moment de mourir, dit à son entourage : « Enterrez-moi du côté le quel vous craignez que l'ennemi vienne vous attaquer. On porta donc son corps vers l'oued et on le déposa à l'endroit où est aujourd'hui ce Makam constitué par un amas de pierres. Mais on pensa que les crues de l'oued pourraient l'enlever. On hésitait donc, lorsque deux oiseaux blancs arrivèrent et se posèrent, l'un sur la tête, l'autre sur les pieds du Cheikh, puis ils s'envolèrent et allèrent se poser sur le haut de la colline de Melika. On vit là une indication miraculeuse et on y enterra le Cheikh. C'est là que s'est formé le cimetière qui porte son nom (DARAND, 1919, p. 109)

⁴⁵ Un récit sur ce personnage vénéré par la population de ksar de Melika : « Cimetière de Cheikh Hamou Ben Belgacem. – A l'est d'oued Melika. Il renferme le tombeau de ce cheikh qui, originaire du Djebel Nefoussa, était venu habiter Melika. C'était un savant très réputé qui enseignait à Melika et à Ghardaïa. Un parti de cette ville, les Ahl Abou, voulut un jour l'en chasser et l'obliger à retourner dans son pays. Il dit à leur sujet : « Qu'ils meurent dans leurs jardins sous leurs arbres ». Et effectivement tous ceux qui l'avaient menacé furent un jour attaqué dans leurs jardins par des ennemis et y furent tués. Ce parti des Ahl Abou ne compte que quelques personnes et ne prospère pas par suite de leur conduite vis-à-vis de Cheikh. Ils sont compris aujourd'hui dans les Oulad-Noub. Une partie était allée, après la mort de leurs dans l'oasis, pour s'installer à Berriane où l'on retrouve la fraction des Ahl Abou. On visite ce cimetière l'hiver, toujours un vendredi, et on y distribue des aumônes (DARAND, 1919, p. 109)

⁴⁶ Nous donnons ici son récit : « Mosquée du Cheikh Abou Abderrahmane El-Korti. – L'une des plus connues et des plus anciennes de l'oued Mzab. Tous les cheikhs tolbas et notables du Mzab s'y réunissaient avant l'occupation du Mzab par les Français pour y discuter et y régler toutes leurs affaires importantes. Auprès de cette mosquée se trouve un grand cimetière qui servait autrefois à toutes les villes du Mzab. On ignore l'emplacement exact, dans ce cimetière, du tombeau dit Abu Abderrahmane. Ce Cheikh était Moutazilite et ce n'est qu'à un certain âge qu'il se convertit et adopta le rite Ibadite. Deux fois par an, un vendredi, au printemps et en été, on visite ce cimetière. Autrefois, c'est au son du tambourin qu'on annonçait cette visite et toutes les villes du Mzab y venaient. Aujourd'hui on fait seulement annoncer la visite par le crieur public et seuls les gens de Melika y vont. On raconte que ce Cheikh avait deux chèvres, l'une ayant du lait, l'autre non. Le Cheikh donnait à la première une nourriture plus abondante qu'à la seconde. Celle-ci jour se mit parler et reprocha à son maître de la négliger. Ce fait est cité dans le pays comme miracle (DARAND, 1919, pp. 107-108)

⁴⁷ Un récit sur ce personnage : « Tombeau du Cheikh Haioub Ben Daoud. – Situé dans le cimetière d'Abderrahmane El Korti. Haioub Ben Daoud avait une conduite forte mauvaise. Il avait passé une nuit entière à faire la fête et le cheikh Abu-Mahdi sidi Aissa dont il a été en question qui se rendait à la mosquée, le rencontra dans la ville au cours de cette nuit-là Haioub eut honte et baissa la tête. Le Cheikh comprit qu'il pourrait le convertir et lui dit : « viens me voir au jour ». Haioub alla le trouver. Le Cheikh qui était chargé de couper les cheveux des gens de la ville le rasa et, prenant l'anneau d'or qui était, suivant la coutume alors, attaché dans la chevelure de Haioub, il lui dit : « vends cet anneau et tu en distribueras le produit aux pauvres ». Haioub le fit et se convertit. Il devint très vertueux et jouit de ce moment d'une grande considération. Son tombeau est visité au printemps ; on y distribue des aumônes (DARAND, 1919, p. 107)

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

Ils visitent aussi le tombeau de Cheikh Abou-Mahdi Sidi Ben Ismaïl. L'un des figures emblématiques de ksar, connu pour savoir et sa bonne conduite⁴⁸. Ils font aussi le tour à la mosquée de cheikh Ba Yahmed Ben Slimane, l'un des personnalités les plus respectueuses dans la ville de Melika⁴⁹. Ils font La distribution de maeruf aux présents (lait, dattes, nourriture, pain).

Une preuve que la Ziara existe déjà dans ce ksar, un témoignage d'une photographie berle sur un rite rendu en face la tombe de Sidi Aïssa. Un lieu de pèlerinage en même temps qu'un autel où l'on offre chaque année des holocaustes symboliques. Chaque année, des dromadaires y sont égorgés, dont la viande est distribuée à parts égales, entre les habitants de la cité. A la portion viande s'ajoute un peu de graisse de l'animal, recherchée pour ses vertus curatives. Et la cérémonie se termine par une collecte d'argent destiné à l'achat des animaux qui seront sacrifiés l'année suivante (GERS, 1936, p. 106).

⁴⁸ Un récit sur ce personnage : « Son tombeau est à l'Est de la ville de Melika. Savant très connu. Réputé par sa charité et son habileté dans la discussion des questions religieuses, il est originaire des Oulad-Nail. Venu au Mzab, il ne tarda pas d'adopter le rite Ibadite dont il devint l'un des plus intelligents défenseurs. Il a eu pour élève Mohammed Ben Abdelaziz, ancêtre des Oulad Abou Mohammed de Beni-Yezguen. Les gens de Melika, ayant expulsé de leur ville injustement la fraction des Oulad Abdellah à la suite de discussions, il resta pendant douze jours sans vouloir quitter sa maison. Cette fraction, qui se refugia d'abord à Ghardaïa, en fut expulsée. Elle alla successivement à Bou-Noura et Al-Atteuf et subit le même sort finalement les gens la composant se dispersèrent dans les cinq villes du Mzab. Les jeunes mariés vont visiter son tombeau en hiver toujours un vendredi. On y distribue les aumônes provenant des biens d'ouakfs. Un grand cimetière porte son nom (DARAND, 1919, p. 104)

⁴⁹ Son récit détaillé sur sa personnalité : « Masjid de Cheikh Ba Yahmed Ben Slimane. – Au pied de la ville côté Ouest. Son tombeau très visité est dans le cimetière d'Abderrahmane El-Korti. Les demandes adressées à ce saint se sont également généralement exaucées, il est surtout visité par les femmes qui y allument des lampes en son honneur. On raconte que le Mouezzin de Ghardaïa, étant monté une nuit au minaret pour crier la prière du dernier tiers de la nuit, aperçut une lueur à l'endroit où est construite cette mosquée. Il y envoya deux tolbas qui trouvèrent Ba Yahmed prosterné. C'est à la suite de ce fait que l'on décida de construire là une mosquée. Les gens de Melika voulurent lui confier les fonctions de chef spirituel de la ville. Ils le consultèrent. Il leur répondit : « je vais réfléchir ». Il se mit à prier en disant : « Mon dieu, je vous adorais dans le secret de mon cœur, vous avez dévoilé mes sentiments, faites-moi de ce que vous voudrez ». Le lendemain matin, on le trouva mort. On raconte encore qu'une nuit le Cheikh Ba-Mehdi Sidi Aïssa pria dans cette mosquée lorsqu'un génie apparut sous la forme d'un homme. Il lui demanda d'où il venait : « je viens, lui dit-il d'une île de la méditerranée. Nous étions partis et tous ont été dévorés en route. Je reste seul. Nous venons prier ici, car ce lieu est réputé de par le saint qui y enterré ». Une fois l'an, on vient y prier en vendredi et des aumônes y sont distribuées. Son tombeau est dans le cimetière d'Abderrahmane El-Korti. On raconte qu'un indigène des Oulad Sidi Cheikh passant après de ce cimetière le vit verdoyant, couvert de fleurs, et eut une vision qui lui représentait la sainteté des règles du rite Ibadite qu'il adopta (DARAND, 1919, pp. 104-105)

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA



Figure N° 4 : le jour de la Ziara à Melika.

VI. 5/ 6 : Ziara à At Yezguen (Beni-Yezguen)

À Beni-Yejguen, la cité sainte du Mzab, comme tous les ksars d'oued Mzab. Elle organise la Ziara le jour du lundi, la première semaine de mois de mars, c'est le début du printemps. Une occasion de souhaiter une année riche, espérer de Dieu d'éloigner le mal et d'agrandir ses biens aux habitants de ksar. Les participants se regroupent pour former une foule qui attend cet évènement. L'organisation était toujours sous le regard de conseil d'Azzaba, qui charge un membre, ou deux délégués pour guider la foule.

Le point de départ était le M'çalla de Ba-Abdel-Adim à côté de la porte Ouest de ksar. Ils visitent le cimetière de Cheikh Belhadj, charnier de Cheikh Bassa. Une visite vers les places emblématiques de la ville. Ils rendent aussi visite au charnier de Cheikh Hamou ou Youcef, cimetière Cheikh Ba Mohammed et son tombeau⁵⁰, le mausolée de Cheikh Abi Abbas Ahmed

⁵⁰ Nous donnons un récit détaillé sur cette personnalité, et la place dont il occupe durant sa vie : « Tombeau de Cheikh Abu-Mohammed. – Au sud de la ville, renferme les restes d'Abu Mohammed, connu pour sa science et sa piété, qui consacra toute sa vie à l'étude et de faire du bien. Sa réputation d'homme intègre, pieux et savant, était telle, qu'on lui donna la direction de toutes les affaires du pays et qu'il était obéi de tous. Il enseignait le coran et les hadits au peuple. Toutes les villes du Mzab envoyèrent des délégations à ses funérailles et il fut enterré à l'endroit où on s'élève actuellement sa Koubba. On raconte qu'au cours de la nuit qui suivit sa mort, une lueur intense se répandit sur le toute la vallée du Mzab. C'est en l'an 715 de l'hégire que se passait ce fait. Un cimetière s'est créé autour de son tombeau. Des fondations habous sont constituées en l'honneur de ce saint et sont réparties annuellement au cimetière. Ce sont généralement ceux qui ont avant leur mort, décidé de se faire enterrer en ce lieu qui laissent des fondations en sa faveur (DARAND, 1919, p. 110).

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

El-Wallili⁵¹. Ce personnage a été mentionné par El Abbas Derdjini dans son livre, il avait classé parmi les savants ibadites les éminent. Il avait classé dans la dixième tabaqa (الدرجيني، 2007، صفحة 270)

Vers midi, le groupement humain va se stationner au sein d'un petit barrage (Adqach), ils distribuent les offrandes, (le lait, petit lait, dattes). Ils rendent visite à Masdjid Boudjedria, une Mosquée située, dans le quartier de la porte Est de la ville⁵². Vers l'après-midi un groupement coranique s'appelle (Jar Lemqaber, littéralement entre les cimetières) vers le côté Nord du charnier de Hamou Ou-Youcef. Ils récitent le coran sous la surveillance d'Azzaba. Après la fin, la distribution de la nourriture (Maeruf).

⁵¹ Une personnalité très emblématique à Beni-Yezguen, un saint très connu de sa réputation et de bonne conduite. Il avait des Karamat qui reflètent la grandeur de sa personnalité. Nous donnons un récit sur l'un de ses Karamat : « Makam d'Abu El Abbas El Walili. – place au sommet de la colline située en face la ville de Beni-Yezguen, au-dessus du tombeau d'Abu Mohammed. On raconte que Bel-Abbès monta un jour de printemps sur la montagne de Messad et s'installa sur une colline où il se mit à adorer dieu. C'était précisément pendant le Ramadan. Il s'appliqua d'observer les prescriptions du carême. Le 27^e jour au soir, dans la nuit du jeudi au vendredi, il constata que toutes les choses qui l'entouraient se prosternaient au même temps que lui. Il vit en priant les portes des cieux s'ouvrir et s'aperçut un fleur répandant une odeur agréable. Deux jeunes filles descendaient alors des cieux se dirigèrent vers lui, enveloppés toutes deux dans un même voile. L'une des deux paraissait plus jeune que l'autre. Leur beauté était incomparable. La plus âgées se plaçant devant lui et l'autre derrière lui, elles lui annoncèrent qu'elles étaient les deux épouses qui lui étaient réservées dans le paradis. Il voulut s'approcher d'elles, mais, la plus âgées, lui dit : « prends garde, prends garde, t'es encore tout imprégné des odeurs de ce monde. Nous serons réunis l'année prochaine au lieu-dit remlat ettebel » aux Oulad Slimane (Ouargla) ». Et elles partirent, Abu Al Abbas les suivit les yeux jusqu'à ce qu'elles aient disparu dans le ciel. Les portes des cieux se renfermèrent. Abu El Abbas partit pour Ouargla ; il raconta ce qui lui était arrivé à deux chioukhs. L'époque qui lui avait été fixée s'approchant, il partit pour le Righ, et alla voir en passant le cheikh Abu El Abbas Ben Mohammed à Tin Isly qui insista pour le retenir chez lui pendant la nuit. Abu El Abbas Ahmed El Walili refusa et expliqua qu'il était tenu par le rendez-vous des deux jeunes filles et il lui raconta sa vision. Abu El Abbas Ben Mohammed le laissa donc aller. Abou El Abbas El Walili partit alors pour Remlat Ettebel (Tinselman). Il y trouva fidèles au rendez-vous les deux jeunes filles, mais leur visage était inquiet et ne présentait pas les traits éblouissants de la première entrevue. Il les interroge sur ce changement : « Tu as, lui répondirent-elles, dévoilé notre secret et cependant les véritables serviteurs de dieu meurent pour sa cause et préfèrent mourir plutôt que de le trahir. C'est ainsi qu'Abdelhamid, saint des anciens temps, enseveli à Maksen, est mort pour la cause de dieu. Il n'y a plus que sept cheikhs quia actuellement servent réellement le seigneur. Quant à toi, c'est dans la nuit de dimanche à lundi que tu viendras nous rejoindre ». Et elles disparurent. Le dimanche soir, il régla ses affaires, dit au revoir aux siens et, après la prière du soir, il mourut (DARAND, 1919, pp. 110-111)

⁵² La version de cette mosquée : « Boudjedria était réputé par sa sainteté. Il vivait en 577 de l'hégire. Il vécut longtemps sous un arbre dit Djeddari, à l'Est de l'emplacement de la ville. Toutes les nuits on apercevait de la lumière sous ce (Djeddari) et, quand on allait voir 'où elle provenait, on n'y trouvait ni lumière ni Boudjedria. Les gens étaient très intrigués. L'imam de la mosquée Abu Zakaria, décida une nuit d'aller lui-même à cet arbre et demanda auparavant au dieu de faire qu'il puisse se rendre compte s'il agissait là d'un fait provenant de la puissance divine ou de démons. Il fit sa prière du soir et partit. Arrivé à l'arbre, il y trouva un homme qui pria et le salua. L'homme continua à prier et après avoir terminé répondit en dosant : « qu'il soit le bienvenu, l'envoyé de dieu. – Qui êtes-vous, demanda l'imam et de quelle tribu ? – Nous sommes, lui dit l'homme, vous et moi, des serviteurs de dieu, de ceux qui méprisent les biens de ce monde ». Abu Zakaria se mit à pleurer et s'en retourna à la mosquée où il raconta ce qu'il avait vu. Les lueurs cessèrent d'apparaître à partir de ce jour (DARAND, 1919, p. 110).

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

À Beni-Yejguen, il y a plus de 40 points à visiter (tombes, mausolées, mosquées, un pic d'un sommet, une rigole d'eau (points d'eaux). Ils récitent le coran et Dou'aa. Devant la tombe d'un cheikh, qui est le fondateur de la ville. Ou un cheikh éminent, un savant de son époque, qui a sacrifié toute sa vie à rendre la justice entre les personnes. Le membre d'Azzaba raconte aux présents tous les actes du défunt. C'est la même chose durant tout stationnement lors de la Ziara. Le partage de Maeruf durant le déroulement de l'opération.

Chaque famille apporte à cette visite autant de dattes, de lait ou de pain que possible. Tandis que les célibataires et ceux qui souhaitent de la congrégation (d'Irwan) se rencontrent et lisent ce qui est disponible dans certains des chapitres du Coran et après la supplication, ils prient. Ils sont autorisés à manger et à distribuer la charité recueillie, puis à supplier, puis ils s'en vont. Quant à la période du soir, c'est pour lire et sceller ce qui est facile du Coran, où tous les garçons qui ont atteint le conseil du Coran reçoivent l'honneur et l'encouragement. Ils mangent de la nourriture et leur distribuent de la viande. Ce sont les occasions offertes aux parents pour transmettre à leurs enfants l'histoire de leurs ancêtres, celle de leur ville.

VI. 5 : 7 / Ziara à Ghardaïa

Le lieu de notre enquête, comme toutes les cités de Mزاب. Le ksar de Ghardaïa avait aussi son propre programme assez riche. La programmation de l'évènement était toujours sous la direction de conseil d'Azzaba qui affiche dans la mosquée le jour de l'organisation de la fête. L'objectif de la Ziara c'est la commémoration des personnalités symboliques et les différents oulémas de la ville de Ghardaïa. Une occasion de parler d'eux et de souhaiter une bonne année, et pour commencer le travail de la terre le mois de mars qui est la période du printemps. Ils visitent aussi quelques places dans la palmeraie. C'est au conseil d'Azzaba qui organise depuis longtemps l'évènement. Donner aussi des explications sur les points suivants : l'histoire de la construction du pays, et ses premières colonnes. Transmettre un aperçu sur la vie scientifique et intellectuelle de ksar et ses hommes valeureux. Donner une idée générale sur les saints populaires et leurs Karamat.

Le déroulement de la Ziara dans une ambiance et fraternité entre les Mozabites. Le commencement de l'évènement est fixé le matin dans la placette publique. Les membres de conseil d'Azzaba donnent l'ordre aux présents de s'organiser pour la réussite de cette fête. Ils commencent de réciter la formule suivante : بِسْمِ اللَّهِ, يَا اللَّهُ, يَا رَحْمَانَ يَا رَحِيم, يَا اللَّهُ اَرْحَمَنَا .

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

La visite des cimetières, les tombes de leurs saints, comme le cimetière de Ba Aïssa Ou-Alouane, cimetière de Cheikh Ami Saïd El Djerbi⁵³, cimetière de Tawlawalt (C'est une femme juste qui s'est convertie à l'islam par l'acte d'un homme, qui a été enfermé par les chrétiens, par la suite il est devenu un esclave pour les servir, et il était très attaché à l'honnêteté et à l'accomplissement de ses prières obligatoires et autres actes de culte. Il y a aussi la mosquée de Cheikh Youcef Ben Yenum. Le mausolée de Cheikh Bayou Ya Mimoun. Cimetière et le tombeau de Cheikh Mohammed Ben Yahia très connu du nom (Baba Wel-Djemma⁵⁴). Nous avons fait le retour sur la Ziara dans ce ksar en détail.

La Ziara dans ce ksar comme toutes les cités Mozabites. C'est toute une foule qui se regroupe, pour entamer la visite aux divers lieux sacrés. Cette foule rend visite aux cimetières, les tombeaux des saints, les stèles, les sommets de montagne. Elle souhaite le bien pour le ksar, la préservation de la doctrine et la religion. Une société Saharienne est dans le besoin d'avoir l'eau pour l'agriculture. Ce culte des saints avait une relation directe avec le travail de la terre. La Ziara est une occasion pour souhaiter une récolte riche et abondante et de commémorer les histoires des grandes figures à l'occasion de cette tradition.

⁵³ Un savant Ibadite de Djerba, il réanima la vie religieuse et intellectuelle à travers la vallée du Mzab. Son cimetière qui porte le nom de ce savant occupe un terrain vaste hors la ville de Ghardaïa. Des visites annuelles et quotidiennes qui lui sont rendue célèbre.

⁵⁴ Le cheikh Bab Oul-Djemma, l'un des fondateurs de la ville de Ghardaïa, ses origines selon la mémoire orale est Chérifienne, du Maroc, une filiation noble et en relation avec la famille du prophète.

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA



Figure N° 5 : la Ziara dans le ksar de Ghardaïa, une visite effectuée aux différents lieux sacrés.

VI. 6 : Des explications sur la Ziara

Les Ibadites ont des docteurs et des savants dont ils vénèrent la mémoire, mais ils n'ont pas de Saints proprement dits ; ils disent que, admettre l'intercession d'un Prophète ou d'un Saint comme pouvant être efficace, c'est nier Dieu, dont les jugements sont irrévocables et dont

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

la sagesse ne peut être influencée par l'intervention d'une de ses créatures (RINN, 1884, p. 155).

La visite avait un rôle éthique et social, et à travers cette tradition les gens apprennent à aimer la bonté et l'harmonie. L'amour du savoir et de ses habitants, et le désir de l'apprendre. Ils évoquent les sacrifices des cheikhs et des érudits et leurs contributions à la diffusion de l'Ibadisme et à la lutte contre l'ignorance. Sentant à quel point les ancêtres justes, ils étaient désireux de savoir et de la science. Tout simplement le Dieu est adoré avec la connaissance : pour tout ce qui a diminué la connaissance et répandu l'ignorance, ils se sont levés pour le raviver en amenant des érudits comme Cheikh Ami Saïd, ou en envoyant des missions pour apprendre comme Cheikh Bam Muhammad⁵⁵. Au cours de cette visite, les gens en général, et les jeunes en particulier, reçoivent les vertus des justes et corrects, leurs qualités vertueuses et leurs actes bénis, ainsi que les valeurs vertueuses et morales qui les distinguent. C'est une invitation à les déplorer et les imiter dans leur piété et piété, et à s'efforcer de les adorer, ou du moins de les imiter (ARMAGNAC, 1934)

La célébration de la journée de Ziara était toujours sous l'autorité de conseil d'Azzaba, qui prend en charge l'organisation de l'évènement. Le jour de la fête, quelques membres de la Halqa guident la nombreuse foule. Devant le tombeau d'un Cheikh, un membre raconte les histoires liées aux différentes places (tombes, mausolées, mosquées), c'est pour affirmer l'attachement à l'histoire des aïeux. Des cimetières, en voilà plusieurs pour chacune des villes. Ces places blanchâtres, surélevées, dallées, sont d'immenses estrades où l'on vient convenablement pleurer les morts sans salir ses beaux burnous. Et leur lugubre aspect, de loin, évoque tout à fait le souvenir de ces macabres « tours du silence », bien qu'il manque les cadavres et les vautours. Les tombes les environnent, successions de cailloux bruis, sans aucune inscription, sans aucun signe. Seuls les « saints » ont droit et parfois les riches aux mausolées que le sacristain nous désigne, là-bas, coupoles baraquement rondes, ou bien aiguilles de fausse pierre dressant vers le ciel leur traditionnelle inconvenance (POMMEROL, 1900, p. 155)

⁵⁵ C'est plutôt une bénédiction imperceptible possédée par une personne dont les récits verbaux circulent à son sujet qu'elle l'a possédée dans sa vie et quand son esprit est monté au plus haut, ce second esprit de nos rimes surnaturelles et les mots des rimes et des paroles de bénédiction n'existaient pas dans l'action divine miraculeuse. Nous le voyons absolument et visible en ce qu'il n'y a que dans le tombeau d'un Cheikh.

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

La visite avait une dimension historique et culturelle, en visitant les tombes des saints et des ancêtres justes évoquant leurs positions historiques et leurs positions glorieuses dans le but de relier la génération à l'ancêtre juste, en évoquant l'histoire de la nation et que les fondateurs de ce pays soient nos purs ancêtres. Comme indiqué dans cette visite à la créativité des ancêtres dans l'art architectural, qui est sans précédent dans la construction des différentes cités, car édifice n'empêche pas le soleil et l'air de ses voisins et la participation au bracelet et à d'autres arts similaires conformément à la loi islamique que tout le monde a le mérite (MASQUERAY, 1886)

Les coutumes et les traditions sont d'une grande importance pour préserver le système de valeurs dans la société et développer le patrimoine culturel matériel et immatériel. La saison des visites est un rappel des vertus des Cheikhs et des saints prédécesseurs, et une évocation de leurs sacrifices et contributions à la construction intellectuelle et culturelle. Éduquer les jeunes sur le principe de cohérence dans l'approche de Dieu Tout-Puissant et de la sunna de son messager, préserver l'héritage culturel, et la fierté des valeurs, de l'authenticité et de l'identité. La visite est importante pour parvenir à la communication intergénérationnelle. Relier le passé et le présent et consolider la valeur de l'harmonie, de la synergie et de la compréhension mutuelle.

La visite développe dans le cœur des membres de la communauté l'amour du travail et des revenus légitimes. La valeur de l'autonomie et de la patience, la réalisation de l'autosuffisance et la poursuite du développement économique et social. La visite renforce l'esprit de fierté des réalisations intellectuelles, culturelles et civilisationnelles. Et stimule les jeunes à prendre des initiatives et à contribuer à la construction de la civilisation. Saisir des raisons et se tourner vers Dieu par supplication pour arranger les actes.

La visite rappelle les sacrifices des grands-parents et leurs difficultés provocantes. Leur persévérance et leur diligence à assurer leur subsistance et à réaliser le développement économique. Et leur plaidoyer à Dieu après avoir épuisé toutes les raisons. La visite avait des diverses valeurs, dont la plus importante est d'éduquer les jeunes à construire leur personnalité sur la sincérité et l'honnêteté dans le travail. Et à ne pas succomber aux difficultés et aux vicissitudes du temps.

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

VII. La Ziara à Ouargla par les Ibadites de la ville

La symbolique de la Ziara chez les Mozabites dépasse même en dehors le pays (Aylan). Le tour aux Ibadites de la ville d'Ouarjlan (Ouargla) qui était une région Ibadite depuis le 9^e siècle. En ajoutant les régions voisines comme Oued-Righ, Oued-Souf⁵⁶. Chaque année la population de ksar d'Ouargla organise la fête de Ziara. Le début de la cérémonie chez eux, c'est le mois de mars. Le conseil de la ville affiche la programmation d'une journée afin d'effectuer calmement l'évènement.

La Ziara annuelle nourrit une effervescence culturelle momentanée dans cette ville qui vit principalement des dividendes de la rente pétrolière. Les itinéraires proposés – avec pour but de renouer l'histoire par l'évocation des grandes figures du passé intellectuel et religieux de l'oued Mzab. Qui unissent étroitement Ouargla à sa défunte ancêtre Ibadite. Après une visite des mosquées et des tombes conservées dans la ville actuelle et ses environs, Sedrata occupe le cœur du voyage, qui s'achève par des prières collectives au sommet du djebel Al-Abbad, qui marque la limite méridionale du bassin.

Les festivités, qui se déroulent généralement au mois d'avril, rallient prioritairement les Ibadites venus du Mzab voisin et d'autres régions du Maghreb, mais leur médiatisation croissante et leur popularité à l'échelle régionale commencent à intéresser la Wilaya et à mobiliser de plus larges publics : visiteurs de toutes origines, groupes scolaires, scouts, notables (AILLET, Cyrille & GILOTTE, Sophie, 2012, p. 107)

Le jour de la cérémonie, tout le monde se rassemble dans une grande place. Tous les ibadites préparent pour faire la visite, ils portent quelques pièces d'armes (fusils). Ils commencent l'évènement, en route ils récitent sourate El-Aneam jusqu'à l'arrivée au lieu (grotte). Où le Cheikh Abi Eemmar El Kafi (l'un des éléments les plus éminents de son temps) lisait le coran durant son temps. Le savant Derdjini l'avait classé dans la douzième Tabaqa (الدرجيني, 2007, p. 306). Et aussi, il disait que le Cheikh Abi Amar entamait des visites le mois de mars (début du printemps) au Mzab, où il rencontrait ses savants (الدرجيني, 2007, صفحة 308)

⁵⁶ Cette région était sous l'influence de l'Ibadisme durant des siècles, elle joua un rôle déterminant, comme un carrefour entre le Nord de l'État et le Sud.

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

On voit la symbolique de lieu chez les Amazigh anciens, la grotte représente un stationnement calme et une tranquillité totale⁵⁷. Ils rentrent dans la grotte, prient deux Rakat à l'intérieur. Le Cheikh d'Azzaba s'assoit pour réciter la biographie de la personne. Puis, ils se déplacent vers le tombeau de cheikh qui n'a pas loin de la grotte. À leurs arrivés, ils le saluent, le Cheikh d'Azzaba raconte aux présents l'histoire de la personne défunte. Ils supplient dieu d'avoir le pardon et sa tolérance. Le troisième itinéraire c'est un sommet d'une petite montagne utilisait dans le passé par le Cheikh pour se prier. Puis ils retournent au pays, ils lancent des coups de feu, un signe de la réussite de l'évènement.

⁵⁷ Il est d'expérience courante, pour qui habite l'Afrique du Nord, que les indigènes de cette contrée éprouvent en général pour les grottes, ne fussent-elles l'objet d'aucun culte spécial, un sentiment de crainte très marqué. Les plus hardis n'y pénètrent qu'avec une visible répugnance ; à l'ordinaire, ils se refusent absolument à accompagner, même à quelques pas de l'ouverture, les Européens, quand ils ont consenti ce qui est rare, à les guider jusqu'à l'entrée. La grotte, si peu profonde qu'elle soit, leur inspire un sentiment de terreur religieuse qu'ils n'arrivent pas à surmonter. Cependant, il convient de remarquer tout d'abord que cette crainte des grottes, pour générale qu'elle soit dans l'Afrique du Nord, souffre de notables exceptions, et n'est peut-être pas l'héritage d'un passé aussi lointain qu'il peut sembler à première vue (BASSET, 1920, p. 18)

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA



Figure N° 6 : les habitants Ibadites de ksar d'Ouargla célèbrent annuellement la fête de la Ziara. Une présence massive des Ibadites de ce ksar.

Une autre visite organisée également annuellement par la population Ibadite d'Ouargla. C'est la visite vers l'ancienne demeure des Ibadites, la ville de Sedrata, Isedraten⁵⁸. L'une des particularités des habitants d'Ouargla c'est qu'ils organisent chaque année une Ziara (visite) de Sedrata. Une cité archéologique située à 6 km du chef-lieu de wilaya. La Ziara est une occasion

⁵⁸ La tribu des Sedrata était nombreuse et disséminée dans plusieurs régions du Maghreb, en particulier dans le djebel Nefoussa. Cette ville de Sedrata a été fondée par les Ibadites de la région, loin de deux kilomètres d'Ouargla, elle était une ville riche, un berceau du savoir Ibadite.

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

de passer en revue l'histoire de cette cité antique fondée au début du Xe siècle. Et d'examiner les moyens de préserver certains de ses vestiges encore ensevelis sous le sable. Cette ville est classée comme un patrimoine archéologique et historique national. Le site de Sedrata véhicule le symbole d'une ancienne civilisation et d'un patrimoine culturel d'une grande valeur historique, archéologique et urbanistique.

Selon certaines sources, la cité de Sedrata a été fondée en l'an 909 coïncidant avec l'an 296 de l'hégire, après la chute de l'État Rustumide de Tihert (actuellement Tiaret) pour devenir la deuxième capitale durant plus de trois siècles, avant d'être détruite par Ben-Ghaniya⁵⁹ le Majorquais en l'an 624 de l'hégire. Le conseil d'Azzaba programme une journée. Il choisit généralement le jeudi, tous les Ibadites de la ville se rassemblent autour d'une place qui porte le nom de (Ain Mawta, littéralement source des morts). Ils commencent l'évènement de lire, réciter le coran à la fois. À leurs arrivés, ils visitent la mosquée de la ville, ils prient deux Rakats. Ils lancent vers la montagne de (Djebel Al-Abbad), la plupart des savants de la ville préfèrent de rester au sommet pour réciter, lire le coran.

Ils se rendent vers le cimetière d'Abi Salah Djenoun, le lieu où la plupart des savants de la ville furent enterrés. Ils distribuent la nourriture, le lait, les dattes. Ils se déplacent vers la montagne de El Karima, ils lisent le coran, distribuent la nourriture. Ils visitent aussi la grotte où le Cheikh Abi Salih Djenoun fait ses prières. Ils lisent le coran, et souhaitent le Dieu la baraka et la bénédiction. L'objectif de la Ziara, c'est la commémoration d'un passé riche des ibadites, le retour au passé pour enseigner aux futures générations leurs histoires et les symboles et leurs sacrifices pour le maintien de la doctrine Ibadite.

L'autre monument qui fera l'objet de la visite collective lors de ce rituel dédié aux lieux sacrés. L'espace funéraire de l'ancienne ville et plus précisément le tombeau de l'imam Rustumide déchu, censé avoir stationné à Sadrata, Yaqub Ibn Aflah Ibn Abd Al-Wahhab Ibn Abderrahmane Ibn Rostoum. L'élément qui constitue le chaînon essentiel dans la transmission de la légitimité religieuse entre la période de l'imamat et le gouvernement des Azzaba). Le

⁵⁹ Ancêtre féminin d'une famille Almoravide des XII^e et XIII^e siècles. On ne sait pour quelle raison les Banu-Ghaniya se rattachaient à une femme plutôt qu'à un ancêtre masculin. Il est vrai que ce clan n'acquiesce une certaine importance que lorsqu'Ali Ben Youcef épousa cette princesse selon la volonté de Youcef Ben Tachfin, le conquérant et l'un des fondateurs de l'empire des Almoravides.

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

pèlerinage à la place (tombeau de l'imam) se termine par le partage d'un repas et différentes offrandes auxquelles participent individuellement ou collectivement les pèlerins.

La Ziara à Ouargla avait une autre célébration, ils attendent l'annonce de la fête de la part de conseil de la ville. Le (madjles- conseil) Iæzzaben programme une journée, ils choisissent généralement le dimanche ou bien le lundi. Ils forment un groupement humain considérable le jour de l'évènement. Ils commencent après la prière El-Æasr, ils visitent le tombeau de Cheikh Salah Deffine, puis la placette de Cheikh Abi-Yakoub. Ils font le tour de pays, ils assoient devant une placette connue, devant un tombeau d'un Cheikh vénéré, un mausolée, un M'calla. Ils racontent les histoires liées aux divers personnages sacrés de la ville. Ils distribuent la nourriture, et les offrandes. Ils récitent le coran, ils retournent à la place de départ pour annoncer la fin de la Ziara.

Un autre visage de la Ziara à Ouargla. Cette fois, c'est lors de la fête de l'Aïd, le jour de l'Aïd. Les habitants Ibadites de la ville visitent le cimetière Abi-Sahl, cimetière de Cheikh Bassa, charnier d'Oulad Babcha. Puis la nécropole d'Oulad Maæqel, cimetière d'Oulad Abdelaziz, la fin de la Ziara du charnier de Cheikh Hadj Ahmed. Ils récitent le coran, distribuent la Sadaqat, nourriture (lait, dattes), ils prient Dieu d'avoir la santé et la baraka. L'objectif de la Ziara, c'est avant tout une commémoration et des hommages rendus aux diverses figures de l'Ibadisme de la région. Démontrer au public l'attachement des générations aux valeurs anciennes du pays. L'impossibilité de changer l'avis sur la Ziara, qui ancre les valeurs de la doctrine Ibadite, conserver les liens sociaux entre les habitants Ibadites.

Grosso modo la ville de Sedrata, dont le souvenir reste vivace chez les Ibadites qui perpétuent avec une grande émotion et de jalousie et de fierté. Chaque année ce pèlerinage, est non seulement célébré par les imams et Cheikhs de la communauté qui s'installent tôt le matin du pèlerinage dans leurs costumes blanc. En bas de la grande dune qui préserve la ville enfouie. La Ziara permet à la communauté Ibadite d'Ouargla qui entretient des liens très étroits avec celle du Mzab d'organiser des retrouvailles. De plus en plus ouvertes sur la société avec la réception en hôtes de marque de multiples délégations venues des quatre coins du pays pour découvrir ce rituel.

CINQUIEME CHAPITRE : DONNEES GENERALES SUR LA ZIARA

Conclusion

Après avoir exposé un aperçu historique sur le passé religieux en Afrique du Nord, chaque période avait sa propre caractéristique. La pensée populaire qui est très fidèle aux anciennes pratiques (visites sacrées, culte de grottes, culte des rochers, des arbres). L'arrivée de l'Islam, les anciennes pratiques ont été maintenues. À partir de XIIe siècle le Maghreb sera bouleversé par le Soufisme qui a dominé le champ spirituel de l'époque. En ajoutant la naissance des confréries religieuses, l'apparition des Chérifs et les Marabouts sur la scène politico-religieuse.

En Kabylie, la Ziara s'est effectué quotidiennement et occasionnellement, durant les fêtes religieuses, agricoles, un attachement solide de la population aux traditions locales. La visite aux tombes des saints était le fait religieux le plus dominant à travers la Kabylie. Le Mzab, un autre groupe Amazighe Ibadite, issu d'une formation entre les survivants de Tihert et la population Zénète de la région de Chebka. Cette société n'a pas de Chérifs, mais, la tradition de la Ziara existe. Généralement, ils visitent les mausolées des Cheikhs pieux, cimetières. C'est le cas en Kabylie aussi. Un fait commun partagé entre deux sociétés Amazighes.

TROISIEME PARTIE : LA ZIARA EN KABYLIE ET LE MZAB, UNE RELIGIOSITÉ POPULAIRE

Troisième partie

La Ziara en Kabylie et le Mzab, une religiosité populaire

- **Sixième chapitre : La Ziara à Chorfa**
- **Septième chapitre : La Ziara à Ghardaïa**

Sixième chapitre

Sixième chapitre : La Ziara à Chorfa

Introduction

Dans ce chapitre de cette étude anthropologique sur la Ziara en Kabylie et le Mزاب, nous voulons parler sur un aspect très particulier, qui est la sacralisation permanente d'un saint dans le village Chorfa. Cette vénération des objets sacrés en Kabylie dont les saints faisaient partie n'est pas née après les conquêtes musulmanes en Afrique du Nord mais bien avant. Les anciens font des grottes, de la nature une valeur inséparable avec leur quotidien. À Chorfa un village connu à travers l'histoire, d'un saint très respectueux et sacralisé par des générations.

En effet, nous tranchons, nous creusons l'histoire pour découvrir pourquoi cette vénération. Et pourquoi il devient un objet de la Ziara parfois quotidienne et occasionnelle. Ce chapitre est réservé pour donner les versions que nous avons collectées pendant notre recherche sur les origines du saint. On a trouvé plusieurs informations sur l'histoire du saint, il y a des versions orales qui circulent dans le village, aussi il y a des données écrites. Des contradictions entre les collections orales, les documents anciens et récents que nous avons lus. On a déniché en cours de nos enquêtes et lectures, l'existence de plusieurs informations sur le saint. À la fin de ce chapitre on peut découvrir une histoire vraie parmi les versions orales et écrites.

I. Cadre géographique et naturel de la commune de Chorfa.

I.1. Étymologie du mot (Chorfa)

Avant d'entamer l'explication et la présentation qui touchera la commune de Chorfa, qui est notre lieu de l'enquête. Nous voulons commencer ce chapitre pour donner aux publics quelques informations toucheront le mot Chorfa. Cette dénomination, avant l'apparition de l'Islam n'existe pas, la région qui fait partie du territoire de la Kabylie a été déjà peuplée. À partir de VII^e siècle, avec les changements démographiques, et les déplacements de la population à cause des guerres, les maladies. L'Afrique du Nord commence d'avoir un nouveau visage politique et géographique, notamment avec la fondation des divers Etats¹. Comme le royaume Rustumide de Tihert, les Aghlabides en Tunisie, les Idrissides de Fès. L'apparition des mouvements religieux qui se revendiquent une double filiation, à Ali et à la famille de prophète. Si on peut souligner pour éclaircir le sujet, ce sont les Idrissides de Fès qui se réclament cette tendance et descendance.

¹ L'implantation de la population en Afrique du Nord change selon beaucoup de circonstances : économiques et politiques. Parfois il y a une forte immigration vers des lieux plus sécurisés pour garantir la paix et la continuité de toutes les entités tribales.

Toute personne qui revendique cette appartenance à la famille du prophète, sa filiation est noble. La multiplication des divers mouvements religieux tels Maraboutiques et Chérifismes en Afrique du Nord donne la naissance à des entités Maraboutiques et au culte des saints. Donc un nouveau visage religieux qui se dessine. La fondation des diverses villes dans la région, les guerres de domination entre les tribus accélèrent la formation de ce nouveau tissu, qui changera la situation politique et religieuse en Afrique du Nord.

Concernant le village Chorfa, une tribu citée par divers écrivains coloniaux, notamment Masqueray dans son livre formation des cités², Joseph Nil Robin, Émile Carette. Ils mentionnent une tribu Maraboutique, qui porte le nom (Chorfa). Mais, personne n'a pas signalé les origines de cette tribu³. D'après nos enquêtes sur le terrain, après nos diverses interviews avec les habitants. Ils accordent sur le point commun (Maraboutisme), ils signalent la présence d'un établissement religieux dans le village (zaouïa), actuellement inexistante dans les environs. Ils disent que l'origine de mot Chorfa est lié à la mouvance Maraboutique qui a envahie la région au début de XVI^e siècles avec la fondation des divers édifices religieux. L'apparition de ce mouvement est une occasion pour la naissance des figures mystérieuses en Afrique du Nord, qui ont réussi à tracer un nouveau visage quel que soit politique, social, culturel.

Chorfa est lié à la noblesse, toute personne qui la revendique est strictement un Marabout. Le concept (Chérifien) est aussi une doctrine liée à la dynastie Idrissides de Fès, après la disparition de cet État à partir de VIII^e siècle, les descendants se propagent dans la région, font des diverses alliances politico-religieuses pour y avoir une place parmi la population et au sein des autorités centrales de l'époque. L'émergence de Soufisme en XI^e et XII^e siècle avait vraiment aidé à la renaissance de cette tendance. Le Maraboutisme (les restants de la dynastie d'Ibn Tachefin) faisait une alliance avec les résidus des Idrissides. Une double appartenance pour justifier l'usage du militaire et de politique par cette catégorie.

Avant le village a été dénommé selon les divers témoignages récoltés sous le nom de (Tizi n Tirin), littéralement (le col des lionnes). La région a été signalée de la présence des lions dans la région⁴. La toponymie actuelle avait conservé un nom d'un lieu qui porte le nom de

² Émile Masqueray dans son livre la formation des cités a donné en détails le droit coutumier de la tribu de Chorfa (MASQUERAY, 1886, p. 350)

³ Les différentes versions locales qui parlent des origines de Chorfa sont multiples. Mais la formation des tribus Maraboutiques en Kabylie commence à partir de XVI^e siècle. Mais la région a été déjà peuplée, donc, on assiste au changement de la toponymie.

⁴ C'est l'une des versions qui existent dans le village. Mais, on n'a pas trouvé aucune trace écrite concernant cette appellation ou ce concept. Cette version a été très défendue par les habitants du village.

(Tizi n War, littéralement- le col de lion). Probablement le village à l'époque porte ce nom, après l'apparition de la mouvance Maraboutique et Chérifienne. Le nom devient (Chorfa), en ajoutant, certaines personnes dans le village affirment qu'il y a plus de 44 Ouali divins. Mais, personne ne connaît l'autre, sont tous des Chérifs nobles. C'est tout à fait logique et sans aucun doute de voir cette appellation trouve un berceau d'accueil dans le village.

I.2. Cadre géographique de la commune.

La commune de Chorfa, l'une des communes composantes de la daïra de Maillot (Mchedallah), située à 45 kilomètres de la wilaya de Bouira. Elle avait des frontières avec beaucoup de commune de la région, notamment de l'autre côté de la wilaya de Bejaia. La commune se compose de 5 villages, le premier c'est Chorfa, Tiksiridene, Toughza, Chokran, Houari. Comme on l'avait souligné, la commune a des limites avec d'autres communes de la région. Le Nord c'est la commune d'Aghbalou, le Sud c'est la commune At Mansour, avec la rivière d'Oued Sahel, à l'Est c'est la commune de Tazmalt attachée administrativement à la wilaya de Bejaia, à l'Ouest la commune de Mchedallah. La route nationale N° 26 qui liée entre Bouira et Bejaia divise la commune en deux partis, Sud et le Nord, ainsi que la route nationale N° 15 qui liée entre Bouira et la wilaya de Tizi Ouzou.

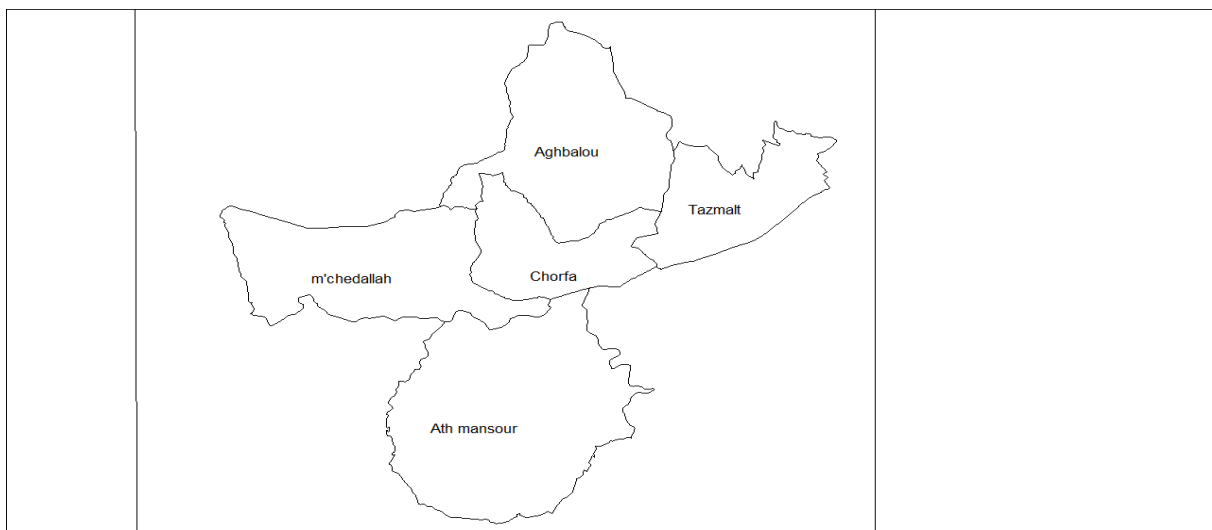


Figure N°1 : Les frontières de la commune



Figure N° 2 : les limites de la commune de Chorfa

I.3. Cadre historique de la région.

Nous préférons de commencer l'histoire de la région durant l'époque Française, à cause de l'absence des documents historiques qui parlent du village. À l'époque de colonisation française, la région était attachée directement à la commune mixte « Maillot » actuellement Imcheddalen. En 1891, Il y avait plus de 1779 habitants selon les statistiques, en 1912 plus de 2347 h. Après douze ans le nombre a reculé jusqu'à 1835, à cause de l'immigration, dix ans après, le chiffre a dépassé 2032 h. En 1946 le nombre a connu une petite augmentation de 2561 h (YACINE, 2012, p. 39)

La région a été soumise à l'autorité de la France le début de 1857. Lors de la dernière conquête en Kabylie, la soumission a été faite en parallèle avec d'autres tribus de la région comme Ath Mansour, Iwaquren. Après une longue résistance menée par la population contre l'occupation française. Les habitants du Chorfa comme la population Kabyle préfèrent les crêtes pour qu'elles soient un lieu de résidence, loin du danger, un lieu d'abri contre les attaques extérieures.

« Le nouveau bourg Takhlitg procédant de la dispersion, n'est pas encore une entité civique, un village Taddart. Les familles réunies en certains

points se considèrent toujours liées à leur village natal et ne parviennent pas à prendre conscience de leur groupement. C'est une juxtaposition, sans intégration. Un corps sans âme (YACINE, 2012, p. 90)

Un autre témoignage d'Émile Carry, ce militaire qui était présent lors de cette conquête. Il parle un peu sur la région et sa participation dans la guerre contre l'armée française en Kabylie. Il donne la date de 25 mai en 1857, où l'armée française dirige une armada contre les tribus insoumises, parmi elles, on trouve la tribu de Chorfa,

« Devant elle, sur les déclivités dernières du rocher, vivent coté à coté les Mécheddala, récemment soumis, puis les Bani kani, les bakil, les Cheurfa, les Ouakor, petites tribus insoumises, qui gravitent autour des Beni mellikeuch, tribu principale » (CARRY, 1858, p. 195)

Une longue résistance a été menée par la population locale. La tribu et ses voisins ne veulent plus combattre la force française. Ils préfèrent toutes de signer un traité de soumission pour sauver le reste de leurs biens ;

« Les quatre tribus qui font face au colonel d'Argent, se soumettent l'une après l'autre. Les Beni-Ouakor, les Cheurfa, les Kani puis les Bakil, font successivement demander l'aman et acceptent les conditions qui leur sont imposées » (CARRY, 1858, p. 196)

Les français ont imposé une taxe contre les villageois pour les châtier. Suite à leur participation durant la période de la guerre de 1857 contre l'armée de l'empire français. Juste pour se venger, chaque tribu doit payer une contribution : At Kani soumis le 10 juillet 1857, fut imposé pour 20 000 F, Cheurfa, pour 30 000F, Ouakour, pour 20 000F, At Mansour, pour 9000F, At Mellikech, soumis le 10 juillet seulement, pour 35 000F (YACINE, 2012, p. 67)

Durant l'insurrection de 1871 qui était guidée par une autorité militaire (El Mokrani) et l'autorité religieuse (Cheikh Aheddad). Toute la Kabylie qui se mobilise à la faveur de cette révolution contre l'envahisseur Français. La tribu de Chorfa, comme toutes les autres avait participé cœur et âme contre les Français. Un engagement était sincère et absolu à la faveur de cette noble cause. Selon Alain Mahé, qui a parlé de la région et son rôle pendant l'insurrection de 1871. Il a souligné aussi sur les conséquences de la guerre, et à propos des impôts imposés par la France sur la tribu de Chorfa plus de «37,800 F » (MAHE, 2006, p. 577)

Toujours avec Alain Mahé, qui a donné des échos sur le découpage administratif après la guerre de 1871. La tribu a été dénommée par la suite « Douar Tiksiridene », à partir des années 1880, puis elle s'est attachée directement à la commune mixte de Maillot de 1880 jusqu'à 1958 (MAHE, 2006, p. 580). Après l'indépendance, le découpage de 1984 fait de Chorfa une commune qui appartient administrativement à la Daïra de M'chedallah, wilaya de Bouira.

Durant la guerre de 1954, la région est mobilisée contre les français. Un encouragement et une proclamation générale pour rejoindre les troupes du FLN et ALN qui s'activent dans la région. La France comme on le sait tous, sa réaction était toujours sévère et elle utilise la force pour faire souffrir la population engagée. Elle avait décidé de créer un centre administratif spécial pour isoler la population de la révolution. Un centre dénommé (SAS), un groupement de la population contrôlé par l'armée pour surveiller et empêcher les éléments du FLN-ALN de pénétrer dans le village. Ce dernier compte plus de 60 martyrs de la révolution.

I.4. Cadre naturel de la commune.

La région possède généralement un climat humide durant l'année, l'automne est caractérisé d'un climat chaud comme l'été. Sauf la période d'hiver, se présente un climat très rigoureux et la région devient une zone froide, l'époque du printemps, l'endroit connu un changement climatique très farouche. Les températures moyennes mensuelles relevées par certaines stations de la wilaya : 27 C à la station de Bouira, 28,1 C la station de M'chedallah. Chorfa y avait des petites collines d'altitude plus de quatre cent mètres. La neige ne couvre pas le sommet à Chorfa, mais, chaque 10 ans, le village se retrouve complètement blanc.

Le mode de vie dans la région était très simple. La commune possède toutes les infrastructures nécessaires pour vivre, comme le centre médical, des supermarchés, un petit marché couvert. La région y avait une petite chaîne montagneuse. Certains arbustes, des bois comme un bouclier contre le vent froid, aussi l'arboriculture cultivés et l'étendus par l'homme. Et des arbres fruitiers comme les figuiers, le figuier barbare sur les collines, la plantation des arbres d'olives donne une verdure. Au même temps est un moyen de finance, il y a aussi des qualités d'arbres mais non cultivés par les habitants comme le frêne, le chêne à gland.



Figure N° 3 : le village Chorfa

La biodiversité de la flore, favorise l'existence d'une chaîne alimentaire de la faune. À la fois carnivore, et herbivore, des mammifères comme les porcs épics, qui se nourrissent des plantes telles que lentisque, les genêts, la lavande, l'arbousier. Les plantes soulignées favorisent l'apiculture traditionnelle. L'agriculture occupe une place très importante dans la région. Des terres agricoles utilisées pour la production alimentaire à côté de petits jardins surtout dans les grandes maisons.

La région est très riche des réserves d'eau, on dit que chaque parcelle de terre y avait des puits pleins. Qui sont utilisés par les habitants en divers activités agricoles et ménagers.

Tant que la commune possède deux usines d'eau, qui signifié simplement que Chorfa avait des sources considérables⁵. En plus, il y'a des châteaux qui sont construits pour réserver l'eau, durant la période d'été, parce que la région durant ce trimestre connaîtra des crises d'approvisionnement en eau.

I.5. Le mausolée de Sidi Amer Chérif⁶

Avant de parler sur le lieu, nous voulons présenter le cimetière du village Chorfa. Un lieu très respecté par les habitants du village. Un espace d'enterrement depuis des siècles, un endroit large. La composante et la division du cimetière du village est très simple pour la comprendre. Elle consiste seulement à la division des clans, on parle du passé, même aujourd'hui. Chaque lignage a son propre espace d'enterrement, c'est quasiment interdit qu'un groupe enterre ses morts dans l'espace de l'autre groupe. C'est reconnaissant dans le village, un lignage possède son propre lieu réservé pour ses morts. Le lieu généralement porte une dénomination Tiqerrabin qui englobe le cimetière, le mausolée et la mosquée, le charnier occupe le grand espace.

Ce sanctuaire possède un grand nombre de croyances et de mythes. Et les différents rituels de cette extension traditionnelle ou du monde qui capte ses traditions et répété à travers la mémoire collective. Il nous comprend la nécessité du lieu sacré dans la vie des gens. Depuis les rassemblements traditionnels et l'incarnation de l'image de tourbillonner autour du lieu saint. Le sanctuaire qui reflète la pureté et la droiture est le monde modèle pour obtenir les avantages d'une vie heureuse et surmonter ses obstacles et ses tribulations.

Le village de Chorfa y avait un lieu sacré, comme la plupart des villages en Kabylie. Selon Émile Dermenghem qui a abordé le sanctuaire chez les musulmans de l'Afrique du Nord.

« Maqam signifie place, station, et s'applique à toutes sortes de mémorial, édifices avec pseudo-tombes, enclos pierre, il indique l'endroit où l'on pense que le saint est passé, s'est arrêté à manifester sa vertu, vivant ou mort » (DERMENGHEM, 1982, p. 113)

⁵ Les derniers temps on assiste à une sécheresse qui menace toute la population. Un manque d'eau durant la période d'été suite à l'insuffisance des quantités d'eau et l'augmentation de la consommation publique.

⁶ Place, station et s'applique à toute sorte de mémoriaux, édifices avec pseudo tombes, enclos, pierres. Il indique l'endroit où le saint est passé, s'est arrêté et a manifesté sa vertu, vivant ou mort.

Le lieu sacré est nommé par les gens du village « *Lemqam n Sidi Amer Chérif*⁷ » « le sanctuaire Sidi Amer Chérif » c'est le saint plus célèbre dans la région. C'est un objectif de visite par les étrangers, parce qu'il avait une bénédiction absolue. C'est le fondateur du village et parce que les habitants ce sont des descendant du saint selon les versions que nous avons réussi à recueillir pendant notre enquête du terrain. Le lieu est situé en face la route nationale N°15 entre la wilaya du Bouira et Tizi Ouzou. Un grand tombeau plus de 3 mètres de la largeur, on peut dire que le saint est un homme géant, on fait la référence au tombeau. Il est à côté de la mosquée qui porte le nom du saint « la mosquée de Sidi Amer Chérif ». En face il y a le cimetière du village, parce que le lieu est considéré par les habitants une place sacrée pleine de bénédiction. Le saint avec sa spiritualité et sa protection surveille cet espace qui est réservé aux morts du village.

S'agissant de Maqam du saint Sidi Amer Chérif, certains l'appellent maqam, mausolée », tandis que d'autres l'appellent par un autre nom « *Aæssas n taddart*, gardien du village). Mais cette première appellation qui est la plus utilisée par la population, tout simplement la croyance locale pense que Sidi Amer Chérif réside dans cet endroit.

Le lieu au moment des rituels connu une dynamique. Les visiteurs hommes et femmes surtout la fête de l'*Achoura* et le « *Mouloud* ». Tous vont se présenter en face le tombeau du saint pour demander une bénédiction protectrice contre toute forme du mal. Les femmes déposent et allument généralement des bougies pour les mettre à côté du tombeau. Elles pleurent devant le sanctuaire et elles baisent le tombeau. Pour elles, le saint est un homme divin mérite la visite et également mérite le sacrifice. Tant qu'est un homme sage, un combattant, un savant, des caractères universels. C'est l'intermédiaire entre le Dieu (force) et les habitants, celui, qui prendra en charge nos soucis, nos besoins.

⁷ Chérif : Un titre donné au saint, selon son appartenance à la noble lignée du Prophète, par la voie de sa fille Fatima, et son gendre Ali. Ce titre est très répandu en Afrique du Nord. Tous les Chorafa le réclament comme titre de la noblesse.



La Figure N°4 : le cimetière du village.



Figure N° 5 : le cimetière du village Chorfa

Rendre quotidiennement une visite, rester un peu du temps devant le tombeau du saint c'est toujours été une question d'actualité. Une dynamique journallement observée, durant les fêtes religieuses les hommes, les femmes entourent du tombeau. Lire la sourate de Fatiha, espérer le Dieu d'avoir une belle vie, loin du danger. La bénédiction du saint sera pour eux un bouclier contre les périls. La force du saint était toujours présente même après sa mort. Le pouvoir divin attribué au saint pour qu'il soit un fait réel à la faveur de tout sans exception. Celui qui veut voir cette force doit visiter le lieu, remarquer la chaine humaine entourée du tombeau, écouter aux Karamat. Qui sont à la fois des miracles attribués au saint, d'après les histoires que nous avons récoltées. Les miracles du saint sont à la fois une preuve de sa force, de ses capacités mystérieuses pour dépasser le danger, et pour protéger les habitants qui étaient toujours fidèles (SILHADI, 2012, p. 58).

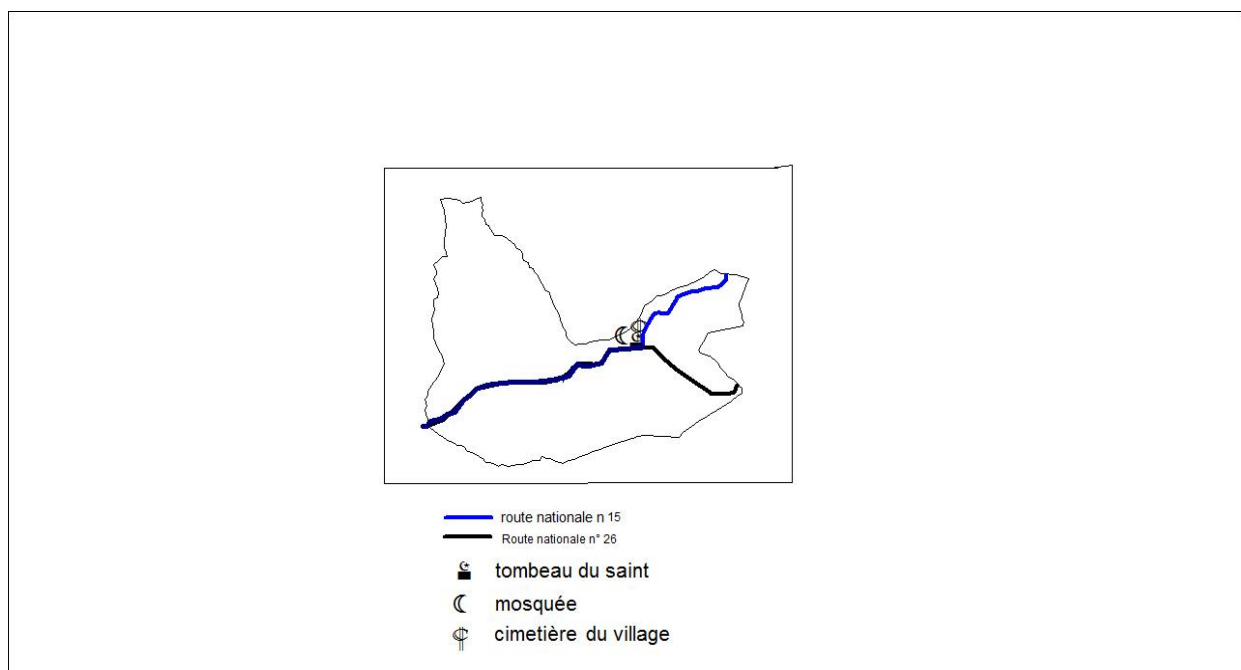


Figure N°6 : l'espace sacré du village.

La dévotion octroyée à ce lieu se trouve directement liée à la présence légendaire selon certains, une place d'une valeur importante. Malgré la rareté des détails écrits sur lui, sur la vie du saint. Mais ce dernier est présent dans les écrits trouvés. Quelques auteurs ont soulevé le point sur sa vie. La difficulté de retrouver les origines de ce saint, une confusion entre le Maraboutisme et le Chérifisme. Les deux catégories qui ont changé le visage culturel et social de l'Afrique du Nord.

À l'instar des saints de la région, le Ouali Sidi Amer Chérif est un personnage qui s'est vu fil du temps mystifié par une population reconnaissante et redevable. Cette dernière a en effet entouré la sainteté de plusieurs légendes, lui attribuant ainsi un pouvoir surnaturel et l'entourent de Karamat et du charisme. En effet le saint Sidi Amer Chérif est considéré comme le sauveur de la communauté lorsqu'ils abordent son nom. Ce saint est présent dans les visions et les avis de la population. Dans les sources orales en général, le saint a une réputation d'être armée et une force et d'obéissance. Il est perçu comme enseignant et porteur des diverses sciences, le statut de ce saint le permet de exercer une autorité symbolique dans le village.

II. Les origines de la vénération

Pierre Bourdieu parle sur le domaine de la croyance en Kabylie, née dans la société rurale qu'incarne la spiritualité

« Une croyance populaire, profondément vécue et réaffirmé en toutes circonstances, que les croyants aient plutôt l'aspect fatalistes du message coranique et qu'ils y aient trouvé la justification d'un style de vie traditionaliste, alors que la prédestination ne signifie pas prédétermination et que la croyance en la prédestination peut animer une conduite de la vie, les paroles rituelles, souhaits, réflexion concernant l'existence, les interdites et les prescriptions, les formules innombrables du langage quotidien » (BOURDIEU, 1972, p. 80)

Il ajoute sur l'islam en Kabylie

« Ce l'islam de communautés rurales est étroitement chevillé à la réalité culturelle, il est en concertation étroite avec les structures sociales et les activités économiques, cette religiosité est le fait d'un homme communautaire pourquoi l'espérance de la collectivité constitue l'expérience originare du sacré » (BOURDIEU, 1972, p. 91)

Dans le village, comme toutes les régions en Kabylie, l'histoire des saints, est liée beaucoup plus à la légende. Vu le nombre des miracles qui ont été attribués par la population dont l'objectif de démontrer la grandeur et la valeur des saints. À l'instar des forces qui sont capables de bannir le mal et qui font du bien pour toutes les communautés villageoises et tribales. Après la mort des saints, un espace sacré sera réservé pour lui. Ça devient, une placette favorable pour le culte. Une visite nécessaire s'effectuera par les habitants afin de garder le lien qui existe entre eux et avec les saints. La population croit fortement et fermement que les saints

sont des portent la baraka, ils assurent la garde des villages, ils ont des yeux pour renforcer la solidarité entre les habitants.

À Chorfa, un village comme les autres, avait un lieu sacré, c'est le tombeau du saint Sidi Amer Chérif. Ce personnage comme tous les saints en Afrique du Nord, avait ses propres histoires, on peut dire des histoires, des légendes tournent autour de lui. Une difficulté de connaître les origines, la période dans laquelle le personnage est vécu, et aussi la présence de la population de l'époque. La mémoire collective a réservée pour lui un cadre spirituel, plein des légendes. Même des traditions circulantes sur la personne vénérée qui sont témoignées d'une valeur indispensable du saint. Si nous regardons de loin et du prêt, l'importance de l'existence des saints en Kabylie. Les Kabyles veulent obtenir d'eux, un ensemble des bénédictions qui peuvent être pour eux une protection contre tout mal rapproche et qui menace la stabilité morale et sociale des entités villageoises.

II.1 : Les lieux de vénération : une pratique ancestrale

Les sanctuaires en Afrique du Nord sont des points de référence dans la société Amazighe. Le comportement religieux et là, l'indication religieuse et culturelle parmi les membres de la société qui diffèrent d'une région à l'autre. Sa fonction religieuse, culturelle et sociale apparaît dans la structure sociale globale de cette entité et de chaque région de celui-ci. Et en tant que telle, chaque fonction et particularité découle du saint. C'est ce qui détermine le type et la nature des rituels et pratiques des croyances pratiquées par les individus d'une région ou d'un environnement particulier vers son sanctuaire situé dans sa région pour répondre à leurs besoins.

C'est ce qui se traduit par la symbolique du lieu où vivent le gardien et l'enterrement. Il possède un espace spirituel et immatériel pour lui, pour que ce mausolée se fasse connaître dans la région. Les personnes ordinaires aiment les rituels, car les visiteurs viennent de différentes régions et même des endroits éloignés où la visite variée et contrôlée par le désir et l'intention du visiteur d'obtenir la bénédiction du saint. Selon son besoin et son but de demander et de sa supplication, qu'il s'agisse de la sollicitation de guérison ou d'avoir un garçon ou un mari. Autres besoins sociaux, psychologiques, économiques et sanitaires, selon la nécessité et le degré du pèlerin et sa croyance. La puissance spirituelle du saint traduite par des rituels et des pratiques privées autour du sanctuaire.

La naissance de cette vénération parmi la population locale remonte à une période très ancienne. Dans chaque espace limité (village, tribu) les communautés font toujours, durant les

occasions. Pendant le début des activités agricoles une journée destinées à la vénération et les bénédictions. Les grottes, les rochers, les arbres sacrés dans un moment donné, ça devient dans un espace qui est sacré. Mais devant un tombeau d'un personnage très vénéré (saint). Les forces invisibles et protectrices font de la place une réunion, des rencontres. Le renforcement des liens entre les gens se rattache, la grotte, le rocher à une époque ancienne, et aujourd'hui c'est le tombeau d'un saint.

Juste après l'implantation de l'Islam le lieu était pour les gens est habité par des forces invisibles qui détiennent à la fois la vérité et la bénédiction. L'éloignement de pratiquer la visite, c'est un fait qui sera expliqué par la mécontente. La méchanceté de la population envers les divers lieux sacrés, peut faciliter la pénétration du mal sur l'ensemble des entités villageoises. Le personnage sacré doit marquer un ensemble des caractères religieux pour s'appeler un saint, il jouisse de sa sainteté tous les jours⁸. Ça démontre que cette une pratique acquise en cours de l'histoire, sa démarche spirituelle touche un espace de domination (symbolique).

À l'époque prés-islamique, les anciens font des grottes un lieu de culte. Un espace calme pour exercer librement leurs pensées et leurs rituels. Le culte des grottes est très répandu en Afrique du Nord⁹. Le Maghreb présente une longue tradition de grottes creusées par la main de l'homme, qu'il s'agisse par exemple des grottes funéraires (*haouanet*) très fréquentes dans l'Antiquité, ou de la plupart des grottes servant d'habitations aux troglodytes (PREVOST, 2012, p. 48)

Un lieu de vénération existe, il s'exprime toute une histoire de pensée d'une population. Un ensemble plein de croyances, plein de légendes. Chaque lieu vénéré, pour eux, est un espace sacré, infranchissable. Qui est besoin d'une volonté collective et individuelle pour qu'il soit le protecteur contre toute forme du mal soit visible, ou invisible. C'est pour cette raison, les anciens utilisent essentiellement les grottes (résidence des forces sacrées et invisibles) pour renforcer la relation entre le bien et les forces protectrices.

⁸ La sainteté est perçue comme privilège qui n'est attribué qu'à des rares personnages de la société, qu'à rares d'êtres chanceux. Pour y accéder, l'homme doit posséder des qualités rares (le renoncement au monde, l'accomplissement de ses devoirs religieux, et la crédibilité des personnes).

⁹ Les grottes et les cavernes étaient toujours paru si mystérieuses que l'imagination en a fait des retraites particulières destinées à servir d'habitation aux génies, aux fées et aux lutins, ou des lieux secrets où sont enfouis les trésors des esprits et du démon. Dans les mythologies de l'Afrique du Nord, ce sont des géants qui gardaient les trésors des cavernes avec un soin jaloux. Au plus profond de ces antres étaient les énormes coffres tout remplis de pierreries et de bijoux précieux ; à côté sont assis les nains armés de massues. Malheur au téméraire qui ose s'aventurer dans leur obscure demeure (CERTEUX, Alphonse & CARNOY-EMILY, Henry, 1884, p. 56)

Ce culte occupe dans la pensée des Amazigh une place pleine de significations. Les grottes en Afrique du Nord, à la fois représentent un lieu de sécurité. Un endroit calme pour exercer volontairement, collectivement, même individuellement les différents rituels à la faveur des forces invisibles. Qui seront besoin de ce moyen (vénération) pour que la population soit protégée et même bénie par toutes les forces divines. Afin de s'argumenter, nombreux les chercheurs récents qui expliquent la relation qui existe entre les grottes et la population Berbère durant leur existence.

II.2 : La transformation des objets de vénération

De nombreuses grottes, en ce qu'elles sont une ouverture au monde des morts. Sont réputées pouvoir offrir la fécondité et sont fréquentées par les jeunes filles en âge de se marier. Il existe également de rares exemples de grottes censées apporter l'inspiration aux poètes grâce aux génies qui les habitent. Tout comme le culte des rochers ou des pierres, celui des grottes est l'un des plus anciens cultes berbères. Dans l'Antiquité, elles étaient considérées comme la demeure des divinités et en Numidie, le Dieu des grottes le plus vénéré était Bacax¹⁰ (BASSET, 1920, p. 8). Après l'islamisation, les Amazigh sont restés fidèles au culte de grottes et l'ont intégré, en général mais pas obligatoirement, dans celui des musulmans réputés pour leur piété (PREVOST, 2012, p. 48)

Beaucoup d'historiens qui ont mentionné l'existence des lieux sacrés par la population. Qui sont un objet d'une vénération interminable, si on prend l'exemple d'El Bikri qui parle sur une placette qui s'appelle Guerza dans le sud de Tripoli, chaque évènement, la population locale rend une visite sacrée, exercer devant elle des différents rites qui vont donner la baraka et la fécondité. *« À trois journées de Casr-lbn-Meimoun on rencontre une idole de pierre dressée : sur une colline et appelée Guerza. Jusqu'à nos jours les tribus berbères des environs lui offrent des sacrifices ; elles lui adressent des prières pour obtenir la guérison de leurs maladies et lui attribuent le pouvoir de faire accroître leurs richesses »* (EL BIKRI, 1859, p. 32)

Le lieu de culte chez les anciens est connu à chaque fois, des diverses transformations à cause, de phénomène de l'Islamisation de la population. On sait que la religion bannit toute forme d'adoration des êtres à la place du Dieu, sauf le Dieu (invisible, le protecteur) qui doit être vénéré et sacralisé par la population musulmane. Après les mutations, la population a trouvé

¹⁰ Ainsi les Amazigh d'autrefois n'allaient point très avant dans la grotte où ils adoraient le Dieu Bacax ; c'est près de l'entrée que toutes les traces du culte ont été relevées. Il y aurait d'ailleurs fort souvent impossibilité matérielle à pénétrer très loin dans la caverne, objet de la vénération populaire (BASSET, 1920, p. 8).

un autre moyen de créer une dynamique qui sera comme avant une sacralisation des divers lieux, des divers personnages. Ils détiennent un pouvoir infini, une baraka qui va rendre tous les habitants heureux durant l'année.

On a déjà parlé sur les diverses mutations dans laquelle la pensée spirituelle des anciens, change à chaque le visage, mais, la forme reste la même. À l'époque, les objets de vénération étaient uniquement dans les espaces naturelles comme la grotte, l'adoration des Dieux chez les anciens, cette opération effectuée par l'ensemble de la communauté dans un lieu où le calme et serein.

« Il (le culte d'adoration) se caractérise également par la conservation d'anciens cultes païens, notamment le culte des grottes qui est l'un des plus anciens cultes berbères, tout comme celui des rochers ou des pierres. Les grottes sont considérées comme la demeure des divinités et, dans l'Antiquité, le Dieu des grottes le plus réputé en Numidie était Bacax. Les grottes apparaissent comme des voies de pénétration vers le monde souterrain des génies, elles introduisent à la vie infra-terrestre, en relation notamment avec les morts. Ce culte perdure malgré la christianisation : saint Augustin était contraint d'invectiver des chrétiens africains qui croyaient devoir descendre dans des souterrains pour mieux se faire entendre de Dieu » (PREVOST V. , 2010)

II.3 : La figure et la force des saints

Les personnages lettrés, les saints possèdent une force invisible capable de garder leurs espaces dans le calme, loin des crises, loin aussi des dangers. Chaque saint avait généralement un tombeau bien construit et bien surveillé¹¹. Il se cache à l'intérieur, des secrets sur les personnes vénérées qui possèdent toujours les bénédictions. La population en générale cherche le calme, la paix, elle va trouver tout ça chez les saints, dans les lieux sacrés. La force invisible est capable de protéger l'espace villageois contre toute forme d'agression.

Le phénomène du culte des saints s'est répandu avec la notion des mausolées dans la géographie historique de patrimoine des communautés locales. Retrouver également la logique de sainteté exceptionnelle dans les régions du Maghreb (Tunisie, Maroc, Algérie), c'est la même

¹¹ Cette surveillance n'est pas visible, elle est invisible. Généralement toutes les légendes qui sont racontées à propos des saints, disent que le lieu de l'enterrement est surveillé par une force, par un géant serpent. On verra cette notion lors de la présentation des Karamat du saint Sidi Amer Chérif.

logique et la fonction religieuse qui se manifeste, culturelle et sociale. Dans la structure sociale collégiale de chaque région sur cette base.

Chaque fonction et la particularité du protecteur surgissent dans sa lignée dans sa bénédiction et dans sa dignité, son honneur, sa spécialisation. Son rôle est très défini sur son territoire dans sa vie et son effet après sa mort. C'est ce qui détermine le type et la nature des rituels et pratiques de croyance exercés par les individus d'une région ou d'un environnement particulier. Envers leur préjugé sur leur territoire pour effectuer leurs pèlerinages, compte tenu des dimensions de cette tradition qui est la vénération des saints¹².

Le tombeau, le lieu sacré, était pour les habitants un moyen de guérir, une source de vie et d'inspiration. Ils portent à titre d'exemple une bouteille à la place pour la remplir d'une source qui existe dans l'espace vénéré. L'eau, pour les anciens, représentent la vie, la continuité, la fécondité, un moyen de purification. La source possède toujours un gardien, cette force invisible qui touche le village, les autres aussi ont un lieu sacré, un saint¹³. L'espace rassembleur était tout le temps surveillé par des forces invisibles, par des gardiens, pour cela ;

« Une étude du village Kabyle ne saurait être complète sans un chapitre consacré aux invisibles qui furent et sont encore ses gardiens, cette appellation de gardiens (Ieessasen) s'applique à des catégories d'être fort divers ayant un rôle commun, assurer la garde des individus et groupement villages ou familles à eux confiés » (BOULIFA, 1925, p. 130)

Les gardiens protecteurs des biens, sont encore présents à travers les lieux. À l'intérieur des maisons, des sources d'eaux, les terres agricoles. La raison de porter la bénédiction était un souci majeur. En effet la visite aux différents lieux à l'objectif de gagner le calme et de bénéficier de cette force invisible.

« Un gardien est une créature que personne ne voit. Il est bienfaisant. Les gardiens nous protègent nous et nos biens. Ils habitent dans les arbres, des

¹² Le saint est le connaisseur, et avec son savoir et sa connaissance, il est devenu le représentant de Dieu dans sa terre et est devenu un symbole de l'aspect spirituel, culturel et politique et aussi l'enseignement de l'islam et des éléments de connaissance. Puis pour lui tous ces systèmes se rencontrent et en lui la connaissance et la perspicacité sont représentées dans leurs formes les plus complètes et les plus élevées, de sorte qu'elles dominent tous les autres aspects.

¹³ Nous constatons que ce phénomène se répète avec les saints qui descendent de la lignée du Prophète Muhammad « honorable » et se distinguent par la connaissance religieuse, et le premier travail qu'ils font, lorsqu'ils s'installent dans n'importe quelle région, est l'abondance d'eau en creusant un puits ou une vertèbre et en construisant un lieu de culte et de connaissance.

rochers, des précipices, et dans les champs. Quand quelqu'un est triste, il appelle les gardiens à son secours. Quand quelqu'un est malade fièvre ou douleur on porte des offrandes aux gardiens pour qu'il guérissent : galettes, figues sèches, couscous, pour que celui qui passe par là mange ; une fois rassasié, il prie pour celui qui a déposé l'offrande : s'il est malade, que dieu le guérissent ; s'il désire autre chose, que dieu l'exauce. On suspend aussi les habits d'un malade aux branches de l'arbre habité par un gardien. Le lendemain, on s'en va en pèlerinage aux édifices élevés par un marabout renommé, jouissant d'une réputation universelle de sainteté. La visite de leurs mausolées tient lieu de Zerda, on baise les tentures, on dépose son obole, dans une caisse placée à cet effet » (GROUZET, 1973, p. 35)

Les villageois ayant une responsabilité de conserver leur lieu sacré par des règles, par des lois. Chaque année est unanime d'exercer diverses pratiques rituelles au niveau de leurs sanctuaires (visite, quelques rituels¹⁴). Qui font partie de leurs honneurs, les différentes pratiques rituelles portent une valeur spirituelle¹⁵.

« Les uns furent ou sont crus, d'authentiques vivants, ancêtres des familles qui tiennent encore à les honorer, certains d'ailleurs se sont fait remarquer par leur sainteté et leur culte dépasse largement le cercle de leurs descendants. Leur mort aux yeux des mortels, les a fait pénétrer dans l'assemblée mystérieuse des saints chargés de régler les affaires du monde » (GENEVOIS, 1966, p. 126)

Le lieu sacré avait toujours une sorte de bénédiction, une preuve donnée par les saints.

¹⁴ Parmi les rituels les plus usités par la population qui rend visite au tombeau, un mausolée d'un saint, c'est la pratique d'allumer les bougies. Le fait d'allumer une bougie est observé avec rigueur, car une bougie symbolise des jours illuminés, par conséquent meilleur. En allumant une bougie, on souhaite à un changement positif dans l'avenir proche et lointain.

¹⁵ Ici, les opinions générales insistent sur la capacité du saint à traiter la maladie mentale et tout ce qui concerne la sorcellerie et la douleur, et elles prouvent ces opinions. À travers les expériences spéciales vécues par certains visiteurs, comme les deux cas que nous avons mentionnés. La fonction thérapeutique du saint protecteur est la la meilleur. Il veut expulser les djinns, et ce sont des esprits mauvais qui ne peuvent pas résister à la bénédiction du saint. Donc nous trouvons des visiteurs ramassant de la saleté parce que la folie. Ne vous en approchez pas pour allumer l'encens car les djinns n'aiment pas l'odeur de l'encens et le pouvoir des mauvais esprits s'affaiblit et facilite ainsi leur expulsion et la prévention.

« La baraka dans le domaine de la vie sociale, elle se manifeste par le culte des saints est, en effet, le porteur de la baraka, par excellence, soit qu'il en ait, hérités de ses ancêtres, soit qu'il l'ait acquise par ses hautes qualités de croyant et par l'exemplarité de sa dévotion. Il la transmet à ses descendants et peut en communiquer une portion, dit-elle précaire aux croyants que le fréquentent, ou qui viennent visiter son tombeau. Ce dernier et l'espace qui l'entoure sont réputés habités par la baraka, c'est ainsi que ces lieux, ces sites, régulièrement visités par le peuple ne tardent pas à devenir des centres de pèlerinage » (ALAIN, 1991, p. 1336)

III. L'histoire du saint Sidi Amer Chérif

III.1 : Un rappel historique sur les origines du terme Marabout et Chérif

Cette histoire des origines pose un véritable problème, l'absence des documents et des sources écrites qui traitent objectivement la généalogie du saint. C'est remarquable même ailleurs, la majorité de la population attribue l'appartenance noble aux saints pour les désigner par des pouvoirs magiques. Qui sont capables de faire des miracles pour que les gens soient peur de ce personnage préféré par le Dieu.

Donc, les villageois en Kabylie, remontent d'une manière générale les origines de tous les saints à la dynastie Idrisside. Qui a gouverné le Maroc et une partie de l'Algérie entre (171H-310H), elle tombe après entre les mains des Fatimides, une autre dynastie d'une tendance Chiite. La chute des Idrissides les oblige de quitter leurs territoires (Fès), ils ont choisi l'exil pour préserver l'appartenance noble à la famille de prophète par sa fille Fatima et son époux Ali. Alors, un refuge stable, dans une région Saharienne située entre le Maroc et le Sahara occidentale. (*La Saqia El Hamra littéralement - la rigole rouge*) qui se transforme à partir de la chute à une région d'une grande influence¹⁶.

On sait que dans l'Islam traditionnel n'en connaît qu'une : celle des « Chérifs » ou « Chorfa » (Chérif, pl. Achraf ou Chorafa), descendants, ou prétendus tels, du Prophète Muhammad par sa fille Fatima et son gendre Ali. De bonne heure, nombre de ces Alides (les descendants d'Idriss I) s'étaient répandus dans l'Afrique du Nord. Où leur action religieuse en

¹⁶ Il existe dans l'Afrique du Nord un certain nombre de ces centres ; le plus célèbre et le plus généralement allégué dans les légendes de saints est la Saguia el Hamra : mais il en existe d'autres d'un caractère moins universel et qu'il serait intéressant de relever (DOUTTE, 1914, p. 181).

faveur de l'orthodoxie a été mise en lumière récemment : le Maroc (le berceau de Chérifisme) a été la demeure. Elle reste leur terre d'élection, où leur réussite politique va, malgré plusieurs siècles d'interruption d'Idris Ier à nos jours. Le culte des saints d'origine Chérifienne s'est très partagé comme habitude et coutume à travers l'Afrique du Nord depuis la fondation de la dynastie Idrisside.

La ville de Fès construite par Idriss II, était le flambeau de la dynastie chérifienne, devenue un centre commercial par excellence. Qui rassemble toutes les tribus de la région dernière un mouvement religieux et politique à la fois qui se propagent en Afrique du Nord. L'arrivée des troupes Fatimides guidées par le missionnaire Abdallah Chii bouleverse à nouveau la carte et les données politiques et trace les nouvelles frontières et une nouvelle dynamique. La chute du pouvoir Idrisside, une autorité remplacée par les Fatimides soutenus par la grande tribu de Kutama. La région a connu un nouveau maître, la région de Saqia El Hamra, devient un refuge pour les exilés de Fès. Une chute attendue, car, la dynastie était très faible, les troupes fatimides étaient plus fort. Là on parle d'un mythe, cette région était un repère pour tous les saints qui revendiquent cette appartenance.

L'Afrique du Nord, sera un théâtre des événements, chaque dynastie qui s'installe, s'y met à genoux des adversaires, demeure le maître politique et juridique. Le mouvement réformateur des Almoravides, qui né dans le Sahara, au sein des tribus de Sanhadja est connu sous le nom de Letham¹⁷, les gens du voile, la tribu de Lemtuna, et Guzzala, et Messoufa¹⁸. Des tribus qui seront le moteur de ce nouveau mouvement, un message très clair est véhiculé par cette dynastie. C'est le retour aux origines, devient un mouvement armé, qui a réussi de fonder un royaume indépendant depuis le Maroc, une partie de l'Algérie et le sud de l'Espagne. Toute dynastie porte un message politique et religieux pour légitimer les actions et même les conquêtes, un cadre juridique prendre la défense des différents actes.

¹⁷ Sur les tribus de Litham, les habitants de cette région selon Ibn Khaldoun se partage et se cohabitent sous forme des tribus d'une grande importance, il dit : Les Moletthemîn peuplent de race Sanhadjienne, habitaient la région stérile qui s'étend au midi du Désert sablonneux. De temps immémorial, depuis bien des siècles avant l'islamisme, ils avaient continué à parcourir cette région où ils trouvaient tout ce qui suffisait à leurs besoins. Se tenant ainsi éloignés du Tell et du pays cultivé, ils en remplaçaient les produits par le lait et la chair de leurs chameaux ; évitant les contrées civilisées, ils s'étaient habitués à l'isolement, et, aussi braves que farouches, ils n'avaient jamais plié sous le joug d'une domination étrangère. Ils occupèrent les lieux voisins du rif de l'Abyssinie et la région qui sépare le pays des Berbères de celui des Noirs. Ils se voilaient la figure avec le litham, objet d'habillement qui les distinguait des autres nations. S'étant multipliés dans ces vastes plaines, ils formèrent plusieurs tribus telles que les Guedala, les Lemtouna, les Messoufa, les Outzila, les Targa, les Zegaoua et les Lamta (IBN KHALDOUN, 1854).

¹⁸ Ils ont réussi de fonder l'État des Almoravides, ils défendent l'islam Sunnite, un moyen de propager la doctrine malikite parmi les tribus berbères.

La chute de cette dynastie, par les troupes des Almohades guidées par le chef El Mahdi¹⁹, le maître spirituel et religieux de ce mouvement et Abdelmoumen Ibn Ali comme chef militaire et successeur légitime après la mort d'El Mahdi en 524. Chaque dynastie en Afrique du Nord prend la défense de la religion de dieu comme slogan. La région a été soumise à l'autorité des Almohades, qui vont régner plus d'un siècle et trente ans, jusqu'à l'arrivée des Mérinides. Une dynastie Zenâta qui prit de Fès la capitale politique et religieuse de ce mouvement. Les Almohades un nom donné par Ibn Tumert à ses adeptes. Cette doctrine consiste à Tawhid, l'unicité de Dieu comme force unique et d'inspiration. El Mahdi s'appuie sur la discrétion des pratiques des Almoravides et critiquer leur démarche, après la réussite des appels du fondateur. Ses idées viennent de se partager et propager après sur l'ensemble de la région, la domination des idées des Almohades. Après la mort d'El Mahdi par son élève Abdelmoumen qui a réussi d'unifier toute l'Afrique du Nord sous son drapeau (Almohade).

Après la disparition des dynasties des Almoravides, les Almohades, durant le règne des Mérinides du Maghreb. Un nouveau mouvement religieux qui se naît au sein des tribus locales. C'est une coalition entre la politique et la religion, la population qui souhaite de voir le jour la justice et l'égalité parmi le peuple. Ce mouvement prend le flambeau de la religion, qui attire beaucoup de gens à la fois. La défense de la justice, le mouvement Soufisme prend aussi le chemin parmi la population rurale. La naissance des saints et les édifices religieux à travers le vaste territoire maghrébin fait d'eux un élément majeur de la nouvelle construction sociale.

III.2 : Le Soufisme, Maraboutisme, Chérifisme

La coalition politico-religieuse qui naît, était le résultat de la rencontre entre la doctrine des Idrissides, qui sont des Chérifiens et les anciens de l'empire des Almoravides en ajoutant pour cela l'importance rôle de la ville de Fès qui est le vrai berceau de Chérifisme. Ce mouvement participe volontairement à l'islamisation du Maghreb avec d'autres courants religieux, qui ont réussi de se pénétrer à l'intérieur de la région. Ils ont trouvé un climat d'accueil parmi la population sédentaire et rurale qui ont répondu favorablement aux appels lancés par les différents prédicateurs (GARCIA-ARENAL, 1990).

¹⁹ Il était un savant, pieuse personnalité, il suivit la doctrine Soufi, il s'est déplacé vers l'orient, où il rencontra les savants éminents durant cette époque, parmi eux on cite Imam Al Ghazali, qui parla d'Ibn Tumert, ce personnage va créer son propre État, il profita de ses déplacements pour enrichir sa connaissance et pour mettre fin à la doctrine des Almoravides.

Parlant maintenant d'une alliance politique et religieuse entre les Mérinides²⁰ et les Chorafas des Fès. Nous savons tous que cette ville est proprement Chérifienne, remonte à l'époque d'Idriss I et son fils Idriss II. Donc, les gens de Fès, d'une noblesse ancienne. Les Mérinides ont vraiment dans le besoin d'eux pour faire de la dynastie un mouvement qui touche la foi de tous les musulmans. La rigole rouge (*Saqia El Hamra*) était le berceau des saints en Afrique du Nord. Un mouvement qui véhicule un message religieux et réformateur, les saints revendiquent quasiment la noblesse Chérifienne pour que le message soit accepté facilement par les différentes communautés²¹. Les Chérifs à l'époque Mérinide se répartissent entre deux composantes distinctes. L'une les Hassanides, constituée par les descendants des Idrissides, était localisée à Fès et Ceuta. L'autre les Husaynides, d'implantation plus récente, était installée dans le sud-est du Maghreb Extrême, au Tafilelt. Cette dernière devait donner naissance au XVIIe siècle à la dynastie alaouite (BURESI, Pascal & GHOUIRGATE, Mehdi, 2013, p. 80)

Aujourd'hui les Chorfa sont qualifiés en Kabylie de Marabouts. Mais sache que tout Marabout n'est pas nécessairement (Chérif). Il peut être Amazigh ou du commun (des Arabes). Beaucoup de gens quand ils ont constaté dans quel état d'authenticité étalent les Marabouts. Vu combien leur conduite était excellente tant dans l'observance de la sunna que dans l'acquisition de la science. Ils observent ce qu'ils avaient obtenu en retour sous forme de respect, de vénération. D'hommage, de déférence, d'honneur et d'exemption fiscale se sont attifés comme eux et ont imité leur conduite au point d'être, en plus, pris pour des Chorfas. Aussi le populaire s'est-il conduit avec eux comme il se conduit avec les Chorfas authentiques (TOUATI, 1992, p. 7)

Jacques Berque dans son livre « intérieur du Maghreb » parle du Chérifisme fondé sur le lignage comme principe. Pour la formation une classe une aristocratie qui par-dessus les frontières régionales les mêmes intérêts et les mêmes loyautés. Dans une œuvre postérieure Ulémas fondateurs... etc.). Il semble si je comprends bien avoir changé d'avis remarque avec insistance que les Chorafas étaient peu nombreux au XVI^e siècle et fragmentés en différents groupes analyse des événements qui nous concernent semble plutôt appuyer cette seconde interprétation. Ce que nous avons trouvé est un groupe dominant dans la ville de Fès qui oppose au nouveau pouvoir des Sadiens aussi parce qu'ils sont des Chorafas et qu'expérience intérieur

²⁰ La montée de Chérifisme implique un regain d'estime pour les Ahl El Bayt porteurs de la baraka, incarnant l'espoir dans une société en crise. Ceci se manifeste clairement dans l'attitude pro-Chérifienne des Mérinides.

²¹ Les Chérifs sont considérés comme héritiers de la puissance mystique de leur ancêtre, le Prophète, et c'est ça le trait d'union entre Sûfisme et Chérifisme.

de leur propre ville leur fourni des arguments encontre des prétentions hégémoniques des Chorafas Sadiens, ils invoquent les privilèges attachés leur origine (GARCIA-ARENAL, 1990, p. 1036)

L'apparition du Chérifisme, culte porté aux descendants du Prophète, les Chérifs. Au début du XIV^e siècle, ceux-ci étaient divisés en deux grands groupes : d'abord, très nombreux, les descendants des Idrissides ou Hassanides, descendants d'Al-Hasan, fils aîné de Ali, gendre et cousin de Muhammad, disséminés un peu partout au Maghreb et souvent assimilés aux Berbères autochtones. Les chérifs Hassanides, qui jouissaient d'une excellente réputation dans la population, peut-être pour les exempter de l'impôt et leur octroyer des pensions, et bénéficier ainsi des vertus magicoreligieuses de leur lignée. La vénération du peuple pour ces Hassanides/Idrissides (BURESI, Pascal & GHOUIRGATE, Mehdi, 2013, p. 88)

Ce mouvement qui vient d'envahir la région après XIV^e siècle, fait de la religion un moyen d'éducation, en ajoutant la noblesse. Le message divin doit être véhiculé seulement par les gens d'une tendance noble (la famille du prophète). La propagande de ce mouvement touche l'Afrique du Nord, il se coïncide aussi le moment de la chute de Grenade en 1492, le dernier berceau de l'islam en Espagne. Une émigration, une fuite, un exode de toute la population musulmane de l'Espagne, des milliers de gens qui s'installent sur diverses régions, le Maroc, l'Algérie, Tunisie, c'est le vrai début.

Le sens islamique le plus large de Chérif est descendant du Prophète, mais il a également conservé sa signification de personne ayant un statut social noble. Il semble qu'au Maghreb, par exemple, l'influence du Chérifisme ait exercé un rôle significatif en ce qui concerne la transmission héréditaire du patrimoine spirituel et même temporel. Octroyé par Dieu, à certains croyants d'effectuer des Karamat, ce qui leur confère le statut prestigieux d'autorités hors du commun. La piété et le savoir religieux étaient certes des facteurs de reconnaissance sociale (AIGLE, 2011, p. 19)

Il est généralement admis que l'une des caractéristiques de l'Islam maghrébin est ce qu'on appelle le « Maraboutisme ²²», c'est-à-dire l'ensemble des croyances et pratiques qui se rapportent aux personnes et aux lieux auxquels les populations musulmanes attribuent un certain pouvoir surnaturel. À l'origine du « Maraboutisme », concept propre à l'Islam

²² Le Jihad est un instrument idéologique du Marabout, et un instrument extrêmement flexible qui se base sur cette division fondamentale entre adhérents et non-adhérents.

maghrébin, nous trouvons deux systèmes de valeurs différents : l'ascétisme et l'animisme (FERCHIOU, 1972, p. 47).

Le Maraboutisme est spécifique à l'Afrique du Nord. Comme nous le rapporte Sossie Andézian, anthropologue et historienne spécialiste des formes contemporaines du mysticisme musulman : « *On sait que le soufisme est étroitement associé au culte des saints, connu au Maghreb sous le terme de Maraboutisme, par référence à la dynastie des Mourabitoun (Almoravides) fondée à Marrakech en 1062, résidant dans les « Ribât » (petites forteresses que les arabes construisaient aux frontières musulmanes à des fins de protection* » (ANDEZIAN, 2011, p. 389).

Les édifices religieux, qui sont nés probablement à partir de XIII^e siècle, selon les versions données par les spécialistes. Ce mouvement s'appuie sur divers piliers, premièrement c'est le Soufisme, et puis, sur la doctrine Maraboutique et Chérifienne, une double coalition. Sous l'effet du Chérifisme, la sainteté maghrébine évolue profondément. À partir des XIII^e-XIV^e siècles, ces saints vont commencer à être qualifiés de Chérif et se voir attribuer une ascendance prophétique.

Et aussi nous devons souligner aussi la naissance des Ouali, des personnages pieux qui ont investi leur vie dans la dévotion et la bonne propagande pour diffuser l'islam. Après la naissance du Maraboutisme, la notion de l'Ouali se présente toujours. Comme des gens favorables à la paix, et leur savoir-faire seront au service du peuple. Et après, nous ferons le point sur le mouvement Maraboutique qui est aussi joué un rôle dans la diffusion du message divin parmi la population, et c'est remarquable aussi la notion des Ouali, des saints. « *Le Maraboutisme pré-confrérique qui entre le VIII^e/XIV^e et le IX^e/XV^e siècle, sert de vecteur aux idées élaborées dans les principaux centres religieux urbains pour leur diffusion dans les zones rurales, représentait un début de réponse, en milieu tribal, à un besoin d'ordre qui commençait à se faire sentir chez les tribus bédouines suite à la montée des violences inter et intra-tribales et à la défaillance grandissante des pouvoirs publics. Il allait permettre au groupe tribal de conserver une structure de base nécessaire à sa survie.* » (ALOUANI, 2008, p. 11). Mais aussi, avec les Ouali, il y a ce qu'on appelle le pouvoir mystérieux des saints et leur force divine et invisible qui servira pour l'intérêt général de la communauté. Le rôle des saints est présent pendant les conflits, les combats entre les belliqueux, sa bénédiction et son point pèse lourdement. (... mais il est surtout face à des éléments de représentation qui se rapportent à deux réalités, l'une sociale et l'autre psychologique, qui s'entremêlent : un conflit entre tribus

réglé non, comme il était de coutume, par les moyens classiques, mais par l'intervention énergétique du saint. Ainsi, depuis que les idées soufies avaient trouvé une large diffusion, le saint et ses Karamat n'avaient cessé d'occuper une place de plus en plus centrale dans la représentation collective. Ce qui est en soi un fait révélateur des prédispositions mentales à accueillir favorablement de telles idées » (ALOUANI, 2008, p. 24).

Un autre élément essentiel, presque tous les saints annoncent qu'ils étaient des nobles. Par la filiation à Fatima et Ali, la noblesse religieuse véhiculée par tous les gens et deviennent par la suite des personnages vénérés à travers l'Afrique du Nord. La population à l'époque apporte un soutien infatigable aux saints, qui seront la suite des objets de vénération et d'adoration. Ils viennent dans le moment où la société a vraiment besoin des personnes pour guider et organiser toutes les communautés villageoises. Un Islam Maghrébin vient de se constituer en Afrique du Nord basé sur le culte des saints.

III.3 : Le Maraboutisme en Kabylie

Revenant à la Kabylie, qui a accueilli à son tour des milliers de personnes venues de l'Espagne. Le mouvement des saints Maraboutiques prend une nouvelle dynamique très intensifiée en Kabylie. Ce mouvement qui se réclame Marabout et Chérifien, était en vérité une alliance entre les deux dynasties. Les Chorafas de Fès (Idrissides) et la dynastie des Almoravides du Sahara qui est à l'origine un mouvement réformateur. Donc, les Marabouts pour une bonne circulation de leurs messages, feront par la suite une alliance politique et religieuse avec les Chorafa, donc, avant d'être un Marabout, tu devrais être un Chérif (FILALI, 2002).

En somme, les Marabouts kabyles ne font pas exception à la règle générale du plus grand nombre des congrégations religieuses : ils reçoivent beaucoup et donnent peu. Dans les établissements de cette catégorie, tous les habitants ne participent pas aux dépenses ni aux bénéfices, apanage exclusif de la famille ou des héritiers du saint dont le tombeau attire les pèlerins.

Les saints deviennent après des repères stables au sein de la société Kabyle en particulier, chaque village avait son propre saint protecteur. Parfois, on se trouve devant un groupe des saints connus par leurs bonnes éducations et la formation religieuse qu'ils possèdent, ils font le travail de sensibilisation durant leur vie. Une éducation a été prise en considération

par les saints, leurs vœux c'est d'installer définitivement un climat de fraternité parmi la population locale²³.

Pendant les conflits, ils interviennent afin de s'imposer en tant fondement de la paix avec leurs avis pour que le dialogue soit accepté par les adversaires. Ils ne veulent pas le découragement, ils n'acceptent aucune dérive qui peut menacer la stabilité des habitants. Ils aiment la paix et l'amour, ils utilisent aussi les Karamat (les Miracles des saints), pour gagner les autres, les miracles destinés aux gens pour ne plus retourner au combat. Les saints prennent l'amour et la paix comme slogan, ils partagent le savoir avec la population locale. Ils enseignent la religion et le droit musulman (selon le rite) et la langue Arabe.

Dans tous les villages, on trouve des édifices, qui sont un siège permanent. Une résidence d'un saint, généralement, ils occupent une place fertile, le centre du village. Ils construisent avec l'aide de la population une zaouïa pour enseigner et héberger les personnes nécessiteuses. Ils organisent les différentes festivités religieuses et occasionnelles. Les édifices est une résidence, un siège d'enseignement, parfois, une auberge pour les passagers.

Une sainteté qui se prépare lentement dans tous les villages. C'est un caractère général de toute les communautés rurales en Kabylie, même ailleurs, ont connu cette vague Maraboutique. Les saints font un travail noble, ils pensent de véhiculer un message politique et religieux. Le moment des conflits, ils s'imposent comme des médiateurs, et aussi comme des éducateurs, des enseignants du Coran et Sunna. Les gens doivent respecter leurs saints, on remarque que les lois dans les villages frappent une sévère amende en cas de dérapage physique et même moral envers un Marabout.

Durant leurs vies, les saints occupent une place importante parmi les villageois, ils vivent dans le calme, aidés par la population. Parfois, c'est le village qui prend le soin du saint, leur besoin alimentaire surtout. Lui il s'occupe de l'enseignement et la médiation en cas de conflits entre les villageois, entre les tribus. La bonne réputation qu'ils possèdent fait d'eux des personnes très respectueux.

La fonction des saints en Kabylie, comme on l'avait vu, c'est premièrement l'éducation et l'enseignement des enfants du village dans un édifice (Zaouïa) (AMRI, 2010). C'est tout-à-fait logique de voir dans un village un lieu sacré, une résidence d'un saint, la construction était

²³ Tous les saints se sont également très sollicités par la population à cause de leur capacité qu'ils possèdent à entrer en contact avec le monde invisible peuplé d'esprits, de saints et de prophètes.

sous la responsabilité des villageois. L'existence d'un saint parmi eux, est un honneur, c'est la baraka et la bénédiction qui circulera éternellement dans le village.

Le saint²⁴ dans le village, les saints ailleurs, feront la même chose, ils consacrent leur vie pour éduquer et sensibiliser le peuple, on trouve des personnages vénérés qui transmettent la bénédiction²⁵ à leurs enfants. La vénération sera héréditaire dans le cercle du saint, généralement c'est au sein de la famille. Les enfants du saint bénéficient à leur tour d'une éducation très sévère comme tous les enfants du village. Ils accèdent au statut de leur père par le travail et la bonne réputation.

Une légitimité autorité prestige et neutralité dans les rapports de force qui structurent cet univers social segmentaire (le cas de la structure sociale Kabyle). En revanche nos sources, hagiographiques et historiographiques sur l'Afrique du Nord durant le moyen âge. Montrent combien arbitrage aussi bien intertribal qu'entre tribus et pouvoir central est devenu une des fonctions essentielles prise en charge échelle du pays tout entier, des successeurs du saint la tête de la zaouïa. Pourquoi le choix du site s'avère, au moins sur le long terme grandement pertinent pour la réussite durable de la fondation.

Le village qui possède une seule résidence, qui devient par la suite un siège protégé par la bénédiction et le pouvoir invisible du saint. Il y a aussi plusieurs résidences dans un seul village, car, les saints sont nombreux. Chacun d'eux essaye de s'imposer, en utilisant des diverses astuces pour convaincre la population de sa sainteté et son pouvoir. Le peuple est très innocent, il donne une importance et une valeur aux saints. Ils représentent la spiritualité, l'invisibilité et la bénédiction qui est le souci des habitants.

Les saints utilisent les édifices comme résidence, un lieu d'enseignement. Un siège protégé en cas de danger, une cible pour les gens pour obtenir la baraka lors des visites. En cas de la maladie, les habitants choisissent les saints d'une bonne réputation pour chercher de guérir, et d'écrire des amulettes pour les mettre avec eux dans leurs vêtements. Les saints proposent un remède en cas de maladie grave, les gens acceptent, l'essentiel c'est la santé. L'utilisation d'un pouvoir magique durant le traitement des maladies est une preuve que les

²⁴ Le saint au fait est un personnage ordinaire, mais il se distingue par son caractère contemplatif. Il mène une vie ordinaire et suit attentivement les événements autour de lui, mais son prononcer un mot. Il est chargé d'une mission, il doit y accomplir.

²⁵ L'esprit du saint, porte toujours cette bénédiction dans ce cube et le dôme au-dessus de son sanctuaire, et c'est toujours un générateur spirituel qui rassemble le propriétaire de la bénédiction avec ceux qui la demandent pour ses besoins dans le centre de sanctification, qui s'appelle le sanctuaire.

saints sont des gens préférés par le Dieu. Ils aident, ils travaillent pour les intérêts de toute la communauté. Les saints et leurs édifices se considèrent comme des lieux infranchissables, car c'est la baraka qui les protège éternellement.

La vie sociale des habitants est organisée, rien n'est laissé au hasard, toutes les sociétés s'organisent d'une façon à permettre à leurs individus d'exister d'une façon commune. La sainteté qui occupe une place importante dans une société ou le spiritualisme joué le rôle de l'éducateur du peuple. Dans ce processus sociétal les rituelles « une sorte de la sainteté » occupent une place prépondérante dans la vie des groupes sociaux. Car chaque action s'intègre presque systématiquement dans un ensemble des rites qui font le quotidien de chaque individu. Les rites, en général entrent dans les concepts de la sainteté, il exprime la façon ou le peuple s'intéresse à la divinité de la personne concernée du rituel. Un fait social et individuel au même temps.

On observe généralement des rites, des rituels pour rendre hommage aux saints protecteurs. La population organise la fête de laboure dans un lieu sacré (résidence d'un saint, sa zaouïa). L'espace sacré donnera aux gens la protection, il les assure de la fécondité et la vie loin des dangers. La saison agricole sera bonne, car, elle a bénéficié de la baraka du saint. Donc la sainteté c'est une production sociale et individuelle ou même temps. Elle incarne la légitimité et le système d'organisation sur l'appui de divers objets qui liés on prend un exemple : rite, croyance, culte.

Le rituel c'est le chemin le plus représentatif de la sainteté dans chaque société. Il porte des valeurs socioculturelles et de l'expérience personnelle émotionnelle d'individu pour que les valeurs, qui fondent la société puissent être intégrées, favorisant ainsi la cohésion du groupe social. Il faut à chaque fois l'engagement des individus qui constituent cette société. En plus lorsque l'individu trouve un cadre approprié qui l'aide à se situer certains événements et à les intégrer psychologiquement parlant et surtout à socialiser ses effets. C'est grâce à l'existence des structures sociales qui prennent en charge la gestion des événements importants de la vie humaine. Que l'individu trouve un espace où ses émotions peuvent se vivre de manière constructive, la dualité fondamentale de l'individu et de société.

Les fêtes religieuses aussi, les visites quotidiennes et occasionnelles sont organisées par les villageois. La destination c'est le tombeau du saint, les habitants pensent que sa bénédiction est infinie et elle continuera de circuler pour l'éternité. Le rite y avait une fonction sociale et de signification sociale de la ligne ou de la limite établie par les règles sociales. Le tombeau du

saint lors des cérémonies devient une destination préférée d'une visite qui assure la paix et l'amour. Ce fait, dans l'orthodoxie est quasiment interdit, mais, qui sera facilité après la naissance de Soufisme et la mouvance Maraboutique.

III.4 : l'histoire du saint Sidi Amer Chérif.

Comme on l'avait déjà signalé, toutes les histoires qui traitent à la fois les origines et la vie, les miracles des saints en Kabylie. Le fond porte toujours un ajout des personnes, il n'existe pas une histoire vraie d'un saint. Si on prend en considération la culture populaire²⁶. Concernant les Karamat, ce sont les gens qui sont attribués un pouvoir magique aux saints. Et cette spiritualité continuera de régner même après la disparition des saints. Leurs histoires seront racontées par les gens qui ont vécu une vie avec eux. Par la suite, il y a une transmission de toutes les histoires qui parlent sur la grandeur des saints.

Leur appétit d'une religion aux dogmes simples, aux formules brèves. Prêchant la patience, l'humilité, le dévouement, le repentir, le renoncement aux choses de ce monde et la confiance en Dieu. Leur besoin de croire en un surnaturel tout à leur portée. Leur respect du saint (ami de Dieu), intercesseur utile, doué lui-même d'une puissante baraka.

La mémoire populaire,²⁷ avait deux fonctions, la fonction de mémoire, la fonction d'imagination basée sur la réalité vécue et la capacité de conscience. Le passé classé les récits de mémoire populaire en deux types. Le premier étant une réserve orale verbalement comme les contes et les narrations de Karamat, paranormal et croyances. Le second est physique et contient sur divers monuments physiques tels que les mosquées, les dotations et les sanctuaires.

Revenant aux origines Saint-Ouali²⁸ Sidi Amer Chérif, d'après nos enquêtes, nos informateurs. Il existe plusieurs versions sur lui, beaucoup de gens, le considèrent comme un Marabout. Donc, automatiquement, ses origines remontent à Saqia El Hamra, une région

²⁶ Par imagination populaire, nous entendons l'image mentale formée par la croyance populaire sur le saint comme elle l'indique le visage populaire qui fait ici référence à ce qui est indiqué par l'expression chansons populaires ou coutumes folkloriques, c'est-à-dire tous les gens la pratiquent et y croient, car c'est une caractéristique de toute pratique physique ou intangible connectée organiquement les gens.

²⁷ Le saint sidi Amer Chérif est entouré de légendes qui sacralisent davantage son image dans le village. De ces légendes transmises de génération en génération, apparaissent les caractéristiques lui ayant été donné par la population du village : la science, la pitié, le courage, la sagesse. Puisque le saint occupe une place assez forte dans la mémoire collective des habitants du village.

²⁸ Les définitions du Ouali, d'un saint variaient selon le nombre de cheikhs soufis, et malgré cette multiplicité, on constate qu'ils sont presque identiques dans un fil, car ils proviennent presque d'une seule niche. La plupart d'entre eux se présentent comme une interprétation ou une interprétation de textes religieux du Coran et de la Sunna dans laquelle leurs propriétaires se réfèrent à la doctrine de la manière dont ils ont suivi pour atteindre le chemin de la foi.

Saharienne. Qui rassemble les débris de la dynastie Idrisside de X^e siècle et même Maraboutique de XII^e siècle. Car, selon les habitants, ça n'existe nullement une différence entre les deux termes (Chérif et Marabout). Ils ne connaissent pas qu'il y a une alliance entre les deux afin d'aboutir à la naissance d'un mouvement spirituel. Qui va se transformer après vers un mouvement qui touche l'ensemble de l'Afrique du Nord.

Pour tracer définitivement ce passage, nous étions obligés de construire un cadre théorique ce qui concerne les versions sur la vie et les origines du saint. On doit porter pour ajouter aux informations quelques remarques sur les termes (Chérif, Marabout, miracles). Selon les versions de la population, aucune différence ne peut exister entre les concepts. Ils incarnent la diversité d'une connaissance sur la vie du saint. Ça prouve que le village n'a pas de version écrite sur le saint. Une population, un entourage villageois qui vit depuis longtemps dans l'oralité. Une transmission de savoir et d'informations traditionnellement de bouche à l'oreille)²⁹.

En effet, pour parler de l'histoire du saint (ses origines, sa vie), d'après les enquêtes qu'on avait faites déjà. Il existe cinq versions les plus répétées par nos informateurs. La mémoire collective des habitants avait réussi de conserver quelques dépêches. Chacune raconte une histoire, elle l'affirme avec preuve qu'il était un homme juste et correct. Il défend réellement sa version, pour cela, une large différence et même contradiction qui règne dans le village.

Beaucoup de récits qui examinent ses origines, la majorité des histoires sont liées à ses provenances disent qu'était un Marabout de Saqia El Hamra, venu au village. Il s'installait sur une colline qui domine le village de Chorfa³⁰, la période de son installation était en XVI^e siècle, juste après l'arrivée des Ottomans en Algérie. Il vivait dans la paix, consacre sa vie à l'éducation et à la sensibilisation. Il construisait une zaouïa qui porta son nom pour enseigner le Coran et la Sunna du prophète et même le droit musulman, car, il était à l'époque un grand savant.

Certains récits légendaires, disent qu'il était un Idrisside de la région de Fès. Il préférait de s'installer avec sa famille dans le village de Chorfa pour prendre en charge l'enseignement du Coran. Puisqu'il était un savant et un serviteur du Dieu. Il était un homme pieux, avec sa

²⁹ Dans les sources orales surtout, on remarque la plupart des informations traitent le saint comme sauveur et un homme d'une grande sagesse, qui a accompli des bonnes actions durant sa vie dans le village. Le tombeau du saint devient un lieu de pèlerinage et de dévotion. Une sacralisation de lieu après la mort du saint, en raison de ses karamat qui ne les quittent pas.

³⁰ Le nom d'un lieu est un témoin du passé et de la nature de ce dernier.

bonne réputation, toutes les tribus de la région le sollicitaient pour être un médiateur et pour rendre justice divine aux habitants. Il avait réussi de guider le village d'une manière sage vers une prospérité durant des années. Il joua le rôle d'un médiateur pour rendre la justice au moment des conflits entre les villageois. Après la mort du saint, les habitants allaient prouver leur attachement au saint. Ils accédaient à la construction d'un mausolée qui devenait un lieu de sacralisation et de redevance. Son tombeau jusqu'aujourd'hui un lieu, une destination du pèlerinage de la baraka du saint à tous les visiteurs³¹.



Figure N°7 : le tombeau du saint Sidi Amer Chérif

III.4.1 : la provenance du saint

La mémoire collective des habitants, raconte que le saint était originaire de l'Andalousie, et non de Saqia El Hamra. Il venait au village Chorfa pour s'installer définitivement avec sa famille. Ils étaient 7 frères, sont tous savants, ils enseignaient le coran et le Fiqh et quelques sciences liées au droit musulman. Le saint Sidi Amer Chérif préféra de prendre une résidence parmi les habitants du village d'accueil, son arrivé à la place était durant le XIII^e siècle selon toujours cette version. Il commençait sa vie en tant qu'instructeur,

³¹ Voir la figure N°5.

éducateur, prendre part toujours durant les conflits et les rixes qui éclataient entre les habitants. Il portait un changement qui toucha la vie sociale et économique de la population. Tout le monde lui adresse un salut, le respect et l'émancipation de ce grand personnage qui porta avec lui la baraka et la bénédiction. Le souhait principal de la population c'est la paix et l'amour et le travail. Le saint Sidi Amer Chérif était un exemple d'une bonne conduite et d'une justesse à la merveille.

Donc le saint est venu de l'Espagne, exactement en XIII^e siècle, avec ses 7 frères. Il préféra le village, il était un homme savant, combattant pour la religion. Il enseigna les lois coraniques dans sa zaouïa, il marqua aussi sa touche dans la vie socio-économique. Il organisait la vie des habitants dans tous les domaines. Dans cette première version, on a trouvé beaucoup de légendes qui expriment la grandeur et la valeur du saint. La baraka du saint est inséparable de lui. Il l'utilisait en cas de danger autour de lui ou du village.

Parmi les légendes sur le saint, on peut raconter l'une d'elle. Un jour la famille du saint lava les fringues à côté de la rivière, le village voisin était gouverné par un chef qui avait 7 enfants. Les derniers avaient préféré de baigner dans une mare. Le saint avait vu les gamines nues en face de sa famille. Il ordonna la mare de devenir une place verte, et puis les enfants ont perdu la vie. Le père des enfants s'appela « Aberœuc », demanda au bey (au chef turc) de pénaliser le saint et de venger de lui. Le saint présenta devant le chef, une discussion acharnée entre les deux hommes, suite à une querelle, l'homme turc est devenu une femme, c'est le choc. Le bey demanda au saint de lui rendre son visage. Lui, il accepta mais à condition il faut construire une rigole pour les villageois, jusqu'à maintenant la chaîne porte le nom de « *Targa ugellid-la rigole du roi* ».

Selon cette histoire, on peut l'analyser avec le récit des habitants. Le saint depuis son arrivé au village occupe une crête qui domine toute la région avec sa famille. Cette place est très proche d'un fleuve, un jour, la famille du saint lave les fringues à côté de cet affluent. Le village voisin, était sous la domination d'un autre chef, qui y avait 7 fils. Les derniers préférèrent de baigner nu dans une mare qui est situé en face le ruisseau, lorsqu'il a vu cette scène, c'est pour lui, c'est le déshonneur.

Cette scène terrible, une rage qui détient le saint, qui ordonna la mare avec son pouvoir magique de devenir une place verte, les enfants trouveront la mort sur place. Le père des enfants faisait le tour pour appeler les gens à la vengeance, il racontait à un chef puissant cette affaire, et demande de châtier le saint, il vient de tuer sans pitié les 7 fils. Le chef militaire se présenta

devant le saint pour écouter ses arguments et le motif qui le pousse de tuer les enfants. Le saint avait répondu tranquillement, il essayait de convaincre que les gamins avaient commis une faute. Baigner nu dans une mare, le moment où la famille se prépara pour purifier les vêtements. C'était inacceptable comme acte, les enfants méritaient la mort, car, n'était pas facile de déshonorer la famille de quelqu'un.

Une discussion acharnée entre le saint et le chef, chacun d'eux essaya de persuader l'autre de son jugement envers l'affaire du ruisseau. Le saint incitait le chef d'accepter que la mort fût la seule solution pour punir ce dépassement et ce déshonneur. Le chef n'accepta plus les arguments, il voulait le pénaliser pour rendre service à son ami qui était le père des enfants. Le père insistait auprès du chef de le punir immédiatement et de rendre l'âme. La scène était vraiment terrifiante aucun d'eux n'arrivait pas à convaincre l'autre. L'un d'eux chercha la vengeance, l'autre avec la justice le troisième lui aussi, des tentatives de s'imposer avec les arguments.

Le chef militaire sous sa rage, insultant le saint, en ce moment, un bruit régna. Le dernier lui ordonna de devenir cette fois une femme. Quelle surprise ! Quel miracle attribue au saint. Le chef d'un seul coup devenait une femme, il ne pensait absolument de l'accepter. Aucun d'eux n'arrivait de prononcer un mot envers le saint. Un homme sacré, d'un pouvoir magique et spirituel, d'une haute classe parmi les gens pieux.

Un chef militaire se transformait pour qu'il soit une dame, l'autorité du saint était toujours forte. Personne ne voulait dire un mot, le chef commençait de persuader le saint de lui rendre son ancien visage (un homme). Je suis là pour faire ce que tu veux, je suis là, aidez-moi. Le saint disait au chef de construire un canal d'eux qui va enchaîner le village d'une quantité considérable d'eux. Il lui ordonnait de tracer une rigole à partir de la rivière jusqu'à le centre du village pour que les habitants les utilisent dans l'agriculture.

C'était la demande du saint, un canal d'eux. Le chef donnait l'ordre aux soldats d'appliquer sans hésitation le vœu du saint. Un travail dur, durant une semaine, cette action commençait d'avoir l'aurore. Le canal était bien préparé pour servir les besoins de la population. La demande du saint fut exécutée par le chef et ses soldats. Cette rigole porta le nom de (*Targe n Ugellid= rigole de roi*). Le saint se rendait le visage normal au chef militaire, le père des défunts acceptait le jugement et revenait à son village pour continuer sa vie. Le chef décidait de quitter le village après avoir punir par le saint et sa bénédiction.

Le châtimement du saint allait dans le grand nombre de cas jusqu'à la mort ; tuer ceux ou celles qui remettaient en cause son pouvoir et ses manaqib. Le saint Sidi Amer Chérif a décidé de transformer un homme à une femme grâce à son pouvoir surnaturel et aussi tuer quelques personnes. Nous avons un exemple similaire en le personnage Lalla Sayda Aisha El Manoubbiya : en effet, la légende locale raconte que celle-ci aurait transformé deux bergers l'un en pigeon et l'autre en pierre, parce que le premier croyait en elle et ne voulait pas s'approcher d'elle, et l'autre aurait voulu par curiosité la voir de plus près. Voilà le premier récit sur l'histoire et les origines du saint, une version très répandue parmi les villageois, surtout cette histoire de *Targa Ugellid*, le saint et sa baraka ont réussi d'enlever la force entre les mains du chef et son ami, personne n'est capable de faire le même miracle, tout simplement c'est le pouvoir magique du saint.

Il y a une autre version, cette fois-ci, ce récit porte beaucoup d'ambiguïté, car, il y a un problème de datation de l'origine du saint. Ce récit dit que l'homme pieux, arrivait au village avec sa famille, mais, c'était avant le J.C, venu de *Saqia El Hamra*. Il était un Amazigh, parla il vivait parmi les villageois dans le calme et la tranquillité. Il organisait la vie quotidienne des villageois. Pendant sa vie, il y avait que la paix qui régner, une égalité permanente aucune place à l'injustice.

Un jour, tout le monde était dans les champs, chacun fait son travail dans le calme. Un chef militaire passait avec ses soldats pour faire un bivouac pour se reposer après un long voyage. Ce campement voulait l'installer au sein du village, le saint demanda au responsable de quitter le lieu. Car, cette terre n'était pas besoin de toute forme de violence, il y avait que la paix. Cette terre est bénie, mais lui, il refusait catégoriquement cette exigence, le saint décidait de partir, fut entré dans sa demeure.

Demain matin, le chef militaire se réveillait tranquillement, mais il devenait une femme. Le saint utilisait son pouvoir et sa malédiction contre le chef militaire qui répondait à la demande du saint par un refus total. Il ajoutait à sa méchanceté des mots vulgaires, il essayait d'utiliser même la violence. Le chef n'acceptait pas cet état, il décidait d'y aller jusqu'à la résidence du saint pour lui demander de lui rendre son visage. Il se présentait devant le sacré, il lui expliquait le motif de cette malédiction. Le chef pour convaincre le saint, il lui donnait un serment, une sorte de garantir dans le plus bref délai la réalisation tous les vœux du saint. Ce dernier avait répondu qu'il est besoin d'une rigole, un canal d'eau pour tous les villageois, seront bénéficiés des eaux de la rivière.

Le chef ordonnait ses hommes, et ils promenaient de l'obéir. Le travail commençait, le traçage d'un chemin qui emporte l'eau jusqu'à le village, aux champs des habitants. L'emploi besoin d'un grand effort, une période de travail dur suffira à terminer la réalisation d'un canal d'eau. En quelques jour seulement la rigole réalisée et maintenant prête pour servir aux services et aux besoins des habitants du village.

Le travail marquait sa fin, une promesse qui était réalisée par le chef, avec l'aide de ses soldats. Le saint décidait de lui rendre son visage, tout-à-coup le chef devient un homme, il retrouva son visage naturel. La puissance du saint et sa bénédiction et sa tolérance envers le chef qui voulait dès le début d'utiliser la force pour construire un bivouac, malgré la résistance et l'opposition du saint. Le chef n'arrivait pas à son objectif, avec la malédiction, il devenait une femme, son visage venait de disparaître. Après la réalisation d'un grand canal d'eau aux services des habitants, qui porta le nom de (*Targa Ugellid - Rigole du Roi*) à la fin le saint lui rendait la figure à l'homme. Il promit de quitter le lieu directement. Cette rigole est utilisable jusqu'à maintenant, elle servait pendant des siècles pour les champs des villageois. Qui l'utilisaient les eaux durant leurs activités agricoles. La force militaire ne fonctionnait pas devant le pouvoir spirituel du saint Sidi Amer Chérif.

Nous restons toujours sur la même voie, de raconter toutes les versions qui traitent à la fois la vie sur le travail, et la spiritualité du saint Sidi Amer Chérif. La troisième version affirme, selon les informations fournies par les habitants. Les origines du saint remontent au village (Ccerfa n Bahloul) dans la région (Ieezzugen)³². Un village Maraboutique, très connu de ses saints, et de leurs miracles, c'est le berceau de Maraboutisme en Kabylie. Ils réclament tous la tendance Chérifienne, une noblesse et une appartenance libre au prophète par la voie de sa fille Fatima et son cousin Ali Ibn Abi Taleb.

Le saint arrivait au village avec sa famille, l'ancienne terminologie actuelle du village n'a pas existée avant l'arrivée du saint. Mais le village porte le nom de (Tizi n War), qui veut dire (le col de lion), après la mouvance Maraboutique. La région prend un autre terme (Chorfa) qui existe jusqu'aujourd'hui. Les défenseurs de cette version affirment que le saint est d'origine Maraboutique, donc, automatiquement sa région natale c'est à (Chorfa n Bahloul). En considérant la région est exclusivement habitée par des lignages Maraboutiques.

³² Le berceau de Maraboutisme en Kabylie. Cette région est considérée comme un fief de cette idéologie. La majorité des saints en Kabylie sont issus de cette région. Un endroit où le culte des saints était une constante.

On voit qu'il y a une relation entre les deux villages, malgré la large distance qui sépare entre elles. L'ancien nom du village (Tizi n War) littéralement (le col du lion) au moment des Marabouts. Il devient par la suite Chorfa, mais le saint son origine revient directement à un village qui s'appelle (Chorfa n Bahloul) il y a un lien entre les deux villages. Le saint selon le même récit vivait dans le village, au sein d'une communauté villageoise qui l'avait accueilli chaleureusement avec sa famille. Le saint travaillait pour organiser la société villageoise, ils bénéficiaient de sa protection et de sa tolérance. Même, il participait aux différents arrangements en cas de conflit au sein du village.

Le lieu de sa résidence était sur une colline qui domina le village. Les villageois lui rendaient à chaque fois des visites pour bénéficier de sa bénédiction, de sa baraka. Sa force invisible qui protégea le village et les habitants de tout malheur qui pouvait frapper la stabilité et la sérénité des villageois et du village en général. Cette version est très propagée dans le village. Son tombeau aujourd'hui est un objet des pèlerinages quotidiens et occasionnels pendant les fêtes religieuses et traditionnelles.

Nous accédons maintenant à souligner sur l'existence d'une autre version. Un nombre considérable des villageois qui soutiennent cette histoire. Selon eux, il y a une logique, une vérité sur les origines et la vie du saint Sidi Amer Chérif. Le saint est originaire de *Saqia El Hamra*, était un Marabout. Mais, il faisait partie des Chorafa qui avaient une filiation ou appartenance noble à la famille du prophète par la voie de sa fille et son cousin Ali. Le saint avait une relation avec les Idrissides qui se réclamaient la filiation noble. Il avait un enchaînement direct avec eux. Mais le saint était en Espagne lors de la chute de la dernière ville des musulmans (Grenada³³).

L'Afrique du Nord avait accueilli tous les misérables musulmans qui étaient victimes de la barbarie Espagnole. Parmi eux, selon la version, il y a parmi les réfugiés le saint Sidi Amer Chérif. Le saint préférait de s'installer dans le village, une population nombreuse qui le recevait. Une tradition de l'hospitalité largement répandue sur l'ensemble de l'Afrique du Nord. Selon

³³ La mouvance Maraboutique qui se propageait en Afrique du Nord c'est le fruit d'une alliance politique et religieuse entre les deux éléments (Maraboutisme + Chérifisme). Qui se transforma après de devenir un mouvement qui occupait un vaste territoire. On sait que la chute de Grenada en 1492 et la disparition de la dernière forteresse musulmane en Espagne, la cause principale de ce désastre. Des milliers de personnes qui préféraient de laisser tout juste pour sauver leur vie.

les mêmes récits, le saint était venu de s'établir avec sa femme et deux fils. Il choisit un lieu pour place pour être sa nouvelle demeure.

Le saint et sa famille menaient une vie heureuse, les villageois qui étaient très heureux de les héberger. Une amitié partagée entre les habitants et la famille du saint, il fondait une zaouïa dont le but d'enseigner le Coran et la Sunna. Il était un grand savant, pieux, d'une très bonne réputation, il jouait le rôle de médiateur en cas de rixe entre les gens, dans le village où à l'extérieur. Il organisait généralement la vie à travers des règles indépassables, chaque habitant doit respecter son voisin. En cas de conflit, c'est le saint qui s'engageait pour mettre fin aux querelles et aux rancunes.

Un homme de sagesse, de connaissance, toujours faisait l'appel à la sérénité. Malgré son statut supérieur mais le saint est un cultivateur de la terre, où même temps est un médecin qui suivit les maladies au sein du village. Le saint pendant sa vie dirigeait le village dans un cadre organisationnel et structuré. Selon la même version, le saint lorsqu'il venait au village, il était avec sa femme et ses deux fils, l'un s'appelait (Chérif) et l'autre (Hend). Le premier est mort dans le village, son tombeau se trouva à l'intérieur de cimetière, une gigantesque crypte. Son deuxième fils, la version affirma qu'il préférerait de s'éloigner. Pour s'établir dans un village qui situait entre les frontières de Sétif et Bougie, dans un village dans la montagne.

La vie du saint au sein du village était normale, il demeurait simple, les villageois chaque jour rendaient visite pour obtenir de lui une bénédiction. Ils le consultaient s'il y avait un évènement, un souci, ou un danger. Parmi ses miracles, on trouve un incident, c'est nécessaire de le raconter. Un évènement très connu dans le village, est une histoire qui se déroulait à l'époque de l'existence des Turcs en Algérie. Un épisode entre le saint et le chef turc qui s'appelait selon la version. Le bey, ce dernier et ses soldats venaient avec une armée considérable au village. Un bruit qui secouer la région, leur objectif c'est de s'installer dans le village et de surveiller les routes. Ils organisaient le bivouac, ils refusaient de donner le calme au villageois, car, ils vécurent ce genre de situation. Ils s'habituèrent de vivre entre eux dans le calme, loin de danger, et cette situation commençait d'avoir des conséquences.

Un jour le saint est arrivé pour discuter avec le Bey³⁴ concernant ce bivouac et sa volonté de s'établir dans le village. Le chef ne voulait pas de prendre les choses au sérieux. Le saint n'hésitait de lui expliquer sur la nécessité de quitter le village et de s'installer ailleurs. Il

³⁴ Un bey est un titre turc désignant à l'origine un « chef de clan ». Le beylicat désigne à la fois le pouvoir et le territoire (beylik) sur lequel s'exerce le pouvoir du bey

demandait au chef d'abandonner le lieu immédiatement et lui conseiller de ne plus retourner au village la prochaine fois. Mais le bey refusait la revendication et les demandes du saint. Ce dernier quittait le lieu avec les villageois qui étaient présents pour défendre le saint et le village. Demain matin le chef se réveillait, mais il changeait de visage, il devenait une femme. Il commençait de faire le bruit, il cherchait des explications sur cette situation, il était très choqué de voir sa figure.

C'est grâce à la bénédiction du saint, l'homme militaire se transformait durant la nuit à une femme. Il souhaitait de voir le saint, il se présentait devant le solennel, et il lui suppliait de lui remettre son vrai visage original. Le saint miséricordieux acceptait l'offre du chef, mais à conditions. Il devait tracer une rigole pour qu'elle soit bénéfique et au service des villageois pour utiliser l'eau dans les champs agricoles. Le chef ordonnait ses soldats de commencer aussitôt le travail, un grand éclat. Une circulation des matériaux dans le village, l'opération était arrivée à sa fin.

Le saint était très heureux de voir ce canal d'eau pour servir les besoins quotidiens des habitants. Le vénéré saint rendait au chef son visage d'origine, ce dernier décidait de quitter le village. Ce miracle était une preuve de la sainteté et la puissance du saint face aux différents dangers qui se considéraient comme une menace. La rigole porta le nom du chef turc, jusqu'à maintenant les villageois utilisent le passage pendant la période d'hiver. La conduite s'appelle « *Targa Ugellid* » littéralement « la rigole du roi ». L'évènement porte une valeur spirituelle, il indique aussi sur la bénédiction du saint,

Le saint habitait dans le village entre les habitants jusqu'à sa mort. La date était inconnue, mais les dates approximatives tournent autour de 1570. Car, la version n'avait pas précisé la date, mais il était le XVI^e siècle. Avant sa mort il interdisait aux villageois de lui construire une coupole. Il préférait un simple tombeau comme les autres défunts. Après l'enterrement, les habitants n'avaient pas pris les conseils du saint, ils voulaient construire une demeure éternelle pour le saint. Ils construisaient un dôme, le soir tout le monde d'étaient chez eux. Mais la nouvelle demeure venait de tomber. Demain matin, les habitants étaient sous le choc de cette nouvelle. Ils décidaient de la reconstruire à nouveau, mais le destin marchait avec le saint et sa volonté. La demeure s'écroulait comme la première fois. Parce que le saint refusait la coupole, il préférait un simple tombeau.

Les habitants du village entamaient à suivre tout court la volonté du saint. Ils décidaient de bâtir en face la mosquée le tombeau du saint Sidi Amer Chérif. Le vénéré le plus célèbre

dans la région, par sa bonne démarche, sa bonne éducation et son rôle. Un médiateur le moment des conflits, il rendait à chaque la justice, il n'acceptait pas l'injustice, mais c'est l'égalité.

Pendant sa vie fait le bien pour le village, surtout l'organisation, la médiation et l'enseignement du coran et la sunna. Est un homme de connaissance, du savoir, des caractères d'un homme divin sacré plein de spiritualité. Les visiteurs hommes et femmes, vieilles et jeunes visitent son tombeau. Plus de six siècles de sa disparition, mais il reste le protecteur du village et les villageois avec sa force et son pouvoir divin.

Le saint, selon la version laissait quelques paroles, sur la beauté et la valeur du village, Une parole du saint très célébré entre les villageois, il disait : « *Win yensan di Ccerfa tlata wussan yughal d mmi* » littéralement « *qui habite le village trois jours il devient mon fils* », aussi dit « *Ccerfa d læec win id-yussan ad iæccecc* » littéralement « *Cheurfa est un nid, toute personne qui vient au village elle réussira* »

III.4.2 : l'histoire

III.4.2.1 : La première version « le saint est d'origine Idrisside »

On continue de citer les histoires liées directement au saint et sa vie, ses légendes. Nous allons vérifier les ouvrages qui parlent du saint, ils avancent des hypothèses sur ses origines, sa vie, ses miracles. Ce que nous intéresse à savoir c'est la descendance du saint ou bien l'origine. Car, il y a beaucoup de questions qui se posent auteur de cet angle, sa ville natale, en général sa descendance.

Concernant cette version, qui est basée essentiellement sur un ouvrage anthropologique (YACINE, 2012, p. 77). L'auteur affirme et donne quelques informations sur les origines du saint. Il défend la version Idrisside, qui a régné sur le Maroc et une partie de l'Algérie entre (171h-311H) fait de Fès sa capitale politique et économique et même religieuse. Cette dynastie a été fondée par « Idriss 1 » lors de sa fuite de Mecque. Il fut réfugié chez une tribu berbère de Maroc qui s'appelle (Auraba), toutes les tribus de la région embrassent ses discours, adaptent volontairement sa cause.

Ils revendiquent l'appartenance à la famille du prophète, une filiation noble. Concernant le saint, il est Idrisside selon l'auteur, car, il porte le nom d'un Chérif. Ce terme est spécifiquement donné aux descendants de prophète. Le saint s'installe dans le village le début de XIII^e siècle. Cette version affirme l'appartenance du saint à la filiation noble (chérifienne),

« Le village fortifié de Cheurfa, berceau de la tribu. Un marabout vénéré Sidi Amer Chérif, dont la généalogie remonte à la dynastie Idrisside, fut son ancêtre » (YACINE, 2012, p. 77), certains gens disent que le saint c'est le frère de « *Sidi Braham Boubeker*³⁵ » mais elle reste c'est une hypothèse.

Les villageois actuels selon cette version sont les descendants du saint « Sidi Amer Chérif » c'est lui le père fondateur du village, les villageois disent que c'est un frère d'un marabout de la région « *Ibahlal* » s'appelle « *Bahloul Ueassem* » c'est un saint y avait une zaouïa, enterré à côté d'un village voisin « *At Mansour* » (YACINE, 2012, p. 78)). Cette version écrite parle sur le saint et ses origines, il enchaîne entre le Maraboutisme et le Chérifienne. Deux mouvements différents, mais qui ont fait une alliance réalisable, ils fondent une mouvance qui va toucher toute l'Afrique du Nord. Le saint Sidi Amer Chérif, si on fait l'appui de cette version, on constate qu'il est originaire d'une région étrangère. Les questions qu'on doit aborder : est-ce qu'il parle le Berbère ? Est-il un berbère d'origine ? Mais on sait juste qu'il est un homme qui a une filiation noble. Ce groupe se focalise dans la ville de Fès. Après, il y a un mouvement du déplacement de cette famille noble en Afrique du Nord.

III.4.2.2 : la deuxième version « le saint : le juge »

Une minorité qui défend cette idée qui est largement différente avec les autres (versions orales). La première version lancée par Tassadit Yacine et qui parle d'une grande commune mixte (M'chedallah = Maillot). C'est nécessaire de mentionner l'histoire du saint Sidi Amer Chérif, car, c'est l'homme le plus célèbre dans la région. C'est le saint le plus destiné de la visite à sa tombe afin de gagner sa confiance et bénédiction.

La première version écrite mentionnée par Tassadit Yacine affirme que le saint est originaire de la région de (Isser), dans la wilaya de Boumerdas. Un endroit ou une région qui parle le Kabyle et l'arabe aussi, elle ajoute que le saint était un Marabout très célèbre. Et ses origines reviennent à l'époque de la dynastie des Almoravides. Mais sa naissance était à Boumerdas, exactement la région de (Isser). Donc, Sidi Amer Chérif, un saint Marabout, il vient de ville qui s'appelle Boumerdas, exactement la région de (Isser). À l'époque, il était un enseignant de la religion à Bejaia, parmi les meilleurs savants plus connus dans cette ville. Il

³⁵ Une célèbre personnalité Kabyle (Maraboutique ?) de la région de Tizi Iqeccucen de la wilaya de Bordj Bou Arreridj

rentre dans un conflit avec les autorités, et puis il décide quitter la ville pour s'éloigner du danger.

Elle disait propos du saint :

« Le plus célèbre Marabout de la plaine de Maillot, celui dont se réclament le plus grand nombre de descendants, est sans conteste Sidi Ameur Chérif, les pères, des Cheurfas-les fils du Chérif- du douar Tiksiridine³⁶. Ce saint personnage, venu dit-on, de la plaine des Issers, serait à exercer un commandement pour le compte des princes Bougiotes. Aujourd'hui, ses descendants se partagent en trois villages. L'un d'eux, Tiksiridine³⁷, fait partie, du douar Aghbalou. Les deux autres, Cheurfa et Ouled Bouhou, d'inégale importance, constituent à eux seuls le douar de Tikiridine. » (YACINE, 2012, p. 131)

³⁶ L'auteure prend l'ancienne appellation du village à l'époque des Français.

³⁷ Le village Tiksiridene attaché à la commune de Chorfa et non à la commune d'Aghbalou. L'écrivaine parle de l'ancien découpage administratif avant 1984 où Chorfa a été attachée à la commune d'Aghbalou.



Figure N° 8 : Le village originaire du saint selon l'écrivaine Tassadit Yassine et sa propre zaouïa construite par le saint.

Cette version trouve un nid dans le village, mais juste une certaine catégorie des lettrés qui la défend. Car, elle reflète le rationnel, elle n'a pas rentré dans les détails pour souligner quelques informations sur sa vie, son travail. Elle ajoute aussi que le saint a déjà travaillé à Bejaia comme un juge. Mais, il avait un problème avec les autorités de l'époque dans la ville, il préférait de s'éloigner et de quitter définitivement la vie pour gagner une autre place (YACINE, 2012). À la fin, il tombait à Chorfa, le village qui l'accueillait avec bras ouverts, il devenait son protecteur. Il resta dans le village, il faisait la médiation entre les villageois et entre les tribus. L'auteur n'a pas mentionné le lieu où il a été enterré par ses miens, elle n'a rien dit à propos de sa mort.

Juste une remarque à mentionner qui lie à la date de l'existence du saint. Elle ne donne aucune précision chronologique sur lui. Mais, elle nous indique que le saint est un Marabout, il avait travaillé à Bejaia à côté des princes de cette ville. Elle nous offre un signe, un détail sur la personne concernée qu'est un homme savant, pieux, d'un vaste savoir. Il habite déjà dans une ville du savoir et de connaissance en diverses sciences. On peut dire, supposer à l'époque de la dynastie des Almohades qui a occupée et unifiée le Maghreb sous un seul État fort « l'autorité des Almohades³⁸ ». Après la chute du royaume des Almoravides à l'époque de XIIe siècle. Aussi elle n'indique pas à propos de l'endroit qui a été choisi par le saint pour s'installer dans le village après avoir quitté la ville de Bejaia. Mais elle dit que c'est fondateur et le père des villageois, les descendant du saint occupe un village *Tiksiridine* et *Chorfa*, qui concerne le lignage *Ouled Bouhou* fait partie de la famille du saint³⁹.

Toujours dans le même sillage de citer les références écrites, un autre auteur qui parle sur le saint, sa vie, et sa profession. L'auteur c'est Abu El Abbas El Ghobrini⁴⁰, le grand juriste de la ville de Bejaia à l'époque de la dynastie des Hafside. Il a écrit un livre pour tracer la biographie de 107 savants les plus célèbres de la ville avant et durant son époque. C'est une liste, qui détient des informations sur les savants, les enseignements, les cheikhs de la ville. Les figures emblématiques de la ville qui passent leurs vies à apprendre et enseigne toutes les sciences disponibles.

On trouve parmi les lettrés cités par l'auteur la figure de (Sidi Amer Chérif). Mais il y a une petite différence concernant le nom de la personne, une déformation du nom, son vrai nom selon l'auteur : Abu Tahar Amara Ben Yahia Ben Amara Chérif El Hassani, voilà sa généalogie donnée par l'auteur. Né à la fin de XII^e siècle, exactement en 1189, il habitait la ville de Bejaia, il était parmi ses grands savants en langue arabe. Il était aussi un grand poète et un homme qui aimait la littérature. Selon l'auteur, le saint avait des diverses publications ce qui concerne le droit, le Fiqh, les questions religieuse. L'époque de son existence, la ville de Bejaia a été sous la domination de l'empire des Almohades.

³⁸ Est-ce qu'il y a une mouvance Maraboutique à l'époque des Almohades ? La naissance des saints en Afrique du Nord se coïncide avec la naissance du Soufisme à partir de XI^e et XII^e siècle.

³⁹ Ce lignage existe jusqu'à maintenant dans le village. Il réclame que ce sont les fondateurs du village et le saint Sidi Amer Chérif était issu de ce lignage.

⁴⁰ Le cadi Abou-El-Abbas-El-Ghobrini, premier notable de la ville et grand conseiller du corps municipal. Le sultan Hafside Abou-Isaac avait été ourdi par ce même personnage. Le sultan ajouta foi à ces accusations et ressentit une telle méfiance pour El-Ghobrini qu'en l'an 704 (1304-5) (IBN KHALDOUN, 1854, p. 416)

L'auteur aussi indique que Sidi Amer Chérif était un juge. Cette profession mérite beaucoup de savoir et de connaissance pour obtenir ce poste de responsabilité. Mais il fut prisonnier par les dirigeants, parce qu'il avait un conflit avec les autorités politiques de la ville. Il parla d'une fille qui s'appelait (Aïcha), elle était aussi une poétesse comme son père. L'auteur n'a pas visé si le saint était un Marabout, mais il était un Chérif. L'objet ignoré par l'auteur c'est la période de l'emprisonnement du saint et son départ de la ville de Bejaia vers le village Chorfa. Aucune date n'a pas été mentionnée par l'auteur sauf la naissance de Sidi Amer Chérif.

Selon quelques habitants du village qui disent que la version d'Abu El Abbas El Ghobrini ne porte aucun doute. L'auteur a vécu durant sa vie à Bejaia, connaît bien tous les savants et les lettrés de la région. Cette catégorie explique que la raison dans laquelle le saint fut emprisonné par les autorités de l'époque. Car, il n'était pas d'accord avec leurs politiques qui consistent à augmenter les impôts aux populations, il refusa catégoriquement cette décision. C'est cette raison, c'est cette position qui donna l'occasion aux responsables de l'emprisonner. Car, il dénonçait ouvertement cette politique qui menaçait l'unité et le tissu social des habitants.

Imposer à la population de payer les impôts et les amendes. Les Almohades qui étaient des responsables de la ville ne respectaient pas la volonté et la situation des habitants. Le saint préféra de se révolter et de prendre part avec son refus de cette nouvelle politique des Almohades. Il passa 7 ans dans la prison, il était toujours fidèle à ses positions. Après sa libération quelques responsables de la ville lui posés la question : vous êtes toujours contre nos politiques. Le saint, les avait répondu : je serai toujours contre la méfiance, contre l'injustice. Ils voulaient lui accorder à sa place comme juge, mais, il refusa cette offre. Il déclina le travail encore une fois sous l'autorité des Almohades, il préféra de s'éloigner et de quitter la ville de Bejaia.

Après le départ, le saint préféra de s'installer à Chorfa avec sa famille, avant son départ. Il accepta d'être un conseiller en cas d'une affaire urgente qui a besoin de son intervention. Il habitait le village tranquillement, il cohabita amicalement et fraternellement avec les habitants. Il passa sa vie à enseigner les diverses qui les acquises pendant son travail et sa période d'apprentissage. Il meurt selon l'auteur avant la fin de XIII^e siècle, exactement en 1279.

Concernant les deux versions écrites sur le saint, on trouve dans le fond. Quelques informations rassembleuses, par Tassadit Yacine et Abu El Abbas El Ghobrini. Les deux donnent sur la profession du saint, qui est un juge, un savant, un homme de savoir, qui investir durant sa vie pour apprendre les différentes sciences. La chose la plus manquante dans les deux

récits, c'est la précision de mentionner les dates. Surtout l'installation du saint dans le village et son départ de Bejaia à Chorfa. Et quelques informations sur sa famille, Tassadit Yacine affirme que le saint c'était le fondateur du village. Donc, il n'a pas trouvé aucun peuplement ou une population qui habite le lieu avant. Abu El Abbas disait que le saint à une seule fille qui s'appelle Aicha, une poétesse comme son père.

III.5 : Critique

On a vu toutes les diverses versions qui ont lancé au-dessus, qui sont nombreuses. Parfois sont des histoires écrites, ou sont orales, elles se rencontrent sur le même fait. C'est la grandeur du saint comme un élément commun de tous les récits mentionnés⁴¹.

On commence de discuter de parler sur les versions orales qui portent généralement des récits légendaires à propos du saint. Pour s'exprimer sur sa grandeur, son pouvoir, ses miracles. Les versions qui disent que le saint est un Idrisside venu du Maroc, il s'est installé en tant que descendant du Prophète par la voie de Fatima et Ali. En ajout qu'il est un Marabout, si on cherche profondément dans l'histoire de toutes les dynasties. On se trouve devant une réalité, tous les royaumes sont fondamentalement Amazigh. L'élément local représente la majorité à l'intérieur des États fondés par divers hommes venus de l'Orient, comme le roi Idriss I, et les autres.

Si on recommence à lire à nouveau les origines à la dynastie Idrisside, et Maraboutique. On est capable de juger que le saint avait une appartenance Chiite. Il appartient à la famille du prophète, c'est le même sigle, un fond commun entre les Fatimides et les Idrissides. La référence du (Chérif) qui veut dire noble, ce n'est pas une règle de revendiquer la filiation ou bien le (Chérif) attribuer uniquement aux Idrissides et leurs descendants.

Si on aborde la question et l'implantation du Chiisme en Afrique du Nord. On trouve que les Ismaélites à leurs têtes Obéid Allah El Chii, c'est le seul avec ses amis et ses alliés de la tribu de Kutama. Qui ont fondé le royaume Fatimide qui a régné plus d'un siècle et demi en Afrique du Nord, de (912h-1050h). Mais leurs descendants ne sont pas des nobles, des Chérifs, sont juste des Fatimide Chiite Ismaélites. Même s'il y a une relation très proche entre les

⁴¹ Dans différentes légendes recueillies auprès de nos informateurs, nous retrouvons à la fois l'instruction, la pitié et le courage d'un saint dont la population du village est fière, comme le protecteur du village.

Idrissides et les Fatimides, ils revendiquent une filiation ou une appartenance identique d'une originalité pareille (famille du prophète).

On ne peut pas appeler les Idrissides, qui ont fondé Fès comme des Chiites. Il y a une approche entre les termes, mais ils restent des Idrissides. Donc, la majorité des gens attribuent la noblesse aux saints malgré que, c'est une fausse appartenance. Ils veulent dire que les miracles et la sainteté existent dans la maison du prophète et non ailleurs. Leurs descendants fondent des divers États en Afrique du Nord, donc, ce sont des Chérifs, et leur filiation est noble. Même les villageois on peut les considérer aussi Chiites. Selon la version, Sidi Amer Chérif c'est le père fondateur du village, il n'a pas trouvé une population le moment de son arrivé, mais, il avait fondé avec sa famille le village.

La seconde histoire qui remet les origines du saint à l'époque avant J.C, n'est pas juste. Car, elle dit que le saint est d'origine Maraboutique, premièrement la dynastie des Almoravides existe à partir de Xe siècle. La mouvance Maraboutique et Chérifienne à partir de XVe siècle. Donc, il y une différence de X siècle, un grand décalage entre les deux dates. C'est pour cette raison, on peut exclure avec modestie cette version, car, elle est irrationnelle, et elle ne porte aucune logique. À l'époque aussi, il n'existe pas des zaouïas (un lieu d'enseignement) en Afrique du Nord, en plus, l'Islam comme religion monothéiste apparue en VII^e siècles.

De l'autre cote, dans un angle analytique des récits légendaires. Ils ont tous sur la même ligne de sacralisation, d'une preuve que le saint avait un pouvoir très fort. Ils ont un fond commun, les trois récits sont d'accord sur la légende de « *Targa n Ugellid* » (Rigole du Roi). Mais, la différence réside uniquement dans le personnage qui est l'ennemi principal et l'auteur du canal d'eau et la période. On trouve une identité d'un chef militaire Turc, parfois Romain, parfois même inconnu. L'essentiel, le personnage avait un grand statut (chef militaire), c'est pour cette raison la rigole porte son nom (*Agellid*) qui veut dire un roi. On ignore dans cet incident la vraie identité du chef.

Et pour démontrer que la force du chef et ses soldats n'arrivent pas à arrêter le pouvoir divin du saint. Qui est capable même de transformer le visage de l'homme à une femme. Et ce pouvoir est entre les mains des saints, des hommes vénérés qui portent avec eux une force énorme. La violence divine est monopolisée, personne n'est capable plus que la force du saint. Les différents témoignages de cette force spirituelle affirment que le saint a plusieurs Karamat. Une sorte des miracles, qui font beaucoup de surprises, qui seront après des légendes populaires attribuées par la population aux saints locaux. Une sorte de reconnaissance, car, ils surveillent

tout pour s'éloigner de toute forme de danger. Qui peut en quelque sorte de menacer l'ordre et la stabilité du village et ses habitants.

Revenant à l'analyse des récits et des sources, l'ouvrage de Tassadit Yacine sur Imcheddalen. Qui donne des échos sur l'histoire du saint, il était originaire de (Isser, Boumerdas). Elle affirme qu'il était à son époque un juge, il avait des problèmes avec les dirigeants de la ville. Après une période difficile qu'il y avait passé. Il décida de quitter définitivement la ville pour s'installer à Chorfa avec sa famille. Et il fonda le village, selon elle, c'était lui le vrai fondateur et ses lignages existent aujourd'hui. Elle nous a fourni même la date de son existence à Bejaia.

Le reste est toujours dans l'ambiguïté, surtout ce qui concerne sa vie, ses livres, sa production. Elle signale quelques noms pour justifier que le saint c'est lui le fondateur. Elle mentionne le lignage d'At Buhu qui est un groupe le plus considérable dans le village qui regroupe beaucoup de famille. Qui revendique l'appartenance à Sidi Amer Chérif, un autre village. Pas trop loin de Chorfa, s'appelle Tiksiridene, un village de quatre mille habitants, selon elle, sont tous des descendants du saint.

La dernière source c'est le tour d'Abu El Abbas El Ghoubrini, le juge de Bejaia à l'époque des Hafsides qui étaient les gouverneurs de la ville en XIVe siècle. Il fut tué à cause d'un clan qui s'est déjà préparé par les rancuniers et les proches du gouverneur de la ville. Le juge écrit un livre pour parler des savants de la ville. Ils s'étaient 107 oulémas, des prédicateurs, des enseignants. Il dit que le saint était un juge né en 1187 en XIIe siècle, son vrai nom : Abu Tahar Amara Ben Yahia Ben Amara Chérif El Hassani. Il était à Bejaia un grand juge, il était un homme d'une vaste culture, spécialiste du droit musulman, Fiqh, poète, avait une fille s'appelle Aicha, il était en désaccord avec les dirigeants, meurt en 1279.

Le militaire français « Émile Carette » déclare qu'il y a une zaouïa dans la région de « Boumerdas » porte le nom du « Sidi Amer Chérif ». Mais il ne donne pas des explications et des informations nécessaires sur la région où bien, sur le saint. En ajoutant un témoignage d'Émile Carette sur une région

« Issers, où il y a un lignage qui porte le nom de Oulad Sidi Amer Chérif, qui y avait une Zaouïa. Il dit : Ils reconnaissaient pour seigneurs ecclésiastiques les Oulad-Sidi-Amer-Cherif, dont la zaouïa occupe, dans la tribu des Isser, les pentes du Boubériag. C'est la sépulture de Sidi-Amer-Cherif et la résidence de ses

descendants. Ceux-ci étendent leur juridiction sur les Amraoua et une partie des Isser. Aux uns et aux autres ils donnent le signal des labours. A cet effet, quatre Taleb se rendent, un vendredi, de la zaouïa de Sidi-Amer-Cherif au marché de l'Isser, espace mitoyen entre les deux tribus. Chacun d'eux porte dans la main un des drapeaux qui ornent le tombeau du Marabout. Ils parcourent le marché dans tous les sens, circulent (page 229) à travers les groupes nombreux et animés qui, sans interrompre leurs affaires, s'ouvrent respectueusement devant les messagers de leurs maîtres. Cependant l'un d'eux, que l'on désigne par le mot de Berrah⁴² (crieur public), proclame incessamment la formule suivante : « Peuple (Ouaten), monseigneur Amer-Chérif vous fait savoir qu'il est temps d'ouvrir vos labours. » Au drapeau du Berrah est suspendue une bourse dans laquelle chacun dépose son offrande, suivant sa volonté et ses ressources. Le produit de la collecte est affecté à l'entretien de la zaouïa, des Taleb qui l'habitent, des voyageurs qui viennent y chercher un abri. Indépendamment de ces dons accidentels, chacun verse encore, et pour le même usage, dans le magasin de la zaouïa, un demi-sâ de blé en hiver, et autant en été, après la moisson. À ces deux sources de revenu la zaouïa de Sidi-Amer-Cherif ajoute, dans le courant de l'année, les produits de la Ziara, offrande pieuse que les pèlerins de toute la contrée viennent déposer sur la sépulture du marabout. Enfin elle reçoit les prémices de toutes les productions de la terre : au printemps, du beurre ; en été, du blé ; en automne, des fruits. La zaouïa de Sidi-Amer-Cherif possède environ soixante Taleb. » (CARETTE, 1848, pp. 229-230).

Est-ce qu'il s'agit de la même personne, le nom c'est identique. Le récit de Tassadit Yacine parle, que le saint est originaire de Boumerdas, de la région de (Isser). Le récit Français nous confirme qu'il y a un saint très connu à Isser qui avait un établissement religieux (Zaouïa). Mais le récit parle que le saint est enterré dans cette région, n'a pas changé l'habitation. Contrairement à Tassadit Yacine qui affirme que le saint était de Boumerdas et qui travaille à Bejaïa et puis il décida de finir ses jours à Chorfa.

Ce sont les contes, mythes, légendes et histoires racontés sur le saint et des rumeurs similaires circulant parmi les visiteurs et le grand public. Ils ont un grand impact sur la formation d'une idéologie populaire et le développement de la croyance populaire sur la tombe du saint Sidi Amer Chérif. Il montre de la vénération au sens adapté des pratiques rituelles qui

⁴² Crieur public. Une fonction très propagée en Afrique du Nord, des gens qui travaillent dans les marchés publics, les établissements religieux, dans les villages, les tribus.

sont enveloppées d'une couverture religieuse sacrée pour devenir sur cette base. À l'image du respect, de la soumission, de l'humiliation et de la crainte dans l'esprit du gardien, qui donne le sens de la sanctification. Cette figure spirituelle immatérielle est incarnée dans le pôle symbolique, qui est le sanctuaire.

IV. Les Karamat (prodiges) du saint Sidi Amer Chérif

Nous notons également que les vertus et les Karamat sont incluses parmi les traductions qui sont dominées par le style oral. Car elles portent les caractéristiques et les traits de ce discours. Nous les trouvons souvent transcrites et transmises dans un dialecte familier local en fonction de la région, dans laquelle elles ont été trouvées et ont conservé leur survie et leur circulation entre les générations⁴³. Nous remarquons ici le phénomène de formes multiples d'un même discours. Nous notons que le destinataire du texte des vertus est différent de celui qui reçoit les événements de l'histoire. Donc le premier est son intérêt et l'écoute de plus en plus forte. Dans le premier texte la personne qui écoute dessine l'image du modèle ou de l'exemple désiré. Elle attend avec impatience ses sentiments et ses sentiments pour bouger dans l'esprit et vivre dans les limites de ceux qui sont justes pour la transcendance et l'élévation⁴⁴.

Il s'agit d'un ensemble des récits, des légendes qui parlent sur le saint, sa vie, ses pouvoirs, ses actes, et ses Karamat. Dans la majorité des cas, les légendes sur le saint sont très propagées dans le village. Chaque génération doit les transmettre à une autre génération pour conserver la mémoire qui fait partie d'un patrimoine immatériel. Sont aussi des biographies sur la vie du saint.

Nombreuses les légendes qui abordent la force du vénéré, un saint qui utilise son pouvoir qui avait lui donné aux services des citoyens du village sans exception. Durant les crises, surtout quand il s'agit d'un ennemi qui veut utiliser sa force pour dépasser l'ordre et la sérénité publique. On tient à signaler à propos des Karamat⁴⁵, tous les villageois les savent,

⁴³ Le mystique ou le saint imite dans sa dignité la simulation de rêves et de visions, que ce soit dans un rêve ou une vision éveillée. La vision vient de Dieu et le rêve vient du diable, et la vision est généralement bonne qui porte les restes de l'optimisme et des êtres humains, dont certains sont comme le matin qui brille, contrairement au rêve qui se construit sur une fondation.

⁴⁴ Le champ des vertus est un champ fertile qui est défini par un ensemble de variétés et d'attributs, donc l'actualité de l'Awliya. Il est imprimé dans son contenu, ses sections et ses objectifs généraux avec le même saint, car il révèle un diplôme dans la manière dont le récepteur et l'auditeur abordent la nature d'un autre texte et une caractéristique distincte qui porte entre ses plis la signification de la surprise et de la surprise, et se tenant sur un modèle de foi unique.

⁴⁵ La dignité du saint est comme toutes les autres dignités, un capital accompagnant l'établissement de toute autorité politique qui s'appuie sur des pouvoirs divins qui lui permettent d'unir tous les groupes sociaux, et de parvenir à son acceptation, son idéologie, son idéologie et son idéologie, et au moins de les distraire de tous les groupes sociaux. Le système politique de la société vise, à travers sa production symbolique du mausolée et des routes en

durant notre enquête, des personnes âgées, jeunes, racontent plusieurs légendes du saint. Cette force c'est le vœu des habitants, rendre une Ziara à son tombeau dans laquelle hommes et femmes plaisent d'avoir un avenir calme plein d'amour par la voie du saint et sa bénédiction.

Nous avons dit précédemment que la machine de l'imagination fonctionne pour surmonter cet obstacle. Qui se trouve devant le royaume de la rationalité et des interprétations objectives des phénomènes, des relations et des êtres. Si la dignité d'un saint est l'expression d'une expérience mystique qui confirme le statut de l'accès. Alors l'imagination opère dans ses relations avec elle et avec des outils tribaux qui ne peuvent en être séparés. Tels que les rituels et les histoires populaires. Cette conformation et chevauchement entre dignité et d'autres croyances populaires font que les gens ordinaires ne font pas la différence entre la dignité et la bénédiction.

On a vu depuis notre présentation de plusieurs récits, chaque version s'engage à donner une preuve que le saint est capable de réaliser beaucoup de miracles. Une force qui n'a pas de limite, qui s'influence sur le mode de vie des habitants et leur vie spirituelle. Après la disparition du saint, toujours, il y a des histoires racontées par les habitants pour dire que le pouvoir du saint, personne n'est capable devant cette force. Même s'il est avec une force militaire, mais sa bénédiction et même sa malédiction gagneront toujours le défi face à un autre, notamment les ennemis.

Apparaît dans la personnalité charismatique du saint à travers la connotation anthropologique des rituels et des pratiques à l'intérieur et autour du dôme. Le sanctuaire, qui se traduit par une idéologie populaire, où les visiteurs et les pratiquants croient que la présence du saint est une autorité. Une spiritualité divine qui répond à leurs demandes, les aide à réaliser leurs espoirs, soulage leur douleur et les comble. Leurs besoins et l'accomplissement de leurs aspirations pour qu'ils rencontrent les mécanismes du sacré dans sa relation avec le croyant. Traduisant ces rituels et pratiques de la relation des arrivants avec le saint en tant que figure et le sanctuaire en tant que symbole sacré⁴⁶.

général, à imposer la légitimité de son autorité et parmi les défenseurs, ainsi que ceux qui sont motivés vers ce comportement culturel, grâce à cela.

⁴⁶ Nous pouvons prouver la croyance répandue dans la production mystique et dans les dignités des saints, les mythes et l'approbation. Avec le surnaturel à travers cette caractéristique culturelle qui était répandue et établie historiquement pour le XIIIe siècle et qui a ouvert la voie, à la diffusion de mythes et d'histoires sur les saints, les Ouali, les derviches et les miracles et les Karamat qui tournent et qui expliquent le pouvoir surnaturel des saints.

En revanche, le mythe, qui est un produit collectif, est en possession de toute la communauté. La culture dominante travaillant sur le bloc aux membres réels de la classe dirigeante. Car elle assure la communication directe de tous ses membres et les distingue de ce que tout le monde des classes. Qui contribuent si la création du bloc des membres de la communauté imaginaire dans le groupe de classes. Qui rédige et travaille à justifier le système existant l'adoption des différences et justifiées. Produit l'effet dominant de la culture idéologique En enveloppant la fonction de partition, elle est masquée.

Les visiteurs ont recours à ce monument sacré entouré d'une révérence et d'une croyance. La présence du gardien comme force qui s'élève au-dessus de toutes les forces physiques et spirituelles comme force réelle qui s'exprime avec puissance. Et la clarté à travers son flux dans les sujets matériels. Cette force surnaturelle est incarnée dans chaque endroit qui se résume (poussière, air, eau et tissu entourant la tombe du saint). C'est-à-dire dans tout l'espace qui représente le monde. La présence du saint et sa représentation dans un personnage charismatique et fictif est typique.

À l'instar des saints connus en Afrique du Nord de l'islam maghrébin. La population du village a attribué au saint Sidi Amer Chérif plusieurs Karamat que la croyance et la pensée locale ont gardé la mémoire. Parmi ses dernières, on cite la légende de « *Targa Ugellid* » et la façon de changer le visage de chef à une femme. Ce miracle avait une relation avec l'eau (source de vie).

Nous cherchons maintenant de donner aux lecteurs, quelques détails sur les Karamat que nous avons récoltés dans le village. En consultant quelques interviewés, qui acceptent de nous donner quelques informations sur les miracles et la bénédiction du saint, ainsi que la chose qui le pousse de garder une relation intime entre les habitants et lui. Il y a des siècles qui passent, mais, la figure emblématique du saint reste la même, aucun changement n'a pas influencé sur l'opinion publique envers le saint.

On trouve dans le village les vieilles dames qui souhaitent de passer quelques instants devant la tombe du saint. Sa bénédiction cache les malsains, cache les défauts de l'entourage. Le village reste loin des problèmes majeurs, le saint et son pouvoir ont donné aux villageois la chance de vivre dans le calme et dans la fraternité, aucun dépassement ni moral ni physique. Tout le monde s'occupe de ses affaires, une bonne organisation rendra le village un exemple de solidarité et l'amitié telle que le souhait du saint.

IV.1 : La légende de Targa n Ugellid

Plusieurs témoignages qu'on avait trouvés durant nos enquêtes sur l'histoire du saint. Les personnes qui vont nous raconter une histoire, une anecdote sur le saint. Ils sont obligés de signaler la légende du saint avec un chef, et son résultat l'élaboration d'une rigole. *Targa n Ugellid* ou (*la Rigole du Roi*), une scène qui se déroule, on ne sait pas exacte avec le personnage dans lequel le saint avait un problème avec lui.

Les différences de récits, nous a ramené à refaire l'histoire, il s'agit d'un problème d'identification, et de datation. Ce récit parle sur le saint et son pouvoir spirituel. L'ennemi n'a aucune chance de le mettre à genoux, même avec sa force militaire. On a vu qu'il y a un souci de personnage. On faudrait souligner qu'il est militaire, un chef, pour que le nom *Agellid*⁴⁷ soit compatible avec lui.

Dans le village, il existe un poème qui exprime la sainteté et la valeur considérable du saint. Il parle de l'événement très spécialement sur le saint, (Sidi Amer Cherif Lyut, i yerran argaz d tameɛttut) littéralement : (Sidi Amer Cherif le soulagement qui fera de l'homme une femme). Le sens de l'événement qui pousse les habitants d'élaborer un poème concernant la scène. Pour dire que c'est quasiment impossible de battre le saint, son pouvoir lui largement suffira pour rendre tout le monde à genoux, surtout les ennemis.

Il s'agit d'un chef militaire qui préférerait de s'installer avec ses soldats, ils choisissaient une placette pour se bivouaquer. Les villageois informaient le saint de cette nouvelle, il venait pour prendre part et pour avoir des explications sur le motif de cette installation. Le chef n'exprimait pas au saint des arguments convaincants et logiques. Il voulait lui agresser physiquement, ce que le pousse d'utiliser sa malédiction contre son ennemi (le chef). Après avoir épuisé toutes les chances de sortir de cette audience. Le saint a vu que le chef avait un orgueil, il décidait de quitter le lieu.

Ce mépris qu'il s'engageait au saint, ne passerait pas sans sanction, en effet, le matin, le chef se réveillait trop tôt. Il se trouvait devant une chose anormale du tout, il se transformait à une femme, son ancien visage n'était plus. Il habillait rapidement, il s'adressait directement à ses soldats pour lui ramener le saint. Vraiment c'est une action où un événement inédit, il

⁴⁷ Agellid en Tamaziɣt veut dire un roi.

n'arrivait pas à convaincre qu'il était une femme grâce au pouvoir un saint, suite à leur dispute d'hier.

Le saint, comme toujours, était tranquille, calme, il commençait à écouter les questions de la part chef qui demandait de lui rendre son visage authentique. Le saint lui remet deux conditions, s'il acceptait, son visage serait rendu sans aucun problème. La première c'est de tracer et construire un canal d'eau à partir de la rivière jusqu'à le village. Pour que les habitants soient bénéficiés des eaux dans leurs activités agricoles. Une rigole d'eau, la première exigence du saint, la deuxième c'est de quitter le village et de ne plus retourner.

Le chef acceptait les demandes du saint sans hésitation, il ordonnait aux soldats d'exécuter sans discussion les conditions exigées. Un traçage pour la rigole qui va enchaîner entre le ruisseau et les terres agricoles des habitants. Un travail était vraiment dur, une large distance. Le travail durait plus d'une semaine, jusqu'à la fin des travaux. Le saint consultait l'opération après avoir sollicité par le chef pour examiner l'œuvre. Le saint pris automatiquement en considération les supplie du chef. La rigole porte le nom de (*Targa n Ugellid- la Rigole du Roi*), et qui existe jusqu'aujourd'hui pour le service agricole des habitants du village.

Soudainement, le chef revenait à son ancienne figure, son visage d'un homme lui était rendu par le saint. Il ne sait pas comment, ça reste un pouvoir spirituel qui peut enlever aux puissants leurs forces. Le chef réaffirmait encore une fois sa parole de quitter le village. Il arrangeait toutes ses affaires avec ses soldats. Le saint était présent pour voir la tenue de la promesse, le chef désinstallait son bivouac, même sa tente. Il préparait toutes ses affaires pour départ vers une autre destination.

Personne n'est capable devant le saint, une force militaire a réussi de la mettre à genoux. Son pouvoir est indiscutable, il donne aux gens un chemin de réflexion. Le vénéré son objectif est de protéger le village, pour qu'il soit calme et tranquille. Il n'accepterait jamais le dérangement qui touche et qui menace la stabilité morale des habitants.

Ce récit est un témoignage sur la baraka et la malédiction du saint. Il est capable d'humilier toute personne et son orgueil, rien n'est impossible devant. Le créateur lui donné une main noble, une force morale et physique. Les villageois, le considère comme le père, le

grand-père, le gardien des biens, le solliciteur des faits, le miraculeux. Sa valeur spirituelle est vraiment inestimable⁴⁸.

IV.2 : la malédiction du saint

Le saint, on voit de lui d'après plusieurs récits, une fraternité absolue. Il ne cherche pas d'être honoré par ses siens, l'essentiel le monde villageois et tribal vit dans le calme. Personne ne dépasse l'autre, en cas de rixe, il intervient afin de mettre fin aux conflits. Il essaye toujours de renforcer cette solidarité entre les villageois. En parallèle, il est un homme sévère parfois, peut à chaque fois entamer à l'utilisation de son pouvoir pour bannir les gens.

Une autre Karamat du saint, porte cette fois-ci sur un événement qui a changé le mode de vie de tout un groupe familial. Selon les sources, beaucoup de gens témoignent sur la force morale du saint. Un jour, le saint qui habitait une maison avec sa mère, à côté de la rivière. De l'autre côté, sur une crête, une personne qui séjournait avec ses enfants, ils étaient très forts à l'époque.

La mère du saint se préparait pour se déplacer, pour laver les fringues. Elle commençait son travail dans la tranquillité, par contre, de l'autre côté les enfants baignaient dans une mare. Le bassin d'eau est devenu inutilisable et sale, à cause des garçons qui nageaient à l'intérieur. La mère n'arrivait pas à compléter ses affaires, car, les eaux sont pleines de poussière, elle rentrait chez elle, dans un état catastrophique.

Le saint, lui aussi, après le travail du champ, il rentrait dans sa demeure. Il trouva sa mère pâle, il la posait quelques questions sur son état, pourquoi ? T'es malade, vous avez quoi comme problème. La mère ne pouvait pas cacher, elle racontait à son fils les détails de l'événement et le dérangement qu'elle avait subi. Suite à l'action des jeunes qui baignaient juste à côté. Elle n'arrivait pas à faire son travail, beaucoup de bruit, les eaux sont devenues sales.

Le saint pris par la rage, il décidait de se venger. Il fait un appel à tous les habitants du village de trouver les enfants, il donnait une promesse de les tuer tous. Le père lorsqu'il savait de serment, il craignait de voir ses enfants souffraient à cause de cette mauvaise malédiction du saint. Il prenait la direction vers un Cheikh qui habitait dans un village voisin (Boujellil)⁴⁹. Le

⁴⁸ Concernant cette version, le saint qui rendait le visage de l'homme à une femme. Il existe des récits semblables. Comme une sainte qui transformé deux bergers l'un en pigeon, l'autre en pierre, parce que le premier croyait en elle et ne voulait pas s'approcher d'elle, alors que l'autre aurait voulu par curiosité la voir de plus près (YAHIAOUI, 2008)

⁴⁹ Un petit village sur la côte droite de la rive de Soummam, il fait partie de la tribu d'At Abbas.

dernier ordonnait d'après le récit le père des enfants d'envoyer l'un de ses enfants à la demeure du saint. Pour allaiter à partir des seins de la mère du saint, le père était très satisfait de cette nouvelle.

Il choisissait parmi ses fils, un jeune, il lui dit de profiter de l'absence du saint pour rentrer à son domicile, pour avoir du lait du même sein ainsi que le saint. C'est réalisable, le petit entamait l'action, il se retrouvait devant les seins de la mère du saint, il commençait alors de téter. Mais l'enfant expliquait, les motifs qui l'ont poussé de faire ça. Il la disait que son fils donnait une promesse de nous tuer tous suite aux dérangements auprès de la rivière. La mère cachait l'enfant dans l'écurie après avoir terminé l'opération.

Le saint entrait dans sa demeure, il sentait d'un étranger dans la maison. Il venait s'adresser à sa mère, s'il y avait quelqu'un chez nous. La mère répondait par une autre question, quelqu'un qui prenait le lait de ta mère, si votre frère. Il disait tranquillement oui, c'est mon frère du lait. La mère ordonnait l'enfant de sortir, le saint n'était pas à l'aise. Après une longue discussion, et les supplications de la mère et l'enfant. Le saint adressait par sa mère de ne plus suivre la promesse de mort envers les enfants. Le père des enfants s'appelait (Abeæruc) était satisfait de cette décision.

Le saint acceptait cette demande, mais il exigeait aux enfants et leur père de quitter définitivement le village et ne plus rester. Le saint les conseillait de choisir le moment entre la prière du Maghreb et Aïcha pour quitter la demeure, et de s'exiler vers une région qui s'appelait « *Azru n Yitbir* », actuellement elle s'appelle (*Selloum*). La sévérité du saint, qui ne voulait pas un dépassement envers son honneur et l'honneur de sa maison. La demande de sa mère de ne plus suivre la promesse, ne change pas de décision de bannir, l'exigence du départ prime, était une pénalité. Il veut s'éloigner du dérangement, il voulait vivre dans la paix.

IV.3 : la retourne du saint

Toujours avec les récits sur le saint dans lesquels tous les habitants les répètent à chaque fois que le nom du saint soit abordé lors de leurs discussions. Dans ce récit, il raconte un évènement qui laisse les gens posent des questions sur les capacités, sur la démonstration de force. Un jour, les descendants du saint, son entourage, sa famille se sont met sur la nécessité de construire un mausolée. Les volontariats sont là pour exécuter le travail, une grande dynamique, un vœu énorme, une unanimité de construire une très bonne demeure pour le saint.

Après l'achèvement des travaux, un mausolée gigantesque vient de voir le jour. Tout le monde qui était très satisfait de le voir, le soir, les gens rentraient chez eux. Demain, ils trouvaient l'édifice complètement détruit, quelle est la cause, personne ne sait. Ils voulaient le reconstruire encore une fois, dans l'espoir de rester un emblème qui sera pour les futures générations un lieu de Ziara. Après l'accomplissement de la construction d'un nouvel édifice, demain matin, c'est le même destin, le deuxième édifice trouva automatiquement le même destin que le premier.

Un bon moment de panique, et l'inquiétude, le saint s'enlevait de sa tombe pour adresser aux habitants de ne plus continuer la construction de mausolée. Il les invitait tous de consacrer leur temps pour construire une mosquée à côté de sa tombe. Pour qu'elle soit un lieu de prière et une place favorite pour un engagement sincère dans le but d'obtenir sa protection et son amour. Et le lieu aujourd'hui, on trouve une grande mosquée qui porte le nom du saint Sidi Amer Chérif, à côté d'elle. C'est sa tombe, en sortant, on trouve un grand cimetière, tous les villageois enterrent leurs morts.

Brièvement, Le saint mort, il laissa un testament, interdit la construction d'une koubba pour lui. Les villageois décident de bâtir un lieu pour le saint, la première fois la demeure complètement détruite. La deuxième fois le mausolée se trouve en face la route a été détruit. La troisième fois, le lieu de construction encore détruit, tout à coup le saint lever de son tombeau. Il adressa la parole aux gens, il faut bâtir une mosquée pour les villageois, les derniers appliquent l'ordre.

Durant la guerre de l'indépendance, les autorités militaires françaises prenaient en otage quelques habitants. Ils leurs soupçonnaient d'espionnage au service de la révolution. Pour les juger. Les Français demandaient de jurer au nom de (saint Sidi Amer Chérif) que je suis innocent, rien à voir avec la guerre, ni avec les combattants de l'ALN. Les gens juraient au nom du saint, et cette parole qui sauvait la vie des innocents. C'est grâce à la présence du saint et sa force face aux ennemis.

Un autre récit, qui, aussi remonte à l'époque de la guerre, les soldats Français allumaient le feu dans un véhicule. Où il y a deux civils, face au tombeau du saint. Tout le monde pensaient c'est la fin leur vie, le feu les dépassait. Un bon moment, les deux jeunes sortaient de la voiture saine et sauve, le véhicule restait enflammer, mais les deux personnes étaient en bonne santé. Ils disaient qu'il y a un vent et d'eau qui secourir les innocents. Effectivement, c'est la

bénédiction du saint et sa force qui s'installe toujours pour défendre tous les villageois contre l'injustice.

À l'époque du saint, il réalisa une volonté de se regrouper autour d'un consensus anciennement ancré dans le village et même en Kabylie. Sous la base d'une représentation des habitants au sein d'un regroupement, assemblée. Une affaire commune c'est l'intérêt du village et toute la communauté. Auteur de cette union, il faudrait une autorité spirituelle qui travaille en parallèle avec l'autorité du village (juridique, politique). Ils utilisent à la fois un pouvoir politique et religieux pour faire des limites aux gens, qui voulaient dépasser l'ordre et pour éviter toute dérive qui peut y arriver au village.

Le calme et la paix et la solidarité, sont des slogans véhiculés par tous les saints pour encrer l'esprit de vivre dans la sérénité. La désorganisation au sein du village est intolérable ni par l'ordre coutumier, ni par aucune autorité religieuse. La présence du saint c'est dans l'objectif de mettre fin aux ambitions des habitants qui travaillent individuellement et pour leurs intérêts.

IV.4 : Le descendant du saint

Cette histoire ne concerne pas le saint lui-même, mais, elle concerne les descendants du saint, ses arrières petits fils, qui habitaient dans le village de Chorfa. Ce récit parlait sur un homme qui y avait une sœur qui s'était mariée avec un citoyen de la tribu (Imcheddalen). Il voulait profiter une occasion d'avoir un temps vide pendant la journée pour rendre visite à sa sœur. Il se déplaçait jusqu'à la demeure de sa sœur, mais l'assemblée de la tribu préparait un plan pour lui faire mal. À cause, des rivalités, les deux tribus Chorfa et Imcheddalen, depuis longtemps, sont en situation de méfiance, chaque partie cherche à écraser l'autre.

L'homme, lorsqu'il sait d'avance de cette planification. Il possédait une vision très loin, car, il y a une baraka héréditaire par le saint. La transmission de sa baraka s'effectuait d'une génération à l'autre. Il se présentait avant de rentrer chez lui, à l'assemblée de la tribu. Il s'adressait surtout aux acteurs de ce piège, il leur disait : vous voulez me faire le mal. Puisque je suis de Chorfa, une tribu voisine de vous. Personne n'était pas capable de lui adresser la parole, une panique générale qui envahit la scène.

Il attendait d'avoir la réponse à sa question, avant de partir. Il leur adressait cette parole : vous êtes l'ensemble de la tribu d'Imcheddalen, vous passerez sept ans, sans aucune goutte de pluie ne sera tombé sur vos terres. Il prenait ses affaires, il revenait chez lui. Durant l'hiver, la

pluie tombait, il allait vers une crête, il prenait sa canne et son burnous. Il s'adressait au ciel, la pluie tomberait, mais sur la terre d'Imcheddalen, c'est impossible. Les habitants de la tribu passaient trois ans sans avoir aucune goutte d'eau. C'est la sécheresse qui envahir leurs terres agricoles.

L'assemblée de la tribu décidait de se déplacer avec leurs biens, leurs familles vers le domicile de descendant du saint. Pour demander et présenter leurs sincères excuses, il était très touché de voir cette terrible scène. Il leurs parlait : vous creusez la terre durant le passage des nuages, et vous disiez (*Rebbi d'At Ali Uqiccu*) littéralement (Dieu et Ali Uqichu) et puis tous vos jardins deviennent verts. Mais la pluie ne tomberait jamais jusqu'à la fin de la punition. Les éléments de la tribu acceptaient le jugement de l'homme. Ils creusaient la terre durant le passage des nuages, leurs terres changeaient de vu depuis cet évènement. Depuis ce moment-là, les gens de cette tribu restaient fidèles au saint Sidi Amer Chérif et ses descendants⁵⁰.

Et cette histoire restait un témoignage vivant sur le pouvoir héréditaire du saint à sa famille. C'est juste, l'un des descendants du saint, prend son chemin pour visiter sa sœur au niveau de tribu Imcheddalen. Les gens du village réunissaient pour faire le mal, l'homme il connaît le complot. Il adressa la parole à l'assemblée, aucune goutte de la pluie ne tomba pas sur la terre de cette tribu pendant sept ans. Le jour de la pluie il resta sur une colline, avec sa canne et le burnous. Il disait au nuage qu'aucune goutte d'eau ne tombe sur cette tribu, la terre d'Imcheddalen devenu désertique pendant trois ans.

Les gens de l'assemblée rassemblaient les enfants et les femmes, viennent pour demander la bénédiction de l'homme. Le dernier il disait vous avez le droit de creuser la terre, lorsque la nuance arrive vous dites « *Rebbi d'at Ali Uqichou* » mais la pluie ne tombe pas jusqu'à la fin de pénalité. Depuis cet évènement ou le descendant du saint démontre sa force acquise par la transmission du pouvoir par le saint aux membres de sa maison. La tribu d'Imcheddalen reste fidèle au gens du village Chorfa.

En analysant, les récits légendaires, qu'on avait trouvés dans le village, et qui ont été remarquablement racontés par les villageois. On déniché qu'il y a une générosité, qui est le caractère spécial du saint. Sa démonstration de sa force face aux ennemis lui portera ce que souhaite de l'y avoir, sera présent immédiatement. Comme le cas de Targa Ugellid, il était très

⁵⁰ La symbolique de l'eau existe dans tous les récits légendaires qui parlent des pouvoirs miraculeux des saints. Comme le récit de Targa Ugellid, le récit de la mère et les fils de l'ennemi du saint. Donc, tous les pouvoirs du saint sont autour de l'eau. Ce n'est pas un récit du hasard, mais, le culte de l'eau existe malgré l'apparition de l'islam à partir de VIIe siècle.

bienfaisant avec le chef. Il voulait juste lui passer un message qu'il est capable de faire un grand mal.

Parmi d'autres points, on trouve que saint prend toujours le temps de réfléchir avant de donner son dernier jugement. Il n'hésite pas de déclarer que son pouvoir peut frapper vers toutes les directions. L'évènement des enfants qui nagent dans une mare, le saint a pris en considération la faute. Il donne son jugement qui est la mort, car, ils ont dépassé l'ordre public de déranger les propriétés des autres et leurs intimités. Il se présente aussi tolérable envers le père et ses enfants, et lui conseiller de quitter le village vers un autre qui situé juste à côté du village, une crête qui les sépare.

Le troisième caractère, c'est l'amour du saint et sa pensée pour un intérêt public et général. On peut le voir lors de l'évènement de (*Targa Ugellid*), il attend la réaction du chef, suite à sa mauvaise situation. Il lui demandé de tracer un canal d'eau à partir de la rivière, qui passera au milieu du village. Pour que les habitants arrosent leurs terres durant l'hiver et le printemps. Ce caractère d'un homme qui pense toujours à la stabilité villageoise. Il n'a pas choisi son intérêt personnel, il n'a pas cherché une reconnaissance d'un homme, mais c'est l'ensemble des villageois qui l'intéresse et non l'individu. Souhaiter une rigole d'eau qui tracera le village, est un acte d'honneur. Il sait que les habitants trouvent à chaque fois des difficultés pour arroser leurs terres durant la saison agricole. Pour cela, il ordonne au chef de construire un canal d'eau pour l'utilisation générale des citoyens (imbiber, lavage, nettoyage...). Il sait que l'eau se considère comme l'élément essentiel qui servira les besoins des habitants tout le temps. C'est une nécessité, le passage du chef, c'est l'occasion, une opportunité de réaliser un vœu.

Les pénalités du saint, sont très utilisées par d'autres saints en Kabylie. Une peine pour y avoir commis une faute, c'est tout-à-fait logique d'être punir par le saint. Un dépassement de l'honneur, de l'intérêt public, l'autorité spirituelle et juridique seront des boucliers pour mettre fin à toute forme de désorganisation. Les ennemis seront bannis sans aucune hésitation. L'exemple, c'est l'évènement de *Targa Ugellid*, le déplacement de toute la famille des enfants qui nagent dans une mare. Un dépassement physique et moral, ne sera pas toléré, car, la société n'a pas besoin d'eux, elle trace son chemin. Il fait ses lois pour un intérêt public et général, l'autorité spirituelle du saint sera le support vers la préservation de l'unité politique et sociale du village.

Conclusion

Dans ce chapitre nous avons parlé, on a fait une présentation historique sur le personnage de Sidi Amer Chérif et son parcours. En basant sur les différents récits qui ont été récoltés durant nos enquêtes du terrain et notre fréquentation du mausolée, à la fois. Il y a une histoire écrite et orale, chacune d'une possède des informations qui essayent d'identifier la vraie origine du saint. Son nom (Chérif) mérite un débat et une historiographie à partir de la naissance de la dynastie Idrisside, en passant aux Fatimides puis aux Almoravides.

L'appartenance à la famille du prophète, et la réclamation de la noblesse par la plupart des saints en Kabylie. Une filiation qui les revendique tous, mais, elle n'est pas acquise. Le mot à la fois, possède une règle, et même condition. Le pouvoir divin des saints, était monopolisé par un cercle des saints descendants du prophète qui se réclament la parenté Chérifienne. Le saint Sidi Amer Chérif, était un savant, il arrivait à cette importance hiérarchie. Un degré culminant de la sainteté, car, son pouvoir est vraiment fort. Tous les villageois portent envers lui les plus sincères considérations et de fidélité malgré il y a des siècles qui passent après sa disparition.

Nous concluons également que le mausolée Sidi Amer Chérif est une structure vivante. D'une grande efficacité sociale et spirituelle par la position symbolique qu'il occupe. Avec les croyances populaires, qu'elles soient liées aux individus, quel que soit leur niveau social et culturel. Le phénomène de la Ziara et de la bénédiction s'est poursuivi après la disparition du saint. Une extension de ce qui l'a précédé, preuve que le personnage du saint est le modèle pour incarner le phénomène de la Ziara des saints et des sanctuaires.

Septième chapitre

Septième chapitre : La Ziara à Ghardaïa

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

Introduction

Dans ce chapitre nous abordons quelques aspects théoriques sur le ksar de Ghardaïa (Iyrem n Tyerdayt). Dans le but de présenter d'une façon générale ce ksar qui est considéré comme la capitale de la pentapole. Nous traitons l'histoire, le cadre géographique et naturel de la région (ksar). Dans la deuxième partie de ce chapitre, nous passerons à présenter les lieux de la Ziara qui sont visités par les habitants de Ghardaïa durant la fête de la Ziara (programmée généralement le mois de mars). Des places sacrées, généralement sont des tombeaux de leur cheikh vénérés, qui ont sacrifié pour propager la doctrine Ibadite à travers la région.

I. Cadre géographique et naturel du ksar de Ghardaïa.

La zone Saharienne depuis l'antiquité était un refuge de sécurité et un endroit pour la population (Zénète et Sanhadja). Cette population pour s'isoler, loin des conflits tribaux. La population de Mzab, qui est issue de ce peuple qui vit dans le Sahara avant l'apparition de l'Islam. Elle devient par la suite une zone d'influence et de propagande pour le rite Ibadite. La population de Tihert s'est fréquentée avec la population locale pour former un peuple homogène qui va défier les conditions climatiques et la rareté de l'eau pour reformer la civilisation du Mzab.

Le ksar de Ghardaïa est situé sur une colline à côté d'oued Mzab. Dans un endroit très pauvre au milieu du Sahara. C'est la capitale de la vallée du Mzab (la pentapole). Le ksar de Ghardaïa est assis véritablement sur un mamelon rocheux, en formant une bosse d'un chameau. Au sommet on voit un minaret de la mosquée de ksar dressé sur une pente rocheuse. Un tour quadrangulaire en forme d'obélisque, semblable à toutes celles du Mzab¹.

Comme les deux premiers ksars des Mozabites, Ghardaïa fut bâtie par les anciens sur une hauteur très élevée de 530 Mètres. D'un positionnement défendu et stratégique en 1052, ou bien en 1053 selon les différents récits sur la capitale de la pentapole (AMAT, 1888). Sur les côtés d'Oued Mzab, la ville est occupée presque toute une hauteur pour des raisons sécuritaires et naturelles. En contrôlant les inondations d'oued durant le mois de novembre et février. Une

¹ En s'appuyant sur des éléments naturels, la position d'Iyrem est déterminée par rapport à l'ensemble. Elle se trouve avec un cimetière qui constitue une limite avec Iyrem et vice versa. L'espace se trouvant entre le cimetière et Iyrem avait la vocation de jouer le rôle d'un volet qui articule entre un intérieur et un extérieur. La palmeraie figure pour ainsi dire comme l'autre extrémité du territoire d'Iyrem.

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

ville fortifiée, fermée et belle, le ksar avec ses rues les plus restreints. Donnant la vue à l'ombre qui domine toutes les petites ruelles de la cité Mozabite (ARMAGNAC, 1934, p. 42).

En effet Ghardaïa, sur la rive droite de l'Oued Mzab, est située par 0° 20 longitude ouest, et 33°25 latitude Nord environ ; c'est une ville presque aussi comme toutes les villes Mozabites. Sa muraille d'enceinte est crénelée et défendue de distance en distance par neuf tours également à créneaux et qui peuvent contenir de trois à quatre cents combattants. Elle est entourée de petits pics appelés kaf. Une chaîne de montagnes rocheuses, nommée Djebel Mazedj, lui fait face à douze lieues au Nord, court vers l'Ouest par une succession de mamelons de moins en moins élevés. Jusqu'à huit jours de marche au-delà de Timimoun², et va mourir dans les sables.

Offre aux yeux, comme les autres villes de la confédération du Mzab. La forme d'une pyramide dont le sommet est couronné par une mosquée (première mosquée construite). Les maisons sont étagées les unes au-dessus des autres ; leurs terrasses sont soutenues par des arcades qui s'ouvrent au dehors. On dirait une ruche des abeilles. Toute la ville est entourée d'une enceinte de pierres et de briques crues de trois mètres de hauteur, percée de six portes dont la principale s'appelle El-Rahba. Elle est encore flanquée de tours dont chacune peut renfermer cinquante combattants. Dans le pays de Chebka, qui englobe cette belle cité, entre la source d'eau et les collines qui font une digue contre le vent de sable.

Ghardaïa avait dix portes, dont les principales sont : Bab el Brabechia. Bab Salem ou-Aïssa. Bab Errehi. Bab el Djedid. Bab Ouled Naïl. Bab el Mer'rara. Bab el Kharadja. Bab el Haouch. Les maisons de Ghardaïa sont bien construites et blanchies à la chaux. On y remarque six mosquées dont l'une est immense. Les cimetières sont en dehors des murailles. Elle contient trois quartiers différents formant chacun, dans l'intérieur de la grande enceinte, trois villes bien distinctes. À l'Est ; se trouve le quartier des juifs, complètement isolé du reste de la ville par un mur continu.

² La capitale de Touat.

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA



Figure N° 1 : le ksar de Ghardaïa

Ce qui concerne les juifs de la ville selon les données sont originaires d'île de Djerba. Une population qui est venue au Mzab à partir de XV^e siècle. Elle exerce à l'époque des divers métiers dans la ville (comme la bijouterie, cordonnerie, orfèvrerie). À l'Ouest de Ghardaïa c'est le ksar de Mélika, au Sud de Mélika c'est Beni-Yezguen (ville sainte), au Nord de Beni-Yezguen c'est Bou-Noura, à dix kilomètres de Bou-Noura c'est le ksar d'Al-Atteuf.

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

D'immenses vergers, arrosés par des puits dont quelques-uns ont de cent à cent cinquante brasses de profondeur, entourent la ville. On y cultive la vigne, les figuiers de Barbarie, les pêchers, les abricotiers, les pommiers, des légumes de toute espèce. Il est remarquable qu'on n'y trouve ni oranges ni citrons, mais seulement des limons. Le terrain des environs est montueux et raviné. Les montagnes principales sont : Bou Ziza. Bou Hamid. Bin Djebelin. Baba Saad. Baba ou El Djema. Sidi Aïssa. La rareté des pluies y rend presque nulle la culture des céréales. Mais il suffit qu'il pleuve une année en temps opportun et en abondance, pour que la terre en produise. Pendant deux ou trois ans de suite, en quantité suffisante à tous les besoins. Les approvisionnements ordinaires d'orge et de blé se font dans le Tell.

Tout auprès de Ghardaïa sont les ruines d'une ville immense que les indigènes appellent ksar Baba Saad. Elle était située sur une montagne. Ce n'est plus qu'un pêle-mêle de pierres de taille bouleversé ; cependant on y remarque encore des bassins et des damiers. De nouvelles questions nous ont amenés à découvrir que ces damiers étaient des mosaïques. C'est là sans doute encore le vestige d'une de ces villes anciennes que le temps a oubliées dans le désert.

Bâti en amphithéâtre, le ksar présente un aspect uniforme. La mosquée, avec son minaret en pyramide quadrangulaire tronquée, semblable à la cheminée de certaines usines, occupe le sommet. Au-dessous, s'étagent des maisons à terrasses, faites de pierre ou de pisé étroitement serrées les unes contre les autres. L'ensemble d'une teinte jaune assez triste, sur laquelle tranchent quelques constructions plus riches, à arcades blanchies, offre la disposition d'une vaste ruche d'argile en train de cuire au soleil. Les rues, généralement propres, tendent à aboutir au point culminant et sont ou directement ascendantes ou en colimaçon. De distance en distance elles présentent des porches et des embrasures qui s'opposent au passage d'un cavalier monté. Il n'existe pas de pavage ou du moins celui-ci est naturel, la roche sous-jacente constituant la chaussée (AMAT, 1888, p. 126)

La ville de Ghardaïa occupe un point stratégique et dominant d'une colline. Le grand oued de Mzab et ses inondations rendent un service à la population de ksar de bâtir des bordjs de surveillance entre leurs cités afin de voir l'état d'oued durant l'année, surtout le début d'automne, et la fin de l'hiver. Un endroit très pauvre et désertique devient une terre attirante pendant des siècles. Le génie mozabite qui préfère de s'éloigner de danger qui le menace pour s'installer définitivement sur les collines dominantes de la Chebka.

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

Un positionnement sécuritaire contre les attaques des tribus, et contre la nature, surveiller les passages de différents oueds à travers la région. Le climat du Mزاب est sec et la température y est très élevée pendant l'été ; pendant l'hiver elle est à peu de chose près identique d'une année à l'autre. L'emplacement de la cité a été judicieusement choisi pour répondre à deux exigences essentielles et urgentes : conserver le rite Ibadite et pouvoir défendre contre les agresseurs. Elles se dressent à côté au flanc d'une montagne (Awrir, Moz). Entourée d'une enceinte forte et solide.

I. 1 : Les origines du mot « Ghardaïa »

L'histoire et la structure des diverses cités du Mزاب ont été si extrêmement influencées par la mentalité uniformisée des Ibadites (pensée Ibadite) et la sociologie Amazighe. Qu'il semble impossible qu'un événement aussi important que la fondation de Ghardaïa, ait été fortuit selon la tradition locale. C'est pourtant ce que laisse entendre une forte jolie tradition. Dans la seconde partie du XI^e siècle, et vraisemblablement vers 1052, deux Cheikhs Ibadites, Mohammed Ben Yahia³ et Slimane Ben Yahia. Vinrent rendre visite aux habitants de la Chebka, avec l'intention, plus ou moins avouée, de les convertir à l'Islam Ibadite. Ils s'installèrent aux pieds d'une colline, qui semble être celle où se trouvent encore les ruines d'un vieux ksar. Ils furent bientôt entourés de quelques Ibadites, qui tout en ne partageant pas leurs croyances, admiraient leur sagesse.

Mohammed Ben Yahia remarqua qu'une lumière s'allumait tous les soirs au flanc de la colline déserte qui se trouvait en face de son campement. Il envoya un de ses admirateurs, Cheikh Abou Aïssa El-Alaoui, sur les lieux, pour éclaircir ce mystère. Au fond d'une grotte Cheikh Abou Aïssa découvrit une femme. Une jeune nomade d'une grande beauté, que ses parents avaient abandonnée, parce qu'elle allait enfanter et ne pouvait plus les suivre. Elle lui dit s'appeler Daia, et vivre des fruits dont les caravanes de passage lui faisaient l'aumône. Mohammed Ben Yahia fut conquis par ses charmes, la garda auprès de lui et l'épousa. Il dessina, autour de la grotte où avait vécu sa bien-aimée, le plan d'une ville qui fut appelée « Ghar-Daïa ».

³ C'est le fondateur de la Ghardaïa en XI^e siècle avec son ami Ba Aïssa Ou-Alouan, il était connu sous le nom Bab-Oul-Djemma ou l'homme qui possède des jardins. Les deux hommes ne sont pas les fondateurs de la ville, il s'agit simplement d'un mythe fondé pour servir quelques objectifs de l'époque.

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

Il épousa cette femme, et décida de bâtir une ville dans cet emplacement de la grotte où la femme avait vécu. La caverne existe toujours, du moins en partie, et demeure un lieu sacré où les femmes se rendent en pèlerinage. Elles frottent les murs, nus de henné, en signe de vénération, y allument des bougies (GERS, 1936, p. 79). Telle quelle est la version racontée à Gharđaia pour désigner les origines de ce nom. Il y en a aussi des versions qui refusent catégoriquement cette histoire de la femme, et le saint et la grotte.

Une version qu'on peut la trouver dans certains écrits Français, notamment les premiers écrits sur la population du Mzab. Cette explication est défendue aussi pour des raisons idéologiques et non scientifiques. Un conflit sur les origines du Mzab, en utilisant cette version pour avoir un argument qui justifie certaines pratiques à l'égard de la population Mozabite. Cette version existe comme d'autres versions qui se sont racontées pour parler des origines de la population et le ksar de Gharđaia.

Il existe plusieurs versions sur les origines du mot Gharđaia. Le nom de la ville peut provenir du mot Amazigh *Tagherdayt* qui désigne encore actuellement, dans les régions du Mzab, du Maroc et de Libye. Un endroit cultivé et mis en valeur grâce à une seguia venant de l'oued (CHERIFI, 2015). Une autre étymologie fait dériver Gharđaia du mot Amazigh *Tamghardayt*, qui désigne une espèce de palmier qui existe dans la région. Ou encore *Taghardit* et *Taghrout*, qui signifie une petite montagne ayant la forme de l'épaule d'un homme. *Taghradayt* est aussi le féminin du mot *Agharday* qui signifie une grande montagne, de ce fait *Taghardayt* veut dire une petite montagne (CHERIFI, 2015). Une autre version, arabe, stipule que le mot Gharđaia est issu des deux mots Ghar-Daya, qui signifie la grotte de Daya. Une appellation liée à une légende locale d'une femme nommée Daya et qui habitait une grotte près du site de l'actuelle ville. Daya c'est aussi la nomination locale du corbeau « ibn Dâya »

I. 2 : Informations naturelles

Comme formation géologique, la Chebka appartient aux terrains créacés ; les calcaires en couches presque horizontales y dominant. Cependant, le fond des vallées est généralement sablonneux. A 20 ou 25 mètres au-dessous du sol des vallées, se trouve une nappe d'eau. Non pas continue, mais un peu irrégulière, c'est-à-dire, qu'on ne trouve pas sûrement sur tout le parcours de ces vallées. Les puits du Mzab atteignent la couche aquifère et la dépassent ordinairement de 5 mètres ; aussi, quand on a presque épuisé un puits. On entend l'eau qui arrive

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

avec bruit, comme celle d'un ruisseau rocailleux ; cette eau, excellente, avait une température de 20 à 21 degrés, en toute saison (GUELIANE, 2019). Le volume d'eau de la nappe souterraine augmente ou diminue en raison des années pluvieuses ; la profondeur des puits varie de 25 à 35 mètres. La difficulté de trouver l'eau dans cette terre désertique pousse les Mozabites à créer un comité. Qui surveille le partage et la surveillance des eaux dans toutes les cités Mozabites, afin de régler ce problème de rareté de l'eau. Qui est destiné généralement à l'utilisation quotidienne et le travail des jardins dans les champs cultivés (SOLEILLET, 1877).

Le maximum de la température, en été, est de 45 à 50 ; les nuits y sont très-chaudes. En hiver, le thermomètre descend quelquefois, pendant la nuit, jusqu'à 40 au-dessus de zéro et monte pendant le jour à 15 ou 200. La saison des pluies commence en octobre et finit au mois de février ; il ne tombe presque jamais de neige ; les orages sont lieux en automne. Les vents d'Est et du Nord, lorsqu'ils soufflent en avril, à l'époque de la fécondation des palmiers, gênent beaucoup cette opération. Le vent du Sud fait aussi quelquefois beaucoup de mal à la production des dattes, lorsqu'il souffle au mois d'août. Ce vent est celui qui règne le plus communément : c'est aussi le plus violent et le plus désagréable. En raison des sables qu'il entraîne et de l'élévation de température qu'il produit.

Le climat défavorable et la situation géographique de la région fait de Ghardaïa un centre de toutes les cités. Le climat est très chaud durant l'année, on a au-dessus donné les températures maximales et minimales. La rareté de l'eau, mais, parfois l'eau des oueds deviennent un danger pour les cités Mozabites, c'est le cas des inondations en 2008. C'est remarquable quelques bordjs qui enchainent toutes les ksars mozabites, leur mission c'est de surveiller l'eau des oueds qui traversent la région (Oued Mzab, Oued Ntissa). Sur les collines rocheuses, on trouve des cités, dans des champs spéciaux pour l'agriculture chaque habitant de ksar possède un morceau de terre. Il utilise l'eau réservé par des barrages, creuser des puits pour satisfaire l'irrigation de ses jardins.

I. 3 : L'intérieur du ksar de Ghardaïa

Les habitants d'Oued Mzab en général et la population de Ghardaïa tirent leur eau potable et celle nécessaire à leurs besoins agricoles de puits⁴ qui atteignent une profondeur varie

⁴ Les Mozabites utilisent deux pour désigner les puits, le premier c'est Anu, le deuxième Tirst. Les deux concepts sont des mots Amazigh (LAOUST, 1920).

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

entre 50 à 70 mètres. Sont des puits qui existent dans les cités Mozabites, en utilisant l'âne durant toutes les opérations des puits. Ils dépassent généralement la couche aquifère de 5 mètres. Le volume d'eau de ces puits augmente en raison des années plus ou moins pluvieuses. Les traditions locales racontent qu'à l'arrivée des Ibadites berbères dans les régions qu'ils occupent aujourd'hui. Il y avait encore quelques sources qui s'épandaient çà et là. Elles se sont insensiblement taries. La ville de Ghardaïa possède 12 puits, dont ils n'ont jamais cessé (AUCAPITAINE, 1867).

On y retrouve une hiérarchisation des espaces dans la ville de Ghardaïa : privé, semi public et public. Ainsi, dans l'entrée, vont se localiser les éléments de vie publique et de contact avec les autres ksour, voire les autres villes. Ce sont la place du marché et les échoppes qui se prolongent, à la naissance, des artères principales qui disparaissent au fur et à mesure que l'on approche de l'espace privé. Dans ces artères, s'installent aussi les bureaux des Oumana et des représentants des Achira, les écoles communautaires...etc. c'est l'espace semi public (CHEKHAB-ABUDAYA, 2018).

L'espace privé quant à lui est celui des habitations dont la conception architecturale est celle de la maison Ibadite. Des fermées vers l'extérieur, ouvertes vers l'intérieur, mais qui se distingue, ici, par l'uniformisation de la hauteur. Le marché qui occupe une position à l'extérieur de la ville, un espace très large pour les relations économiques et commerciales entre les commerçants locaux et étrangers. Le ksar était toujours sous le contrôle et la surveillance de conseil d'Azzaba qui fait les règles concernant le déroulement de toutes les opérations économiques (ADAD, Med Chérif & AICHE, Messaoud, 2013).

I. 4 : Les cimetières de Ghardaïa

Le cimetière est à l'extérieur de l'enceinte, de la ville, dissocié du ksar. Sa position est aussi étudiée sur le plan symbolique selon la pensée berbère et Ibadite. Il est en position intermédiaire entre la palmeraie qui représente l'éternité, « *Taddart n tagara* », et le ksar qui représente la vie, « *Taddart n dunnit* ». Dans le sens de passage terrestre de l'être humain. Dans la ville de Ghardaïa il existe beaucoup de cimetières et de mausolée des différents cheikhs Mozabites (CHEKHAB-ABUDAYA, 2018).

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

On peut citer quelques charniers de la cité de Ghardaïa : nécropole d'Ami Saïd, cimetière de Ba Aïssa Ou-Alouane, cimetière de Taoulaoualt, cimetière de Cheikh Mohammed ben Yahia (Baba Oul-Djema). Le saint vénéré devant lequel l'eau des puits montait jusqu'à l'orifice, lorsqu'il y menait boire ses troupeaux). Catacombe d'Oukba, cimetière de Cheikh baba Saad, charnier de Cheikh Ba Mohammed Ou Mansour. Le mausolée de Cheikh Bayou Ba Mimoun. Ils constituent une ceinture autour de la ville.

Les cimetières sont repartis au nombre des fractions à l'image des quartiers de la ville. Ils portent plutôt le nom d'un Cheikh éminent. C'est un vibrant hommage aux divers machaïkhs que chaque nécropole y compris sa mosquée porte le nom d'un Cheikh vénéré. Chaque charnier rappelle l'histoire et les œuvres d'un savant, d'un Cheikh ou de plusieurs, généralement l'histoire fortement lié à celle de la ville. C'est à l'occasion des fêtes de l'Aïd, de la fête du printemps et d'autres occasions que la population s'est rendue visite. Pendant les vendredis des semaines froides de l'hiver, que toute la ville rend hommage à ses morts en organisant la visite de tous les cimetières. Et la gestion de chaque cimetière était sous charge d'Achira. Un domaine inviolable, il forme un espace respectable. Chaque cimetière avait des Musallâ⁵ assez vaste, une plate-forme entourée d'un mur très bas, où, dans le mur, et en direction de la qibla.



Figure N° 2 : Quelques cimetières Mozabites à Ghardaïa

⁵ Le Muşalla est un oratoire modeste qui consiste sans doute le plus souvent en une simple aire de prière en plein air, comme on en voit encore dans le Mzab algérien.

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

I. 5 : La palmeraie à Ghardaïa

La palmeraie dont la taille est déterminée par les dimensions du système hydraulique mis en place pour les besoins de l'agriculture. Pour assurer la consommation des habitants du ksar, en profitant des différentes nappes qui existent, et de l'eau d'oued de Mzab. Le palmier est un arbre béni par la population de la ville. Ils cultivent aussi les jardins à l'intérieur des oasis. Les Mozabites en général partagent un proverbe pour s'exprimer la sacralité de cet arbre, « Tuer une brebis, c'est tuer une abeille ; tuer une abeille, c'est tuer un palmier, tuer un palmier, c'est tuer soixante-dix prophètes » (DELHEURE, 1986).

Les palmeraies sont le fruit d'un travail très dur des hommes Mozabites. Ce système est si rationnel qu'il a fait dire au géographe Jean Brunhes : ce ne sont pas des établissements humains qui valent seulement par l'effort réalisé et le degré relatif de production et de bien être obtenus en dépit des conditions naturelles, ce sont des établissements qui valent par leur perfection absolue. Ils représentent ce qu'on peut imaginer et réaliser de mieux comme culture d'oasis (CHEKHAB-ABUDAYA, 2018).

La palmeraie est organisée à partir de trois éléments principaux : le système de partage des eaux, l'espace végétalisé et l'habitat d'été. Ainsi, deux types d'espace se distinguent dans la palmeraie : l'espace résidentiel d'été (El Ghaba) et l'espace à vocation purement agricole. La propriété foncière dans la palmeraie du ksar est généralement privée (familiale). Dans l'espace résidentiel, elle est marquée physiquement par des enclos (murs de clôture).

La palmeraie est partagée en deux parties : une partie productive et une résidentielle. La palmeraie productive est un espace végétalisé où est pratiquée l'agriculture étagée (des palmiers, des arbres fruitiers, du blé...). Occupant environ la moitié de la palmeraie, elle constitue la partie la plus exposée à l'urbanisation (au mitage) du fait de sa mitoyenneté avec le Ksar de Ghardaïa (AUCAPITAINE, 1867). Quant à la partie résidentielle occasionnelle (El Ghaba), elle se trouve au-delà de la palmeraie productrice et se caractérise par la présence des résidences d'été entourées de jardins.

Les résidences secondaires des Mozabites sont aménagées pour la saison chaude (du début de mois de juin jusqu'à la fin du mois de septembre). Il s'agit de demeures éparpillées dans la palmeraie, construites avec les matériaux locaux comme la pierre qui permet de garder

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

la fraîcheur à l'intérieur de la maison. De plus, l'ombre des palmiers et des arbres adoucit le climat en été (ADAD, Med Chérif & AICHE, Messaoud, 2013).

Pour accompagner leurs installations temporaires dans la palmeraie, les Mozabites ont édifié un ensemble d'équipements à caractère socio-culturel, comme des écoles coraniques (medersa), des mosquées, des maisons de fêtes (hajba). Ces équipements permettent de transposer la vie sociale et culturelle temporellement du ksar vers la palmeraie, formant une continuité socio-spatiale. Ainsi, la société locale peut pratiquer son culte et reproduire ses traditions culturelles dans cet espace. La majorité de ces équipements se concentrent dans la palmeraie résidentielle, mis à part quelques medersas et mosquées qui se trouvent dans l'autre partie productive (CHEKHAB-ABUDAYA, 2018).

La particularité du système oasien Mozabite réside dans le caractère bivalent de la palmeraie. Outre sa fonction agricole, les mozabites s'y rendent en été où ils ont leurs résidences secondaires pendant les mois où la chaleur est insoutenable dans les Ksour. Sur les Oasis du Mzab la structuration spatiale de la palmeraie est le reflet de la structuration du Ksar. Les voies se ramifient suivant le même principe d'accès public-semi public-privé, pour conduire aux jardins privés, répartis entre les familles d'un même ksar (GERS, 1936).



Figure N° 3 : les oasis Mozabites à Ghardaïa

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

I. 6 : L'organisation sociale de ksar de Ghardaïa

• Conseil d'Aeyan

L'organisation sociale de la société Mozabite en tant que population berbère Zénète, ne différerait pas de celles des autres tribus berbères de l'Afrique du Nord. La famille (*Laylat*) forme la base de la hiérarchie institutionnelle au Mزاب. Elle est le lieu où se manifestent les premières formes de solidarité « la solidarité familiale ». Juste au-dessus de la famille hiérarchiquement nous avons « *Taddart* » qui veut dire la grande famille (*Taddart*) veut aussi dire la maison du ksar. Étant donné que la maison de la palmeraie est nommée *Axxam*, *Taddart* est l'ensemble des familles qui portent le même nom, et sont liées, de ce fait, par un lien de sang (CHERIFI, 2015, p. 235). Celle-ci est gérée par un conseil des familles, chapeauté par le grand (*Amuqqran n Taddart*) de *Taddart*, souvent le plus âgé et le plus influent. Une *Achira* est constitué de plusieurs familles, *Tuddart* (GUELIANE, 2019).

Certes tous ses membres se réclament d'un ancêtre commun, mais l'*Achira* est loin d'être une unité familiale de sang. Elle est plutôt une unité organisationnelle et sociale comme *Adrum* en Kabylie. Puisque, au-delà des liens de sang, les alliances et divers pactes sont à l'origine de sa formation. La « *Achira* » n'est pas seulement une unité sociale, mais c'est aussi l'unité administrative de base formant la ville. En effet, un ensemble de fractions forme une *Qabila* (confédération), et les *Qabilas* forment les *Arsh* et les *Saff* du ksar. Chaque *Achira* désigne un représentant, appelé « *Dhamman ou Amuqqran n Tæcirt* », ou garant, et le chef de la tribu est désigné parmi ces *Dhamman*, il est appelé le *Mokaqqem*, ou le représentant. Le chef du *Arch* est, quant à lui, désigné parmi ces *Mokaddem* à tour de rôle (CHERIFI, 2015, p. 235).

Le pouvoir n'était donc pas exclusif à une tribu sans une autre, il était circulaire, cela permettait entre autres d'éviter les conflits tribaux. Les *dhomman* de l'ensemble des fractions du ksar forment le Conseil des notables de la ville (*majliss al Aeyan*). Le Conseil des notables est chapeauté par un président élu, auquel sont adjoints un vice-président, un secrétaire et cinq autres membres. Le tout forme le bureau exécutif du Conseil des notables. Le conseil est financé par une caisse alimentée par les participations des *achira*. Une cotisation annuelle prise sur la caisse de gestion de la « *achira* ». Cette organisation existe avant l'arrivée des nouveaux éléments dans le Mزاب, aujourd'hui, le conseil d'Aeyan représente toutes les figures influentes, la société civile, le mouvement associatif.

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

• Conseil d'Azzaba de Ghardaïa

À côté de cette organisation, il y a une autre structure religieuse plus influente au Mزاب et à Ghardaïa. C'est le conseil d'Azzaba qui gère les affaires religieuses liées à la vie quotidienne de la population de Ghardaïa. La naissance de cette structure remonte aux premiers temps après la chute de l'imamat de Tihert. Les concepteurs de cette idée ont pensé de créer une structure religieuse qui s'appelle Halqa. Un cercle composé d'un grand maître et les élèves, autour de lui, le grand cheikh enseigne le droit et l'Aqida Ibadite et l'histoire de l'imamat revendiquée. Ainsi quelques leçons sur le droit musulman (PREVOST, 2012).

Une Halqa fondée au XI^e siècle par Abu Abdellah Mohammed Ben Bakr Ben Youcef El Fouroustaï Nefoussi⁶ à Oued-Righ, dans une place nommée (Ajlu) en 1018 (PREVOST, 2012). Il avait pour ambition d'améliorer cette situation et d'assurer l'instruction aux jeunes ibadites juste après la chute de l'Imamat de Tihert. En enseignant le Coran, la langue arabe et la tradition Ibadite en générale, en veillant à son application par la population. Cette Halqa prit de plus en plus de notoriété auprès de la population. Il se dégagea alors un comité de clercs qui prit le pouvoir et établit une organisation sociale correspondant à l'état du Kitmane, secret et qui devait garantir l'application de l'Ibadisme. Le conseil des notables gère d'autres comités subordonnés comme le comité d'Oumana et Imekras.

C'est ainsi qu'à Ghardaïa, s'instaura le comité des Azzaba, qui devait réglementer, avec l'aide des chefs de fractions. Tous les aspects de la vie des Mozabites, combinant ainsi l'aspect religieux comme autorité suprême. Ce conseil se compose d'un Cheikh de la Halqa, et d'autres membres qui occupent d'autres fonctions, comme la gestion de la mosquée. Et les responsables des écoles coraniques, ainsi que le muezzin de chaque mosquée. Ce conseil d'Azzaba a d'autres comités qui gèrent au sein de ksar, comme le comité des femmes Timsiridine. Les jeunes tolbas qui s'appellent Irouan, et un comité qui pris l'appellation d'Imsourdan. Le conseil d'Azzaba gère toutes les affaires liées à la communauté.

Le ksar de Ghardaïa représente le cœur de la vallée du Mزاب. Une capitale politique et économique à la fois, vu aussi l'importance de son marché quotidien depuis l'époque ancienne,

⁶ Le fondateur de la Halqa d'Azzaba, était un savant éminent originaire de Djebel Nefoussa, qui est le berceau de l'Ibadisme depuis son arrivée en Afrique du Nord. Il a élaboré des règles de gestion de ce comité, il a réussi aussi de créer des foyers de l'Ibadisme dans la vallée du Mزاب.

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

jusqu'à maintenant. Cette ville est gérée par des comités très influents comme le conseil d'Azzaba et ses affiliés, et le comité d'Aeyan et ses d'autres cellules. Le ksar de Ghardaïa possède des lieux sacrés et des places qui reflètent l'histoire millénaire de cette ville.

I. 7 : Période Française

En 1853, un accord de paix a été signé entre les Azzaba des sept ksour et les autorités françaises. Cet accord garantissait la protection des mozabites et de leurs convois commerciaux par les autorités coloniales, ainsi que le respect de leurs croyances et coutumes, et une autonomie de gestion. Les mozabites devaient en retour payer un impôt de 45 000 francs et réprimer les foyers de résistances si jamais elles venaient à éclater. Cet accord de protection n'a pas fait l'unanimité au Mzab, il éveilla des conflits internes entre ceux qui y étaient favorables et ceux qui ne l'étaient pas (AMAT, 1888). Quand en 30 novembre 1882 le Mzab fut annexé par le régime colonial, la situation devint plus complexe. 19 ans après le traité, une colonne militaire que commandait le général de la Tour d'Auvergne, hissa le drapeau de la France et soumis le Mzab à l'autorité de la France. Il ne s'agissait plus d'être pour ou contre, mais il s'agissait de contrer une menace réelle. Le traité de 1853 devint alors le principal argument des mozabites pour réclamer l'autonomie dont ils jouissaient auparavant (NIL ROBIN, 1884).

II. Ziara à Ghardaïa, un attachement aux traditions.

La société Mozabite classe ses priorités selon les exigences de plusieurs situations. Parfois alarmantes qui étaient très proche de menacer la continuité de la communauté croyante. En effet, ce classement est fait généralement par une unanimité entre les comités influents au sein de chaque ksar. On allait plus loin, que la société Mozabite prend son homogénéité à travers l'attachement à la doctrine Ibadite, ainsi que les sources culturelles inspirées des traditions anciennement implantées parmi la population Amazighe en Afrique du Nord.

L'implication des traditions dans cette société donne une dynamique à la création d'un tissu traditionnel dont l'objectif de voir un attachement. Une relation directe entre les membres de la même communauté religieuse. L'autorité religieuse dans chaque ksar Mozabite était l'avant-garde des traditions. La modification de quelques coutumes était le résultat de mouvement réformiste durant les années 1940 guidé par des figures emblématiques comme

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

(Cheikh Bayoud, Abi Yadzan...)⁷. Ce mouvement avait connu un ancrage dans le milieu Mozabite, il appelle à chaque fois à corriger et reformuler certaines pratiques qui ne correspondent pas aux règles de la religion musulmane. Le réformisme a touché le fond de cette société, aujourd'hui, certaines figures du Mzab ne tolèrent pas le parcours de ce mouvement qui a vraiment menacé l'existence de cette culture.

En effet, les traditions Mozabites font partie de l'identité collective de la communauté Ibadite. En ajoutant la cohésion et l'unité sociale sont garanties par beaucoup d'éléments, comme la langue Mozabite. Par les notions du territoire (Aylan, Tihert, Warġlan et d'autres places), ainsi que la doctrine Ibadite avec ses particularités et ses qualités. Des éléments divers qui assurent le maintien des traditions de la communauté Ibadite Mozabite.

Leurs efforts consistent à préserver la cohésion du groupe, de la doctrine et de la pentapole. C'est cette reconnaissance envers les ancêtres qui va garantir la conformité et la cohésion. Ici la tradition devient la garante de la conformité, et c'est dans ce sens qu'il faut saisir la notion de tradition chez les Mozabites. Il s'agit d'un lien permanent entre mozabite d'hier et mozabites d'aujourd'hui. Cette pratique ancestrale est un moyen de manifester cette reconnaissance, dessinant les lignes de conduite à tenir par tout mozabite. C'est un fort sentiment de loyauté qui contraint les mozabites à préserver leur unité, et par conséquent, les composantes de leur identité commune (SPIGA, 2010, p. 142)

II.1 : L'attachement à la terre

Les Mozabites ont des références historiques la gloire de la doctrine. La fondation de l'Imamat Rustumide de Tihert, le passé riche et glorieux de l'Ibadisme en Afrique du Nord (ZEROUKI, 1987). Le choix d'un territoire comme refuge est une persécution amère sur tous les Mozabites. La chute de l'Imamat, et le risque de disparition et le choix de la terre actuelle. Les Ibadites ont fait d'eux une communauté sévère et glorieuse des actes et faits honorables, construisant ensemble l'identité Mozabite Ibadite (ADDOUN, 1977).

Cette Chebka devient par la suite (nation, Aylan), la partie, mené vers l'énergie de construire et fortifier ce territoire. Ces éléments tirés de l'histoire anciennes d'une destinée,

⁷ Les leaders du mouvement Islahiste depuis les années 1930-1940, ils étaient des personnages éminents, très influencés par les idées réformistes de l'Orient. Ils guidaient les réformes au sein de la société Mozabite (fondation des écoles, apprentissage du coran...) (MERAD, 1967).

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

exaltent le sentiment de fierté qui incite à reproduire le parcours, à maintenir une conduite (FEKHAR, 2006). Dans le respect de l'Ibadisme qui est à la fois ciment et pivot autour duquel s'articulent tous les autres éléments. L'identité du groupe s'en trouve renforcée du moment qu'elle peut se mouvoir dans une organisation sociale particulière (BENYOUB, 1890).

La société Mozabite depuis sa formation dans la région de Chebka vivait d'une façon autonome hors l'influence de pouvoir central avant et après l'arrivée des groupes Ibadites à la région. Le temps des Turcs, une amende est payée à la régence d'Alger. La gestion des affaires quotidiennes, et l'assurance d'une cohésion sociale était le travail des comités d'Azzaba et Aeyan. Le travail collectif vise premièrement la préservation du tissu au sein de la société. Faire une fermeture sociale et idéologique contre les menaces venues de l'extérieur, un groupe ethnique et minoritaire fera le possible pour s'adapter.

La stabilité de la communauté depuis des siècles avant et après la période coloniale rentre dans le souci partagé entre par les décideurs de cette société. A chaque fois qu'il y a une menace, c'est toute une société qui revendique le droit à l'existence en tant que tel, loin d'une influence étrangère. La culture des traditions inspirées des traditions Amazighes et l'Aqida Ibadite (CUPERLY, 1984). Deux piliers de la culture Mozabites qui marchent en cohésion durant des siècles. Sur l'ensemble des ksars, on trouve les mêmes traditions religieuses et coutumières. La différence c'est l'application de quelques rituels liés à la nature des lieux et les places visitées durant les fêtes.

La tradition devient le garant de la cohésion et la continuité de ce groupe social homogène. Qui essaye depuis toujours de renforcer les liens de solidarités entre les membres de la communauté à travers toutes les cités Mozabites. Cette société réserve un grand respect aux anciennes figures de la doctrine et la société. Une considération à l'égard de toutes les personnes qui ont contribué à l'émergence et à la préservation de la tradition Ibadite. Une culture de reconnaissance envers l'héritage sacré de la communauté. La tradition au Mzab c'est locomotif vers une préservation d'un patrimoine sociale. Tous les Mozabites de la région gardent des liens directs avec leurs aînés, qui deviennent un attachement à la culture et les traditions sur l'ensemble des cités Mozabites.

Parmi les liens qui unissent les Mozabites : le respect des ancêtres comme fondateurs d'une cité, d'un groupe, d'une mosquée. L'obligation d'honorer leurs efforts versés durant leur

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

vie, sans lesquels, le groupe n'existerait pas à l'origine. Glorifier leurs efforts qui consiste à préserver la cohésion du groupe Ibadite, de la doctrine et de la pentapole (cités Mozabites). C'est à travers cette reconnaissance envers les ancêtres qui va garantir la conformité et la cohésion. Ici la tradition devient la garante de la conformité, et c'est dans ce sens qu'il faut saisir la notion de tradition chez les mozabites. Il s'agit d'un lien permanent entre Mozabite d'hier et Mozabites d'aujourd'hui (BOURDIEU, 1958). Sa pratique est un moyen de manifester cette reconnaissance, dessinant les lignes de conduite à tenir par tout Mozabite (ADAD, Med Chérif & AICHE, Messaoud, 2013). C'est un fort sentiment de loyauté qui contraint les Mozabites à préserver leur unité, et par conséquent, les composantes de leur identité commune.

En ajoutant dans la même trace de l'idée, au sein de la société Mozabite. Il y a un attachement à la symbolique des faits, qui se regroupe autour des éléments communs qui sont des piliers de base dans leur vie. La doctrine et la culture locale ont été l'origine de cette production sociale et symbolique d'une base solide. Visant dès le départ à la préservation et la cohérence au sein des groupes sociaux au sein de chaque cité Ibadite. Le système social s'est toujours recomposé afin de garder l'équilibre, de sauver la doctrine et d'adapter les conduites (ADAD, Med Chérif & AICHE, Messaoud, 2013). Ce contexte va aider l'individu Mozabite à élaborer une image de soi et aussi de la société suivant ce système de références symboliques religieux. Ce recours à la référence religieuse chez les Ibadites est un fait d'un ancrage historique. Il y a une transmission de culture chez les Mozabites, à travers l'organisation des traditions (SPIGA, 2010).

II : 2 : Les festivités dans le ksar de Ghardaïa

Le ksar de Ghardaïa comme toutes les cités de la vallée, exerce une culture des traditions qui remontent à une époque très ancienne. Qui sont programmées et organisées généralement par une instruction de conseil d'Azzaba qui s'occupe de gérer cette affaire. C'est toute une population qui va venir le jour de l'organisation de l'évènement. Il y a des traditions comme Achoura, le jour de la naissance du prophète, la nuit de 27 de ramadhan. Les deux fêtes de l'Aïd, le premier jour de calendrier musulman. Un ensemble des traditions implantées depuis des siècles dans cette société musulmane Ibadite.

La touche de la doctrine marque sa présence dans chaque déroulement de la fête, de la coutume. La mosquée Ibadite était la place sacrée et préférée qui accueille la population le jour

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

d'une fête religieuse. La récitation du coran est un devoir, une obligation à tous les présents. Avec quelques leçons religieuses sur divers sujet (tradition de prophète, Aqida Ibadite, des récits sur la vie des prophètes). Les membres d'Azzaba vont marquer ce commencement par une présence spirituelle et sacrée, vu l'importance de la place occupée par les membres au sein de ksar de Ghardaïa.

Parmi d'autres traditions qui existent dans le ksar, on trouve généralement des coutumes saisonnières et quotidiennes pratiquées à Ghardaïa par la population, sous le contrôle de conseil d'Azzaba. Parmi les coutumes on cite la fête de mariage, la naissance d'un enfant, la fête de circoncision (GOICHON A.-M. , 1927, p. 30). On ajoute la fête la plus célèbre c'est l'Aïd Ziara, un évènement qui commencera le mois de mars. Selon la programmation donnée par le conseil d'Azzaba. Il y a aussi des visites qui sont en cours de l'année, s'effectuées chaque jour, durant les occasions par la population de cette cité (DELHEURE, 1986).

Cette opération débutera le matin qui continuera jusqu'à le lever de soleil. Toute la population de la ville de Ghardaïa participe à cette fête. Les membres d'Azzaba donnent leur accord pour commencer cette cérémonie. Les membres de comité d'Irouan récitent le coran, ils étaient derniers les membres d'Azzaba qui président toujours l'évènement. Ce conseil prend en charge l'organisation de la fête de Ziara aux tombeaux, et aux divers mausolées qui existent à l'extérieur de Ksar de Ghardaïa.

La foule se rencontre dans un air vaste, une place publique, dans une mosquée, ramène avec elle des repas (nourriture, dattes, lait). Avec la présence des enfants, filles, bébés. Les membres d'Azzaba et Rouant récitent quelques sourates de coran, souhaiter la sérénité à la population de la ville. Le soir, un groupe prononce quelques versets de coran, espérer de dieu des belles journées, pleines de la santé et de la réussite, souhaiter une année riche, la récolte soit prospère et florissante pour tous les habitants de ksar.

L'organisation de la fête, selon les récits des habitants, il est lié premièrement à l'agriculture. Ils choisissent une journée de repos, ou le lundi de mois de mars. Une relation entre la nature et la cérémonie. Pour y avoir une bonne récolte durant l'été, l'évènement de la visite sera une occasion de souhaiter la richesse et l'eau. Ils offrent la nourriture pour les présents. Donner les repas aux autres, c'est un souhait pour trouver le calme durant l'année agricole. Puisqu'elle est très connue de sa pauvreté de sol et de l'eau.

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

Le déroulement de la cérémonie, était d'une manière générale identique comme toutes les cités du Mزاب. Présenter devant la place de rencontre, aller vers un mausolée d'un Cheikh Ibadite, un fondateur d'une Halqa. Un savant très connu, récitant le coran, raconter ses histoires, ses miracles. Enseigner aux futures générations l'histoire et les sacrifices des savants pour le maintien de la doctrine Ibadite durant leur existence.

La foule commence l'opération de visiter les places des cheikhs éminents de la ville de Ghardaïa, on cite : des cimetières (ils sont localisés à l'extérieur de la cité). Ils sont nombreux, ils se trouvent généralement hors des villes du Mزاب mais organisés par elles et en fonction d'elles. Le cimetière est un espace intégré constituant une réelle ville des morts. La superficie est importante et contient des aires de prière mortuaire. Reliés de bâtisses ouvertes à l'air libre, servant de lieu d'adoration de lecture du Coran en particulier en période d'hiver. Durant laquelle une rotation pour l'accomplissement de ces rituels et la desserte des offrandes sont institués. Sur ces aires chaque quartier du cimetière porte le nom d'une célébrité religieuse ou sociale en générale qui y est enterrée). Des mausolées qui portent le nom des personnalités qui ont marqué l'histoire de la ville et de la gloire de l'Ibadisme.

II. 3 : Un aperçu sur les places visitées

On cite quelques lieux visités par la population de la ville de Ghardaïa : nécropole d'Ami Saïd, catacombe de Ba Aïssa Ou-Alouane, charnier de Taoulaoualt, crypte de Cheikh Mohammed Ben Yahia (Baba Oul-Djema), cimetière d'Okba, nécropole de Cheikh Baba Saad, cimetière de Cheikh Ba Mohammed Ou Mansour, mausolée de Cheikh Bayou Ba Mimoun. Le jour de Ziara, chaque groupe occupe de visiter tous les endroits cités, devant le tombeau d'un Cheikh récitent le coran, commémorent l'évènement, raconter aux présents les bienfaits et bienfaisance de défunt. Chaque personne s'il connaît quelques récits sur les personnes, doit y raconter aux présents⁸. Les tombeaux et les cimetières pour les Mozabites une ligne très sacrée. L'attachement aux anciens est une continuité assurée de leur tradition et de leur coutume. Chaque place représente à la fois un fondement politique et religieux, chaque membre de la communauté doit verser ses efforts à l'amélioration et à la préservation de la doctrine.

⁸ Les discussions entre présents autour de l'histoire des lieux visités. Parmi les présents, il y a qui savent par cœur toutes les histoires liées aux différentes places. C'est une occasion de transmettre les informations d'une génération à une autre. La Ziara est une opportunité à profiter pour la transmission de toutes les informations nécessaires.

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

Parmi les places, on peut trouver quelques personnages qui étaient des fondateurs, ou membres de la Halqa d'Azzaba. La visite des cimetières et des mausolées des personnages sacrés par la population est un devoir. Un hommage vibrant rendu par les présents aux morts. La présence d'Azzaba, c'est pour donner le charme à l'évènement. Et qui reflètent la forte liaison qui regroupe les morts et les vivants. Le jour de l'évènement chaque personne présente ramène avec un repas (Maeruf), composé de lait. Des dattes destinées à nourrir les participants, et la baraka seront toujours présentes dans toute la place de l'évènement.

II. 4 : La tradition de la Ziara dans les écrits français

On doit souligner que le terme de la Ziara désigne uniquement la fête du printemps célébrée le mois de mars, il existe aussi des Ziara, des pèlerinages durant l'année aux divers lieux à travers la ville de Ghardaïa. Parmi les places, il y a des rochers, sans oublier la présentation de rocher dans la mythologie Amazighe. Comme une place de résidence des génies protecteurs, d'une considérable force. À Ghardaïa cette pratique est très répandue. Les chercheurs français ont beaucoup parlé sur cette tradition, en donnant des détails importants sur les causes principales de l'acte, et les différentes pratiques rituelles exercées à chaque fois la Ziara est faite.

On voit en assez grand nombre, autour de Ghardaïa, de petits monuments blanchis à la chaux, simples coupoles avec un ornement dressé aux quatre coins. Ce ne sont pas nécessairement des tombes, mais souvent l'équivalent d'une stèle commémorative, l'endroit où un cheikh vénéré aimait prier. Les femmes viennent quelquefois y brûler de petits cierges et des parfums, mais cette pratique est rare (GOICHON A.-M. , 1927, p. 245). C'est la vénération des Cheikhs éminents, une sacralité autour des saints. Qui ont vécu depuis des siècles, dans cette terre pauvre, consacrent leur vie, leur richesse à la maintenance de la doctrine et de la culture Ibadite, fortement ancrée. Cette fête est une occasion pour la reconnaissance aux morts, aux saints (MASQUERAY, 1886).

À Ghardaïa, il existe des visites individuelles tous les jours aux différentes places sacrées de ksar. Ce sont les femmes qui se rendent généralement pour demander le pardon suite à une faute commise. L'obligation d'avoir une clémence passera par la visite des places, où un endroit sacré par la communauté. Peut-être un cimetière, un mausolée d'un Cheikh Ibadite, un cimetière d'une femme (GOICHON A.-M. , 1927). Tout dépend les cas, ou les fautes commises

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

par les femmes. À côté des visites quotidiennes, il existe des visites occasionnelles (le jour des fêtes religieuses, Achoura, fête de l'Aïd, Mawlid de prophète). Le jour de l'évènement, une seule action tolérante c'est la récitation du coran. C'est strictement interdire de demander au saint d'avoir une bénédiction, pardon, la protection.

« Durant la fête d'Achoura les Mozabites depuis le matin pris le chemin vers une destination qui est connue déjà, les tombes et les mausolées de leurs cheikhs. Le pèlerinage des hommes présente une étrange cérémonie qu'ils tiennent secrète avec un soin extrême. Le matin de la Ziara, on les voit partir armés de bâtons pour visiter les tombes et les maqâms de leurs cheikhs. Où l'on rappelle en quelques mots les grandes et bonnes actions de ceux-ci. Soi-disant, c'est une simple canne qu'ils tiennent à la main, un authentique bâton du pèlerin pour grimper sur les escarpements rocheux ; ou une longue faucille, menjel, qu'ils portent en effet souvent à la main, surtout à l'oasis, et dont les emplois sont multiples. À chaque station pieuse, ils s'en servent pour tuer tous les scorpions et tous les cancrelats qu'ils aperçoivent comme ils le font, à vrai dire, fréquemment affectant d'agir par hasard, tout en les traitant de hârej eddîn, « sorti de la religion ». On se souvient que hârej est le qualificatif dont s'est servi 'Ali pour désigner les rebelles « sortis » de son commandement, d'où le nom de Kharidjites, khârijiya, donné à leur secte. Or l'injure, dans leur bouche, s'adresse à Ali, et le massacre des cafards et scorpions le vise, car les Mozabites craignent qu'il revienne sur terre caché sous cette forme » (GOICHON A.-M. , 1931, pp. 76-77)

« C'est la Ziyara. Le samedi qui précède, douze Tolba (les membres d'Azzaba) annoncent la fête pour le lundi, car Mohammed a été circoncis un lundi, l'âge de deux ans ; ou mieux on a fait alors pour lui la fête d'usage, car il était né circoncis. Le lundi de bonne heure, les hommes prient la mosquée, les enfants attendant dans le couloir d'entre ou devant les réserves d'eau des ablutions. Puis tous vont aux cimetières, visitent les tombes de leurs saints et les monuments commémoratifs disséminés sur les rochers, la statue élevée dans l'Oued : c'est la visite, Ziyara. À chaque station, ils distribuent du pain et des dattes, et pendant le parcours ne cessent de réciter le Coran. Rentrés chez eux, ils se reposent un instant, prennent le caf, puis revêtent leurs habits de cérémonie et tous, grands et petits, se rendent au lit de l'Oued, pour y partager un Masurf de pain, de dattes et de petit-lait. Ils en prennent une petite quantité et en distribuent la plus grande part. Les Arabes sont les bénéficiaires attirés de ces festins de charité » (GOICHON A.-M. , 1927, p. 161).

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

II. 5 : L'acte de la Ziara

Dans les récits Ibadites du moyen-âge, on trouve un ensemble des textes qui parlent des divers Cheikhs pieux. En mentionnant aussi leurs pouvoirs, et leurs Karamat et leurs ascétismes. Aujourd'hui, chaque place visitée dans le ksar, était à l'époque une résidence d'un Cheikh, place emblématique. Une place qui était un objet par un Cheikh, elle devient un lieu symbolique. Sont des places bénisses, tous les citoyens préfèrent de se déplacer pour avoir la baraka d'un Cheikh, et souhaiter Dieu. La Ziara quotidienne et annuelle, chaque citoyen Mozabite peut visiter les lieux cités (tombes, mausolées). Mais, il y a des conditions qui organisent cette visite, interdiction d'enflammer les bougies en face les tombeaux, et les mausolées. Le visiteur récite quelques sourates, espérer de dieu d'avoir la santé et la tolérance des morts, et puis, il quitte directement le lieu. Cette visite était toujours présente durant les fêtes religieuses (Moharram, Achoura, naissance du prophète, Aïd). Le jour de l'Aïd, les habitants après-midi sortent de la ville, font le tour des cimetières en psalmodiant des verstes du coran et rendent hommages aux morts.

Les causes de la Ziara individuelle n'ont pas les mêmes chez toutes les personnes. La nécessité de visiter entre dans la formation de l'Aqida Ibadite qui appelle toujours au renforcement des liens avec les morts (CUPERLY, 1984). Il y a aussi quelques arguments, une femme qui n'a pas d'enfant, souhaite d'avoir dans sa vie un garçon. Elle rend visite aux différentes places choisit par elle. Puis, elle demande devant le tombeau d'un Cheikh une possibilité de voir un garçon pour être heureuse, et éviter le risque de divorce. Elle présente avec un repas qui s'appelle généralement Maeruf destiné pour satisfaire les forces invisibles. La nourriture est un signe de vie et de continuité. C'est à travers ce repas, la femme peut espérer un jour d'avoir un enfant qui complétera sa vie conjugale avec sa famille (GERS, 1936).

La visite pieuse (Ziara) reste une pratique permanente que ce soit lors des fêtes religieuses ou quotidienne. Ce qui montre l'attachement de ces habitants à la tradition, une fidélité aux personnages religieux à Ghardaïa. En revanche, les représentations collectives de ces visites et les pratiques qui les accompagnent, prennent plusieurs formes et font l'objet de lectures différentes articulées à l'appartenance sociale, le sexe, l'âge de ceux qui se consacrent à ces Ziara. Les différentes formes de sociabilités existantes au sein du sanctuaire permettent le renouvellement des liens sociaux entre les différents groupes. Qui fréquentent ce lieu saint

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

comme elles renouvellent à chaque fois le rapport avec les places visitées en question. Le lien qui regroupe les Mozabites autour de l'histoire et de l'actualité, d'un autre côté, faire un devoir symbolique envers toute personne emblème au sein de la cité de Ghardaïa. Chaque individu porte depuis la première journée de la fête de se mobiliser à la faveur de cette opération. Qui vise le renforcement des liens entre les morts et les vivants, ses derniers vont continuer le chemin de l'édifice d'une civilisation mozabite Ibadite. La Ziara aux cimetières durant la fête de la Ziara, c'est une rencontre entre l'espace des vivants et celui des morts. Et ainsi la rencontre entre les deux temps le passé et celui du présent, et aussi celui du présent et celui du futur. Car se rappeler la mort, c'est se rappeler le sort final le retour à la terre, retour aux origines. Chaque cimetière dans la ville rappelle l'un de ses moments.

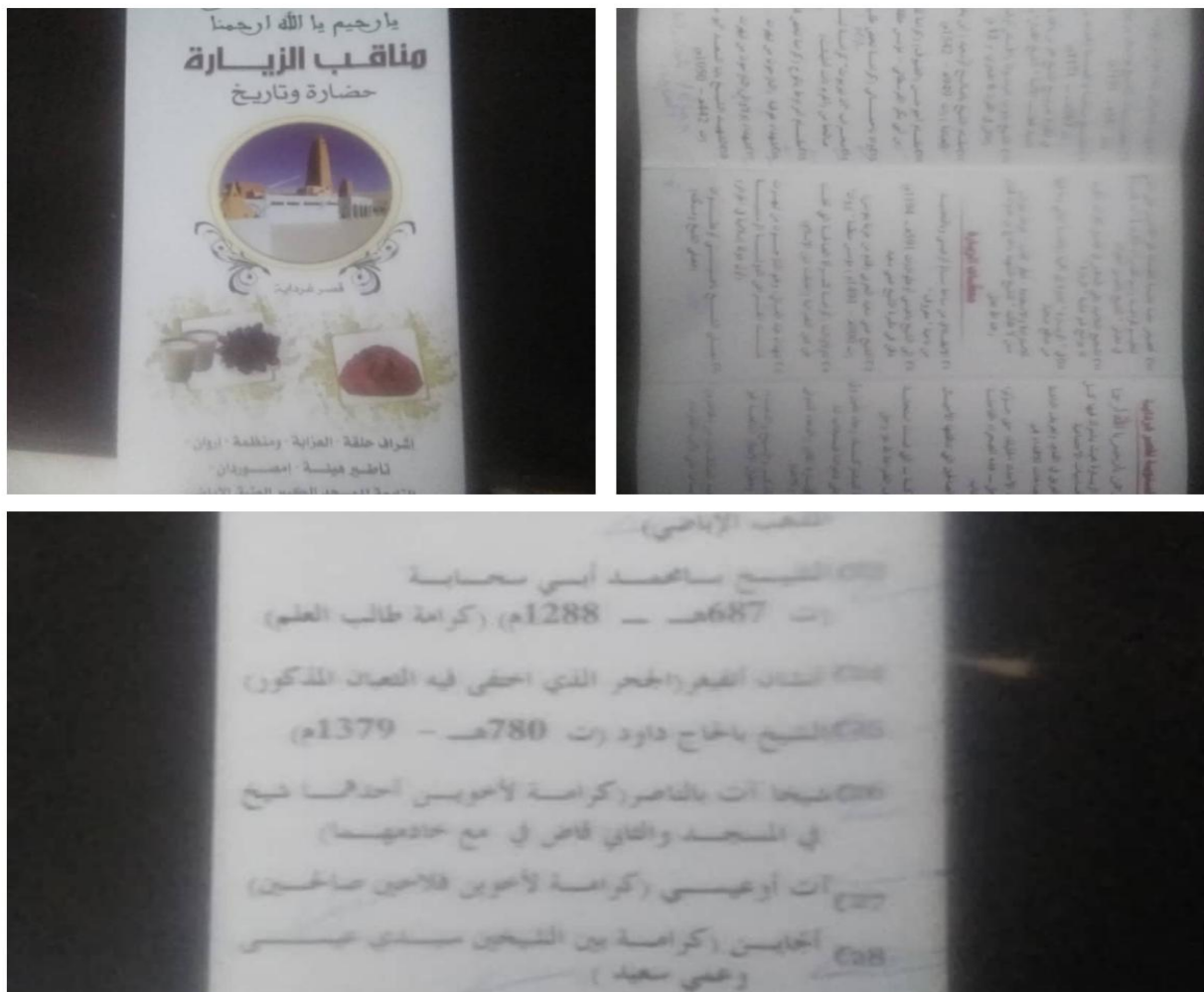


Figure N° 4 : le programme de la Ziara

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

II. 6 : La Ziara et le Maæruf

Le conseil d'Azzaba célèbre le jour de lundi de mois de mars. Un groupe des personnes visitent quelques places historiques. D'une grande réputation entre eux les savants, les oulémas, les Machaikh. Un membre d'Azzaba s'occupe de raconter les histoires des personnages pieux aux enfants pour apprendre leurs histoires. Il réanime l'esprit chez les enfants. Le jour de la Ziara, il y a le waqf, toute personne désignée, amènera avec lui la nourriture pour la distribuer aux participants. Tous les présents vont se rassembler dans une place pour manger les dattes, boires l'eau, et le lait. Ils visitent les cimetières, les mosquées, ils récitent (الحمد لله و الشكر لله ما) (خاب عبد قصد موله). La Ziara son objectif c'est la commémoration, donne à l'homme la réflexion sur la mort et le paradis.

Un autre témoignage de Masqueray sur la fête de Ziara, il l'appelé la fête des morts, il dit :

« Le Mezâb a gardé la Fête des Morts. Ses tombeaux élevés au-dessus du sol, bâtis et alignés comme des monuments mégalithiques, sont encore couverts de bouteilles d'argile qui reçoivent parfois des libations funéraires en dépit de l'islamisme. Les saints, protecteurs de leurs fidèles, occupent au milieu du cimetière une place élevée. C'est là que le peuple se réunit à certains jours avec ses clercs. Des négresses apportent sur leurs têtes des plateaux de bois chargés de farine et de viande. Les clercs assis en cercle psalmodient. Le repas qui suit les chants, pris en silence, est un véritable banquet funèbre (MASQUERAY, 1886, p. 37)

Il y a aussi d'autres visites, on cite, selon les témoignages de A-M Goichon, elle dit à propos d'une visite « On y vénère un wali qui habite à l'intérieur et que l'on entend tapoter les parois. Lorsqu'une femme vient l'invoquer, le journalier qui puise doit s'arrêter et laisser reposer l'eau. La cliente du saint jette dans le puits une saucisse, kurdâsa, de la menthe et de la dsisa. Un moment après, « elle prie Dieu de voir », et se penche : elle voit l'eau encore frissonnante, puis calme et enfin « dure comme une glace », alors parait une main qui tape sur cette surface sans faire osciller les bords. C'est la main du Wali, qui va essayer d'arranger le mariage en priant Dieu. Mais comment savoir s'il sera exaucé ? La femme se retire dans une cabane en terre proche du puits. Là, elle se peigne et fait une fumigation avec du parfum posé

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

dans une écuelle, gorfiya. On lui tire la bonne aventure avec le plomb fondu, iderbu l-hfif. Enfin elle sort, pose trois maglûga sur une pierre plate, mâdûn, qui se trouve près du puits, à la croisée de deux ruelles. Cachée derrière l'angle d'un des murs, elle guette le passant qui ramassera les galettes. Si c'est une femme, elle ne dit mot, et ne fait que murmurer tout bas : Yâ Rebbi, yâ Rebbi, bien tristement, car la réponse attendue est négative. Si c'est un homme, la prière est exaucée... joie, battement de mains, cris : « Je me marierai, je me marierai » (GOICHON A.-M. , 1931, p. 115)

« Les Maeruf en l'honneur des Cheikhs se font soit à la suite d'une promesse, comme on met un ex-voto dans les chapelles de chez nous, soit par obéissance à la coutume. Ainsi ne se passe-t-il pas d'année où l'on n'offre une chamelle en Maruf, la qabba de Sîdi Bû Gedma. Un autre a un fort parfum de paganisme. Il est offert sur le barrage de l'oued, en amont de Ghardaïa. En l'honneur de qui ? De la rivière, est-on tenté de répondre. On ne sait quand, un marabout dont on a oublié le nom a dit que la rivière casserait le barrage si on laissait passer une année sans offrir là un Maeruf. En effet, une sorte de niche est ménagée dans le barrage, on y fait brûler de l'huile et des taches de sang sont visibles. Un certain nombre de pratiques sont placées sous la sauvegarde de quelque pieux personnage, réel ou imaginaire, afin de faire figure de pèlerinage. Mais cela n'arrive pas à innocenter le mélange puéril et parfois malpropre des remèdes de bonne femme avec les rabâchages de la magie sympathique. Mamma Slimane sévit de toutes ses forces contre ces coutumes, mais les femmes dissimulent et ne sont qu'apparemment soumises sur ce point. Elles vont, par exemple, sur le kêf, au petit trou de rocher « habité » par Lalla Tugrift. On jette de la menthe dans le trou, et on verse de l'eau, beaucoup d'eau. Puis on offre un « beau » Maeruf, de melon, de cacahuètes, de maghlûga ou toute autre friandise choisie. Et enfin, on consulte les augures du lieu, idiru fih l-gur'a : la jeune fille ou la veuve intéressée se met la bouche toute contre le trou et demande un mari. » (GOICHON A.-M. , 1931, p. 113)

III. Présentation des lieux visités

III. 1 : Tombeau de Cheikh Ba-Aïssa-Ou-Alouan :

La tombe de ce vénéré est très respectueux dans la ville de Ghardaïa, qui est situé dans le cimetière d'Ami Saïd El Djerbi. Ce tombeau existe avant l'élaboration de l'espace actuel

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

pour servir à enterrer les morts de la ville de Ghardaïa, qui porte le nom d'Ami Saïd El Djerbi. Il fut enterré dans ce lieu, car, durant sa vie, il dressait sa tente dans cette place pour donner des leçons aux enfants de la vallée du Mزاب. Ce lieu était toujours symbolique jusqu'actuellement par les habitants de la ville de Ghardaïa.

Toutes les versions historiques qui parlent de ce valeureux homme, vit dans la moitié de V^e de H de (448h, 1153, mort en 1194), originaire de Saquia El Hamra. À son époque Oued Mزاب était habité par les groupes de la doctrine Mutazilite. Des cimetières à Mélika et Al-Atteuf sont témoins de cette implantation de la doctrine dans la vallée du Mزاب. Il était venu de l'Est, mais personne ne sait la place exacte. Cheikh Mohammed ben Youcef Atfeyech dit que les premiers habitants de Ghardaïa étaient le Cheikh baba Oul-Djemma et son serviteur, et le Cheikh baba Au-Aïssa Ou-Alouan venus tous de l'Est, et l'ancêtre des Oulad Younes et se maria avec la fille de Cheikh Baba-Oul-Djemma, et les quatre personnes qui s'installaient à Ghardaïa.

Les versions locales disent que le Cheikh se maria avec la fille de Cheikh Youcef Ben Yennum, l'ancêtre fondateur de fraction des Oulad Khefyan, et le Cheikh baba Oul-Djemma se maria avec l'autre fille de même Cheikh. Il avait un puits qui porte le nom de (Lou-Bira), depuis son installation à Ghardaïa, il creusait ce puits, qui sera le premier puits dans le ksar, personne n'a réussi de creuser un bure. À partir de cette date le puits de cheikh porte le nom de (Lou-Bira).

Selon les versions populaires (légendes), la fondation de la ville Ghardaïa était sous le temps de deux Cheikhs (Baba Oul-Djemma et Ba-Aïssa Ou-Alouan, au milieu de cinquième H. Ils fondaient les premières bases de la ville et la première mosquée au milieu de ksar. Son tombeau est dans le cimetière de Cheikh Ami Saïd. Il y a un charnier qui porte son (cimetière de Cheikh Ba-Aïssa Ou-Alouan). Il était sa première résidence, où, il avait mis sa tente qui était à côté de l'ancienne mosquée. Cette version reflète la présence des mythes dans la formation des villes, ce récit est tout simplement imaginaire.

Les origines de ce saint selon les versions locales, il était venu de l'Est, certains disent du Maroc où de Tihert. Il s'est considéré comme l'un des fondateurs de la ville de Ghardaïa en 1053, avec Mohammed Ben Yahia. Ils étaient ensemble durant le XI^e. Ba-Aïssa consacra sa vie

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

à l'enseignement et le partage de savoir avec la population locale. Il participait à l'adoption des groupes locaux le rite Ibadite.



Figure N° 5 : le tombeau de cheikh Ba-Aissa Ou-Alouan

III.2 : Cimetière d'Ami Saïd :

Lors de la Ziara, les habitants de ksar de Ghardaïa visitent le tombeau et la nécropole qui porte le nom d'Ami Saïd El Djerbi (arrivé en 1450/854). Un personnage très vénéré par l'ensemble de la population Mozabite. Il est originaire d'île de Djerba en Tunisie. L'un des promoteurs et réanimateur de la doctrine Ibadite à travers le Mzab. Avant son installation dans le Mzab, son père était un grand savant Ibadite. Un jour il recevait une délégation Mozabite, elle avait sollicité le Cheikh de désigner l'un de ses élèves pour partir avec eux. Afin de réanimer le savoir et de sauver la doctrine dans la région. Le choix de père de l'étudiant fut tombé sur lui. Donc Ami Saïd fut désigné par son père dont la mission de réanimation de

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

l'enseignement dans la vallée du Mzab. Le cimetière d'Ami Saïd disposa aussi un M'calla qui situé au Nord-Ouest de la ville de Ghardaïa. Cet endroit était le centre de l'enseignement de cheikh aux enfants Mozabites. Il avait pris comme résidence. Ce M'calla c'est le lieu de la réunion de conseil Ami Saïd El-Djerbi qui regroupe tous les représentants conseils d'Azzaba des villes Mozabites.

L'histoire de son arrivé au Mzab, la région était dans le besoin de savoir et de connaissance. Toutes les cités Mozabites avaient un manque énorme de savoir. Elles étaient vraiment dans le besoin d'un savant dans les affaires juridiques urgentes et pour accélérer la promotion de savoir au Mzab. Plus de 40 personnes Mozabites se déplaçaient vers Djerba (Tunisie). Car la région de Djerba était florissante de savoir, un berceau des oulémas Ibadites durant des siècles (l'existence des cercles de savoirs, la compétence de la doctrine et son apogée). Ils cherchaient quelqu'un qui sera le prometteur de savoir religieux chez eux. A Djerba il y a un grand Cheikh qui s'appelait Cheikh Ali, était un enseignant, savant, ses enfants aussi. Ils tombaient à Djerba, restaient 3 jours sous l'hospitalité de Cheikh Ali pour se reposer de long trajet. Après trois de la réception, le groupe exposa ses soucis au Cheikh, ils lui disaient : notre région avait besoin d'un savant pour réanimer le savoir religieux et de nous sauver de l'ignorance par sa compétence. Les présents au conseil, procuraient au Cheikh de choisir une personne savante qui marcha avec le groupe Mozabite. Le Cheikh avait 7 enfants, 6 mariés, le 7 c'est Ami Saïd, un type de 18 ans. Après une longue discussion, le choix tomba sur Ami Saïd pour y aller au Mzab. Le groupe quitta Djerba pour rejoindre le Mzab. L'info arriva à la vallée de l'approchement du groupe. Une foule s'attendait sur le sommet de la montagne (Ajenna n Uwrir) pour voir le Cheikh. Les cinq ksars voulaient recevoir le Cheikh pour être un honneur d'héberger un savant venu de Djerba. Il leurs disait : pas besoin de s'abattre, on fera une concurrence entre les 5 ksars. L'homme qui gagnait, j'allais directement avec lui sans discussion. Chaque ksar choisit un élément qui va participer au jeu, le jeu commença, l'élément premier qui arriva à la fin celui le vainqueur, à la fin du jeu, c'est le ksar de Ghardaïa qui reçoit l'honneur de recevoir le Cheikh.

Il s'installa dans le Mzab, plus exactement Ksar de Ghardaïa. Il commençait d'enseigner aux élèves toutes les sciences, car, il était un pôle très cultivé. Il fondait le comité d'Irouan qui fonctionne jusqu'à maintenant. Il travaillait durant sa vie à augmenter et propager et conserver la doctrine Ibadite. Il était l'un des fondateurs d'Azzaba dans la vallée du Mzab. Il chargeait à

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

régler et diriger la communauté Ibadite. Un savant éminent de son époque. Était le concepteur des vêtements d'Irouan (Ahuli), il mourait en 900h). Il lassait des enfants très savants comme lui, le Cheikh Salah Ben Saïd, connu (Besalah Ou-Saïd), et l'autre fils de Cheikh, le Cheikh Amrou Ben Saïd El-Djerbi. Et aussi le Cheikh Baba Salah ben Salah, l'un des descendants de Cheikh d'Ami Saïd. Lors de la fête de Ziara, les participants vont visiter son tombeau et sa petite mosquée qui existe juste à l'intérieur de cimetière. Vers la fin de la fête, les étudiants vont se rassembler dans le M'calla d'Ami Saïd, récités le coran sous la direction et la surveillance de conseil d'Azzaba.

« Dans ce cimetière qui est plus important de Ghardaïa (charnier d'Ami Saïd El Djerbi) se trouve une petite mosquée dans laquelle est enterré le saint. Deux fois par an, au printemps, et en été, on y distribue des aliments provenant des biens habous et de l'aumône. Au VIII^e siècle, l'étude avait été complètement délaissée au Mzab. Les habitants décidèrent de s'adresser à leurs frères de Djerba pour leur demander de leur envoyer un lettré qui répandrait l'instruction chez eux. Il se trouva qu'à Djerba Saïd ben Ali El-Khir, très connu par sa science, avait plusieurs enfants également instruits. Il leur demanda lequel voudrait se charger de cette mission. Ce fut Ammi Saïd qui l'obtient. Son père le bénit et Ammi Saïd qui avait posé son burnous à terre voulu le revêtir après la bénédiction, mais il le trouva si lourd qu'il ne put le soulever. Ce fut son père qui le lui mit sur le dos. Arrivé au Mzab, tous se disputaient l'honneur de le recevoir. Il décida alors que chaque ville désignerait un champion, que tous réunis viendraient à lui en courant et que le premier arrivé serait celui dont la ville le recevrait. La course commença et le champion de Ghardaïa voyant qu'il allait être devancé, lança son bâton qui arriva sur le cheikh. Celui-ci décida de le considérer comme vainqueur et s'installa à Ghardaïa » (DARAND, 1919, p. 94)

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA



Figure N° 6 : le cimetière et le mausolée de Cheikh Ami Saïd à Ghardaïa.

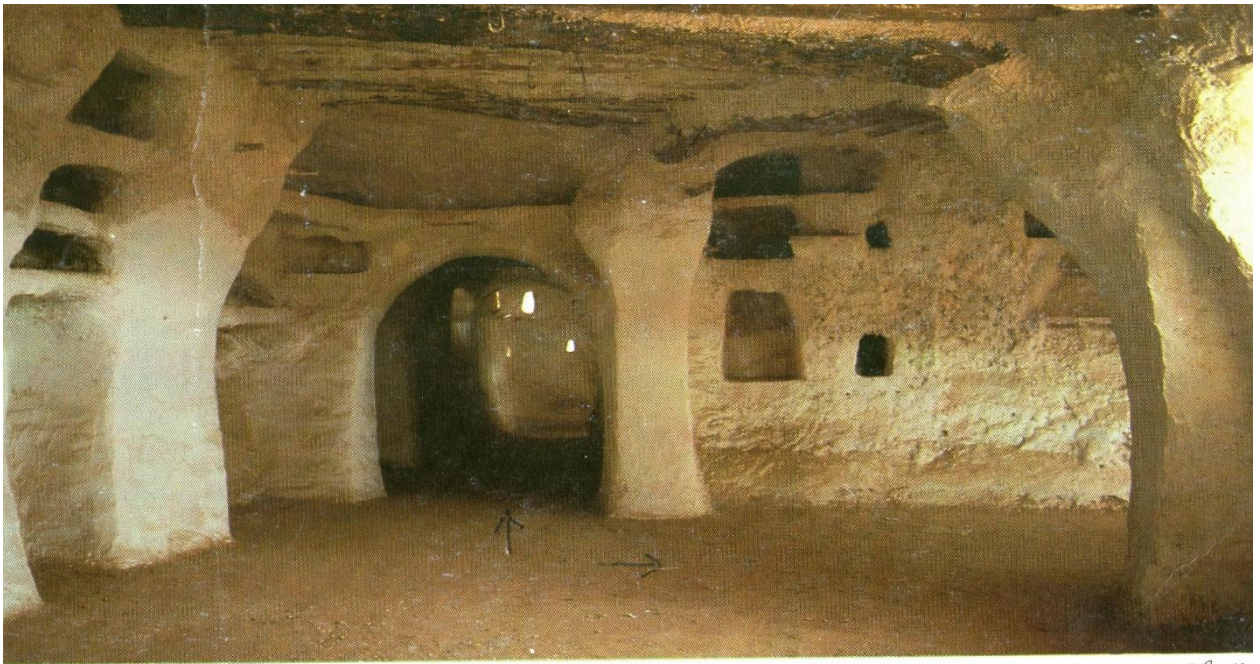


Figure N° 7 : Le mausolée d'Ami Saïd

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

III.3 : Charnier d'Abdelali :

La version concernant la place est racontée par les habitants de Ghardaïa, qu'après la chute de l'imamat Rustumide. Un groupe des Ibadites quittaient la capitale de royaume pour rejoindre le Sahara, exactement Ouargla, ils étaient avec le dernier Imam. Dans les centres Ibadites en Sahara, on citait Oued-Righ, Ouargla, et en Lybie Djebel Nefoussa. Ce groupe préférait de s'immigrer vers un coin très calme, à l'arrivé de croisement de chemin des oueds Mzab et Ntissa. Ce groupe préféra de suivre le chemin d'oued Mzab, l'autre sous la direction de l'imam marcha vers la route d'oued Ntissa. L'ennemi voulait suivre l'imam et son groupe, mais le nombre était considérable. Il préféra de suivre le petit groupe qui marcha vers oued Mzab. Une bataille qui s'éclata entre les réfugiés et les ennemis, le résultat beaucoup de mort à Iwlawalen, les survivants s'éloignaient de l'autre côté d'oued loin de danger. Le groupe se réfugia à Imehras, il y a des morts, puis il suivit la route vers une autre place pour se réfugier. Le dernier groupe trouva la mort dans cette place qui porte le nom de cimetière d'Abdelali. L'autre arriva sain et sauf à Ouargla avec l'imam. Depuis ce tragique évènement la population de Ghardaïa rend hommage aux martyrs Ibadites réfugiés après la chute de l'imamat Rustumide de Tihert. Chaque fête de Ziara la population de ksar se déplace par foule afin de rendre hommage aux premiers Ibadites réfugiés à cette place. Et pour les rendent un hommage de reconnaissance aux efforts versés afin de conserver la doctrine et le rite Ibadite.

« Cimetière d'Abdelali : à l'Est du précédent ; n'est plus utilisé comme cimetière. Lors de la fuite des Ibadites de Tiaret, les fuyards se fractionnèrent ; un groupe parvient à se réfugier à Ouargla avec son imam Abou-Yakoub. Un autre groupe, rejoint à Ghardaïa par les Moutazilites, fut tué et les morts enterrés dans le cimetière d'Abdelali, nommé du nom de l'un d'eux. D'autres lieux rappellent le souvenir de la fuite des Ibadites de la ville de Tihert ; ce sont les cimetières dits Mohrass, Ogba, Aouloualen ». (DARAND, 1919, p. 94)

III.4 : Cimetière Imehras :

C'est le groupe qui préféra de suivre le chemin d'oued, il trouva l'ennemi à Imehras. Dans une grande bataille qui s'éclata, beaucoup d'Ibadites qui trouvaient la mort suite à l'attaque de l'ennemi. Depuis cet évènement, le lieu devient un cimetière des réfugiés de Tihert

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

tués par les adversaires. Les Mozabites font chaque année une visité annuelle pour commémorer l'évènement et de rendre hommage aux porteurs de la doctrine tués par haine et par vengeance.

Concernant ce groupe-là, ils quittaient la capitale de Tihert. Ils S'immigraient vers cette place. Le récit de leur mort, est invariable selon les versions récoltées et répétées par la population de ksar de Ghardaïa. Un groupe des bandes utilisaient la ruse pour exterminer la composante humaine de ce groupe Ibadite. Chaque année, durant l'organisation de la fête de Ziara, cet endroit est destiné d'une visite. Le Cheikh de conseil d'Azzaba prend la parole afin de présenter brièvement l'histoire et la fin tragique de cette population Ibadite. Il veut ancrer aux présents les fondements essentiels de leur histoire qui est pleine de sacrifice depuis l'apparition des premiers fondements de la doctrine Ibadite en Orient et son arrivé en Afrique du Nord.

III.5 : Charnier Okba :

Comme les histoires précédentes concernant la première population Ibadite de la région de Chebka. Fondamentalement, le soutien de la population Ibadite arrivait à sa fin. Aucune région n'avait pas échappé à l'invasion Fatimide. Le groupe Ibadite trouvait certainement le refuge dans cet endroit désertique et pauvre. Loin des menaces des bandes et des troupes Fatimides qui gouvernaient presque la région de la Tunisie et le Maghreb central. Donc, après le partage des résidus de l'empire Rustumide, un groupe resta à Ouargla, l'autre installa à Sedrata, et ce groupe refugia à Chebka. Ils pensaient qu'ils étaient à l'abri. Mais, un groupe des malfaiteurs profitaient l'occasion afin de mettre fin au groupe. Le destin de la population Ibadite c'est la mort. Ce lieu devient par la suite un lieu sacré par les Mozabites. Car, il s'agit d'un cimetière en hommage à la population Ibadite liquidé par une bande.

Chaque année, l'organisation de la Ziara touche toutes les places symboliques qui entourent le ksar. Les participants vont écouter les récits donnés par un membre de conseil d'Azzaba, qui enseigne aux présents l'histoire et la fin malheureuse de ce groupe Ibadite. Qui n'a pas réussi de s'échapper au danger Fatimide, mais, le véritable danger n'a pas réussi de lui échapper, à la fin ils ont trouvé la mort. Le cimetière d'Okba c'est l'un des charniers principaux de la ville de Ghardaïa, très vénéré par les Mozabites de cette ville.

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

III.6 : le charnier d'Iwlawalen (Ioualaoualen) :

Un endroit situé à l'Est de la ville de Ghardaïa. Son histoire avait une relation avec les cas précédents. Il s'agit principalement d'une population Ibadite originaire de Tihert. Juste après la prise de Tihert par les troupes Fatimides. La population Ibadite s'enfuit consécutivement à Ouargla où il y a de l'implantation Ibadite à travers tout le Sahara. Ce groupe choisit de se réfugier dans cette place actuelle. Un jour, la mort les attendait, ils tombaient sous les attaques des ennemis. Aucune personne n'avait réussi de s'échapper au carnage. Depuis l'évènement tragique la placette devient un charnier en commémoration aux morts Ibadites tombés lors d'une attaque meurtrière. Durant la matinée, la population de la ville de Ghardaïa, le jour de la Ziara effectué une visite pieuse à cette place sacrée. Un objet de commémoration à la faveur des personnes qui ont sacrifié pour le maintien de la doctrine et le rite Ibadite. Toute personne doit savoir par cœur les histoires liées à la cause Ibadite en général. Des leçons données aux futures de générations dont le but de viser essentiellement le vœu de conserver le rite Ibadite.



Figure N° 7 : édifice d'Aoulaoual à Ghardaïa.

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

III.7 : la place de Taoulaoualt (Tawlawalt) :

Un endroit qui porte le nom d'une femme. Un petit M'calla à côté de cimetière d'Ami Saïd. L'une des premières femmes enterrées dans la région. Elle était chrétienne, un homme emprisonné d'oued Mzab était écroué chez les chrétiens. Elle était toujours avec la personne, d'une très bonne conduite. Elle questionna la personne sur sa religion, il répondait que c'est la religion de Dieu unique, sans le soutien de Dieu-Puissant on est tous mort et faible. Elle s'est convertit à la religion de l'islam sans la connaissance de ses amis chrétiens, elle cacha son islamité. Un jour elle sentit d'une maladie grave, elle conseilla la personne de récolter toutes ses affaires dans le tombeau pour qu'ils seront disponibles au service des autres. A partir de cet événement le lieu devient le tombeau de la femme et un lieu des distributions des offrandes. Un homme de la région creusa le tombeau, il trouva cette femme. Elle interrogea sur un homme, il lui disait : que cet homme est mort depuis longtemps. La population de ksar décida de creuser encore une fois le tombeau.

La version de Brahim Chérifi : « l'édifice de Tawlawelt se trouve à Ghardaïa dans le cimetière qui porte le même nom. Ce sont deux petites constructions juxtaposées blanchies à la chaux, à l'intérieur desquelles on accède par des larges ouvertures que la tradition présente comme la tombe de Tawlawelt, la sainte femme⁹ et celle d'un homme pieux qui fut son maître (CHERIFI, 2015, p. 85)

D'autres pratiques autour de la tombe de Tawlawalt : « *Tandis que Mamma Ali a un culte tout en action, la tawlawalt est invoquée par la parole autant que par le geste ; on lui demande le retour du mari ou du fils absent aussi bien que la venue du fiancé. Le pèlerinage se compose de trois visites à la qubba de la petite waliya, faites dans la même journée et accompagnées chacune d'un maérûf. Le matin, celui-ci se compose de hubza ; à midi, dezemmita ; le soir, de dsisa.* » (GOICHON A.-M. , 1931, p. 117)

« ...Les pratiques annexes accomplies sur la tombe du Mozabite voisin d'éternité de la petite tawlawalt. La mère ou la sœur de la jeune fille à marier s'emplit la bouche avec de l'eau avant de partir de chez elle ; elle doit cracher cette eau seulement dans la petite qubba placée

⁹ On voit que Brahim Chérifi partage la même vision avec A. M. Ghoichon sur le statut de cette femme dans le Mzab. Elle disait à propos de cette femme : « *Tawlawalt* paraît être tout simplement le mot arabe *waliya* berbérié » (GOICHON A.-M. , 1931, p. 34)

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

au-dessus de la tête du Mozabite. Elle supplie Dieu que le mari désiré vienne comme cet homme et la roumîya sont venus du pays des Roumis. Puis elle met son coude trois fois dans trois endroits différents de la flaque boueuse. Enfin on suspend à la qubba deux saucisses, kurdês, contenant chacune une corne de mouton et reliées par un fil ; on les suspend par le milieu du fil en disant : Alla qelb saidi kima alleqt l-kebda urriya, « Suspends le cœur de mon bonheur comme j'ai suspendu le foie et le poumon. » Ces rites peuvent s'accomplir à l'une quelconque des trois visites. » (GOICHON A.-M. , 1931, p. 119)

III.8 : Mausolée de Cheikh Youcef Ben Yennumer :

L'un des premiers arrivants à la place les environs de 5H. Selon la version, il amenait avec lui ses deux filles, l'une se maria avec Baba Oul-Djemma, l'autre se maria avec Ba-Aissa Ou-Alouan. Il se rencontra avec les deux fondateurs de la ville. Il avait une demeure dans le cimetière de cheikh Baba Oul-Djemma. Il avait choisi ce lieu pour se réconcilier avec ses deux filles, et pour être près des deux. Il enseigna à Ghardaïa la doctrine et l'Aqîba Ibadite. Il était l'un de ses savants principaux de cette ville.

III.9 : Cimetière de Cheikh Mohammed Ben Yahia (Baba Oul-Djemma) :

C'est l'une des personnalités les plus célèbres dans la ville de Ghardaïa. L'un des fondateurs de la cité avec Cheikh Ba-Aissa Ou-Alouan. Son cimetière se trouve au Nord-Est de Ghardaïa. Il est bâti au sommet d'un monticule rocheux et entourés. Il s'était marié avec la fille de Cheikh Youcef Ben Yennumer, une autre personnalité célèbre à Ghardaïa. Le Cheikh Mohammed Ben Yahia, son mythe est lié principalement à la ville de Ghardaïa. Dans une grotte, il voyait une lueur tous les gens, il envoya son serviteur Amran pour regarder le lieu, il arriva à la place. Il trouva une femme d'une beauté exceptionnelle. Le serviteur revint à son Cheikh, il lui raconta. Le Cheikh disait à son serviteur : tu demandas à la fille de sortir. Le serviteur exécuta l'ordre, il arriva chez elle, il transmettait le vœu de saint, elle lui répondit : c'est facile, je vais descendre.

Le Cheikh se maria avec la fille, depuis cet événement le nouveau ksar porta le nom de (Ghar-Daia) qui donna le nom Ghardaïa. Une référence à une grotte où elle se trouva la fille. Il s'appela Baba Oul-Djemma, car il possédait beaucoup de jardins cultivés (dattiers). Tijemmi =

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

jardin. Il était un agriculteur, des troupeaux considérables à Ghardaïa. Il y a puits qui s'appelaient (Fousaæa). Il disait que lorsque le Cheikh amenait son troupeau pour boire l'eau¹⁰. Il souhaita Dieu d'envoyer l'eau jusqu'à le début de puits. C'est pour ça le puits porta le nom Fousaæa = mille bédouins qui buvaient l'eau par heure. Il lui envoya l'eau abondante, il pria toujours à Dieu. Il n'utilisa pas un autre moyen pour avoir l'eau dans le puits. C'est grâce à la bénédiction de Dieu, que l'eau d'une quantité considérable mit au service de son Cheikh et son troupeau. Une preuve vivante que le Dieu aime son serviteur (Cheikh Baba Oul-Djemma). C'est une preuve que le saint avait des Karamat durant sa vie.

Le cimetière de Cheikh Baba Oul-Djemma porte à l'intérieur d'elle un M'calla, car il est situé au Nord-Est de la ville de Ghardaïa, sur une colline qui domine l'Oued. La personnalité de Cheikh est très connue à Ghardaïa, puisqu'il est arrivé avec son ami Cheikh Ba-Aïssa Ou-Alouan. Il est venu de l'Est pour s'installer définitivement dans cet endroit qui devient par la suite le ksar de Ghardaïa. La population de la ville chaque année rend des hommages au cheikh à travers la fête de la Ziara. Ils visitent annuellement cette place pour y avoir la baraka et la bénédiction de ce personnage influent qui a réussi de bâtir une ville avec son ami Cheikh Ba-Aïssa Ou-Alouane vers le milieu de XI^e siècle.

« Il est encore connu chez les Ibadites sous le nom de Baba Ouldjemma. Homme vertueux, venu du Maroc et Seqiet El Hamra (rigole rouge) avec Ali Ben Amran, ce dernier ancêtre de certaines fractions de Medabih, il était chargé des intérêts de son compagnon. L'origine du nom de la ville est expliquée chez les Mozabites par la légende suivante : sidi Bou-Djemma vit une nuit une lueur dans une caverne de la montagne de Ghardaïa sur laquelle est actuellement construite la ville de Ghardaïa. Cette apparition se renouvela. Sidi Bou-Djemma envoya alors son serviteur au cheikh Abu-Aïssa Alouani, alors vivant. Ce cheikh dit au serviteur : « j'ai vu moi aussi cette lueur. J'ignore de qui ou de quoi elle provient ». Bou-Djemma envoya alors son serviteur dans la caverne. Il y vit une vieille nommée Daia qui y était installée. Cette caverne fut de ce jour appelé Ghar-Daia, c'est-à-dire : « la caverne de Daia ».

¹⁰ La plupart des Karamat des saints et cheikhs en Afrique du Nord tourne autour de l'eau. À titre exemple, la sainte Yemma Gouraya a été appelée par (Yemma Gouraya m Lebyur = Mère Gouraya aux puits) (YAHIAOUI, 2008). L'eau représente un élément fondamental dans la vie quotidienne, on suppose qu'il y a un culte de l'eau en Afrique du Nord. Au Mzab, l'eau c'est la priorité des habitants, on verra par la suite, des nombreuses légendes sur l'eau comme (la légende d'Afellaḥ n Waylan, la légende d'Aḥbas n Tayziwt, la légende de Cheikh Ba Mhammed Ou Mansour).

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

Cette caverne en partie comblée existe encore ; elle est située sur le flanc nord de la colline sur laquelle est bâtie la grande mosquée. Elle est très visitée par les femmes qui y invoquent celle qui fut involontairement la marraine de la ville. Elles y allument souvent les bougies pour s'attirer l'aide de cette femme considérée comme sainte. On raconte encore, parmi les miracles dont Sidi Bouguedemma aurait été l'auteur, le fait suivant : quand il voulait faire boire ses troupeaux, il allait s'installer auprès d'un puits au milieu de l'oued et invoquait dieu et le prophète jusqu'à ce que l'eau montât d'elle-même au niveau de l'orifice du puits. Les animaux buvaient et l'eau redescendaient ensuite. Ce puits fut surnommé Aflou Saa, c'est-à-dire « mille à l'heure », autrement dit pouvant abreuver mille bêtes à l'heure et a conservé son nom, sinon son abondance qui n'a pas survécu à Sidi Bouguedemma. Le tombeau de Sidi Bouguedemma est entouré d'un grand cimetière. C'est par lui que commencent l'aumône d'hiver. Il y a aussi distribution d'aumônes d'été et d'automne le soir. Ce tombeau est visité. A côté de Sidi Bouguedemma est entouré son compagnon Ali Ben Amran. Ce dernier a, ainsi qu'il a été dit l'ancêtre d'une partie des Medabih. C'est ce qui explique que les arabes et les ibadites revendiquent, tous ces deux saints comme étant des leurs. » (DARAND, 1919, pp. 95-96)



Figure N° 8 : le mausolée et le cimetière de Cheikh Baba Oul-Djemma

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA



Figure N° 9 : le mausolée et le cimetière de Cheikh Baba Oul-Djemma

« Lorsqu'un jeune Ibadite se marie pour la première fois, il se rend quelques jours après la consommation du mariage, avec ses compagnons à la koubba de ce saint Mohammed Ben Yahia). Une négresse y transporte des dattes et du pain à distribuer à titre l'aumône. Tous reviennent ensuite ensemble en frappant des pieds suivant une très ancienne coutume. On égorge aussi quelquefois des chameaux et des moutons en l'honneur de ces saints et des charges habous grèvent certains immeubles au profit de cette koubba. » (DARAND, 1919, p. 93)

On doit ajouter un point sur la sacralité de Cheikh Baba Oul-Djemma, Brahim Chérifi rapporte qu'il y a une convention signée en 1776. Qui consacre que l'édifice est un lieu infranchissable, et inviolable. Et l'enceinte du sanctuaire est un espace sacré, et toute personne qui est condamnée par le conseil de la ville, elle prend la fuite vers le sanctuaire, elle ne sera pas touchée¹¹.

¹¹ Les meurtriers, ou les gens que poursuivait la haine d'un village puissant, demandaient asile tantôt à la sainteté d'une zaouïa, tantôt à la vaillance de quelque personnage considérable qui les prenait sous sa protection. Souvent aussi un fuyard poursuivi de près entrait dans une maison et saisissant une femme par la taille, il se trouvait ainsi

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

III .10 : Cheikh Ba-Youb Amimoun ou (Axemmas ou Akerraz n Uylan) :

Un homme très vénéré par la population de Ghardaïa, son tombeau est situé à l'intérieur de cimetière de Cheikh Baba Oul-Djemma. Un homme très respecté par les habitants suite à sa bonne conduite et sa bonne réputation au sein de la ville. Il vivait les environs de XII^e siècle (6 H). Un homme simple, selon les versions racontées sur la personne, elles disaient qu'il était un simple cultivateur de la terre. Il se portait toujours l'aide aux personnes nécessiteuses.

Voici maintenant le récit de Cheikh Abou-Youb Amimoun : « *Tombeau de Cheikh Abou-Yakoub Amimoun dit Afellah n Uylan : c'est-à-dire le Khamès du Mzab. Au Nord de la mosquée de Cheikh Abou-Djema. Occupé à son métier de khammès, il tirait de l'eau un jour lorsqu'il vit passer un groupe d'hommes vertueux parcourant le monde en louant dieu. Pris de vocation, il laissa son métier et les suivit. Ils se trouvèrent tous un jour sans nourriture. L'un d'eux implora dieu qui leur envoya des mets sur une table (maida). Ils mangèrent à leur fin et la table fut ensuite enlevée dans les cieux. Cela se renouvela. Un deuxième fit la même demande qui fut également exaucée. Vint le tour d'Abou-Youb de demander à dieu la nourriture. Il le fit et ce fut deux tables qui furent envoyées. « Qu'as-tu donc demandé pour qu'il soit envoyé deux tables, lui dirent ses compagnons ? – Je ne vous le dirais, leur dit-il, que quand vous m'aurez dit comment vous faites vous-même vos demandes. Nous nous adressons à dieu, lui dirent-ils, par l'intermédiaire du saint Abou-Youb Amimoun, dit Afellah n Uylan, car c'est un homme saint par la grâce duquel nous obtenons ce que nous demandons quoique nous ne le connaissions pas ». Abou-Youb se reconnut dans ce saint, mais ne leur dit rien, et répondit « moi je fais la demande suivante : accrochez-moi, O mon dieu, ce que je vous demande de la même façon que vous l'accordez à ceux-ci ». Puis il les quitta se rendant compte que son métier produisant la nourriture des gens du pays était un métier béni et il s'y consacra. Ce même saint a une petite mosquée dans l'intérieur de la ville de Ghardaïa. » (DARAND, 1919, p. 94).*

Un autre récit sur le Cheikh (Afellah n Weylan) : « *Un Makam sans nom. – Se trouve à l'est du cimetière de Sidi Aïssa, au-dessus du jardin de Bouheraoua. Il est visité et on y distribue*

placé sous la sauvegarde de cette femme. L'honneur de celle-ci et celui de son mari se trouvaient engagés par ce seul geste, au point que tous les hommes valides de la maison se considéraient comme obligés de le défendre. Cette vieille coutume berbère, encore bien vivante chez les Zaiân, les Tâdla et les Brâber (DOUTTE, 1914, p. 79)

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

des aumônes une fois l'an. On raconte à son sujet ce qui suit. Un homme vertueux Abou-Youb Amimoun dit Afellah n Uylan, c'est-à-dire le Khammès du Mzab de Ghardaïa, vint un jour arriver huit individus qui passèrent auprès de lui alors qu'il tirait l'eau. C'étaient huit hommes vertueux. Il les suivit laissant couler l'eau dans les rigoles du jardin où il travaillait et les rejoignit à l'endroit où est actuellement ce maqam. Il était muni d'un melon vert qu'il leur donna et leur demanda qui ils étaient : « Nous sommes des serviteurs de dieu, lui dirent-ils. ». Il les invita à diner, car le soleil allait disparaître. Leur chef refusa en disant : « C'est à Sedrata que nous allons diner, regarde. » Et en effet il vit devant lui Sedrata, cependant distant de 200 Km, et tous ces huit individus s'y trouvèrent transportés miraculeusement. Il revint à son jardinet : l'eau qu'il avait laissée dans la rigole s'était arrêté et se remit à couler à son arrivé » (DARAND, 1919, p. 94)

Chaque année lors de la fête de Ziara, la population de la ville organise sous le contrôle de conseil d'Azzaba une visite qui fait partie du programme. Cette place est située dans le cimetière de Cheikh Baba Oul-Djemma. Il raconte aux présents les actes honorables de cheikh Ba-Youb Amimoun, qui a sacrifié sa vie à cultiver les terres et aider les gens qui ont besoins. Un homme d'une grande valeur, d'une grande bénédiction. Son tombeau très visité par la population de la ville.

III.11 : Mausolée de Cheikh Ou-Salah Ou-Saïd :

Un homme très vertueux, il était un type qui avait une grande bénédiction. Son tombeau est situé à l'intérieur de cimetière de Baba Oul-Djemma, sur une colline. La version dise qu'il était versé que dans l'obstination et de prier que pour le Dieu. Il suppliait d'avoir une place valeureuse auprès le créateur. Son tombeau actuel était un lieu de sa résidence avant sa mort. Il alla afin de prier, supplier Dieu. Il était un homme très expérimenté durant sa jeunesse. Il passa toute sa vie à s'isoler de la population, il choisit cette place pour qu'elle soit un endroit destiné à obéir le Dieu par la prière et le supplie. Il quitta cette vie, sa place préférée devint son tombeau.

Lors de la fête de Ziara, les participants rendent visite à cet endroit pour tirer des leçons éducatives sur le travail et la volonté de Cheikh Salah Ou-Saïd qui a laissé la vie afin d'obtenir la bénédiction du dieu. Ils comprennent que le seul travail dans la vie c'est obéir juste au Dieu. Et aussi l'un des membres de la famille de grand cheikh Ami Saïd El Djerbi. Il se maria avec

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

deux femmes. L'une était une femme pauvre, l'autre était méfiante. Le Cheikh resta dans la maison jusqu'à minuit, puis il quitta sa demeure. Il fait tous les jours cette habitude. Un jour l'une de ses femmes décida de le suivre par curiosité. Il arriva à une colline, il supplia dieu toute la nuit. Le Cheikh fut connu que la femme la suivre. Il rassembla quelques plantes très amères, il les cuit, un gout très doux. Sa femme refait la même chose, mais il trouva le gout très amer, n'arriva pas à supporter ce gout. Sauf le Cheikh qui buvait liquide doux.

« Cheikh Abu Salih Ben Saïd¹² : c'était un homme très vertueux dont le tombeau entouré seulement d'une haouita (pierres posées en rond) est situé sur la colline au nord de celle où est le tombeau de sidi Bouquedemma. Pas très visité. On raconte que ce saint avait deux épouses. L'une d'elles, ayant remarqué que son mari s'absentait toutes les nuits, voulut le suivre. Elle constata qu'il allait sur la colline où est actuellement son tombeau, qu'il y priait, puis qu'il cueillait quelques plantes et en mangeait. Elle en prit également et les ayant goûtées les trouva très douces. Elle en fit un petit paquet et ayant voulu en goûter de nouveau au matin, elle les trouva très amères. Seule la baraka du saint avait permis d'elles soient bonnes, mais dès que cette baraka cessait de s'exercer, elle reprenait leur gout naturel. » (DARAND, 1919, p. 96).

III .12 : Mausolée d'Adjoudjen : (les invités) :

L'histoire de cette place est très spéciale. Il s'agit d'un homme très vénéré par les Ibadites. Les versions disent que c'était le Cheikh Mohammed ben Abi Bakr El Fouroustai, le fondateur de la Halqa d'Azzaba (الدرجيني, 2007, p. 197). Un jour il était sur cette place, tout à coup, un groupe de personnes stationnait à côté de lui. Il voulait se reposer, il était très faim. Le climat de l'époque était très chaud, si tu ne ramenaient pas la nourriture et l'eau avec vous, tu risquais la mort.

La personne (Cheikh) voulait faire un repas aux invités de Dieu, mais son troupeau pâturait loin de sa place. Il n'était pas vraiment proche, puisqu'il voulait égorger un mouton. Il attendait un moment, il voyait un tourbillon de poussière qui envahit le lieu. Il ignore sa destination. En plus cette rafale de poussière venait directement au Cheikh, une minute c'est

¹² L'auteur Français écrit le nom (Cheikh Abu Salih Ben Saïd. Par rapport à Sa forme actuelle (Ba-Salah Ou-Saïd) qui est juste une forme berbère.

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

suffisant pour que le calme revienne. Il regardait à côté de lui, il trouva un mouton qui sera prêt pour ses invités. Il n'attendait pas cette surprise. Il offrait la nourriture aux invités.

Quelques jours après, le Cheikh rencontrait son berger. Il lui questionna sur l'état du troupeau, il lui répondait qu'un jour, un tourbillon frappait l'endroit de pâturage, qui transportait un mouton vers une destination inconnue. Ce bédouin c'est le même mouton qui était servi aux invités suite à une rafale de poussière. Le Cheikh raconta l'affaire à son berger. Cet endroit il devient une place très célèbre, très visitée par la population Mozabite. C'est l'une des bénédictions de Cheikh El Fouroustai.

Annuellement, la population de Ghardaïa visite cette place pour reconnaître le pouvoir et la sainteté de Cheikh suite à cet événement. Ce mausolée était en honneur au Cheikh de la Halqa. Dans le livre du savant Ibadite El Abbas Djerdjini, il fait mention de cette Karamat de Cheikh El Fouroustai, mais, il n'a pas précisé bien l'endroit (الدرجيني, 2007). Il dit juste un lieu dans le Sahara et le troupeau de Cheikh est très loin de chez lui. La version locale affirme que l'endroit actuel c'est le lieu de Karamat de Cheikh.

L'autre version : en face place de Bah-Mani, un lieu d'une Karamat. Un lieu très béni. Le temps où la ville n'était pas bâtie. Le Cheikh Abi Abdellah El Fouroustai, fondateur de Halqa (409H). Ce Cheikh était à Oued Righ. Il recevait des invités. Il chercha son troupeau, il était très loin, était dans cette place actuelle sous la surveillance d'un berger. Les invités attendaient le Cheikh pour déposer la nourriture, le savant ne sait quoi faire devant cette situation délicate. Il leva ses mains, demanda au Dieu de trouver une solution. Soudain, un bédouin d'une grande taille se trouva devant le Cheikh. Il sera au service des invités du savant. Il donna la nourriture à ses amis, une alimentation qui porta une bénédiction. Les invités étaient très heureux de cette bonne hospitalité.

Quelques jours après, le berger retourna avec le troupeau de cheikh vers le pays d'Oued-Righ, où il trouva le Cheikh devant sa maison. Il demanda au berger l'état de troupeau, il lui répondait : tout va bien mon maître. Mais tel jour, un tourbillon qui frappa la région amena avec lui l'un de vos bédouins vers une destination inconnue. Le Cheikh répondait avec sourire, il raconta à son berger le récit. C'est l'un des Karamat du Cheikh. La place de l'événement est très visitée actuellement lors de la visite de Ziara par les habitants de la ville de Ghardaïa.

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

La version de Capitaine Darand « Oudjoudjin. *« L'origine de cette vénération est la suivante : un savant Ibadite d'Ouargla reçut un jour les hôtes de passage. Il aurait voulu, pour les honorer, égorger des moutons mais son troupeau était très trop éloigné et il ne savait comment faire. Tout à coup, il vit un tourbillon de poussière arriver vers lui, il lui amène un superbe bélier qu'il put offrir à ses hôtes. Quelques jours après, ce savant, dont personne ne peut indiquer son nom, vit son berger et il lui demanda des nouvelles de troupeau. « Tout est bien, dit le berger, mais tel jour, à telle heure, je me trouvais à tel endroit (qui est le lieu actuellement vénéré) lorsqu'un tourbillon de poussière s'abattait sur moi et ton beau bélier fut enlevé ».* Ce savant ayant raconté l'affaire, l'endroit d'où fut enlevé le bélier resta célébré.¹³ » (DARAND, 1919, p. 96)

III.13 : Stèle de Baḥ-Mani :

Une partie d'oued Mzab porte le nom de Bah-Mani, une référence à nom d'une personne qui a eu lieu comme résidence permanente. L'histoire de cette place est très courante. La version qui se raconte autour de la place. Le passé de la vallée du Mzab est très connu de la rareté de l'eau et les problèmes de sécheresse et le manque des ressources pour la vie (légumes, fruits...). Les puits ne pouvaient pas servir toujours aux besoins de la population de toute la vallée du Mzab. Un jour, une fille, venait sur place. Elle trouva un très bon jardin, plein de fruits et des légumes. La fille était enceinte, elle demanda au propriétaire de jardin les légumes, l'homme refusa de la fournir. La fille partait, elle était très déçue de la réaction de l'homme.

Demain matin, l'oued Mzab était plein d'eau, il saccageait tout le jardin de la personne, il rasait tous ses biens. L'homme arriva à la place, il trouva que les résidus des plantes de son jardin. Il annonçait la formule suivante : Baḥ-Mani : il n'y rien, mon jardin il est où. À partir de cet événement le lieu porte le nom Baḥ-Mani, en référence à une formule prononcée par l'homme qui refuse de donner les légumes à la fille enceinte. Dieu le châtié avec force. Le jour de la Ziara, les habitants visitent la place pour attirer des leçons, faire le bien pour avoir la bénédiction de dieu, faire le mal, c'est d'avoir la malédiction de Dieu.

¹³ Dans la deuxième version, il n'a pas précisé le nom de Cheikh, il dit juste qu'il était un savant Ibadite d'Ouargla. La version orale affirme que la personne était sans doute le fondateur de Halqa d'Azzaba le Cheikh Mohammed Ben Abi Bakr El Fouroustai.

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

On présente la deuxième version ; à l'époque, il y a la sécheresse, la peur de mort à cause de la faim. Les étudiants et le Cheikh, arrivaient à l'endroit actuel qui était un jardin riche, ils demandaient Dieu (Yallah Ya Rahman.). Il disait à ses étudiants de prendre une datte, on espérait une pluie qui envahira cet oued et tous les ksars de la vallée vont bénéficier de cette pluie. Ils souhaitaient à Dieu la pluie. Le dieu répondait favorablement à l'appel des étudiants. Un bon moment d'attente, la pluie commençait de tomber, l'oued était fort. À partir de cet événement la place devient un endroit célèbre, largement visité par la population de la ville.

III.14 : Aḥbas n Teyziwt :

Un petit barrage construit afin de réserver l'eau d'oued pour l'utilisation quotidienne dans les demeures et dans les champs. La version qui se raconte actuellement sur la place connue des modifications, car ce récit existe même à Mélika. Il s'agit d'une fille qui venait à l'Oued pour la laver ses vêtements, elle ne trouvait pas l'eau pour faire cette opération. Elle supplia donc le Dieu pour avoir la pluie, car la sécheresse menaçait tous les habitants. La deuxième demande c'est le retour de son père de Tell, et la troisième avoir un mari. Avant minuit ses vœux ne tardaient pas de se réaliser. La pluie tombait durant la journée, son père marqua son retour de Tell, le soir un homme demandait la fille pour le mariage.

L'endroit actuel porte le nom d'Aḥbas n Teyziwt (barrage de la fille), car, c'est une place très symbolisée par les habitants de ksar de Ghardaïa. C'est à la référence à cette fille de Mélika qui se déplaçait de son ksar à cet endroit pour avoir l'eau. Elle souhaitait le Dieu d'envoyer et de répondre favorablement à son cri. Avoir de l'eau était toujours un miracle dans cet endroit désertique. Cette population sacralise fortement l'eau. Qui est une source de vie et de résistance contre la nature et la rareté des moyens naturels pour vivre tranquillement dans cet endroit. Cet Aḥbas n Teyziwt chaque année lors de la fête de Ziara la population se rend tous afin de le visiter et de commémorer l'évènement et de remercier infiniment le Dieu qui a répondu favorablement aux supplices de la jeune fille.

Nous donnons maintenant d'autres versions sur le lieu : Brahim Chérifi dit que le lieu était une place très visitée par les femmes de ksar de Mélika pour supplier le Dieu pour avoir une chance de se marier. Il dit : « de même, les femmes de Mélika ont l'habitude d'aller prier dans un lieu, appelé Twaḡet Jar Iyezran, (littéralement : palmier entre les oueds). Twaḡet en berbère le nom d'une espèce de palmier de dattier, employé aussi désigner une fille adulte non

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

encore mariée. On a aménagé en ce lieu une plateforme, délimitée par des pierres (cercles des pierres, posés sans mortier) où les femmes vont prier pour retrouver un mari ou faire revenir un époux d'un long voyage. » (CHERIFI, 2015, p. 86) Une différence concernant les origines de la fille. L'évènement raconté par les habitants ne se diffère pas par rapports aux autres versions qui existent.



Figure N° 10 : le maqam d'Ahbas n Teyziwt à Ghardaïa

III.15 : Makam Mrawet Ballouh :

L'histoire de l'évènement concerne un homme, qui est un agriculteur, qui cultive son jardin. Un jour il demanda Dieu d'avoir un troupeau des moutons pour servir ses besoins (la viande, et le commerce). Il était tellement un homme d'une grande bénédiction, d'une bonne conduite, il obéit aux ordres de Dieu, versé tous les jours dans la prière et la supplie au créateur. Un jour de son imploration, le Créateur répondait favorablement, il envoya à lui dix béliers, une richesse pour l'agriculteur, il remercia infiniment le Dieu pour ce service honoré.

Depuis l'évènement la place porte le nom de Bellouh qui signifie le bélier. Mrawet : 10 en langue Mozabite et Bellouh : bélier, mouton, Afric (LAOUST, 1920). Il devenait un endroit

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

très visité par la population lors de la fête de Ziara. En donnant leçons à toute personne qui veut adorer Dieu, marche tranquillement et n'utilise pas la ruse. Il pouvait y avoir une richesse durant sa vie et une richesse après la mort.

Nous donnons la deuxième version : littéralement 10 moutons, 10 béliers. Il s'agit d'un homme qui travailla dans le jardin, versa toujours des efforts dans l'agriculture, afin de cultiver sa terre. Avec l'approche de l'Aïd, le grand sacrifice, il n'était pas prêt à avoir un mouton. Il souhaita à Dieu d'avoir un bélier béni par le Créateur, pour le fêter durant l'Aïd. Il marcha vers cette place, il attendait un moment, soudain un troupeau des moutons apparut, 10 béliers qui marchaient directement vers lui. Il était très heureux de cette nouvelle, il remercia beaucoup son Créateur qui rendra favorablement à son appel. Mais, il décida de ne plus toucher son troupeau, il l'amena devant la mosquée. Il demanda à une personne auprès de lui de crier dans la mosquée, si quelqu'un perdu son troupeau dans un tel endroit. Il exécuta l'ordre, mais personne n'est venu pour réclamer la propriété de troupeau. Donc tous les béliers c'est un don envoyé par le Dieu à son serviteur. Depuis cet événement le lieu est un endroit de la baraka.

III.16 : Cimetière de Cheikh Baba Saad Abi Sedra :

Il s'agit d'une grande personnalité historique qui est très aimé par la population de Ghardaïa. L'un des symboles très vénérés ici à Ghardaïa. Ce Cheikh était un homme d'une raison formidable. Très versé dans la science et le savoir. Il était originaire d'une tribu Zénète. Il prit le savoir et la science sous la direction de fondateur de la Halqa d'Azzaba le Cheikh Mohammed Ben Abi Bakr El Fouroustai à Oued Righ, qui est le berceau de l'Ibadisme. Il venait au Mزاب en XI^e siècle. Pour être sa demeure et sa résidence permanente. Il avait mis les fondements de son Ksar à l'Est de ksar de Ghardaïa sur une colline qui domine toute la région d'Oued Mزاب. A côté de ksar, en face la route il y a un cimetière et un mausolée qui porte le nom de Cheikh Baba Saad. Les versions orales et écrites ne donnent des précisions sur les dates exactes de sa mort. Durant chaque fête de la Ziara, la foule se dirige vers le cimetière de Cheikh Baba Saad pour y avoir de lui sa baraka et sa bénédiction, connaître son passé et ses efforts versés dans le but de conserver le rite Ibadite.

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA



Figure N° 11 : le cimetière de Cheikh Baba Saad.

« Tombeau de Baba Saad : situé à droite du chemin allant de Ghardaïa à Benghenem. Il y a une petite mosquée de ce saint en face la colline sur laquelle sont des ruines. Baba Saad saint réputé, avait été assassiné : on ne reconnaît ni son meurtrier ni l'endroit où il avait été enseveli. Or, il arriva ceci un mozabite de Mélika revenait de la Mecque, lorsque le bateau sur lequel il revenait (au VI^e siècle de l'Hégire) fut jeté par la tempête sur les côtes d'Europe. Ce Mozabite cheikh Hadj Massoud ben bamour fut retenu prisonnier en France dit-on. Sa mère ne cessait d'invoquer dieu pour sa délivrance. Une nuit Hadj Massoud vit en songe trois hommes qui lui annoncèrent sa délivrance prochaine. « Qui êtes-vous ? leur dit-il. – je suis, dit l'un d'eux, Baba Saad. L'autre est le cheikh Brahim d'Al-Atteuf, le troisième Abderrahmane El Korti de Mélika. Le lieu où sont enfouis nos restes est ignoré de tous, mais je t'indique où ils sont. ». Et il le lui indiqua. Rapatrié peu après, Hadj Massoud put, grâce aux renseignements reçus en songe, retrouver le lieu où étaient enterrés baba Saad et sidi Brahim. La mort le surprit avant qu'il ait retrouvé le tombeau de cheikh Abderrahmane El Korti. L'endroit où est le cimetière est celui où, grâce à Hadj Massoud, fut retrouvé le corps de Baba Saad. En dehors de son tombeau et du cimetière portant son nom, baba Saad a une koubba élevée en son honneur sur la route nord conduisant de Ghardaïa à l'oasis pour la raison suivante : Baba Saad priaît un jour dans l'oued lorsqu'il arriva une crue ; surprise, il ne put s'enfouir, mais l'eau se détourna et passa à côté de lui sans l'atteindre. Dans le cimetière de Baba Saad a lieu, une fois l'an, une aumône d'hiver et au printemps en mars et avril des aumônes sont distribués le soir à la koubba de l'oued. » (DARAND, 1919, p. 98).

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

L'une des histoires racontées sur le Cheikh Baba Saad : « *Baba Saad : un jour donc qu'il était en train de faire ses prières rituelles, apparut un oued impétueux. Baba Saad ne voulait pas rendre invalide sa prière en l'interrompant pour regarder à droite et à gauche ; il se mit à implorer (prier, supplier, adjurer, demander) dieu à haute voix ; « O seigneur, je désire que le torrent (rivière) passe au pied de la colline en face, afin que je ne sois pas emporté pendant que je suis occupé avec toi dans la prière, O dieu ; Dieu l'exauça et le torrent passa outre ».* Depuis ce temps-là la rivière ne passe plus dans la basse ville, son cours actuel suit la vallée du côté de Salem-Ou-Aissa. A l'endroit où pria le saint homme, on a élevé une sorte de monument qui a vaguement la forme d'un homme dans l'attitude de la prière musulmane. Les gens font de pieuses distributions d'aliments, ils y organisent des pèlerinages votifs en hiver, avec distribution d'une jointée de couscous à chaque cultivateur revenant de sa palmeraie le soir, quand le puisage quotidien est terminé. » (DELHEURE, 1975, p. 46). C'est une légende qui lié directement à l'eau. Sa symbolique dans une société Saharienne et désertique pousse à dire qu'à l'époque il existe un culte de l'eau. Vu le nombre considérable des récits qui se focalisent beaucoup plus sur l'eau.

« *Le purisme du Mزاب n'a pas reculé devant un essai de statue, chose exceptionnelle en pays musulman. On aperçoit dans le lit de l'oued, sur le chemin de l'oasis, un bloc de timçent blanchi la chaux qui figure très grossièrement un homme incliné, genoux, vêtu de son burnous ; c'est Sidi Saed. Il se trouvait, en prières, un jour que l'oued arrivait de l'oasis ; loin de s'interrompre, il ne s'inquiéta même pas . . . et l'oued se partagea en deux' branches pour ne pas troubler son recueillement. La plupart des indigènes ont d'ailleurs perdu ce souvenir et Sidi Saed n'est plus pour eux qu'un grand Cheikh assassin par jalousie, comme tant d'autres en ce pays où chaque tribu veut son Taleb pour Cheikh commun.* » (GOICHON A.-M. , 1927, p. 246)

III.17 : Le tombeau de Cheikh Ba-Mohammed Ou-Mansour

(serviteur de sa mère, Axdim n yemma-s) :

Mort en (1255/653H) : Il était durant sa vie un homme pieu, il passa son temps au service de sa mère, uniquement sa mère. Sa mère parfois désira d'avoir des choses, elle ne voulait pas demander au cheikh ses vœux. Ce dernier était toujours au courant des vœux de sa mère, il travailla pour les rendre tous sans fatigue. L'essentiel que sa mère soit heureuse toujours. Chaque jour sa mère envoya la nourriture à son fils à travers une chèvre qu'elle posséda. Elle

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

attacha la nourriture sur la corne de la chèvre, puis, elle suivit la route vers le champ de Cheikh. Elle répéta l'opération durant des années. Un jour un groupe de garçons, ils étaient tous méchants, ils voulaient jouer avec la chèvre, un enfant touchait la corne de la chèvre, sa main s'attacha à la corne, le même destin pour tous les garçons. Leurs mains étaient attachées aux cornes de la chèvre. Leur parent venait sur place, ils demandaient le propriétaire de la chèvre, c'est le Cheikh Ba-Mhammed. Ils enlevaient les mains des enfants, ils les avertirent de ne plus toucher la chèvre. C'est l'une des Karamat de Cheikh.

Au cours des années, sa mère n'arriva plus à travailler, elle arriva à l'âge très avancé, à chaque fois qu'elle voulait quelques choses, elle appela son fils qui était dans le champ. Il entendait le cri de sa mère, elle venait pour faire ses vœux, ses besoins. Il laissa le travail juste pour venir à sa mère. L'eau qu'il avait laissée dans le jardin s'arrêta et ne continua plus la destination jusqu'à l'arrivée de Cheikh. C'est l'une des Karamat de Cheikh. L'autre Karamat de Cheikh, une fois, il voulait déplacer un arbre d'abricot d'une place à une autre. Il arriva un jour, il trouva l'arbre dans l'endroit qu'il voulait avoir déposé. Il souhaita le Dieu de lui réserver une place au paradis et non durant la vie, soudain l'arbre se déplace vers sa place ancienne. Le Cheikh Ba-Mhammed était un homme très béni par le Dieu, qui avait des Karamat.

Il s'appelait aussi le serviteur de sa mère, il partait vers le pèlerinage. Il laissa sa mère seule. Il arrivait à faire le tour à Kaaba, il entendait un sentiment dans son cœur. Il pensa directement à sa mère. Il prenait la fenêtre de Kaaba pour surveiller et voir les funérailles d'obsèques de sa mère, il pleurait fortement, puisqu'il laissa sa mère seul. Le Dieu lui récompensa il donna la chance de voir les funérailles à partir de la fenêtre de Kaaba. C'est l'une des Karamat de Cheikh, dit le serviteur de sa mère.

III.18 : Le tombeau de Cheikh Baba-Tameur (Tamer) :

Il était un savant très versé dans la science et le savoir. Selon les versions il était un Cheikh d'Azzaba de la ville de Ghardaïa, mort avant le IX^e siècle de l'hégire. L'un des grands savants de la ville, d'un vaste savoir, il était un Cheikh d'Azzaba de Ghardaïa. Il organisa cette Halqa dans l'enseignement et la transmission du savoir aux jeunes mozabites de la ville.

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

III.19 : La stèle de djebel Tideft -Tideft :

Une place à côté de cimetière de Cheikh Abi Sahaba, il parlait d'un groupe de personnes circulaient dans la région. Ils étaient des musulmans, ils arrivaient à la montagne d'El Moustadjab, ils souhaitaient le Dieu. Soudain ils voyaient un grand serpent devant eux, souhaitait aussi au Dieu comme eux. Ils contenaient leur marche, le serpent marcha avec eux. Ils arrivaient à la place actuelle (Awrir), ils demandaient à Dieu d'avoir sa miséricorde. Il arriva une place, il entra dans un rocher, ils disaient qu'il était un démon (djinn qui marcha avec eux comme un garde de corps). Depuis cet incident, le lieu devient un lieu de pèlerinage, lors de la l'Aid de la Ziara la foule doit passer devant le lieu.

III.20 : Mausolée de Cheikh Ba-Mohammed Ou-Bou-Cheikh :

Son vrai nom c'est Abu Mohammed Abdellah ben Hadj Slimane Al-Marzugi, de la tribu d'Oulad Sidi Cheikh, une grande tribu qui occupe une vaste terre dans le Tell et le Sahara. L'un des machaikh, il était un commerçant étranger, fait le commerce à Ghardaïa. Un soir toutes les portes de la ville étaient fermées, il remarqua des lumières qui sortaient des divers lieux, il visita le tombeau de Cheikh Ami Said, Bab Oul-Djemma, Abi Sahaba, Baba Saad, il fait le tour jusqu'à la disparition de la lumière. Dans la matinée, il questionna à propos des cimetières de la ville. Il savait que c'étaient les charniers qu'ils avaient visités la nuit. Il entra à la mosquée pour se laver et puis pour se convertir à l'Ibadisme, devant une grande foule. Il veut savoir les moyens pour avoir une bonne éducation, bonne conduite, il décida d'entra à l'Ibadisme, la doctrine la plus juste. Le Cheikh entendait que son élève entra à l'Ibadisme. Il décida d'envoyer son message à son Cheikh pour lui informer de causes de sa décision. Il écrit une lettre pour son maître, il l'envoya par une autre personne. Mais il sait à l'avance que son Cheikh va mourir sans lire la lettre, finalement, un homme vient de dire au cheikh qu'un tel maître trouva la mort, c'est son Cheikh. L'un des Karamat de Cheikh Ba-Mhammed qui était un homme pieux. Versa dans la science et le savoir.

« Cimetière d'Abou Mohammed Abou Cheikh. – originaire des Oulad Sidi Cheikh, né vers le VIIIe siècle de l'hégire, Abou Mohammed venait souvent à Ghardaïa pour ses affaires. Arrivé un soir après la fermeture des portes de la ville, il dut coucher en dehors. Pendant la nuit il vit une fleur brillante qui dansait au-dessus des cimetières de la ville, mais qui arrivée

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

sur le cimetière Laroussi, fuyait au lieu de s'y arrêter. Au matin, à l'ouverture des portes, il entra et, passant devant la mosquée Ibadite, il y pénétra. Dieu fit descendre en lieu sa grâce ; brusquement il fut éclairé de la lumière de la vérité et comprit que le seul rite ibadite était le vrai. Il demanda les noms des cimetières de la ville et constata que celui sur lequel la fleur resplendissante ne s'arrêtait pas était le cimetière de Beni-Merzoug, tandis que les autres étaient Ibadites. Ce fait acheva de le convaincre. Son maître Malikite, ayant appris sa conversion, lui écrivait pour l'en blâmer lui faisant défense de lui écrire et l'avisant que, s'il le faisait, sa lettre serait simplement brûlée. Abu Mohammed lui écrivait en interligne dans un livre de prières malikites, qu'il donna à un commissionnaire pour le remettre à son ancien cheikh. Mais lui dit Abou Mohammed, il est possible que tu trouves mon ancien cheikh sur une civière. Et en effet, le commissionnaire trouva ce cheikh mort à son arrivé. Une aumône d'hiver est distribuée dans ce cimetière. » (DARAND, 1919, pp. 98-99)

III.21 : Cimetière et tombeau de Cheikh Ba-Mohammed Abi Sahaba :

Son vrai nom était Mohammed Ben Abi Sahaba Abi Qasim Al-Moseabi, et l'un des petits fils de Cheikh Baba Oul-Djemma. Il était un savant d'un vaste savoir, versait dans la science et la jurisprudence musulmane, il était un enseignant de qualité et très compétent en matière de la doctrine Ibadite. Il ouvrait une école pour transmettre le savoir aux enfants de la région. C'est l'un des savants éminent à Ghardaïa. Son tombeau est très visité par la population lors de la fête de Ziara. En commémoration à ce personnage qui a sacrifié sa vie dans l'apprentissage du savoir et de la science.

L'un des grands Cheikhs de la ville, l'un des élèves de Cheikh Baba Oul-Djemma. Il réanima le savoir dans la région. Il voulait s'enterrer dans le cimetière de son grand-père Baba Oul-Djemma, mais le moment-là impossible de transporter le cadavre de Cheikh vers le cimetière à cause d'oued. Qui était plein d'eau. Son histoire se raconta sur son père qui recevait des invités chez lui. Ils voulaient y avoir un moyen de transporter l'eau, le Cheikh exécuta la demande. Il y avait un problème avec les invités, il décida de quitter le pays vers une destination pour apprendre le savoir chez un Cheikh très connu.

Il quitta la ville, resta chez un Cheikh. Il finit ses études, il voulait quitter le Cheikh, mais ce dernier hésita de le libérer. Car l'élève ne connaît pas la politique avec les autres. Le Cheikh voulait lui enseigner comment se comporter avec les gens par politique et un bon

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

comportement. L'élève voulait vraiment quitter, il arriva devant une place, une zaouïa d'un Cheikh très sacralisé par ses élèves. Le Cheikh critiqua cette vénération du maître, il répondait que le maître mérite tous les biens. Les élèves volaient les ouvrages de Cheikh, il reçoit un dépassement physique. Il prenait la route vers le Cheikh pour lui enseigner les principales règles d'un bon comportement avec les gens, il recevait les leçons de ce Cheikh savant.

Il quitta le Cheikh, arriva devant la zaouïa de Cheikh vénéré. Il changea le visage pour récupérer ses livres, il se comporta avec eux d'une politique formidable. Ils remettaient les livres, il prépara pour le départ par un chameau. Il utilisa la rusée pour s'en sortir. Il arriva au pays, il entra à la maison, marcha vers sa mère, qui l'attendait depuis longtemps l'arrivé de son fils. Mais elle refusa d'ouvrir la porte juste pour son fils Ba-Mhammed, le Cheikh répondait à sa mère avec signe. Elle était très heureuse de lui. Il questionna sur les Cheikhs de la ville, ils étaient tous morts. Le savoir était menacé de disparition. Il travailla pour réanimer le savoir dans la ville. Il réanima la Halqa d'Azzaba à Ghardaïa.

« Cimetière d'Abou M'hammed ben Abou Sahaba. – Ce personnage appartenait à la famille du cheikh sidi Bou-El-Gjemma, contemporain de djerbien Abou-Setta connu par ses nombreuses notes marginales sur un ouvrage. Il était en relation avec ce savant. Il donnait un jour à boire à des personnes en cours d'une fête et il trempa involontairement ses doigts dans l'eau du récipient qu'il tendait et on se moque de lui. Il décida de quitter le pays de partir pour le Maroc pour s'y perfectionner dans la science et aussi pour apprendre l'art de se tenir en société. Il resta au Maroc plusieurs années chez un savant qui l'instruisit et l'éduqua, puis il partit vers le Mزاب malgré les conseils de son cheikh qui lui affirmait que son caractère n'était pas encore assez formé. Il emportait avec lui ses livres. Il descendait un jour en cours de route dans une zaouïa, dirigée par un cheikh ignorant. Il se moqua de lui et de ses adeptes. Chassé et battu, on lui enleva ses livres. Il revient sur ses pas et se refugia chez son professeur, y resta un certain temps et, jugeant qu'il était assez fermé, son cheikh lui permit de quitter. Il suivit le même chemin et repassa à la zaouïa où il avait été dépouillé. Il se montra empressé auprès de cheikh et de ses élèves qui le traitaient très bien. Il voulait ravoir ses livres et décida de les demander sous prétexte de lires, puis de s'enfuir à l'improviste. Mais ce cheikh et ses élèves étaient tous sorciers et savaient par des moyens connus d'eux, deviner où se trouvait tel individu et dans quelle direction qu'il allait. Abu M'Hammed employa donc la ruse suivante : il prépara secrètement un âne, sur lequel il chargea d'un côté un couffin de terre, de l'autre une guerba

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

pleine d'eau. Il conseilla un soir aux élèves de la zaouïa de se faire remettre chacun un poil de la barbe de leur cheikh : « Car leur dit-il, c'est un saint et cela vous portera bonheur. ». Pendant qu'ils se livraient à cette opération, Abou M'Hammed monta sur sa bête, mais la face tournée vers l'arrière de la bête, un pied dans la terre, et un pied dans l'eau, et il fit partir sa bête dans la direction de Ghardaïa. On aperçut à la zaouïa dans la nuit seulement de sa fuite. Tous se mirent en demeure par leur science du (Khett se erremel » de rechercher où il se pouvait être. L'une la trouvait dans une rivière, l'autre dans la dune, un autre disait qu'il s'éloignait de la zaouïa, d'autres enfin qu'il s'en rapprochait. Ils ne purent se mettre d'accord et leur échappa avec ses livres. Arrivé à Ghardaïa, il y devint le professeur de tous ceux qui voulaient s'instruire et acquit la réputation d'un grand savant et d'un saint. Des fondations habous attribuent à ce cimetière des biens qui y sont distribués deux fois l'an, une fois en hiver le matin, une fois en été le soir. » (DARAND, 1919, pp. 99-100)

III.22 : Maqâm de Cheikh Belhadj Daoud :

Mort en 1379 à Ghardaïa. Il était un homme très versé dans le savoir. Il y avait une vaste connaissance sur divers sujets concernant le rite et la doctrine Ibadite. Durant sa vie, il était un homme d'un comportement très éduqué à Ghardaïa. Qui a de la sainteté et des Karamat. Pendant la fête de la Ziara, les habitants rendent visite à sa tombe pour lui exprimer le sentiment de fierté envers ce personnage. Qui a travaillé durant sa vie à enseigner, transmettre le savoir et le rite Ibadite aux générations de son époque.

L'un des savants de la ville de Ghardaïa, un homme d'un très vaste savoir. D'une grande sagesse, un Cheikh de la mosquée. Avant sa mort il annonça à ses proches d'un testament : la place où vous craignez l'attaque de l'ennemi vous m'enterrez dans ce lieu, c'est grâce au Dieu personne ne se rapprochait de vous. Le Dieu va riposter l'ennemi de la place. Un homme qui voulait souhaiter le dieu, il arriva à la place de Cheikh, il demanda Dieu, le dernier va répondre favorablement. Depuis la mort de Cheikh la place était protégée car le pouvoir de Cheikh. Personne n'était capable de passer par là.

« Tombeau de Cheikh Abu El Hadj Daoud. – Au pied de la montagne. Ce Cheikh, étant sur le point de mourir, dit à son entourage : « faites-moi enterrer du côté par lequel vous craignez le plus d'être attaqués et vous serez garantis. ». Il fut fait selon son désir et, de ce jour, jamais aucune attaque ne se produisit plus sur ce point alors que c'est de ce côté que les

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

ennemis essayaient toujours d'entrer dans la ville. Il jouissait d'une grande réputation de sainteté. On raconte qu'étant un soir dans sa Kaaba de la Mecque, il y était tellement absorbé par ses prières qu'il n'entendit pas fermer les portes. S'apercevant ensuite qu'il était enfermé, il invoqua dieu ; aussitôt le mur se fendit pour lui livrer passage, puis se referma. On distribue deux fois par un des aumônes dans ce cimetière, une fois le matin en hiver et la deuxième le soir en été. » (DARAND, 1919, p. 100)

III.23 : La stèle d'Al-Naceur :

Il s'agit des deux personnages de Ghardaïa, très versé dans le savoir et la connaissance. Il était des cheikhs éminents dans la ville, l'un était un juge, l'autre était un cheikh de la mosquée. Des savants très versé dans la connaissance, d'un vaste savoir. Pendant leur vie, le pays vivait dans la sécheresse, l'absence de l'eau pour les habitants c'était un souci quotidien. Un jour ils voulaient ensemble prier et demander à dieu de donner une forte pluie. Ils commençaient la prière, ils finissaient d'enlever leurs mains, un cheikh demanda à son frère, s'il était propre, il ne commit aucune erreur. Il répondait, par non, Je ne commis aucune faute, j'étais un homme juste toute ma vie. L'autre il disait qu'il fait une faute et n'a pas encore demandait pardon. Ils voulaient rectifier cette erreur avant de demander dieu. Leurs tombeaux étaient destinataires des visites lors de la Ziara. Des hommes très respectueux.

« Cimetière de Benaceur. – Trois « mihrahs » sont bâtis dans ce cimetière. Deux d'entre eux sont ceux des tombeaux de deux frères dont l'un était le chef de la djemaa et l'autre le chef de la mosquée et des Azzaba, tous deux hommes justes et vertueux. On raconte à leur sujet que le pays avait besoin d'eau et qu'un orage ayant éclaté sur la région, il ne tomba pas une goutte. Tous deux se demandèrent s'il ne fallait pas voire là une vengeance de dieu pour un manquement dont ils avaient pu se rendre coupables. Ils firent un examen de conscience et ne se trouvèrent rien de répréhensible (condamnables). Le serviteur, employé comme domestique de la djemaa, vint à ce moment les trouver et leur dit : « J'ai un jour volé des raisins restant à la fin du repas offert à des hôtes que vous m'aviez chargé de conduire chez un tel ; peut-être suis-je la cause de tout le mal ». Ils lui firent des reproches et l'invitèrent à demander pardon de sa faute. Il le fit et il plus aussitôt. Deux aumônes sont distribuées dans ce cimetière une fois l'an en hiver et en été. » (DARAND, 1919, p. 101)

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

III .24 : Stèle d'Al Ou-Aïssa :

Il était des frères qui font le travail de la terre. Ils exerçaient ce métier depuis des années. D'une très bonne conduite. Un jour, ils labouraient un terrain ensemble. Ils pensaient de partager la récolte, l'un prenait la moitié et l'autre la deuxième. Le jour de partage le frère inné était absent, le petit frère disait : je donnais à mon frère une part de la récolte, car il était marié, et ses besoins vont s'augmenter. Concernant à moi je prenais la dernière part, car je suis seul, je n'ai aucune charge. Après le retour de son frère, il disait : mon frère était seul, j'avais lui donné une part de ma récolte et moi je prenais l'autre part. Ils partageaient le même raisonnement. Le Dieu après avoir vu la pensée et la fraternité entre eux. Il doublait la récolte et chacun d'eux prenait sa grande part. Cette version et leçon se raconte toujours lors de la Ziara pour attirer les conseils sur la fraternité.

« Tombeau du Cheikh Aïssa et de Aïssi. – leurs tombeaux sont au-dessus du bordj de Ghardaïa. C'étaient deux frères ; l'ainé était marié et le plus jeune était célibataire. Ayant labouré un terrain en commun, ils procédèrent au partage de la récolte. L'ainé s'étant absenté de l'aire à battre pour transporter une partie de son grain chez lui, son frère se fit le raisonnement suivant. Mon frère a de la famille alors que je n'ai aucune charge ; il est juste que je prélève sur ma part une certaine quantité de céréales en faveur de mon frère et il ajouta une partie de son tas à celui de mon frère. L'ainé étant revenu, ce fut le plus jeune qui s'absenta. L'ainé se dit : mon frère est seul, il n'a personne que puisse l'aider s'il venait à être dans le besoin, et il préleva sur sa part de grain qu'il ajouta à celle de son cadet. Dieu bénit leurs intentions et multiplia les grains remplissant les greniers et de l'un et de l'autre, avant que le transport de ce qui était sur l'aire fut terminé. Ce qui resta distribué aux pauvres. Une aumône est distribuée dans ce cimetière en hiver le matin, et on y lit des prières une fois l'an. Ces tombeaux également visités par les gens de ksar de Mélika. » (DARAND, 1919, p. 101)

III .25 : La stèle d'Adjayen :

Un endroit très visité et très sacré par la population des deux ksour (Ghardaïa et Mélika). Cet endroit était un lieu de rencontre entre les deux Cheikhs (Ami Saïd El Djerbi de ksar de Ghardaïa et Cheikh Mahdi Ben Aïssa de ksar de Mélika). Ils étaient des amis depuis l'arrivée d'Ami Saïd à Ghardaïa. Ce dernier était le maître de Cheikh Mahdi Ben Aïssa. Un jour chacun

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

d'eux voulait cuire une tête du bélier pour présenter le meilleur morceau à son ami. L'autre jour, ils rencontraient dans cet endroit, chacun d'eux amenait le morceau choisi pour son ami. Finalement le morceau choisi était le même pour tous les deux. A partir de cet évènement, ils font cette stèle, un témoignage d'une amitié entre les deux amis savants.

« *Mached*¹⁴ Adjain : Sur la colline, au nord-ouest de Mélika, au nord du nouveau puits. Il y avait là, autrefois, une grande pierre où venaient s'asseoir le cheikh Sidi Aïssa Al Meliki et cheikh Ami Saïd Djerbi, dont il a été question. Un jour chacun d'eux eut la pensée de faire cuire une tête de mouton et d'en apporter les meilleurs morceaux. Où moment où ils rencontrèrent, chacun des deux Cheikhs présenta les morceaux choisis à son ami et il se trouva que c'étaient exactement les mêmes morceaux. On vit ça un fait miraculeux et on créa les Mechhed également visité par les gens de Mélika » (DARAND, 1919, p. 102). Les deux ksars font une visite annuelle à cette place qui est très symbolisée par les gens de Mélika et Ghardaïa. Car, c'est un fait réel entre deux figures emblématiques (Cheikh Ami Saïd et Cheikh Mahdi Ben Aïssa).

IV : Des ajouts sur la Ziara

Les Mozabites en général, durant l'Aïd de Ziara, prend le chemin vers Sedrata, pour visiter la dernière ville de cette communauté, et rendre visite au tombeau de dernier Imam Rustumide Yaqub Ibn Aflah¹⁵. On a dit que les Mozabites donnent un respect énorme aux anciens qui ont glorifié durant des siècles l'existence et l'amélioration et la survivance de la doctrine Ibadite. « *Les Arabes m'ont affirmé que, chaque année, un grand nombre de Beni Mzab vont se lamenter sur les ruines de ce temple. Partout, aux alentours de la ville ruinée, on distingue parfaitement, dans les endroits qui ne sont pas encore recouverts par les dunes. Les fondations des murs qui entouraient les jardins, ainsi que celles des canaux d'irrigation amenant là, paraît-il, les eaux de sources naturelles abondantes qui jaillissaient à l'Ouest.* » (AMAT, 1888)

¹⁴ On a traduit le mot Mached par le mot (Stèle).

¹⁵ Dernier Imam Rustumide, à son époque la dynastie Ibadite de Tihert est tombée sous la pression de l'armée Fatimide. Le dernier Imam s'est préféré de réfugier vers le sud. Son tombeau dans la ville de Sedrata, annuellement la population Ibadite du Mzab et Ouargla se rend visite au tombeau de l'imam.

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

Notons aussi, pendant la Ziara, le phénomène d'égorger un coq, un poulet est strictement absent durant le rituel de Ziara. Même durant les visites organisées par les femmes pendant les journées de la semaine, l'égorgement est quasiment absent. Il y a que la nourriture, généralement ça appelle le Maeruf. Pour cela A-M Goichon ajoute que certains pratiques possèdent une touche de la magie, les rituels portent quelques caractéristiques très intéressantes *« Bref, avec ou sans pèlerinage, nous sommes là en plein domaine de magie sympathique, mais cette fois sans intervention malfaisante ni incantations mystérieuses. La différence est intéressante à noter puisque les Mozabites se livrent sans intermédiaire à ce genre de pratiques et réprouvent le reste. Ces promenades rituelles ne sont pas les seules, il y en a, dit-on, encore un certain nombre, mais sans changements notables dans les cérémonies. Il importe de souligner l'absence d'égorgement de poules noires ou autres, ce qui est la caractéristique des coutumes d'origine nègre. Les noirs ont le monopole de l'opération et la chose reste rare. Tout animal égorgé par les Mozabites est distribué aux pauvres — ajoutons que le petit nombre des poules les fait conserver précieusement. Les pratiques en faveur ne jouissent d'aucune tolérance de la part des laveuses, qui les poursuivent au contraire avec ténacité, comme les autres coutumes berbères disparues au cours des cinquante dernières années. Enfin, elles restent réservées à des journées exceptionnelles, et ne pénètrent pas intimement la vie des femmes comme il arrive en tant de pays d'Islam. »* (GOICHON A.-M. , 1931, p. 120)

Il faut souligner aussi les modifications qui étaient portées au cours des années sur la fête de Ziara. Au début des années 1940, la région connu un mouvement réformiste qui a aboli toutes les pratiques qui n'étaient en relation directe avec la religion de Dieu (MERAD, 1967). Ils banalisent aussi les visites faites par les personnes aux cimetières. Ils font une interdiction sur beaucoup de rituels. À leurs yeux, les rituels c'est une forme de malédiction qui n'a aucune relation ni avec le coran ni avec la sunna. Ils accusent les personnes d'ignorance car ils visitent les tombeaux des saints et les figures saintes qui ont un pouvoir et des Karamat.

Ce mouvement réformiste touche beaucoup plus les anciennes pratiques rituelles qui ont une relation avec la pensée ancienne de la population. Puisque le Mzab c'est une société fondamentalement berbère. Donc, pour cela, le mouvement réformiste qui est très ancré dans le milieu Ibadite de toutes les villes du Mzab a réussi de mettre fin à beaucoup de pratiques faites lors de la fête de la Ziara ou durant les visites quotidiennes et occasionnelles.

SEPTIEME CHAPITRE : LA ZIARA À GHARDAÏA

Conclusion

Dans ce chapitre qui est consacré essentiellement sur le ksar de Ghardaïa, ou nous allons présenter l'histoire géographique et naturelle de ksar. Puis, nous partons vers l'autre sujet qui est la Ziara à Ghardaïa. Cette coutume occupe une place importante chez les habitants de cette ville. L'organisation de l'évènement est liée à l'agriculture. Ils attendent le mois de mars pour célébrer cette journée. Ils entament des visites à toutes les places emblématiques de ksar que ce soit, des cimetières, mausolées, des stèles, des endroits sacrés. La place de leurs Cheikhs était toujours réservée, la majorité des places visitées lors de la Ziara appartiennent aux figures scientifiques de la ville. N'oublions pas aussi la place réservée aux fondateurs de la ville (Mohammed Ben Yahia et le Cheikh Ba-Aïssa-Ou-Alouan qui sont les premiers fondateurs de la ville selon la légende. Leurs tombeaux deviennent un objet de vénération par les habitants.

Nous devrions souligner aussi qu'il y a des visites quotidiennes et occasionnelles. Le premier point, ce sont des visites individuelles aux cimetières, plus exactement les tombeaux des leurs proches. Ils lisent quelques sourates du coran et puis ils vont partir. Ils ne font pas d'autres rituels que la Fatiha. Le deuxième point, c'est la visite occasionnelle, ils allés vers les cimetières durant les fêtes religieuses, ils rendent visite aux tombeaux de leurs proches. Comme le premier point, ils lisent la Fatiha, souhaiter Dieu de réserver au défunt une place dans le paradis, ils faisaient demi-tour. L'interdiction des rituelles dans les cimetières à Ghardaïa, qui est un acte banalisé depuis des décennies.

QUATRIEME PARTIE : LA ZIARA UNE PRATIQUE ANCESTRALE A L'EPREUVE DU CHANGEMENT

Quatrième partie : la Ziara une pratique ancestrale à l'épreuve du changement

- **Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa**
- **Neuvième chapitre : Le fond commun de la Ziara et le changement social**

HUITIÈME CHAPITRE : DESCRIPTION DE LA ZIARA À CHORFA ET À GHARDAÏA

Huitième chapitre

**Huitième chapitre : Description de la Ziara à
Chorfa et à Ghardaïa**

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

Introduction

Dans ce chapitre qui sera consacré à trancher sur la pratique de la Ziara en Kabylie (village Chorfa) et le Mzab (ksar de Ghardaïa, lieu de l'enquête). Nous préférons de détailler sur les causes de l'existence de cette tradition ancrée dans le milieu Amazigh (Nord-Sud). Concernant le groupe Ibadite, ou la population organise quotidiennement, annuellement cette tradition. Sans oublier également de citer les visites quotidiennes et occasionnelles aux divers lieux sacrés durant les fêtes religieuses. Cette pratique est bannie depuis longtemps par les Cheikhs Ibadites et durant l'existence du mouvement réformiste qui domine le Mzab depuis les années 1930-1940, et son influence sur l'organisation du rite.

L'abolition de certains rituels lors de la fête de Ziara à cause de l'Isлах¹ qui appelle toujours à ne pas s'éloigner de la doctrine de l'Islam. Concernant en Kabylie, le village Chorfa qui avait un lieu visité par la population locale et même les tribus voisines. Cette tradition était depuis longtemps présente dans le milieu rural, loin de l'influence des juristes et quelques idéologies obscurantistes. Les derniers qui condamnent la visite aux saints et les pratiques qui sont liées à la célébration et à la commémoration devant les tombeaux. En contenu aussi à donner la description de la Ziara (quotidienne et occasionnelle) et les diverses pratiques qui existent.

I. Le Mzab (Ksar de Ghardaïa)

I.1 : Les origines de la Ziara

Dans le ksar de Ghardaïa, durant nos enquêtes du terrain, on a essayé de déchiffrer à travers les questions posées aux diverses personnes afin de savoir les origines de cette pratique. Certainement elle remonte au temps plus ancien, au temps le plus reculé de l'histoire des Amazigh. L'organisation de la Ziara est une ancienne tradition qui a des ancrages sociologiques dans ce milieu influencé par le rite Ibadite. La nature de cette place que nous avons donné une chance à la réflexion autour de ce sujet. À l'époque ancienne selon les habitants de ksar, cette pratique existe chez eux avant l'installation de la doctrine.

¹ Un mouvement réformiste né à partir des années 1930-1940. Il appelle à la pratique rigoureuse de l'islam, il appelle aussi à supprimer quelques traditions qui n'ont aucune relation avec la religion.

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

Si nous suivons en détail la question des origines de la population Mozabite dans une vallée désertique. Certainement il y a une vie avant l'arrivée de la religion et la doctrine, la région a été habitée déjà par une population Amazighe. En appui sur les traces archéologiques qui existent à Ghardaïa, Beni-Yesguen, et d'autres cités. Des traces qui disent qu'il y a une vie à travers la vallée du Mزاب, une population locale qui a des coutumes et des traditions. On sait qu'il y a des tombeaux funéraires à Berriane, donc un culte des saints ou bien des objets sacrés existent. Le culte de la Ziara a été réanimé par les traditions Mozabites avec un autre visiage. Il détient une touche religieuse à partir de l'installation des Ibadites et la formations des cités Mozabites.

Depuis ce temps-là, c'est le début de la nouvelle formation de cette région sous l'influence de la doctrine Ibadite. Qui incarne des règles qui existent depuis l'apparition de cette doctrine en Orient, durant la gouvernance des Omeyyades. Donc, ce peuple qui avait déjà des traditions, puisque c'est une population (Zénète) qui s'est influencé prochainement par ce courant religieux. Ce peuple avait des traditions et des coutumes millénaires. Ils ont réussi de se cohabiter avec la nouvelle réalité sociologique et religieuse de la région (Chebka-filet). La fondation des lieux de sédentarisation (les ksars Mozabites) avait donné la chance à la population de vivre dans la stabilité politique et aussi religieuse. Loin de l'influence des courants religieux fondamentalement sunnite. Ce groupe avait réussi de maintenir ses traditions à l'inclus des règles Ibadites à l'intérieur de son identité sociale. Certains disent que les porteurs de l'Ibadisme ont largement respecté les croyances et le mode de vie de la population locale. Cette culture fortement ancienne avait marché avec les règles du courant Ibadite.

Revenons à la Ziara, le ksar de Ghardaïa, comme toutes les cités Mozabites possède des divers lieux sacrés par ses habitants qui remontent à une date très lointaine². Ces lieux-là sont destinés selon les habitants à porter la baraka aux habitants de ksar (lieux de bénédiction). La nature des personnalités enterrés qui étaient versé depuis leur naissance dans la science et la préservation de la doctrine. Le devoir des habitants c'est le maintien des liens entre les morts et les vivants. Faire une visite à eux durant l'année c'est rendre l'hommage aux aïeux fondateurs

² La formation des lieux de la Ziara n'est pas limitée à une période. Il y a des lieux qui étaient bénis par des personnes pieux. Donc, ils font partie du programme. Il est lié principalement à une Karamat.

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

et les personnages emblématiques de la ville. Tout personnage sacré par les Mozabites devient un objet de visite, une vénération quotidienne à un personnage pieux.

I.2 : Un ancrage ancien

La Ziara avait ses ancrages anciens parmi ce milieu qu'on vient de le citer comme un centre d'une population fondamentalement berbère. Depuis l'antiquité cette contrée était un espace d'habitation, selon les traces archéologiques qui existent dans la région. Un fort témoignage de l'existence d'une population ancienne dans la région. Le milieu Saharien est riche des traditions (parmi elles : les visites aux divers lieux sacrés, l'adoration des objets, le culte des grottes). Pour cela :

« Par contre, les grottes tiennent une place considérable dans les croyances du peuple. Assurément, et c'est un des premiers points que nous établirons, chaque grotte n'est pas forcément une grotte sacrée : il existe même certaines régions où le culte en semble inconnu. Mais ces régions sont rares, et partout où s'ouvre une grotte sacrée, les fidèles y viennent en grand nombre »
(BASSET, 1920, p. 7)

Si nous suivions les découvertes archéologiques dans cette région Saharienne, nous trouverions qu'il y a des dessins des animaux comme les serpents, les taureaux, les moutons. Dans les cavernes il y a aussi des résidus qui parlent d'un culte destiné et pratiqué dans des endroits isolés pour avoir la bénédiction des génies invisibles. Le culte des génies, le culte des béliers, des serpents, sont des pratiques qui existent dans cet espace Saharienne selon les données récoltées par les chercheurs Français qui s'intéressent à la religion des anciens.

Dans cette région, le ksar de Ghardaïa, à l'intérieur il existe une grotte très visitée par les femmes. Qui veulent avoir la bénédiction de cette place qui est surveillé par des forces invisibles. Les forces non-visibles sont un bouclier contre la malédiction de la vie et les personnes mauvais. La Ziara effectuée à une grotte c'est un signe qui affirme que le milieu Amazigh était très connu de ce culte depuis l'antiquité. Dans les grottes, il y a des rituels pratiqués (allumer les bougies, déposer une nourriture à la faveur des forces qui existent dans la grotte. Une occasion de souhaiter la bénédiction et la protection de toutes les forces contre le mal. Cette grotte s'appelée (Daia), un nom qui tient à l'origine de la formation de la ville selon

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

la version écrite. Cette version encore une fois serve pour des intérêts idéologiques et non scientifiques.

La visite effectuée à la grotte de Ghardaïa et les différentes places et les récits sur les endroits sacrés depuis le temps ancien c'est une affirmation que ce culte (Ziara) avait des ancrages au sein de la population Amazighe. Même ce milieu est influencé par l'Ibadisme. Où la population de la ville organise des visites quotidiennes à la grotte pour demander la baraka et exposer leurs soucis aux génies de la grotte. Afin de trouver le calme et la sérénité, car l'objectif de la Ziara c'est d'avoir un moyen d'accéder à une vie heureuse. Une vie loin de toute forme de la malédiction qui peut menacer la stabilité de sa maison, de son entourage. Là on parle des anciennes visites selon les sources françaises. Aujourd'hui on n'assiste plus à ce genre de visite. Puisque la Ziara aujourd'hui désigne la fête célébrée par les habitants de chaque ksar à l'occasion de l'arrivée du printemps.

La nature des forces qui existent à l'intérieur de la grotte qui sont capables selon la pensée ancienne de décider sur l'avenir des personnes. L'implication de l'élément féminin dans la visite, c'est aussi un facteur d'un résultat qui existe entre la femme et la vie. Aller à la grotte c'est pour souhaiter une vie heureuse, une bonne famille, solliciter les forces de protéger ses proches, ses enfants. Et également souhaiter avoir des garçons. Souhaiter la guérison en cas d'une maladie grave (la stérilité, ne pas avoir des enfants). La Ziara à Ghardaïa à travers le culte de la grotte nous donne un signe de l'ancienneté de cette pratique berbère.

La signification de la grotte et la force invisible qu'elle possède, tire aux yeux des habitants de la cité un sentiment de peur et de la terreur. Vu la nature des forces invisibles qui se cachent à l'intérieur d'elle. La Ziara à la grotte (aux divers lieux sacrés) c'est l'un des manières utilisées pour exposer un souci aux génies qui peuvent toujours trouver une solution aux divers problèmes. La tranquillité morale passe toujours par cette visite pieuse en cas d'un souci. Au fait, la Ziara à Ghardaïa à travers les histoires qui se racontent sur cette grotte. C'est un moyen de savoir la nature et la formation et l'ancrage de cette tradition chez eux.

On attire la symbolique et la signification de la grotte dans un milieu rural et paysan. L'existence de cette grotte à l'intérieur d'une demeure est destinée à protéger la population. Les forces qui existent étaient toujours l'avant-garde morale de la population. La Ziara c'est l'un des résultats d'une relation complémentaire qui existe entre le monde divin et le monde humain,

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

entre le visible et l'invisible. La nature de la peur et l'existence d'une force donne un sentiment de tranquillité aux habitants de la ville. Donc à travers l'existence de ce culte, on peut dire sans tromper que la Ziara a des ancrages anciens dans cette société berbère mozabite. Le culte des grottes l'une des religions fondamentales en Afrique du Nord.

« Il s'agit tout juste d'un élément qui a servi à remanier le récit dont l'origine est à rechercher dans une pratique rituelle ancienne, appelée le culte des grottes, qui consiste à attacher des divinités ou des figures supposées réelles à des grottes. Il est répandu en Berbérie et signalé chez de nombreuses populations à travers le monde, et qu'on associe parfois à certains mythes d'origine, d'initiation et de renaissance. C'est un vieux culte des grottes qu'il s'agit sans doute ici. À l'épreuve les femmes qui viennent à cette anfractuosité, et se mettent à s'implorer et solliciter de l'aide à Lalla Sahla, « la dame qui rend les choses faciles », et pour obtenir un mari, ou un enfant, qui pour le retour d'un mari trop longuement absent ; elles y allument des bougies pour que leurs vœux soient exaucés. Revêtues d'un habit islamique, qui « la dame qui rend les choses faciles » et devenue femme pieuse et sainte. La croyance en elle et en ses bienfaits perdure à ce jour, même si ce culte est beaucoup moins célébré qu'auparavant. » (CHERIFI, 2015, p. 79).

Une autre preuve que la Ziara à Ghardaïa remonte au temps plus ancien, c'est la visite des rochers. À la sortie de marché de Ghardaïa, il y a un lieu (rocher) qui s'appelle (Anchan n Yifiyer), son histoire est déjà racontée dans le récit sur le « Djebel n Tidfet ou Awrir n Tidfet ». Il s'agit d'un serpent qui sollicita Dieu avec des personnes de Djebel³ Moustadjab jusqu'à ce lieu. Et puis il entra dans le rocher. Ce bloc est toujours visité par la population. Ce culte existe depuis longtemps parmi la population locale. Le rocher représente la force et la puissance. Sa force est toujours capable d'aider les habitants. Il joue le rôle de surveillant sur les biens de la population. À chaque fois un passager passe par le lieu, préfère de réciter le coran.

À travers ce lieu (Anchan n Yifiyer = le lieu du serpent), il existe une force invisible qui porte la baraka. Sa visite même si occasionnelle, mais il demeure un repère à Ghardaïa. Une

³ On sait qu'il y a une visite destinée aux montagnes sacrées. D'après l'histoire la population Amazighe qui fait d'une colline, d'une montagne un lieu de pèlerinage. C'est la résidence des forces invisibles qui sont toujours capable de porter l'aide aux nécessiteux.

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

relation qui existe entre l'homme et le rocher, qui représente la force et la puissance. L'homme cherche toujours la force et le courage pour être un digne de porter le titre d'un homme virulent. Le rocher signifie une force invisible qui cache à l'intérieur de lui, cette puissance était aux services des habitants. La symbolique du rocher était également répandue en Afrique du Nord⁴.

La population Amazighe est fortement liée à travers des diverses croyances avec ce culte de rocher. Entamer une visite à un rocher dans le but de souhaiter un soutien moral. L'aide des gardiens mystérieux du rocher qui vont répondre favorablement aux demandes des habitants. Tous les gardiens et les génies représentent cette force invisible qui se cache. Mais qui était toujours au rendez-vous, lors du prononcer de leur nom. L'imagination de cette force ou sa réalité depuis le temps ancien et son ancrage parmi la population berbère.

Sans oublier de souligner la nature et la symbolique du serpent dans la pensée ancienne des anciens. Le serpent était toujours un gardien des places, un surveillant des grottes, un protecteur des trésors. Donc le serpent c'est la force elle-même (BASSET, 1920, p. 39). Et aussi « Se célèbre-t-il donc actuellement auprès des abris sous roche ou des grottes sacrées deux sortes de cultes sans rapport entre eux, et dont les rites seraient simplement juxtaposés » (BASSET, 1920, p. 51).

Le rocher⁵ donc était un endroit sa sacralisation et un objet de visite et de vénération. Les habitants de ksar de Ghardaïa organisent annuellement une visite vers toutes les places symboliques de la ville. Cette place fait partie de programme. On voit donc la symbolique et la représentation du rocher comme un lieu de résidence des diverses forces invisibles. La nature de la puissance de ce rocher réside essentiellement dans sa force de bénédiction qui était un objet de vénération. Si le rocher n'a pas de symbolique il ne sera pas visité par la population. Donc, son existence en tant qu'une place qui possède une force remonte à une période ancienne.

Les visites c'est une occasion de renforcer la relation entre les forces invisibles et les êtres humains. Un lieu d'hébergement des génies, des gardiens du pays et de l'espace. L'objectif

⁴ À Nedrouma, le pays d'Abdelmoumen, la population de cette région organise un pèlerinage collectif à un Ribat, connu de sa grande valeur spirituelle, si quelqu'un commet un vol, sa punition ne sera pas tardée grâce à la bénédiction de la place. Le rôle des places c'est de surveiller de loin et de près la sécurité de cette ville (EL BIKRI, 1859, p. 80)

⁵ Le Rocher est un endroit de résidence pour les génies invisibles, un lieu favorable pour la sacralisation des forces qui préfèrent de s'éloigner de vue. Cela est permis aux gens d'organiser des cérémonies à la faveur des génies cachés.

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

c'est le même c'est la sollicitation auprès des forces un moyen d'avoir une vie heureuse et calme. Les soucis sont toujours différents par rapport aux vœux des personnes. Une partie qui demande des enfants, la sécurité du pays, une bonne femme, une bonne éducation. Pour cela, la nature des places dans le ksar de Ghardaïa une preuve d'existence. Un ancien culte fondamentalement ancré dans ce milieu avant et après l'implantation des groupes Ibadites dans la région.

La visite des grottes et la notion des rochers sont liées sans aucun doute à la sacralisation des forces invisibles (Jinns) qui existe avant l'arrivée de l'Islam. L'objet sacré qui existe à l'intérieur d'une grotte ou d'un rocher, est un génie qui détient des forces invisibles dont l'être humain est toujours besoin d'elles. « La théologie des Anciens Berbères n'est pas qu'ancienne. Elle a laissé des traces manifestes importantes dans la pensée religieuse des Nord-Africains d'aujourd'hui. Cette théologie-là qui est toujours vivace comporte des aspects relevant de l'animisme et des aspects qui se rattachent sûrement à la pensée égyptienne ancienne. Pour ce qui est de l'animisme, il n'échappe à personne que le rôle joué par les esprits, rebaptisés « Djinns » ou « Jnoun » depuis l'arrivée de l'islam, dans la vie et la pensée nord-africaine ne correspond absolument pas au statut du "djinn" dans le Coran. Ce rôle souvent maléfique ou qui correspond parfois à l'instrument de réalisation du bonheur, ne peut être mis que sur le compte des anciennes croyances africaines, abusivement qualifiées d'animistes. L'omniprésence de ces êtres, les précautions prises la nuit pour éviter de les blesser avec de l'eau chaude, par exemple, la peur qu'inspire le cimetière, les histoires des Aicha Kandicha... tout cela ne relève pas de l'islam originel, mais bien de la pensée africaine primitive. Le culte des arbres, des amas de pierres (Akerkour), des sources..., relève du même registre (OULHAJ, 2018, p. 6)

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

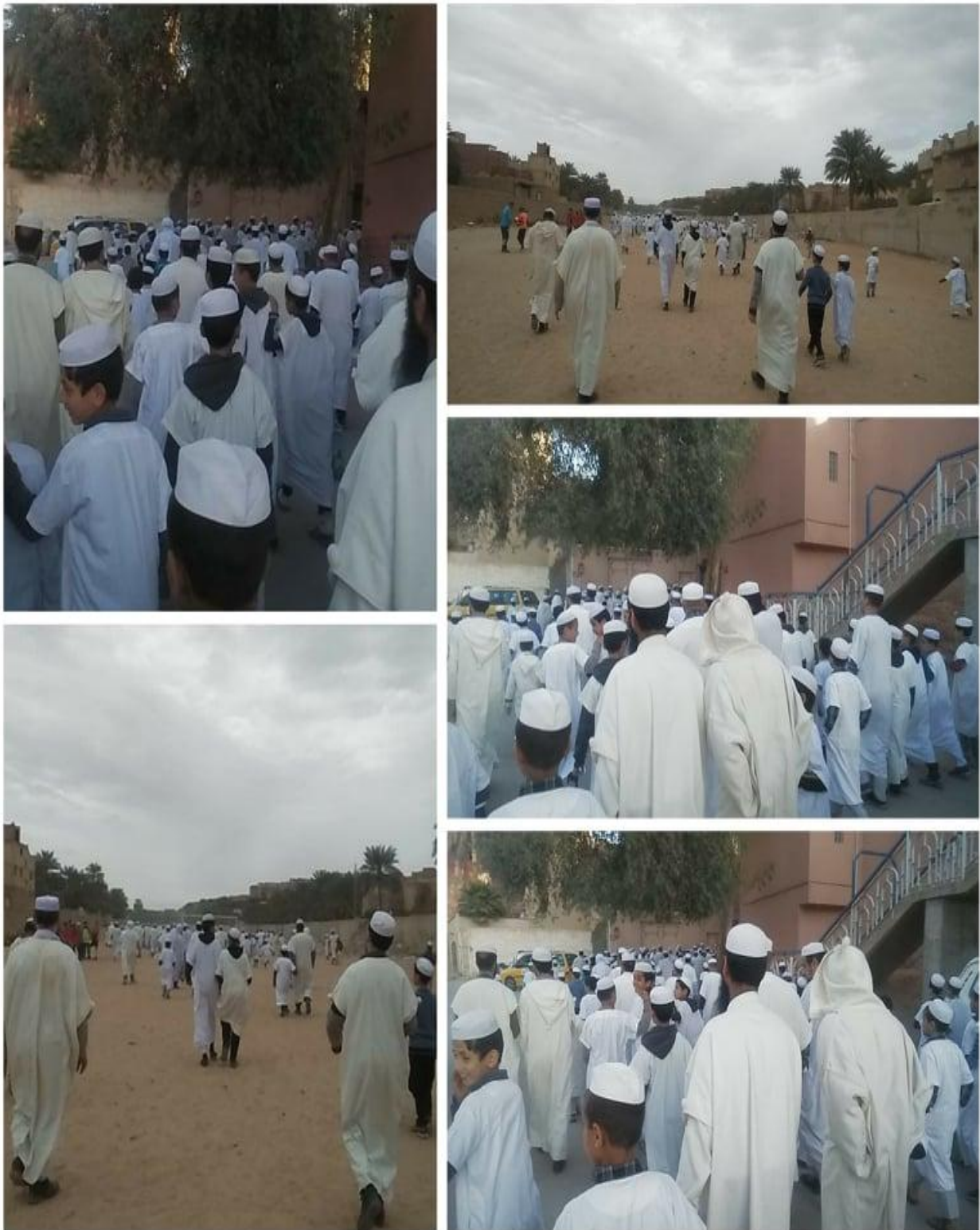


Figure N° 1 : les Ibadites de Ghardaïa célèbrent annuellement la fête de la Ziara.

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa



Figure N° 2 : le jour de la Ziara, la foule se dirige vers les lieux sacrés.

I.3 : Le sacré Baba Wel-Djemma

Une autre preuve de l'existence de la Ziara, c'est le rite de la fécondité représenté par la figure de baba Wel-Djemma⁶. Ce rite d'un ancrage ancien parmi la population Mozabite. Cette figure parmi les légendes de ksar de Ghardaïa. Il est considéré comme le symbole de la fécondité et la fertilité. Le tombeau de Baba Wel-Djemma est largement visité par la population de la ville durant des années. Un lieu très béni aux yeux des habitants de ksar. Les personnes mariées le visite lors de chaque fête de mariage.

⁶ Une thèse défendue par le chercheur Brahim Chérifi.

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

« Lorsqu'un jeune Ibadite se marie pour la première fois, il se rend quelques jours après la consommation du mariage, avec ses compagnons à la koubba de ce saint (Baba Wel-Djemma). Une servante noire y transporte des dattes et du pain à distribuer à titre d'aumône. Tous reviennent ensuite en frappant des pieds suivants une ancienne coutume. » (DARAND, 1919, p. 93)

Un lieu sacré et un objet de visite quotidienne et même annuelle. Le saint c'est le symbole de la fertilité et fécondité dans la culture Mozabite. La preuve, les mariés entament une visite à cette place afin d'avoir la bénédiction de la place et la figure de la fécondité. Puisque la signification du nom (Baba Wel-Djemma) c'est une preuve vivante que le personnage représente l'une des figures de la fécondité. Wel-Djemma signifié l'homme qui possède beaucoup de jardins cultivés⁷.

« Des pratiques qui célèbrent la fécondité nourricière de la terre et celle de la femme dont le destinataire est Baba Wel-Djemma, une divinité des symbolise non seulement l'harmonie entre la vie humaine et la vie végétale mais aussi sa pérennité. » (CHERIFI, 2015, p. 82)

Une place sacrée par les habitants, elle reçoit des visites beaucoup plus des mariés. L'objectif du mari c'est d'avoir des enfants, il souhaite auprès de cette place qui est symbole de la fertilité des enfants qui vont assurer la continuité de la famille, du lignage. La figure sainte de Baba Wel-Djemma à Ghardaïa est très sacralisée au cours de l'histoire.

« La sacralité de la figure de Baba Wel-Djemma est demeurée intacte durant des siècles après l'islamisation au point que le caractère sacré est inviolable de son sanctuaire a été reconnu dans la convention du moins de novembre 1776. Celle-ci à l'édifice le statut de lieu d'asile et accorde de ce fait l'immunité à toute personne condamnée dès qu'elle se trouve dans l'enceinte du sanctuaire.... Toujours à ce sujet, on ne peut s'empêcher de citer quelques-unes de ces nombreuses pratiques ayant trait au rite de la fécondité, signalées ici et là dans divers endroits du Mزاب, ce qui illustre bien le caractère central et

⁷ L'homme qui possède des jardins = Bab n Tjemmi.

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

prépondérant de ce rite dans la croyance des berbères anciens. » (CHERIFI, 2015, p. 85)

À travers cette citation de Brahim Chérifi, on peut dire que le lieu de Baba Wel-Djemma est un espace sacré et exceptionnel, par rapport aux autres endroits (tombeaux des Cheikhs, des stèles). Il tire son originalité d'un vieux rite berbère local. Ce rite est largement observé dans le ksar, cette coutume est liée à la fertilité du lieu de la place. Ce respect de l'espace est lié, attaché au caractère fertile de l'endroit. Un dépassement à l'intérieur de l'endroit peut provoquer la méfiance des esprits, des forces de fertilité qui exercent un pouvoir invisible. C'est parce que c'est un lieu où on pratique des rituels en rapport la fertilité et la fécondité.

Une peur de provoquer la méfiance des forces invisibles qui possèdent les pouvoirs magiques. Et aussi qui délivrent la baraka et la bénédiction aux visiteurs, en réponse aux différentes pratiques rituelles faites en hommage au lieu. La réalité qui s'impose est commune, le respect de la place assure la continuité de la bénédiction. Un dépassement, une violence provoque les nerves des forces, cette option ne se servira plus comme avant. En effet cette sacralité de la place est exceptionnelle à Ghardaïa, faire une réserve à un lieu par un contrat (Ittifakiyat) démontre la particularité de la place (lieu sacré) (CHERIFI, 2015).

La présentation des exemples de la grotte et le rocher et le culte de la fécondité c'est juste pour donner une idée que la Ziara à Ghardaïa. Des ancrages anciens qui remontent à la formation des premières pensées des berbères en Afrique du Nord. Même si la Ziara aujourd'hui a été modifiée par les leaders religieux du Mزاب lors du mouvement réformiste qui a dominé presque toutes les cités Mozabites, y compris le ksar de Ghardaïa. La suppression des diverses pratiques qui touchent la célébration de la Ziara c'est une preuve que la tradition compte un héritage berbère. Qui a réussi de résister face aux diverses tentatives du changement. Lors de la Ziara on évoque la sacralisation et la symbolique des lieux, et les figures qui ont un ancrage et existence dans la réalité et l'imagination de la population de la cité dans un milieu Amazigh Ibadite. La continuité de ce rite malgré les modifications c'est une preuve que la tradition de la Ziara n'est pas née récemment.

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa



Figure N° 3 : le mausolée et le tombeau de cheikh Baba Wel-Djemma

I.4 : L’histoire d’Aïd Ziara et la symbolisation du printemps

Toujours dans les traces de la Ziara, les habitants de la cité de Ghardaïa organisent un évènement très célébré pendant la rentrée du mois de mars. On a déjà donné la définition dans les deux chapitres précédents. Donc pour cela, l’évènement se déroule chaque année durant le mois de mars. Le début du printemps, cette date a une signification symbolique, vu la nature et le sens du mois. La symbolique du printemps chez les Amazigh qui est le mois de la fertilité et

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

le début de cultiver la terre pour récolter la richesse le mois d'été. Cet Aïd de la Ziara également avait une relation avec le calendrier agricole Mozabite. En effet le printemps est une période de transition, donc magiquement dangereuse, entre l'hiver et l'été. Entre le cycle humide et le cycle sec de la vie des champs et de la vie des hommes.

Ici on voit une symbolique du mois de l'année qui est le printemps. Une période très compatible avec le travail de la terre (la disponibilité d'un climat favorable pour labourer les terres agricoles. Un mois qui donne la tranquillité aux agriculteurs d'exercer librement le travail dans les jardins. Puisque dans le Mzab, durant l'automne et l'hiver vous ne pouvez pas exercer et cultiver tranquillement la terre. Car, le climat n'est pas favorable à s'ensemencer et que le meilleur climat de la région commence le mois du printemps. Une période qui très favorable pour les agriculteurs de travailler librement la terre, puisque c'est la fin de l'hiver qui est très dur ici à Ghardaïa. Et aussi le printemps c'est le mois où les dattiers commencent à exhaler, les dattes pour les Mozabites un l'aliment principal à côté de l'agriculture.

L'organisation de la fête du Ziara à Ghardaïa est liée bien-sûr au calendrier agricole spécialement Mozabite. Une période très favorable au travail de la terre. Même si les récoltes durant l'année ne s'étaient pas considérables et suffisantes pour la consommation quotidienne. Mais principalement la surface cultivée à Ghardaïa existe dans la palmeraie. L'aliment principal de la population c'est les dattes et quelques légumes. Une relation entre l'évènement et l'agriculture se développe au fond de la pensée ancienne des Mozabites.

En effet, le choix du printemps pour célébrer cette fête à Ghardaïa, avait des ancrages qui remontent aux temps les plus anciens. Où les habitants autochtones de l'Afrique du Nord célèbrent la fête du printemps. En Kabylie par exemple il y a journée qui s'appelle (Amenzu n Tefsut, ou Amagar n Tefsut) (GENEVOIS, 1975). Une relation entre cette tradition en Kabylie et le Mzab. À Ghardaïa, ce jour-là, la population se déplace pour visiter les places symboliques et sacrés à travers tout le ksar (tombeaux, mausolées, places, des stèles).

Durant le déroulement ils sollicitent le Dieu pour avoir une année riche, pour que la récolte de cette année soit bonne et abondante. Rencontrer ce début du printemps avec cette fête c'est pour souhaiter et demander au créateur l'aide (SERVIER, 1985). En Kabylie, c'est tout un groupe qui se déplace vers le jardin pour récolter quelques plantes afin de faire un plat spécialement pour célébrer le début du printemps (Seksou Uderyis) (GENEVOIS, 1975). En

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

Kabylie et le Mزاب, les deux régions qui célèbrent cette tradition, mais, une petite différence qui touche la date et les pratiques qui suivent l'évènement. Cependant pour la Kabylie, l'ensemble des rites et de leur symbolisme s'y retrouve, parfois même davantage marqués. La rencontre du printemps (Amager n tefsut) ; plats divers à valeur homéopathique ou méditative façonnés ce jour-là ou en cours de saison (GENEVOIS, 1972).

On pose des questions est-ce que cette fête de la Ziara organisé chaque année par la population a un but de provoquer les génies invisibles pour l'augmentation de la récolte de l'année. Ce rite est lié beaucoup plus aux diverses pratiques de l'agriculture. C'est une fête fondamentalement agraire mais qui s'est islamisé pour s'appeler maintenant Aïd Ziara. Qui consiste à visiter toutes les places symboliques, qui ont une force, un pouvoir spirituel. Les forces de toutes les places vont se transmettre directement afin d'obtenir la baraka, et souhaiter une année agricole riche et abondante.

« C'est au sein de la terre que se produit la mystérieuse fécondation du sol, et la germination du grain d'où naît la récolte. Quoi d'étonnant, en apparence, à ce que des rites destinés à aider l'action de ces forces, et qui sont des rites de magie imitative, s'accomplissent dans les conditions les plus semblables possible à celles dans lesquelles doivent s'exercer ces forces à ce que les cérémonies qui favorisent le travail interne du sol se célèbrent sous la terre, comme les feux qui doivent aider le soleil à franchir la période critique du solstice s'allument de préférence sur les hauts-lieux ? Cette considération a son importance, qu'il ne faudrait cependant pas exagérer. Car si nous avons vu, dans les grandes assemblées qui se tiennent à l'entrée des grottes, les rites agraires occuper parfois une place prépondérante... » (BASSET, 1920, p. 50)

On a établi une relation entre cette fête de la Ziara et les cérémonies destinées aux travaux de la terre (GENEVOIS, 1975). La nature agricole de la société berbère et l'existence d'un nombre considérables des rites qui sont pratiqués annuellement à travers des divers endroits pour célébrer une journée. Afin d'avoir une année riche et que le travail de la terre soit un bénéfique pour toute la population (GENEVOIS, 1972). Cette dimension de ce rite agricole qui a des racines dans diverses sociétés en Afrique du Nord vise essentiellement à provoquer la notion des génies. Qui vont faire réanimer et aider les agriculteurs à cultiver les terres durant le mois du printemps. Ce mois symbolise la fertilité et la fécondité et également une période de

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

labourer la terre. La visité entamée lors de cette fête, c'est pour que la symbolique des lieux sacrés soit au courant de l'évènement et la récolte de l'été serait automatiquement abondante et prospère (MAISTRES, 1905).

En effet, l'objectif de la Ziara à Ghardaïa c'est le maintien de cette tradition qui a des ancrages anciens dans la région, c'est la continuité des anciennes coutumes. Des habitudes islamisées à partir de l'implantation de l'islam dans le milieu Saharien. Où la nature du sol et la pauvreté de l'entourage encourage le maintien et la transmission de cette tradition. Car la Ziara c'est un autre visage de commémoration (hommages) des diverses personnalités de la ville de Ghardaïa. Qui ont participé à l'élaboration d'une mémoire collective et historique spécialement de la ville. La journée de célébration c'est le lundi, une journée très symbolisée par les Ibadites, en référence à la naissance du prophète de l'Islam. Et aussi sur la valeur de cette journée dans la mentalité religieuse des musulmans.

C'est pour cette raison, quelques ksars Mozabites appellent cette fête (Aïd Zuhur, Aïd Rabie). Une référence à un ancien rite Amazigh agricole qui a été fait durant ce mois. La coutume ancienne des Amazigh à Ghardaïa s'est islamisée en cours des siècles et des années ; un rite ancien mais il détient une touche religieuse. Surement il y a des modifications portées sur l'organisation de la fête, qui est déjà un rite fondamentalement Amazigh. Et pour avoir la baraka de la nature sur le travail agricole, la population entame des visites aux diverses places sacrés de la ville, il y a plus de 25 endroits programmés pour la visite. Ce sont des places qui ont des histoires marquantes dans la tradition de la ville de Ghardaïa. Des divers lieux qui étaient des places très vénérés par la population. On entame une visite afin d'obtenir et commémorer l'évènement. La nature des personnalités oblige à transmettre aux générations les faites et les actes du défunt. Toutes les places étaient sacralisées par la population de ksar. Chaque place conserve des histoires, des Karamat qui reflètent la symbolique et la grandeur de la personne ou du lieu.

C'est pour but d'enchaîner cette relation entre la visite des places symboliques et sacrées d'un côté et le début du printemps de l'autre côté. C'est dans l'objectif de tracer le cheminement de cette tradition Amazighe qui résiste toujours aux diverses tentatives pour l'effacer. Le pouvoir de la nature (printemps) et la baraka des places visités vont mettre un service loyal aux habitants de ksar que l'année agricole sera riche et florissante. On démontre à travers cet argument l'existence d'une relation entre les pouvoirs invisibles (entre la nature et les places

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

sacrées). Le produit de la sacralisation c'est le résultat d'une histoire qui regroupe les éléments emblématiques de la ville de Ghardaïa. Exposer les bienfaits des personnalités enterrées et les histoires des autres places c'est pour introduire une relation entre la nature (printemps et le rite).

La présentation qu'on fait au rite de la Ziara et le printemps, est un fait de logique, puisque l'homme considère que la nature c'est la source de sa richesse. Un élément indispensable dans sa formation qui entoure son entourage, l'agriculteur souhaite à travers cette fête de la Ziara une terre produite et fertile. Il souhaite aux génies de la terre et ses gardiens de la végétation une récolte riche et suffisante. La sacralisation de la terre est faite à travers cette journée (début du printemps). Les agriculteurs commencent à labourer la terre durant le printemps. Sans oublier d'évoquer le génie naturel et le Dieu pour conserver cet endroit pour qu'il soit une zone de vie et de la richesse.

Le commencement d'une année agricole passera par la célébration de la journée de la Ziara. Une occasion de rendre visite aux diverses places sacrées. Qui sont une identité du ksar. La nature des places durant la journée seront évoquées lors de la visite de chaque endroit. Le lien commun entre les places c'est le sacré, les Karamat. Et aussi, l'agriculteur de la terre besoin des Karamat, besoin d'un soutien des génies de la terre afin de conserver cet espace pour l'agriculture et le travail des champs.

C'est la principale manière de préfigurer et même d'attirer l'abondance alimentaire souhaitée pour toute la durée de l'année. Un mélange de la baraka de la nature d'évoquer le Dieu et les Karamat et les bénédictions des places visitées lors de la fête de Ziara. Ces créatures ordinaires invisibles font des apparitions toujours lors de la célébration de cette fête. Qui vise tout d'abord à réanimer l'histoire, évoquer les divers récits sur les places et aussi. Le point important c'est d'obtenir auprès de la nature une année agricole qui soit riche et féconde.

Pour les hommes, la présentation des personnalités lors de la Ziara c'est une démonstration d'une force invisible qui cache à l'intérieur des places. On va exposer par la suite la nature des places visitées pour savoir leurs significations symboliques. Et aussi entre la nature et l'homme, cette relation qui était toujours présente dans la célébration de cette journée. À Ghardaïa, la vie agricole était dans la palmeraie qui est le poumon de la cité. À l'intérieur de la ville le génie protecteur de la terre, et les gardiens sont toujours évoqués par les agriculteurs. En dehors, durant la journée, ils visitent le charnier et le tombeau de Baba Wel-Djemma qui est

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

le symbole de la fertilité et la fécondité à Ghardaïa (fondateur du ksar). On l'évoque puisque son nom indique la nature de sa force et de son pouvoir.

II. L'organisation de l'Aïd de la Ziara

Comme on l'avait vu au-dessus et dans les chapitres précédents sur le sujet de la Ziara, et son organisation et son déroulement dans le ksar. On sait bien que cette pratique avait des ancrages en Afrique du Nord, dans les sociétés Amazighes. Au Mزاب, comme tous les groupes de la région à travers les différents ksars organiseront annuellement cette fête. On a vu qu'ils sont choisis le mois de mars comme toutes les cités Mozabites. Semblablement début du printemps et aussi la journée du lundi qui est symbolique pour eux pour organiser cette journée dans la fraternité et l'ambiance avec la participation des habitants de ksar.

À l'époque ancienne et même aujourd'hui, le conseil d'Azzaba fait un appel dans la mosquée, pour annoncer le jour de l'organisation. Une semaine avant l'évènement. Tout le monde qui se prépare afin de participer à la fête (la préparation des vêtements pour les étudiants Irouan, la nourriture, le lait, les dattes, wakf). La journée de la célébration était le lundi, mais, aujourd'hui, tellement c'est le jour de la semaine. La population était occupée (le travail quotidien, les études pour les enfants et les universitaires, le travail dans l'administration et les différents services de l'État). Des obstacles que les organisateurs les trouvent pour un bon déroulement de la tradition. Ils étaient donc obligés de choisir le vendredi, pour être la journée officielle de l'Aïd Ziara.

Cette journée du mois du mars, c'est la fin de la semaine, une journée du repos pour tous les fonctionnaires et les étudiants. Une chance d'avoir un nombre considérable des participants le jour de l'évènement. Concernant cette date, avant la modification, dans tous les ksars Mozabite, la journée c'était le lundi. Mais aujourd'hui, ils choisissent tous la journée de la fin de semaine, qui est une journée du repos, pour organiser tranquillement la fête. Le conseil d'Azzaba celui l'autorité qui guide l'action et non une autre structure. Pour donner à l'action sociale une dimension et une bénédiction religieuse. Le comité Imsourdan assure la sécurité et la logistique durant le déroulement d'Aïd Ziara.

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

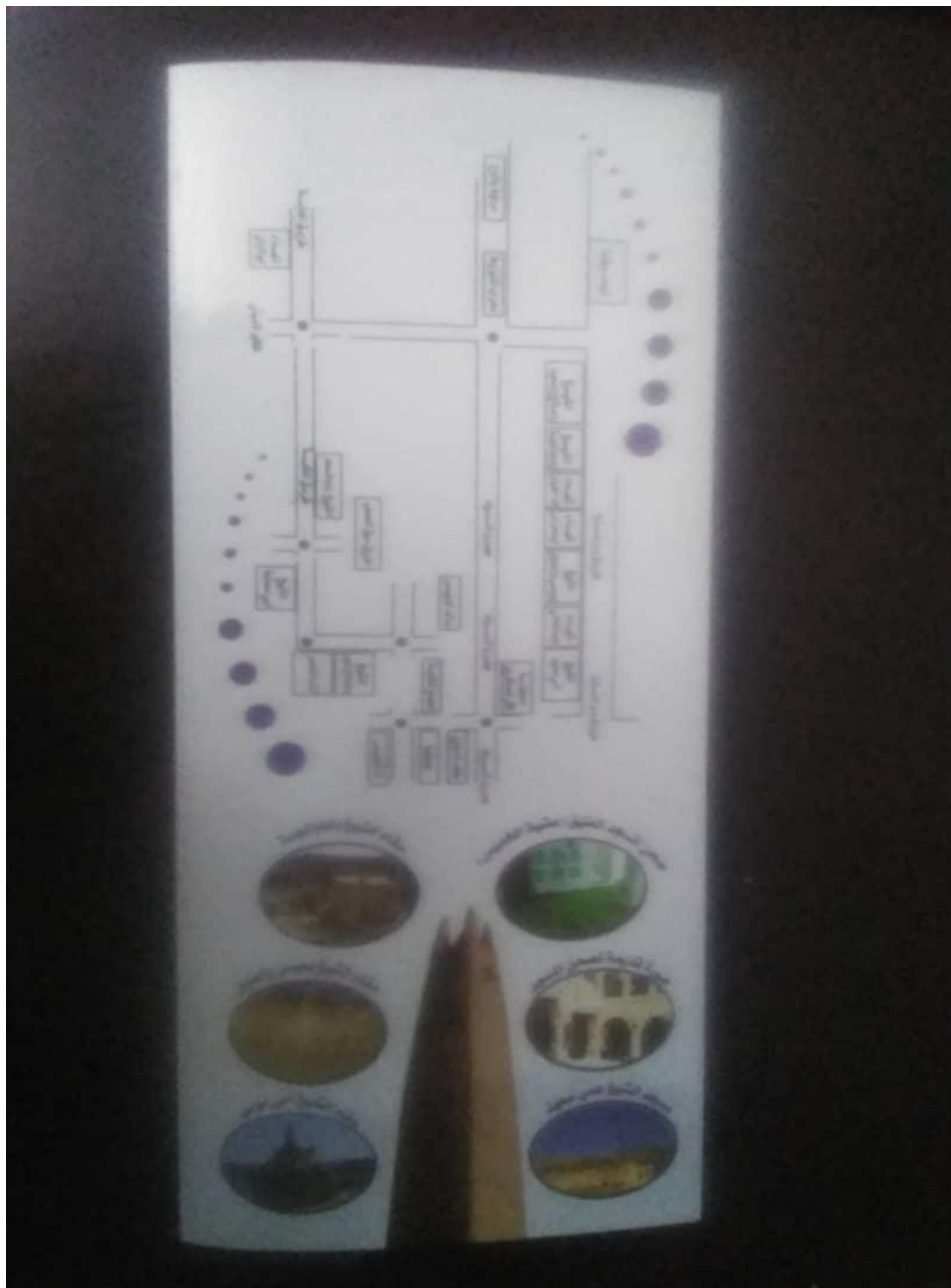


Figure N° 1 : l'itinéraire de la Ziara à Ghardaïa

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

Concernant la participation des membres d'Azzaba, ce noble conseil, décide lors d'une réunion interne le membre sur le choix du membre. C'est le guide de la fête, ou la composante qui prend en charge l'organisation de l'évènement. Les membres participants, ou le membre doit y avoir des connaissances sur tous les lieux de la ville, notamment leurs histoires, les causes des événements, leurs leçons. Car, il y a des tombeaux des Cheikhs, des stèles, des placettes symboliques, des cimetières. Une large connaissance sur la nature des lieux.

La ville de Ghardaïa avait beaucoup de places à visiter annuellement et même quotidiennement. Donc cette délégation des Azzaba s'occupe à présenter brièvement toutes les histoires racontées sur toutes les places qui seront un objet de visite. À la fin, il y a aura un récit légendaire raconté devant une place, une leçon à tirer, pour être un exemple et des cours pour les futures générations.

À propos de la participation des étudiants Irouan (comité des étudiants sous la responsabilité de conseil d'Azzaba). On a déjà dit que ce comité a été fondé par le cheikh Ami Saïd lors de son arrivée au Mزاب. Les différents étudiant qui constituent ce comité vont participer tous à l'évènement dernière les membres d'Azzaba. Durant chaque histoire récitée par un membre d'Azzaba, les étudiants sont soumis à un examen. Un petit test sur des diverses connaissances (l'emplacement des sourates, des hadits). Pour savoir leurs niveaux, leurs capacités d'apprendre le coran et aussi pour les encourager à travailler encore plus pour s'instruire par cœur le livre de Dieu. La participation des étudiants c'est aussi entrer dans l'apprentissage et la connaissance de l'histoire de la région (futures générations). Savoir un écho sur les personnalités qui ont marquées l'histoire de la ville. Et cette fête de la Ziara porte un objectif d'enseigner et transmettre l'histoire aux futures générations.

Le jour de l'évènement tout le monde se rassemble dans une placette qui fait partie du programme. Vers la matinée des membres d'Azzaba et les étudiants Irouan vont être les premiers qui marchent, les autres vont suivre la foule. Il y a tout un programme tracé par le conseil. Il faut noter que la présence n'est pas obligatoire. Une volonté de participer pour les habitants de la ville, la présence d'une foule nombreuse. Cette marée humaine parfois dépasse des centaines de personnes qui marchent, et qui font le tour de toutes les places emblématiques de la ville. La présence des filles est strictement interdite. L'élément féminin n'a pas le droit de participer dans la célébration de l'évènement, il doit y rester dans la maison pour faire le travail

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

à domicile⁸. Concernant les enfants, tellement le trajet est long, ils ne peuvent pas supporter la chaleur et la distance, comme les vieux aussi, ils étaient incapables de marcher des longues distances. De préférence de rester dans le ksar, le jour de l'évènement pour éviter le déplacement vers les lieux de visite. Vers la fin (après la prière de Dohr), il y a aussi la distribution de *maeruf*⁹ aux participants à l'évènement.

À l'époque, l'organisation de l'évènement n'est pas liée, ou soumise à une autorisation. Mais depuis les dernières années. Le conseil d'Azzaba fait la demande aux autorités locales pour y avoir une autorisation pour organiser l'évènement. Pour éviter les problèmes de circulation durant la célébration de la fête. Puisqu'il y a une foule humaine qui passera par la route nationale qui peut bloquer le déplacement des personnes et des véhicules. Les autorités locales livrent l'autorisation au conseil d'organiser l'Aïd, et l'évènement sera protégé par les autorités afin d'éviter le contact avec les autres habitants qui sont hostiles.

Mais, il faut souligner que depuis les derniers évènements tragiques (conflits entre les communautés Mozabite et Arabe). Les autorités ne délivrent plus l'autorisation, pour éviter les conflits, en plus, ils ont interdit toute forme de regroupement des personnes autour d'un lieu. La dernière organisation de la Ziara était le mois de mars de 2012. Depuis des années, le ksar ne célèbre plus la fête que dans la mosquée (le mois de mars) à cause des problèmes liés à la sécurité.

L'année de 2021, le 19 mars le ksar de Ghardaïa a reçu l'autorisation d'organiser cet évènement, mais itinéraire est limité. La foule se dirige vers le charnier d'Ami Saïd, elle visite le tombeau de Cheikh Ba Aïssa Ou-Alouan¹⁰ et le tombeau d'ami Saïd et la fin le tombeau de Tawlawalt. Devant chaque lieu visité ils souhaitent le Dieu et leur main se dirige vers la qibla.

⁸ Avant les réformes, les femmes peuvent participer à la célébration de l'évènement. « Aux temps anciens, lors du concile annuel des laveuses, elles n'étaient pas seules à accomplir sur les rochers une série de visites pieuses rappelant celles des hommes pendant la ziyâra : les femmes, jeunes filles et fillettes suivaient en grande toilette. Toute cette partie extérieure de la fête n'existe plus » (GOICHON A.-M. , 1931, p. 19). Mais, aujourd'hui, c'est le contraire, la femme doit y rester chez elle.

⁹ Ce qui concerne le *maeruf* (lait, nourriture, dattes), c'est une offrande aux participants. Il est strictement interdit d'égorger un coq, une chèvre devant les tombeaux des différents cheikhs de la ville. Mais A. M. Goichon développe un autre concernant ce point, elle disait : « Les *maeruf* en l'honneur des cheikhs se font soit à la suite d'une promesse, comme on met une ex-voto dans les chapelles de chez nous, soit par obéissance à la coutume.' Ainsi ne se passe-t-il pas d'année où l'on n'offre une chamelle en *marufk* la *qabba* de Sidi Bû Gedma. » (GOICHON A.-M. , 1931, pp. 112-113)

¹⁰ Le fondateur de la ville de Ghardaïa selon la version, enterré dans le cimetière de Cheikh Ami Saïd. Mais cette personne n'a pas fondé le ksar, il s'agit d'un mythe de fondation.

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

Après avoir exposé toutes les étapes importantes de la célébration de l'Aïd de Ziara. Maintenant c'est le moment de donner le début de cette fête qui représente un pilier de l'identité des habitants de Ghardaïa. Parler des événements historiques et les places symboliques de ksar de Ghardaïa. Le jour de l'évènement, tout le monde se rassemble attend le feu-vert d'Azzaba. Ils commencent la marche, en récitant la formule suivante : *بسم الله, يا الله, يا رحمان يا رحيم, يا الله ! ارحمنا !* *Au nom de Dieu ! Ô Dieu ! Ô Clément et Miséricordieux ! Ô Dieu ! Miséricorde.* Ils font généralement le tour de la ville de Ghardaïa, ils écoutent les paroles des membres d'Azzaba sur les différentes places qui existent autour de la ville.

Cette présentation de l'évènement concerne juste la célébration de la fête avant les conflits, avant avoir une condition d'autorisation. Avant l'émergence de la densité démographique dans le ksar de Ghardaïa. Elle concerne juste les dernières années (avant 20 ans). En plus, l'ancienneté des places (mausolées, mihrab), avec la foule humaine, les regroupements autour des dégâts peuvent créer des grandes catastrophes.

Tellement le ksar de Ghardaïa est grand, une population nombreuse qui participe à la fête, et les problèmes de circulation, qui concerne la route. Les organisateurs ont préféré de faire des rassemblements devant les cimetières. Durant chaque stationnement ils parlent, ils annoncent les récits et les histoires des diverses personnalités, diverses places, au lieu de se déplacer vers eux. Afin d'éviter le blocage de la route et la circulation des personnes et des marchandises. Cela n'empêche pas les personnes de se partager en petit groupe pour faire la visite à toutes les places programmées. Le reste ils vont faire des rassemblements où il y a le cheikh d'Azzaba pour écouter les histoires. Et à la fin, ils se déplacent vers un autre endroit pour un autre rassemblement afin de parler sur d'autres personnalités.

Le premier rassemblement était en face le cimetière de Cheikh de Ba-Aïssa Ou-Alouan : qui est le fondateur de la ville. Ils racontent l'histoire de Cheikh Ba-Aïssa, son tombeau, son arrivé à la vallée du Mزاب, sa mosquée et sa vie familiale et son propre puits (Loubira). Ce tombeau du vénéré est situé à l'intérieur de cimetière de cheikh Ami Saïd. Dans la nécropole ils parlent de lui, de sa personnalité, son arrivé au Mزاب. Ses activités scientifiques et intellectuelles (la création de comité Irouan) et sociales, sa vie familiale, ses enfants, ses actes à la faveur des habitants de Ghardaïa. Ils parlent aussi de l'histoire des enterrés dans le charnier d'Abdelali (les réfugiés de Tihert assassinés dans cette place) et la cause de la mort. Ils parlent aussi de cimetière d'Imehras (concerne les réfugiés de Tihert), charnier Okba (des réfugiés de

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

Tihert), et la nécropole d'Iwlawalen. Ils parlent aussi de mausolée de Taoulaoualt (femme chrétienne convertie à l'islam) et la cause de la construction et sa mosquée. En passant par mausolée d'Oulad Khefian (Cheikh Youcef Ben Yenum, sa mosquée et ses récits.

Le deuxième rassemblement dans la cour de cimetière de Cheikh Baba Wel-Djemma : ils racontent : l'histoire de cheikh Ba-Youb Amimoun (porte le nom d'Afellaḥ, Akerraz n Weylan), son tombeau, son histoire, sa mosquée, ses Karamat. Ils parlent aussi de Cheikh Baba Wel-Djemma, (Mohammed Ben Yahia). Qui est l'un des fondateurs de la ville, son tombeau, son arrivé au Mزاب, sa vie familiale et ses Karamat... La stèle de Cheikh Ba-Salah Ou-Saïd et ses Karamat. La stèle d'Adjoudjen concerne le récit, l'affaire des invités de ce Cheikh, l'homme des moutons (Cheikh Abu Abdellah Mohammed Ben Bakr El-Fouroustai), et le berger des moutons, et aussi les Karamat de cheikh des moutons.

Le troisième rassemblement, ils parlent sur les places suivantes : stèle de Bah-Mani et ses récits. La stèle d'Aḥbas n tayziwt (la femme de ksar de Mélika qui venait chercher l'eau dans cette place. Témoin¹¹ Amrawt Ballouh qui veut dire littéralement (10 moutons, béliers). Cheikh Baba Saad, qui l'un des personnalités les plus éminentes de la ville de Ghardaïa, assassiné par ses ennemis, son tombeau a été redécouvrir grâce au Cheikh Hadj Massoud de Mélika.

Le quatrième rassemblement, s'effectué dans la place de Cheikh Ba-Mohammed, ils parlent des lieux suivants : cheikh Ba-Mohammed Ou-Mansour le serviteur de sa mère, son tombeau, ses divers Karamat. Ils parlent de Cheikh Baba Tamer, son tombeau, et ses récits. La stèle de djebel Tideft (la question du serpent qui suivit un groupe d'homme depuis la montagne de djebel Moustadjab). Sur le mausolée de Cheikh Ba-Mohammed Ou-Bou-Cheikh : (son nom c'est Abu Mohammed Abdellah ben Hadj Slimane Al-Marzugi). Parlent aussi de cheikh Ba-Mohammed Abi Sahaba (Mohammed Ben Abi Sahaba Abi Qasim Al-Moseabi, et l'un des petits fils de Cheikh Baba Wel-Djemma. La sépulture de cheikh Belhadj Daoud, ses histoires, ses actes, ses divers Karamat. La stèle d'Al Bennacer, il s'agit des deux frères, le premier était un Cheikh d'Azzaba, et le deuxième un juge.

¹¹ Littéralement : une stèle

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

Le cinquième rassemblement c'est la place de Salem Ami Aïssa, ils parlent de la stèle Al-Ou-Aïssa, l'histoire des deux frères cultivateurs de la terre, et leurs Karamat. Et la stèle d'Adjayen. Il s'agit d'une place bénie, qui était un lieu de rencontre entre deux personnalités éminentes du Mزاب, l'un c'est le Cheikh Ami Saïd de Ghardaïa, et l'autre Cheikh Mahdi Ben Aïssa de Mélika. Ils racontent leurs histoires devant cette place, et la Karamat de la tête du bélier.

Le déroulement de la fête va se terminer dans la place de Salem Ou-Aïssa en face la porte de la ville de Ghardaïa qui porte le nom de Bab Salem Ou-Aïssa. La foule va se disperser, puis après-midi les étudiants vont se regrouper dans la cour du cimetière de Cheikh Ami Saïd. Pour réciter le coran et manger le Maeruf destiné principalement aux étudiants qui ont réussi de passer l'examen du coran aujourd'hui au niveau de charnier de Cheikh. On remarque que depuis la matinée jusqu'à la prière de Dohr la foule se déplace d'un lieu vers un autre. Pour faire le tour aux places symboliques de la ville de Ghardaïa. On doit souligner qu'il y a des places qui sont très loin de la ville, la foule ne se dirige pas vers elles, tout simplement, elles étaient loin, c'est difficile le déplacement.

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa



Figure N° 3 : les membres d'Azzaba dirigent la foule

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

II.1 : Le programme de la Ziara de 1980 à Ghardaïa

On doit parler juste d'un enregistrement de la fête de la Ziara de l'année 1980¹². On remarque juste que les récits concernant les places étaient les mêmes. Il y a un juste un changement de l'orateur. Il n'y a pas de différence entre les périodes. Car il s'agit les récits sur les mêmes places, les mêmes histoires, les mêmes leçons. Voici le déroulement du programme selon un enregistrement présenté par (Hadj Hamou Ami Saïd = (الحاج حمو عمي سعيد)). Ils commencent la visite du tombeau de Cheikh Baba Saad Abi Sadra (parlent de sa vie, ses histoires en général). Et le tour sur le Cheikh Abi-Mhammed Ou-Mansour, le serviteur de sa mère (ses histoires, ses récits, ses Karamat). Ils se déplacent vers le tombeau de Cheikh Baba Tameur (parlent de ses récits, ses histoires). Toujours c'est des membres d'Azzaba qui prennent la parole pour présenter les diverses places (personnalités, et les stèles). Ils racontent les récits et les travaux de Cheikh Abi Sahaba, l'un des descendants de Cheikh Baba Wel-Djemma. Ils parlent aussi de la place (Awrir n Tiḍetf) ; racontent l'histoire du serpent. Parlent aussi de Cheikh Ba-Mhammed Abu-Cheikh sur sa vie, ses récits, ses Karamat). Ils parlent aussi de Cheikh Belhadj Ben Daoud, qui est l'une des figures symboliques de ksar de Ghardaïa. Ils parlent de la stèle d'At Bennaceur, sur leurs vies, leurs travaux, leurs savoirs. Ils passent à parler sur At Ou-Aïssa, l'histoire des deux Cheikhs, l'un était cheikh de la mosquée, l'autre un juge. Ils racontent aussi de la stèle Adjayen, un lieu de rencontre entre deux personnalités du Mzab. Ils parlent d'une place qui est absente du programme de la visite (Makam Bou-Nouar). Ils racontent aussi l'histoire d'une place qui porte le nom d'Imi n Wuccen (bec du chacal), une place qui ne figure pas dans le programme de l'année 2021. Et le dernier point c'est Djebel Moustadjab, une montagne qui ne fait plus partie du programme de visite organisée. C'est ça le programme de la visite de l'année 1980 selon l'enregistrement.

II.2 : L'organisation de la Ziara en 1986 à Ghardaïa

Nous donnons maintenant le récit de la fête de Ziara organisée dans le ksar de Ghardaïa de l'année 1986 présenté par (Ibrahim Hadjadj - ابراهيم حجاج). La première place visitée c'est le

¹² Nous voulons donner un récit de la Ziara tel qu'il est porté par A. M. Goichon qui parla de la Ziara dans son livre : « Le pèlerinage des hommes présente une étrange cérémonie qu'ils tiennent secrète avec un soin extrême. Le matin de la ziyâra, on les voit partir armés de bâtons pour visiter les tombes et les maqâms de leurs cheikhs, où l'on rappelle en quelques mots les grandes et bonnes actions de ceux-ci. Soi-disant, c'est une simple canne qu'ils tiennent à la main, un authentique bâton du pèlerin pour grimper sur les escarpements rocheux ; ou une longue faucille, menjel, qu'ils portent en effet souvent à la main, surtout à l'oasis, et dont les emplois sont multiples. » (GOICHON A.-M. , 1931, p. 74)

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

tombeau de Cheikh Ba-Aïssa Ou-Alouan. L'autre place c'est le cimetière de Cheikh Ami Saïd, exactement son tombeau. Et aussi cimetière de Tawlawalt et le charnier d'Abdelali (les réfugiés de Tihert). À côté, ils visitent le cimetière d'Iwlawalen. Ils visitent aussi le tombeau de Cheikh Baba Wel-Djemma, puis le tombeau de Cheikh Ba-Youb Ba-Amimoun ou Afellaḥ n Weylan. Stèle de Bah-Mani et Aḥbas n Tayziwt, et aussi le makam de Mraweṭ Ballouḥ (10 moutons). Et le tombeau de Cheikh Cheikh Ba-Salah Ou-Saïd. Et aussi le makam d'Adjoudjen (les invités de Cheikh Abi Mohammed Ben Abi Bakr El Fouroustai). Le tombeau de Cheikh de Baba Saad Abi Sadra. Puis le Cheikh Ba-Mhammed Ou-Mansour (serviteur de sa mère). Ils parlent aussi de Cheikh Baba Tameur (le beau-père des deux fondateurs de la ville de Ghardaïa). Et aussi le makam d'Awrir n Tideft (l'histoire du serpent). Et le tombeau de Cheikh Mohammed Abu Cheikh (un cheikh d'Oulad Sidi Cheikh). Et le tombeau de Cheikh Abi Sahaba. Et la tombe de Cheikh Belhadj Daoud. Et la stèle d'At Bennaceur, et maqâm Adjayen. Makam Al Ou-Aïssa. Voilà le programme de la Ziara en 1986 à Ghardaïa. On ne trouve pas une différence des récits par rapport aux autres années de la Ziara. Les Cheikhs presque répètent les mêmes récits, on trouve une différence dans la façon de présenter la personne et au le style de l'orateur.

II.3 : La fête de la Ziara en 2015

Nous donnons maintenant à donner le récit détaillé de la Ziara faite en 2015 à Ghardaïa, présenté par le cheikh (بلغنم محمد - Belegghnem Mohammed) qui est juste une présentation dans la mosquée. Puisque les derniers événements l'organisation de la fête est lié aux conditions sécuritaires, parce qu'il y a des places qui situées dans les endroits arabophones. Le début de l'allocation c'est le tombeau de cheikh Ba-Aïssa Ou-Alouan, qui est le fondateur de la ville. Puis le tombeau de Cheikh Ami Saïd (la plus éminente personnalité scientifique à travers le Mzab.). Le tour venu au M'çalla de Tawlawalt (Tawlawalt à Leyriba), une personne étrangère de la ville, était une femme chrétienne. Et le petit charnier d'At Abdelali (les réfugiés de Tihert). Il parle aussi de cimetière Imeḥras, le même groupe de Tihert, trouva la mort dans cette place. Il passe aussi à parler la nécropole d'Iwlawalen, le petit groupe venait de Tihert tué par les ennemis dans cette place. Et le charnier d'Okba (réfugiés de Tihert). Tous les réfugiés de Tihert avaient trouvé la mort dans diverses places (Imeḥras, Iwlawalen, Okba, Abdelali). Le tour c'est le tombeau de Cheikh Youcef Ben Yennumer. Le tour c'est au tombeau de fondateur de la ville de Ghardaïa le Cheikh Baba Oul-Djemma. Le tour à la sépulture de Cheikh Bayou Ba-Amimoun (Akerraz, afellaḥ n Waylan). Le Cheikh Ba-Salah Ou-Saïd (fils de Cheikh Ami Saïd

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

El Djerbi). Et puis le Mausolée d'Oudjoudjen (les invités) référence aux invités de Cheikh Mohammed Ben Abi Bakr El Fourstatai. Il passe à présenter à la placette de Bah-Mani. Et Makam de Tayziwt (Mihrab n Tayziwt), c'est une fille de ksar de Mélika venait à cette place pour laver ses affaires. Et puis Makam Mrawet Ballouh (10 béliers, Mrawet n Ufricen). Et aussi le Makam de cheikh Baba Saad (l'un des personnalités majeures de la ville de Ghardaïa). Le tour c'est au tombeau de Cheikh Ba-Mhammed Ou-Mansour (Axdim n Yemma-s ou serviteur de sa mère). Et puis le tombeau de Cheikh baba Tameur. En passant vers Awrir n Tiðetf. Et au Makam de Cheikh Ba-Mhammed Abu Cheikh. Le tour au tombeau de cheikh Ba-Mhammed Abi Sahaba. Et le tour au cimetière de cheikh Belhadj Daoud (son tombeau). Et aussi la stèle d'At Naceur. Et le Makam d'At-Ueissi. L'avant dernier point c'est la place d'At Wağğayen (référence aux deux cheikhs de Ghardaïa et Mélika). Le dernier point de cette visite c'est Djebel Abbad. Un monument historique (à Sedrata) raconté lors de la visite de la stèle d'Ağğayen. Il faut souligner que chaque place, le cheikh donne l'histoire de l'endroit (Karamat, faits, actes). Le programme de la Ziara se terminera dans le cimetière de Cheikh Ami Saïd pour lire le coran et la distribution de Maeruf aux enfants qui récitent le coran dans la cour de cimetière. Ils complètent la sourate de roi (molk). C'est le programme de la Ziara raconté en 2015, (dans la mosquée).

II.4 : La Ziara selon le Cheikh Hamou Ben Ba-Hmed Baba Ou-Moussa

On a réussi de voir un manuscrit de la Ziara écrit par le Cheikh Hamou Ben Ba-Hmed Baba Ou-Moussa. L'une des figures du mouvement conservateur à Ghardaïa mort en 1957. Il donne une description générale à cette fête, qui commence le jour de lundi, qui sera logiquement le début du printemps. Et voici maintenant l'itinéraire donné par ce cheikh dans son manuscrit :

La fête de la Ziara est organisée chaque année, le lundi, le premier jour du mois du printemps. C'est d'entamer des visites aux différents lieux à Ghardaïa, afin de connaître l'histoire des places et les tombeaux des grands Cheikhs influents d'après l'histoire. L'autre objectif c'est solliciter Dieu de tracer aux restes de la population une bonne voie pour vivre dans le calme et la fraternité.

Le premier lieu à visiter c'est le tombeau de Cheikh Ba-Aïssa Ou-Alouan, qui est l'un des fondateurs de la ville (un mythe), sa tombe située dans le charnier de Cheikh Ami Saïd. Son

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

tombeau actuel était un lieu de sa résidence, ses origines c'est de Saqia El Hamra, il était l'une des personnalités les plus pieuses. Puis, on tourne vers le mausolée de Cheikh Ami Saïd El Djerbi. La population de la vallée du Mzab, il était dans le besoin de réanimer le savoir. Un groupe était parti vers Djerba, il retournait avec le Cheikh Ami Saïd qui réanima le savoir à travers la région.

Puis, on part vers le cimetière d'Abdelali, un groupe Ibadite assassiné par les ennemis. Ils étaient un groupe, arrivait dans cette place, ils entraient dans un combat contre les ennemis, à la fin, un groupe perdait la vie. L'autre place c'est le Mihrab de Tawlawalt, une femme chrétienne convertit à l'islam. Son lieu est toujours béni. Puis l'autre place c'est le tombeau de Cheikh Youcef ben Yenummer (El Khefyan), qui avait deux filles, la première se maria avec le Cheikh Ba Aïssa Ou-Alouan, la deuxième avec le Cheikh Baba Wel-Djemma. Il décida de s'installer dans cette place pour que ses filles soient toujours proches de lui.

L'autre étape c'est le cimetière d'Imeħras, il s'agit d'un groupe Ibadite tué dans cette place après leur arrivé à l'oued Mzab. Les martyrs d'Imeħrasen étaient des frères d'Abdelali (le même groupe qui trouva la mort). L'étape suivante de la Ziara, c'est le tombeau de Cheikh Ba-You Ba-Amimoun ou (Akerraz, Afellaħ n Waylan). Il était un homme pieux durant sa vie, qui avait plusieurs Karamat. L'autre tombeau c'est le Cheikh Mohammed Ben Yahia (Cheikh Baba Wel-Djemma). Qui l'un des fondateurs de la ville, qui se maria avec la fille de Cheikh Youcef Ben Yenummer. Il se raconta des histoires sur lui, l'histoire de la dame qui était dans la grotte, le ksar de Ghardaïa porta son nom (Ghar-Daia). L'autre Karamat de Cheikh, son puits qui était toujours plein d'eau. Les jeunes mariés de la ville visitaient sa tombe après le troisième jour de la fête. Car, il était un homme béni, ils prient devant sa tombe (deux rak'ā).

L'autre lieu c'est le tombeau de Cheikh Abi Salah Ben Saïd, un grand Cheikh, qui pria toujours dans cette place. Puis la stèle d'Adjoudjen, il s'agit d'un Cheikh Abi Mohammed El Fouroustai, avait des invités à Ouargla. Il ne sait pas quoi faire, un tourbillon amena envers lui un mouton destiné à nourrir ses invités. Il rencontra le berger, ce dernier parla de l'affaire d'un tourbillon amena avec lui un bélier. Le Cheikh raconta au berger cette histoire, depuis cet événement. La place devint nommée Adjoudjen. L'autre place c'est la stèle de Bah-Mani. Il s'agit d'une Karamat, un jour un Cheikh et ses étudiants sollicitait dieu pour avoir la pluie, un bon moment, la pluie tomba fortement.

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

L'autre place c'est le charnier d'Okba, qui était des frères des martyrs (Imehras et Abdelali). Le groupe Ibadite qui trouva la mort. L'autre place c'est le cimetière Iwlawalen, était aussi des frères de trois groupes. L'autre place c'est le tombeau de Cheikh Baba Saad Abi Sadra, l'un des Cheikhs éminent de la ville, fut tué par rusé. Son tombeau n'avait pas été trouvé jusqu'à l'arrivée de Cheikh Hadj Massoud de Mélika qui indiqua le lieu de son enterrement.

L'autre lieu c'est le tombeau de Cheikh Ba-Mhammed Ou-Mansour (serviteur de sa mère, Axdim n Yemma-s). Qui passa sa vie à servir sa mère, qui n'était pas capable de faire ses besoins. Elle appela le Cheikh à partir de ksar jusqu'à le jardin, il venait pour servir sa mère, car, il entendait à chaque fois les cris et les appels de sa mère. Le moment de son départ vers sa mère, l'eau s'arrêta complètement de marcher jusqu'à le retour de Cheikh afin de compléter la marche.

L'autre place c'est le maqam de Cheikh Baba Tameur, qui était un savant éminent durant sa vie. Puis le tour venait à visiter Awrir n Tidetf, il s'agit d'un groupe d'homme qui sollicita dieu à Djebel Moustadjab, un serpent qui demanda dieu avec eux. Il continua jusqu'à l'arrivée à cette place, le serpent entra dans le rocher. L'autre place c'est le tombeau de Cheikh Abi Mohammed Abu Cheikh un homme d'Oulad Sidi Cheikh, un malikite de rite, il convertit vers l'Ibadisme après avoir reconnaître la suprématie et la vérité de cette doctrine.

L'autre lieu c'est le tombeau de Cheikh Abi Mohammed Abi Sahaba, le fils de Cheikh Baba Oul-Djemma. Un homme éminent, qui avait parti vers l'orient chez un savant pour acquérir le savoir et la connaissance. Il retourna, il trouva que la majorité de Cheikhs mort, il décida de réanimer le savoir dans la région. L'autre endroit c'est le tombeau de Cheikh Balhadj Daoud. Un savant, un Cheikh éminent. Avant de mourir, il conseilla ses proches de l'enterrer dans une place où l'ennemi ne s'approcha pas du pays. Sur une colline c'était la place de son tombeau. Depuis son enterrement, l'ennemi ne s'avança pas vers le ksar à partir de cette place. Puisque le lieu était sous la protection de cheikh.

Puis, la stèle d'Al Naceur (Bennaçeur), il s'agit des deux frères, le premier était un Cheikh de la mosquée, le deuxième était un juge. Un jour ils sollicitaient Dieu ensemble pour avoir la pluie, mais l'ondée ne tomba pas, même si le nuage existe. Le Cheikh demanda à son frère de réfléchir s'il avait fait une erreur, une faute. L'autre Cheikh régla ses affaires, puis la

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

pluie tomba fortement sur le pays. Puis la stèle d'Al Ou-Aissi¹³, il s'agit des deux frères de Mélika, ils étaient des cultivateurs. Chacun d'eux pensa de donner une grande part à son frère, un jour le Dieu doubla la récolte aux frères, pour que la richesse soit bénie par lui.

L'autre place c'est la stèle d'Adjayen, un lieu de rencontre entre les deux Cheikhs (Ami Saïd de Ghardaïa, et Cheikh Sidi Aïssa de Mélika)¹⁴. Un jour, chacun d'eux voulait acheter une tête d'un bœuf pour choisir le meilleur morceau à son. Il se rencontra dans ce lieu, chacun d'eux présenta la part choisit pour l'autre, finalement, ils pensaient sur l'offre de la même part. C'est un signe d'amour et du respect qui existe entre les deux Cheikhs. Dans ce lieu, il parle de Djebel Abbad qui situé à Sedrata, qui avait des Karamat.

La deuxième phase de la fête : c'est destiné aux lieux en dehors de la ville de Ghardaïa. Le premier point c'est Djebel Moustadjab¹⁵. Un lieu très visité par les gens qui demandent, qui sollicitent toujours le dieu, très spécialement le jour d'Arafat (selon l'histoire toute sollicitation sincère, le dieu répond favorablement toujours). Puis le Mihrab de Cheikh Baba Wel-Djemma à côté d'oued du Mzab, un lieu de sa retraite et sa dévotion pour le dieu. L'autre place c'est la colline de Moussa Bakrae, qui était sa résidence. Il aussi la place de Bou-Semdjan à côté d'une colline, une place bénie. Il y aussi un bordj qui porte le nom Bou-Nouar, très visité par la population. L'autre place c'est Bouchen, dans la Ghaba (forêt).

Une place qui s'appelle tombeaux de Bouchen, il s'agit d'un groupe retourna du pèlerinage tué dans cette place. Il y a une place visitée, s'appelle le puits de Loubira, premier puits creusé par le Cheikh Ba-Aïssa Ou-Alouan depuis son arrivé à la région. Un autre lieu d'un Cheikh Hamou Ben Hadj Abi El Qasim¹⁶, était un savant très versé dans la religion. Auteur

¹³ Cette place est visitée même par la population de Mélika le jour de la Ziara, les deux frères étaient de la même ville (Mélika).

¹⁴ Cette place est toujours visitée par les gens de Mélika lors de la fête de la Ziara. Car, l'un des auteurs était de ce ksar, le plus éminent cheikh de tous les temps.

¹⁵ Nous donnons un autre récit sur cette montagne : « Au sommet de montagne de Mostadjad, au commencement de l'ancien route dite (escargot). On raconte que des gens pieux étaient occupés à prier en ce lieu, la veille de l'Aïd Kabîr, lorsque les pèlerins qui priaient au même moment à Arafat furent transportés par dieu auprès d'eux. Ils prièrent ensemble et les pèlerins furent ensuite transportés instantanément à Arafat. Toute prière faite en ce lieu est, dit-on exaucée. De là le nom donné à cette hauteur « Moustadjad », qui est exaucé. La veille de l'Aïd El Kabîr, de nombreuses personnes, vont prier dans ce makam. On raconte qu'un groupe de voyageurs de Bou-Noura arriva à ce makam au crépuscule, il y a 60 ans et décida d'y passer la nuit. Un voleur de Ghardaïa essaya de les voler mais il trouva devant lui un mur élevé et la porte d'entrée barrée par une chaîne, alors qu'il n'y a ni mur ni chaîne. Devant ce fait miraculeux, le voleur resta là et se dénonça le matin aux voyageurs. » (DARAND, 1919, pp. 102-103)

¹⁶ Un récit sur ce personnage vénéré : « Maqam de cheikh Hamou Ben Hadj Belkacem – sorte de koubba construite en l'honneur du Cheikh Hamou Ben Hadj Belkacem répété par sa science, auteur d'un grand nombre de réponses

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

d'un grand nombre de réponses réfutant les objections élevées par les Malikites contre le rite Ibadite. Son tombeau, dont il sera question plus loin, est près de Ghardaïa.

Une autre place c'est la cour construite par des pierres s'appelle Tayrifet, une place visitée par la population pour solliciter le Dieu et lire le coran. Il y a aussi la stèle de (Tazawez), un frère de Cheikh Ba-Aïssa Ou-Alouan (selon la version). À l'intérieur du foret Akhelkhal (Axelxal), il y a un endroit qui s'appelle Tawegrint, une stèle d'un grand roc, était un lieu spécialement pour les oiseaux. Ils disaient que les chèvres priaient dieu dans cette place. Une autre place d'Aḥbas n Tayziwt, la fille qui sollicita dieu d'avoir l'eau, le retour de son père et avoir un mari. Le Dieu répondait favorablement à la demande cette fille. Il y aussi la place (Mihrab) de Mraweṭ Ballouh, où 10 béliers. Le Karamat d'un homme qui demanda Dieu de lui envoyer des moutons pour l'Aïd. Il y aussi le cimetière de Cheikh Salah, le cimetière de Cheikh d'Ami Moussa, la stèle de Cheikh Hadj Massoud.

La troisième phase de la Ziara (à l'intérieur de ksar de Ghardaïa), la visite à la mosquée de Cheikh Ba-Youb Ba-Amimoun. Une autre place porte le nom (Ağerdun, Adjerdoun), un petit mausolée, qui était un lieu de prière. À l'intérieur de ksar, il y a une place qui s'appelle la cour de Cheikh Ami Saïd Ben Ali, un lieu destiné à enseigner le coran aux enfants. Dans le ksar de Ghardaïa, il y a une caverne très visitée, et qui porte le nom de Lalla Sahla¹⁷. Au milieu du marché, il y a des grandes pierres, un nombre de 25 rocs, et 12 pierres, qui veulent dire les 12

réfutant les objections élevées par les Malikites contre le rite Ibadite. Son tombeau, dont il sera question plus loin, est près de Ghardaïa. Cette koubba a été élevée en son honneur pour la raison suivante. Il cheminait un jour avec un malékite qui discutait avec lui des choses de religion et fit des allusions blessantes à certaines règles de rite Ibadite. « Que dieu t'enlève ! Lui dit le saint » et aussitôt un tourbillon s'abattit sur le Malikite et l'enleva tandis qu'une colonne de feu descendait du ciel et se fixait un instant devant le cheikh, signe évident de la supériorité de son rite. C'est au point où se montra cette colonne qu'est élevée la koubba très fréquentée au cours de l'été. » (DARAND, 1919, p. 97)

¹⁷ Un récit : « Ghar-Daia. – Il a été déjà question de l'origine du nom de la ville de Ghardaïa, au sujet de makam de sidi Bouguedemma. Sidi Bouguedemma ayant constaté que tous les soirs une lueur apparaissait sur la colline y envoya son serviteur qui y trouva une femme nommée Daia. Il revint en informer son maître. Celui-ci renvoya le serviteur pour prier cette femme de venir de voir. Le serviteur fit la commission, la femme ne fit aucune opposition et dit : « c'est chose facile, j'irai ». Le serviteur dit à son maître : « elle m'a dit : c'est facile, j'irai, kalat lalla : sahla » Et on a de ce jour appelé la caverne Ghar et Daia, c'est-à-dire caverne de Dhaia ou Daia et encore caverne de « lalla sahla ». Elles y brûlent encore des bougies. Elles frottent les murs de la caverne avec du henné et des parfums et invoquent leur ancêtre en disant toujours en souvenir de la réponse de Daia : la Lalla sahla etleb li rebbi isehheli hadjetli : O Lalla sahla demande à dieu de me faciliter ce que je demande » (DARAND, 1919, p. 103)

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

membres de conseil d'Azzaba¹⁸. Cette place était un lieu de rencontre entre les membres afin de régler les problèmes différents.

D'après ce long récit qui date depuis plus de 60 ans, la Ziara reste une tradition très ancrée dans la société Mozabite de Ghardaïa. En effet, on remarque qu'il y a des places, ils font la visite (passée), mais, actuellement ils ne font pas, ils étaient très loin, en plus la nombreuse participation de la population bloque les routes, donc, ils laissent ces places-là.

Il faut ajouter que le jour de la Ziara, il y a un partage des groupes, le premier porte le nom At Usaḥi, qui veut dire littéralement les gens qui se déplacent. L'autre porte le nom de At Tqimit, qui veut dire les gens qui restent dans les cimetières et les maqam pour réciter le coran jusqu'à la fin d'Aïd Ziara. At Usaḥi vont visiter toutes les places vénérées qui font partie dans le cadre de l'organisation. At Tqimit vont rester à l'intérieur des lieux pour réciter le coran durant la journée jusqu'à la clôture de l'évènement. Cela signifie que les mythes ont une source théologique sacrée, et que les gens devraient les conserver dans la mémoire des générations, sans essayer de les changer ou d'y ajouter quoi que ce soit de nouveau.

Ce programme de la Ziara et le partage des tâches c'est le même pendant des décennies. Un partage de rôle entre les membres d'Azzaba, une tâche de transmission du savoir et les histoires sur les lieux sacrés. Une tradition à réanimer pour conserver l'identité des Mozabites qui est menacée aujourd'hui. Par ailleurs, le phénomène du culte des saints patrons se traduit par de nombreux rites perpétués cycliquement depuis des décennies. C'est cette dimension sacrée hagiologique qui explique l'influence de fréquentation du sanctuaire : « Un domaine circonscrit, placé sous le signe du sacré hagiologique devient inévitablement un cadre propice aux manifestations affectives diverses ainsi qu'à leurs composantes.

¹⁸ Un autre récit : « Haouita Souk. – sur la place de marché de Ghardaïa, se trouvent 24 pierres en croissant plantées en terre. En voici l'explication : lorsque les premiers ibadites installés à Ghardaïa instituèrent la première djemaa chargée de l'administration du pays, ils décidèrent que cette djemaa se composerait de douze membres. Il n'y avait pas de local officiel pour leur réunion. Ils décidèrent de prendre une pierre dans chacun des cimetières les plus fréquentés. On apporta ces pierres que l'on planta en terre sur la place du marché. Les membres de la djemaa s'installèrent dans ce demi-cercle pour délibérer en s'appuyant sur ces pierres et cela pour deux raisons : la première pour bénéficier des grâces des saints de ces cimetières, la deuxième pour s'assurer de la bonne foi de tous les membres. Ceux qui n'agissaient pas sincèrement et avaient une intention malveillante secrète et émettant leurs avis en étaient punis par dieu. Le nombre de pierres 24 n'a aucune signification particulière. Il s'est trouvé qu'on en a pris dans 24 cimetières ou makams réputés. On ne se sert plus de cette Haouita qui est cependant vénéré et on prend soin qu'aucune pierre ne disparaisse. » (DARAND, 1919, pp. 103-14)

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

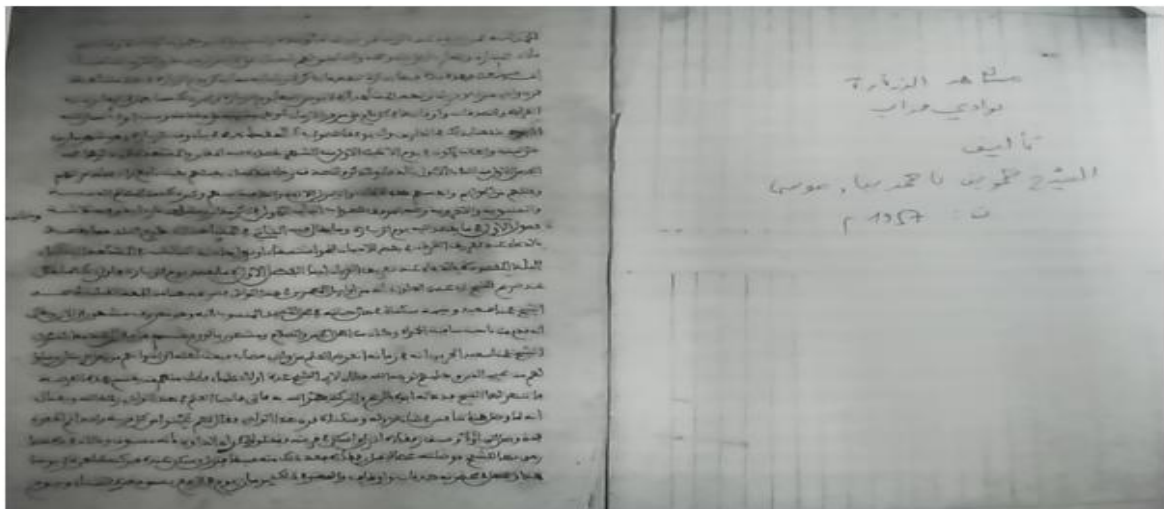


Figure N° 4 : le manuscrit de la Ziara

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

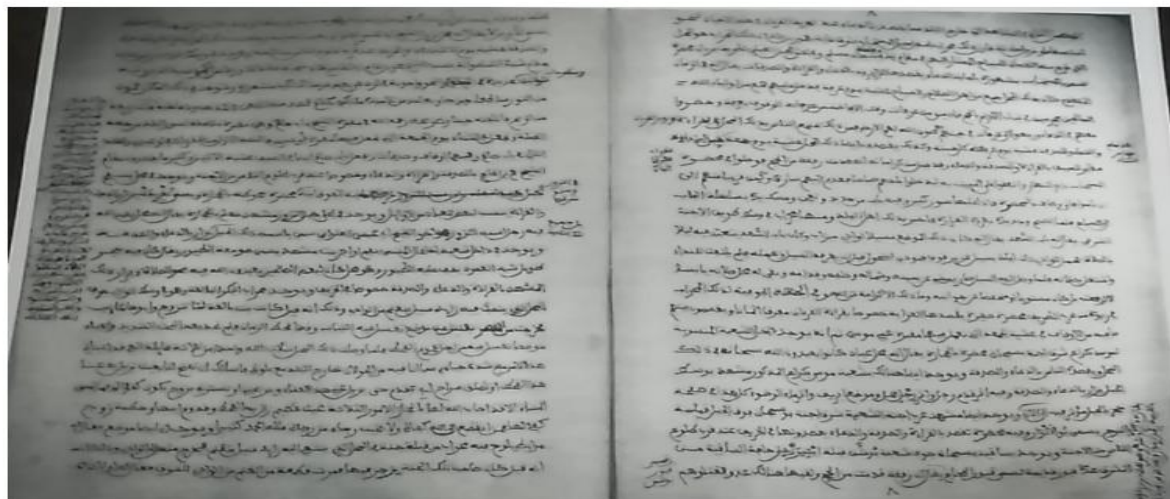


Figure N° 5 : le manuscrit de la Ziara

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

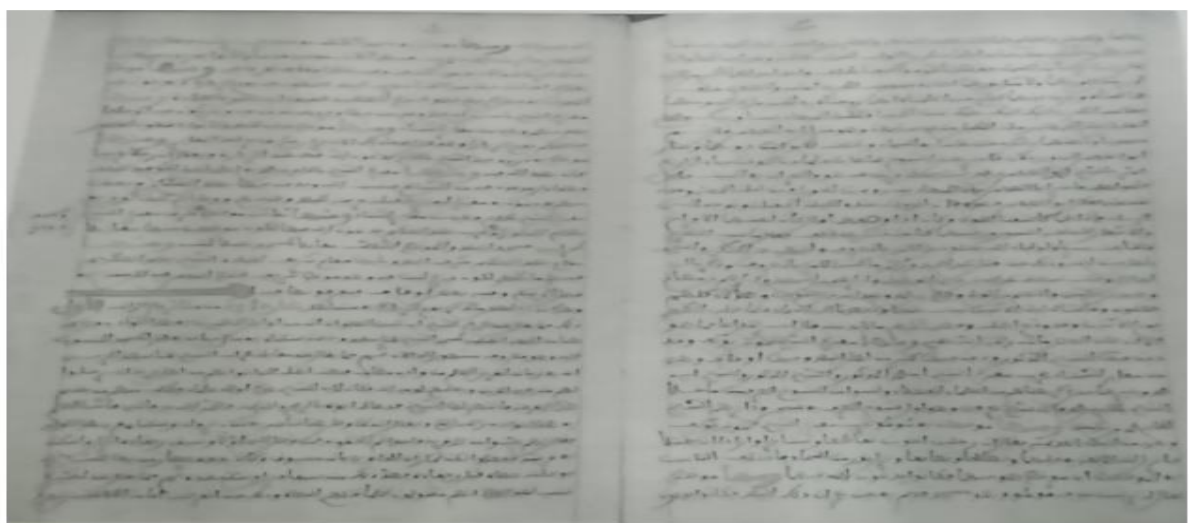
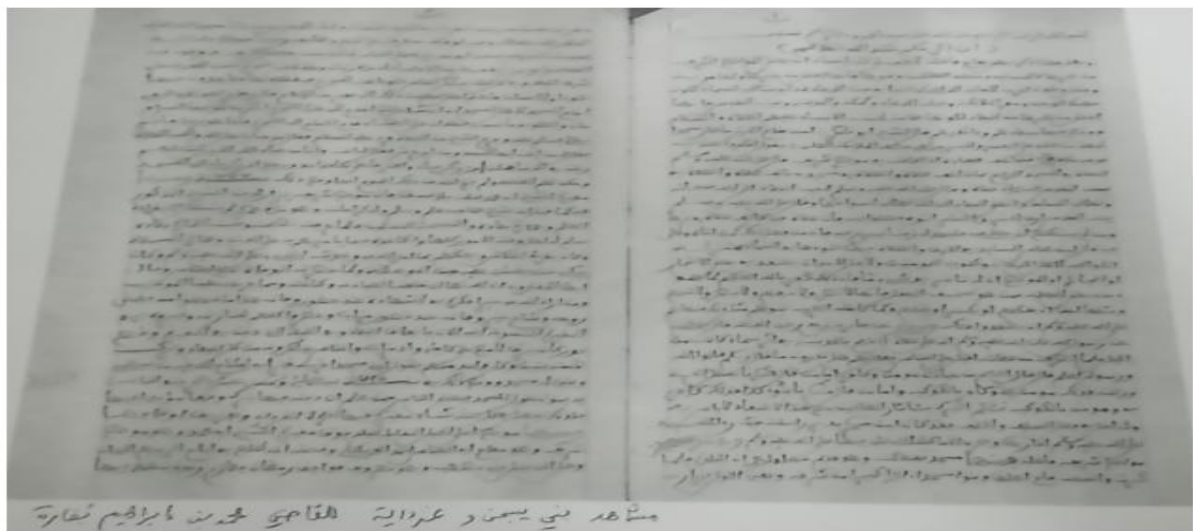
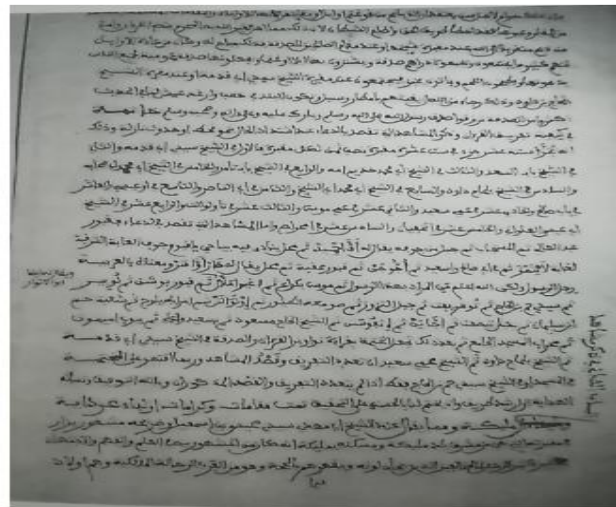


Figure N° 6 : le manuscrit de la Ziara

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

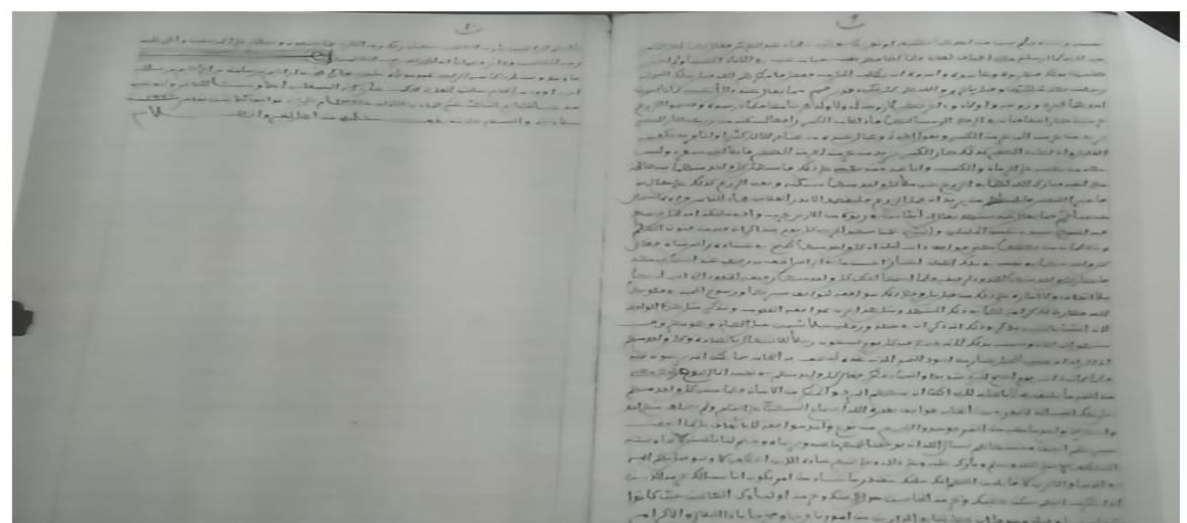
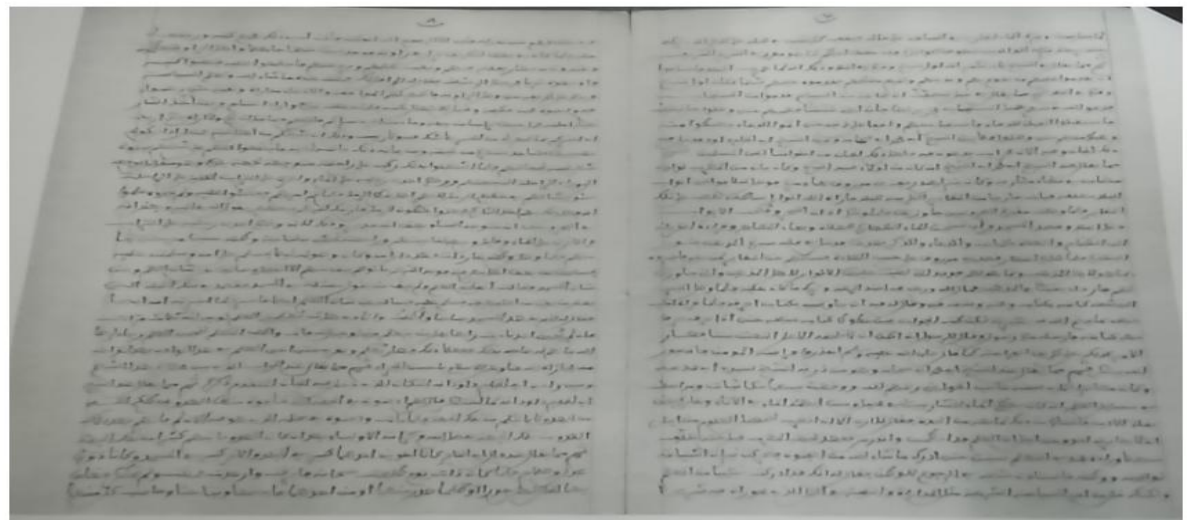
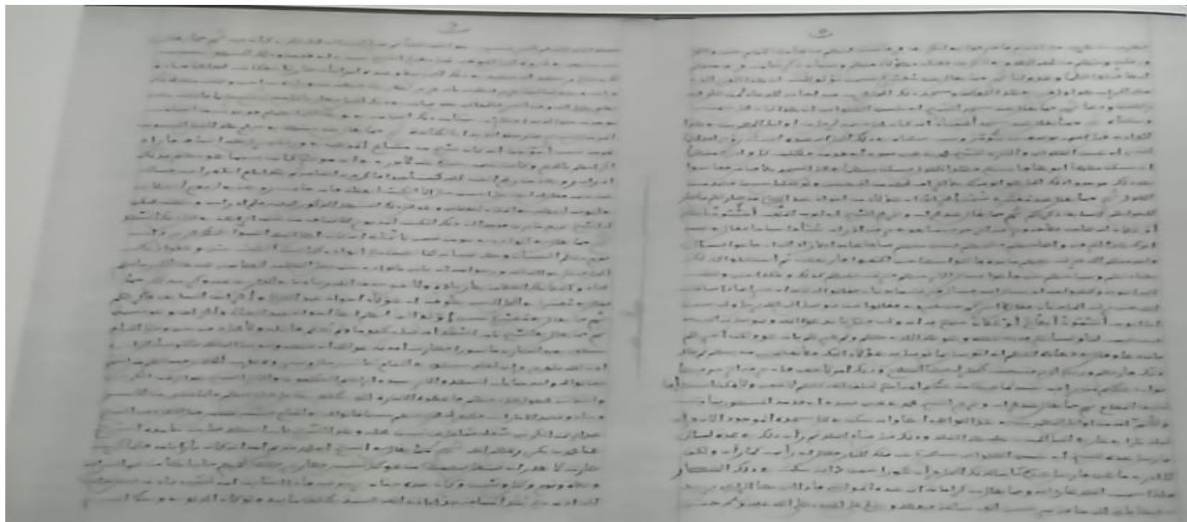


Figure N° 7 : le manuscrit de la Ziara

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

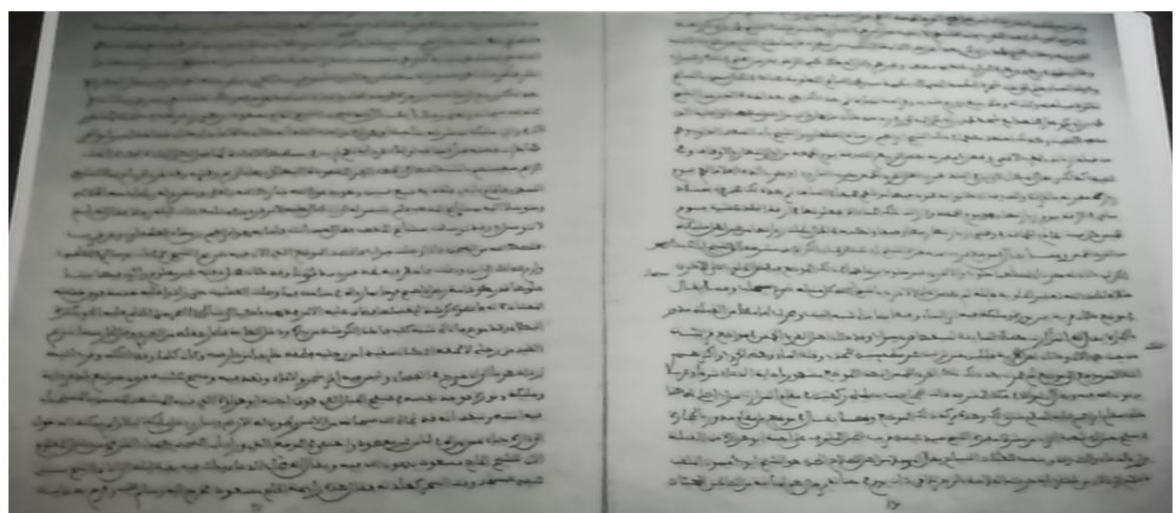
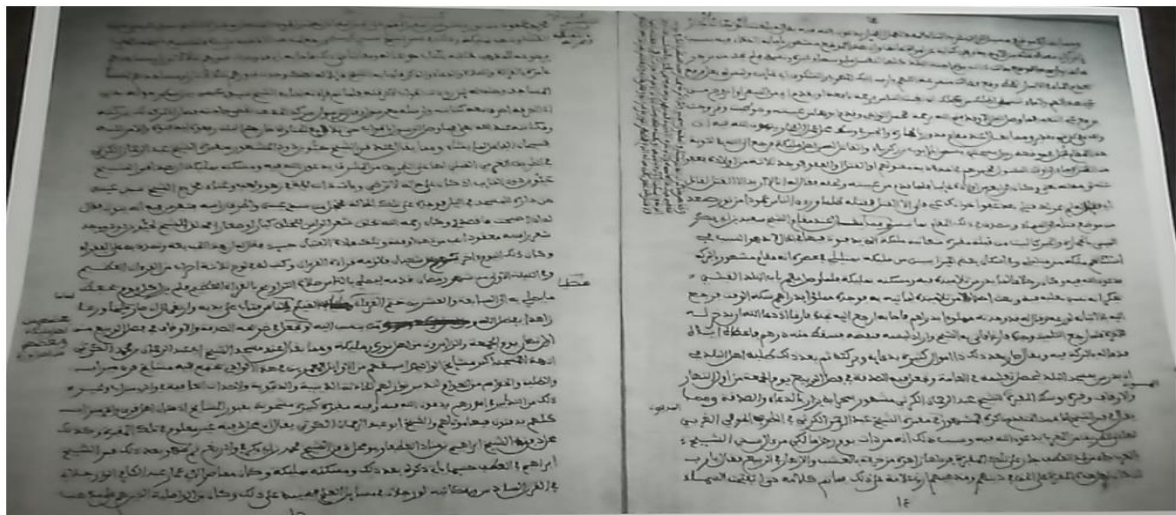
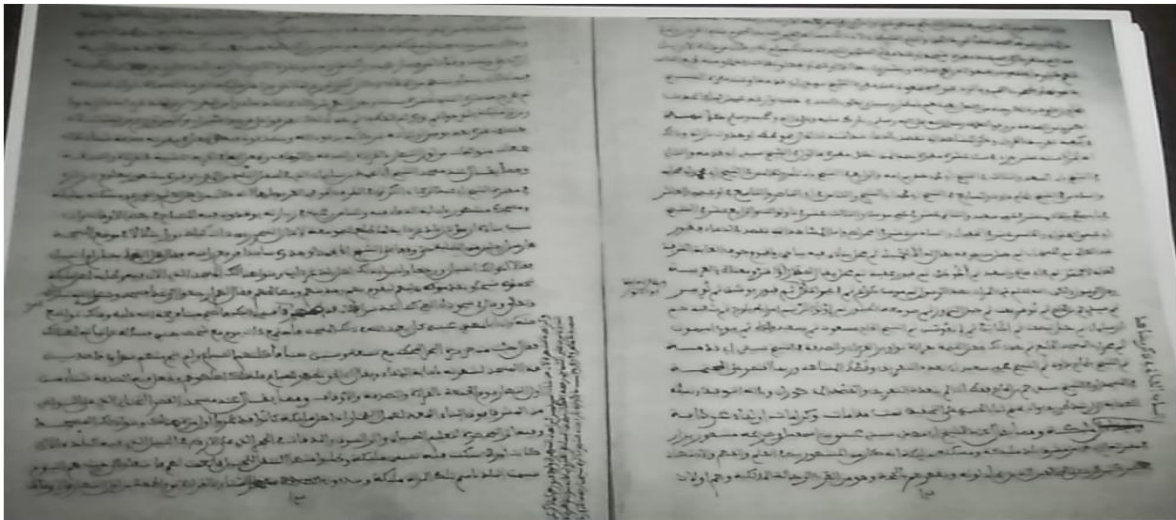


Figure N° 8 : le manuscrit de la Ziara

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

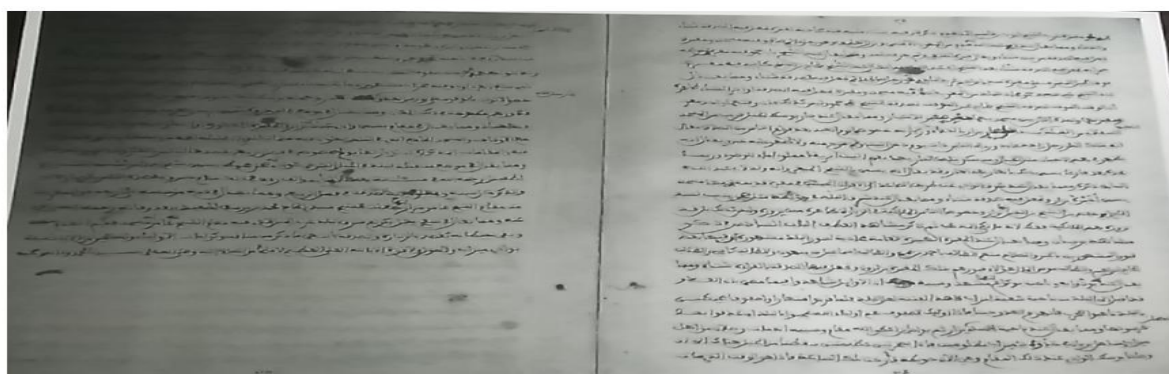
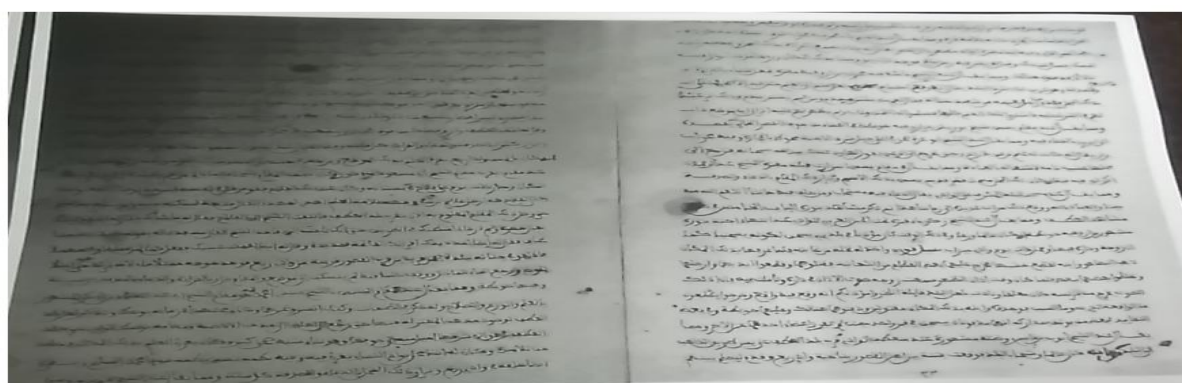
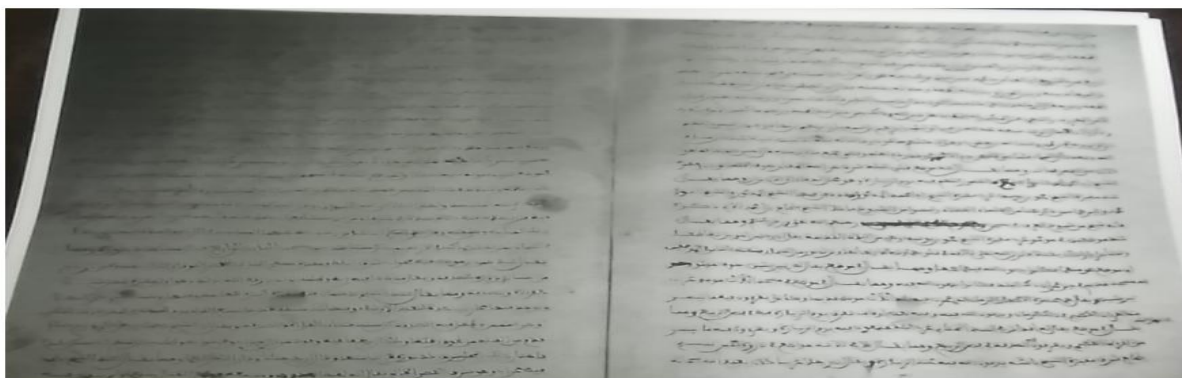
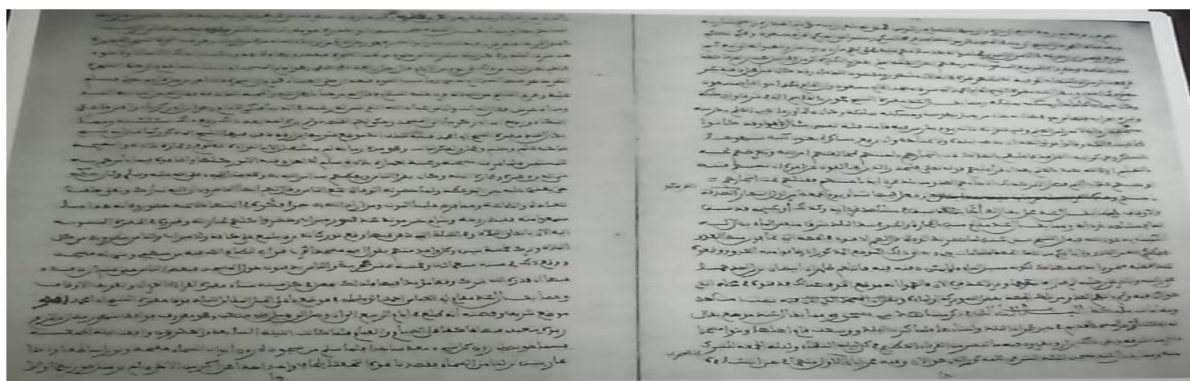


Figure N° 9 : le manuscrit de la Ziara

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

II.5 : La Ziara selon la nécessité du temps

En cas d'une catastrophe naturelle, ou un deuil, une visite programmée (ils la font rarement). Parfois par groupe entame une visite pour demander Dieu, les habitants vont visiter les lieux suivants, ils font le tour aux : cimetière d'Abdelali, Djebel Moustadjab, à côté de lui Ag Ahmed. Une place s'appelle Biahi Ba-Fayoum, à l'intérieur de la forêt (ghaba), une place La Yennumez, et puis Abi Salah Ou Said, cimetière Okba. Puis la place Adjoudjen, une place qui s'appelle *dar n waser* (pied du messenger), mihrab de Moussa Bakrae. Puis la place Aghi Amellal, cimetière Bouchen, le puits de Loubira, Sidi Belhadj, la place de Tuyrifet, montagne de Tazawez, stèle des oiseaux. Puis Iwlawalen, place Mrawet Ballouh, jardin de Hamou Ben Sliman, montagne de Tidft, place Adjayen, et puis Infousen, et la place de Cheikh Massoud et Ba-Said Ou-Ali, Ba-Youb Ba-Amimoun, et puis le mihrab de la mosquée. A la fin de cette tournée, finir la lecture du coran, la distribution de Maeruf et les offrandes aux lieux suivants ; Cheikh Belhadj Daoud, et Cheikh Ami Saïd. C'est la fin de cette tournée, qui est programmée en cas d'une catastrophe naturelle, un problème majeur.

III. Les visites occasionnelles et quotidiennes.

On doit parler aussi des visites quotidiennes et occasionnelles¹⁹ qui sont faites aux tombeaux des Cheikhs durant les fêtes religieuses. La société Mozabite de Ghardaïa, célèbre toutes les fêtes religieuses musulmanes. Concernant la fête de la naissance du prophète (Mawlid), il y a une célébration dans les mosquées de la ville. Des Halqa pour lire et réciter le coran avec la présence des cheikhs d'Azzaba et les étudiants Irouan. Ils récitent quelques sourates durant la nuit (comme El Nas, les Rangs... Concernant la visite des tombeaux, des cimetières le jour de Mawlid, c'est déconseillé de faire cette visite. À l'époque avant les réformes, ils existent des visites durant la fête de Mawlid, après l'infiltration du mouvement réformiste, beaucoup de mœurs et de coutumes qui sont supprimées par les concepteurs de ce mouvement (GOICHON, 1927, p. 167)

Concernant la fête d'Aïd Kabîr, la célébration est faite dans les mosquées de la ville, avec la prière de l'Aïd. Le retour à la maison était pour égorger les bœufs. Un groupe de

¹⁹ Les rituels de la saison se présentent sous la forme de célébrations et de fêtes acquises au fil du temps avec un caractère sacré particulier qui les accompagne. Un ensemble de rituels, coutumes et pratiques basés sur la croyance et la reconnaissance de forces métaphysiques qui suscitent un état d'attraction envers le tuteur ou la conviction de croire au sens de la conviction rituelle.

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

boucher spécialisé font le tour de la ville pour porter l'aide aux personnes qui n'étaient pas capables d'égorger par ignorance des modalités. Ce qui concerne les visites aux tombeaux, et aux cimetières, c'est une chose remarquable. Tous les habitants de ksar vont visiter les cimetières, car, à l'intérieur chaque Achira (lignage) avait ses propres défunts. Ce jour-là, tous les membres de chaque lignage vont se regrouper autour de leur partie dans le charnier afin de lire la Fatiha. Commémorer leurs morts, lit le coran dans la cour de cimetière. Puis, ils font la prière de l'Aïd, une partie qui l'a fait dans la mosquée où ailleurs. Mais, durant chaque Aïd Kabîr, les habitants de ksar se rendent visite à leurs cimetières, pour se présenter devant les tombeaux de leurs proches (membre de la famille).

Une autre fête célébrée à Ghardaïa, c'est Achoura, dans une ambiance formidable. Les habitants vont fêter cette journée, dans la mosquée toujours pour les Cheikhs d'Azzaba et les étudiants Irouan. Concernant la visite aux tombeaux et des cimetières, la sociologue A. M Goichon souligne dans un passage que les femmes Mozabites visitent depuis l'aube les tombeaux et les cimetières, elles font à l'intérieur des places la distribution de Maeruf.

« ... Pendant ce temps, avant l'aube, toutes les femmes vont aux cimetières, car les morts sont à cette heure debout dans leurs tombes, attendant les visites, on partage aux cimetières un Maeruf comprenant de Rfis »
(GOICHON, 1927, p. 157)

Actuellement cette pratique est complètement interdite. Le partage du maeruf est aujourd'hui disparu, mais, il reste que la visite aux cimetières le jour de la célébration d'Achoura. Ils rendent visite aux tombeaux de leurs proches, sans faire aucun rite, puis, ils retournent tous au Ksar. Concernant la fête du mariage, on vient de souligner qu'à l'époque début des années 1920, une coutume de visiter le tombeau de Cheikh Baba Wel-Djemma. Les maris vont aller vers la place, qui est le symbole de la fertilité. Ils rentrent dans le cimetière, et pratiquent certains rituels. On donne aussi le récit de ce rituel :

« Surveillance continue, fatigue de l'organisation et de la réception, nuits blanches, les pauvres vizirs sont accablés, pales faire pitié, prêts s'écrouler sous une chiquenaude. L'Aris n'en vaut guère mieux. Et c'est en cet état qu'il leur faut faire, le troisième jour après celui du mariage, un épuisant pèlerinage la Koubba de Sidi Bu Gedma. Ce Cheikh très populaire, que la légende rattache

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

la fondation de Ghardaïa, et de son vrai nom Mohammed ben Yahia, aurait eu cet endroit un puits et des jardins. Là, au milieu d'un cimetière, repose aujourd'hui le saint personnage. Vers trois heures de l'après-midi, les vizirs amènent le mari sur la tombe, pour offrir un maeruf aux pauvres. Une négresse a apporté du pain et des dattes ; dès que le mari a rompu une kesra par la moitié, de la main droite seulement, un nègre commence la distribution. Toutes les personnes présentes y ont part, pauvres, invités, curieux, et même les jeunes gens qui, tout l'heure, battent le mari. Chacun reçoit quelques dattes, un peu de pain, juste de quoi y goûter. Alors, en courant toutes jambes, le mari fait sept fois 4 le tour du monument, accompagné chaque tour par un nouveau vizir. Après la septime, tous entrent dans la kouubba et font la prière du sahar (milieu de la nuit plutôt que l'aube) qui se compose de deux rakea. Pour cette visite, le mari a conservé tout son costume, de cérémonie, sauf les souliers ; les nécessités de la course lui font chausser des espadrilles, Sbardinat. À la fin du pèlerinage, l'agilité lui devient plus utile encore. Aussitôt les escaliers descendus, les vizirs l'encadrent fortement et le matin tiennent par les épaules²⁰. » (GOICHON, 1927, p. 94)

Et cette pratique existe jusqu'aujourd'hui. Tous les maris de la ville de Ghardaïa feront une visite à la tombe de ce Cheikh (Baba Wel-Djemma). Généralement les visites quotidiennes s'effectuent par les femmes aux tombeaux de leurs proches seulement. En interdisant toute autre pratique qui n'était pas d'accord, ou compatible avec le rite musulman. Toutes les anciennes pratiques portées par les sociologues sur le Mزاب sont tous bannies actuellement. Ils ne tolèrent aucune pratique devant les tombeaux, sauf réciter, lire coran, souhaiter la miséricorde de Dieu.

²⁰ Il existe même aujourd'hui cette pratique chez les habitants de ksar de Ghardaïa. Tous les mariés du ksar font une visite à la tombe de Cheikh Baba Oul-Djemma, qui le premier fondateur de la ville. Le Cheikh qui est avec eux, raconte la nécessité du mariage, ses bienfaits dans la religion et dans la société. Il donne des conseils aux nouveaux mariés de voir le cheikh Baba Oul-Djemma comme un exemple d'une bonne conduite, il appelle les jeunes à faire, imiter le Cheikh, qui passé sa vie à faire le bien à la société. Il interdit de sacraliser la personnalité de Cheikh Baba Oul-Djemma. Il est juste un homme comme tout le monde. Il ne doit pas le considérer comme un saint, ou bien un Ouali, il est juste un homme pieux, un savant, le message c'est d'appeler les jeunes mariés à suivre, faire cet exemple comme une base de leur vie.

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

Pour les femmes, elles se rendent visite à leurs proches, en interdisant de ne faire aucun rituel devant la tombe. Elle avait le droit de se présenter devant la tombe de l'un de ses proches, solliciter le dieu de l'avoir parmi les gens pieux, lire la Fatiha, elle partira. Autre chose (rite, rituel), c'est strictement interdit dans la doctrine Ibadite. Qui considère que toutes les pratiques devant les tombes sont banalisées par le Dieu, et sa fin c'est l'enfer.

On vient de remarquer que le rite Ibadite autorise la visite des Cheikhs, d'ailleurs, il rejette catégoriquement l'appellation des Ouali. Il préfère à sa place le nom de Cheikh ou le savant (Alim). La Ziara fait partie de conserver le patrimoine et la culture Ibadite. Les visites annuelles et quotidiennes et occasionnelles sont soumises à une sévère règle. L'interdiction des pratiques qui portent atteinte à la religion et à la doctrine Ibadite. Concernant la fête de la Ziara, elle a certainement conservé sa célébration (places et les histoires et les objectifs). Même les origines de la Ziara, les différences qui existent, touchent est-ce qu'elle a une origine berbère. Avant l'islam, ou bien après l'apparition de la religion dans ce milieu. Certainement l'existence d'une population témoigne de l'ancienneté du rite qui a des ancrages dans cette société berbère Ibadite.

IV. Les rites de la Ziara

Si on analyse profondément le phénomène de la Ziara dans le ksar de Ghardaïa, on trouve qu'il y a des divers rites pratiqués par la population lors de l'organisation de la Ziara. On vient de citer qu'il y a des visites occasionnelles, hebdomadaires et annuelles. La célébration de la Ziara s'est faite par divers rites programmés et hérités par la population. Automatiquement il y a un véritable changement porté sur la Ziara, il y a des modifications qui ont été faites suite à l'implication des acteurs religieux qui ont introduit des modifications majeures. Généralement les différents rites qui existent à Ghardaïa sont des actions communes et connues dans le vocabulaire religieux des Ibadites.

IV. 1 : L'intercession et la supplication : c'est la pratique la plus présente durant la Ziara et aussi pendant les visites effectuées en cours de l'année. Le visiteur souhaite devant le tombeau d'un Cheikh Ibadite d'avoir la baraka de Dieu. Il pense que la force divine va accepter ses sollicitations, puisque le lieu (tombeau d'un Cheikh) est béni par le dieu lui-même. Donc la transmission de la bénédiction de Dieu sera facile pour arriver à sa destination. Un fait commun, un acte partagé à Ghardaïa, devant le tombeau, le mausolée d'un cheikh éminent

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

connu à travers ses Karamat. Il sera destiné d'une visite, ou la personne souhaite devant le lieu ses vœux dans sa vie.

Les visites effectuées généralement sont des lieux connus dans la ville de Ghardaïa, comme les cimetières, les mausolées des divers Cheikhs de la ville, donc la destination de la visite est ciblée, l'homme, ou la femme se déplace durant les journées de la semaine. Dans le cimetière qui porte le nom d'un Cheikh, elle passe devant la tombe de ce Cheikh, elle récite la Fatiha. Elle demande Dieu de lui faire une vie heureuse loin des malédictions. Et puis, la personne peut y aller vers un autre tombeau (membre de sa famille, ou bien l'un de ses proches).

L'histoire de lieu destiné de cette Ziara est connue, les habitants de la ville pensent que le lieu n'est pas une place ordinaire. Il y a un ensemble Karamat d'un Cheikh, ou bien le lieu était une résidence d'un savant particulier. Donc, le lieu sera connu par tout le monde, une place favorite d'une visite pieuse dans tel jour. La personne qui vient de demander, supplier le Dieu est un acte d'une grande valeur. C'est aussi une considération de sacré, le lieu est un espace réservé aux Karamat d'une personne pieuse (Cheikh). Le dieu pour récompenser les efforts de la personne. Il fait de sa résidence, de son tombeau un lieu plein de bénédiction. Le souhait de tous les visiteurs c'est la bénédiction de dieu, ils rendent visite au lieu pour y avoir la bénédiction de créateur, puisque le lieu selon eux est béni. Un lieu de supplication répondu.

L'honneur et la connaissance d'un Ouali, d'un Cheikh est une réalité absolue. Son point de partage touche toute la région qui est sous l'influence de ce Cheikh éminent connu depuis sa jeunesse d'une bonne réputation, connu de son pouvoir (Karamat, bénédiction). La supplication c'est l'un des rites très observables devant chaque tombeau. Les visiteurs demandent, souhaitent aux Cheikhs d'ouvrir une piste qu'ils mènent vers le bon sens de la vie. Ils demandent des actes, des faits, puisque le Cheikh a une place. Et un personnage favorisé par le Dieu, car, il accomplit ses devoirs envers la religion de Dieu, il fait un parcours dans la dévotion de Dieu. Il est capable de rendre services aux autres.

L'intercession se remarque à travers les formules prononcées par les visiteurs devant le tombeau d'un saint. Ils pensent que le saint va faire la médiation avec le dieu afin de réaliser toutes les demandes, et les supplications des visiteurs. Généralement les intercessions sont des formules des invocations et de sollicitations. Les visiteurs vont lire le coran, formulent quelques phrases de supplication.

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

IV.2 : Offrande : lors de l'organisation de la Ziara (mois de mars), tous les présents pour effectuer dans une ambiance cette coutume. La foule entame la visite des divers lieux (cimetières, mausolées, tombeaux, des stèles). À la fin de l'opération chaque personne amène avec lui la nourriture qui se compose généralement du lait, dattes, pain de la maison, petit lait. Presque tous les présents vont faire la même chose. Ce n'est pas une obligation d'amener une nourriture luxe. Mais c'est un vœu des présents d'offrir l'offrande aux participants, ou les personnes nécessiteuses dans le ksar de Ghardaïa. Cette offrande s'inscrit dans la pensée de la population qui pense que la nourriture est un don à offrir pour les autres afin d'avoir la bénédiction de Dieu et sa protection.

La nourriture durant cette occasion de célébration, c'est une action qui vise l'obtention des biens suite à la réalisation de cette tradition sacrée. Selon eux, le Dieu augmentera la richesse de personnes offertes. Cette opération fait partie des croyances populaires qui consistent à donner quelques parts (nourriture) aux présents durant la célébration de la fête. Beaucoup de personnes qui préfèrent d'offrir les repas, la nourriture. Pour que leurs maisons soient bénies, qui seront pleines de richesses et de la tranquillité morale. En effet, vers la fin de la Ziara les personnes vont se regrouper autour de la nourriture. Elles partagent la joie avec les présents, la nourriture porte une bénédiction de Dieu. Les visites pieuses et distributions constituent donc de véritables festins, en rupture avec le rythme quotidien. Alors d'autres s'inscrivent la communication avec le saint dans le quotidien.

Durant les visites occasionnelles, hebdomadaires, les visiteurs qui entament la Ziara aux lieux sacrés (généralement les tombes de leurs proches, les mausolées des grandes figures emblématiques de la ville). Ils amènent avec eux la nourriture pour la distribuer aux personnes présentes dans le même lieu. Une autre façon de distribuer la nourriture, ils cherchent des gens qui sont dans le besoin, ils offrent la nourriture à eux. La joie va se retrouver et couvrir tous les visages (les visiteurs et bénéficiaires de la nourriture). Cette action symbolique vise à compléter un devoir lors de la visite. Cette nourriture va porter la baraka et la bénédiction de dieu, le lieu de la distribution c'est un espace béni et connu. Les Karamat selon la pensée des Mozabites continuent d'exister même si le cheikh n'est plus.

La continuité et l'abondance de la baraka qui est la cible de tous les visiteurs, et pour compléter cette opération par une action. L'offrande, ou le don c'est une offre de cœur par les

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

visiteurs aux présents dans le lieu visité. La symbolique de la nourriture c'est la vie et la fertilité. Avoir les deux c'est un objectif et un vœu permanent. Offert un plat devant un lieu sacré sera pour son propriétaire un homme très heureux, qui sert à servir une part de sa richesse aux autres. Le Dieu par la suite quand il voit cette offrande, il envoie ses bénédictions sa protection à la personne. Durant les visites quotidiennes ou annuelles la nourriture, l'offrande marque toujours sa présence comme une pratique essentielle dans ce rite. La tradition des habitants qui consiste à donner la nourriture aux autres c'est un acte qui revient de la bénédiction. Cette baraka va créer la joie, qui fait son influence sur la pensée psychologique des personnes. Cette nourriture qui symbolise la vie, elle sert à servir pour l'obtention de la pluie et avoir la fertilité permanente.

Le don, ou l'offrande c'est une nourriture donnée lors de la célébration de rite de la Ziara devant le mausolée, le tombeau d'un cheikh. Il s'agit aussi d'offrir des repas autres afin d'avoir une baraka de lieu, et du saint. L'objectif c'est espérer la pluie, et aussi avoir une bonne récolte agricole. L'offrande s'organisera généralement par les visiteurs durant la célébration de la Ziara. Peut-être cette action de partage la nourriture est lié beaucoup plus à l'agriculture puisque le mois de mars c'est le début de printemps. Le don symbolise la fertilité et la richesse. Également d'espérer lors de l'évènement que l'année prochaine soit riche et la récolte soit toujours abondante. L'offrande est une tradition sociale qui a des relations avec la croyance populaire d'un groupe social. Donc cette action vise pour objectif l'obtention de la pluie et l'eau, dans un espace Saharien. Où la rareté de l'eau un obstacle majeur pour entamer une vie dans un endroit désertique. La deuxième chose, la nourriture symbolise la richesse et la fertilité, cette offrande va donner la baraka à personnes donneuses de cette offrande.

v. Ziara à Chorfa.

Le rite essentiel de culte des saints est le pèlerinage qui, suivant l'importance de la tombe vénérée. Les habitants d'un village, les membres d'une tribu ou rassemble une foule de dévots venus par trains spéciaux de tous les coins du Maghreb. L'essentiel d'un pèlerinage est un sacrifice accompli près du tombeau, suivant d'un repas communiel unissant les vivants entre eux et le groupe des vivants à l'invisible au nom de l'intercesseur. Cette alliance peut être appelée aux moments critiques de l'année agraire ou de la vie humaine. Lorsque le sacrifice a été accompli, le repas terminé, les fidèles emportent avec eux des signes tangibles de la protection du saint ; feuilles d'arbre sacré, poignée de semoule du repas communiel ou de terre prise près du sanctuaire (SERVIER, 1985, p. 76).

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

Le village Chorfa comme tous les villages de la Kabylie, détient un lieu sacré très connu à travers la région. C'est le mausolée de saint Sidi Amer Chérif, qui est la figure emblématique du village à travers des siècles. Elle est toujours présente dans la mémoire collective des habitants, son tombeau est destiné des visites quotidiennes et annuelles de la part de toutes les catégories de la société homme et femme. En particulier la femme marque sa présence plus que l'homme qui profite de son passage dans le cimetière. En passant par le tombeau du saint pour souhaiter une vie heureuse et de ramener avec lui la baraka de ce saint.

Les origines de la Ziara en Kabylie remontent à une coutume ancienne très ancienne de la culture Amazighe. Les gens de l'époque font de pèlerinage aux différents lieux sacrés par eux. Ils vont faire beaucoup de rite à la faveur des forces qui résident dans ce lieu et qui détiennent le pouvoir. Les forces sont invisibles toujours, les gens pensent que la sacralité de lieu va manipuler les forces pour porter la baraka et la bénédiction aux participants.

Après l'apparition de l'Islam comme religion monothéiste, les attitudes sociales ont été largement changées. Le visage d'un lieu sacré dans la mémoire collective des habitants a changé la forme, ils étaient des grottes, des arbres, des pierres. Juste après le développement de l'islam parmi la population berbère, cette visite prend une autre forme. Avec la naissance des divers courants religieux comme le soufisme et le Maraboutisme et le Chérifisme. Le culte des saints encouragés par la naissance des divers mouvements appartient aux personnalités religieuses.

Le culte des saints a connu une large propagande dans le milieu rural. Surtout avec le développement de Soufisme qui encourage les visites des saints, qui étaient des personnages qui ont des faveurs pas comme les autres. On a vu l'importance de l'existence de cette catégorie parmi la population et son influence dans la morale sociale des habitants. Ils étaient l'avant-garde des tribus, des villages tout entiers. Les saints deviennent des éléments essentiels de l'identité tribale et villageoise.

En considérant la sacralisation des lieux sacrés comme une pratique religieuse d'une croyance, très engendré dans le milieu berbère. C'est une culture sociale très répandue en Afrique du Nord. Ce qui pousse l'homme à ce genre de culture c'est leur attachement réel aux lieux. Sans faire un recours pour expliquer ce phénomène purement social. Les femmes visitent quotidiennement les lieux, nomment leurs enfants en hommage aux saints connus, protéger leurs enfants de toute une maladie, ou un danger.

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

Les miracles des saints et les Karamat ne cesseront pas même si après la disparition des saints. Les tombeaux et les mausolées deviennent un lieu de pèlerinage par excellence. Ils ont destiné à recevoir toutes les catégories de la société. Les lieux seront par la suite des espaces de solidarité au sein d'une même entité. La baraka du saint ne s'arrête pas, son tombeau continue d'offrir la bénédiction du saint aux visiteurs. Toute personne qui souffre des maladies morales va rendre visite aux différents tombeaux pour y avoir le remède de sa maladie. Il trouvera prochainement la guérison grâce au pouvoir et la force invisible qui assure la communication entre le dieu et ses hommes.

Le mausolée du saint Sidi Amer Chérif présente une identité en cours de l'histoire. L'existence de cette personnalité dans les versets oraux et écrits reflète la grandeur de cette figure de la sainteté à travers la région. Son tombeau regroupe, accueille un nombre considérable des visiteurs chaque année. En pratiquant dans le passé un ensemble des rituels devant le lieu sacré durant les fêtes religieuses. Sa baraka va se manifester tous les jours pour qu'elle soit à la faveur de tous les arrivés.

Le pèlerinage effectué par les personnes (les pèlerins) au tombeau du saint est également pour les femmes du village. Est une occasion de sortir qui permet aux femmes de s'alléger le cœur suite aux crises, aux marasmes quotidiennes et dures épreuves qu'elles ont dû traverser. La cérémonie de Ziara devient pour les femmes du village des occasions de mettre en marche leur génie dans le domaine de la guérison et même de la voyance.

En effet, le tombeau du saint Sidi Amer Chérif devient parfois un refuge pour les femmes surtout qui demandent la bénédiction et la guérison. Elles font cette pratique, en pensant qu'elle va effacer les chagrins et les maladies. Elles pensent que cette Ziara portera la guérison à un membre de la famille. Elle aidera les gens de sortir de la crise sociale grâce à la bénédiction et la force invisible du saint Sidi Amer Chérif.

L'espace est sacralisé par la consécration d'un périmètre rural en édifiant un mausolée pour abriter le tombeau du Saint. De plus, le mausolée est cosmique par les différents rites. La pureté et la sérénité de l'endroit favorisent un climat de dévotion intense. Il est considéré par le pèlerin (homme religieux) comme une portion d'espace qualitativement différente du reste du territoire. C'est un pôle d'attraction, positif, paré d'une aura bénéfique. C'est un territoire sacré, un « point fixe », lieu saint qui attire les pèlerins et rayonne au-delà des frontières territoriales.

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

Par conséquent, vu la fidélité et l'attachement affectives des habitants du village à cette parcelle de terre, la partie consacrée au cimetière ne cesse de s'étaler et ses limites sont sans cesse repoussées afin de permettre aux citoyens de la ville d'enterrer leurs morts dans ce périmètre sacré. Il est à penser que l'enterrement dans ce lieu, légitime le sentiment d'appartenance à la ville d'où le qualificatif des villageois pour le saint patron « Sidi Amer Chérif ».

Le mausolée du saint Sidi Amer Chérif est un lieu ambivalent qui abrite espace sacré et espace profane. Significativement, la porte qui s'ouvre vers l'intérieur de l'espace du tombeau marque une solution de continuité vers un autre monde. D'ailleurs, le seuil qui sépare les deux espaces intérieurs et extérieurs indique en même temps la distance entre les deux modes d'être, sacré (religieux) et profane. Paradoxalement, ce lieu matérialise aussi la frontière entre eux tout en permettant aux deux mondes de communiquer, puisque c'est en enjambant le seuil que s'effectue le passage d'un monde à l'autre²¹.

Durant des décennies le lieu sacré accueille des groupes venus de toutes les régions pour célébrer une fête religieuse ou annuelle. Les journées comme (Achoura, Mawlid, fête de l'Aïd) qui font partie des visites annuelles. La célébration des journées s'est faite avec un ensemble des rituels qui sont à la fois une expression réelle à l'attachement des habitants au lieu sacré. Le vœu et l'objectif de la visite et la célébration c'est l'obtention de la baraka du saint à travers ses forces invisibles.

L'objectif de la Ziara, c'est d'abord avoir la tranquillité de la morale, un visiteur cherche avant tout un espace sacré pour demander un minimum de bénédiction. L'espace (tombeau du saint) c'est la place favorisée pour effectuer cette demande à travers la pratique de la Ziara²². Le visiteur a une bonne intention (Nniya) envers le Dieu et envers la pratique. Un lieu bénéfique et sacré, toutes les forces se regroupent autour du lieu, le saint va sentir de la demande. Selon les habitants, il transmet le message aux forces pour réaliser les vœux des visiteurs. Recevoir une bénédiction du saint c'est un acquis et aussi un souhait de tous les arrivés sur le lieu. Une

²¹ À travers le culte du tombeau du saint, l'homme par ses croyances aspire à réactualiser un événement sacré qui a lieu dans un passé mythique. La société revient à sa structure mentale traditionnelle cycliquement à travers la performance du rituel.

²² Ces pratiques anciennes survivent en symbiose avec l'islam, qui, sans les effacer, leur a attribué un véritable statut religieux et les a reconnues comme un facteur de cohésion sociale. Ces rites ancestraux issus pour certains de coutumes antéislamiques ont été structurés par des confréries religieuses (Soufistes), en leur donnant un statut social reconnu.

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

place connue de sa bonne réputation, qui était bénie depuis des siècles, cette bénédiction ne quittera jamais la place. Selon la pensée de courant soufi, la baraka et les Karamat des saints vont rester même après la mort des saints. Mais, malgré ça, ça n'empêche pas aux autres personnes de critiquer cette habitude qui entre selon eux dans l'ignorance.

V.1 : les types de la Ziara

La Ziara est un terme qui veut dire « rendre visite », avec la pratique d'une offrande. On rentre, par conséquent, dans un système de don tel que défini par Marcel Mauss en tant que système d'échanges. On offre dans l'attente de recevoir une contrepartie. C'est un culte qui ponctue les différentes entreprises de la vie de l'individu et qui consiste en la visite au mausolée pour implorer le saint patron de la ville de donner sa protection, la baraka et ses grâces. Dans le dessein de voir s'accomplir son vœu, on effectue des prières suivies de la répartition d'offrandes de diverses natures. Le rite de la Ziara, pratique aussi bien urbaine que rurale, est assujetti en majeure partie à la femme qui l'effectue, accompagnée ou non de sa progéniture²³.

Sous un autre aspect, la Ziara, en tant que rite, se présente comme un scénario qui se déroule sur une scène (le mausolée). Elle correspond à une cérémonie théâtralisée et participe à l'intensité momentanée de la vie collective. Ces manifestations collectives, au cours desquelles les hommes et les femmes d'un groupe jouent des rôles et participent à un scénario défini par une tradition, consistent toutes formellement en une représentation dramatique. La sociologie française depuis Durkheim accorde à ces états d'effervescence une importance décisive dans la vie des sociétés ; elle y voit les instants privilégiés où la vie collective est à son comble.

La Ziara au tombeau du saint Sidi Amer Chérif est une tradition ancienne. Mais cette coutume avait subi des modifications majeures et des multiples mutations. Actuellement elle n'est pas accomplie selon la même méthode. La même pratique dans le passé avant l'implication des éléments du changement. En effet plusieurs pratiques à l'inclus de la Ziara ont disparu, et d'autres ont apparu depuis des décennies. Aujourd'hui, beaucoup de personnes qui pensent que ce phénomène de la Ziara n'a pas vraiment un ancrage dans la société. Puisqu'il

²³ Dès lors, les logiques de l'autorité et du pouvoir sont inversées. La femme tantôt impure devient la personne requise pour transmettre la prière. Elle acquiert le temps du rite un statut particulier : « Le temps du rituel, la femme est investie d'une autorité morale sur l'événement et sur les espaces.

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

Il y a des modifications et le changement de mode de vie à cause du développement et l'émergence des nouvelles pensées.

Malgré l'apparition du changement dans la pratique des certains rituels, mais les types de la Ziara n'ont pas connu d'après les témoignages des modifications de contenu. Comme toutes les visites pieuses en Kabylie, le pèlerinage s'effectue pour commémorer certaines fêtes religieuses et agricoles. On explique l'objectif de la manière suivante : Lorsqu'un aspirant accomplit la Ziara au Maqam d'un grand Ouali comme le saint Sidi Amer Chérif. Il reçoit leur influx spirituel en fonction de l'étendue de sa connaissance de leurs degrés et qualités et selon la raison de sa visite. La proximité physique des tombeaux peut être très bénéfique, cependant s'en trouver éloigné ne constitue pas un obstacle pour s'orienter vers le sentimentalisme sacré de Ouali. Le véritable effort consiste à fixer notre attention sur eux et connaître leur degré (rang, statut...) spirituel.

V.1. 1 : Ziara annuelle : cette Ziara s'effectue régulièrement par les habitants durant la période coloniale, généralement le mois de ramadan. La journée de 27 de chaque mois de ramadan, une nuit sacrée, les villageois font une visite pour célébrer cette journée, sous le contrôle de l'assemblée villageoise. Cette visite est largement pratiquée par la population, mais aujourd'hui, cette pratique n'existe plus. Les pèlerins s'accomplissent donc certains rituels devant le tombeau du saint.

IV.1.2 : Ziara hebdomadaire : une autre Ziara s'accomplit durant les journées de la semaine, très spécialement le jeudi et le vendredi²⁴. Cette Ziara est anciennement existé et jadis. Les patients vont visiter le tombeau du saint, restés comme une foule devant le tombeau. En récitant quelques poètes et chants religieux qui sacralisent la personne et sa valorisation par le dieu et par les habitants. Mais, dans la conjecture actuelle, les visiteurs ne passent pas de la célébration pendant la nuit devant la tombe. Cette Ziara a connue certainement et officiellement des modifications durant la décennie noire et l'émergence de l'extrémisme religieux qui fait toujours des appels à l'abolition de rite de la Ziara.

²⁴ On visite les tombes le vendredi ; souvent on se rend avec les Taleb sur une tombe. Ils récitent des prières et l'on mange du couscous avec eux : c'est ce qu'on appelle le Maeruf On croit en effet qu'il faut apaiser les morts, car beaucoup disent qu'ils se lèvent la nuit et rôdent en se plaignant autour des habitations (DOUTTE, 1914, p. 85)

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

V.1.3 : Les visites occasionnelles : durant les fêtes religieuses de l'année.

Ça ne diffère pas généralement avec les autres types de la Ziara. Le jour d'une fête, les habitants vont faire une visite au tombeau du saint, certains assoient devant la tombe, sollicite le Dieu d'avoir la santé et la paix. Il y a la distribution de café, des gâteaux, du lait. Certains d'eux allument les bougies à l'intérieur d'une case qui existe dans le tombeau. Quelques soit l'occasion choisie, la Ziara s'accomplit en quête de baraka du saint (sa bénédiction) et de santé. Elle s'accomplit également à l'occasion du dénouement d'une situation, d'une affaire qui lui rend heureux. Jusqu'à la fin des années 1990 les immolations s'effectuaient au mausolée de Sidi Amer Chérif. Une relation ciblée par la circulation du saint devant la tombe, et aussi l'animal égorgé soit béni par la bénédiction du saint. L'objectif de la Ziara est commun entre les trois types de la Ziara, une fois le rituel est célébré le saint va protéger automatiquement son village et sa population. Les forces invisibles qui jouent ce rôle vont faire le travail à la place du saint. La morale de la population qui croit toujours à la vie des saints même si dans leurs tombeaux²⁵.

Les rituels et pratiques susmentionnés autour de la tombe de Sidi Amer Chérif donnent une signification symbolique. Le visiteur lui donne le sens de la soumission et du recours au pouvoir magique qui lui donne un calme psychologique. Cette assurance, et à travers elle, il se rapproche du saint et en fait un assistant et un allié. Et il le prend comme un médiateur lorsqu'il s'occupe de lui le divin, parce que dans sa croyance le gardien Sidi Amer Chérif. Le protecteur de Dieu et bien-aimé, est béni avec l'approbation divine et qui au cours de la proximité avec lui. Les besoins sont comblés, la miséricorde et la satisfaction divine prévalent, et ces rituels qui le prouvent.

Après avoir accompli les gestes rituels, on s'assied autour du tombeau pour prier et implorer la baraka du saint. Certains visiteurs, les plus enhardies, s'agenouillent près de la « tête » du saint. Ils recherchent une proximité tactile en posant leurs mains sur le tombeau sans cesser de prier et d'implorer la bénédiction. Il est important de noter que la prière est destinée,

²⁵ Le mystique qui s'élève suffisamment au-dessus du commun des mortels devient, aux yeux de ses adeptes, un « ami de Dieu », un wali, un saint. La puissance spirituelle dont il dispose désormais, sa mystérieuse baraka, en fait un être d'exception, tout à la fois à craindre et à rechercher. Et ce ne sont pas sa science ni sa dévotion orthodoxe qui lui ont valu cet état privilégié ; ce ne sont même point, souvent, ses bonnes œuvres ni sa connaissance de l'idéologie soufi, mais l'application de sa volonté à s'unir à Dieu par des exercices particuliers de piété, tels que les prières nocturnes, et avant tout son ascèse, son détachement des choses matérielles, le jeûne et le dénuement (BRUNSCHVIG, 1947, p. 324)

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

en premier lieu, à Dieu, le saint est invoqué comme un intermédiaire. L'espace du mausolée est un pôle, un espace de médiation entre la terre et le ciel. Sa pureté et sa sainteté font de l'endroit où il est enterré un espace privilégié, un espace sacré.

Pour la Ziara, à défaut d'être présente, la personne peut charger une proche parente d'accomplir le rite à sa place. Il peut être réduit à sa simple expression en émettant son vœu et en envoyant une somme d'argent ou une Waeda, ou des denrées alimentaires que ce dernier se chargera de transmettre sous forme de Sadaka aux pauvres ou effectuer les travaux d'entretien du mausolée²⁶. Les vœux sont la plupart du temps en rapport à la fécondité (espoir d'avoir un enfant, mâle de préférence), guérir d'une maladie, partir à l'étranger, réussir aux examens scolaires, se marier, ou l'espoir de voir les problèmes conjugaux trouver une solution, etc.

Il dénote les aspects du réveil et de la recherche du sacré, curatif et préventif en raison de certains. Les sensations charitables religieuses liées au sacré deviennent sur cette base une force magique puissante et inspirée dans le monde qui nous menace. Les aspects de l'animisme qui se traduisent par des rituels et des pratiques indiquent cette croyance. En l'existence des esprits dans les éléments naturels et la vénération des esprits animaux et le culte des ancêtres afin de rechercher quelque chose de sacré auquel recourir l'homme.

Le Maraboutisme en islam comme une forme particulière s'attachant à des personnages réputés saint de leur vivant. En raison de leur vie édifiante et dont le tombeau est après leur mort l'objet d'une dévotion. Les rituels dans ce champ sacré et autour de la tombe de Sidi Amer Chérif représentent une forme de communication entre le monde vivant et la mort. Comme les rituels expriment un ensemble d'idées de base, il est donc considéré comme un modèle des formes de communication ne peut être négligé. Car elles contiennent des signes et des symboles pour elles. C'est donc une forme de communication.

On peut considérer les rituels de la visite du tuteur comme représentant un processus indirect de communication. À l'époque ces groupes accomplissent des rituels au nom des

²⁶ Pendant chaque visite, on offrira aux lieux, des offrandes, qui entraient dans le but de renforcer la sécurité des citoyens à partir des dons destinés au lieu sacré, un moyen d'obtention d'une baraka. Edmond Doutté a attaché la notion de Baraka aux Marabouts qui détient selon lui le pouvoir symbolique : C'est la baraka, mot que l'on traduit ordinairement par bénédiction, mais qui a une signification beaucoup plus étendue, puisqu'il désigne l'influence heureuse du marabout sur ce qui l'entoure (DOUTTE, 1909, p. 439). Et la joie ne les quittera jamais, les forces invisibles marcheront avec eux toujours, marquer l'existence à travers l'immolation des bêtes, le sang traversera la terre, et qui sera le bouclier contre un danger qui menacera le calme et la sérénité de la communauté villageoise.

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

miracles et de l'honneur de ce gardien. Il diffuse, directement ou indirectement des idées et des croyances à travers l'interaction sociale entre visiteurs. Où l'interaction sociale est un processus qui relie une personne qui effectue une certaine action. Dans le but d'avoir un impact sur les autres, par la présence de frictions entre les groupes sociaux, soit par la présence ou l'absence de ce saint.

La relation entre l'homme et le pôle, Sidi Amer Chérif représente celle que vous expliquez et préservez les croyances. Tandis que les rituels constituent pour eux une garantie pratique car le sanctuaire de Sidi Amer Chérif se forme la pointe d'un pôle symbolique sacré. Dans la croyance populaire impose au croyant un sentiment distinct de respect qui cela lui donne sa qualité. Et d'autre part, le pôle de réalité qui représente un espace mondain en groupements populaire qui transforme l'image sacrée²⁷.

VI. Les rituels de la Ziara

VI.1 : Allumer les bougies

Le premier geste des pèlerins c'est allumer une bougie qui signifie la lumière. Puisque l'objectif de la visite c'est trouver une place des favoris dans la pensée des forces invisibles qui surveillent le lieu. Un acte qui symbolise la lumière réelle c'est-à-dire des meilleurs jours. La signification de la lumière dans l'imaginaire populaire c'est l'une des ennemis les plus redoutées des djinns. En allumant une bougie, on pense d'éloigner les derniers.

L'une des pratiques répandues parmi la population, à travers toutes les cultures. L'objectif de cet acte c'est allumer une bougie qui signifie rendre à la place une lumière pour qu'elle soit toujours présente. Un sens symbolique de l'acte, l'éclairage est fait à ouvrir le chemin ténèbres aux personnes. À la place de l'obscurité, la lumière s'oppose toujours. Tous les malheurs (magies, mal, les ténèbres) vont partir un jour grâce à la bougie qui a donné la lumière devant le tombeau d'un saint. La demande de médiation des saints, et le visiteur voit

²⁷ Le culte des saints et le culte des héros se confondent ici. C'est précisément ce caractère de sainteté ajouté à la conception héroïque qui fait la supériorité de notre légende sur une légende païenne, en lui donnant une teinte générale de moralité ; car le saint est, comme le héros, un homme fort et puissant, mais il est de plus un homme juste, craignant Dieu, aimant son prochain et montrant par son ascétisme qu'il méprise sa propre existence. La haute situation qu'il occupe ainsi dans l'échelle des êtres humains garantit aux yeux de toute l'efficacité de la baraka qu'il a transmise à ses enfants ; sa sainteté a imprégné toute sa descendance et l'a fait participer aux dons surnaturels de l'ancêtre. La légende célèbre cette baraka et la préoccupation d'en établir l'indiscutable puissance a fortement contribué à faire éclore plusieurs de ces épisodes (DOUTTE, 1914, p. 186).

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

que dans son approche du saint, vous reconnaissez Dieu. Un rituel qui a des caractéristiques constantes d'embrasser les coins du sanctuaire et de circuler pieds nus autour du cercueil de la couverture verte, puis de présenter le cadeau avec l'œil de cire et de l'utiliser.

En considérant la sacralisation de ce lieu à travers le feu des bougies comme une pratique religieuse d'une croyance, très engendré dans le milieu berbère. Un sens commun de ce rituel à travers toutes les sociétés Amazighes. C'est une culture sociale très répandue en Afrique du Nord et même en Kabylie et le village Chorfa en particulier. Ce qui pousse l'être humain à ce genre de culture c'est leur attachement réel au lieu. Sans faire un recours pour expliquer ce phénomène purement social. Les femmes surtout visitent quotidiennement les lieux, allument les bougies devant le tombeau du saint Sidi Amer Chérif. Notamment leurs enfants en hommage au saint et pour le féliciter grâce aux efforts versés par lui afin de protéger la population du village et aussi de préserver, protéger leurs enfants de toute une maladie, ou un danger.

VI.2 : Baiser les tombeaux, les clôtures d'un mausolée :

À l'intérieur de la pensée des habitants, en tant que le saint est une personnalité divine et sacrée, sa place est parmi les amis de Dieu sur la terre. Sans discussion et dissertation cette catégorie reste très proche de créateur. Ses âmes ne quitteront jamais le tombeau. Les bénédictions du saint sur le village vont continuer à apparaître jusqu'à la fin de cette vie. Toute chose qui appartient au saint comme ses vêtements, ses affaires personnelles portent sa bénédiction. L'objectif de la Ziara c'est la baraka du saint. Les habitants font une pratique ancienne, c'est de baiser le tombeau saint pour transmettre la baraka du saint au visiteur du tombeau.

Cette pratique est très défendue par le Soufisme durant des siècles, et les confréries religieuses et les marabouts continuent de le faire même si après la mort du saint. L'élément essentiel c'est la baraka du saint et ses forces capables d'éloigner le mal et porter le bien aux habitants. Les forces invisibles qui cachent à travers le mausolée sont destinés à rendre le sourire à la population et d'assurer la tranquillité morale dans le village. Le Soufisme affirme que la baraka du saint ne disparaîtra jamais. Elle va continuer de servir à l'intérieur du tombeau du saint. Les habitants sous l'influence de ce courant, ils pratiquent ce rituel.

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

Baiser le mausolée, en pensant que la bénédiction du saint va porter un acquis abstrait et concret aux pèlerins, aux visiteurs. Une chose est claire, la nature de pensée des habitants et la réflexion autour des bénédictions du saint qui résident avec lui à l'intérieur du tombeau. Tout genre d'action sera accepté pour rendre hommage au saint. De son côté, il manipule les forces invisibles à répondre favorablement aux demandes et sollicitations des pèlerins qui cherchent de trouver la sécurité et la paix. Le saint Sidi Amer Chérif continue de servir aux visiteurs, et aux pèlerins ses bénédictions sans exception.

Chaque visiteur qui rend visite au tombeau du saint, il accède volontairement à rassembler une poignée de terre qui situé à côté de la tombe du saint. Cette pratique est ancienne, influencée par le Soufisme qui affirme que toucher un truc qui fait partie de domaine du saint, sera béni. Elle consiste dans ce cas à donner simplement un commencement de personnalité aux influences mauvaises que l'on croit se dégager de cet endroit. En disant qu'il est fréquenté par les esprits, par les djinns, que ceux-ci cherchent à jouer de mauvais tours aux voyageurs. Et qu'on les éloigne en leur jetant des pierres en même temps qu'on murmure quelque formule pieuse.

Chaque action, chaque fait pratiqué par volonté par les visiteurs qui consistent premièrement à avoir les larges bénédictions du saint, et pour accéder à ce degré des hommages. Les pèlerins sont portés volontaire à célébrer cette visite par l'action de baiser la sépulture du saint dont l'objectif principal c'est la bénédiction. Les habitants considèrent que le tombeau du saint est une source de la baraka qui sert toujours à servir en cas le besoin des habitants. Ce terrain (mausolée du saint) est considéré comme inviolable, c'est-à-dire qu'il est un asile où l'on ne peut venir en cas de besoin de lui. Le service rendu par le tombeau est varié selon l'obligation de la situation. Les miracles du saint sont nombreux ; il guérit les possédés, il rend fécondes les femmes stériles. Il procure un époux aux filles qui ne peuvent se marier, et, tout spécialement, il guérit les enfants de la coqueluche.

C'est l'une des pratiques les plus répandue durant la célébration de la Ziara. Il s'agit d'une action d'embrasser le tombeau d'un saint qui est un symbole de vie et de pouvoir. L'homme ou la femme qui font une visite, leurs objectifs c'est d'assurer une réussite de la visite. Une liste des rites qui sont établies par lui, parmi eux, on trouve celui-ci. La place c'est un lieu d'assurance d'une sécurité totale. C'est un rituel populaire dont la fonction de guérison est associée à la guérison d'une maladie physique ou à élever, apprivoiser et purifier la psyché.

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

L'hommage rendu par les visiteurs, baiser, embrasser le tombeau d'un saint, son mausolée, ses affaires. Sont des trucs qui portent une bénédiction qui est la raison de la visite. L'homme pense que la place est toujours vivante, le saint n'est pas mort, donc, une occasion de l'embrasser. À une certaine époque, les habitants embrassent les pierres sacrées²⁸, les arbres, les animaux (taureaux). Ils pensent que la baraka d'un Ouali ne cessera jamais, elle se déplace vers les murs de son mausolée. Sur la tombe d'un saint, sur sa source d'eau, sur ses vêtements, et pour obtenir la bénédiction d'un saint.

VI.3 : L'intercession et la supplication :

L'intercession est une prière où l'on demande à la place d'un autre ; c'est la supplication en faveur d'un autre. Un intercesseur, c'est celui qui se met à la place d'un autre ou plaide la cause d'un autre. L'intercession permet d'entrer dans un partenariat avec le saint lui-même dans sa mission pour le monde. Sa portée est assez large. Un signe particulier de l'intercession, le motif de sa prière était « la joie et l'espérance, le chagrin et l'angoisse des peuples de notre temps ». C'est là ce qui constitue le cœur de l'intercession, cette dernière pratique est un acte d'amour.

Dans la philosophie du Soufisme sur ce rituel devant le tombeau du saint. L'affaire et le vœu des pèlerins c'est le besoin d'une force qui peut éloigner le mal et la malédiction. Ils pensent à une façon d'attirer cette bénédiction, ils entament à la fois une série des demandes qui englobent les soucis majeurs de la société (questions de mariages, questions de divorces, la stérilité). L'habitude d'entendre des divers avis sur ce rituel, la vérité est toujours claire, le saint ne laisse ses enfants en cas de danger et de besoin. Ses réponses seront toujours à la faveur des supplications.

²⁸ En effet, la pierre que l'on a frottée contre soi et dans laquelle on a transmis le mal, garde une relation mystérieuse avec le corps qu'elle a touché ; elle est devenue comme une partie de ce corps ; placée dans le sanctuaire elle continue à influencer ce corps et à lui communiquer la baraka que l'on prête à ce sanctuaire. Il en est de même du chiffon que l'on suspend à l'arbre : cet arbre bienfaisant, qui vit, qui pousse, qui absorbe le mal, influera, par l'intermédiaire du chiffon, sur celui qui a suspendu celui-ci et lui communiquera sa force et sa vigueur. De même on suspendra à l'arbre des cheveux, spécialement pour guérir la calvitie, mais d'une façon générale pour se bien porter et réussir dans ses affaires. Si le troupeau ne prospère pas ou qu'on veuille le mettre à l'abri des épizooties, on suspendra de la laine aux branches ; si l'on veut au contraire attirer la baraka sur la récolte, on noue de l'orge dans un chiffon et on le dépose dans un sanctuaire. Dans tous ces rites, il y a expulsion du mal et acquisition du bien (DOUTTE, 1909, p. 448)

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

Le saint utilise son pouvoir divin et invisible, comme il était vivant, il écoute les soucis et les demandes des visiteurs qui se focalisent sur divers sujets. Le visiteur qui pense que la seule solution de passer les crises et les moments de détresse. La solution n'est pas loin, c'est d'effectuer une visite pieuse au mausolée du saint, exposer les soucis. La force qui cache va répondre favorablement à la demande de supplication. L'intercession est l'expression d'un amour et d'une solidarité indéfectibles. Nous sommes unis par la prière commune et l'intercession réciproque à tous les vrais croyants. Ceux qui vivent encore sur terre et ceux-connus ou inconnus de nous.

Plus loin, c'est la femme stérile, qui vient supplier le marabout tout puissant d'intercéder, en sa faveur, auprès du Dieu miséricordieux. Sur un signe du saint, un acquiescement, elle se retire heureuse, et, souvent, il faut bien le dire, sa démarche n'a pas été vaine. Le saint est un réalisateur des demandes, des supplications, sa culture depuis sa vie était toujours le service à rendre aux habitants. Après sa mort, le lieu est un espace sacré et de sainteté. Le culte des saints et le culte des héros se confondent ici. C'est précisément ce caractère de sainteté ajouté à la conception héroïque qui fait la supériorité de notre légende sur une légende païenne. En lui donnant une teinte générale de moralité ; car le saint est, comme le héros, un homme fort et puissant. Mais il est de plus un homme juste, craignant Dieu, aimant son prochain et montrant par son ascétisme qu'il méprise sa propre existence.

L'honneur et la connaissance d'un Ouali, d'un saint est une réalité absolue. Son point de partage touche toute la région qui est sous l'influence de ce saint protecteur, connu de son pouvoir (Karamat, bénédiction). La supplication c'est l'un des rituels très observables devant chaque tombeau. Les visiteurs demandent, souhaitent au saint d'ouvrir une piste qu'ils mènent vers le bon sens de la vie. Ils demandent des actes, des faits, puisque le saint a un pouvoir divin, capable de rendre services aux autres.

Si la maladie était grave, la population va recourir aux pratiques médicinales anciennes, la guérison avec les arbres, la thérapie traditionnelle. Les femmes font faire des visites au wali pour exposer leurs maladies, ce vénéré va faire le nécessaire afin de porter l'aide, trouver un remède. Tout dépend la maladie de la femme (la stérilité, maladie chronique). Les femmes vont prendre une petite quantité de la terre sacrée pour la guérison. Où de faire une autre astuce, allée vers les personnes ascétismes qui sont de leur Karamat et leur façon de trouver un moyen efficace pour la guérison.

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

L'intercession se remarque à travers les formules prononcées par les visiteurs devant le tombeau d'un saint. Ils pensent que le saint va faire la médiation avec le dieu afin de réaliser toutes les demandes, et les supplications des visiteurs. Prier pour des besoins tels que la guérison, la conversion, le renouveau spirituel, la protection des dangers.

VI.4 : I'Offrande :

Durant les fêtes religieuses, et les occasions annuelles, des personnes qui préparent à côté du tombeau du saint, une offrande aux visiteurs qui vont venir pour rendre les hommages au saint. Ils préparent dès le matin le nécessaire pour arriver à nourrir tous les présents. Partager la nourriture et le don devant le tombeau du saint est une action très encouragée, elle porte des significations qui parlent de la sacralité de l'action. Le don partagé est un geste honorable qui revient d'une bénédiction de la part du saint, qui va sentir heureux de cette action.

À tour de rôle, par groupe ou en particulier, tous paient, prient, se prosternent, mangent et repartent pour leurs demeures, la mine joyeuse, le cœur alerte, la conscience apaisée. Ils ont la conviction intime que leurs vœux seront exaucés, leur récolte abondante, leurs péchés pardonnés... Jusqu'à la visite prochaine, le mal sera éloigné de leurs gourbis, et, à cette époque aussi, si Dieu le veut. Le Marabout bienveillant les purifiera encore de leurs crimes, intercédera, de nouveau, en leur faveur. On immolera, en son honneur, l'agneau ou le bélier du sacrifice annuel, avec la même dévotion.

L'offrande ou le don, une action qui a été faite le jour de la fête, généralement le jour d'Achoura. C'est l'assemblée villageoise qui prend la responsabilité d'organiser l'offrande. Ils seront présents le jour de l'organisation, un partage des tâches afin de réussir l'évènement. Ils préparent généralement le couscous comme plat majeur pour l'offrir aux présents et aux habitants de la région qui se rendent volontairement pour visiter le tombeau du saint. Ils souhaitent que l'offrande soit acceptée par les présents et par le dieu et par les forces invisibles du saint qui surveille à partir de son tombeau l'opération.

Dans une ambiance fraternelle, l'offrande va regrouper tous les villageois qui se préparent pour accueillir un nombre considérable des visiteurs. Ses derniers qui font la visite seront très satisfaits d'avoir cette occasion pour accomplir un devoir. Une obligation de se rendre devant le tombeau du saint qui porte et qui accepte toutes les visites d'une bonne intention. Le

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

don qui fait partie des coutumes du village. Servir aux présents qui sont de venu de loin, est une obligation ou l'assemblée villageoise entame l'organisation de l'offrande à la faveur de tous les visiteurs. Néanmoins le lieu qui est béni par le Dieu et le saint, ils souhaitent que cette bénédiction ne quitte pas du village. Reste à servir en cas de besoins de la population du village.

Une autre forme de l'offrande, ne se diffère pas de la précédente. Cette fois-ci ce sont des personnes du village qui préparent la nourriture dans leurs maisons avant la célébration d'une fête religieuse ou occasionnelle. Le jour de la cérémonie, quelques personnes amènent avec eux la nourriture préparée afin de la servir aux présents durant la journée. C'est une habitude qui a connu un ancrage ancien au sein du village. Quelques familles se portent volontaires afin de nourrir tous les présents. Elles font le don à l'occasion de la naissance d'un enfant, la guérison d'un membre de la famille, la circoncision.

L'offrande porte une signification symbolique, détient un secret d'une grande valeur. La relation entre le saint et le don le jour de l'évènement, fait un enchaînement entre la personne et le don. Le saint de sa part sera très satisfait de cette action, qui vise premièrement l'obtention des bénédictions. L'offrande c'est la continuité de la vie et la fertilité. Elle vise à rendre hommage au saint et aux présents. A partir de cette offrande l'homme peut espérer une heureuse vie. C'est grâce à la baraka de ce saint, d'un Ouali. Il peut réussir la période de moisson, protéger la santé de la population (homme, et femme), l'augmentation des troupeaux. Et aussi il est capable de fertiliser la nature.

Le don, ou l'offrande c'est une nourriture donnée lors de la célébration d'un rite devant le mausolée, le tombeau d'un saint. Il s'agit aussi d'un sacrifice des bêtes afin d'avoir une baraka de lieu, et du saint. L'objectif c'est espérer la pluie, et aussi avoir une bonne récolte agricole. L'offrande s'organisera généralement par les habitants avant le début de l'année agricole. Un rituel lié beaucoup plus à l'agriculture. Le saint symbolise la fertilité et la richesse. D'autres occasions après la fin de la période de moisson. C'est une organisation d'un évènement fait par la population, un travail de collection d'argent pour acheter les bêtes. Organiser ce rituel devant le tombeau d'un saint. Cette offrande porte le nom d'un Ouali, d'un saint, un hommage destiné au saint, le symbole de la force, et le protecteur des richesses. Et d'espérer lors de l'évènement que l'année prochaine soit riche et la récolte soit toujours abondante.

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

Souvent, à la suite de ces festins, quelque portion de la nourriture, en l'espèce du couscous, est répandue sur le sol. Probablement pour bénir la terre et les récoltes en les faisant participer à la baraka qui a réuni les membres du banquet. Il arrive que les plats dans lesquels on a mangé soient brisés, ce qui est un « rite de sortie » du sacrifice. Le caractère sacré de ces plats ne leur permet plus de rentrer dans le monde profane.

C'est l'un des rituels pratiqués lors la Ziara au tombeau du saint. Il consiste généralement à offrir aux visiteurs un repas à l'occasion d'une réalisation d'une sollicitation ou une demande. Cette cérémonie attire beaucoup de visiteurs dans une ambiance conviviale. Lwaëda s'accomplit donc afin de manifester d'une satisfaction suite à une réalisation d'un vœu exaucé. Il s'est fait dans le cadre d'une solidarité sociale (villageoise). C'est une occasion d'inspirer aux nécessiteux de se rassasier. On peut voir l'offrande durant les fêtes religieuses, ou durant les occasions. La personne qui souhaite de faire l'acte, il se présente tel jour dans l'espace. Il amène avec lui sa propre offrande (Lwaëda), les visiteurs vont tous manger. C'est une promesse donnée par chaque personne, si le vœu est réalisé. Par exemple avoir des garçons, la guérison d'un membre de la famille, avoir une femme, un mari. Donc, la personne vient d'accomplir son désir, il se montre très satisfaisant et reconnaissant en présence d'une foule nombreuse.

VI.5 : Les chants religieux

Les chants religieux dans l'islam maghrébin sont désignés sous le nom de Dikr. Généralement on trouve des chants et des litanies qui implorent les saints du Maghreb à l'égard d'Abdelkader Al-Djilani. Quelques chants religieux aussi sont également de louanges et des bénédictions à l'adresse du prophète de l'Islam et aux différentes figures de la sainteté du Maghreb. Selon le contexte de la guerre et la paix. Les saints populaires dans la croyance locale, présente auprès de la communauté et participe à la délivrance. Les habitants ne cessent d'implorer le nom des saints afin de protéger leurs populations dans les moments les plus dures de la vie.

Les chants religieux sont fréquemment évoqués par la population à la faveur du saint. Dans ces chants le saint est imploré à plusieurs reprise pour rendre heureux sa population du village et réaliser tous les vœux et le bonheur de la société. Ce derrière sera très reconnaissant suite à la réalisation des vœux et les sollicitations. Puisque le saint est considéré comme le

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

protecteur de la population. Les louanges rendues au saint ont un ancrage dans la mémoire populaire. Parfois le contenu des chants porte une sollicitation pour enlever un malheur qui frappe tout un groupe social et non l'individu.

Parmi les malheurs on trouve les diverses maladies qui peuvent toucher l'être humain. Les gens demandent à travers le chant la guérison auprès du saint. Parfois aussi les chants religieux portent un message de la paix, des conseils pour suivre la bonne voie comme le saint. De choisir la bonne méthode de faire le bien aux autres, de partager la joie avec les proches et les bons réputés. Des messages pour obéir le dieu, marcher dans son chemin sans faute pour y avoir demain au paradis une place parmi les meilleurs comme le saint.

D'autres chants religieux destinés à rendre hommage au dieu, le créateur de l'univers, et sa force qui capable de vaincre le danger. On peut aussi trouver des chants qui rendent des hommages aux différents de l'Afrique du Nord. Ces êtres invisibles auxquels on attribue les pouvoirs surnaturels et d'infinis dons. La personne qui récite le Dikr souhaite d'avoir la bénédiction de cette force à travers les louanges aux saints et au dieu. Parfois le chant détient des éléments de détresse suite à un malheur, un accident qui vient de frapper l'individu. Ce dernier souhaite, sollicite toutes les forces, tous les saints d'enlever pour toujours cette catastrophe. Il supplie les saints de l'envoyer le remède afin de se guérir rapidement de la maladie (l'angoisse, psychique, la détresse. Il souhaite d'accéder à une certaine stabilité grâce aux saints. Il y a aussi un autre chant sur l'hommage rendu au maître du lieu, le saint protecteur du village, de l'espace réservé aux barakas et aux bénédictions du saint. On évoque à l'intérieur la sainteté et le pouvoir surnaturel du saint, ses actes, ses faits à la faveur du village durant sa vie parmi les habitants. La grandeur du saint se réalise par la population à travers les chants et les louanges.

VI.6 : Rende visite à l'arbre (Aceggaf)

Lors de la visite au tombeau du saint Sidi Amer Chérif, chaque visiteur selon ses vœux dans la vie, il demande la guérison par la bénédiction du saint et ses forces. Chaque patient qui souffert d'une maladie, il se rapproche de lieu avec sa mère. Il souhaite, sollicite pour avoir la santé durant toute sa vie, il rassure que le saint ne laisse pas ses enfants seul. En effet, cette visite fait partie du quotidien des habitants.

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

Les gens qui visitent le cimetière qui porte le nom de Sidi Amer Chérif passent automatiquement devant la tombe du saint. Certaines femmes qui rendent visite au saint, allument les bougies pour éloigner le mal et trouver la lumière grâce à la bénédiction du saint. Certaines parmi elles qui préfèrent d'effectuer une visite pour voir un arbre d'olivier qui porte le nom (Aceggaf). Cet arbre selon les habitants porte une bénédiction absolue. Les femmes surtout rendent visite à l'arbre, elles prennent un tissu pour l'enchaîner sur l'un des branches de l'arbre. Elles souhaitent la guérison en cas de maladie, l'amour et la paix. Elles pensent que l'arbre possède une force capable de rendre les services en cas de soucis.

Il s'agit d'une ancienne coutume berbère qui consiste à faire des nœuds, des anneaux sur les rameaux de cet arbre. Toutes les femmes du village font cette visite, elles préparent ce nœud à la faveur des forces qui résident à l'intérieur de l'arbre. C'est une vieille pratique Amazighe qui continue de résister devant les changements et les mutations. L'objectif de cette pratique de l'arbre c'est la bénédiction des forces, car, il détient la force, l'olivier symbolise la vie, la force et la fertilité. Donc la femme en particulier cherche à avoir dans sa vie la force, la fertilité et les enfants. L'arbre avec ses capacités va rendre réellement sur les vœux des femmes.

Le nœud, l'action d'attacher. Dans toutes les sociétés Amazighes on attache aux nœuds la plus grande importance faire un nœud devant l'arbre gigantesque est l'action par excellence pour arrêter. Pour empêcher quelque chose de mal et on peut prévoir de quelles applications l'art de nouer est possible dans la magie sympathique. Les nœuds influents sur tout événement important de la vie : lors d'un souhait d'une naissance, d'un mariage. Il est, chez une foule de peuples, interdit de faire des nœuds, d'en porter. Même de croiser ses jambes même chez quelques-uns, le tabou des nœuds s'étend des fiancés jusqu'à leurs parents.

Le spécialiste de la religion en Afrique du Nord Edmond Doutté nous a donné, une description de cette pratique dans une région berbère de Maroc. Il dit « *C'est un gigantesque olivier sauvage dont le tronc est divisé en un très grand nombre d'énormes branches. Elles s'élancent presque au ras de la terre et étendent de tous côtés leurs ramifications sinueuses. Ça et là elles touchent le sol et y ont poussé des racines, d'où sont sortis des troncs d'oliviers secondaires qui mêlent leurs branches aux autres : l'ensemble forme un réseau extrêmement compliqué. Du dehors cela apparaît, non comme un olivier, mais comme un bosquet d'oliviers qui n'a pas moins de cent vingt-quatre mètres de tour : il n'y a pourtant là qu'un seul arbre qui est resté relié à ses rejetons par l'intermédiaire d'énormes branches. Sous cet arbre bien des*

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

fois séculaires règne une ombre épaisse ; une brise fraîche souffle à travers les branches ; autour sont quelques oliviers plus petits. Sur les rameaux nouveaux sont attachés les chiffons habituels des cultes anciens et, dans un creux du maître tronc sont déposés des débris de poteries sur lesquels on brûle des bougies ; il y a aussi un certain nombre de lampes. On sait que ces lampes, d'une forme très antique, ne sont jamais remplies d'huile ; il en est ainsi dans maints pays de l'Afrique du Nord et l'on peut voir à Alger chez les marchands des lampes en terre vernissée verte que l'on porte aux sanctuaires des marabouts de la région, mais où on ne brûle presque jamais d'huile, car leur emploi est depuis de longues années tombé en désuétude en Algérie. » (DOUTTE, 1914, p. 388)

Il ajoute aussi dans le même sens : *« Ces arbres ne sont pas du reste nécessairement en rapport avec un sanctuaire, ce sont le plus souvent chez les sauvages des arbres isolés, absolument comme les tas de pierres dont nous avons parlé plus haut. Même dans l'Afrique du Nord, le rite qui consiste à attacher des chiffons à un arbre n'est pas limité au voisinage des marabouts. Il y a des contrées nombreuses où il s'applique à des arbres isolés : dans ce cas l'arbre lui-même est dit marabout ; mais il est clair que ce n'est là qu'une manière d'islamiser une pratique d'allure païenne. La vérité est que pour les primitifs, les végétaux qui croissent lentement sous ses yeux renferment un esprit qui peut être redoutable ou salutaire : il cause des maladies et d'autre part, il peut les absorber. Ils ont, pour tout dire, un caractère sacré, et certains arbres, plus remarquables par leur taille, leur isolement, leur situation ou pour des causes minimes qui nous échappent totalement aujourd'hui, deviennent spécialement le siège du rite de l'expulsion du mal. » (DOUTTE, 1909, p. 437)*

Conclusion

Dans ce chapitre nous avons présenté l'organisation de la Ziara dans deux sociétés. L'une Ibadite et l'autre très influencée par le mouvement soufi apparu en Afrique du Nord à partir de XI siècle. Les habitants des deux entités font toujours le devoir de visiter les lieux sacrés. Les tombeaux des diverses personnalités Ibadite à Ghardaïa deviennent des lieux de pèlerinage par les habitants de la ville. C'est un attachement direct aux coutumes et les traditions. En soulignant au passage, que la Ziara à Ghardaïa marque toujours sa présence chaque année.

Huitième chapitre : Description de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa

Les visites (Ziara) au mausolée du saint Sidi Amer Chérif constituent une tradition et un patrimoine culturel auxquels la population demeure fidèle depuis longtemps, depuis des générations. En cas de maladie, de besoin, les Ziara (visites) quotidiennes et occasionnelles au mausolée s'effectuent pour avoir la bénédiction du saint, en pratiquant certains rituels. Quelques rituels qui accompagnent la Ziara continuent de fonctionner, d'autres ont disparu. Le lieu sacré où reposent les restes du saint ou le Cheikh n'est pas, en effet, le seul qui soit sanctifié. Les endroits où il a prié, où il s'est reposé, où l'on est sûr de trouver les vestiges de ses pas ou de ses actes, sont respectés par la masse des fidèles.

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

Neuvième chapitre

Neuvième chapitre : Le fond commun de la Ziara et le changement social

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

Introduction

Dans ce chapitre nous essayons de donner et d'expliquer les particularités du rite de la Ziara dans chaque société (Kabylie et le Mزاب), afin de porter et analyser les mécanismes qui travaillent à maintenir cette tradition au sein des deux groupes. Le deuxième volet de ce chapitre traite le fond commun entre les deux entités qui concerne la Ziara, dont l'objectif de détecter et déchiffrer les visions sur le rite (Pèlerinage). Le troisième volet, on donne quelques points concernant le changement qui vient d'apparaître, qui touche la célébration de ce rite par la population (Chorfa et Ghardaïa).

I. Les particularités de la Ziara à Chorfa et Ghardaïa.

I. 1 : la Ziara une tradition ancestrale

La Ziara comme une tradition ancrée en Afrique du Nord, dans les sociétés Amazighes, qui, chacune d'elle conserve ses particularités. Qui sont le résultat d'un accord social pour la commémoration de ce rite en hommage aux personnalités et aux Cheikhs qui ont contribué à l'émergence du savoir et de la tranquillité dans la société. La visite c'est d'affirmer que la mort n'est pas un obstacle pour rendre des hommages aux autres défunts¹. Puisque les personnes enterrées font du bien durant leurs vies, qui défendent toujours la paix, en entamant une vie simple et ascétisme.

À travers toute l'Afrique du Nord, le culte rendu aux diverses places sacrées avant l'islam, pris un autre visage de vénération à partir de XI^e siècle². La sacralité des lieux (tombeaux des saints, des Cheikhs), reste un phénomène largement répandu dans la nature.

¹ Un passage de plusieurs jours et nuits dans le sanctuaire a lieu chaque année cette année et le mémorial est commémoré durant les fêtes saisonnières et annuelles. Les petits-enfants, les disciples et les fidèles y sont invités, et les gens donnent en charité avec tout ce qu'ils ont des plus précieux et des plus apprêtés pour les visiteurs du saint.

² Les principaux changements climatiques de l'année. On y a vu, non sans raison, les traces d'un culte naturiste, auxquelles on peut associer des restes de rites agraires. Elles semblent d'autant plus anciennes qu'elles sont pratiquées avec le souhait d'une intervention de génies spéciaux. Qu'elles ne sont point célébrées dans les mosquées, mais près des tombeaux des marabouts populaires, qu'elles s'adressent à des formes invisibles et à des personnalités sacrées. Les principales sont celle d'Ennaïr, décisive pour toute l'année ; celle de l'anera qui peut être appelée la fête de l'eau, la fête de l'achoura etc. Mais, il est à remarquer que les traits qui caractérisent ces fêtes, renaissance ou mort de la végétation, purification par le feu et l'eau, n'ont rien de particulier aux Berbères et qu'on les trouve chez les populations les plus diverses. Il suffira donc de les mentionner (BASSET, 1910, p. 32)

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

Aujourd'hui, malgré le triomphe de l'islam, une multitude d'un culte. L'islam n'a pu éliminer les très nombreuses pratiques autour des lieux sacrés.

La Numidie était considérée comme la demeure des divinités, le Dieu des grottes le plus vénéré était Bacax. Ce Dieu était vénéré par les Amazigh durant des siècles, ce culte avait réussi de résister face aux tentatives de déracinement des dominateurs qui veulent imposer leur rite. Après l'islamisation, les Amazigh ont resté fidèles au culte de grottes et l'ont intégré, en général mais pas obligatoirement. Les Ibadites vénèrent particulièrement les grottes, et cela dès l'époque Rustumide (AILLET, 2018). Ainsi, vers 1940, la communauté Mozabite de Tihert se rend toujours en pèlerinage à la grotte où venait prier le dernier imam et conserve pieusement les traditions relatives à la capitale Rustumide³.

Le sanctuaire est un signe du saint et il contient le mausolée, et dans la plupart des cas, une pièce spéciale lui est réservée à l'endroit. Le sanctuaire est entouré d'une grande gloire et du respect⁴. Certains d'entre eux le recouvrent du tissu le plus fin et construisent sur le sol pour qu'il paraisse proéminent. De sorte que le but des arrivants et des visiteurs est de l'essuyer et d'être béni. De s'essuyer le visage avec de la saleté et de demander au saint de soulager leurs soucis et de guérir les maladies et les inclinations pour lesquelles ils n'ont pas trouvé une cure⁵.

Le tombeau du saint est un lieu que la population pense vraiment rempli d'une baraka et une bénédiction infinie et d'une présence des forces invisibles. Et aussi, sans oublier de citer, l'endroit est un refuge pour les personnes désespérées. En pratiquant la Ziara, pour eux, c'est une occasion de se soulager et d'alléger l'âme et effacer les chagrins et trouver la tranquillité morale. Le pèlerinage au tombeau du vénéré par les villageois depuis la mort du saint est un produit d'une ancienne pensée. Qui vient de s'émerger après l'infiltration de l'Islam dans les sociétés Amazighes.

La naissance de Soufisme comme un mouvement religieux mystique d'une grande influence en Afrique du Nord, qui porte des idées sur la vie simple, et la façon de dévouer au

³ Au début du XX^e siècle, chaque année au printemps, les Ibadites d'Ouargla rendaient une pieuse visite (Ziara) à une grotte et au tombeau d'Abu Ammar pour y accomplir leurs devoirs rituels.

⁴ Le maqam représente la présence du gardien et sa continuation dans les âmes, le gardien possède le bénéfice et le mal.

⁵ Ils s'assoient à côté du sanctuaire dans le silence et la solennité, car le sanctuaire est la référence des chercheurs, leur refuge et leur asile, et le sanctuaire élargit la capacité du saint.

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

Créateur, qui reste une source d'inspiration pour l'humanité. La naissance des saints Soufistes à travers la région accéléra la réanimation d'un culte des objets, un héritage proprement ancien. Le culte des saints en Afrique du Nord c'est la continuité logique d'un culte rendu aux objets sacrés avant l'apparition de l'Islam. À partir de XII^e siècle un culte des saints est officiellement né en Afrique du Nord pour remplacer l'ancienne coutume.

Chaque région a son propre saint protecteur, un Ouali d'une haute considération par la population. Chaque village détient un mausolée d'un Ouali, d'un saint (Chérif, Marabout) qui ont des preuves de la sainteté. La sacralisation des saints c'est une pratique qui existe jusqu'aujourd'hui, malgré le développement scientifique de l'humanité. L'accès vers une étape de la vie loin des croyances religieuses à travers le monde. Et l'avancement de la médecine professionnelle et la technologie. Mais ce culte était toujours maintenu par la population en Afrique du Nord et même ailleurs.

C'est grâce à la baraka de ce saint, d'un Ouali, que la récolte de moisson soit riche, protéger la santé de la population (homme, et femme), l'augmentation des troupeaux, aussi il est capable de fertiliser la nature. La Karamat des Ouali dans la philosophie spirituelle des saints, c'est une preuve de leur pouvoir. La Karamat elle-même c'est la condition pour être un Ouali, exercer ce pouvoir, c'est la réalisation de la baraka d'un Ouali. La Karamat c'est l'un des produits de la propagande de Soufisme en Orient et aussi à travers le Maghreb. Ce sont des faits, des actes en dehors la logique humaine, qui sont traduits comme des miracles, et une preuve du pouvoir des Soufistes. L'un des caractéristiques de Tassawwuf c'est la Karamat des Ouali-guides et qui porte le nom d'Ouali de Dieu, l'un des preuves de leur Wilaya.

La particularité de la Ziara et le culte du saint en Kabylie c'est le même fait qui existe depuis la réanimation de cette pratique. La célébration de la naissance d'un saint, rendre une visite pieuse à son tombeau durant les occasions annuelles et quotidiennes. Ça démontre l'influence de Soufisme comme courant fondateur et réanimateur de ce culte sur la façon de célébrer la Ziara au tombeau du saint. La pratique canonique, les prières, le jeûne, le pèlerinage, l'aumône, dont on ne saurait oublier qu'ils constituent le tissu de la religion ordinaire. En effet le culte des saints et la mystique (le « Maraboutisme » et les « Confréries ») en sont venus à occuper. D'une manière quasi exclusive, l'espace des représentations de la religiosité populaire, en tout cas du Maghreb (GOBILLOT, 2005).

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

Alors les gens, le veulent et y résident quand ils se sentent que la terre les attire vers elle. Et ils ont cherché une terre qui n'est pas comme la nôtre, une terre attachée au ciel. Un sanctuaire pur et une terre sacrée, et le saint est présent, mort ou vivant. Et dans le lieu où les étudiants récitent le Coran et étudient la jurisprudence et les principes. Les histoires de Karamat sont liées aux rituels qui sont accomplis dans les coutumes. Les pratiques et les saisons, qui peuvent être appelés ou décrits comme « Lwaëda, Offrande », qui est un rituel expressif d'accomplissement (VILLOT, 1888).

I- 2 : En Kabylie et le Mzab

La célébration d'une mémoire d'un saint, d'un Cheikh, d'une personnalité emblématique en Kabylie et le Mzab s'est fait à travers le rite de pèlerinage. Une forme de sacralisation de lieu et de la personne. En considération sociale, en liant ce culte à une forme d'attachement à la culture et les traditions⁶. Cette coutume existe jusqu'aujourd'hui, une preuve de son efficacité malgré les siècles de son apparition. Des mutations qui frappent naturellement les deux sociétés à cause des divers éléments, mais le visage des lieux et la nature de rite resteront stable, comme un pilier majeur de l'identité des groupes.

L'appellation des lieux comme des lignes infranchissables, au sein de la morale sociale qui se trouve devant un monument qui travaille à préserver la mémoire de la société. La morale sociale est capable de tracer des limites dont le but de protéger la mémoire par divers moyens. Le rôle de la coutume au sein de la société et l'habitude de célébrer ce rite de la Ziara⁷ quotidiennement et annuellement en Kabylie et le Mzab. Les données actuelles sont des informations qui visent à dénicher quelle est la nature de l'attachement à cette coutume, qui représente l'une des composantes essentielles au sein des deux sociétés. Au fait la Ziara qui est une action qui fait partie d'une habitude d'un ancrage ancien, ses acquis font de la société un lieu riche et stable.

En Kabylie, sans doute, qui porte à analyser ce rite, un accord, une unicité sur le fait de pèlerinage. Le lieu sacré c'est le tombeau d'un saint, et aussi un espace sacré (rocher, arbre,

⁶ Parmi les motifs concrets sur le discours spirituel des saints se trouvent les manifestations des coutumes et de traditions représentées dans des rituels portant plusieurs connotations.

⁷ Allant d'une visite régulière au sanctuaire du saint pour essayer ses murs et manger quoi que ce soit (un plat) de son sol à l'accomplissement de l'engagement en sa présence, à l'accomplissement d'une promesse et à l'action avec un vœu.

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

source). Le génie qui réside à l'intérieur du tombeau, du mausolée démontre la sacralité et la valeur du saint après sa mort. L'une des Karamat de ce personnage, qui, selon le courant soufi, les bénédictions d'un saint restent à lui-même après sa mort. Aujourd'hui la ressemblance de pensée qui existe et qui domine l'actualité. L'analyse sur la nature de l'endroit qui accueille une personnalité pieuse (ami de Dieu).

Les forces invisibles qui surveillent le lieu comme des gardiens du mausolée (Aæssas) dans la pensée Kabyle sur les saints et les lieux sacrés. Selon l'analyse, ils se portent toujours comme des défenseurs de la mémoire et la capacité divine du saint. En utilisant les forces pour rendre la justice divine aux personnes, aux nécessiteux dans la vie. La nature invisible des forces dans le tombeau et autour de lui. Elle donne un vœu aux gens de s'habituer à la visite de lieu qui fait la preuve de sa divinité. Et sa sacralité à travers les Karamat qui ne quittent la personne défunte (le saint enterré).

Le Marabout en Kabylie n'est pas spécialement vénéré pour sa science, mais bien pour sa baraka et puissance spirituelle. Sa piété et son ascèse exemplaires qui en font un intercesseur privilégié auprès de Dieu. Encensé pour ses miracles, il a le don de guérir les maux les plus divers, de lire l'avenir et d'interpréter les songes. À l'occasion, il peut également développer une puissance maléfique mais dans la plupart des cas. Il est extrêmement généreux, donne asile aux démunis, nourrit les pauvres et règle les rixes et les conflits qui opposent ses fidèles. Après la mort du saint, sa zaouïa renferme généralement son mausolée.

L'attachement au rite d'une manière directe ou indirecte verra tous les jours des preuves vivantes de cette tradition. Les mécanismes qui encouragent la continuité du rite sont divers, ils portent des points qui font une influence sur la pensée de l'homme. Qui, selon ses besoins, ses intérêts durant sa vie c'est d'aboutir au degré le plus haut de la tranquillité morale. Le soutien à lui à travers la pensée aux lieux qui représentent une identité et une continuité des traditions locales. Qui refusent et qui restent debout contre toutes formes de danger qui menace vraiment et sérieusement cette coutume. En milieu rural, la sépulture des saints, des Cheikhs participe à l'élaboration d'une mémoire commune, partagée par la tribu dominant le territoire. La figure et le prestige du saint, le tropisme exercé par sa tombe, renforcent l'esprit de corps. L'identité et la cohésion de la tribu sur son territoire, en renforçant les liens de sang, face aux autres tribus et aussi éventuellement face au pouvoir central.

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

Le saint à Chorfa, même les Cheikhs à Ghardaïa jouent un rôle important dans le système de croyance de nombreuses personnes. Car les différents groupes se déplacent d'un endroit à un autre pour participer aux célébrations du saint et obtenir des bénédictions. La célébration ne se limite pas aux hommes, mais les hommes accompagnent également les femmes et les enfants pour obtenir la bénédiction. Afin de s'habituer à visiter et à vénérer les hommes sacrés (Cheikh, Saint).

La Ziara au tombeau du saint Sidi Amer Chérif et aux tombeaux des divers Cheikhs Ibadites à Ghardaïa est un fait remarquable. Elle constitue une tradition ancienne et aussi un héritage culturel, social et ancestral. Les visites (Ziara) ce sont des occasions de s'approprier la bénédiction et la baraka du saint et des Cheikhs et des places symboliques et leurs demeures. La mémoire collective la juge comme des êtres exceptionnels. Le saint du village Chorfa comme tous les saints de la Kabylie, également les Cheikhs Ibadites ont accompli leurs devoirs envers leur religion. Et aussi envers la population locale (à Chorfa et à Ghardaïa). Ils suivent une vie ascétique, rend le lieu de leurs tombeaux un espace sacré. Plein de la baraka, un endroit habité par les forces invisibles. En parallèle, le pèlerin qui se déplace vers le lieu estime de remplir de chance, de la baraka et de santé.

Ce que concerne la Ziara au mausolée de Sidi Amer Chérif, une tradition très ancienne. Sa renaissance remonte aux premiers temps de l'apparition des divers mouvements religieux qui encouragent le culte des saints, et les mouvements de dévotion. Cette pensée est largement répandue dans la société Kabyle. Certaines personnes pensent que la visite rendue est un acte qui fait partie du paganisme ancien qui existe déjà. Puisque les Amazigh organisent des pèlerinages aux divers lieux sacrés. Cette pratique a été maintenue par la tradition, mais la cible de la pratique c'est le saint.

Dans le passé, les gens voient que les lieux sacrés sont des intermédiaires entre la population et la divinité. Aujourd'hui, avec cette pratique, le saint est considéré comme un élément qui transmet la baraka aux gens, ce pouvoir a été inspiré par le Dieu qui favorise ses saints. Le saint Sidi Amer Chérif était parmi les saints favoris par le Dieu. Vu les nombres des

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

Karamat qu'il détient grâce à la force et la bénédiction du Dieu. Ce dernier veut rendre la force au saint à travers la possession des divers Karamat⁸.

La baraka du saint Sidi Amer Chérif s'est multipliée, et, par le fait de sa propre progression, il a gagné beaucoup de prestige et d'admiration. Et son nom, justement vénéré dans le principe, a été cultivé par la population du village de tout rang. La coutume a bien conservé au saint qui porte le titre d'un Ouali une considération majeure dans la société. C'est près du tombeau du Saint que s'accomplissent les vœux formés dans des circonstances différentes. Son domicile éternel est un refuge à la population qui le sollicite à chaque fois qu'elle pense que son état est faible. Le retour à la force divine capable de gérer et trouver le nécessaire.

Le tombeau de Sidi Amer Chérif, cette personne est un saint enseignant pour laquelle la croyance populaire a façonné une image mentale fixe dans l'esprit. Les membres de la communauté, pour passer des idées aux comportements et pratiques qui traduisent la profondeur de la croyance en le saint. Le saint Sidi Amer Chérif, en raison de la domination charismatique du saint dans le système de croyance et la cosmologie des groupes. L'être qui croit fermement à la relation de parenté et d'appartenance à la lignée du saint et de son clan et qui, ils le considèrent comme l'un de leurs ancêtres. Et donc en sont fiers et encouragent à visiter son sanctuaire ainsi qu'à croire. Le saint Sidi Amer Chérif, est aimé par le Dieu qu'il le favorise, sur lequel on peut compter comme un médiateur qui les rapproche de Dieu. Il intercède pour eux auprès de lui, et ils lui demandent d'accomplir leurs supplications auprès de ce saint (vénéré). En plus de cela, la considèrent comme une raison de réussir leur vie quotidienne, de surmonter leurs problèmes et de les aider à concevoir des enfants.

Le saint Sidi Amer Chérif, son culte n'a pas cessé, après VIIe siècle de sa disparition, mais la source de sa naissance comme rite reste debout jusqu'à maintenant. Sa visite rendue par les habitants c'est un signe majeur de sa sainteté qui ne disparaîtra jamais. Les rituels organisés par les habitants (baiser le tombeau, les chants religieux, l'offrande...). Ce sont des actions d'une grande valeur qui veulent y avoir la baraka et la vénération du saint. En sollicitant ses

⁸ La baraka représente une valeur spéciale pour activer le champ imaginaire collectif de l'Islam Maghrébin Berbère. Or, la notion de « baraka » garde un profil strictement ambigu quant à sa définition dans les grilles épistémologiques des sciences sociales. Ceci revient, en premier lieu, à sa nature fluide et transcendante car elle renvoie largement à un rapport insaisissable à la divinité, à une autorité supérieure.

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

forces pour rendre la tranquillité et la paix dans le village. Commémorer l'acte, en pratique, cela revient généralement à célébrer très modestement. En effet la Ziara au mausolée de Sidi Amer Chérif, est effectuée dans un entourage traditionnel, un village qui marche selon la morale sociale. La Ziara était toujours le point marquant dans cette société. Les gens profitent de leur passage dans le cimetière, passe devant le tombeau du saint, lire la sourate Fatiha, ils souhaitent la baraka et la bénédiction. Cette Ziara requiert un statut particulier, la porteuse de lumière et d'espoir.

À Ghardaïa, le pèlerinage aux lieux sacrés (respectés) aux diverses places selon la pensée Ibadite est une coutume ancienne. Durant les journées de la semaine, les lieux (tombeaux des cheikhs, mausolées des personnalités pieuses) sont destinés d'une visite par les habitants de ksar. Homme et femme, le premier qui passe à visiter les tombeaux de leurs proches, doit passer par le tombeau d'un Cheikh Ibadite. Son tombeau c'est un espace béni qui existe à l'intérieur d'un charnier. Ce cimetière est sous la protection de ce Cheikh. Il souhaite d'avoir la baraka de la place et de Cheikh à la fois.

La nature des places visités à Ghardaïa durant la fête de la Ziara sont un ensemble des mausolées, des cimetières à l'égard (Iwlawalen, Okba, Imehras et d'autres). Les tombeaux des grandes figures de la ville comme (Baba Wel-Djemma, Ami Saïd, Baba Saad, Ba Aissa Ou-Alouane et d'autres). Et aussi des stèles qui ont des Karamat comme (stèle Adjoudjen, Bahmani, Ahbas n Tayziwt, stèle de Mrawet Ballouh, et d'autres). Le point commun de toutes les places c'est le récit des Karamat. La notion des Karamat était un fait vrai à Ghardaïa. Une chose qui existe dans la pensée des habitants de la ville, qui croient encore aux Karamat des Cheikhs. Qui sont juste une preuve de la baraka du savant et sa place préférée parmi les meilleures figures.

Les habitants de la ville présentent le jour de la Ziara depuis la matinée pour participer massivement à la célébration de ce rite. Visiter les lieux bénis le mois de mars c'est une action proprement particulière. En effet, la dualité entre le printemps et la nature des places, une relation indissociable. L'homme cherche toujours une année riche et prospère, il accède pour cela à visiter volontairement les lieux. Qui sont pleins de Karamat pour demander le créateur à partir de cette place d'avoir l'eau et la richesse de la récolte.

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

Les lieux qui possèdent des Karamat sont largement visités par la population, sont destinés d'une visite quotidienne ou annuelle (Aïd de la Ziara). La baraka d'un lieu béni par le Dieu portera à la population de la ville une richesse prospère ainsi que la paix et l'amour. Durant les crises, durant les famines, le conseil de la ville appelle les habitants de se préparer pour visiter les lieux bénis qui appartiennent à la ville. Chaque groupe prend une destination afin de compléter le pèlerinage, il y a plusieurs groupes qui font la même chose. Ils visitent les lieux (tombeaux, mausolées), ils souhaitent, sollicitent le dieu d'envoyer la pluie, la richesse, et aussi souhaitent de dépasser des moments difficiles⁹.

La programmation de la Ziara à Ghardaïa était depuis des siècles sous l'autorité de conseil d'Azzaba, ce pouvoir qui décide et qui organise la journée (Aïd Ziara). Concernant les autres journées de la Ziara, le choix revient aux habitants, donc, ne sont nullement soumis à une autorité de ksar. La particularité de la Ziara à Ghardaïa dans un cadre structurel nous amène à penser que les rites et la célébration des cérémonies sont soumise à une autorité. Comme le cas en Kabylie, où l'assemblée villageoise prend en charge l'organisation les différentes fêtes, cérémonies dans le village.

L'objectif de cette fête est lié à la nature désertique de lieu (pour le Sahara), à l'époque les Amazigh célèbrent la journée du printemps, une période florissante pour la nature. En liant la nature du climat du Sahara et cette fête, on trouve que le rite avait une relation directe avec l'ancienne coutume locale (célébration du printemps). Dans la majorité des récits qui parlent sur les différentes personnalités et les cheikhs de la ville. Leurs Karamat se focalisent principalement sur l'eau. En effet, à l'époque le culte de l'eau est présent en Afrique du Nord, parmi la population du Sahara. Donc, à Ghardaïa, on peut dire, selon l'analyse des données particulières sur la Ziara. On trouve qu'il y a un culte de l'eau, culte du printemps (fête du printemps) et le culte des Cheikhs (saints).

Lors de la l'affectation de la Ziara annuelle à Ghardaïa, des aumônes et de biens Habous sont enregistrés durant la célébration du rite dont l'importance est considérable. Sont des dons de Dieu qui ciblent à renforcer la maîtrise de l'homme sur la nature. Ce fait est organisé après

⁹ Il existe de nombreuses formes de visite des patients aux sanctuaires, certains y vont et y restent un moment, puis reviennent, et certains d'entre eux passent la nuit dans le sanctuaire, et certaines recettes peuvent être décrites. La popularité pour guérir leur maladie et faire quelques visites comme destination pour gagner leur vie ou pour la bonne fortune et pour les enfants de son entourage ou de son groupe.

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

la prière d'Asr au niveau du charnier d'Ami Saïd où les enfants vont réciter la sourate (Molk). À la fin, les enfants ont une part des Ouakf déposés par les habitants de la ville. C'est une manière de les encourager à apprendre le coran, et aussi pour les récompenser par un plat de couscous avec la viande.

La Ziara aux lieux sacrés à Ghardaïa et Chorfa dont le but d'obtenir à partir de la place bénie une vie heureuse, une année riche et prospère. Un fond commun qui se partage entre les deux sociétés concernant la fidélité des habitants à la célébration de la Ziara. Un autre fond commun c'est les histoires, et les récits sur les diverses places à Ghardaïa et le tombeau du saint Sidi Amer Chérif, et le partage de la notion des Karamat. On a signalé dans un chapitre sur la Ziara à Ghardaïa, les différents récits légendaires qui traitent la vie des divers Cheikhs éminents de la ville. Même le saint Sidi Amer Chérif possède un nombre considérable des Karamat. Les deux régions partagent la notion des miracles et les pouvoirs invisibles des Cheikhs.

La particularité de la Ziara est regardée sur divers aspects, l'obligation et la nécessité d'effectuer le pèlerinage au tombeau du saint, ainsi que les lieux sacrés de la ville de Ghardaïa. Sans doute le besoin d'avoir une tranquillité pour l'homme, passe par la visite aux lieux sacrés. C'est un attachement réel aux valeurs anciennes des deux groupes. On peut dire sans tromper que les deux sociétés connu une certaine influence de courant soufi qui encourage la visite aux tombeaux des Cheikhs. Ce qui concerne le Mzab, une société Ibadite, on voit dans les biographies de leurs Cheikhs, une mention de plusieurs Karamat de chaque savant Ibadite. Une vérité absolue sur l'existence d'une relation entre le soufisme et l'Ibadisme qui partage profondément l'ascétisme et le mystique.

La personne ciblée de la Ziara c'est un (saint-Cheikh) depuis l'apparition des signes de sa sainteté (Karamat, ascétisme, justice). Il a été un homme distingué par son savoir et ses connaissances religieuses. Il était un homme d'une grande réputation, peu importe la catégorie et l'appartenance. Il était un modèle de vie pour les habitants du village. Sa démarche n'était pas en controverse avec les sources et les inspirations de la population. Au contraire, il travaille à rendre la joie par sa sagesse et son savoir-faire. Ses nobles conseils quotidiens sont des leçons qui servent à ancrer la culture de solidarité et la fraternité entre la population. Sa bénédiction était l'avant-garde de la stabilité du village. Son parcours assez riche pour être le meilleur homme au sein de la société. Sa mort est une perte pour le village. Durant sa vie, n'était un

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

individuel, le travail à la faveur du village était sa priorité absolue. L'homme qui rend la justice et qui élabore un système de déontologie pour organiser la société dans le cadre de fraternité et la justice.

II. Les vertus des saints

Les vertus des saints sont des personnes appréciées et respectées par des différentes catégories de la société. C'est par ce but d'abord et pour la nature du sujet (vertus) des saints qui jouissent de la sainteté, parce que le créateur les a loués dans de nombreux versets¹⁰. Ils ont dans un rang élevé et un avantage sur les autres personnes. L'héritage du culte des saint représente une part importante dans l'espace de l'imaginaire populaire en Kabylie et même à Ghardaïa. Qui nécessite une recherche constante pour enquêter sur ses sources et ses origines. Et d'examiner ses transformations à travers l'histoire et ses manifestations culturelles, en s'appuyant sur des outils procéduraux spécifiques pour le lire¹¹.

Le genre des vertus d'un Soufi « Cheikh, Saint ou érudit », et les Karamat des saints incluent une composante du genre des vertus et des caractères. À titre d'exemple : la lignée - date et lieu de naissance - étapes d'étude et d'éducation – anciens compagnons et enseignants - ses voyages et ses déplacements - enseignement et écriture - sélections de ses effets¹². Il est obligé à évoquer tout ce qu'il a laissé à ceux qui l'ont suivi. Des témoignages de ses contemporains, opinions et critiques sur sa production et ses prises de position - sa mort.

Les vertus est une stratégie qui guide le discours avec une compétence persuasive basée. Premièrement sur la force de l'argumentation et des preuves pour s'appuyer sur les textes du Coran et hadith du Prophète. Ainsi que les paroles et les actes des saints prédécesseurs s'appuyant sur eux (proverbes et nouvelles, contes populaires. Les vertus, en tant qu'aspect important du patrimoine sacré, qui visent à faire revivre la vie spirituelle des saints dans l'âme de la population. Les données orales, et les textes sont des arguments qui renforcent l'espace imaginaire de la société sur cette catégorie.

¹⁰ Plonger dans l'impensable de ce discours ici, a émergé l'idée de cette recherche, le chercheur était obligé à marcher afin de découvrir la nature du comportement. Nous cherchons à pénétrer dans les formations du discours des saints, des cheikhs dans le champ de la culture populaire et de l'humanité en général.

¹¹ Les premiers fonds qui ont mis en évidence l'espace dans lequel évolue l'imaginaire populaire ont été démontrés l'efficacité et l'importance des discours prononcés par les Soufistes en Afrique du Nord.

¹² Les vertus sont la mention des qualités et des mérites, qui sont les descriptions du cheikh et la proportion de Karamat, des merveilles, des actes et des coutumes paranormales.

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

Nous notons également que les vertus sont incluses dans des productions qui sont dominées par le style oral. Parfois l'écrit, car elles portent les caractéristiques et les traits de ce discours. Nous les trouvons souvent transcrites et transmises dans un discours familial local selon la région dans laquelle elles se trouvaient. Leur survie et leur circulation entre les générations sont des faits qui garantissent le maintien des traces orales et écrites. Nous remarquons ici le phénomène des formes multiples d'un même discours qui traitent la vie spirituelle et la production du saint à travers l'histoire¹³.

Lorsque l'histoire combine le réel et l'imaginaire, humain et le divin, elle annule la classification, qu'il y a deux existences distinctes qui n'ont pas de tiers, « le réel et l'imaginaire ». Ainsi, il confirme l'existence d'un espace entre eux, qui est la Karamat, qui est une donnée plus petite. Qui relève des vertus, comme un conte qui est en contact avec le merveilleux surnaturel, qui diffère de ce que nous savons du merveilleux dans d'autres productions populaires sur les saints¹⁴.

Dans les vertus, le receveur retrouve l'autre qu'il cherchait pour leur existence ou leur formation. Les histoires (les cavernes, etc.) est un transfert du corps et de l'âme vers un autre espace riche en dimension spirituelle et en approfondissant de l'âme, riche en symbole. Nous le trouvons toujours en mouvement vers l'invisible dans la sophistication, la pureté et la transparence. Les symboles sont à la fois réels et font partie de l'imaginaire social, qui est toujours sous l'influence de la subjectivité de l'homme. Ce dernier cherche à chaque fois d'agrandir la figure d'un saint par la répétition des symboles qui ont déjà un ancrage dans la société.

III. Les Karamat et le pouvoir invisible

Chaque société a ses mythes, ses Karamat, ses dignitaires, elle vit avec elles et interagit avec les autres. Elle forme ses relations selon la logique de sa croyance ancrée aux saints. Le héros Cheikh dans la communauté avait un rôle de premier plan qui représente le village natal. Le gardien du peuple, le modèle d'un homme juste et simple dans la société. Durant la paix et

¹³ Le champ des vertus est un champ fertile qui est défini par un ensemble de catégories et d'attributs. L'actualité des saints est imprimée dans son contenu, ses sections et ses objectifs généraux avec le même saint, car elle révèle un degré fort de la manière.

¹⁴ Le destinataire et l'auditeur découvrent la nature d'un autre texte orale-écrit et une caractéristique distincte qui porte entre ses plis la signification de la surprise, et se tenant sur un modèle de foi unique.

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

la guerre, ils trouvent une solution avec lui, lorsque les crises les intensifient, et ils se sentent en sécurité avec lui, gagnent leur gratitude. Leur appréciation et leur loyauté, alors ils l'élèvent dans les plus hauts rangs et l'honorer et le mettre sur la robe de la révérence et de considération¹⁵. La sainteté est niveau de proximité de Dieu et accepter sa prière en pleine réponse. Le saint qui a une forte présence parmi son peuple durant sa vie et après sa mort. la figure est toujours vivante.

La Karamat d'un saint, d'un Cheikh a de nombreux concepts qui sont similaires et se chevauchent, qui convergent tous dans cet acte surnaturel. Ce comportement distinctif que le saint-Cheikh croit que le créateur a conféré une élite de sa création, qui est le gardien de l'espace et du milieu. Ça développe certainement une relation d'intimité entre la personne sacrée et la population de son entourage. Cet échange est un fait de nature, vu l'importante place et l'influence de la personne vertueuse à travers son espace (DERMENGHEM, 1982).

Dans ce contexte, il entend en fait ce qui sort des habitudes des personnes et dépassent leur énergie intellectuelle et organique. Comme traverser une longue distance du temps en moins d'un clin d'œil sans moyen ni bateau. Voler dans les airs, ou contrôler le mouvement et l'immobilité d'un oiseau ou d'un animal, et d'autres choses qui sont au-delà de la capacité des êtres humains¹⁶. Des Karamat qui né pour réhabiliter la confiance et affirmer la sainteté et la preuve du saint. L'ensemble des Karamat vont trouver un terrain fertile pour avoir un ancrage dans la pensée de la population. Qui pousse à développer un sentiment de fierté à l'égard du personnage sacré (BOURDIEU, 1972).

Le saint-Cheikh gardien réalise ce qu'il veut pour le peuple (un service quotidien), déconstruit ses énigmes et répond exigences du peuple. À partir de là, nous comprenons les motifs qui poussent le moi de la personne à trouver des modèles surhumains (le gardien). Pour compenser la situation arriérée et donner une meilleure image de la situation dans laquelle les autres vivent, même si ce n'est que dans le rêve et l'imagination. La nature des actions et des

¹⁵ Témoin ou absent, vivant ou mort, la relation entre lui et eux s'étendent même après qu'il ait pris possession de l'enterrement. Ils visitent sa tombe et lui demandent de toute urgence, lui demandant de l'aide même s'ils sont certains qu'il est vraiment mort et qu'il est absent de ce monde pour toujours. Mais son esprit en eux entend eux et il répond aux demandes, et aux supplications des visiteurs.

¹⁶ La Karamat est également attachée au miracle par un lien étroit, et cela en raison de leur définition de la similitude et de la convergence, qui sont tous deux points extraordinaires. Il y a des différences entre eux, dont la première et la plus importante est que le miracle est pour les prophètes et la Karamat est pour les saints.

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

comportements qui élèvent le saint, Cheikhs au-dessus de la pensée ordinaire de l'humanité. Cela semble à ce moment être contre nature en raison d'une caractéristique importante de l'action qu'il a effectuée, qui est la qualité du surnaturel (pour les saints).

Nous considérons la Karamat comme partie du gain culturel et social, et nous nous établissons dans les archives historiques, en jugeant les événements. Certaines directives sont décidées et imposées, réduisant ainsi la distance de réponse et donnant la victoire à son héros (saint) (BURESI, Pascal & GHOUIRGATE, Mehdi, 2013). Et les gens y croient même si les historiens et les observateurs de la réalité leur disent le contraire. Nous constatons que la Karamat oriente le comportement des individus et les charge de foi. Certes qui sécurise leur tissu social et renforce en eux le lien de référence avec les ancêtres et les ancêtres saints, Cheikhs, des Karamat du saint durant sa vie - son actualité, son modèle idéal.

La (Karamat) est également considérée comme un havre, un abri pour les opprimés et les dominés pour y retourner. Afin qu'ils y trouvent un pouvoir qui triomphe du mal et regagne l'opprimé juste après avoir échoué à l'obtenir, et les libère dans l'arène de l'injustice. Et crée pour eux une percée et un espace pour le contentement et la stabilité en eux-mêmes (BEL, 1938). Exprimant les aspirations et les aspirations, et les compensant pour les défaites et les échecs, élève leur esprit vers une maturité. L'empêchant de se livrer aux plaisirs du monde et en renforçant le côté spirituel en lui en permanence de sa fonction¹⁷.

C'est peut-être le même endroit où nous vivons en réalité. Mais en eux de nombreux changements se produisent, même si c'est la maison dans laquelle nous vivons. Également d'accord sur le manque de séquence logique des événements. Car aujourd'hui, ce n'est pas le jour de tracer les limites de la sainteté, et la réalité réelle de ce fait (DOUTTE, 1900). Les êtres humains que nous connaissons peuvent changer leurs images et leurs formes. Nous connaissons donc une autre forme pour eux dans la vision, tout comme le gardien dans la Karamat peut

¹⁷ La Karamat partage avec la légende, l'une des caractéristiques qui font que les deux sautent au-delà de la réalité et du naturel. La conformité totale avec la réalité n'est pas une condition préalable en eux, tout comme ils participent à l'abolition de l'élément du temps et lieu, car la distance temporelle dans notre réalité n'est pas la même en visions et en Karamat, tout comme les lieux y changent, et forme en eux en particulier.

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

s'écarter de la forme. Et de l'image qu'il connaît et se transformer par exemple en oiseau et rencontrer d'autres personnes¹⁸.

L'état psychologique a une préséance pour faire noyer le saint dans le surnaturel. Ce qui crée une atmosphère de merveilleux dans l'événement, et ces éléments font vivre le saint dans un état. Qui le qualifie pour prononcer son discours et lui accorder le pouvoir de se répandre à l'intérieur. Une société prête à l'accepter, à interagir et à lui répondre favorablement sans mécontentement et peur. Elle vise des symboles pour résister aux difficultés d'une vie pleine de peur. C'est ce qui fait du langage de la Karamat ses structures¹⁹.

La Karamat combine dans sa signification entre réalité rationnelle et imaginative, irrationnelle, historique et mythique. Tout comme on constate que « ces races persistent encore dans les substrats et les structures subconscientes de l'homme. En changeant de masque dans le jeu des transformations et des ouvertures au sens infini contenu dans le mystère humain suspendu entre les deux points sont l'anéantissement et l'éternité. Les Karamat des Cheikhs Ibadites de Ghardaïa et en Kabylie (saint Sidi Amer chérif) représentent un témoignage dans l'imaginaire de la population. Un ensemble des histoires qui se partagent de bouche à l'oreille pour parler de la force et du pouvoir acquis par les saints (BASSET, 1910).

La nature de la population (Mzab, Kabylie) prend les unes des autres et apprend à se connaître et à se reconnaître consécutivement sur la nature figurative des saints furieux. L'autre point commun et qui né grâce à l'ancrage des Karamat. Le mythe issu d'une pensée humaine qui touchera sa mémoire et qui se transmise en génération. Il est à noter qu'entre la Karamat et le mythe se trouvent de nombreux points de convergence et d'intersection. Ils sont marqués par une large diffusion dans toutes les sociétés, des cultures et de croyances différentes²⁰.

Ils sont dominés par la nature de l'inclusion dans toutes les étapes et les trêves de l'histoire humaine²¹. Chaque genre représente une extension du point de contact entre le sacré

¹⁸ On ne sait pas qui n'est pas de notre réalité ou ils sont peut-être morts il y a longtemps, ce qui est le même événement dans la vision entre dans un monde autre que le nôtre, ses images, ses formes, son temps et sa logique sont complètement différents de la nôtre.

¹⁹ Le symbolisme, où l'espace temporel et spatial, et les objets qui se déplacent dans ces deux espaces, ont des connotations mythiques.

²⁰ Le mythe est englobé depuis sa création dans un espace imaginaire, c'est le genre le plus actif de la mémoire commune d'une population qui partage un avis assez commun sur la grandeur du personnage sacré.

²¹ La Karamat et le mythe atteignent et errent dans un domaine et tirent leur substance fonctionnelle des humains, des animaux, des plantes et des objets inanimés. Nous entendons donc souvent parler de la merveilleuse épreuve

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

et le banal. Tous les deux traitent des caractéristiques du surnaturel (des saints) et portent en eux la composante historique et non historique - le logique et l'illogique. Comme leur circulation et la nature de leur communication à travers les âges ainsi que des générations dans un médium commun. Et l'histoire d'un certain groupe, mais la Karamat prend une plus grande place dans l'histoire de chaque saint.

En somme, le mythe et la Karamat sont des modèles pour l'extension et la poursuite de la recherche de l'effet oublié. Le premier est d'étudier, rechercher et fouiller ce qui conduit au retournement des substrats pour connaître les époques préhistoriques²². Cela est dans la participation de plusieurs sciences et spécialisations pour étudier les fossiles et connaître la nature des temps passés. Pour le premier humain essayant de réaliser cette relation avec laquelle il est entré dans l'univers. Il savait comment sa première vie a commencé à enquêter et à découvrir l'inconnu. Quelle est la nature du premier contact humain avec le nouveau monde, avec qui il a parlé. Comment va-t-il traité les personnes de sa race, comment va-t-il connu et compris son environnement, l'animal et la plante).

L'homme est connu depuis l'antiquité par ses relations distinguées avec les animaux. Ils se caractérisent parfois par la familiarité, l'affection et l'assistance, ainsi que par les conflits, la peur et l'aversion à d'autres moments. Il vive dans des terriers, des grottes et des cavernes, essayant de s'approcher même de ces animaux prédateurs, destructeurs. Dans l'espoir d'obtenir leur satisfaction, puis de les contrôler et de les surveiller et de travailler pour les apprivoiser et les héberger dans les airs. Les familles doivent vivre côte à côte avec les animaux de compagnie et briser la barrière de l'hostilité et des conflits entre eux). Ne pas voir qu'en unifiant les contradictions, nous obtiendrons le nouveau et serons sauvés.

La relation entre le mystique et l'animal n'est pas basée sur l'hostilité. Elle découle plutôt de la nature du contrôle du gardien sur les créatures et le contrôle de leur destin. Elle remplit des fonctions qui rendent la dignité manifeste dans ses sens les plus élevés. En brisant toutes les barrières proches du lointain et le sort de l'impossible est possible. Un prédateur carnivore, donc tout le monde est sous son autorité et son contrôle, s'imposant dans son royaume. Mais

d'un saint, avec laquelle il exécute dans tout et devient un outil pour lui, dont les distances se replient devant lui, et il triomphe sur ses ennemis et ses adversaires.

²² La Karamat et le mythe sont enracinés dans l'inconscient collectif, qui essaye tous deux d'éviter de reconnaître l'impuissance et de donner à l'esprit un espace plus large et un espace indéfini dans lequel une personne peut échapper à sa conscience et à sa cognition avec son esprit et ses sentiments.

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

nous trouvons que le soufi renverse l'équation et le transforme en animal de compagnie obéissant après avoir été suivi, et commandé après avoir commandé.

L'eau est le symbole de la vie, le signe de l'existence et l'élément de longévité, qui est l'élément le plus évident de la nature. L'élément de pureté et de clarté dans lequel un musulman effectue des ablutions pour adorer son Seigneur. De sorte que l'eau et la poussière sont éléments naturels de purification. Il est un symbole de l'inconscient et une référence à la vie. Et l'eau et le sol désignent à la volée, ils sont le symbole d'une nouvelle vie. L'eau dans le mat prend une dimension forte et une présence intense et forte.

Ces merveilles et le paranormal étaient une réponse aux pressions auxquelles sont confrontés les peuples dans leurs stades historiques. Et il ne fait aucun doute que le premier moteur pour eux est la peur. L'histoire du surnaturel est liée à la peur du monde inconnu (monstres, mal esprits, goules, djinns ...). Et un autre type de peur qui est la crainte de l'autorité politique et religieuse. Ça été la motivation et l'origine de la création de ces Karamat à travers l'histoire (l'existence des saints vertus).

Et ce qu'il porte en termes de significations et de symboles, dans le but de les connaître, de les découvrir et de l'interpréter. Nous voulons connaître la classification de la Karamat en termes d'éléments qui participent à dessiner ses traits. À partir de l'élément humain qui fait l'événement, en essayant d'expliquer la nature de la relation qui lie les personnages et l'histoire. Et quels sont les autres éléments ou acteurs que la nature de la culture orale soutient et contribue à son développement²³. Comme la présence d'animaux, des oiseaux, des insectes, des plantes, des objets inanimés (GELLNER, 2003).

En résumé, les Karamat des saints-Cheikhs font partie des croyances populaires fermement enracinées dans l'entité mémorielle de la société. Qui chevauche ses racines dans les profondeurs de l'histoire. En suivant le rythme, en décrivant les accidents, en apportant une solution à des nombreuses crises et problèmes qui ont occupait l'esprit et troublait l'âme. Car elle exprime les espoirs et les rêves de la nation, et les Karamat sont un affluent qui passe par

²³ Nous nous tenons avec ses éléments dans le corps afin de les expliquer tels que la brèche, la perte, la sécheresse, les inondations et la relation de l'homme à ce qui l'entoure des aspects de la nature et de l'univers et son besoin urgent des éléments nécessaires à sa vie de nourriture et d'eau ... etc.

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

beaucoup des lieux, des places. Le patrimoine culturel porté par la mémoire est devenu un matériau indispensable pour l'historien, le sociologue, le psychologue, l'écrivain et le chercheur.

Chacun dessine à partir de là son matériau et trouve la réponse à de nombreuses questions. Et est une composante de la culture de l'individu dans laquelle le modèle de son comportement. La nature de sa pensée, sa philosophie, sa vision de la vie et sa perception du monde est déterminé. Et essayer de comprendre la relation entre le réel et l'invisible, l'abstrait et le tangible, l'extérieur et le caché, allant au-delà de la nature.

IV. Les contes, les mythes, les récits et les légendes populaires

Le conte en général, bien qu'il simule des modèles culturels antérieurs. Mais il saute au moment d'éclairer l'intuition sur la connaissance du cœur et d'embrasser l'inconnu pour apprivoiser le temps et voir l'éternité perdue. La Karamat des saints constitue l'héritage commun qui fait de l'identité distinguée par les éléments possédés et qualifiés pour cela. Y compris : l'inclination naturelle des personnes. L'instinctif à celui-ci, incarnant les images théoriques idéales et approximatives pour que le destinataire les voit en nature chez le saint ou le Cheikh. Libérant le refoulé et l'homme vertu, donner un espace de liberté plus large pour un espace dans lequel l'âme peut nager sans restriction²⁴.

La connexion des contes récités dans l'histoire mystique au merveilleux²⁵ est une fragmentation des preuves et une violation de toute autorité. Pour les lectures qui demandent ce qui est oublié où endormi dans l'inconscient collectif. Et entre le passage religieux de sa clôture dogmatique au mouvement de la mémoire populaire. À la pratique qui n'a pas oublié les empreintes lointaines des croyances anciennes²⁶. Ici il faut se tourner vers la symbolique qui compose l'historique, mythologique, réel, possible, ordinaire et surnaturel (ANDEZIAN, 2011).

²⁴ L'existence des contes sur les diverses personnalités pieuses, sont largement récités par la population durant la Ziara. Car ils représentent une mémoire commune, un avis sur des personnages vénérés par la population. Le saint Sidi Amer Chérif domine la production littéraire (contes, poèmes, légendes), le même cas à Ghardaïa, ou les Cheikhs Ibadites occupent une place favorisée dans la construction des contes.

²⁵ Le merveilleux, c'est ce qui dépasse l'entendement, ce qui paraît irréel mais non absurde : ce sont les animaux qui parlent, les géants, les ogres, les fées et les baguettes (chez les Berbères les bagues) magiques qui ont le pouvoir de réaliser les vœux les plus fous, de résoudre les problèmes les plus insolubles ».

²⁶ Une analyse approfondie sur les contes populaires qui se trouvent comme argument et preuve, et aussi une affirmation de la sainteté des saints. Une barrière contre le mécontentement et la méchanceté de la diffamation. La production des contes englobe la notion des Karamat, les pouvoirs invisibles des saints populaires. La diffusion des récits est un phénomène explicatif sur la domination des saints, des contes largement enracinés, en construisant une digue contre l'oubli.

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

Les caractéristiques principales de l'histoire ainsi que le caractère oral ont sa propre nature et spécificité. Car il est transmis à travers de nombreux épisodes de la mémoire collective. Pour cela il est un sujet à l'augmentation, la diminution, la distorsion et la falsification. Et plus il y a d'épisodes des légendes, plus la confiance dans l'écrit est faible²⁷. La validation de la transmission et de l'achèvement de l'événement. De sorte que le récit se transmet à travers des temps et des lieux changeants, et à travers des personnes parmi lesquelles il y a une grande variation en termes de l'environnement dans lequel ils ont grandi et bu (DOUTTE, 1900).

Seuls les thèmes ici, disent l'identité du texte et le saint se transforme ici en axe du mouvement de la narration. C'est lui qui en est raconté et les narrateurs se multiplient pour ouvrir la Karamat à augmenter et à additionner selon les nécessités vues par son propriétaire. Nous visons une lecture interne du miracle soufi, nous examinerons donc sa formulation et ses aspects mystiques. Les contes prennent en charge l'explication sur la grandeur de la personne vénérée (CHERIFI, 2015).

Selon le chercheur Mohand-Akli Hadaddou qui a absorbé la relation entre la légende et le conte : « *La légende est également très proche du conte, à cause de l'utilisation du merveilleux, mais contrairement au conte, qui se situe dans un monde totalement imaginaire et atemporel, la légende a pour point de départ des faits historiques, que l'imagination populaire transforme. C'est le cas, dans la littérature Maghrébine, d'expression Arabe ou Berbère, de la vie des saints, personnages souvent historiques mais dont la vie est pleine de miracles et de faits extraordinaires* » (HADDADOU, 2000, p. 116)

Les mythes sont considérés comme la source historique la plus importante, pendant une période de temps complètement dépourvue de sources écrites. Par conséquent, les mythes existaient chez tous les peuples. Seuls les mythes avaient une grande importance ; Parce que les dieux l'ont produit dans les temps anciens, et lorsque l'ère primitive (l'ère de pré-écriture) a pris fin, les rassemblements humains se sont déplacés vers les anciennes civilisations agricoles, mais les mythes n'ont pas disparu en conséquence et n'ont pas été remplacés par la littérature

²⁷ La culture qu'ils ont puisée de, leurs affiliations et leurs positions dans leur société. La nature de la Karamat comme texte oral sans titre efface toute identité antérieure.

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

historique²⁸. Tout mythe est lié à un besoin psychologique de croire et de se sécuriser. Le mythe est souvent un moteur de mobilisation collective pour le pire comme pour le meilleur.

Ces anciens croient au mythe et ne l'ont pas étudié, ils ne l'ont pas non plus vu comme une fabrication, une illusion. Au contraire, c'était pour eux une réalité réelle qu'aucune autre réalité ne pouvait égaler, et tout au long de leur vie, cela s'est déroulé. À l'aide notamment des mythes, ces personnes ont vécu le monde qui les entourait, et ont essayé d'en comprendre l'essence et de l'exprimer avec des mots, des sons, des dessins, des sculptures et d'autres moyens à leur disposition.

C'était la croyance commune : que les ancêtres ont transmis les mythes aux générations suivantes, et que les ancêtres eux-mêmes les ont reçus. Cela signifie que les mythes ont une source théologique sacrée, et que les gens doivent les conserver dans la mémoire des générations, sans essayer de les changer ou d'y ajouter quoi que ce soit de nouveau. Les Dieux pour ces rassemblements étaient des êtres réels avec la réalité du groupe, et par conséquent ils ne semblent avoir aucune raison de douter de ce fait. Les mythes ont souvent un caractère explicatif, car ils racontent les histoires de l'émergence de quelque chose à partir de choses ou de phénomènes, tout en définissant la forme et l'image des choses.

Un mythe ne connaît pas d'auteur en particulier, car il n'est pas le produit d'un imaginaire individuel ou de la sagesse d'une personne. C'est plutôt un phénomène collectif qui exprime les contemplations du groupe, sa sagesse et l'essence de sa culture. Par conséquent, les dialogues sur les mythes, ils n'expriment pas une expérience collective commune. Le mythe n'a pas de temps, c'est-à-dire qu'il ne raconte pas un événement passé et terminé, mais plutôt un événement qui a une présence permanente. Son temps et cette situation est un temps qui ne se transforme jamais en un passé, et les événements que la légende raconte sont des événements réels.

Le mythe religieux est lié à un système religieux particulier et intimement lié aux croyances et aux rituels de cette institution. Il perd tous ses éléments en tant que mythe si le système auquel il appartient s'effondre et se transforme en un conte simple et inutile qui appartient à un autre type de genre littéraire mythique. Tels que le conte de fées et l'histoire

²⁸ Le mythe religieux à un contenu spécifique, et ce contenu a un rôle spécifique. Car il travaille à renforcer la croyance et à construire les convictions de valeur de l'individu afin de participer avec le reste des membres de la communauté. Où il travaille à orienter son comportement dans une direction précise pour s'adapter au groupe (HADDADOU, 2000).

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

héroïque, et certains de ses éléments peuvent être dissous dans le conte populaire à l'intérieur d'un système religieux. Ce dernier est le système de croyances qui fournit à l'homme une explication de la réalité de la vie et de l'existence. La réalité de l'homme, sa réalité et sa position dans cet univers, le but de l'existence, l'univers, l'homme et sa destinée.

Le rôle actif que joue le mythe dans la vie des peuples, dans la mesure où il devient en réalité le noyau actif autour duquel se forme le tissu social, culturel, politique et religieux. Le mythe, lorsqu'il est lié aux traits de personnalité de tout un peuple. Il reste actif tant que ce peuple est vivant et joue un rôle important dans l'équilibre de la personnalité des membres de la société dans laquelle le mythe s'épanouit. En substance, le mythe est basé sur un désir ardent qui pousse les individus à ressentir une identité entre eux et la société et la nature, et la réalisation de ce désir est réalisée par des rituels religieux.

Le mythe joue un rôle important sur le plan social, car en raison de sa sainteté et de ses auto-supports. Il a été un vecteur de communication entre les membres du groupe et entre les générations successives. Il est plus utile de consolider les valeurs sociales et morales, et une mémoire qui préserve des aspects importants de l'histoire du groupe. Surtout, le mythe joue un rôle important dans l'éclaircissement de la croyance religieuse, car il fait toujours partie de la religion. Et se caractérise par un mythe religieux qui est étroitement lié aux rituels, et est au cœur du culte pratiqué par l'individu et le groupe. Pour cette considération, il a contribué à la stabilité dont l'homme a été témoin et au développement qui l'accompagne Important dans le système politique, agricole et familial.

Le mythe religieux représente l'autocensure et la garde automatique dans l'âme de l'individu et du groupe dans l'observation de la discipline morale et juridique pour avancer dans la proximité de Dieu. Le mythe fait partie intégrante du patrimoine historique général, auquel il est parfois fait référence et empêche sa disparition de l'esprit. Et nous aide souvent à comprendre les civilisations des peuples et à révéler activement aspects ambigus de l'histoire.

Nous essayons également d'expliquer les relations entre les individus au sein de la société et de les replacer dans son cadre. En accédant à analyser la nature des éléments de contradiction et de convergence entre les riches et les pauvres. Les bons et les mauvais, les pieux et les méchants et les dépravés. La nature du conflit entre les forces qui s'affrontent entre le dirigeant et les hommes, les forts et les faibles entre l'opresseur et les opprimés. Mais avant

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

cela et que nous souhaitons à présenter la (Karamat) du saint afin de la comprendre et de connaître ses buts à travers les siècles.

La forme des histoires de la Karamat incarne la nature de la relation entre le saint, Cheikh, lui-même et la société dans laquelle il vit, un endroit qui partage ses relations. C'est un moyen de découvrir les mondes de la réalité et de l'imagination, du raisonnable et de l'absurde. C'est le dicton des crises survenues au temps du gardien. Elle relie le passé au présent, et hier au jour, car c'est un moment de société qui a été lié à son développement. Et qui n'a jamais été séparé des phénomènes sociaux et économiques et événements. Il n'est pas pris isolément des facteurs culturels dans le sens où la Karamat n'était pas loin de la société ni isolée d'elle. Mais plutôt vécue dans ses profondeurs, exprimant ses besoins essentiels. L'histoire était une empreinte qui a enregistré la relation entre le saint et sa communauté dans ses diverses manifestations et formes de la vie quotidienne.

Les histoires étaient caractérisées par leur qualité fouisseuse, qui a un lien fort avec le mystique. Elles expriment clairement la capacité surnaturelle et l'acte merveilleux avec lequel il saute dans l'espace et le temps. L'histoire est contenue dans toute sa toile, et les personnages dans c'étaient des acteurs influents « humains, animaux, végétaux ». Et nous espérons défendre certaines choses qui sont venues dans les histoires, et qui n'étaient pas statiques. Car cette caractéristique de leur nature était générale, car ce sont des symboles efficaces qui remplissent des fonctions.

V. Les saints, des figures emblématiques éternelles

On trouve des croyances, des rituels et des coutumes qui sont le dénominateur commun des individus, et la Karamat vit dans l'environnement des saints-Cheikhs. On remarque que l'écriture dans ce domaine est rare et se limite à certains manuscrits anciens qui racontent l'actualité. Les vertus des saints eux-mêmes, n'écrivent pas leurs Karamat et ne traduisent pas pour eux-mêmes. Car les histoires sont conservées par les vieux Cheikhs et les hommes soufis et Ibadites à titre exemple²⁹.

²⁹ Les saints sont des hommes qui sont proches de Dieu et qui ont la capacité de communiquer avec lui plus que les autres, et ils ont une merveilleuse capacité à accomplir des actions surnaturelles.

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

Certains des imams et notables des zaouïas racontent dont ils ont hérité. Les pères et les grands-pères, et les adeptes n'écrivent pas sur leurs Cheikhs. Et cela peut être dû au fait que ce type de littérature ne s'y intéresse pas, de sorte qu'elle continue à vivre en marge. Dans les mosquées, les sanctuaires, marchés, et dans divers endroits dans les villages, les campagnes et les villes³⁰. Il est très présent lors des fêtes, mariages et funérailles, et on se souvient des saisons et des dates auxquelles les personnes se rassemblent pour se souvenir. Se nourrissent la destination d'arrivée, les hôtes du bon saint, et ceux qui sont venus commémorer et retracer les traces.

Le propriétaire (saint) meurt et son narrateur reste vivant et transmis par les personnes sous forme des contes, légendes, et la Karamat reste avec ses réseaux intellectuels et forts. Aussi pour longtemps qu'elle continue d'exercer une fonction dans la société³¹. Ce fait a deux relations : la relation du saint à Dieu et l'avancement vers le ciel et le royaume suprême. Et la relation du saint avec ses disciples et les membres de la communauté avec qui il vit. Et tout cela est étudié dans la littérature mystique ou héroïque dont les caractéristiques et les traits sont sa dépendance à la réalité et aux personnages historiques³².

De nombreuses coutumes portent encore des formes de rituelles exprimant la loyauté et la communication permanente entre la société et le saint. Elles signifient donc une visite pieuse au sanctuaire avec des cadeaux et des aumônes à la faveur une crise. Qu'ils ont cherché à résoudre et une maladie qu'ils ont trouvée pour lui un médicament. L'homme saint est obéissant, dans lequel les mondes animaux, végétal, humain et métaphysique s'entremêlent. De sorte que chaque monde qui s'y trouve est ouvert à l'autre et lui est utile. Annulant ainsi la causalité et les lois de la nature représentent le gardien de référence pour atteindre les tensions psychologiques. Et restaurer la considération pour les forces intérieures opprimées dans les profondeurs de l'individu.

³⁰ Le sanctuaire et le mausolée sont des symboles pour lui, et il est destiné et visité, et on lui demande de lever l'injustice et de soulager la douleur et les tragédies, car le saint aime et fait ce qui est bénéfique pour tous.

³¹ Le gardien de l'histoire est celui qui lui a donné l'élément surnaturel, et il saute par-dessus la réalité pour avoir l'impossible possible et le présent absent. La Karamat a des thèmes différents et des implications multiples, y compris le salut, et l'inclination et le soulagement, puis elle est porteuse des nouvelles, d'histoire et de divulgation des secrets.

³² Le sublime et le caché, il a des significations mystiques, l'écriture sur les saints appartient au genre de "vertus" qui fournissent une traduction. Et la vie du saint, sa vie, son comportement, son paranormal et sa mort, et sa Karamat continuent de vivre plus longtemps que la vie d'une personne.

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

La caractéristique la plus importante de ces bonnes personnes, qui racontent les actions et les positions des saints. Et que l'atmosphère paranormale, et contrairement à la nouvelle authentique racontée avec la chaîne de transmission authentifiée. La Karamat a émergé dans des mots et des actes qui transcendent toutes les lois de la nature qui nie l'espace et le temps. Alors le Cheikh-saint le considérait comme un don de Dieu à lui au point d'atteindre les niveaux célestes et d'imiter les prophètes.

Leurs miracles apparaissent dans la capacité surnaturelle, comme le mythe ou la fable dans lequel le saint lui-même est un héros. Qui prêt à l'emploi couvert de connaissances qui lui permettent d'influencer la réalité et l'humanité. Et le surnaturel reste pour le cheikh un comportement distinctif qui exprime de ses ombres la réalisation d'un désir de gagner des adeptes et des résistants. Le surnaturel incarne une caractéristique qui transmet des histoires aux générations suivantes et pour ancrer l'attachement au saint. Ici, on fait l'intervention des traditions pour conserver la mémoire collective qui garde des souvenirs à travers la célébration des hommages aux saints.

Enfin le saint-Cheikh ne meurt pas, il reste vivant parmi son peuple. Ils le lui demandent et il répond, et s'ils sont certains qu'ils l'ont enterré et qu'il est absent d'eux³³. Tu les vois aller se tenir debout sur sa tombe et lui plaindre l'injustice et lui demander le soulagement et la solution, il vit par lui-même dans sa dignité. Les gens le récitent et le répètent et ils se tiennent à distance de la surprise et de l'étonnement, contemplant l'esprit de leur saint dans ses profondeurs.

VI. L'analyse des symboles

Ce travail d'analyse des symboles fortement présents dans les contes et les récits qu'on a réussi de les récolter lors de notre séjour et lecture sur les places sacrées à Ghardaïa et à Chorfa. Ils ont des caractéristiques communes, si nous cherchons pour découvrir le sens des symboles qui existent dans certains récits. On peut voir la dimension et l'ensemble des croyances qui étaient fondamentalement ancrées à travers toutes les régions concernées de cette étude. Le symbole le plus présent dans les récits (Ghardaïa et Chorfa) c'est l'eau. Tous les récits parlent de cet emblème qui représente la vie et la continuité dans la pensée collective de toute

³³ Avec sa mort, la mission physique du saint, de Cheikh est achevée et, étant dégagé de la charge que comporte la fréquentation des hommes et des affaires de ce monde. Il se trouve dans un état de contemplation essentielle.

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

la population Amazighe en Afrique du Nord. Nous commençons à citer les moments de la représentation de ce symbole. Le récit sur Baba Wel-Djemma, le récit sur Ba-Mhammed Ou-Mansour, le récit de Cheikh Ba Aissa Ou-Alouan. Le récit d'Ahbas n Teyziwt, et l'histoire de Targa Ugellid du saint Sidi Amer Chérif à Chorfa. Un point commun qui se partage largement dans les deux sociétés, sur cette notion de l'eau. Ce dernier représente la vie, assure la fécondité, et la continuité du groupe, et l'homogénéité de l'espace.

Les récits anciens sur la croyance des Amazigh, est la présence massive de l'eau dans les contes, et les légendes populaires. La population ancienne sacralise l'eau, toutes les civilisations et les groupements humains se sont grandis dans un entourage où l'eau est indispensable (El ADNANI, 2011). Les anciens croient que l'eau c'est un facteur qui détermine leur vie, ça nécessite d'avoir cette source. Si nous citons le rite d'Anzar, cette pratique est toujours présente en Afrique du Nord. La population locale s'apprête à organiser ce rite, elle offre à l'époque une fille, par la suite une poupée en bois sous forme d'une fille³⁴. Elle provoque la sexualité du Dieu de la pluie pour avoir sa bénédiction, en sollicitant à travers cette poupée l'eau qui est nécessaire (GELARD, 2006).

Les anciens font l'objet d'un culte particulier (culte de l'eau), en raison de l'importance de ce moyen pour les humains, des animaux et des bêtes. Son importance a augmenté, surtout dans l'Afrique du Nord. Son climat est caractérisé par la sécheresse et l'anémie, surtout en été, ce qui lui a donné une production d'un rite sacré depuis les époques les plus anciennes. C'est ainsi que l'être ancien exprime son besoin d'eau en détournant la pluie de différentes manières. Il a offert de nombreuses supplications et supplications aux « djinns du monde ». Actuellement, dans certaines régions d'Afrique du Nord, des preuves d'un intérêt ancien pour dieu de la pluie sont évidentes. Ce qui incite les habitants à travers les différentes époques de conserver ce culte dans le but d'obtenir l'eau (GELARD, 2006).

Les récits légendaires cités au-dessus c'est une preuve qu'il existe un culte de l'eau chez les anciens. En particulier dans un espace Saharien, où l'eau est très rare, la population de cette contrée garde les éléments essentiels de ce rite, ils les représentent dans certains récits (comme le cas de Cheikh Baba Wel-Djemma, Ba Aissa Ou-Alouan et d'autres). Nous voulons citer

³⁴ Le rite d'Ayenja.

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

quelques preuves, le puits de Cheikh Ba Aissa Ou-Alouan (Loubira), l'autre de Cheikh Baba Wel-Djemma (Fousaæa = mille têtes par heure). Le récit d'Ahbas n Teyziwt³⁵.

Le besoin de l'eau dans un espace Saharien nécessite d'élaborer un rite, ou des formes qui provoquent simultanément pour avoir l'eau. Qui est une nécessité bénéfique dans un espace stérile et désertique, une légende qui parle d'un rite destiné au Dieu dans le besoin de l'eau. Dans les récits légendaires (Soufis, Ibadites, les Maraboutiques), toujours le saint qui représente la figure qui détient la force de la vie, avec sa baraka, il contrôle les sources de la vie y compris l'eau. Le saint Sidi Amer Chérif a un récit sur l'eau (*Targa Ugellid*). Annuellement la population prend la charge de nettoyer le canal d'eau qui existe à l'intérieur du cimetière de Sidi Amer Chérif. Le saint comme une figure, monopolise le pouvoir de la fécondité et de la continuité. Il est aussi un symbole de vie, sa baraka tombe sur les champs, sur les récoltes.

La présentation symbolique qui existe dans les récits sur l'eau est assez preuve, une démonstration sur l'existence d'un culte de l'eau. Cette attribution du pouvoir de provoquer l'eau est donnée aux hommes vertus, aux saints. Ce rite connu des transformations après l'infiltration de la religion dans le milieu. Ça produit après une réanimation d'un culte ancien qui a une touche proprement religieuse. Le commun majeur qui existe, une preuve que le saint détient les forces, d'une bénédiction absolue, à travers la présentation des récits (le saint Sidi Amer Chérif et les Cheikhs Baba Wel-Djemma, Ba Aissa Ou-Alouan, Ba-Mhammed Ou-Mansour et d'autres). La mémoire collective garde une communion sur la personne du personnage sacré qui monopolise les forces divines qui peuvent provoquer la pluie pour servir à la survivance de la population. L'eau dans les deux sociétés est un élément majeur d'un ancien culte qui a pris des formes religieuses avec la naissance des hommes vénérés à travers les deux groupes. La croyance aux saints se présente dans les formes attribuées qui reflètent leur force et leur capacité surnaturelle et bizarre.

L'eau c'est une source de vie, et aussi une source de confiance. L'eau telle qu'elle apparaît dans les récits populaires est une source vivante. L'eau aussi engendre et ancre la vie dans la réalité, elle occupe également une place très importante dans l'ensemble des symboles trouvés en cours de nos enquêtes du terrain. L'eau c'est la base de toutes les existences, le

³⁵ Le rituel de demander l'eau (Aÿenja) est pratiqué par les femmes, c'est probablement que cette légende est une forme de ce rituel, puisque c'est une femme qui sollicite le dieu pour avoir la pluie. Cette force a répondu favorablement à la demande de la fille, il donna la pluie (l'eau) (GELARD, 2006).

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

réservoir et la source de la continuité. La sacralisation de l'eau est un fait de nature, démontre la sacralité de l'eau dans l'imaginaire populaire en Kabylie et le Mزاب.

Un autre point assez majeur, c'est la nature agricole de la société, un groupe social est basé depuis des siècles sur cette pratique³⁶. Sa pensée est capable de construire un ensemble des rites destinés à obtenir l'eau par la provocation des génies surnaturels qui sont présentés par les saints, les cheikhs. L'aspect agricole de la société, la naissance des saints, cette catégorie qui assure au groupe une vie stable, car ils détiennent des forces capables. Cette relation entre l'espace (agricole et la présence du rite de la pluie (l'eau). Un culte de l'eau et la sacralité des saints dans les deux sociétés). Le fondement commun se présente dans la force et la capacité des saints qui sont capables de répondre aux exigences du groupe qui veulent un moyen de vie (l'eau).

L'autre symbole remarquable dans les récits, on trouve la montagne ou une crête. Si nous remarquons attentivement l'espace divisé à Ghardaïa, les sommets des montagnes marquent l'existence des différents lieux sacrés (cimetières, tombeaux des saints). À Chorfa le lieu de résidence du saint Sidi Amer Chérif était sur une petite colline. Un lieu favorable à la résidence des personnages vénérés. Le mausolée de Cheikh Baba Wel-Djemma et son cimetière existent sur une colline, un lien commun presque général aux d'autres cimetières à Ghardaïa.

Nous pensons vraiment que la colline représente un lieu isolé, et aussi un milieu favorable. Le choix des saints sur la nécessité de s'éloigner vers un endroit stable et calme. Ils ont choisi la montagne. Dans le récit sur la montagne d'El Moustadjab à Ghardaïa, ce mont est présenté comme un lieu de dévotion au Dieu. Un endroit préférable à solliciter la force divine, cette pratique existe depuis longtemps chez les anciens même après l'apparition de la religion. La montagne était la place favorable des Soufis pour faire leur pratique de dévotion et leur ascétisme au Dieu. La pensée Ibadite probablement influencé par ce courant qui est issu d'une ancienne croyance, donc un même milieu pour le Soufisme et l'Ibadisme.

Revenant au choix de la montagne et une colline qui sont des lieux où les génies se rassemblent autour du saint qui passe son temps à dévouer au Dieu. À Ghardaïa même les anciens et les actuels ksars se sont construits sur une colline. Car elle représente à la fois la

³⁶ L'économie est essentiellement basée sur le travail de la terre, principale source de richesse.

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

sécurité et le calme et aussi une barrière contre les invasions. Donc il y a une multifonction de la montagne dans l'espace imaginaire de la population Mozabite. Depuis longtemps la montagne représente un endroit très visité par les personnes vénérées. Nous justifierons ce choix par l'existence des cimetières, des tombeaux des saints sur des collines. Elles représentent un lieu serein et calme et aussi un endroit qui regroupe toutes les forces et les génies. À Chorfa et à Ghardaïa les deux régions partagent cette même pensée. Puisque la résidence du saint Sidi Amer Chérif était une colline, c'est le même cas aussi à Ghardaïa.

La population Amazighe depuis l'époque ancienne réserve des places isolées pour effectuer le pèlerinage. La montagne, la colline étaient des endroits favorables à cette pratique de dévotion. Après l'arrivée de Soufisme, ses adeptes utilisent la montagne comme un lieu stable à la dévotion. Un endroit favorable à la provocation des génies et les forces invisibles, cet endroit devient par la suite un centre qui regroupe les cimetières et les tombeaux des saints vénérés. Car ils étaient résidents dans le même endroit, donc la population préfère de garder cet espace pour enterrer les personnages sacrés qui vont réserver une bénédiction aux autres personnes.

Le culte des montagnes et des rochers : au sens des eaux, le culte des hauteurs et des grottes c'est un culte très propagé en Afrique du Nord. La vénération des montagnes et des cavernes existe et pratiqués par les anciens. Selon leur croyance, les lieux représentent la demeure des dieux. Le rocher est utilisé pour faire des sacrifices et des offrandes. De là, Nous concluons que la pierre ou le rocher a été choisie avec soin comme siège d'une religion du sang, c'est-à-dire une religion basée sur l'offrande de sacrifices. Il ressort clairement de ce qui précède, que certains des rituels et cultes liés à la sanctification et à la vénération des rochers sont répandus de nos jours. Il y a une force qui réside dans les lieux qu'on vient de citer, des espaces qui sont partagés par des pouvoirs surnaturels³⁷.

³⁷ Les génies ou jinn se trouvent surtout le long de la rivière, et les bords de celle-ci sont dangereux à fréquenter parce que les génies s'incorporent à l'homme et le possèdent. On a recours alors aux Taleb qui viennent réciter le Coran et d'autres prières devant le possédé : on fait encore brûler devant lui un mélange d'alun, de harmel et de goudron. Au milieu des vapeurs le possédé respire avec force, puis on entend distinctement le génie qui parle au malheureux et qui lui dit par exemple : « Pourquoi as-tu marché sur moi dans l'eau » Ce sont surtout les femmes qui sont sujettes à la possession (DOUTTE, 1914, p. 85)

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

L'animal cité dans les récits c'est le serpent, qui accompagne des personnes depuis la montagne d'El Moustadjab³⁸ jusqu'à la ville de Ghardaïa. Où il se cache dans un rocher qui est un objet de visite actuellement. Le serpent représente une figure d'un animal sauvage qui habite dans les montagnes. La mythologie locale lui réserve une place parmi les animaux. On sait que le serpent est cité parmi les animaux sauvages les plus détestés chez les Kabyles. Le serpent était aussi adoré par les Amazigh, on s'appuie sur les témoignages des historiens qui disent que cet animal était sacralisé. La découverte des dessins (serpent) dans les grottes est une preuve vivante pour clarifier cette réalité qui existe aujourd'hui chez les Mozabites³⁹.

Mais à Ghardaïa, le serpent est présenté comme un ange qui accompagne les personnes dévouées depuis la montagne d'El Moustadjab jusqu'à une place à l'intérieur de la ville. Il était sous la forme d'un ange selon le récit, il imite leurs pratiques, et aussi il assure la sécurité des personnes. Il arrive à une place qui s'appelle Awrir n Tîdeft, il se cache à l'intérieur d'un rocher qui porte le nom « d'Anchan n Yifiyer = la place du serpent ». Les deux places sont visitées par la population de Ghardaïa lors de la célébration de la journée de la Ziara le mois du mars.

La ressemblance entre le serpent et le rocher selon le récit, l'espace de la pensée des anciens, cette mémoire commune qui réserve une place importante au rocher comme un lieu de résidence des génies, des anges invisibles. Ce récit affirme que le serpent a une forme d'un ange. Évidemment il s'est déplacé vers un lieu qui sera par la suite destiné aux diverses visites pieuses, puisqu'il est béni. La croyance de la population réserve aussi une signification symbolique sur les serpents. Ici, il y a une transformation d'un animal vers un ange, qui s'est déplacé vers un rocher. Le dernier comme une source de bénédiction, car il était un objet de vénération par les anciens, il était aussi un lieu qui accueille les génies invisibles qui protègent la population⁴⁰.

³⁸ La sacralisation d'un Dieu chez les anciens doit être sur un sommet de montagne pour s'accrocher de la force de Dieu. Cette habitude est ancrée chez les anciens qui croient que les montagnes sont des endroits favorables à la sacralisation des forces invisibles. Le culte qui existe aujourd'hui, probablement est une pratique berbère mais qui a changé juste la dimension.

³⁹ Dans la croyance populaire qui attribue aux saints une autorité sur le monde invisible des djinns Ces abstractions surnaturelles autant appréhendés par le commun des mortels. Les saints sont considérés depuis les temps les plus anciens, comme étant des délégués de la population auprès du ciel. On pourra dire qu'ils sont des élus de Dieu auprès du monde terrestre. Puisque le saint dans la croyance populaire, un élu, ou un proche du Dieu.

⁴⁰ C'est probablement qu'il y a un culte des rochers par les Mozabites. Ça resté à confirmer s'il y a des places parallèles dans la ville de Ghardaïa.

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

L'autre animal cité dans les récits c'est le bélier (Ufric), le mouton est présenté dans deux récits. L'un à la légende de Mrawet Ballouh = 10 béliers, l'autre dans le récit d'Adjoudjen de Cheikh Ibadite. Si nous rentrons dans les détails et l'analyse des deux récits on trouve que le bélier représente un animal domestiqué depuis des siècles par les anciens. Il était aussi un objet de nourriture, un moyen de gagner la vie. En effet les récits parlent des moutons qui étaient aux services de deux personnes (l'agriculteur et le Cheikh Ibadite). Les deux avaient demandé dieu d'avoir une nourriture l'un pour ses invités à Oued-Righ, l'autres pour la fête de l'Aïd à Ghardaïa.

La pensée sur le bélier est marquée par la sacralisation de l'animal, à travers la forme, des cornes, la symbolique du mouton qui est la force et la fécondité et la fertilité, il était un objet de vénération. Ses cornes étaient utilisées par les Amazigh pour les sacraliser, ils font un objet (Dieu) à partir de la tête du mouton. Les nombreuses tribus qui portent le nom du mouton comme la tribu de Hazmira (une tribu Amazighe de moyen-Atlas)⁴¹. Un culte du bélier existe dans la croyance ancienne (BURESI, Pascal & GHOUIRGATE, Mehdi, 2013). Il est marqué par l'attribution de la force et la continuité et aussi un moyen de nourriture. La population reste fidèle à la célébration de ce culte à travers les divers coins de l'Afrique du Nord (noms des tribus, toponymies).

Dans les récits cités le bélier est un animal qui servi les besoins de la population, un moyen de faire le sacrifice durant les fêtes religieuses. Cet animal était toujours présent dans la pensée des Mozabites. Il était aussi un moyen efficace destiné à la nourriture, sans oublier de dire qu'il était aussi assez sacralisé. Car, il reflète à la fois la force et la richesse et la fécondité. Il assure plusieurs fonctions et services au même temps. La mémoire populaire lui réserve une place parmi les animaux sacralisés durant l'histoire⁴². Le bélier est aussi un moyen d'écarter le mal et le maléfique, il était aussi un médiateur entre les forces invisibles et la population, il était un objet de sacrifice à la faveur des génies.

La fécondité : il y en a aussi l'attachement à la terre, la mère nourricière, source de richesse et de dignité. Un symbole de la fécondité et de régénération dans la symbolique

⁴¹ « Ils ont noté par exemple que le nom de la tribu des Hazmîra (Izâmarn en berbère), dont le territoire mordait sur la plaine du Hawz et sur le Haut-Atlas occidental, veut dire « les béliers » ou encore qu'une autre tribu du Haut Atlas s'appelait Ida w-Izimmâr (les « fils de bélier ») (BURESI, Pascal & GHOUIRGATE, Mehdi, 2013, p. 7)

⁴² Sur ce sujet, on peut dire qu'il y a des régions qui font la sacralisation de l'animal à travers la célébration des fêtes dans des endroits connus (grottes, cavernes).

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

imaginaire des anciens depuis le temps le plus ancien. À travers certains récits, l'élément le plus apparu parmi les légendes, les histoires c'est le jardin, la récolte fertile. Des personnes pieuses qui travaillent la terre pour avoir une bonne récolte durant l'année, depuis le Cheikh Baba Wel-Djemma et le Cheikh Ba-Amimoun (Akerraz n Waylan) et aussi Ba-Mhammed Ou-Mansour. Des figures prioritaires des jardins et des terres agricoles. La personnalité de Baba Wel-Djemma ou l'homme des jardins est un exemple vivant sur ce culte de fertilité qui existe chez les Mozabites (CHERIFI, 2015)

La naissance de ce rite n'est pas connue, mais les tribus Amazighes ont transmis cette culture aux générations à travers la célébration des éléments qui détiennent la fécondité et la fertilité. À Ghardaïa l'homme qui possède les jardins c'est un type béni, l'obligation de le faire part de cette sacralisation. Suite à la mention des personnalités, ils étaient un objet de vénération par la population de la ville, certains d'eux ils n'ont pas une existence réelle comme le Cheikh Baba Wel-Djemma (CHERIFI, 2015). La Ziara aux lieux sacrés (quelques figures de la fécondité) s'effectue généralement par les hommes et les femmes afin d'avoir la bénédiction de la personne pieuse (GOICHON A.-M. , 1927).

Sur la personnalité d'Akerraz n Waylan cet homme qui cultive les terres du pays Mozabite (Aylan) est un symbole de la richesse et la fécondité. Ce nom est très respecté par la population de la ville, il était dans une époque où le pays besoin des hommes et des femmes pour cultiver la terre et habiter la région désertique. Afellaḥ n Waylan c'est l'un des hommes qui ont sacrifié leur vie au travail de la terre à travers la vallée du Mزاب. Ses Karamat se tournent autour de la nourriture comme don de dieu aux personnes qui connaissent le Cheikh Akerraz n Waylan. Il constitue la figure emblématique de Ghardaïa, son tombeau situé dans le charnier de Cheikh Baba Wel-Djemma devient un objet de visite par la population (Ziara quotidienne et annuelle).

Le fond commun entre les trois figures de la ville de Ghardaïa qu'ils étaient tous des cultivateurs de la terre. Chacun d'eux possède un nombre considérable des jardins et des puits. Ils étaient toujours un objet de sollicitation par les habitants de la ville. Ils détiennent une force de bénédiction, l'imaginaire social et la mémoire collective a réservé une place importante aux trois qui reflètent la fécondité et la fertilité. Ce besoin d'être béni par des personnes pieuses est un souci car l'entourage est désertique, la peur de disparition oblige aux habitants d'élaborer

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

certaines récits à la faveur des trois. L'ensemble des légendes, et des récits sont un témoignage et une astuce de conserver la mémoire collective. Une preuve vivante qu'il y a un rite de la fertilité chez les Mozabites en appui sur les différents récits qui traitent ce sujet.

Concernant les femmes de la ville, certains récits affirment que le tombeau le plus visité par l'élément féminin c'est la sépulture de Tawlawalt. Une femme chrétienne convertie à l'islam par un homme Ibadite Mozabite de la ville. Les récits classiques parlent des visites effectuées par les femmes à la tombe de cette femme pour la solliciter afin d'avoir des enfants, elles font des rituels contre la stérilité. Toutes les femmes de la ville visitent ce tombeau, si une femme n'est pas mariée, ou n'a pas des enfants. Elle fait des visites quotidiennes, des pratiques et certains rituels devant le tombeau. Pour demander aux génies résidents à l'intérieur une meilleure façon afin d'obtenir la baraka de la place.

Cette pratique est faite généralement devant la tombe de cette femme sainte, presque c'est la seule qui a un tombeau largement visité quasiment par les femmes. Certains témoignages anciens même modernes ont élaboré une pensée sur l'existence de rite de la fécondité spécialement pour les femmes qui font des pèlerinages à la tombe de Tawlawalt (CHERIFI, 2015). Toutes les femmes qui ont un problème de stérilité, le vœu d'avoir des enfants et d'autres soucis liés à la vie familiale. Elles se déplacent vers le tombeau de cette femme sainte, elles commencent la sollicitation et la supplication en pratiquant certains rituels qui ont une relation avec la fécondité (GOICHON A.-M. , 1931). En effet ce rite de la fécondité connu une mutation depuis l'apparition du mouvement réformiste. L'interprétation des actes et leurs sens peuvent changer selon la fonction et le temps eu aussi l'usage. Nous sommes obligés de partir vers le fond des récits pour en extraire les strates des croyances.

VII. Le fond commun

La terre des Amazigh est assez vaste, plein de croyance. Peu importe la place, la célébration d'un même rite est faite publiquement, selon une programmation. L'ensemble des rituels qui existent à l'intérieur du rite sont quasiment commun⁴³. Une différence d'application et de pratique et non de pensée. L'intérêt c'est général, c'est l'attachement à la culture et les

⁴³ Nous parlons ici de fond de la croyance populaire qui existe chez les deux groupes. La signification des rites et leurs sens était la même durant des siècles, qui reflètent l'unification des croyances autour des sujets communs et connus entre le village Chorfa et le ksar de Ghardaïa.

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

coutumes populaires à travers la célébration d'un rite. Qui s'inspire de la nature pour se former vers une croyance qui a des racines dans le fond de pensée de la société.

Concernant la Ziara, on a déjà exposé les différentes pratiques qui ont été faites devant le tombeau du saint Sidi Amer Chérif, à Ghardaïa. Une société Ibadite ou la touche religieuse marque sa présence durant la célébration. Les rituels qui affirment la sacralité des lieux sont divers. Un intérêt c'est de demander devant la tombe d'un Cheikh, le Dieu pour qu'il soit généraux toujours. Ils souhaitent une année riche, c'est le même désir qui existe durant la célébration de la Ziara en Kabylie. En admettant que les croyances populaires sont les mêmes, malgré la distance qui sépare les deux groupes. Mais la ressemblance formation sociologique domine la sociologie des deux groupes. C'est un rapport commun ce qui concerne la formation des légendes, Karamat. L'idée sur la sacralité du mausolée et le tombeau des Cheikhs et du saint, et aussi une proximité de pensée. Sur l'obligation de se rendre annuellement une visite aux différents lieux sacrés. Le fond commun sur la Ziara c'est un degré qui touche beaucoup de points.

VII. 1 : Visite des tombeaux : la visite aux divers lieux sacrés des personnages pieux (tombeaux, mosquées, lieu sacré...), ils portent le nom (Mazarat - مزارات). Ces lieux-là sont des places où le dieu répond aux demandes, aux sollicitations des visiteurs, de la population. Et aussi sont des endroits bénis par une force divine), c'est conseiller de rester devant eux un moment lors d'une visite. Beaucoup de courant religieux qui encouragent la visite aux tombeaux des Cheikhs, des Ouali (comme le Soufisme, l'Ibadisme). Ils pensent que c'est une preuve vivante de la grandeur et le pouvoir du personnage défunt. La visite aux tombeaux c'est une pratique très ancienne, renaît en Afrique du Nord après l'apparition de soufisme. Ou il a pris une autre forme depuis l'arrivée de l'Islam. Beaucoup de courants appellent toujours la population à visiter sans arrêt les différents tombeaux des saints, des Cheikhs. L'ancrage d'un milieu social de cette pratique encourage la population à rendre à chaque fois des visites aux tombeaux. C'est pour obtenir une bénédiction du saint défunt. Son pouvoir qui ne disparaît jamais, il va continuer d'aider et servir la population en cas de besoin. Ils pensent que le Ouali est toujours en vie, sa bénédiction est toujours disponible (la baraka d'un Ouali et ses Karamat ne cesseront jamais). Ce sont des miracles, des Karamat des vivants et des morts, et la wilaya d'un Ouali ne disparaîtra jamais). La visite des tombeaux c'est une tradition sociale et religieuse connue une vaste propagande, qui existe jusqu'à maintenant même durant l'époque coloniale.

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

L'une des fondements de la mémoire collective d'un groupe social. (Parmi les rites de sacralisation des Ouali, des saints ; l'organisation annuelle des offrandes, sacrifices, sont des occasions pour visiter les tombeaux des saints). À Chorfa, la Ziara au tombeau du saint occupe la partie la plus importante dans la pensée des habitants vers le saint. La Ziara est faite par les villageois pour obtenir une bénédiction sacrée livrée par le saint. Les fidèles se rendent occasionnellement à la tombe du saint. Parfois là, toute simple Ziara a pour objectif de s'imprégner d'un peu de la baraka, et parfois on vient avec des demandes plus spécifiques pour implorer l'assistance divin. La Ziara est aussi une visite pieuse ou du respect à une personne d'un rang supérieur mais plus spécialement aux lieux des saints, aux personnages religieux, les Ziara même aux tombeaux tant toujours accompagnées d'une offrande, ou maeruf. La Ziara du sanctuaire Sidi Amer Chérif à Chorfa ou les tombeaux, les mausolées des Cheikhs à Ghardaïa est une tradition très ancienne pratiquée par les habitants dans les deux sociétés. Et tous ceux qui reconnaissent la gloire et la baraka du saint, des Cheikhs en question. Les pèlerins trouvés sur place, cette visite, elle nous indiquent cet attachement au saint par leurs discours et leurs pratiques. Faire, ou organiser une visite au saint, aux tombeaux des Cheikhs dans le but de se faire pardonner une faute. Une négligence dans l'accomplissement des devoirs qui incombent à l'homme telle que la récitation d'un nombre déterminé de prières et des supplications. Tous les jours, les différents lieux sacrés accueillent des pèlerins et des visiteurs qui sont parfois nombreux. Généralement ce sont des hommes âgés et des vieilles femmes.

VII. 2 : Karamat ; est un ensemble des faits et des actions qui ne s'inscrivent pas dans l'ordinaire, mais plutôt dans l'imagination humaine. L'introduction de la Karamat entre les mains d'un Ouali, d'un saint, d'un Cheikh pour les Ibadites comme les saints en Kabylie c'est un signe, une preuve de sa wilaya, de son pouvoir. C'est une démonstration de sa force et la réalité de son pouvoir. Le miracle selon les Soufistes et les Ibadites c'est aux prophètes qui sont envoyés par le dieu pour compléter une mission divine, qui ont des miracles. Et les actes miraculeux (Karamat) ou le cadre des prophètes revient aux êtres humains, ils l'appellent Karamat. Les niveaux des Karamat c'est l'acceptation de la demande, de la sollicitation, pour les Soufistes ainsi que les Ibadites les niveaux des Karamat sont divers. Revivre les morts (pour le soufisme), une explication d'un rêve réalisable et valable. Le dialogue avec les morts, marché sur la mer, parlé avec les animaux, l'obéissance des animaux à eux, Karamat sur l'eau (Ibadite). Ils affirment que les Karamat des Soufistes (saints, Ouali) dépassent 100. Une preuve que les

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

Karamat sont destinés à éprouver essentiellement la nature et le pouvoir d'un homme, d'un cheikh qui fait l'exception durant sa vie. Les Karamat des saints–Ouali-Cheikhs ne se terminent pas après la mort, ils continuent de vivre toujours. Comme force invisible entre les mains d'un personnage sacré (Saints, Ouali). La wilaya d'un saint doit éprouver par ses Karamat, les gens par la suite vont le vénérer avant et après la mort. Ils continuent de le visiter, rendre des hommages devant leur tombeau à travers la pratique des divers rites. Ils trouvent une sécurité lors de la célébration d'un rituel, rite devant la tombe d'un saint qui connut de ses Karamat. Qui reflètent sa force durant leur existence. Leur implication dans les affaires quotidiennes et leurs travaux à la faveur de la sécurité des citoyens comme une priorité pour eux. La Karamat d'un saint c'est une bénédiction (guérir d'une maladie, faire disparaître la stérilité pour y avoir des enfants). Parmi les pratiques qui visent à sacraliser les Ouali, c'est baiser leurs vêtements, embrasser leurs tombeaux, leurs affaires, prendre le terreau (les traces des saints). Donc la Karamat d'un saint, Cheikh ce n'est pas seulement la réalité de son pouvoir, mais c'est l'existence d'une baraka personne pieuse. Cette baraka va continuer d'exister même si le saint est mort. C'est un ancrage dans le milieu social des habitants, ils vont rendre des visites pour obtenir la baraka et la bénédiction des saints populaires. Pour les Ibadites le Cheikh c'est un personnage qui a passé sa vie à servir la population de ses aides, de son savoir. La contribution à l'amélioration des conditions de vie à la faveur des citoyens, par diverses actions réalisables sur le terrain, dieu lui récompensa de l'attribuer des Karamat. Les Karamat d'un Cheikh sont racontés à chaque organisation de la Ziara, ils font partie de la mémoire collective des habitants de ksar. Toutes les figures emblématiques, les stèles portent toujours des récits, des légendes qui sont des Karamat. C'est une faveur par le dieu aux personnages pieux qui ont sacrifié leurs vies à l'émancipation de la population à travers les sensibilisations qui touchent les fondements essentiels de l'éducation selon la pensée locale. Un fond commun concernant la vie des saints, des Cheikhs, le même parcours (enseignement, apprentissage du savoir, la médiation, gestion des entités...). L'ensemble des Karamat qui se racontent pour glorifier le saint et les cheikhs une forme de sacralité et du respect. Ils prennent un chemin vers la mémoire collective qui fait le travail de sauvegarder cet héritage. Les récits, les légendes sont toujours circulées à l'intérieur de la société, puisqu'il y a des mécanismes très forts qui s'occupent d'attacher les récits à l'histoire locale. Pour être un élément de base, et un repère solide, valable pour les générations suivantes (BALANDIER, Sens et puissance, 1986).

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

VII. 3 : Croyances populaires : La croyance est la première forme d'expression collective d'une expérience religieuse individuelle qui a été hors de la sphère émotionnelle dans le domaine de la concentration mentale. Qui lui donne sa forme raisonnable qui travaille pour contrôler et codifier ses conditions. L'esprit humain interfère pour formuler l'esprit, l'expérience interne au monde extérieur. Les sujets concernés sont triés à partir des personnalités et des forces morales sont créées qui attirent un sens du sacré et le tirent hors de l'âme. La croyance c'est le jugement, la réalité qui n'accepte pas une discussion, un débat sur elle. Et aussi sur les convictions spirituelles de l'homme. C'est des croyances anciennes, vécues par le peuple, ses relations avec les forces divines et les surnaturels invisibles. Un ensemble des faits qui se voient quotidiennement à travers la célébration des rites en hommages aux personnages sacrés. Qui ont un ancrage fondamental dans la croyance populaire de la population. Parmi les figures de la croyance, on trouve : le phénomène de la sacralisation des saints, des Ouali, des personnages pieux, savants, (Cheikhs pour les Mozabites-Ibadites) en Afrique du Nord. Une pratique qui existe depuis une époque très lointaine, elle prend forme pour tracer un chemin social afin de produire une culture populaire (tradition). Elle se manifeste à travers l'attachement de la population aux tombeaux des saints, aux tombeaux des vénérés malgré il y a des siècles de leur disparition. La croyance aux saints et aux cheikhs est représentée par un ensemble d'idées claires et des perceptions directes sur le sujet des saints. Qu'ils soient vivants ou morts, là où vous travaillez ces idées pour dessiner une image mentale du statut des saints et des Cheikhs dans le monde des choses sacrées. La croyance est un groupe des idées liées au groupe divin et au rituel, elle définit la croyance que c'est lui qui dessine des images mentales avec une influence claire et forte des facteurs sacrés. Poussant ainsi les visiteurs dans un état de sentiment émotionnel à la pratique de rituels qui représentent une traduction de ces pensées. L'image marquante aujourd'hui sur les saints, les cheikhs se multiplient à chaque fois durant la célébration du rite de la Ziara. Commémorer une journée spéciale pour visiter toutes les places sacrées dans la ville, en cherchant l'essentiel de cette coutume. La dynamique sociale amène avec elle ce culte pour être présent aujourd'hui. Leur maintien par la morale, grâce aux diverses institutions dans la société qui travaillent depuis toujours à conserver toute la mémoire collective concernant l'importance de la Ziara. Engendrer dans la société une culture homogène et stable. Une célébration d'un rite, donne l'occasion à la réanimation d'un code social qui fait de la stabilité de groupe son souci majeur. Une croyance qui touche toutes les catégories de la société, qui ont un accès direct pour accéder à ce vaste monde, plein de concepts. Un autre

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

exemple de cette croyance commune entre les deux groupes, c'est celle de la pensée objective envers les mots, envers les enterrés. Des personnalités très respectées par la société, donc, rendre une visite pieuse c'est affirmer la fierté d'appartenance au pays. Un sentiment de la hauteur qui vient d'intervenir à chaque visite. Le respect envers les morts le voit à travers les foules nombreuses qui marchent par groupe afin de visiter tous les lieux qui sont la mémoire et l'identité. L'implication de la société dans cette croyance c'était un résultat d'un long parcours de célébration de rite. La continuité de la commémoration est un phénomène à observer toujours d'après les données sur le terrain. Une culture sociale qui né à partir de la formation des croyances sur la nature des lieux sacrés dans les deux sociétés.

VII. 4 : Les Mausolées : Le mausolée est un repère social sacré qui présente des caractéristiques de grandeur, de prestige et de droiture, et a une sainteté particulière en Afrique du Nord. Les sanctuaires qui contiennent les restes de Cheikhs et d'érudits et des savants qu'ils sont devenus célèbres. Et d'autres qui ont établi des ordres différents sous la base de soufisme et des doctrines religieuses (comme l'Ibadisme), qui ont poussé les fidèles et leurs adeptes à prendre soin des mausolées construits sur leurs tombes et en prendre attention. À Ghardaïa, cette ville qui possède un nombre considérable des mausolées des Cheikhs qui ont contribué à l'émergence de l'Ibadisme en Afrique du Nord, en particulier le Mzab (BEN HASSANE, 2014). Une structure qui s'occupe de protéger tous les lieux monuments de la ville. Un lieu sacré pour eux, ainsi qu'un espace infranchissable. La plus ancienne religion qui existe est la croyance aux esprits et leur adoration. L'homme primitif croyait que les âmes des morts continuaient après la mort et avaient un effet. C'est la raison du bonheur ou de la misère des vivants. Par conséquent, une personne doit en recherche à la satisfaire, lui demande son aide, à se débarrasser de sa colère et de son mécontentement (DAN, 1981). Et pour éviter cela, il cherche à offrandant ses sacrifices et organisant des fêtes pour elle. C'est ainsi que le culte des esprits des ancêtres morts est né des grands-parents, des scènes et des dômes ont été érigés sur leurs tombes. Et des Dieux leur ont été enlevés, pour le culte et le respect, et pour présenter des offrandes à elle pour gagner son approbation et obtenir sa bénédiction. Les mausolées ont une dimension symbolique et historique, ce sont des piliers de chaque groupe qui définit ses repères à travers son histoire. La société Amazighe assez riche des mausolées qui sont des lieux sacrés depuis la mort du saint, de Cheikh. Une relation qui vient d'établir entre la société en général et les mausolées à partir d'un repère sociologique. L'intérêt du mausolée comme point de

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

rencontre de l'histoire et de pensée à la fois. Une identité qui se multiplie entre deux mondes qui marchent toujours ensemble. Sa fonction au sein de la société (gardien des traditions) qui est un produit d'un processus d'adaptation par volonté comme repère social pour un groupe identique. Le fond commun entre les deux sociétés ce qui concerne la nature et la relation qui regroupe les différents acteurs de la société et les mausolées font des lieux, un repère sacré pour toujours. Un attachement symbolique aux lieux (mausolées) par la récitation des légendes, des histoires. La participation à la préservation de ce patrimoine à travers la célébration de la Ziara. Les deux sociétés conservent un fond commun sur la nature du sacré des différents mausolées. L'identité sociale qui ancre à la fois l'imaginaire et le mode de pensée, qui sera transmis par les acteurs aux générations suivantes. Grâce à l'existence des structures qui travaillent quotidiennement à conserver ce patrimoine. L'effort versé afin de sauver et protéger le repère social par divers moyens. La célébration du pèlerinage annuel et quotidien c'est un fait commun dont l'objectif a unifié pour toujours les pensées locales à la faveur des mausolées. Pour le conserver afin de servir les intérêts de la communauté, sur tous les niveaux : sociologiques, psychologiques et identitaires. La sacralisation et le respect des mausolées qui font partie de l'espace sacré, et aussi c'est une formation proprement locale qui n'est pas étrangère. Un produit de l'histoire qui est basé sur la continuité de la morale authentique.

VII. 5 : Les Sanctuaires populaires : Sont les édifices qui contiennent les restes d'un saint inconnu, de quoi. Ils préservent le référentiel de la mémoire populaire avec des contes et des mythes qui sont tissés et attribués à l'imaginaire populaire paranormal. Connu seulement des habitants de la région dans laquelle il vivait, le connaissait, y passait ou s'y était assis et y établissait. Il a un sanctuaire d'honneur et de révérence pour lui pour les dignités et les bonnes actions qu'il a montrées dans sa vie, et il en a été béni, et il a demandé son approbation. Ce type de sanctuaire apparaît dans de nombreuses zones rurales notamment en Kabylie et le Mزاب. Et la ville n'est pas vide, dans un village peut être le nombre des sanctuaires soit considérable. Les sanctuaires folkloriques abondent dans les zones plus rurales où sont situés. La plupart d'entre eux sont en dehors des villes et des établissements humains, un lieu isolé, dans une grotte, sur un pic d'une montagne, à côté d'une rivière. Ce qui indique peut-être la fertilité de la vie mystique des Berbères, qui est l'une des conditions du soufisme et de la sainteté des saints, de l'ascèse et de l'isolement, pour que le saint puisse se consacrer au culte. Il se donne à son seigneur et se détourne du monde et de ce qui l'occupe. À Ghardaïa, il existe

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

des sanctuaires très visités par la population, sacralisé par les hommes et les femmes, comme le sanctuaire de Tawlawalt (femme chrétienne convertie à l'islam par un Mozabite de la ville). Ce lieu selon des récits, le cadavre n'existe pas, c'est juste un homme qui s'est enterré, à la place de cette femme. Si on cherche dans l'histoire, comment cette femme a arrivé à la région ? Est-ce que le sanctuaire de cette femme est vraiment existé d'après les histoires qui se racontent. L'importance c'est les visites rendues par les habitants de la ville au sanctuaire, en particulier par les femmes (PREVOST, 2018). Un lieu de culte spécialement réservée aux femmes de ksar. Il symbolise la vie, la fertilité, qui est la fonction de tous les sanctuaires, un lieu de résidence pour les forces invisibles. À Chorfa le sanctuaire du saint sidi Amer Chérif occupe un espace vaste, à cote il y a un charnier du village partagé entre les différents clans. L'espace c'est un terrain qui servir à l'hébergement des visiteurs qui venus durant les fêtes religieuses et occasionnelles. Pour rendre visite au saint, le génie protecteur du village, le gardien de l'espace sacré par sa force invisible. Le sanctuaire du saint n'est pas seul selon la pensée des habitants, ils racontent qu'il y a un grand serpent qui le surveille quotidiennement. Une légende qui sacralise la valeur suprême du sanctuaire. Tous les sanctuaires de la ville de Ghardaïa sont des espaces sacrés par les habitants, un attachement quotidien aux traditions, à l'histoire. Les éléments de base sont faits des repères qui regroupent la culture, la mémoire, l'identité, les croyances.

VII. 6 : Le sacré : Le sacré est une notion purement descriptive, nous ne pouvant servir à définir les phénomènes religieux. Toute fois l'idée apparait comme plus générale que celle de dieu qui n'en est que la concrétisation des choses sacrés sont celles dont la société à elle-même élaboré la représentation. Le domaine de ce sacré se situe au cœur de la relation riche et diverse de l'homme avec l'absolu (la pensée vers le saint, ses faits, ses légendes). À l'intérieur de leur rencontre dans la chose qui par le fait même devient symbolique. Aussi le sacré religieux est le fait d'une sublimation dans laquelle s'estompent les contradictions entre l'impur et la force magique. La transcendance du sacré fait de tout rite positif d'une transgression réglée et légitime. Dans le village le sacré se présente surtout sur le saint, lui leur demure devient un lieu sacré. Même réalité à Ghardaïa concernant la notion des lieux sacrés. Le sacré est à l'origine de la religion présente dans un cœur qui vise à diriger ses affaires, chaque entité collective contient une croyance commune qui est souvent centrée autour d'un héritage religieux unifié. Qui appartient au sacré collectif qui est basé sur une structure rituelle sacrée, qui est attachée

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

fondamentalement aux individus croyants de l'entité. Souvent la structure sacrée devient un voile pour toute percée dans le sens de la transformation et du changement. Qui est de la nature de la société vivante et mobile et de l'entité sacré, à moins qu'elle n'y soit associée. La question rationnelle cognitive est qu'elle va rapidement dévier dans le sens de l'absurde et des lignes, étant donné la fine ligne entre le religieux et le légendaire ou entre l'officiel et le populaire. Le sacré occupe l'une des incarnations de la conscience collective du moi de l'existence et de la position du moi dans l'existence. Car il donne au moi collectif un équilibre et une interprétation concernant la vie religieuse et spirituelle. La société Amazighe a construit des mémoires collectives du sacré chez tous les groupes sociaux. Le résultat d'une formation, d'une pensée religieuse selon les interprétations données pour expliquer les phénomènes, et définir par la suite la notion du sacré. La sacralité des forces invisibles, et puis les saints étaient le même caractère comme le précédent. Le sacré des anciens n'a pas changé, mais, le matériel de cette sacralisation (l'objet) a été influencé par la religion musulmane. La formation de la société berbère exigée un matériel pour avoir la réussite de cette action, de cette idée. La naissance de la notion des saints, des Cheikhs, influencés par le soufisme. Des données qui réaniment l'ancienne croyance locale autour des lieux habités par les forces invisibles. Avec cette naissance des figures du sacré, la société à changer les objets dont la base de l'interprétation reste la même.

VII. 7 : Les rituels : Le sens anthropologique et sociologique de rituel c'est un ensemble des faits, des actes qui sont liés beaucoup à la magie. Ses caractéristiques la répétition, son but c'est viser, ou bien orienter une force invisible. Donc le rituel c'est un signe (parole, dynamique) qui touche le monde extérieur (surnaturelle). Le rituel en général c'est une répétition des signes, des actes à la lettre qui existe déjà dans le passé, actuellement le même rituel qui se répète. Donc, l'un des caractéristiques d'un rituel c'est la répétition des signes, des actes. La deuxième caractéristique c'est la particularité religieuse, et l'un des visages d'une pratique sociale d'un rite dans un milieu social. Le rituel dans le sens social c'est une tradition et une coutume d'une touche religieuse qui existe. Grosso modo, le rituel c'est une action qui se répète à chaque dans le passé et même aujourd'hui. Qui a des règles qui changent à chaque fois, ils ont un ancrage dans la mémoire collective des habitants, des connaissances orales généralement non écrite. L'objectif de l'homme de l'organisation d'un rituel c'est l'approche avec des forces divines, invisibles qui habitent dans le secret, et souhaiter la baraka d'un saint,

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

Ouali. Les rites de célébration ont un ancrage social et religieux parmi la population. Sont des actes symboliques qui portent toujours un sens destiné à ouvrir une voie et une relation avec le saint. C'est un espoir d'une population qui venu à rendre, visiter le tombeau d'un saint d'une grande réputation. Le rituel est un outil dont il est maladroit de fixer théoriquement la nature ou la fonction. Il peut manifester la communauté des croyances, comme il peut exprimer une solidarité sociale sans consensus, voire les tensions et conflits sociaux. La doctrine du Soufisme au Maghreb, est basée sur le respect des saints. En général, qu'ils soient les Cheikhs de la zaouïa, ou des érudits religieux, ou des hommes ordinaires connus sous le nom de paranormal normale dans leur vie. La doctrine du mysticisme est basée sur la sanctification des vivants et des morts, et sur leur bénédiction avec leurs sanctuaires, etc., entouré de terre, d'arbres et de murs. On a vu dans le chapitre précédent les différentes pratiques rituelles devant les lieux sacrés à Ghardaïa et à Chorfa. Une différence sur la façon d'appliquer les rituelles. Des règles d'application, on se trouve devant une diversité assez riche. Ils portent les mêmes significations, il y a des rituels qui existent à Chorfa, mais sont absents à Ghardaïa. Concernant les différences entre les rituels, c'est très normal, puisque les deux sociétés ont connu des mutations. Des mouvements religieux qui ont changé à chaque les différentes pratiques rituelles devant les lieux sacrés. À Ghardaïa, la nature Ibadite de la société dans un milieu fondamentalement Amazigh portera toujours des modifications sur les rituelles organisées lors d'une fête, d'une Ziara quotidien. Ainsi, à Djerba, la visite à l'olivier un ancien rituel destiné à assurer la prospérité a été intégré aux cérémonies religieuses célébrant le mariage et la circoncision et est toujours respectée par les habitants de l'île. Les ibadites ont également préservé le rôle prédominant des femmes dans la société traditionnelle berbère. Dont témoignent les nombreux textes consacrés à des femmes réputées pour leur piété et leur instruction. Nous donnons un exemple d'un rituel « Mais comme l'Islam a, dès ses origines, admis des croyances telles que l'existence des « djinns » et leur intervention dans les affaires humaines, ou la puissance du « mauvais œil ». Il est malaisé les ethnographes contemporains se heurtent fréquemment à cet écueil de discerner ce qui. Dans les pratiques innombrables qui découlent de ces deux concepts, est adopté ou au contraire senti comme inacceptable par l'orthodoxie. Veut-on, pour la Tunisie hafside, deux exemples de rites magiques pris dans le monde des hommes de religion et parfaitement agréés par les fuqaha ? L'un consistait à placer quelques aliments dans le seau d'un puits en vue de faire monter le niveau de l'eau, probablement par captation de la bienveillance des djinns ; l'autre, à déposer dans les angles de la pièce où l'on consommait du poisson un peu

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

de cette nourriture, sans doute à la fois en faveur des djinns et contre le mauvais œil. Une pareille tendance, que les rationalistes ne condamnaient point, ne pouvait au surplus qu'être renforcée par le sufisme très influent (BRUNSCHVIG, 1947, p. 314)

VIII. La divergence

Entre les deux sociétés, il y a un fond commun d'une culture ancienne, issue à partir d'une unanimité de pensée (même source d'inspiration). La société Mozabite qui est fondamentalement Berbère, sa propre sociologie liée à la doctrine Ibadite. Donc la culture locale était un mélange entre la sociologie Amazighe et la doctrine Ibadite. Tous les cheikhs de cette région sont des personnes autochtones, en effet, les coutumes qui existent aujourd'hui, célébrées sont des traditions Amazighes. Un entourage issu à partir des événements politiques, qui s'attache à la réalité de politique de l'époque. Les traditions Mozabites sont à la fois communes et privées d'eux. La différence des traditions entre la Kabylie et le Mzab fait partie de l'évidence, la distance géographique qui sépare les deux groupes, l'absence d'une communication empêchent l'unification des traditions.

La Ziara qui est la coutume la plus ancienne parmi les traditions dans les deux sociétés. Elle a une relation avec le monde abstrait et la vie à l'au-delà, en développant un enchaînement sur la façon de penser, analyser les explications théologiques. Qui sont le miroir vers la compréhension de la relation entre les mondes des humains et le monde des morts. Cette coutume existe depuis longtemps, ou l'élément Berbère à chaque fois cherche ses repères religieux en liant les phénomènes naturels à l'occurrence autour de lui. La Ziara aux lieux sacrés parmi les sujets qui besoin d'une analyse approfondie. Sa célébration en Kabylie et le Mzab se diffère concernant l'organisation du rite. Le commun c'est la nature, la commémoration de ce rite pour avoir la pluie c'est l'élément majeur à l'intérieur de la pensée sur la Ziara.

La différence de ce culte de la Ziara dans les deux sociétés c'est la date pour la fête. À Ghardaïa, Aïd Ziara est programmé pour le mois de mars, le début du printemps, en profitant de ce mois pour visiter les différents lieux de culte à l'intérieur de la ville. Un ensemble des endroits (mausolées, tombeaux, stèles) qui ont histoires racontées lors de la célébration. À Chorfa il n'existe pas une journée pour fêter ce rite à travers l'organisation d'un Aïd. Tous les jours de l'année sont valables pour organiser la Ziara avec les journées religieuses (fêtes

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

religieuses). Aïd Ziara à Ghardaïa une occasion de commémorer les places symboliques pour ancrer cette tradition dans la mémoire collective afin de trouver un accueil pour l'apprendre.

Les Ibadites se sont efforcés de maintenir une parfaite égalité entre tous les croyants et des sentiments tels que l'envie ou la jalousie sont particulièrement condamnables à leurs yeux. Malgré les fortunes qu'ils ont accumulées grâce au commerce transsaharien, ils ont adopté le mode de vie des plus modestes d'entre eux. La doctrine Ibadite réprouve totalement la richesse ostensible et dès lors les tombeaux ou les édifices dédiés à de célèbres personnages sont tout aussi sobres que les plus simples des mosquées.

Enfin, les cimetières Ibadites, tout à fait caractéristique par leur simplicité, reproduisent également les coutumes funéraires qui étaient respectées à l'époque ancienne. La tombe devait alors être au même niveau que le sol, sans qu'aucune structure ne la désigne, et il a fallu plusieurs générations pour qu'apparaissent des monuments funéraires. Dans les cimetières Ibadites, seules des petites pierres indiquent si le défunt est un homme ou une femme, et des morceaux de poterie brisée permettent de l'identifier. Dans le Mzab, à côté de ces cimetières caractéristiques, plusieurs ensembles de tombeaux monumentaux sont dédiés à des personnalités vénérées mais, malgré leur aspect spectaculaire. Ces tombeaux sont réalisés avec les matériaux les plus modestes et n'évoquent absolument pas le luxe.

Le pèlerinage le mois de mars, début du printemps à Ghardaïa s'effectue la journée du lundi, ou bien le vendredi (organisation actuelle), en référence avec la naissance du prophète. Donner une dimension religieuse musulmane à l'organisation du rite qui vise à souhaiter une année agricole et riche. Remplacer l'ancienne dimension du rite (sollicitation des génies de la terre), actuellement. Ils sollicitent le Dieu à travers cette journée devant un lieu, un tombeau d'un cheikh éminent connu de ses Karamat. La force destinée à la demande c'est l'invisible, provoquer le sentiment chez toutes les forces afin d'avoir durant l'année une période très prospère et calme. La dimension religieuse du rite (lundi, et le vendredi) à Ghardaïa. Par contre à Chorfa le tombeau du saint Sidi Amer Chérif n'est pas destiné d'une fête durant l'année, mise à part les cérémonies religieuses et agricoles.

Par rapport aux autres journées, la Ziara est organisée selon la coutume qui intervient durant la célébration, les journées religieuses (Aïd, Achoura, Mawlid...). La population de la ville s'est rendue pour visiter les tombeaux de leurs proches, et au passage doivent saluer, lire

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

le coran devant les tombeaux emblématiques de la ville. Puisque tous les charniers de Ghardaïa portent le nom d'une personnalité pieuse, réputée par son savoir et sa compétence. Identique à Chorfa, c'est le semblable programme, mais avec une petite différence marquante pour distinguer entre les deux sociétés. Par la spécialisation sociologique des sanctuaires, les saints répondent aux besoins spécifiques de groupes et d'individus.

Une autre différence qu'on doit la signaler ici, c'est l'autorité qui décide, qui met les détails, les règles sur l'organisation de la Ziara. À Ghardaïa c'est l'autorité religieuse (Azzaba) qui prend la responsabilité d'afficher le jour, organiser et guider la célébration. Par contre à Chorfa, non, à l'époque c'est l'assemblée du village qui met sur place les détails et l'organisation de la visite durant les fêtes religieuses ou annuelles. Entre une autorité laïque et religieuse, une pensée vaste pleine des leçons. La nature des deux sociétés intervient pour mettre les différences qui existent entre elles. À Chorfa à travers le temps reculé l'autorité du village c'est à elle qui revient la charge de l'organisation de toutes les fêtes religieuses ou agricoles. Par contre à Ghardaïa c'est le conseil d'Azzaba qui prend la charge d'organiser, préparé avec d'autres structures subordonnées.

La célébration du rite on trouve aussi une différence, quelques rituels n'existent pas à Ghardaïa, ou bien, la fête a connu des modifications en cours de l'histoire. Parmi les différences, y en a le rituel baiser les tombeaux qui existe à Chorfa, à Ghardaïa ce rituel est banalisé et condamné par les autorités. Par contre à Chorfa ce rituel existe jusqu'à maintenant. L'hébergement des pèlerins avant le début de la fête, à Chorfa avant le commencement de chaque fête religieuse dans le mausolée du saint, l'assemblée villageoise prend la charge d'héberger tous les pèlerins qui veulent assister à la célébration. À Ghardaïa cette action n'existe pas, le jour de la fête, tout le monde qui se rassemble, attend le feu-vert du conseil de la ville pour commencer la célébration du rite.

Si on signale aussi comme différence la durée de l'organisation de la Ziara, depuis la matinée jusqu'à la prière de Dohr à Ghardaïa. Par contre à Chorfa la durée, durant toute la journée, puisqu'il y a un seul sanctuaire dans le village, très réputé, il est destiné des visites nombreuses de la part des pèlerins. Une autre différence sur la façon de recevoir l'argent, à Chorfa l'assemblée du village met à la disposition des pèlerins une caisse devant le tombeau du saint pour les personnes qui veulent offrir l'argent durant les visites (Ziara) quotidiennes et

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

annuelles. Cette caisse est sous l'autorité de l'assemblée villageoise. À Ghardaïa, durant la célébration du rite, personne n'a le droit de fournir l'argent, ou exposer l'argent au public.

IX. La Ziara entre le maintien et le changement

Le changement s'inscrit dans la continuité et la survie de chaque communauté, il peut à l'intérieur de la société par divers moyens à la fois. Ce changement fait partie de la nature sociale, chaque société doit passer, vivre un moment et puis va changer vers un autre mode de vie qui est propre à elle. Aucune société n'épargne des mutations, les points de changement peuvent toucher la société complète suite à un contact avec des idées viennent de l'extérieur. Ou bien sous l'influence des acteurs qui encouragent le passage d'une société à un style de vivre.

Pour Guy Rocher, le changement social est « toutes transformations observables et vérifiables dans le temps qui affectent d'une manière qui n'est pas provisoire la structure ou le fonctionnement d'une collectivité et qui en modifie le cours de son histoire » (ROCHER, 1968). Donc le changement social touche les pratiques et mentalités de façon durable et générale. En effet le changement social est nécessairement un phénomène collectif. C'est-à-dire qu'il doit impliquer une collectivité ou un secteur appréciable d'une collectivité. Il doit affecter les conditions ou les modes de vie, ou encore l'univers mental de plus que quelques individus seulement (BALANDIER, 1986).

Intériorisés les mêmes normes culturelles et cela a tissé entre eux des liens affectifs plus ou moins forts et durables, les bases de la société telle la culture, les traditions sont des éléments qu'incarnent la solidarité entre les membres d'une même communauté face à l'émergence des nouveaux facteurs destructifs dans la société. Le changement est devenu un critère moral qui distingue ce qui est bien de ce qui ne l'est pas, de sorte qu'on croit qu'une réalité qui n'a pas connu de changement récent ne peut pas faire autrement que d'être dépassé et mal adaptés aux exigences contemporaines, tandis que les choses qui changent ne peuvent que s'améliorer (ROCHER, 1968)

Le changement d'une société revient aux diverses causes, plusieurs points à l'intérieur d'un groupe connaîtront le changement. Il touche le mode de vie culturel, religieux, social, économique, le mode de vie quotidien, les croyances populaires à la fois, il conserve la particularité de chaque culture. Cette transmutation prend le temps nécessaire pour ancrer les

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

idées. Un groupe social peut accepter le changement, il l'encourage pour avoir une place parmi toutes les catégories de la société. Il pense que le changement va créer une autre dynamique sociale qui peut amener la stabilité et la continuité de la société.

Il y a des facteurs qui encouragent, qui ancrent le changement. Parmi eux, il y a un facteur économique, changement des moyens de productions, développement économique d'une société, la naissance d'un nouveau modèle économique. Le deuxième facteur c'est le commerce, l'émergence d'un commerce à l'intérieur, à l'extérieur d'une société, formation d'une bourgeoisie commerciale. Le troisième facteur c'est la culture, ce changement peut toucher les vêtements (styles vestimentaires), le mode de vie, la production orale et artistique.

Le quatrième c'est le facteur religieux, la naissance d'un courant religieux, d'une doctrine qui impose des diverses règles au sein de la société. Généralement se sont les divers facteurs qui amènent le changement, qui peut toucher la vie économique, la vie commerciale⁴⁴, la vie religieuse, la vie culturelle (mode de vie, structure sociale, mentalité et pensée sociale). Il y a un aussi un changement qui touche toutes les structures sociales (famille, les attitudes sociales). Le changement est toujours capable de porter une influence au sein de la société en touchant tous les domaines. Sans oublier de citer le facteur politique, l'apparition des idées politiques, le développement d'une élite politique, la naissance des partis politiques. Le développement de la vie intellectuelle et scientifique⁴⁵.

Balandier traite la confrontation des structures sociales traditionnelles face à l'économie moderne ainsi que les conséquences complexes qui en résultent (BALANDIER, 1986). Il explique d'un côté, les déséquilibres sociaux culturels causés par l'industrialisation qui renvoie au fait que les complexes industriels sont faits en fonction de modèles étrangères. De telle sorte qu'ils sont faiblement reliés au système social et sont peu à la société globale (BALANDIER, 1967). De l'autre côté il montre que les incidences de l'urbanisation ne manquent pas aussi de

⁴⁴ L'industrialisation moderne est liée aux avancées de la science, cette dernière a fait développer plusieurs inventions techniques qui ont favorisées le développement de l'industrialisation moderne, il faut noter cependant que la modernité renvoie aussi à des révolutions politique qui mettent en place de nouvelles modalités de relation dans les sociétés, sans oublier les nouvelles formes d'organisation et l'apparition de l'individu (BALANDIER, 1967)

⁴⁵ Donc chaque société est connue une dynamique du changement, parce que la société change et transforme selon les circonstances existées, comme l'industrialisation, le développement politique, des facteurs viennent de l'extérieur.

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

causer des déséquilibres sociaux. L'exode rural et non contrôlé entraîne le chômage d'une part et l'émergence de sociétés mal organisées d'un autre côté (AKTOUF, 1987).

Les agents d'un changement social sont les élites, ou les membres supérieurs d'une collectivité. C'est-à-dire ceux qui représentent des qualités remarquables dans un domaine particulier (élite politique, religieuse, sportive, économique). Il s'agit d'un groupe d'individus qui ont un pouvoir et un prestige, donc une influence sur les choix de société. Cette notion d'élite est empreinte d'autorité et de pouvoir. Les élites participent aux changements soit par les décisions qu'ils prennent, soit par les idées qu'ils entretiennent. Ces élites vont peser dans l'ensemble du processus de décision d'une société.

Produit un changement lorsque la nouvelle génération modifiée le modèle qu'a connu la précédente, la ligne de conduite d'une génération se cristallise il en résulte une mésentente et une imitation réciproques surtout lorsqu'il s'agit des valeurs morales, ou que les nouvelles formes de conduite sont relatives à des complexes aussi profondément ancrés que le sont ceux du sexe (HALBWACHS, 1950)

L'imposition de changement au sein de la société est faite par des acteurs, qui sont capables d'imposer et faciliter le changement. Ce sont des personnes communes, portent des idées nouvelles, qui veulent porter des mutations au sein de chaque société. On trouve des élites économiques, élites politiques, élites culturelles, des élites religieuses. Chaque catégorie des élites peut travailler dans son domaine. Elle travaille à la faveur du développement de la société, il y a un contact permanent entre les élites. La durée du changement tout dépend de la nature et le degré d'acceptation par le peuple.

S'il y a un conflit entre les conservateurs et réformistes le changement peut avoir une longue durée de processus. Il y a toujours des conflits entre les deux catégories, chacun d'eux regarde le changement est une astuce vers l'émergence, et l'autre comme menace sur la société. L'expansion des techniques modernes de production et de l'économie monétaire bouleversant des économies traditionnelles, le développement des villes et des nouvelles structures sociales dont ces derniers sont porteurs, la pression démographique renforce par l'introduction des techniques sanitaires modernes. Les incidences internes de la dépendance politique et économique subie sont autant d'éléments qui s'associent pour créer une incitation au changement (BALANDIER, 1961, p. 10)

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

Selon Georges Balandier « toute société peut être vue sous deux aspects en apparences opposées. Selon que l'on considère ses invariants ses facteurs de maintien, sa continuité ou, à l'inverse, ses forces de transformation, ses changements structurels, il est possible d'en construire des images fort différentes et, pour une part, les unes et les autres infidèles » (BALANDIER, 1985, p. 99). Sur le plan culturel, il convient de noter que ces transformations sociales ont été accompagnées pratiquement par l'appui des ressources culturelles issues des traditions locales (BALANDIER, 1985).

L'anthropologie du développement semble vouloir placer ses acteurs à la fois dans l'Afrique Pré et post coloniale. À ce niveau se pose donc la problématique de la rupture des structures traditionnelles sous l'influence de la colonisation, qui pourtant, ne remet nullement en cause la prédominance du mode de production paysan. On assiste plutôt dans ce cas de figure à la coexistence des modes de production traditionnelle et capitaliste. Cette rencontre a engendré sur le plan historique un nouveau mode de production paysan émergent, articulé sur l'économie agricole de substance et l'économie marchande (DE SARDAN, 1985)⁴⁶

Concernant le changement qui vient d'envahir les sociétés locales depuis le XIX^e siècle. Premièrement à cause d'un facteur qui vient de l'extérieur, qui s'appelle le colonialisme. Toutes les communautés Amazighes ont connu des déclinés importants à cause de ce facteur extérieur. La nouvelle culture, mentalité portée par le colonialisme impose pour les Amazigh une nouvelle forme de pensée. Puisque le colonialisme c'est un élément qui impose aux autres (peuples des colonies) de s'adapter à la réalité. Ce dernier point est toujours marquant parmi les groupes locaux.

Dans les sociétés Amazighes de type segmentaire moins évoluées et dans celles des structures complexes, les facteurs de changement social sont multiples et variés en raison des contingences bien déterminées parmi ceux-ci, on retient rapidement les innovations internes et celles résultant des échanges d'éléments culturels issus des civilisations proches. Ces facteurs, non exclusifs décisifs tout de même, constituent des phénomènes importants pris en compte

⁴⁶ En plus de cet ancrage culturel fort solide, ces traditions si riches et dynamiques étaient des véritables sources d'inspiration florissantes avec ses limites près, avant d'être assujettie par la logique de la subsistance de l'époque coloniale (DE SARDAN, 1985)

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

dans l'optique de l'anthropologie du changement social. Ils constituent en même temps des matériaux d'importance majeure dans la perspective de l'anthropologie du développement.

Depuis cette période, les sociétés Amazighes étaient face à une nouvelle forme d'organisation, le développement porté par la France (moyen de communication, chemin de fer). L'émergence de l'économie, changement des structures sociales, mode de vie), sont des points importants à signaler et à remarquer. Le changement touche tous les éléments qu'on vient de citer. Le contact entre les habitants et le colonialisme et la réalité de s'adapter avec un nouveau phénomène. Les sociétés pendant cette période ont vécu un véritable changement qui a touché les structures importantes et de base de la société (la famille). Cette mutation également a touché même les traditions et les coutumes, des nouveaux regards sur les traditions nées après ce contact entre les deux entités (KHELLIL, 1979).

Cette transformation suite aux mouvements d'immigration, l'intégration des nouvelles technologies à l'intérieur des sociétés locales. La création d'un mode de vie qui est basé sur la dynamique économique et commerciale, l'obligation de suivre le programme de l'enseignement Français. Cet ensemble des points qui entrent dans les sociétés berbères vont faire une naissance des nouvelles idées sur les traditions, il y aura des modifications, une disparition de certaines pratiques, des nouvelles habitudes vont naître (KHELLIL, 1979).

Le développement économique et politique encourage le changement et la mutation dans la société, évidemment toute la vie culturelle sera influencée. Actuellement les gens sont suggestionnés par les événements et par l'évolution des autres sociétés. Ils disent aussi pourquoi la visite et les pratiques, oui c'est des traditions, font partie de notre quotidien. Mais c'est le moment de développer et laisser ça, parce que se sont dépassés par le temps. Maintenant c'est aussi l'occasion de mondialisation, tout le monde est développé. Mais nous sommes toujours restés attachés à des traditions primitives du tiers monde. Ce changement social qui s'est produit donc ces dernières années a restreint les champs d'activité et ébranlé le statut des institutions religieuses établies.

La Kabylie et le Mzab ont vécu ce changement comme toutes les sociétés traditionnelles. Les acteurs ont essayé de conserver, et de barrer la route face aux diverses mutations qui vont toucher d'une manière générale les deux sociétés. La naissance de l'immigration en France à partir de XIXe siècle, et la création d'un nouvel mode de vie. Passant

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

par la fondation des courants réformistes à partir des années 1930 les différentes traditions et coutumes touchées par les reformes (MERAD, 1967). Après l'indépendance les deux sociétés sorties de la misère colonialisme ont essayé de recouvrir l'ancien mode de vie. Mais la dynamique du changement n'a pas cessé, les sociétés sont obligées de s'adapter à cette nouvelle réalité et donnée. On sait qu'il y a des coutumes qui sont modifiées, disparues à cause des mutations. Les deux sociétés à travers les structures locales (structures d'organisation) ont essayé de s'adapter aux changements, de marcher avec les mutations. Le domaine des coutumes, les traditions vont connaître des véritables réformes.

Ce que nous avons mentionné ci-dessus, c'est que le saint et ou bien les Cheikhs n'ont pas seulement un ensemble des conditions et de facteurs externes. Qui englobent la notion de la société qui exerce certaine sacralité (visite). Ce qui encourage la poursuite du phénomène de visite des sanctuaires et les mausolées. Et inclut même de nombreux acteurs sociaux d'autres qui ont un rôle dramatique, comme nous l'avons expliqué précédemment, en influençant. En créant une interaction sociale entre particuliers et expatriés, donc la déclaration de la région et le changement de l'espace sacré en espace mondain. La personne concernée, qu'elle le veuille ou non, conserve toujours les caractéristiques du comportement de la personne religieuse raffiné des connotations religieuses. Il nous a permis de lier le symbolisme du sanctuaire et l'environnement social. Le dynamisme des acteurs sociaux pour expliquer la diffusion et la persistance du phénomène malgré le déclin de la qualité historique. Le caractère sacré du sanctuaire et sa transformation en une nature banale et exploiteuse.

La tradition de la Ziara, l'une des coutumes Amazighes qui ont connu des changements. Puisqu'elle fait partie des coutumes locales d'une dimension religieuse. En Kabylie, notamment le village Chorfa, cette Ziara certainement est pratiquée par un nombre limité. Mais la dynamique autour du sanctuaire du saint Sidi Amer Chérif n'a pas la même énergie qu'avant. Ce lieu n'attire pas un nombre considérable des pèlerins (vieilles femmes). La catégorie la plus fréquente du lieu c'est la femme. Les causes sont diverses, l'exclusion de la femme des lieux de cultes officiels. À Ghardaïa cette coutume a connu des changements notamment à cause de mouvement réformiste qui veut corriger. Abolir certaines pratiques qui sont hors le cadre islamique. Ils voient que la Ziara est une coutume qui est pleine des pratiques interdites par la loi religieuse.

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

Les visites aux tombeaux des saints et des Cheikhs n'étaient pas réprouvées, en tant qu'actes pieux, par l'orthodoxie musulmane⁴⁷. Mais le caractère de véritable culte qu'elles prennent ou plutôt retrouvaient (plongeant de profondes racines dans le passé) sous les auspices du soufisme ne peuvent lui convenir. La multiplication même de ces pèlerinages était suspecte, et mal vue des grands maîtres du malikisme en Afrique du Nord, ainsi que les réformistes en Kabylie et à Ghardaïa (MERAD, 1967). Certains d'entre eux dénoncent comme coupables les gestes de dévotion ou de magie sympathique qui se possèdent sur les tombes vénérées : les baiser des tombes par exemple, ou y poser la main pour la caresser ensuite sur le visage.

Ces Ziara sont perçues par certains individus dans le village Chorfa et à Ghardaïa comme une pratique faisait partie de l'islam. C'est pour un objectif de renforcer les liens et d'ancrer la préservation de la culture dans le village. D'ailleurs, les femmes c'est l'élément le plus impliqué dans la pratique de la Ziara. Ça revient à des diverses raisons : leur non admissions dans les mosquées, qui sont des lieux de vénération par excellence, mais c'est un espace réservé seulement aux hommes. La deuxième raison c'est le souhait, et le désir d'exprimer leurs préoccupations et leurs souffrances dans la vie dans un mode masculin. La Ziara pour les femmes c'est le plus acte de dévotion, une occasion pour des relations sociales avec les femmes à l'intérieur du mausolée. Pour les offrandes, c'est l'une des caractéristiques de la Ziara et le culte du saint. Une occasion donnée aux nécessiteux de manger à leur faim (GOICHON A.-M. , 1931).

Les Cheikhs Ibadites de la ville de Ghardaïa sont les transmetteurs du savoir de la doctrine Ibadite. Ces Cheikhs et leurs bénédictions constituent une forme de légitimation pour les institutions religieuse de la ville de Ghardaïa. D'ailleurs le mausolée de Cheikh Ami Saïd c'est le lieu d'une réunion qui regroupe tous les conseils d'Azzaba de toutes les villes Mozabites. Une façon de rendre des hommages au Cheikh à travers la fixation d'une réunion importante à l'intérieur de son mausolée.

Le village Chorfa et la ville de Ghardaïa se montrent très reconnaissantes à l'égard du des saints, Cheikhs. Le gardien du village Sidi Amer chérif, et aussi aux Cheikhs de la ville. La

⁴⁷ On parle de l'introduction des nouvelles pensées religieuse plus sévères à l'égard de cette pratique ancestrale. Les nouvelles idéologies cherchent à éliminer toutes les traditions anciennes de la population, en luttant contre certaines pratiques qui n'ont rien à voir avec le rite de l'islam selon la pensée de cette catégorie qui cherche un ancrage réel pour imposer leur choix et leur volonté.

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

population était toujours fidèle aux accomplissements des Ziara (visites) au tombeau du saint, ainsi que les tombeaux des divers Cheikhs Ibadites. Cette pratique de la Ziara est accompagnée des divers rituels, des nombreuses pratiques dont certains ont disparu aujourd'hui à cause de l'évolution de la société. Ainsi que d'autres pratiques ont subi des modifications au cours de l'histoire. D'autres pratiques sont persistées comme repère, elles demeurent sous la même forme jusqu'aujourd'hui.

Si on signale les modifications portées à cette tradition à Chorfa et également à Ghardaïa. À l'époque dans le village, c'est la structure villageoise qui organise les cérémonies. Mais aujourd'hui, cette structure n'est plus, les cérémonies religieuses deviennent une tradition ancienne, il y a juste la Ziara effectuée individuellement par les visiteurs. L'organisation sociale actuelle (comité religieux) n'est plus capable d'assumer, assurer la célébration des diverses cérémonies religieuses (pèlerinage au sanctuaire du saint durant les fêtes religieuses). Aussi, il y a une abolition de certaines pratiques (l'hébergement des pèlerins qui vont assister à la commémoration de certaines fêtes).

La vision des personnes sur le saint Sidi Amer Chérif, n'est pas la même vision des précédentes générations. La plupart des gens sont absolument contre la visite du lieu sacré, une catégorie des personnes encourage à la propagande de cette idéologie, les Salafistes. Ce groupe active dans le village, qui est strictement contre toutes les pratiques rituelles. Même la célébration des fêtes religieuses comme 'Achoura' et 'Mouloud', devant le tombeau du saint (intercessions et supplications, allumer les bougies, offrandes).

Les Salafistes disent que la visite c'est une forme du « *Chirk* » ça veut dire « l'ignorance » qui n'a aucun sens avec les règles de l'Islam. Ils disent aussi que le saint est un homme pieux, savant mais, il ne mérite pas d'être visité et vénéré par les gens du village. En plus lorsqu'on adresse à lui une demande, on l'adresse seulement au Dieu pas à un homme enterré incapable de rendre les demandes. Parce qu'il est mort depuis plusieurs siècles, cette baraka elle ne porte pas aucune valeur, c'est le dieu qui rendre et répondre à tous les demande des gens.

L'un des habitants du village, nous affirme de cette position : « Je suis contre la visite des sanctuaires, tu demandes quoi exactement à une personne morte. Il est incapable de rendre un service, c'est une action interdite par oulémas de l'islam, une forme de l'ignorance 'Chirk'

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

il y a un seul dieu, capable, rendre les besoins des habitants, mais le saint on le respecte tant que personnalité, mais je ne demande pas une chose ou bien un service, de tout façon la visite des saints dans l'islam est strictement interdit ⁴⁸»

Une autre catégorie dans le village affirme que toutes les pratiques, ne sont pas une priorité importante maintenant. Ce sont des traditions anciennes, il faut les supprimer, et le dépasser. À titre exemple le sacrifice est une perte d'argent, il faut investir dans divers projets ou rendre les besoins les plus urgents des habitants du village. Même l'innovation encourage le changement, cette catégorie s'appuie sur le développement pour défendre l'idée. Ils disent que, le monde a changé, c'est la technologie qui domine tous les aspects dans la société à quoi servent les pratiques rituelles, toujours les facteurs extérieurs qu'ancre le changement.

L'un des défenseurs de cette idée, nous a offerts une synthèse de sa pensée : « Pour moi, le sanctuaire est entré dans l'oubli par les habitants, devient un lieu sans valeur, donc c'est le moment de développer et de marcher avec la mondialisation, maintenant c'est la technologie, à quoi ça sert les saints, les pratiques rituelles, le sacrifice. Le monde marche vers la modernité, mais nous toujours on dit les traditions, la culture, les ancêtres, c'est le moment de développer, c'est le monde unique, pas besoins des traditions, demain c'est la technologie qui va supprimer la culture ancienne⁴⁹ »

Une autre catégorie qui fait toujours des appels pour conserver toutes les traditions et les coutumes qui sont un héritage culturel à préserver face à la mondialisation et les diverses mutations. Cette catégorie parle toujours de la particularité de la culture du village par rapport aux autres cultures à travers le monde. Elle fait un appel solennel afin de sauver le reste de cette culture. Pour elle, la visite effectuée le jour des cérémonies sont à salués toujours. Ça ne dérange personne lorsqu'on fait une commémoration d'une fête religieuse, ou il y un pèlerinage au tombeau du saint Sidi Amer Chérif. Dans le village il existe un conflit silencieux entre une catégorie qui veut assurer la continuité des pratiques rituelles sans le changer, sont pour la visite du sanctuaire. Parce qu'il fait partie de notre culture, il faut le conserver pour transmettre générations suivantes. Ce conflit existe depuis longtemps entre les réformistes et les conservateurs. Les deux catégories lancent des arguments pour défendre avec logique les idées.

⁴⁸ Entretien réalisé avec M. Boukhalfa.

⁴⁹ Entretien avec A. Mourad.

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

L'un des éléments conservateurs du village, nous a donné sa vision : « Généralement les traditions héritées par nos ancêtres doivent être conservé. C'est notre culture, notre identité donc assumez-nous la responsabilité devant l'histoire et devant les générations suivantes concernant la protection de la culture populaire. Comme la Ziara au tombeau du saint, les rituels, le sacrifice, visite des sanctuaires...etc. Le changement social menace l'existence de nos institutions et l'équilibre de notre culture, chaque année doit être maintenir et pratiquer les différents rituels. Il faut avoir une solution pour moderniser les traditions à travers les médias, la presse dans le but de conserver la culture berbère ⁵⁰».

Dans le même sens, cette résistance culturelle occupe une place importante dans le village, parmi eux il y a des jeunes disent que la continuité de fonctionnement du sanctuaire et les traditions anciennes c'est une obligation, c'est la culture de nos ancêtres il faut le protéger. Les partons culturels sont plutôt et les coutumes traditionnelles agissent à la manière de lois, les traditions on le sait, sont des réponses fonctionnelles donc qui ont été expérimentées à plusieurs reprises aux problèmes de l'existence et de la survie de tout groupe dans des conditions environnementales particulières, elles sont si fortement enracinées qu'elles apportent aussi, en principe et en pratique des réponses toutes faites aux situations nouvelles inattendues (TREMBLAY, 1990, p. 238)

Concernant la société Mozabite, la tradition de la Ziara existe jusqu'aujourd'hui. L'organisation de cette fête est toujours entre les mains de conseil d'Azzaba. Ce qui concerne les visites quotidiennes et individuelles, aucune structure n'a imposé une règle ou une condition. Cette tradition depuis des décennies a connu des larges modifications à cause des divers facteurs et acteurs. L'élément qui a porté le changement dans la société Mozabite c'est le mouvement réformiste des années 1930-1940 sous la direction de Cheikh Al Bayoud, Abi Yaqdan (MERAD, 1967). C'est une idée qui appelle toujours à corriger les traditions et les coutumes populaires. Durant les années 1930 – 1940, un des principaux éléments de division entre les réformistes et leurs adversaires (conservateurs). Et la question des visites pieuses aux différents lieux sacrés autour de la ville de Ghardaïa. Les réformistes condamnent sans hésitation toutes les pratiques (Ziara -visite). Ce conflit entre les deux catégories accoutre à la fois une dimension doctrinale, culturelle, sociale et économique.

⁵⁰ Entretien avec C. Omar.

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

Quelques témoignages sur la destruction de quelques mausolées durant le mouvement réformistes dans quelques villes Mozabites⁵¹. Cette action suscite des conflits entre les deux catégories. Cette opération de détruire les tombes, l'usage non conforme aux textes de la religion et contraire à une bonne interprétation de la doctrine. Ils font de l'ignorance, ce qui concerne les différentes pratiques durant la célébration de la Ziara. Les leaders du mouvement réformiste accusent toute personne qui célèbre le rite, en lançant des accusations virulentes contre les pratiques rituelles autour des morts, jugées hétérodoxes. Ce sont des pratiques qui n'ont aucun fondement de sunna et le coran. L'accusation rapportée de paganisme puisque le culte selon les réformistes renvoie à l'époque préislamique.

Aujourd'hui à titre exemple, les tombes des charniers Ibadites de la ville de Guerrara et Berriane ne portent aucun ornement. Aucune décoration sur les tombes. Une destruction des lieux a été faite durant les années 1930, une pratique encouragée par les leaders réformistes. Puisque les deux villes citées sont acquises à la cause réformiste depuis les premiers temps de l'apparition le noyau de ce mouvement à Guerrara. Les critiques portées contre les visites annuelles et quotidiennes et les différentes pratiques rituelles qui accompagnent le rite principal (Ziara) ne sont pas une nouveauté, ou bien une nouvelle idée. Dans l'histoire de la région durant le XVIII^e siècle, quelques savants éminents du Mزاب à l'égard Abdelaziz Tamini (1718 – 1808). Qui n'a pas cessé de dénoncer et réclamer contre les innovations condamnables. Son élève le Qutb (Atfeyyech) suivit les idées de son maître.

Le témoignage de A-M. Goichon sur le recul des coutumes Berbères face aux diverses tentatives d'abolir certains rites. Sous l'influence de Cheikh Atfeyyech les réformes marquent une critique rigoureuse durant les années 1930. Les pratiques religieuses semblent avoir été assez réduites vers le milieu du XIX^e siècle. Laissent la place au puritanisme religieux sous une forme d'Islah (GOICHON A.-M. , 1931). Le rite de la Ziara est fortement critiqué par les réformistes qui font toujours des appels à la modification, car, il porte des rituels hors le cadre de la religion. La participation de la femme aux visites collectives est un acte condamné fermement. Les rites où les femmes seront présentés pour la célébration était un objet d'une sévère critique. Ils considèrent que la visite des cimetières, des tombeaux des Cheikhs comme

⁵¹ Ce phénomène est enregistré dans la ville de Guerrara pendant les années 1940, les réformistes ont mis à détruire tous les lieux (mausolées, stèles, sanctuaires), l'interdiction de certains rites. Les réformistes étaient très forts dans cette ville, elle est le berceau d'Islah qui va englober, envahir toutes les villes Mozabites à l'exception de Beni-Yesguen.

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

illicite. Ils affirment que cette pratique comme un fait condamnable, ce qui fonde la violence et l'intolérance de leur position envers cet acte.

La principale critique des réformistes à l'égard des visites pieuses aux tombeaux des Cheikhs, aux mausolées des morts une pratique, un acte relevant du Chirk. Ce terme désigne le fait associé à Dieu d'autres divinités. Le rituel d'offrir les plats de nourriture devant les lieux sacrés lors d'une Ziara, aux yeux des réformistes c'est une pratique illicite. Une pratique qui est banalisée par les réformistes, c'est l'imploration et l'intercession. Sont considérées comme une confusion, une atteinte grave à l'unicité de dieu. L'ensemble des critiques envers la visite c'est purement dogmatique, pour eux c'est un culte illicite. Ils accusent les personnes qui effectuent une visite de manque de rationalité et d'éducation. En général les réformistes condamnent et combattent avec force les visites pieuses aux lieux sacrés, à la fois pour des raisons dogmatiques et séculières.

Augustin Jomier parle de mouvement réformiste à travers les villes Mozabites « L'islah gagna le Mzab au tournant des années 1930 et 1940 par la circulation des lettrés et des idées, convoyées par les nouveaux médias, mais aussi par le jeu d'alliances entre les oulémas réformistes et des commerçants du Tell. Adoptant et adaptant le discours de l'islah, les cheikhs s'insérèrent dans les institutions du Mzab ou, face aux résistances, les contournèrent par la constitution d'associations. Ils conquièrent le Mzab à la réforme et trouvèrent les moyens d'y faire progressivement triompher leurs vues sociales et religieuses » (JOMIER, 2020, p. 192)

Depuis l'apparition de mouvement réformiste dans les villes Mozabites. Beaucoup de traditions qui ont connu des modifications, des rituels sont abolis par les assemblées de chaque ville. Cette idée de réformisme gagne du terrain. La tradition de la Ziara a connu des modifications, si on cite dans le ksar de Guerrara. Il y a des stèles, des coupoles des divers cheikhs visités par la population sont détruits par l'assemblée religieuse de cette ville, sont complètement tombés en ruines. Car ils sont des choses banalisées par la religion.

À Ghardaïa par exemple, avant l'apparition du mouvement réformiste, les habitants de la ville égorgent des moutons en face la tombe de Cheikh Bab Wel-Djemma lors d'une visite pieuse (GOICHON A.-M. , 1927). Cette pratique est strictement interdite actuellement par le conseil d'Azzaba. Le mouvement réformiste a fait l'interdiction de la célébration des divers rituels durant l'organisation de la Ziara. Les différentes pratiques devant la tombe sont

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

strictement interdites par la religion (comme : le tour autour de tombeau, prendre un terreau de la terre, baiser le tombeau, utiliser l'eau d'une source. Ce sont l'ensemble des pratiques rituelles banalisées par la religion, elles rentrent dans l'ignorance des règles de dieu.

Le véritable déclic était le moment de l'apparition de mouvement réformiste qui a pris de l'ampleur au sein de la société Mozabite. La tradition de la Ziara est soumise à une nouvelle tendance religieuse (conseil d'Azzaba guidé par les concepteurs du mouvement réformiste). Les modifications portées sur la pratique de la Ziara. C'est l'interdiction d'allumer les bougies devant les tombeaux des Cheikhs, l'interdiction de baisser, embrasser, toucher les tombeaux lors de la visite quotidienne ou programmé. Il suffit pour le visiteur de réciter quelques sourates de coran, souhaiter dieu pour avoir la santé et le bonheur, et puis le visiteur peut quitter le lieu.

La cause principale de ce changement, c'est la compagne des réformistes contre toutes les pratiques devant les tombeaux des Cheikhs de la Ziara. Qui portent une falsification des règles fondamentales de la religion. Cette catégorie dénonce depuis toujours certaines pratiques rituelles. Elle les qualifie d'hérésie. Cette catégorie appelle toujours à l'application de toutes les règles de la religion. C'est un nouvel regard de ce mouvement qui né dans toutes les villes du Mzab vers le rite de la Ziara.

Ces pratiques transparaissent aussi, avec d'autres biais, dans la littérature hagiographique. La littérature des Manaqib (le discours des vertus) constitué aussi bien un récit sur la vie, la personnalité spirituelle et les vertus des saints, et savants, qu'un discours sur les prodiges qu'il leur aurait été donné d'accomplir. Des traces anciennes de ces récits existent, notamment dans les recueils de Siyyar. Sous différentes formes, orales et écrites, ils circulent toujours au début de XX^e siècle, à l'aube de la grande offensive des réformistes contre le culte des saints. Ils cessent d'être consignés par écrit dans les années 1930 (JOMIER, 2020, p. 446)

Les oulémas orthodoxes, de leur côté, tout en dénonçant les « hérésies » liées aux pratiques populaires du culte des saints ne niaient pas pour autant l'orthodoxie de la Ziara (visite) des marabouts et les bénéfices de la baraka des saints. En revanche, les figures religieuses de la première moitié du XX^e siècle, nationalistes et réformistes (vallée du Mzab) religieux à la fois, avaient combattu ce culte des saints et les zaouïas, ainsi que la Ziara pour des raisons religieuses et politiques. Si, les zaouïas ont perdu leur poids d'antan qui faisait d'elles un cadre de socialisation religieuse au sein de la société.

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

Si on peut finaliser ce point, on dit que les visites pieuses et sacrés, les charniers et les sanctuaires occupent une place importante dans la vie sociale du Mzab. Recueillies du XIX^e siècle, cette centralité et cette vivacité perdurent durant toute la moitié du XX^e siècle. Une période où les réformistes commencent à contester le bien-fondé de ces cultes, qui deviennent l'objet d'une compétition entre élites religieuses. Puisque les mausolées, les charniers sont au cœur comme aux périphéries de la vallée, l'expression de la maîtrise de l'espace local par les Mozabites.

Depuis 2 ans (2013-2015), la ville de Ghardaïa vécu des journées terribles à causes des confrontations entre la communauté Mozabite (Amazighe) et Arabe. Ce conflit prend de l'ampleur depuis des décennies. Le climat de l'insécurité gagne de plus en plus le terrain à Ghardaïa. La ville devient une zone rouge, l'interdiction des rassemblements, des assemblées générales dans la ville. Cette réalité du terrain touche vraiment l'organisation et la célébration de la fête de la Ziara. L'évènement devient soumis à une autorisation de la part des services de la wilaya. Le refus était la réponse de la demande, car il y a des endroits, qui sont des cimetières Ibadites à la limite des habitations arabes. Et pour éviter les conflits, les services de la Wilaya demande aux comités de la ville de Ghardaïa de ne plus organiser Aïd Ziara jusqu'à la fin de tous les problèmes raciaux entre les deux communautés.

Cette année c'est l'exception la ville de Ghardaïa à une chance d'avoir une (autorisation) de la part des services. Le 19 mars 2021 le conseil d'Azzaba de la ville de Ghardaïa a organisé la journée de la Ziara. La foule était nombreuse, elle se dirige vers des lieux sacrés autour de la ville. Il y a justes trois regroupements de la foule, le premier dans le cimetière de cheikh Ba Aïssa Ou-Alouan, le deuxième le charnier de Cheikh Baba Wel-Djemma, le troisième à Ahbas n Teyziwt. Devant chaque rassemblement le Cheikh Azzab raconte les histoires et les récits légendaires sur les différentes places. L'année (2021) l'organisation était très limitée, le conseil d'Azzaba a préféré de limiter l'itinéraire puisque les lieux visités séparent entre la population Mozabite et Arabe. En 2024 aussi, presque toutes les cités du Mzab ont organisé la journée de la Ziara.

Concernant les visites individuelles, et occasionnelles aux divers lieux sacrés autour la ville, sont toujours maintenu. La population désireuse d'entamer une visite aux tombeaux, aux mausolées des cheikhs sont libre de la faire durant les journées de la semaine. Donc les visites

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

quotidiennes et occasionnelles ne sont pas soumises à une autorisation délivrée par les services concernés. Durant la célébration de la Ziara, l'individu doit suivre certaines règles : interdit de baiser le tombeau, interdit d'allumer les bougies, interdit de laisser l'argent devant le tombeau d'un cheikh éminent. Toutes ses rituelles sont banalisées par l'assemblée d'Azzaba, qui fait toujours appel à la population de suivre attentivement les différentes obligations durant la Ziara aux lieux sacrés.

On assiste à des visites quotidiennes de la part des femmes qui viennent de rendre visite aux divers cimetières de la ville. Elles profitent l'occasion de visiter aussi les tombeaux des cheikhs pieux (tombeau de baba Saad, tombeau de Tawlawalt, tombeau de Cheikh Bab Wel-Djemma et d'autres personnalités très respectées par la population. Les femmes sont soumises à des lois qu'elles vont les suivre durant la visite. Tout rituel qui ne compatible ni la religion ni avec la doctrine ibadite sera bannie par les assemblées de la ville.

L'émergence d'un nouveau mode de vie, suite à l'accélération de la mondialisation qui a touché toutes les sociétés traditionnelles. À Ghardaïa, la naissance des nouveaux concepts (culture traditionnelle et culture moderne) trouve un lieu favorable parmi la nouvelle génération. Largement influencée notamment par le contact avec le monde extérieur surtout l'immigration interne et externe. Sans oublier de signaler l'importance des nouvelles innovations en informatique, et le développement d'un réseau virtuel. La jeunesse Mozabite s'est branchée toujours avec le monde extérieur, un terrain qui accueille facilement les nouvelles mutations.

C'est le cas des associations des concepts de tradition et de religion en opposition avec celles des concepts de modernité, laïcité et de démocratie. La culture traditionnelle est le plus souvent présentée comme un système de valeurs, de normes et de croyances plus homogènes que ne le serait la culture moderne. Celle-ci serait caractérisée par l'hétérogénéité, la multiplicité des valeurs et des choix culturels offerts aux individus. La sortie de cette dualité, que l'historicité du vécu disqualifie, est très difficile.

Les pratiques religieuses en générale visent premièrement la cohésion sociale, et le renforcement du pouvoir de l'union à l'intérieur de la communauté. La continuité de célébration est un choix adopté par la population contre les menaces sur cette tradition à cause de la mondialisation qui défi toutes les structures sociales dans les deux communautés. La

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

solidarité consiste une implication limitée et calculée fondé sur le principe de la réciprocité des libertés individuelles. Qui veut dire que le consensus et la solidarité entre les catégories sociales aux intérêts différents.

Ali Merad remonte le vrai changement qui touche le lieu sacré et les sanctuaires, ainsi que les visites sacrées à l'époque du mouvement réformiste qui prend des positions contre le Maraboutisme. Le mouvement essaye de neutraliser la pensée des gens vers les sanctuaires d'une manière très restreinte « l'opposition entre le maraboutisme et réformiste est, il faut bien le dire, une formule commode pour présenter sous deux étiquettes simplifiées, les tendances musulmanes acquises au conservatisme et aux traditions locales en matière religieuse et culturelle et celles qui désirent l'évolution le réformisme dans ce domaine » (MERAD, 1967, p. 51). Selon Mohamed Brahim Salhi « le mouvement des oulémas réformistes se présente dans les années 1930-1940 comme le seul détenteur de la légitimité religieuse et un ardent défenseur de la restauration de la langue arabe, prenant à partie parfois violement confréries et marabouts, il entreprend des concurrences par un discours tendant à les disqualifier (SALHI, 2008, p. 10)

Un conflit entre deux catégories revendique une même religion, les conservateurs défendent l'islam populaire résident dans les institutions religieuses comme Zaouïa. Un lieu de l'enseignement du coran avec des méthodes anciennes traditionnelles, des lieux sacrés ciblés par le pèlerinage aux tombeaux des saints. L'autre côté affirme que la visite des tombeaux des saints et les différents rituels sont bannis par la religion, une forme de l'ignorance, en plus sont contre le mouvement maraboutique. Les réformistes visent la destruction de toutes les pratiques et la pensée des habitants vers la religion, sont interdisent surtout le pèlerinage aux sanctuaires, tout ça va produire un changement de la pensée vers la religion. « Les réformistes ont tenté de pénétrer quelques Zaouïas par des éléments appartenant aux lignages religieux. Enfin concrètement ils ont contribué à la mise sur pied de quelques écoles et étaient présents dans les associations culturelles, le sud du Djurdjura et de façon particulière la zone de Bouira, et Adjiba, Maillot a connu une progression rapide de l'Israh des 1936 avec une amplification après la seconde guerre 1947-1948, la Amariya pour sa part ne s'implante qu'en 1926 dans une poche à l'ouest et nord-ouest de Bouira, Beni Mansour, Aghbalou, Cheurfa » (SALHI, 2008, pp. 10-11)

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

L'idéologie un système d'idées et de jugements explicite et généralement organisé qui sert à décrire, expliquer, interpréter ou justifier la situation d'un groupe, ou d'une collectivité et qui s'inspirant largement de valeurs, propose une orientation précise à l'action historique de ce groupe ou de cette collectivité. Selon Georges Balandier « la modernité est vue comme l'ensemble des tentatives et des aspirations qui les sous-tendent qui visent à réaliser ces modèles occidentaux, et d'une manière moins partisane, comme la possibilité d'élaborer les structures institutionnelles capables d'absorber des changements nombreux cumulés et durables » (BALANDIER, 1985, p. 9)

« Le développement n'est qu'une des formes du changement social, et ne peut être appréhendé isolément, l'analyse des actions de développement et des réactions populaires à ces actions ne peut être disjointe une étude des dynamiques locales des processus endogène ou des processus informels de changement. Les processus de changement social et de développement mettent nécessairement en rapport des normes hétérogènes des cultures, et des sous-cultures hétérogènes. Des systèmes de valeurs hétérogènes, des configurations de savoirs et de représentations hétérogènes, des systèmes d'actions hétérogènes, des stratégies et logiques sociales hétérogènes. Le processus de changement social et de développement mobilise des structures intermédiaires informelles transversales ; des réseaux des affinités, des clientèles, des sociabilités locales, professionnelles familiales » (DE SARDAN, 1985, pp. 5-6)

Le problème majeur qui est remarquable c'est l'absence d'une communication entre les générations sur les diverses connaissances concernant l'histoire du saint Sidi Amer Chérif. La majorité des villageois ignorent l'histoire de ce personnage, la mémoire collective ne conserve pas une importance à l'histoire du saint. « Pour que notre mémoire s'aide de celle des autres, il ne suffit pas que ceux-ci nous apportent leurs témoignages. Il faut encore qu'elle n'ait pas cessé de s'accorder avec leurs mémoires et qu'il y ait assez de points de contact entre l'une et les autres. Pour que le souvenir qu'ils nous rappellent puisse être reconstruit sur fondement commun » puis « la mémoire collective d'autre part, enveloppe les mémoires individuelles, mais ne se confond pas avec elles, elle évolue suivant ses lois, et si certains souvenirs individuels pénètrent aussi quelques fois en elle. Ils changent de figure qu'ils sont remplacés dans un ensemble qui n'est plus une conscience personnelle » (HALBWACHS, 1950, p. 16). Selon Pierre Bourdieu « ...dans les sociétés traditionnelles à la religion des citadins des bourgeois souvent cultivés et raffinés qui ont conscience d'appartenir à une religion universelle

NEUVIEME CHAPITRE : LE FOND COMMUN DE LA ZIARA ET LE CHANGEMENT SOCIAL

et s'efforcent de définir leur religiosité contre le ritualisme des campagnards, les villes ont été le lieu d'élection du réformisme s'opposait la religion des ruraux » (BOURDIEU, 1972)

Conclusion

Dans ce chapitre, nous avons donné une idée générale sur les particularités de la Ziara à Chorfa en Kabylie et à Ghardaïa (Mزاب). Un fond commun majeur qui s'apparu entre les deux sociétés. La façon de célébrer le rite est quasiment le même, l'influence de Soufisme est apparue comme l'élément générateur de cette pratique pieuse devant les lieux sacrés. Il existe aussi des facteurs, des acteurs qui encouragent le changement dans les deux sociétés. Cette mutation s'inscrit dans la démarche naturelle de la société, fait partie de sa nature. Ce changement a touché tous les domaines, il réussit de modifier quelques coutumes parmi elles la Ziara. Avec le mouvement réformiste cette tradition n'est plus la même. Cette pratique ancienne a été fondamentalement critiquée par les leaders de ce mouvement. Mais cette tradition de la Ziara a réussi de résister face aux diverses tentatives et de bouleversements.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Conclusion générale

CONCLUSION GÉNÉRALE

Le culte des saints en Afrique du Nord n'est pas une tradition stable. Avant l'arrivée de l'islam, il existe un nombre considérable des objets qui ont été sacralisés par les Amazigh. Une relation entre les forces invisibles et les vivants, les derniers qui ont provoqué à chaque fois les forces en cas de besoins. A travers le rite de la Ziara, le pèlerinage effectuée aux divers lieux sacrés porte un fait social, une religion ou sa base est fondamentalement païenne. La nature des lieux qui ont connu un ancrage dans la mémoire collective de la population (rochers, rivières, grottes, arbres).

La Ziara effectuée au mausolée du saint Sidi Amer Chérif reflète l'influence des croyances anciennes sur le culte des saints malgré la présence de l'islam en Afrique du Nord. Le lieu accueille un nombre des visiteurs, cet endroit à l'époque rassemble une population considérable durant les fêtes religieuses. Une foule qui veut se présenter devant le lieu (le tombeau du saint), dans laquelle chaque personne expose ses soucis à l'âme du saint. Selon les visiteurs, la force invisible écoute attentivement les soucis et les problèmes de la communauté, le pouvoir invisible du saint surveille et contrôle tous les esprits des visiteurs.

L'attachement des habitants du village à la commémoration des fêtes religieuses devant le tombeau du saint, est un visage d'affirmation de la solidité d'une relation qui existe entre le monde vivant et l'invisible (le caché). L'appartenance d'une communauté villageoise au saint depuis des siècles, à une mémoire collective qui a attribué au saint des pouvoirs miraculeux indissociables avec la réalité. La bénédiction du saint reste en bon état, la disparition de son corps, en parallèle ses pouvoirs, ses Karamat existent jusqu'aujourd'hui.

Le pèlerinage au tombeau du saint est effectué avec conscience et une tranquillité de la morale, l'objectif de ce rite c'est de provoquer les esprits de sa bénédiction qui vont servir les besoins de la population. Durant sa vie le saint était le gardien du village, un homme fort d'un pouvoir miraculeux invisible, qui essaye avec sa force d'éloigner le mal à travers ses faits, ses actes. Sa vie est considérée comme cadeau de la part de créateur. Le saint, un ami de Dieu, ses pouvoirs sont entre ses mains afin de servir une mission (ALAIN, 1991).

Le vœu commun des pèlerins c'est la bénédiction du saint. Les histoires racontées durant des siècles sur lui font une morale forte et solide. Le résultat de cette mémoire collective c'est l'attachement réel des habitants au tombeau du saint. La sollicitation et la demande des visiteurs durant les fêtes religieuses entre dans une continuité d'une pensée héréditaire proprement ancienne. L'habitude de se présenter quotidiennement et annuellement au tombeau du saint est

CONCLUSION GÉNÉRALE

purement sociale, puisque le lieu représente une unité sociale et généreuse de la population, sa fonction reste la même durant des siècles, malgré les mutations enregistrées.

Le mausolée du saint c'est un passage vers une vie heureuse et sain. L'importance de la Ziara n'a pas changé, car le fait réel et volontairement lié à la relation entre le saint (ses Karamat) et la population. Puisque la chose la plus importante qui attire la population afin de visiter le lieu ce sont les récits, les légendes racontées sur le saint. Il est capable de rendre tous les souhaits des pèlerins, car son pouvoir ne disparaîtra jamais après sa mort. A l'intérieur de cette relation entre l'homme et le saint, ce dernier va remplir le vide spirituel dans les âmes de la population.

Les Karamat du saint qui racontent sa vie et son travail à la faveur de la population sont récités durant l'affectation des visites (quotidiennes, annuelles). A l'époque, un homme vénéré pour être élire dans la catégorie des saints. Il doit y avoir des pouvoirs, des Karamat pour prouver sa wilaya et sa sainteté. Les pouvoirs miraculeux du saint existent pour donner une image vivante de l'efficacité de son pouvoir, une forme d'avoir la légitimité au sein de la société. Puisque ce phénomène est très répandu en Afrique du Nord sous l'influence de Soufisme, qui encourage la naissance de cette catégorie spéciale (les amis de Dieu, les élus du Créateur).

Le saint Sidi Amer Chérif représente une identité locale, une appartenance sociale à une communauté tribale et villageoise. Tous les saints en Afrique du Nord jouent le rôle des gardiens des villages, des tribus, ce sont des défenseurs, des protecteurs des territoires. Le saint était le gardien, le protecteur des biens, du territoire, de la population. Il reste l'élément favori dans le village, connue de sa bonne réputation suite aux actions qui ont été faites par lui à la faveur de la population (la médiation, l'éducation, l'enseignement).

L'essentiel du pèlerinage est un sacrifice accompli près du tombeau de saint Sidi Amer Chérif, suivi d'un repas communiel unissant les vivants entre eux et le groupes des vivants à l'invisible au nom de l'intercesseur. Cette alliance peut être rappelée aux moments critiques de l'année agraire ou de la vie humaine (GENEVOIS, 1964). Lorsque le sacrifice a été accompli, les repas terminé les fidèles emportent avec eux des signes tangibles de la protection du saint. Des feuilles d'arbre sacré, poignée de semoule du repas communiel ou de terre prise près du sanctuaire.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Le saint Sidi Amer Chérif, à travers les différents rituels, la façon de célébrer une fête devant sa tombe, un point qui reflète le rapprochement entre lui et la population. Tout le monde veut se recueillir devant sa tombe, un lieu plein de bénédiction par excellence. Les personnes qui ont besoin de ses forces. Il intervient pour porter l'aide aux nécessiteux, une réponse favorable aux supplications, aux demandes des pèlerins (la guérison, les maladies des yeux, le problème de stérilité), des maladies que le saint est capable d'envoyer la guérison aux maladies.

Afin de comprendre le lien entre la visite du sanctuaire de Sidi Amer Chérif en tant qu'exercice objectif et réaliste. Les croyances, en tant qu'une pensée spirituelle subjective. Nous obligeons à parler de la relation sanctuaire comme un symbole trouvé dans la réalité va au-delà d'être un objet matériel dans son interaction avec l'immatériel. Nous avons donc conclu que le sanctuaire est en son origine est un édifice de pierre, qui représente une image permanente et destinée à la permanence d'un symbole divin représenté dans une personnalité charismatique, comme force présente et durable. Car les croyances en tant qu'idées peuvent disparaître à moins une réalité incarnée avec des symboles fixes et une expression vivante.

Nous avons également, à travers notre étude de terrain du mausolée de Sidi Amer Chérif, présenté un cours complet sur le sanctuaire et son emplacement, sans négliger le contexte historique et spirituel du saint. A travers les histoires et les mythes qui circulent dans la culture populaire sur le saint et ses miracles, sont montrés à travers coexistence sur le terrain. La cohabitation historique de la personnalité du saint de la part des visiteurs du sanctuaire, ainsi que des résidents. La zone, et cela indique la relation du sanctuaire en tant que réalité idéale avec le personnage du gardien en tant que réalité fictive. Bien que, qu'il s'agisse d'un personnage historiquement parfois inconnu. La croyance populaire préserve certaines histoires et légendes, pour ce saint, et nous avons traité ce point en détail en fournissant la description du saint et de sa situation.

Ce qui concerne la Ziara à Ghardaïa, qui est l'une des traditions anciennes. Aujourd'hui, les habitants de Ghardaïa consacrent une journée. Le début de printemps pour visiter tous les lieux symboliques autour de la ville. Les tombeaux de leurs cheikhs occupent la majorité des lieux. Des Ziara quotidiennes et annuelles, les lieux accueillent des dizaines de visiteurs, qui passent par les endroits afin de supplier, demander à Dieu, devant le tombeau d'un Cheikh. Les visites (Ziara) au mausolée des Cheikhs éminents constituent une tradition d'un ancrage ancien. Un patrimoine culturel auxquelles la population demeure fidèle depuis longtemps, depuis des générations. En cas de maladie, de besoin, les Ziara (visites) quotidiennes et occasionnelles au

CONCLUSION GÉNÉRALE

mausolée s'effectuent pour avoir la bénédiction du saint, en pratiquant certains rituels. Quelques rituels qui accompagnent la Ziara continuent de fonctionner, d'autres ont disparu (ALLAIN, Madeleine & DELHEURE, Jean, 1979).

L'objectif de la Ziara c'est la bénédiction et la baraka. La pensée Ibadite partage des points de vue avec le Soufisme qui considère que les karamat des saints sont valables et marchent après la mort de la personne vénérée. A Ghardaïa, les Karamat des lieux, des Cheikhs éminents ne quittent pas le lieu. Ils continuent de soutenir, toute personne qui visite le lieu, qui souhaite l'obtention de la baraka d'un savant enterré. C'est une attitude sociale très répandue entre les Mozabites. Puisque l'homme cherche la tranquillité et le bonheur, il visite des lieux sacrés pour obtenir auprès de Dieu ses vœux et ses besoins.

Le culte des saints (Cheikhs) rythme aussi l'écoulement annuel du temps ; en plus des grandes fêtes mobiles (les deux Aïds, le Mawlid) qui sont accompagnées de visites aux cimetières. Le cycle des saisons est marqué par les visites pieuses collectives, qui s'ordonnent principalement selon le calendrier agricole. Une cohabitation entre le calendrier agricole et lunaire islamique, avec leurs rites (CHIFFOLEAU Sylvia & MADOEUF Anna, 2005). La légende et l'espace, la durée, les saints, les Cheikhs, ainsi que les morts sont ubiquitaires, omniprésents, et tout-puissants et la vie sociale s'organise autour de leur culte. En échange de cela, les saints répondent aux demandes, aux inquiétudes des individus et compensent leurs spoliations. Une spécialisation des cultes et une individualisation des pratiques étant compréhensibles.

Les visites pieuses et les lieux autour desquels elles s'organisent affirment une forme de continuité historique, la préservation et la transmission de l'Ibadisme et de ses institutions. Par le rapport qu'elles tissent avec une histoire ancienne, elles constituent un modèle d'historicités dialectales. Les tombes et les Cheikhs éminents constituent les éléments d'un sacré ordinaire. Les visites quotidiennes et annuelles aux différents mausolées, tombeaux des Cheikhs ciblent le même objectif. Les habitants pensent que le lieu est béni, le Cheikh est aussi béni, sans doute le Dieu va répondre favorablement aux supplications des personnes. Tout simplement la place où ils sollicitent le Créateur était toujours sacrée. Le lieu est un intermédiaire entre le Dieu et les personnes visiteurs. Tous les jours on voit des dizaines de personnes qui font les visites aux lieux sacrés, le vœu d'obtenir une baraka, réponse favorable, un désir de vivre tranquillement et dans la paix jusqu'à la fin de la vie.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Les histoires qui se racontent sur les Cheikhs de la ville de Ghardaïa sont une preuve de leur pouvoir et de leur capacité. L'imaginaire ancré suite au maintien de la célébration encourage la préservation d'une mémoire collective, qui sacralise pour toujours les éléments emblématiques de la ville. Un fondement identitaire et social, les figures respectées sont à la fois une histoire. Une religion issue d'un contact entre l'imaginaire Amazighe et la religion musulmane. Les cimetières, les monuments, les mausolées, les sanctuaires sont des places associées aux visites pieuses tiennent. Ils occupent une place importante dans la vie sociale à Chorfa et à Ghardaïa. Symboliquement et emblématiquement sont des lieux de communion et de célébration de toute la population autour de son histoire. Ils constituent un paysage culturel et identitaire à la fois.

L'histoire affirme que les deux sociétés Amazighes partagent un mode de vie différent, une société du Nord et l'autre au Sud, le partage des croyances populaires c'est le fond commun. Le passé ancien marque sa présence dans la tradition de la Ziara. Puisqu'elle existe bien avant l'islam. Les Amazigh ont une habitude de visiter les grottes, les rochers, les fontaines, ils ont une habitude de sacraliser les objets cités. La Ziara aujourd'hui aux lieux sacrés (tombeaux des saints, des Cheikhs), c'est une continuité de l'ancienne pratique mais avec un autre visage, le rite est islamisé, la touche islamique réside dans la figure du saint, du Cheikh.

La Karamat (miracle - prodige...) est également un fondement de la valorisation ; elle conforte le registre de la sainteté en se produisant en parallèle au choix ascétique, tout en le couronnant. bercée dans le sacré, ce dernier lui confère sa transcendance et la rend repérable et recevable en la détournant de sa version surnaturelle. La concrétisation de la sainteté passe par la karamat et cette dernière redevient « une trace sensible de la sainteté (JOUANI, 2000, p. 8). Au-delà des diverses pensées partagées autour des lieux sacrés. Les croyances populaires aux saints, aux Cheikhs comme un élément fondateur de ce fond commun qui est très remarquable.

À travers la célébration des cérémonies dans les cimetières qui détiennent les tombeaux des Cheikhs, des saints. Une croyance intensive sur le lieu, un vœu d'avoir une vie heureuse avec les aimés. C'est le souhait qui sera réalisé par une affectation d'une visite pieuse aux tombeaux des personnalités pieuses (Ouali, saint, Cheikh). La mémoire collective conserve des informations importantes sur les karamat et les miracles des pieux. C'est grâce aux croyances populaires ancrées et préservées par la population que ce rite de la Ziara soit maintenu

CONCLUSION GÉNÉRALE

jusqu'aujourd'hui dans les deux sociétés. Il y a un enchaînement entre les croyances et la mémoire, les deux travaillent à former une connaissance générale autour des objets sacrés.

Le sanctuaire (Ghardaïa, Chorfa) représente une institution rituelle, qui offre la possibilité de créer des faits qui lui sont liés, qui consistent en ces faits. À partir de règles et de fondations qui se présentent sous la forme de comportements et de pratiques, à travers lesquels les sanctuaires imposent un statut. Le sacré est le phénomène qui détermine la direction de la conscience du groupe, et avec cette situation vient la fonction.

Le passé Maraboutique de la société Kabyle ancré par le Soufisme qui a trouvé un terrain favorable suite aux événements politiques qui ont frappé la région durant des siècles (AMRI, 2010). Le rôle politico-religieux des élites de ce mouvement, qui a abouti à l'ancrage d'une sacralisation des personnes par la population des diverses régions en Afrique du Nord. Ce mouvement donne ses fruits la naissance d'un culte des saints, la commémoration et les hommages ont été faits à travers le rite de la Ziara. De l'autre côté, on voit le passé et la formation de l'Ibadisme comme doctrine spéciale à la population Mozabite, le passé de la région (sociologiquement, culturellement) est purement Amazigh. Donc, les traditions populaires remontent au passé préislamique de la population. Qui a réussi de créer une dualité entre les traditions anciennes et la doctrine Ibadite venu de l'Orient qui a trouvé un berceau en Afrique du Nord.

La dualité entre le Soufisme et les pensées des Amazigh ont conservé cette relation pour donner un autre visage de sacralisation des lieux, les saints qui sont le résultat de cette superbe dualité. L'existence des forces invisibles autour d'eux est une continuité des croyances sur les différents lieux, qui sont considérés comme des sources de toutes les forces invisibles. Le maintien de cette pensée en Kabylie à travers les visites rendues aux différents lieux sacrés. Le Mzab, avec l'Ibadisme et les croyances populaires, cette composition entre la religion et la croyance ont terminé à offrir un culte autour des lieux bénis et sacrés. La conservation de cette croyance en Kabylie et le Mzab c'est le fond commun réel qui regroupe toutes les pensées anciennes, qui existent sur la nature de la sacralisation des lieux.

Concernant la société Mozabite, une population Amazighe, une doctrine étrangère, cette pensée qui né dans cet entourage a conservé l'ancien culte des objets. Qui devient par la suite vers le culte des Cheikhs éminents. Le fond commun entre les saints en Kabylie et les Cheikhs du Mzab c'est le respect et la vénération de la population envers eux. Le deuxième c'est les pouvoirs, et les Karamat, les deux éléments partagent ce point essentiel. Ce fond commun existe

CONCLUSION GÉNÉRALE

parce que le lieu est fondamentalement Amazigh. Le même regard est partagé entre les deux sociétés sur la vénération et la sacralisation des lieux (tombeaux, mausolées des saints, des Cheikhs).

La relation entre le rite de la Ziara à Chorfa et à Ghardaïa et la vie agricole de la population démontre que chaque organisation d'un événement, la touche agricole marque sa présence. Les paysans demandent une bonne récolte avant le commencement de l'année agricole. Si on jette un coup d'œil sur des nombreuses légendes sur le saint de Chorfa et les Cheikhs de Ghardaïa, on voit que l'aspect agricole domine tous les récits. Des histoires qui tournent autour de l'eau, la nourriture, les jardins. Les paysans ont demandé aux morts, à leurs saints protecteurs la fécondité des champs, des étables et des maisons parce que c'est leur rôle dans l'harmonie de l'univers ; les morts donnent cette fécondité parce qu'ils la doivent aux vivants, leurs alliées par la viande partagées, des sacrifices et les repas pris en commun. Ainsi s'équilibrent dans la pensée méditerranéenne, la vie et la mort nécessaires l'une et l'autre (SERVIER, 1985, pp. 69-70)

Le lieu sacré est infranchissable peu importe son nom, c'est un endroit social d'une véritable place religieuse dans la société. Il n'a pas cessé depuis des siècles de jouer le rôle d'un véritable lieu de culte pour les pèlerins dans le village et en dehors de la communauté. Ce lieu est perçu comme chargé de bénédiction : cette force invisible qui est sensée procurer à la fois la guérison et la multiplication de richesse pour toutes les catégories. C'est aussi un lieu de refuge pour les personnes désespérées afin de retrouver un remède aux maux et souffrances. La notion de baraka a été rabrouée par la littérature orientaliste au point de signifier simplement une chance contenue, elle en réalité comme son nom indique, une véritable bénédiction qui marque particulière d'un individu et parfois ses descendants. Sa baraka peut rester attachée à son corps après la mort et donc à son tombeau qui devient lieu d'asile ou centre de pèlerinage parfois important (CAMPS, 1980)

La Ziara aux tombeaux des (saints ou Cheikhs) constitue une tradition ancienne et un héritage culturel ancestral. Ce sont des occasions de s'approprier de la baraka de ces êtres que la mémoire populaire juge exceptionnelle. Ceux-là se sont en effet distingués du commun du mortel, par l'accomplissement de leurs devoirs religieux et un comportement exemplaire envers leurs semblables. Le fait que ces êtres ont mené une vie ascétique, rend les lieux de leurs sépultures ou séjours, chargés de la grâce. Par conséquent, en se rendant sur ces lieux, le visiteur (pèlerin) espère se remplir de chance, de baraka, et de santé. Le pèlerinage aux tombes des

CONCLUSION GÉNÉRALE

saints et aux Cheikhs locaux sont également des occasions liées à la saison agricole. La population célèbre l'arrivée d'une saison, devant un lieu sacré, ce dernier détient une force, qui est capable de donner la richesse à la population.

La pensée Ibadite partage des points de vue avec l'islam Kabyle qui considère que les Karamat des saints – des Cheikhs sont valables et qui fonctionnent après la mort de la personne vénérée. Le pouvoir magique du glorifié aidera la population pour réaliser ses vœux (une année agricole riche, santé, prospérité, fertilité...). Le saint – Cheikh, homme de paix et de bien, se consacre à la religion, à la culture, à la réconciliation des gens, se contente de jouer un rôle de régulateur du pouvoir temporel et le pouvoir spirituel et se croit prédestiné à gérer et gouverner. C'est le vénéré mystique, détaché de ce monde. L'opinion populaire attribue des qualités extrahumaines à ce personnage « immortel » capable de faire du bien et occasionner le mal. Il dispose d'un pouvoir surnaturel qu'il exerce par la grâce du Créateur. Il le manifeste par les miracles qu'il réalise. Le saint – Cheikh par sa grandeur d'âme ne rejette personne, il intercède en faveur de tout le monde, dont le pouvoir est multifonctionnel de soulager de nombreux cas et parfois à réaliser des miracles.

La population (Chorfa, Ghardaïa) avait attribué un pouvoir charismatique appelé dans le langage anthropologique (Karamat) qui permet d'accomplir des tâches que le commun des morts est censé capable d'effectuer. Les vénérés sont également perçus comme des détenteurs de la connaissance (Tamussni). Le saint ou le Cheikh est censé protéger sa communauté et à veiller à sa sécurité, mais en contrepartie, la population doit constamment se montrer à la hauteur des attentes de son protecteur. Elle doit témoigner de la reconnaissance par des offrandes à l'intention du personnage sacré. Il s'agissait d'entretenir la mémoire des héros, de légitimer l'existence et le fonctionnement de la cité, de transmettre des concepts, donc les croyances sont forgées en fonction des programmes de vérité de la communauté.

La Ziara aux mausolées constitue une tradition et un héritage culturel auxquels la population Kabyle Mozabite demeure fidèle. Celles-ci sont très anciennes et s'accomplissent régulièrement. Une sensation du bien-être et de légèreté est constatée fortement entre les visiteurs (pèlerins) ayant effectuée la Ziara ; en cas de maladie, de fatigue, on se sent relativement apaisé. Cette sensation de soulagement n'est seulement due à la Ziara (visite) elle-même, mais aussi à la hauteur du mausolée visité. La Ziara effectuée au mausolée du saint Sidi Amer Chérif et aux différentes places à Ghardaïa reflète l'influence des croyances berbères sur le culte des saints malgré la présence de l'islam. Le vœu commun des pèlerins c'est la

CONCLUSION GÉNÉRALE

bénédiction du saint, cheikh. Le résultat de cette sacralisation collective c'est l'attachement réel des habitants à la figure emblématique de la personne vénérée (réelle ou légendaire). La population croit encore fermement aux hommes pieux (saints - Cheikhs) et les rend régulièrement visite durant les occasions.

Les pèlerins aujourd'hui évoquent la nostalgie aux anciennes visites à la tombe d'un saint, cheikh, ils regrettent l'absence d'une bonne intention. De grands efforts ont été menés afin d'atténuer ces pratiques jugées archaïques à la fois par le réformisme politique et religieux. Le culte des saints aujourd'hui, malgré les mutations enregistrées, il demeure une pratique ancestrale qui essaie de résister, en s'appuyant sur l'attachement des habitants à la coutume et à la morale traditionnelle. La critique réformiste puis l'intériorisation généralisée du caractère prétendument blâmable de ces pratiques a sans doute renforcé leur relative invisibilité. L'explication de l'historien Algérien Abu Al Kacem Saad-Allah, qui affirme que les Ibadites, n'ayant ni zaouïa, ni confréries sunnites, n'ont pas de culte des saints, mais seulement du respect envers leurs lettrés, est à cet égard exemplaire (JOMIER, 2020, p. 446).

Le phénomène de la Ziara-visite est une manifestation importante. Notre société a des dimensions culturelles, sociales, économiques, politiques et religieuses dans lesquelles les visiteurs diffèrent. Les visiteurs (de groupes culturels et sociaux, d'âges et de sexes différents), chacun selon ses besoins. En termes de but recherché de la visite, mais ils se rencontrent dans un même espace et un dénominateur commun. Qui est la croyance en caractère sacré de l'espace et le lieu dans lequel le gardien a vécu, est passé, s'est assis dedans ou a été enterré dedans.

En somme, le phénomène de la Ziara et de la bénédiction des saints, des Cheikhs est un champ ouvert aux études psychologiques et sociales et autres domaines. C'est un terrain fertile pour le chercheur Anthropologue, sociologue et psychologue, en étudiant le phénomène, le chercheur peut découvrir tout. Les secrets de la vie sociale et les secrets de la personnalité humaine. Et ici il n'est pas possible d'ignorer le rôle réel que jouent les sanctuaires dans la réalisation des liens sociaux et leur exploitation par les groupes spatiaux. La visite des sanctuaires est un phénomène par lequel le lien entre le passé et le présent est réalisé, tel qu'il est porté. Les secrets de l'histoire et de la suite légendaire. Car ils sont liés aux cultures dominantes, aux philosophies sociales et qui distinguent les peuples les uns des autres dans les plus belles formes de pensée religieuse et sociale.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Références bibliographiques

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Bibliographie

- 1- ADAD, Med Chérif & AICHE, Messaoud. (2013). *L'influence des pratiques sociales mozabites sur l'organisation de l'espace ksourien*. Faire la ville, N°3, pp. 1-15.
- 2- ADDOUN, A. D. (1977). *Sociologie et histoire des Algériens Ibadites*. Ghardaïa : Imprimerie Al-Arabia.
- 3- AIGLE, D. (2011). *Essai sur les autorités religieuses de l'islam médiéval oriental*. In A. Dir, Les autorités religieuses entre charisme et hiérarchie. Approches comparatives (pp. 17-40). Brepols: Turnhout.
- 4- AILLET, C. (2011). *Tāhart et les origines de l'imamat Rustumide. Matrice orientale et ancrage local*. Annales islamologiques, N ° 45, pp. 47-81.
- 5- AILLET, C. (2016, Juin). *L'ibadisme maghrébin en contexte fatimide (début Xe-milieu XIe siècle)*. revue des mondes musulmans et de la méditerranée, N° 139, pp. 127-146.
- 6- AILLET, C. (2018). *L'ibadisme dans les sociétés de l'Islam médiéval. Modèles et interactions*. Berlin-Boston: De Gruyter.
- 7- AILLET, Cyrille & GILOTTE, Sophie. (2012). *Sedrata l'élaboration d'un lieu de mémoire*. Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée, N ° 132, pp. 91-114.
- 8- AKRIMI, S. (2006). *Une anthropologie comparative du don et de la baraka. Quelques exemples sur le Maraboutisme Tunisien, thèse de doctorat en Anthropologie*. Metz: École Doctorale PIEMES, université de Metz.
- 9- AKTOUF, O. (1987). *Méthodologie des sciences sociales et approche qualitatives des organisations, une introduction à la démarche classique et une critique*. Montréal: PUQ.
- 10- ALAIN, F. (1991). Baraka. *Encyclopédie Berbère*, pp. 1336-1338.
- 11- ALLAIN, Madeleine & DELHEURE, Jean. (1979). *Le travail de la laine à Ghardaïa*. Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée, n°27, pp. 4-74.
- 12- ALLIOUI, Y. (2006). *Les archs, tribus berbères en Kabylie : histoire, résitence, culture et démocratie*. Paris: L'Harmattan.
- 13- ALOUANI, S. (2008). *Diffusion du tasawwuf chez les tribus nomades de l'intérieur de l'Ifriqiya entre le VIe/XIIe et le IXe/XVe siècle et naissance de tribus maraboutiques*. Al-Andalus Magreb, pp. 5-29.
- 14- ALQUIER, Jeanne & ALQUIER, Prosper. (1929). *Le Chettaba et les grottes à inscriptions latines du Chettaba et du Taya*. Constantine: Impimerie Paulette et ses fils.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- 15- AMARA, A. (2008). *La structuration des ibadites-wahbites au Maghreb (XI-XV siècle)*. Annales islamologiques, N° 42, pp. 259-275.
- 16- AMARA, A. (2008). *Remarques sur les recueils Ibadites-Wahbite Siyar Al Machaiekh : retour sur son attribution*. Al-Andalus Maghreb, N° :15, pp. 31-40.
- 17- AMARA, A. (2011). *L'islamisation du Maghreb central (VIIe-XIe siècle)*, (dir.) . In D. Valérian, Islamisation et Arabisation de l'occident musulman médiéval (VIIe-XIIe siècle) (pp. 103-130). Paris: Éditions de la Sorbonne.
- 18- AMARA, A. (2012). *Entre le massif de l'Aurès et les oasis : apparition, évolution et disparition des communautés ibâdites du Zâb (VIIIe XIVe siècle)*. revue des mondes musulmans et de la méditerranée, N° 132, pp. 115-135.
- 19- AMARA, A. (2012, février). *La mer et les milieux mystiques d'après la production hagiographique du Maghreb occidental (XIIe-XVe siècle)*. revue des mondes musulmans et de la méditerranée, N °130 , pp. 33-52.
- 20- AMARA, A. (2015). *L'évolution de la théorie Ibadite maghrébine d'après une épître hérésiographique à la fin du V/XI siècle*. In E. Francesca, Ibadi theology rereading sources and scholarly works (pp. 93-104). Zurich: Georg Olms Verlag.
- 21- AMARA, A. (2016). *De Ašīr à Béjaïa : émergence et développement politique et socioculturel chez les Hammādīdes au Maghreb central (XIe-XIIe siècles)*. In R. & MANZANO, POLÍTICA, sociedad e identidades en el Occidente islámico (siglos XI-XIV) (pp. 43-56). Madrid: Ediciones Universidad de Salamanca.
- 22- AMARA, A. (2016, Juin). *Les Fatimides et le Maghreb central : littoralisation de la dynastie et modes de contrôle des territoires*. revue des mondes musulmans et de la méditerranée, N ° 139, pp. 107-126.
- 23- AMARA, A. (2018). *Peuplement et arabisation au Maghreb médiéval : l'exemple du pays des Kutāma*. Poblamiento e intercambios en las zonas costeras de al-Andalus y el Magreb (pp. 269 – 285). Granada: Salobreña .
- 24- AMAT, C. (1888). *Le Mzab et les Mzabites*. Paris: Challamel et Cie.
- 25- AMRI, N. (2006, novembre). *Le corps du saint dans l'hagiographie du Maghreb médiéval*. revue des mondes musulmans et de la méditerranée, N ° 113-114, pp. 59-89.
- 26- AMRI, N. (2010). *Zawiya et territoire en Ifriqiya du VIIe/XIIIe siècle à la fin du IXe/XVe siècle*. Les sanctuaires et leur rayonnement dans le monde méditerranéen de l'antiquité à l'époque moderne (pp. 243-294). Paris: Beaulieu-sur-Mer.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- 27- ANDEZIAN, S. (2011). *Expériences du divin dans l'Algérie contemporaine. Adeptes des saints de la région de Tlemcen*. Paris: CNRS Editions.
- 28- ARMAGNAC, L. (1934). *Le Mزاب et les pays de Chaamba*. Alger: éditions Bacconier.
- 29- AUCAPITAINE, H. (1864). *Les Kabyles et la colonisation de l'Algérie*. Paris: Challamel. Aîné.
- 30- AUCAPITAINE, H. (1867, Mai). Les Beni-Mزاب, tome 1. *Annales du voyage*, pp. 55-96.
- 31- AUCAPITAINE, H. (1867, Mai). Les Beni-Mزاب, tome 2. *Annales du voyage*, pp. 178-220.
- 32- BACHAR, K. (2015). *L'intégration des dimensions environnementale et sociale dans les pratiques urbaines en Algérie : Enjeux et Perspectives*, thèse de doctorat . Nantes: Université Nantes Angers Le Mans.
- 33- BALANDIER, G. (1961). *Les pays en voie de développement : analyse sociologique et politique*. Paris: Cours de droit.
- 34- BALANDIER, G. (1967). *Anthropologie politique*. Paris: PUF.
- 35- BALANDIER, G. (1985). *Le détour : pouvoir et modernité* . Paris: Fayard.
- 36- BALANDIER, G. (1986). *Sens et puissance*. Paris: Puf.
- 37- BARZAGHI, D. T. (2009, sept.-déc). *La visite des saints comme pratique initiatique selon la Salwat al-anfâs d'al-Kattân*. Islamic Studies, n° 54, Anno 112, pp. 1-9.
- 38- BASSET, H. (1920). *Le culte des grottes au Maroc*. Alger: Imprimeur-Libraire-Editeur.
- 39- BASSET, R. (1910). *Recherches sur les religions des berbères*. Paris: Ernest Leroux.
- 40- BEL, A. (1938). *La religion musulmane en Berbérie*. Paris: Librairie Orientaliste Paul Geuthner.
- 41- BELLIL, R. (2004). Kabylie : *La région dans les écrits arabes (Géographes et historiens du Xe-XVIe siècle*. Encyclopédie berbère, pp. 4016-4022.
- 42- BEN ABI ZAR3, A. M.-H. (1860). *Roudh El-Kirtas, histoire des souverains du Maghreb (Espagne et Maroc) et les annales de la ville de Fès*, traduction Auguste Baumier. Paris: Imprimerie Impériale .
- 43- BEN HASSANE, B. (2014). *L'image des Berbères dans les sources Ibadites*. In A. Mrabed, géographie historique du Maghreb antique et médiéval. Etat des lieux et perspectives de recherche (pp. 289-298). Sousse: Facultés des lettres et des sciences humaines.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- 44- BENCHEIKH-BOULANOUAR, S. (2012). *Les Ibadites et leurs écrits (VIIIe-Xe siècles)*. In *Outre-mers*, tome 99, n°374-375, pp. 191-205.
- 45- BENCHEKROUN, C. (2016, Juin). *Les Idrissides entre Fatimides et Omeyyades*. revue des mondes musulmans et de la méditerranée, N ° 139, pp. 29-50.
- 46- BENYOUB, B. (1890). *Histoire du Mzab (Beni-Isguen) : de Siderata de la confédération m'zabite*. Constantine: Imprimerie Schwab- Welling.
- 47- BERBRUGGER, A. (1857). *Les époques militaires de la grande Kabylie*. Alger: Libraire-Éditeur-Bastide.
- 48- BOULIFA, A. S. (1925). *Le Djurdjura à travers l'histoire : depuis l'Antiquité jusqu'à 1830 : organisation et indépendance des Zouaoua*. Alger: Bringad, Imprimeur-Éditeur.
- 49- BOURDIEU, P. (1958). *Sociologie de l'Algérie*. Paris: Puf.
- 50- BOURDIEU, P. (1972). *Esquisse d'une théorie de la pratique, précédé de Trois études d'ethnologie kabyle*. Paris: Editions du Seuil.
- 51- BRETT, M. (2000, July). *Le Mahdi dans le Maghreb médiéval*. revue des mondes musulmans et de la méditerranée, pp. 93-106.
- 52- BRUNSCHVIG, R. (1940). *La Berbérie orientale sous les Hafsides des origines à la fin du XVe siècle, Tome 1*. Paris: Librairie d'Amérique et d'Orient.
- 53- BRUNSCHVIG, R. (1947). *La Berbérie orientale sous les Hafsides des origines à la fin du XV siècle, Tome 2*. Paris: Librairie d'Amérique et d'Orient.
- 54- BURESI, Pascal & GHOUIRGATE, Mehdi. (2013). *Le Maghreb XIe-XVe siècle*. Paris: Armand Colin.
- 55- CAMPS, G. (1980). *les Berbères : Mémoire et Identité*. Marseille : Actes Sud .
- 56- CARETTE, E. (1848). *Exploration scientifique de l'Algérie pendant les années 1840, 1841, 1842, étude sur la Kabylie proprement dite*. Paris: Imprimerie Nationale.
- 57- CARETTE, E. (1852). *Exploration scientifique de l'Algérie pendant les années 1840, 1841, 1842, origines et migrations des principales tribus de l'Algérie*. Paris: Imprimerie Royale.
- 58- CARRY, É. (1858). *Récits de Kabylie. Campagne de 1857*. Paris: Libraire-Editeur.
- 59- CHAVRERIAT, F. (1889). *huit jours en Kabylie. A travers la Kabylie et les questions Kabyles*. Paris: Librairie Plon.
- 60- CHEKHAB-ABUDAYA, M. (2018). *Analyse comparative de l'organisation urbaine des qṣūr du Sud-Est algérien (Rīgh, Miya, Mzāb et al-Manī'a)*. In C. Aillet, *L'ibadisme dans les sociétés de l'Islam médiéval* (pp. 276-301). Berlin : De Gruyter.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- 61- CHERIFI, B. (2015). *Le M'zab, études d'anthropologie historique et culturelle* . Alger: Sedia
- 62- CHIFFOLEAU Sylvia & MADOEUF Anna. (2005). *Maghreb et Moyen-Orient, terres de pèlerinages*. Introduction . In C. S. Anna, *Les pèlerinages au Maghreb et au Moyen-Orient*. Espaces publics, espaces du public (p. 406). Beyrouth : Institut français du proche-Orient.
- 63- CHIH, R. (2004, (janvier-mars,). *Sainteté, maîtrise spirituelle et patronage : les fondements de l'autorité dans le soufisme*. Archives de sciences sociales des religions, N ° 125, pp. 79-98.
- 64- COYNE, A. A. (1879). *Le Mzab*. Alger: Adolphe Jourdan.
- 65- CUPERLY, P. (1984). *Introduction à l'étude de l'Ibadisme et de sa théologie*. Alger: Offices de publications universitaires.
- 66- DAN, S. (1981). *L'interprétation en anthropologie*. L'Homme, tome 21, N°1, pp. 69-92.
- 67- DARAND, C. (1919, janvier 1). *Légendes du M'Zab*. société de géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord, pp. 93-115.
- 68- DE SARDAN, J.-P. O. (1985). *Anthropologie et développement. Essai en socio-anthropologie du changement social*. Marseille: Karthala.
- 69- DELCAMBRE, A.-M. (2013). *Les khâridjites, les protestants de l'islam*. Clio Voyages et culturels, pp. 1-6.
- 70- DELHEURE, J. (1975). *L'hydraulique traditionnelle à Ouargla et au Mzab : l'eau, nécessité première et vitale*. Alger: fichier documentaire berbère.
- 71- DELHEURE, J. (1986). *Faits et dires du Mzab*. Paris: Selaf.
- 72- DEPOND, Octave & COPPOLANI, Xavier . (1897). *Les confréries religieuses musulmanes*. Alger: Adolphe Jourdan.
- 73- DERMENGHEM, E. (1982). *Le culte des saints dans l'Islam Maghrébin*. Paris: Gallimard.
- 74- DESFONTAINES, R. (1838). *Voyages dans les régences de Tunis et d'Alger*. Paris: Editeur des Annales des voyages.
- 75- DESSOMMES, F. (1964). *Notes sur l'histoire de Kabylie*. Fort National: FDB.
- 76- DEVAUX, C. (1846). *Les Khouan. Ordres religieux chez les musulmans d'Algérie*. Paris: Imprimerie De A. Guyut.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- 77-DEVAUX, C. (1859). *Les Kabailles de Djurdjura, études nouvelles sur les pays vulgairement appelés la Grande Kabylie*. Marseille: Camoin Frères Libraires Editeurs.
- 78-DOUTTE, E. (1900). *les Marabouts*. Alger: Ernest Leroux.
- 79-DOUTTE, E. (1900). *Notes sur l'islam Maghrébin: les Marabouts*. Paris: Ernest Leroux.
- 80-DOUTTE, E. (1909). *Magie et religion dans l'Afrique du Nord*. Alger: Adolphe Jourdan.
- 81-DOUTTE, E. (1914). *En tribu : missions au Maroc*. Paris: Paul Geuthner.
- 82-El ADNANI, J. (2011). *Les rites de pluie et le champ politico-religieux au Maroc du XIXème siècle : quand la pluie tue le sultan*. pp. 1-14.
- 83-EL BIKRI, O.-A. (1859). *description de l'Afrique septentrionale, traduite par le baron De Slane*. Paris: Imprimerie Nationale.
- 84-EL-BOUDRARI, H. (1985). *Quand les saints font les villes. Lecture anthropologique de la pratique sociale d'un saint marocain du XVIIe siècle*. In : *Annales. Economies, sociétés, civilisations*, 40^e année, N. 3, pp. 489-508.
- 85-EUGENE, D. (1858). *Mœurs et coutumes de l'Algérie : Tell, Kabylie, Sahara*. Paris: L'Hachette et Cie.
- 86-EUGENE, Dumas & Paul, Faber. (1847). *La grande Kabylie études historiques*. Paris: L. Hachette et Cie.
- 87-FANNY, C. (1985). *Les versets de l'invincibilité : permanence et changements religieux dans l'Algérie contemporaine*. Paris: presse de la fondation nationale des sciences politiques.
- 88-FEKHAR, B. (2006). *Les communautés ibadites en Afrique du Nord (Libye, Tunisie et Algérie, depuis les fatimides, thèse de doctorat*. université de Paris.
- 89-FELIU, E. (1905). *Étude sur la législation des eaux dans la Chebka du Mزاب*. Blida: Imprimerie Administrative A. Mauguin.
- 90-FERAUD, C. (1869). *Histoires des villes de la province de Constantine (Bougie)*. Constantine: Typographie et Lithographie L. Arnolet.
- 91-FERCHIOU, S. (1972). *Survivances mystiques et culte de possession dans le maraboutisme tunisien*. In : *L'Homme*, tome 12 n°3, pp. 47-69.
- 92-FILALI, K. (2002). *l'Algérie mystique : des marabouts fondateurs aux khwan insurgés, XVe-XIXe siècle*. Marseille : Publisud.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- 93- GARCIA-ARENAL, M. (1990). La conjonction du sufisme et du sharîfisme au Maroc : le Mahdî comme sauveur. *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, n°55-56,, pp. 233-256.
- 94- GARCIA-ARENAL, M. (1990). Sainteté et pouvoir dynastique au Maroc : la résistance de Fès aux Saadiens. *Annales Economies, sociétés, civilisations*, 45e année, N 4, pp. 1019-1042.
- 95- GEERTZ, C. (1992). *Observer l'islam, changement religieux au Maroc et en Indonésie*. Paris: la découverte.
- 96- GENEVOIS, H. (1965). *Vus sur l'au-delà*. Fort-National: FDB N ° 88.
- 97- GENEVOIS, H. (1966). *Education familiale en Kabylie*, N° 89. Fort National: FDB.
- 98- GENEVOIS, H. (1966). *L'aumône, et les redevances pieuses*, N° 90. Fort-National: FDB.
- 99- GENEVOIS, H. (1968). *Un pèlerinage à la tombe de cheikh Mohand Ou-L'houssine*. Fort-National: FDB, N° 98.
- 100- GENEVOIS, H. (1972). *La terre pour le Kabyle ses bienfaits, ses mystères*. Fort-National: Ficher documentaire berbère.
- 101- GENEVOIS, H. (1975). *Le rituel agraire*. Fort-National: le fichier périodique.
- 102- GENEVOIS, H. (1995). *Monographies villageoises. Tome 1 : At-Yanni et Taguemount-Azouz*. Aix-en-Provence: Édisud.
- 103- GENIEUX, C. (1917). *Sous les figuiers de Kabylie : scènes de la vie berbère (1914-1917)*. Paris: Ernest Flammarion.
- 104- GERS, J. (1936). *Au M'Zab désert dans le désert*. Bruxelles : L'Édition Universelle.
- 105- GOBILLOT, G. (2005). *Les mystiques musulmans entre Coran et tradition prophétique. À propos de quelques thèmes chrétiens*. *Revue de l'histoire des religions*, pp. 43 - 87.
- 106- GOICHON, A.-M. (1927). *La vie féminine au Mzab : étude de sociologie musulmane, tome I*. Paris: Librairie Orientaliste Paul Geuthner.
- 107- GOICHON, A.-M. (1931). *La vie féminine au Mzab : étude de sociologie musulmane, tome II*. Paris: Librairie Orientaliste Paul Geuthner.
- 108- GOLDZIEHER, I. (1880). *Le culte des saints chez les musulmans*. *Revue de l'histoire des religions*, tome 2, pp. 257-351.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- 109- GOUVION, E. &. (1926). *le Kharidjisme ; monographie du Mzab*. Casablanca: La Vigie Marocaine.
- 110- GRAWITZ, M. (2000). *Méthode de sciences sociales*. Paris: Dalloz .
- 111- GROUZET, J. (1973). *Fêtes religieuses*. Fort-National: le fichier périodique, N ° 118.
- 112- GUELIANE, N. (2019). *Les nouveaux ksour de la vallée du M'Zab (1995 - 2016) : De la permanence et des mutations de la solidarité sociale dans leurs réussites et leurs échecs, thèse de doctorat en Études urbaines : Architecture et paysage*. Paris: École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- 113- HADDADOU, M. A. (2000). *le guide de la culture berbère*. Paris: Paris-Méditerranée.
- 114- HADIBI, M. A. (2002). *Wedris, une totalité plénitude, approche socio-anthropologique d'un lieu saint en Kabylie*. Alger: Zyriab.
- 115- HALBWACHS, M. (1950). *La mémoire collective*. Québec: collections des sciences sociales.
- 116- HALIMA, F. (1997). *Frugalité soufie et banquets de zaouïas : l'éclairage des sources hagiographiques*. In : Médiévales, n°33, pp. 69-79.
- 117- HANOTEAU, Adolphe & LETOURNEUX, Aristide. (1872). *La Kabylie et les coutumes kabyles, Tome 1*. Paris: l'imprimerie Nationale.
- 118- HANOTEAU, Adolphe & LETOURNEUX, Aristide. (1872). *La Kabylie et les coutumes kabyles, Tome 2*. Paris: l'imprimerie Nationale.
- 119- HODY, R. I. (1962). *La Berbérie Orientale sous les Zirides X-XII siècle, Tome 1*. Paris: Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien-Maisonneuve.
- 120- HODY, R. I. (1962). *La Berbérie Orientale sous les Zirides X-XII siècle, Tome 2*. Paris: Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien-Maisonneuve.
- 121- HUGUET, J. (1903). *Les villes mortes du Mzab*. In : Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris, V° Série. Tome 4, pp. 583-590.
- 122- IBN KHALDOUN, A. (1852). *Histoire des berbères Tome 1, traduction Baron De Slane*. Alger: imprimerie du gouvernement.
- 123- IBN KHALDOUN, A. (1854). *Histoire des berbères Tome 2, traduction Baron De Slane*. Alger: Imprimerie du gouvernement.
- 124- IBN KHALDOUN, A. (1858). *Histoire des berbères Tome 4, traduction Baron De Slane*. Alger: Imprimerie du gouvernement.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- 125- JEAN-LEON, A. (1981). *Description de l'Afrique (trad. Épaulard)*. Paris: Maisonneuve et Larose.
- 126- JOMIER, A. (2020). *Islam, réforme et colonisation. Une histoire de l'ibadisme en Algérie (1882-1962)*. Paris: Editions de la Sorbonne.
- 127- JOUMANI, A. (2000). Sainteté et société à l'Oued-Noun (Sud-Ouest marocain), vol. *L'Ouest saharien*, pp. 1-15.
- 128- KAABIA, R. (2014). *la grotte du Taya un lieu de culte extra-urbain marqueur de Territoire des Thibilitains (Numidie) au troisième siècle*. Occupation du sol, peuplement et modes de vie dans le Maghreb antique et médiéval, (pp. 183-203). Sousse.
- 129- KHATIR, F. (2018). *Le changement de politique algérienne à l'égard des confréries religieuses musulmanes : de la persécution à la réhabilitation, le cas particulier de la confrérie Alawiyya, 1909-2009, thèse de doctorat*. Toulouse: l'université de Toulouse.
- 130- KHELLIL, M. (1979). *L'exil Kabyle : Essai d'analyse du vécu des migrants*. Paris: L'Harmattan.
- 131- KHELLIL, M. (1984). *La Kabylie ou l'ancêtre sacrifié*. Paris: L'Harmattan.
- 132- LAIDANI, A. (2019). *Le droit coutumier kabyle pendant la colonisation française, thèse pour obtenir le grade de Docteur en droit*. Montpellier & Québec: Université de Montpellier & Université Laval.
- 133- LAOUST, E. (1920). *Mots et choses berbères*. Paris: Augustin Challamel, Éditeur.
- 134- LAPORTE, J.-P. (1998). *Exploration archéologique de la Kabylie du Djurdjura*. *Africa romana*, t. 13, pp. 687-723.
- 135- LIOREL, J. (1882). *Kabylie du Djurdjura*. Paris: Ernest Leroux.
- 136- MAHE, A. (2006). *Histoire de la Grande Kabylie XIXe et XXe siècles anthropologie historique du lien social dans les communautés villageoises*. Paris : Editions Bouchène.
- 137- MAISTRES, J. (1905). *Mœurs et coutumes Kabyles*. Montpellier : imprimerie de la manufacture de la charité.
- 138- MARY, A. (1995). *Religion de la tradition, et religieux post-traditionnel*. enquête, pp. 121-142.
- 139- MASQUERAY, E. (1878). *Chronique d'Abu Zakaria*. Alger: V. Aillaud et Cie.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- 140- MASQUERAY, E. (1886). *Formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie (Kabyles du Djurdjura, Chaouïa de l'Arouas, Beni Mezâb)*. Paris: Ernest Leroux.
- 141- MERAD, A. (1967). *Le réformisme musulman en Algérie de 1925 à 1940. Essai d'histoire religieuse et sociale*. Alger: Hikma.
- 142- MERCAIS, G. (1946). *La Berbérie musulmane et l'Orient au Moyen-Age*. Paris: Éditions Montaigne.
- 143- MERCIER, E. (1875). *L'histoire de l'établissement des arabes dans l'Afrique Septentrionale*. Constantine: L. Marle, Libraire – Editeur.
- 144- MERCIER, E. (1888). *Histoire de l'Afrique Septentrionale, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête Française (1830) Tome 1*. Alger: Ernest Leroux.
- 145- MERCIER, E. (1888). *Histoire de l'Afrique Septentrionale, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête Française (1830) Tome 2*. Alger: Ernest Leroux.
- 146- MERCIER, E. (1891). *Histoire de l'Afrique Septentrionale, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête Française (1830) Tome 3*. Alger: Ernest Leroux.
- 147- MERCIER, M. (1922). *La civilisation urbaine au Mzab - Etude de sociologie Musulmane*. Alger: Imprimerie Emile Pfister.
- 148- MOTYLINSKI, C. (1885). *Notes historiques sur le Mzab. Guerara depuis sa fondation*. Alger: Adolphe Jourdan.
- 149- NIL ROBIN, J. (1884). *le Mzab depuis son annexion à la France*. Alger: Adolphe Jourdan.
- 150- NIL ROBIN, J. (1998). *La grande Kabylie sous le régime Turc.*, Paris.: éditions Bouchène.
- 151- OULD-BRAHAM, O. (2014). *Pour une étude approfondie d'une source historique médiévale*, N° 33. Études et Documents Berbères, pp. 7-26.
- 152- OULHAJ, L. (2018, février). *Des dieux et des hommes en Afrique du Nord ou le divin composite des Berbères*. pp. 1-27.
- 153- PEYSSONNEL, J.-A. (1838). *Voyages dans les régences de Tunis et d'Alger*. Paris: Editeur des Annales des voyages.
- 154- POMMEROL, J. (1900). *Une femme chez les Sahariennes : entre Laghouat et In-Salah*. Paris: Ernest Flammarion.
- 155- PREVOST, V. (2009). *Les mosquées ibadites du Maghreb. revue des mondes musulmans et de la méditerrané*, N° 125, pp. 217-232.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- 156- PREVOST, V. (2012, juillet-septembre). *Des églises byzantines converties à l'islam ? Quelques mosquées ibadites du djebel Nafûsa (Libye)*. *Revue de l'histoire des religions*, revue de l'histoire des religions, pp. 325 – 347.
- 157- PREVOST, V. (2008, mars). *L'aventure Ibadite dans le Sud tunisien (VIIIe-XIIIe siècle)*, *Effervescence d'une région méconnue*. *Annales Academiae Scientiarum Fennicae*, pp. 350-380.
- 158- PREVOST, V. (2008). *Une tentative d'histoire de la ville ibadite de Sadrāta*. In *Mélanges de la Casa de Velázquez* (pp. 2-38). Madrid: Casa de Velázquez.
- 159- PREVOST, V. (2010). *La formation des réseaux ibadites nord-africains (VIIIe-XIIIe siècle)*. In D. & COULON, *Espaces et réseaux en Méditerranée VIe-XVIe siècle*, vol. II, *La formation des réseaux en Méditerranée VIe-XVIe siècle*, vol. II (pp. 167-186). Paris: Éditions Bouchène.
- 160- PREVOST, V. (2011). *Abd al-Rahman ibn Rustum al-Farisi. Une tentative de biographie du premier imam de Tahart*. *Der Islam*, N° 86, pp. 44-64.
- 161- PREVOST, V. (2011). *L'Ibadisme berbère la légitimation d'une doctrine venue de l'orient*. In C. d. Velázquez, *La légitimation du pouvoir au Maghreb médiéval* (pp. 55-72). Madrid: Annliese Nef et Élise Voguet.
- 162- PREVOST, V. (2012). *De nouvelles données sur les origines de l'ibadisme et l'élaboration de la théorie de l'imamat*. *Arabica*, N° 59, pp. 134-144.
- 163- PREVOST, V. (2012). *La deuxième scission au sein des ibadites ». Les descendants de l'imam Abū l-Haṭṭāb al-Ma'āfirī et le schisme halafite*. In M. MEOUAK, *Biografías magrebíes. Identidades y grupos religiosos, sociales y políticos en el Magreb medieval* (pp. 26-63). Madrid: CSIC.
- 164- PREVOST, V. (2012). *Les enjeux de la bataille de Manu (283/896)*. *revue des mondes musulmans et de la méditerranée*, N° 132, pp. 75-90.
- 165- PREVOST, V. (2012). *Maġmāġ et les sept savants : la création du Dīwān al-azzāba*. *Acte Orientalia*, Volume 73, pp. 35–58.
- 166- PREVOST, V. (2017). *L'architecture ibadite : éloge de la simplicité, retour aux sources de l'islam*. In S. Petrosino, *Momnumentum. L'habitation, le politique, le sacré* (pp. 83-98). Milano: Brepols.
- 167- PREVOST, V. (2018). *Les femmes berbères dans les sources Ibadites du Maghreb Médiéval*. In M. L. Brugnatelli, *Written sources about Africa and their study* (pp. 337-336). Milano: Biblioteca Ambrosiana.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- 168- REYSOO, F. (1991). *Pèlerinage au Maroc*. Paris: maisons des sciences sociales de l'homme.
- 169- RINN, L. (1884). *Marabouts et Khouan, étude sur l'islam en Algérie*. Alger: Adolphe Jourdan.
- 170- ROBERT, G. (1891). *Voyages à travers l'Algérie*. Paris: Librairie Ch. Tallandier.
- 171- ROCHER, G. (1968). *Introduction à la sociologie générale*. Québec : Éditions H.M.H.
- 172- SALHI, M. B. (2008). *La Tariqa Rahmaniya : de l'avènement à l'insurrection de 1871*. Alger: HCA.
- 173- SERVIER, J. (1951). *Les rites du labour en Algérie*. Journal de la Société des Africanistes, tome 21, fascicule 2, pp. 175-196.
- 174- SERVIER, J. (1985). *Tradition et civilisation des berbères : les portes de l'année*. Monaco: éditions du Rocher.
- 175- SERVIER, J. (1990). *Les berbères, que sais-je*. Paris: PUF.
- 176- SHAW, T. (1830). *Voyage dans la régence d'Alger, ou description géographique et physique, philologique de cet Etat Tome 2*. Versailles: Imprimerie De Allois.
- 177- SILHADI, K. (2012). *Le lien social et religieux à l'épreuve du changement Cas de Tawrirt Menguellet dans le Djurdjura, mémoire de Magister en Anthropologie des pratiques sociales de la religion*. Tizi Ouzou: Université de MM.
- 178- SOLEILLET, P. (1877). *L'Afrique occidentale : Algérie, Mزاب, Tildikelt*. Paris: Ghallamel Ainé,.
- 179- SPIGA, N. (2010). *Les Modalités de transmission des valeurs Ibadites dans la famille Mozabite contemporaine. I.1 L'instruction des filles en question, Mémoire de Magister option Anthropologie Sociale et Culturelle*. Constantine: Université Mentouri Constantine.
- 180- TOUATI, H. (1992). *Prestige ancestral et système symbolique chérifien dans le Maghreb central du XVII siècle*. Revue Arabica, Tome 39, Fascicule 1, pp. 1-24.
- 181- TREMBLAY, M.-A. (1990). *Les fondements historiques de la pratique professionnelle en anthropologie*. Québec: Collection: outils de la recherche.
- 182- VILLOT, É. (1888). *Mœurs, coutumes et institutions des indigènes de l'Algérie*. Alger: Adolphe Jourdan.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- 183- VONDERHEYDEN, M. (1927). *La Berbérie Orientale sous la dynastie des Beno l-Arlab (800-909)*. Paris: Librairie Orientaliste Paul Gethner.
- 184- YACINE, T. (2012). *Maillot-Imcheddalen en 1950. Essai de sociologie et d'histoire*. Bejaia : Tira Editions.
- 185- ZEROUKI, B. (1987). *L'imamat de Tihert*. Paris: l'Harmattan.

المراجع باللغة العربية :

- الشيخ ابي العباس احمد بن سعيد الدرجيني، 2007، كتاب طبقات المشايخ في المغرب، حققه الشيخ محمد طلاي، الطبعة الثانية، المجلد الأول. الناشر للإعلام العربي.
- الشيخ ابي العباس احمد بن سعيد الدرجيني، 2007، كتاب طبقات المشايخ في المغرب، حققه الشيخ محمد طلاي، الطبعة الثانية، المجلد الثاني. الناشر للإعلام العربي.
- أبو العباس احمد بن ابي عثمان سعيد بن عبد الواحد الشماخي، 2009، كتاب السير. دراسة وتحقيق الدكتور محمد حسن. الجزء الأول. دار المدار الإسلامي. بيروت لبنان.
- أبو العباس احمد بن ابي عثمان سعيد بن عبد الواحد الشماخي، 2009، كتاب السير. دراسة وتحقيق الدكتور محمد حسن. الجزء الثاني. دار المدار الإسلامي. بيروت لبنان.
- ابي الربيع بن عبد السلام بن حسان الوسياني، 2009، سير الوسياني، الجزء الأول. تحقيق ودراسة الأستاذ عمر بن لقمان حمو سليمان بو عصابة. النشر وزارة التراث والثقافة. مسقط. سلطنة عمان.
- ابي الربيع بن عبد السلام بن حسان الوسياني، 2009، سير الوسياني، الجزء الثاني. تحقيق ودراسة الأستاذ عمر بن لقمان حمو سليمان بو عصابة. النشر وزارة التراث والثقافة. مسقط. سلطنة عمان.
- ابي زكريا يحيى بن ابي بكر، 1984، كتاب سير الأئمة واخبارهم المحقق إسماعيل العربي. ديوان المطبوعات الجامعية. الجزائر.
- حمو محمد عيسى النوري، 1984، دور الميزابين في تاريخ الجزائر قديما وحديثا، المجلد الأول، دار العبث قسنطينة، الجزائر.
- حمو محمد عيسى النوري، 1984، دور الميزابين في تاريخ الجزائر قديما وحديثا، المجلد الثاني، دار العبث قسنطينة، الجزائر.
- حمو محمد عيسى النوري، 1984، دور الميزابين في تاريخ الجزائر قديما وحديثا، المجلد الثالث، دار العبث قسنطينة، الجزائر.
- عبد الرحمان السالمي، 2014، دراسات استشرافية في المذهب الاباضي (مقالات مختارة لتادابوش ليفنسكي) الجزء الأول، بيت الغشام للنشر والترجمة، سلطنة عمان.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- عبد الرحمان السالمي، 2014، دراسات استشرافية في المذهب الاباضي (مقالات مختارة لتادابوش ليفنسكي) الجزء الثاني، بيت الغشام للنشر والترجمة، سلطنة عمان.
- بكير بن بلحاج وعلي، 2001، الامامة عند الاباضية بين النظرية والتطبيق مقارنة مع اهل السنة والجماعة، الجزء الأول، المطبعة العربية، غرداية.
- بكير بن بلحاج وعلي، 2001، الامامة عند الاباضية بين النظرية والتطبيق مقارنة مع اهل السنة والجماعة، الجزء الثاني، المطبعة العربية، غرداية.
- ذكار احمد، 2014، الروابط الاجتماعية والاقتصادية بين ورجلان ووادي ميزاب في العصر المعاصر من 960 الى 1270هـ، 1552م الى 1854. رسالة مقدمة لنيل شهادة دكتوراه في علوم التاريخ الحديث والمعاصر، جامعة أبو القاسم سعد الله. الجزائر-2.
- صلاح الدين شعباني، 2004، التربية والتعليم عند الاباضية بالمغرب الإسلامي بين القرنين الثالث والخامس الهجريين (9-11م)، رسالة لنيل شهادة الماجستير في التاريخ الإسلامي، جامعة الجزائر.
- ابن عون بن عتو، 2002، الجذور التاريخية لظاهرة التبرك بالأولياء في المجتمع الجزائري، رسالة لنيل شهادة الماجستير في الأنثروبولوجيا، جامعة أبي بكر بلقايد - تلمسان.
- عليلي محمد، 2008، الاشعاع الفكري في عهد الاغلبية والرسميين خلال القرنين 2-3 / 8-9 م، رسالة لنيل شهادة الماجستير في تاريخ المغرب الوسيط، جامعة أبي بكر بلقايد - تلمسان.
- سراج جيلالي، 2015، ظاهرة زيارة الأضرحة وأثرها في المعتقدات الشعبية ضريح سيدي يوسف نموذجاً، رسالة لنيل شهادة الماجستير في الأنثروبولوجيا، جامعة أبي بكر بلقايد - تلمسان.
- محمد الطاهر بن دومة، 2011، أيام واخبار وادي ريغ، رسالة لنيل شهادة الماجستير في التاريخ، جامعة منتوري قسنطينة.
- ناصر بالحاج، 2014، النظم والقوانين العرفية بوادي مزاب في الفترة الحديثة (فيما بين القرنين التاسع والثالث عشر الهجريين، الخامس عشر والتاسع عشر الميلاديين)، رسالة مقدمة لنيل شهادة دكتوراه العلوم في التاريخ الحديث والمعاصر، جامعة قسنطينة 2.
- فراح زينب، 2011، الزيارة النسوية للأضرحة، مقاربة انتروبولوجية بضريح قادة المختار بولاية معسكر، مذكرة مقدمة لنيل شهادة الماجستير في علم الاجتماع، جامعة وهران.
- اسموي صالح بن عمر، 1987، نظام العزابة، ودوره في الحياة الاجتماعية والثقافية بوادي ميزاب، رسالة لنيل دبلوم الدراسات المعمقة في التاريخ الإسلامي، جامعة الجزائر.
- مطهيري فاطمة، 2010، مدينة تيهرت الرسمية، دراسة تاريخية حضارية (2-3 / 8-9م)، مذكرة لنيل شهادة الماجستير في المغرب الإسلامي، جامعة أبي بكر بلقايد - تلمسان.
- خوجة عبد العزيز، الضبط الاجتماعي ومواقفه في المجتمعات التقليدية. نظام العزابة بوادي مزاب (الجزائر) نموذجاً، دراسة سوسيو-انتروبولوجية، غرداية.

LES ANNEXES

Les annexes

LES ANNEXES

Guide de l'entretien

I. le ksar de Ghardaïa

1. Votre nom et prénom :
2. Votre situation familiale et professionnelle :
3. Votre champ d'intéressement :
4. Vous pouvez nous dire des informations sur les différents lieux sacrés et symbolisés dans le ksar de Ghardaïa ?
5. Pourquoi la population de Ghardaïa organise des visites pieuses à différentes places autour de la ville ?
6. A votre avis, quelle est l'origine de la Ziara ?
7. Dites-nous l'objectif de la Ziara et son impact sur la morale des habitants de la ville ?
8. Parlons-nous sur la symbolique des places visitées ?
9. Vous pouvez nous dire les différentes histoires des lieux sacrés de ksar de Ghardaïa ?
10. Existe-t-il la notion du sacré dans la société Mozabite Ibadite ?
11. A propos des visites quotidiennes et occasionnelles, on assiste à une foule grandiose ?
12. Quelles sont les journées favorables pour effectuer la Ziara ? Et pourquoi des jours précisés ?
13. Selon vos connaissances sur cette tradition, quels sont les rituels pratiqués par la population durant la Ziara ?
14. Nous voulons connaître précisément les rituels choisis durant les visites quotidiennes et aussi durant les visites annuelles et occasionnelles ?
15. Existe-t-il une différence concernant les rituels durant les visites ?
16. Quelles sont les places les plus visitées à Ghardaïa ? Et Pourquoi ?
17. Quelle est la catégorie qui effectue des visites à jour aux différents lieux sacrés ?
18. La femme Mozabite de Ghardaïa a une habitude d'effectuer des visites quotidiennes et annuelles aux endroits sacrés ? Pourquoi la femme précisément ?

LES ANNEXES

19. Quelle est la relation qui existe entre la femme et le lieu sacré (tombe d'un cheikh, une stèle ?)
20. Quelles sont les pratiques rituelles qui ont été faites précisément par les femmes lors de la Ziara ? Et Pourquoi ?
21. Les visites annuelles et quotidiennes sont-ils soumises à une autorisation ?
22. Quel est l'avis des structures notamment religieuses sur cette tradition ?
23. Les Ziara sont soumises aux règles planifiées par le conseil d'Azzaba ? 24. Parlons-nous sur le sanctuaire de Cheikh Bab Oul-Djemma ?
25. Pourquoi les nouveaux mariés se déplacent le jour de la fête vers lui ?
26. Quel est l'endroit sacré et favorable aux femmes pour effectuer une visite quotidienne vers lui ? Il existe un sanctuaire spécialement réservé aux femmes ?
27. Quel est l'avis de la doctrine Ibadite concernant la Ziara ?
28. Revenant maintenant sur Aïd Ziara, c'est une tradition ancienne ou nouvelle ?
29. Quelle est l'autorité qui organise cette Ziara annuelle ?
30. Quelles sont les catégories influentes qui participent à la célébration d'Aïd Ziara ?
31. La participation de la population est-il obligation ou bien un choix ?
32. Est-ce que tous les membres d'Azzaba seront présents lors d'Aïd Ziara ? Leurs présences est-il obligatoire ?
33. Vous pouvez nous dire le programme d'Aïd Ziara ?
34. Quelle est la structure qui assure la sécurité de l'évènement ?
35. L'évènement est-il soumis à une autorisation des services concernés (administration, la commune, la Wilaya) ?
36. Quelle est la journée choisie pour la célébration d'Aïd Ziara ? Et pourquoi les organisateurs préfèrent de l'organiser le lundi ?
37. Quel est le mois de la célébration de cette journée ?
38. Selon vos réponses, le mois c'est Mars, pourquoi durant la première semaine ?

LES ANNEXES

39. Cette Ziara a une relation avec le printemps ? Pourquoi ?
40. Existe-il une relation entre l'évènement et le calendrier agricole Mozabite ?
41. A l'époque les berbères célèbrent annuellement la fête du printemps, c'est une coutume berbère ancienne, dans le but d'avoir une bonne récolte durant l'année agricole, à votre avis il existe une relation entre le rite berbère et Aïd Ziara ?
42. D'habitude les berbères organisent un pèlerinage annuel aux lieux sacrés, selon vous, ce rite existe aujourd'hui ? Quelle est la relation entre cette coutume et le rite de la Ziara lors des occasions liées à la vie agricole de la population ?
43. Quel est l'objectif d'organiser Aïd Ziara durant le début du printemps ?
44. Quel est le motif d'organiser une visite du printemps aux différents lieux sacrés de la ville ?
45. Les lieux sacrés sont des places qui détiennent le pouvoir invisible ou non ?
46. Le ksar de Ghardaïa détient un nombre considérable des lieux sacrés, est-ce qu'ils seront tous visités ?
47. Comment les lieux sont être sélectionnés pour qu'ils soient un objet de visite pieuse ?
48. Nous voulons savoir les rituels pratiqués lors d'Aïd Ziara ?
49. Quels sont les rituels qui sont interdits et exclus lors de la célébration d'Aïd Ziara ? Et pourquoi ?
50. Les rituels sont-ils inspirés de la religion ou bien de la coutume (locale, berbère) ?
51. Quelles sont les règles qui doivent être appliquées durant la célébration d'Aïd Ziara ?
52. La Ziara l'une des formes d'un culte des saints, ce phénomène est très répandu en Afrique du Nord, vous pouvez nous dire sur cette notion ?
53. Selon les données écrites, le culte des saints dans la société Mozabite existe depuis toujours, on peut considérer Aïd Ziara l'une des formes de ce culte ?
54. Selon les données du moyen-âge sur les sociétés Ibadites, il existe des visites entamées par les cheikhs aux différents foyers de l'Ibadisme durant le mois du Mars, vous pouvez nous dire quelle sur l'ancienneté de cette coutume et son existence à Ghardaïa. ?

LES ANNEXES

55. Après notre consultation des ouvrages classiques sur Aïd Ziara, nous avons trouvé qu'il y a des rituels qui n'existent plus aujourd'hui pendant la célébration, pourquoi ?

56. Si on compare les rituels pratiqués durant cette journée, qui sont mentionnés dans les écrits, on trouve une différence avec les rituels d'aujourd'hui, à votre avis pourquoi ?

57. Nous voulons savoir les modifications portées sur la coutume depuis l'apparition du réformisme durant les années (1930-1940) ?

58. Selon vous, quels sont les éléments qui peuvent menacer le maintien de cette coutume ?

59. Aujourd'hui la Ziara est maintenue comme coutume à travers tous les ksour Mozabites, à votre avis quel est le travail qui doit être fait pour maintenir encore plus cette tradition ?

60. Depuis les derniers événements tragiques, et les conflits intercommunautaire (arabe & mozabite), l'organisation d'Aïd Ziara ne sera plus programmée pourquoi ?

61. Vous faites quoi pour arriver à réanimer cette coutume après des années d'absence ?

62. Les données actuelles sont-ils favorables pour conserver les coutumes Mozabites ? S'il y a un danger, il vient de de la part de qui par exemple ?

- Comité Irouan :

1. Votre nom et prénom ?

2. Votre fonction ?

3. Depuis quand vous êtes membre de comité Irouan ?

4. Vous faites quoi pour adhérer au comité ?

5. Quelle est ta fonction au sein du comité ?

6. Vous pouvez nous donner un aperçu historique sur la création de ce comité ?

7. Quel est le travail, ou bien la fonction du comité Irouan ?

8. Quelle est la structure, ou l'autorité qui gère ce comité ?

9. Quelle est la relation entre ce comité et les autres cellules qui existent dans le ksar de Ghardaïa ?

10. Quelle est la nature de contact entre le comité Irouan et le conseil d'Azzaba ?

LES ANNEXES

11. Concernant la célébration des rites annuels ou quotidiens, ce comité joue un rôle durant la célébration, nous voulons savoir vos tâches pendant la commémoration des différentes fêtes ?
12. Votre idée sur la Ziara ?
13. Quel est l'intérêt de la célébration de cette coutume selon vous ?
14. Vos tâches sont soumises à un contrôle d'Azzaba ?
15. La célébration d'Aïd Ziara à Ghardaïa est une occasion de coordonner entre les comités pour la réussite de l'évènement, quel est le contact entre eux et vous ?
16. Votre présence le jour de l'évènement est-il obligatoire ? Ou bien un choix ?
17. Quel est votre travail et fonctions durant la célébration d'Aïd Ziara ?
18. Les directives de l'organisation sont ordonnées par le conseil d'Azzaba, pourquoi ?
19. Quel est le comité qui travaille en collaboration avec vous durant la célébration d'Aïd Ziara ?
20. Quel est l'intérêt de votre participation dans la célébration d'Aïd Ziara ?
21. Quelles sont vos principales tâches avant, durant et après la célébration de la journée d'Aïd Ziara ?
22. Les tâches données et réservées par le conseil d'Azzaba à eux sont obligatoires à assumer ?
23. Dites-nous votre objectif de la participation en tant que membre d'Irouan ?
24. Quel est votre avis sur le maintien de la coutume dans une société Ibadite connue de ses règles sévères ?
25. En tant que membre d'Irouan, dites-nous sur les efforts que vous faites afin de conserver et protéger cette coutume de la Ziara ?

Comité Imsourdan : 1.

Votre nom et prénom ?

2. Votre fonction ?

3. Depuis quand vous êtes membre de comité Imsourdan ?

4. Vous faites quoi pour adhérer au comité ? C'est une sélection, un choix ?

5. Quelle est ta fonction au sein du comité ?

LES ANNEXES

6. Vous pouvez nous donner un aperçu historique sur le comité Imourḍan et son travail ?
7. Quel est le travail, ou bien la fonction du comité Imsourḍan dans le ksar de Ghardaïa ?
8. Quelle est la structure, ou l'autorité qui gère ce comité ?
9. Votre comité participe à la célébration des différentes fêtes ?
10. Ce qui concerne Aïd Ziara, votre participation est-il obligatoire ?
11. Les tâches données lors de la Ziara sont soumises à une autorité, quelle est donc cette autorité ?
12. Votre présence est-il obligatoire lors de la célébration de l'Aïd Ziara ?
13. Quelle est la nature de votre travail durant la célébration d'Aïd Ziara ?
14. Quel est votre avis sur la coutume de la Ziara ?
15. Quelles sont les démarches qui vont être suivies pour conserver cette coutume ?
16. Quel est le rôle de ce comité Imsourḍan dans la conservation du patrimoine Mozabite de la ville de Ghardaïa.

II. Village Chorfa

1. Votre nom et prénom ?
2. Votre situation professionnelle ?
3. Votre âge ?
4. Vous pouvez nous offrir des informations sur l'histoire de la région ?
5. Une autre question semblable, nous voulons des informations sur les origines du village ?
6. Quelle est la première famille qui habite le village selon vos connaissances ?
7. A votre avis, dans le village il y a des familles qui se revendiquent l'originalité de l'installation, selon vous, quelle est la version originelle ?
8. Quel est le premier positionnement des premiers habitants du village ?
9. Quelles sont les traces qui affirment les diverses versions sur les lieux de station des premiers habitants du village ?
10. Quelle est l'époque de la formation de la tribu ?

LES ANNEXES

11. Quelles sont les limites du village et de la tribu ?
12. Existe-t-il des données orales sur la vie sociale dans le village et la tribu ?
13. Avez-vous des informations, des documentations écrites de la période coloniale sur le village et la tribu ?
14. Existe-t-il une structure sociale (organisation sociale) qui gère les affaires quotidiennes de la communauté ?
15. Quelles sont les places emblématiques dans le village ?
16. La tribu a une histoire avec le Maraboutisme, vous pouvez nous dire un mot sur ça ?
17. D'après le nom du village (Chorfa), nous sommes devant une réalité démographique et sociale, la mouvance Chérifienne en Afrique du Nord, les tribus réclament une appartenance noble, quel est votre avis sur ça ?
18. Si nous suivons le nom, nous pouvons dire que la région a une origine étrangère, c'est vrai ?
19. Avez-vous une idée sur la célébration des événements par les villageois ?
20. Quelle est la nature des fêtes commémorées dans le (religieuse, coutumières, saisonnières) ?
21. Quelles sont les places sacrées qui existent dans le village ?
22. Parmi les endroits vénérés, il y a le mausolée du saint Sidi Amer Chérif, c'est ça ?
23. Vous connaissez l'histoire, ou bien les histoires qui parlent de lui ?
24. Quelles sont les versions les plus proches à adapter pour parler sur la vie du saint, puisqu'il y a des versions circulées qui n'ont aucune relation avec la logique historique ?
25. Selon vous, quelle est la période de l'apparition du saint ?
26. Est-il originaire de la région ou bien d'une autre place selon la mémoire collective ?
27. Quelle est la version la plus proche de la réalité selon vous ?
28. Existe-t-il des versions écrites sur le saint ?
29. Avez-vous des informations sur la famille du saint ?
30. Des détails sur la nature du travail du saint dans le village ?
31. Quel est le rôle joué par le saint dans l'imposition de la sécurité et la sérénité ?

LES ANNEXES

32. Vous avez des informations sur nature des relations entre le saint et les habitants du village ?
33. Selon vous, le saint est-il le fondateur du village ?
34. Le vrai nom du saint ?
35. L'existence du saint a une relation avec la mouvance Maraboutique et Chérifienne c'est vrai ?
36. Quelle est la fonction principale du saint à travers la région, s'il était un Marabout, Chérif, donc son travail c'est la diffusion de la région et l'enseignement c'est vrai ?
37. Existe-t-il des édifices religieux dans le village qui affirment l'hypothèse précédente (des traces d'une zaouïa) ?
38. Avez-vous une information sur la date de la mort du saint ?
39. Le tombeau qui existe dans le cimetière qui porte le nom du saint est-il sa vraie sépulture ?
40. Depuis la mort du saint, son tombeau devient un objet de pèlerinage, évidemment, ce culte des saints a été réanimé suite à la mort du saint, vous pouvez expliquer la naissance de cette coutume ?
41. Les hommages rendus au saint par les villageois pendant les fêtes occasionnelles et annuelles, avez-vous des données sur ça ?
42. Les différents rites qui sont enregistrés devant le tombeau du saint, vous avez une idée sur eux ?
43. Le pèlerinage est parmi les formes de ce culte, il est très remarquable comme pratique dans le village ?
44. Pouvez-vous nous dire les moments choisis pour effectuer la Ziara au tombeau du saint Sidi Amer Chérif ?
45. Le pèlerinage est-ce qu'il est soumis à une décision, une autorité ?
46. Quelle est la place de l'organisation sociale dans la célébration des différents rituels ?
47. Avant le début de l'année agricole, les villageois vont faire le sacrifice devant le tombeau du saint, selon vous, quelle est la signification de ce rituel ?
48. Quel est l'objectif du sacrifice durant les saisons agricoles ?

LES ANNEXES

49. Quelle est la relation entre l'agriculture comme mode de vie de la population et le pèlerinage au lieu sacré ?
50. La provocation des esprits cachés à l'intérieur du tombeau lors de la Ziara, c'est une forme ancienne berbère largement répandue, cette pratique a été utilisée ?
51. Les forces invisibles peuvent répondre favorablement aux demandes des pèlerins, mais à travers quelle manière ?
52. Quels sont les rituels enregistrés lors de la Ziara durant les occasions agricoles ou saisonnières ?
53. Durant les visites annuelles, quotidiennes, quels sont les rituels pratiqués par les pèlerins ?
54. L'objectif de cette pratique ?
55. Quelle est la catégorie sociale qui effectue des visites au tombeau du saint ?
56. Vous pouvez nous dire quels sont les pratiques rituelles organisées par les femmes devant la tombe du saint ?
57. Lors de la célébration des fêtes religieuses, quel est le rôle de l'assemblée villageoise ?
58. Existe-t-il une relation commune entre les différents rituels ?
59. Le pèlerinage au lieu sacré, une pratique millénaire, aujourd'hui est-il vraiment menacé de disparition ?
60. Le culte des saints dans le village a subi des modifications à travers l'histoire, vous pouvez nous mentionner les mutations ?
61. Depuis la décennie noire, le pèlerinage au tombeau du saint n'a pas cessé, mais les nouvelles idées venues portent des propos hostiles à cette pratique ancestrale, avez-vous une explication sur le degré d'influence ?
62. Aujourd'hui, cette tradition mérite-elle une préservation ?
63. Quel est le rôle de la société afin de préserver cette coutume berbère qui est menacé de disparition ?

LES ANNEXES

KANOUN DE LA TRIBU DES CHEURFA.

1° Suivant la règle des Cheurfa, les familles, si quelqu'un de leurs membres désire vendre, se refusent autant que possible à l'introduction d'un parent éloigné, et n'admettent à l'achat qu'un proche parent. En cas d'héritage, le frère germain l'emporte ; les autres parents viennent ensuite dans leur ordre. Le droit auquel un héritier renonce est attribué aux héritiers phis éloignés,

2° En matière de chefâa, nous exerçons la chefâa sur les biens de l'habitant, et nous ne l'accordons pas à l'étranger.

3° Quiconque a droit peut exercer la chefâa pour son propre compte ; quiconque tente de l'exercer au profit d'autrui encourt une amende de cinquante réaux et la malédiction. Ceux que concerne cette amende de cinquante réaux sont les voisins qui nous entourent, savoir les Beni Mansour, les Ahel bou Djelil les Beni Kani, et quelques autres groupes qui nous sont proches.

4° Quiconque tente de s'emparer d'une terre comme prix du sang d'un parent éloigné encourt une amende de dix douros.

5° Quiconque est convaincu d'avoir commis une des infractions susmentionnées est frappé d'une malédiction et d'une amende.

6° L'associé pour la culture d'un verger d'oliviers et autres arbres fruitiers a droit d'acheter le premier. Quiconque tente de s'y opposer ne peut prendre rang parmi les acquéreurs, car l'associé a nécessairement la priorité : toutefois les peines susmentionnées ne lui sont pas appliquées.

7° Quand un homme est détenteur (locataire) d'un champ ou d'un verger, le propriétaire n'a droit d'introduire personne à sa place. L'acheteur qui, dans ce cas, s'accorde avec le propriétaire et lui fait accepter un prix de vente sans que le locataire soit averti, paye dix réaux d'amende, afin qu'il soit bien entendu que personne ne peut usurper sur autrui.

8° En ce qui concerne le mariage des femmes, le prix de la fille vierge est de cinquante réaux, huit sacs de froment, mesure de la djemâa, huit moutons sur lesquels sont prélevés ceux qu'on égorge pour la fête, quatre mesures d'huile et deux mesures de beurre fondu.

9° Le prix de la femme non vierge est la moitié de ce qui est porté ci-dessus, et quiconque l'élève d'un seul dirhem encourt la malédiction.

LES ANNEXES

10° Si Dieu ne maintient pas la paix entre deux époux, les causes de la discorde sont examinées. Dans le cas où les torts sont du côté du mari, ce dernier ne recouvre que la somme d'argent qu'il a donnée d'abord. Dans le cas contraire, une remontrance sévère est faite à la femme, et le mari la répudie à l'instant, sans toutefois qu'il soit permis à personne de l'empêcher de se remarier, comme il est dit dans le Livre.

11° Les amendes fortes ou faibles qui sont imposées dans ces circonstances reviennent à la djemâa, et non pas au ouali. (Si les torts sont du côté de la femme), le ouali paye cinquante réaux au mari à titre de supplément.

12° Quiconque s'est marié ne peut divorcer (sans motif). Quiconque a répudié sa femme suivant les formes précises de la répudiation absolue, ne peut la reprendre et se remarier avec elle qu'après qu'elle a contracté un second mariage. L'infraction à cette règle comporte une amende de vingt douros, car l'homme qui la commet manque à l'honneur et, perd toute estime. C'est pourquoi nous avons imposé cette amende de vingt douros. En effet, la série des bonnes actions s'élève des petites aux grandes : quiconque fait le bien reçoit le bien pour récompense, et quiconque fait le mal a le mal en partage.

13° Une limite est imposée au pâturage des troupeaux, et cette limite est la ligne des oliviers. Tout berger qui fait paître ses bêtes au-dessus, que ce soient des bœufs, des moutons ou des chèvres, paye cinq réaux d'amende, et est maudit à perpétuité.

14° Ensuite, quiconque ne plante pas au moins dix figuiers paye dix réaux d'amende.

15° Quiconque ébranle un olivier ou tout autre arbre fruitier nouvellement planté, sans l'arracher, paye un douro d'amende.

16° Quiconque arrache un arbre de ce genre et le plante dans son champ paye deux douros et demi d'amende.

17° Quiconque détériore sciemment un jardin potager dans lequel sont des melons, des oignons, des citrouilles, et autres légumes de même sorte, paye une amende égale à la précédente.

18° Il est arrêté que l'homme qui se détache de sa femme (et la répudie) ne peut exiger que la somme qu'il a versée ; mais, si la femme a levé la tête (et est répudiée), celui qui l'épouse ensuite doit payer deux cents réaux (au mari), et la femme sort du pays.

19° Quand une femme a eu un enfant, celui qui l'épouse paye quarante (réaux).

LES ANNEXES

20° Quand un homme a gardé sa femme pendant une année, il n'a droit qu'à la somme qu'il a versée, s'il la répudie.

21° Quiconque a commis un vol dans la maison bâtie pour les hôtes paye cinquante réaux d'amende, n'aurait-il pris qu'une semelle de chaussures. Le moulin d'en haut et celui d'en bas doivent être pareillement respectés. Quiconque y dérobe ou y commet un dégât, ou a donné des indications à l'auteur d'un dégât ou d'un vol commis dans l'une ou l'autre de ces maisons, paye cinquante réaux d'amende.

22° Quiconque a conseillé ou aidé l'auteur d'un dégât paye cinquante réaux d'amende.

23° Quiconque a frappé un homme, et lui a fait tomber une dent, paye cinq réaux d'amende. Si plusieurs dents sont tombées, l'agresseur paye cinq réaux par dent.

24° Si deux hommes en viennent aux mains, chacun des deux paye un douro d'amende.

25° Quiconque est venu soutenir un homme qui cherche une querelle paye un douro d'amende.

26° Quiconque fait le geste de frapper d'une pierre paye un demi-douro d'amende, et quiconque a frappé effectivement, deux douros.

27° Quiconque a porté un coup de bâton est passible d'une amende de deux douros.

28° Quiconque a détérioré des figuiers d'Inde qui ne lui appartiennent pas, ou les a coupés avec un couteau ou tout autre instrument de fer, paye un demi-douro d'amende.

29° Quiconque a visé avec une arme à feu paye dix réaux, et quiconque a tiré, cinquante réaux.

Quiconque a mordu son adversaire dans une dispute paye un demi-douro d'amende. 30°

Quiconque a volé des fruits ou des choses de même nature pendant le jour paye un douro d'amende. Si le même vol a été commis pendant la nuit, l'amende est de trois douros et demi.

31° Quiconque fait paître un troupeau dans un champ à l'époque où l'orge est en herbe, paye un quart de réal d'amende. Quiconque a commis le même dégât, mais involontairement, dans la saison où les épis sont formés, paye un demi-douro d'amende. Si la mauvaise intention du délinquant est évidente, l'amende est d'un douro.

32° Quiconque se prend de querelle avec une femme paye un douro d'amende.

33° Quiconque est convaincu d'avoir entretenu des relations coupables avec une femme paye une amende de vingt-cinq douros.

LES ANNEXES

34° Si quelqu'un a perdu un âne dans une corvée commandée par la tribu, l'indemnité est à la charge de la tribu.

35° Quiconque a volé dans une maison paye cinquante réaux au maître de la maison, et cinquante réaux d'amende. Cela, dans le cas où il aurait été aidé par un étranger. S'il n'a pas introduit d'étranger, il paye sept réaux d'amende et cinquante réaux d'indemnité au propriétaire.

36° Si une femme, en portant du feu, cause un dommage, par exemple brûle une maison, une meule de blé, d'orge ; ou de paille, l'indemnité doit être payée par son mari, à moins que ce dernier ne la renvoie et là répudie : alors seulement sa responsabilité est dégagee.

37° Quiconque porte un faux témoignage paye deux douros et demi d'amende.

38° Quiconque répand des propos calomnieux parmi les gens paye trois douros d'amende.

39° Quiconque dit « je ne paierai pas cet acte ou ce contrat » paye cinq douros d'amende.

40° Quiconque refuse de payer l'amende encourue par quiconque s'est dispensé de son tour de corvée sans excuse, paye un douro.

41° Si la djemâa a résolu de faire ouvrir un chemin sur la propriété d'un particulier : ce dernier a droit au remboursement de la valeur des arbres fruitiers, mais ne reçoit pas d'indemnité pour la terre.

42° Quiconque refuse de monter la garde à son tour paye un demi-douro d'amende.

43° Si un homme arrose son champ ou son jardin à son tour, et si quelqu'un détériore le canal d'irrigation, ce dernier paye un demi-douro d'amende et perd son tour d'arrosage au profit du lésé.

44° La parole des gardes des champsensemencés, quand ils sont de service, fait foi contre quiconque y commet un dégât.

45° Quiconque endommage un olivier d'un coup de pioche paye un demi-douro d'amende. 46° Au moment de l'arrosage des jardins potagers, l'eau de la seguia y est répartie entre les propriétaires à tour de rôle, comme elle l'est entre les propriétaires des champsensemencés ; et l'homme a la priorité sur la femme.

LES ANNEXES

47° Quand un homme, soit originaire de la tribu, soit simplement, domicilié dans un village, désire bâtir une maison, la tribu fournit les animaux nécessaires au transport de la terre et des pierres, et quiconque perd un âne dans cette corvée reçoit une indemnité de la tribu.

48° Tout khammès qui se conduit avec mauvaise foi envers le propriétaire avant le commencement des travaux, paye un douro d'amende.

49° Le khammès ne recevra plus de mesures d'huile comme cela avait lieu précédemment, mais il n'aura plus à contribuer à l'Achour en quoi que ce soit.

50° Si le khammès est de mauvaise foi envers le propriétaire avant l'achèvement des travaux, il ne reçoit qu'un franc pour son travail. Si au contraire le propriétaire est de mauvaise foi, le khammès emporte le cinquième du produit de son travail.

51° Le maître du joug doit fournir au khammès des chaussures pendant l'hiver, et un quart de galette par journée de labour. Pendant l'été, il lui fournit de l'huile ou du lait aigre en quantité suffi sante pour son repas ; cela, les jours de travail. D'autre part, le khammès doit construire un gourbi pour emmagasiner la paille du propriétaire

لمسيرة الرحى الرحى و صلي الله على سيدنا محمد وعلى آله

المحمد للعليين له نصيب من دغلا ومنه نوك عليه كفاه

... استجابة لطلب أحد الأخوة في توضيح دور امصوردان

بمسيرة الزيارات السنوية بنغردايت.

(1) بعد ضط التارخ وتحد بدلا من طرف أعضاء حلقة العزابة بالمسجد الكبير العتيق الاباق، وهي الشقيقة على البرنامج كله يتم الاتصال بمسؤول أو كبير امصوردان لإعلامه، وبالتالي لا تقاخذ تدابير التنسيق وكافة التخضيرات وأغلب ذلك يكون قبل شهر على الأقل ...

(2) يتطوع البعض من امصوردان في سبيل الله لتنفذ سلامة الطرقات التي تمر بها الكوكبة الملائكية وكذا المساحات المعروفة المعتادة التي يتزينها الاستراحة ..

(3) محثلي من امصوردان يتقدم الكوكبة التي تنصدها أعضاء العزابة ثرأروان .. فالعامة .. أشناب المسيرة ..

(4) على جوانب وجوانب المجموعة يتنكر بجمع محثلي امصوردان للتخكك والتنسيق في النظم العام للمسيرة ..

(5) الانتهاء العام لأي طارئ لوجيات للتدخل والإغاثة ..

(6) القيار بالمسؤولية الكاملة في جميع وتفریق الصدقات والمعاريف (من تحضير للوازم وجميعها أهنأ) وكذا محاولة إحصاء العام التقريبي للمشاركة ..

يتبع

LES ANNEXES

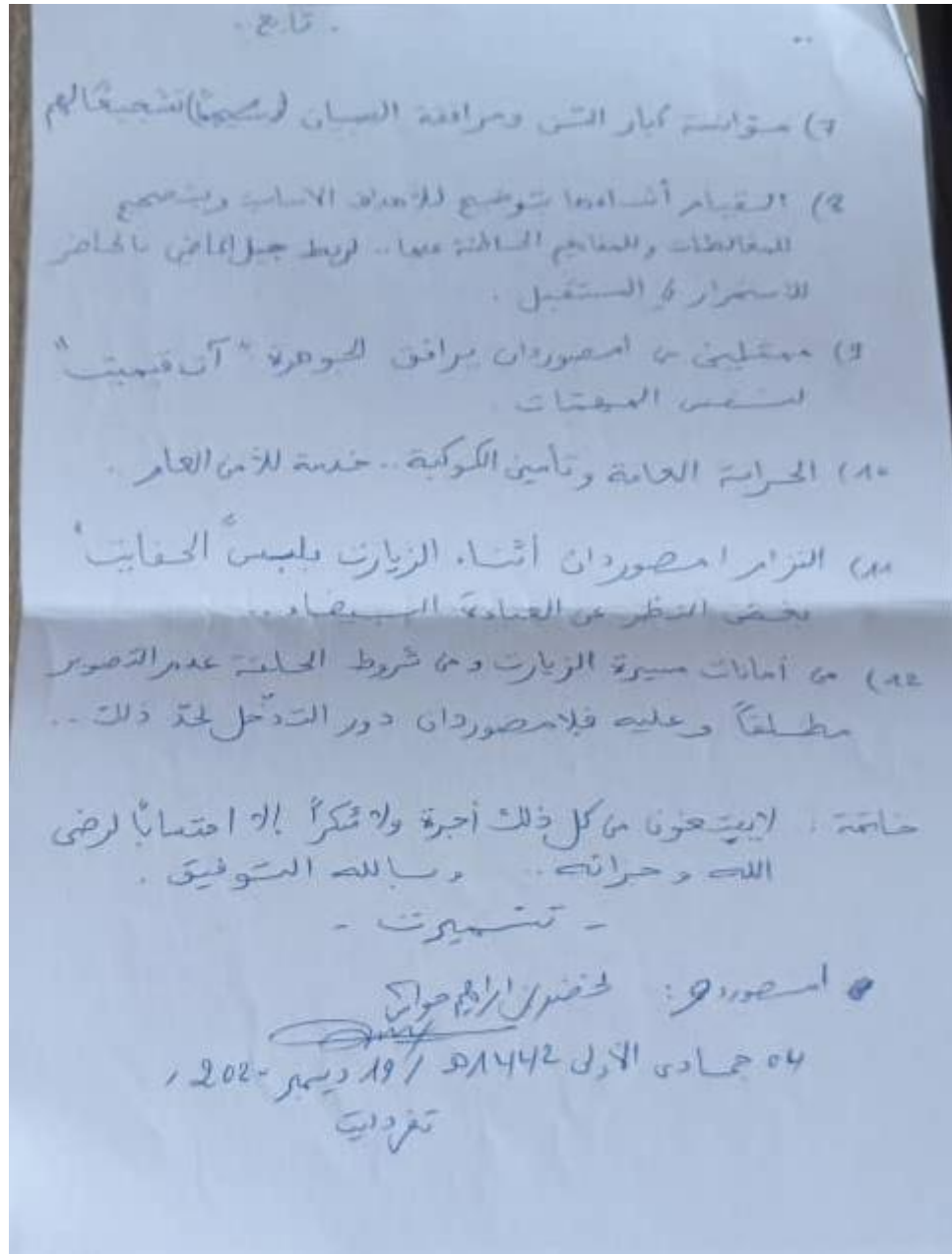


Figure N° 1 : Une réponse d'un membre du comité Imsourdan à propos de la fête de la Ziara

LES ANNEXES





Figure N° 2 : La tradition de la Ziara

LES ANNEXES



Figure N°3 : Les mausolées Mozabites



Figure N° 4 : Le captage des eaux d'Oued Mzab



Figure N° 5 : Les gravures rupestres dans la vallée du Mزاب

LES ANNEXES



Figure N° 6 : Les édifices défensifs

LES ANNEXES



Figure N° 7 : Les cimetières Mozabites

LES ANNEXES



Figures N° 8 : Les mausolées du Mزاب

LES ANNEXES



Figure N° 10 : Les oasis du Mزاب

LES ANNEXES



Figure N° 11 : Timecret à Chorfa

LES ANNEXES

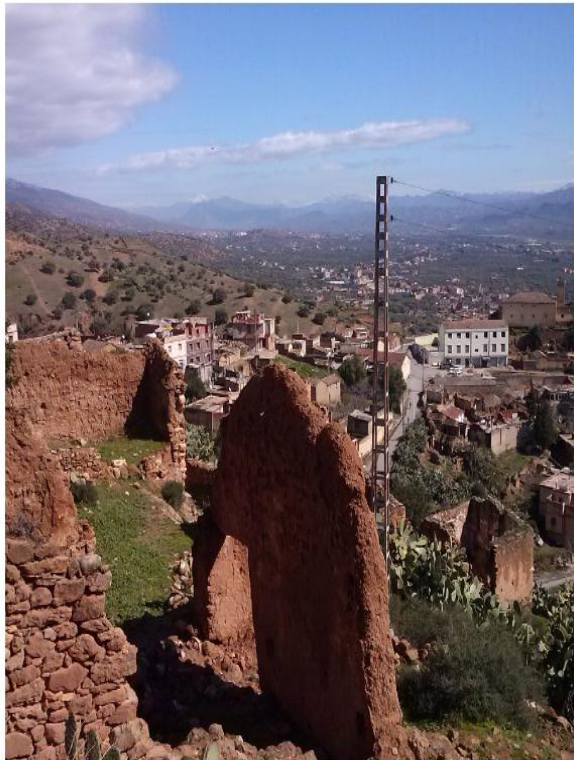


Figure N° 12 : Les anciennes maisons du village

LES ANNEXES



Figure N° 13 : L'ancienne mosquée du village Chorfa

LES ANNEXES



Figure N° 14 : Nettoyage du cimetière du village qui porte le nom du saint Sidi Amer Chérif

LES ANNEXES



Figure N° 15 : L'opération du nettoyage du cimetière du village

LES ANNEXES



Le cimetière après l'opération du nettoyage en 2024



Figure N° 16 : Le tombeau du fils du saint Sidi Amer Chérif selon les versions circulées



Figure N° 17 : L'assemblée du village